

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE

M^{GR} DE CHAFFOY.

TOME DEUXIÈME.

MÊME LIBRAIRIE.

Instructions et avis aux personnes qui veulent vivre chrétiennement dans le monde, recueil des traités, sermons, lettres et manuscrits de saint François de Sales, par un Père de la Compagnie de Jésus; revu et publié de nouveau par M. Gaduel, vicaire général d'Orléans; ouvrage approuvé par S. G. M^{gr} Dupanloup.

1 beau vol. in-12..... 2 fr.

Guide (le) de la religieuse, dévotion, exercices et méditations à l'usage des religieuses, par un Père de la Compagnie de Jésus.

1 beau vol. in-12..... 3 fr. 50

Évangile (l') médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des quatre évangélistes. Nouvelle édition, conforme à la première, augmentée de 80 plans de conférences et d'homélies, dont le fond et les preuves sont renvoyés au texte de l'Évangile médité par des indications exactes; par l'abbé Duquesne.

4 vol. in-12, sur beau papier.

Nouvelle édition..... 8 fr.

Excellence de la dévotion au Cœur de Jésus, par le P. Gallifset.

1 vol. in-18. Nouvelle édition..... 1 fr.

Exercice (le saint) de la présence de Dieu, par le P. Vanbert, de la Compagnie de Jésus. 2^e édition.

2 vol. in-12..... 5 fr.

Méditations sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ, d'après les quatre évangélistes, pour tous les jours de l'année, par le P. Avancin, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition.

2 vol. in-18, brochés..... 3 fr.

Méditations pour tous les jours de l'année, selon la Méthode de saint Ignace, sur la vie et les mystères de N. S. Jésus-Christ, à l'usage des Religieuses vouées à l'enseignement et des Sœurs hospitalières, A. M. D. G., Ouvrage approuvé par M^{gr} l'archevêque de Sens et M^{gr} l'évêque de Luçon.

4 beaux vol. in-12..... 10 fr.

PROPAGATION DE LA FOI PAR LES BONS LIVRES.

ŒUVRES SPIRITUELLES
DE
M^{GR} DE CHAFFOY,
ÉVÈQUE DE NÎMES.

RECUEILLIES ET MISES EN ORDRE
PAR
M. L'ABBÉ J.-B. BERGIER,
MISSIONNAIRE DE BEAUPRÉ.

NOUVELLE ÉDITION.

II.

LETTRES SPIRITUELLES.

Venite, filii, audite me; timorem Domini docebo vos.

Venez, mes enfants, écoutez mes paroles; je vous enseignerai la crainte du Seigneur.

(*Psalm. XXXIII, 12.*)

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES
(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET ET C^{ie}, SUCCESSEURS

PARIS

38, RUE SAINT-SULPICE

BRUXELLES

PLACE SAINTE-GUDULE, 4

1866.



120505/2

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

En publiant les *Œuvres spirituelles* du pieux Évêque de Nîmes, nous ne pouvions nous dispenser de donner une attention toute particulière aux lettres nombreuses que nous a laissées son zèle. Pour bien connaître un homme, il suffit de lire sa correspondance épistolaire. Un discours public, un écrit médité et artistement arangé, ne nous le montrent qu'à demi ; mais l'homme se révèle tout entier dans ses lettres et ses conversations intimes. C'est un miroir fidèle, sur lequel sans nuage aucun viennent se peindre son visage, son âme, son caractère, toute sa personne enfin. Vous y voyez à découvert ses pensées, ses désirs, toutes ses affections, tout, en un mot, ce qu'il y a de plus caché et de plus intime dans son âme. Ici, point de détours, point de dissimulation, point de ces nuages qui très souvent, en public, enveloppent la pensée et la dérobent aux yeux ; c'est le doux abandon de l'âme, c'est le secret du cœur, c'est un ami qui parle seul et sans témoin à son ami.

On peut dire d'une correspondance épistolaire suivie et intime, ce que l'on a dit du style en général : *c'est l'homme*, l'homme tout entier.

C'est à cet intérêt qui s'attache aux lettres particulières que nous devons la conservation de celles de saint Bernard, de saint François de Salles, de Fénelon, de M^{gr} de la Motte, évêque d'Amiens, du pieux Henri Boudon et d'une multitude de saints personnages.

Les Lettres choisies de M^{gr} de Chaffoy que nous publions dans ce volume sont parfaitement authentiques, conservées soigneusement par les pieuses filles auxquelles elles sont pour la plupart adressées. Elles les ont gardées avec un religieux respect, comme un doux souvenir et de précieuses reliques. Ces lettres ont été pour elles une lumière, une consolation, une règle de conduite, et Dieu seul sait combien de fois, dans des moments de troubles intérieurs ou de peines extérieures, elles y ont eu recours.

Cette correspondance épistolaire, dont nous ne publions qu'une partie, comprend trente années de la vie du saint Évêque. Toutes ses lettres sont datées de Besançon, de Paris ou de Nîmes, et, à part quelques-unes, toutes adressées aux Religieuses Hospitalières de Besançon, de Neuchâtel, de Salins, d'Arbois ou de Poligny.

Ces lettres sont un monument du zèle, de la charité et de la piété du pieux pontife ; ce sont les mémoires d'une partie de sa vie, comme aussi les mémoires de

la pieuse communauté qu'il dirigea. Toutes elles sont édifiantes et ascétiques : ce sont des conseils pratiques, des avis pieux, des consolations et des règles de conduite, quelquefois aussi, mais plus rarement, de fortes et d'aimables leçons, de douces réprimandes qu'il adresse pour réveiller les âmes, les exciter à l'abnégation d'elles-mêmes et au dévouement pour Dieu et le prochain.

Ses formes sont toujours dignes comme celles de Fénelon ; on admire en lui ce ton de respect, ce sentiment d'affectueux intérêt, ce langage tout à la fois noble et simple qui caractérisait l'ancienne société française, et qui disparaît de plus en plus de nos jours ; il est toujours plein de bonté, même dans ses corrections. Il sait donner des avis sans jamais blesser, il console et il encourage sans cesse. Si quelquefois, à l'exemple de saint François, il dit le mot de *sainte joyeuseté*, c'est toujours dans l'intention d'instruire, de reprendre ou d'édifier, et jamais pour le seul plaisir d'amuser. On reconnaît enfin dans les Lettres l'auteur des *Avis particuliers* publiés dans le premier volume. Ce sont les mêmes principes, les mêmes maximes, les mêmes règles de piété et de direction, mais données avec plus de simplicité et d'abandon, et appliquées à des cas particuliers.

Ce n'est pas à nous à juger de la valeur de cette publication ; nous en laissons le droit au pieux lecteur.

Toutefois, nous ne craignons pas de dire que l'âme pieuse qui lira ces Lettres y trouvera une direction éclairée et sûre, une réponse à ses doutes, une consolation dans ses peines et une parole qui la soutiendra dans les lassitudes et les défaillances que l'on éprouve quelquefois en marchant dans le chemin de la sanctification.

Dans l'arrangement des Lettres que nous publions, nous n'avons pas suivi l'ordre chronologique; nous avons préféré mettre à la suite les unes des autres les lettres adressées à la même personne; cet arrangement nous a paru préférable parce qu'il facilite davantage l'intelligence des leçons et des avis, une lettre servant d'explication à une autre; nous avons aussi mis à la tête de chaque lettre non pas un sommaire mais un simple titre, comme une indication au lecteur. Nous aurions pu faire quelques légères corrections au style, mais nous ne l'avons pas jugé à propos, et nous donnons ces lettres telles qu'elles ont été écrites par leur pieux auteur; nous aurions craint, en y touchant, d'en diminuer la simplicité et l'onction. Puissent-elles procurer la gloire de Dieu et contribuer à l'avancement des âmes dans les saintes voies de l'abnégation, du dévouement et de la piété!

LETTRES SPIRITUELLES.

I.

Lettre à Sœur F.

Il la remercie de ses prières dans la chapelle de Montpetot.

— Il l'exhorte à la résignation dans la maladie.

Besançon, 14 juillet 1805.

On ne laisse pas passer une aussi belle occasion que celle qui s'offre, sans souhaiter un petit bonjour à notre chère Sœur F....., et la remercier du bon souvenir qu'elle a eu de moi dans le petit temple champêtre de la Sainte Vierge, à Montpetot ; je n'attendais rien moins de votre charité. Daigne la Sainte Vierge protéger les vœux bien sincères que nous faisons réciproquement les uns pour les autres ! Le jour de votre pèlerinage, j'ai dit la messe en union avec tous les pèlerins, et vos jeunes Sœurs ont communiqué dans les mêmes intentions. Je vous assure, ma chère Sœur, que je suis uni à vos souffrances comme à votre désir de glorifier Dieu par la patience et la soumission à sa volonté. Je suis bien peiné de vous savoir toujours aussi souffrante. J'ai fait subir l'autre jour un long interrogatoire à M. V....., que je rencontrais dans une maison, sur l'état où vous êtes. Il m'a dit que la fièvre que vous aviez ici la nuit, vous venait le jour ; que vous y gagniez d'avoir des nuits

plus calmes. M'a-t-il dit vrai ? Ce serait un petit brin de consolation. Il m'ajouta qu'il ne doutait pas qu'en attendant de savoir si le temps amènerait une guérison parfaite, vous n'éprouvassiez une amélioration dans votre situation. La saison est bien peu favorable ; il fait assez froid ici pour supporter le feu. Que doit-ce être à Pontarlier ? Ne demandez plus de congé d'y rester. On ne vous attend pas avant le courant de septembre. D'ici là, il viendra peut-être quelques chaleurs. Entre temps, vous jouissez au moins du repos que vous n'auriez pas ici. Car vous seriez continuellement harcelée par vos novices. Le bon Dieu vous veut là ; j'en tire une preuve de ce qu'il fait votre pharmacie lui-même pendant votre absence. Peut-on douter qu'il ne s'en mêle ? Pas la plus légère méprise ; pas un oubli qui n'ait pu être réparé sur-le-champ ; pas la moindre plainte, et cette preuve est grave ; nulle inquiétude, nul embarras dans la tête de votre petite suppléante ; abondance de petits soins, de bonnes façons dans M. E....., tranquillité... etc. Que pouvez-vous désirer de plus ? Je vous assure que cela passe mes espérances et me convainc de plus en plus que la main miséricordieuse de Dieu est sur votre maison. Si quelquefois il y a quelques petits orages, toutefois c'est sans que la foudre ou la grêle tombent ; nous devons croire que tout partant de cette main propice et toute puissante, cela doit être comme cela ; du moins devons-nous tirer de là un grand motif de circonspection pour ne pas blâmer trop légèrement, et un grand motif de confiance pour entrer dans les vues de Dieu, se persuadant que c'est là la voie par laquelle il veut vous conduire.

Je voudrais bien, ma chère Sœur, que les remèdes temporels vous trouvassent aussi bien disposée que vous l'êtes à recevoir les sujets de réflexions qu'on vous propose ! Ne soyez pas étonnée de la petite teinte que l'état de souffrance donne quelquefois à nos idées. L'esprit est susceptible de la situation du corps : Dieu l'a voulu ainsi. Voyez seulement si nous sommes disposés de même, si nous éprouvons la même gaieté quand le temps est bien sombre, bien pluvieux, ou quand il fait un beau soleil. Nous ne pouvons guère changer l'état de tristesse en gaieté, et réciproquement ; mais nous pouvons glorifier Dieu dans l'un et l'autre. La grande confiance en Dieu est de tous les temps. Tenons-nous bien assurés qu'il ne nous enverra pas des sujets de peine sans se placer à côté de nous pour nous aider à les supporter. On n'en sent pas moins la peine, il est vrai, mais on sent qu'on glorifie Dieu, et l'un dédommage bien de l'autre. Acceptation d'avance de tout ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer ; confiance pleine et entière en lui. Voilà bien certainement vos sentiments, dans lesquels vous trouverez tranquillité, consolation, force, et guérison si Dieu juge que ce soit un bien pour vous.

II.

A la même.

Qu'il faut accepter avec joie et avec confiance les offices qui nous sont confiés. — Rien ne nous manque quand nous sommes dans la voie du devoir.

Cromary, 7 septembre 1810.

Votre lettre me fait bien plaisir, ma chère Sœur. Vous êtes dans les sentiments où le bon Dieu vous veut, où vous lui plaisez : un peu agitée de l'entreprise pour laquelle on vous emploie, cela est tout simple et ne peut être autrement ; envisageant avec une certaine crainte l'ouvrage qui se présente à vous, il ne faut ni témérité, ni présomption ; mais, au surplus, vous confiant entièrement à Dieu, ne faisant ni objection, ni réflexion sur la disposition que l'on fait de vous, la regardant comme venant de Dieu et faisant taire tout sentiment personnel, naturel, humain, devant la volonté de Dieu, qui vous est manifestée par l'organe de vos Supérieurs. Que vous êtes heureuse, ma chère Sœur ! Vous allez faire un acte de générosité, de dévouement, de grand abandon de vous-même, et vous avez, à part vous, la certitude que Dieu le désire et le veut ; par conséquent, que vous allez faire, en grand, tout ce qu'il y a de plus parfait. Dieu dispose de vous comme de son bien, et vous avez la grande consolation de penser que Dieu aime ce bien, qui est vous, puisqu'il s'en sert et qu'il

en use. La prière que vous avez à répéter souvent, c'est de dire : *Domine, non sum dignus*; vous entendrez bien ce latin-là, et sûrement votre cœur le comprendra et le prononcera dans toute sa sincérité. N'est-il pas, en effet, bien admirable et bien encourageant pour vous qu'après toutes les petites disputes avec la grâce, toutes les petites résistances de votre part, Dieu jette ainsi les yeux sur vous pour exercer un grand acte de dévouement et de charité? Saint Paul et saint Barnabé apprirent avec grande joie que l'Esprit Saint avait dit aux Apôtres : « Séparez Paul et Barnabé, que je veux employer à un ouvrage que j'ai choisi pour eux. » Je suis tout aussi certain et je crois aussi fermement que l'Esprit Saint a dit ici : Séparez Sœur F... et Sœur M..., que je veux employer, etc... Allez donc, mes deux chères Sœurs, le cœur plein de joie et de confiance en Dieu, vous employer à l'ouvrage que Dieu a choisi pour vous. J'espère que votre soumission vaudra beaucoup à vos novices; nous aurions peu de foi si nous en doutions. Le bon Dieu accomplira ses vues sur elles, et l'accomplissement que vous ferez de sa volonté leur servira beaucoup.

Ne prévoyez rien et ne vous mettez point en peine des secours spirituels que vous trouverez à votre destination. Ne soyez pas une fille *modicæ fidei*, d'une médiocre foi. Dieu pourvoira à tout. N'attendez rien, ne désirez rien du côté du confesseur que vous aurez, ne doutez pas que quelque peu qu'il vous dise, cela vous suffira; faites-le. Ecoutez Dieu au dedans de vous, et Dieu sera content. Dites-le bien à votre compagne; elle connaît tout l'intérêt que je prends à elle,

et en vous écrivant, je pense à elle comme à vous. Dites l'une et l'autre à votre confesseur, s'il n'y pensait pas, qu'on vous a recommandé de communier au moins une, mais plutôt deux fois par semaine, et vivez de manière à le faire ainsi.

Toutes et quantes fois vous croirez que je puisse vous être de quelque utilité, ne manquez pas de m'écrire. Ayez en moi la confiance de croire que je ne trouverai jamais, par rapport à moi, que c'est trop.

Je regrette que cet événement soit arrivé dans le temps de ma petite vacance. Dieu, qui l'a prévu, qui aurait pu disposer des choses autrement, ne l'a pas fait ; c'est donc sa volonté.

Votre nouvelle situation est bien propre à ranimer votre piété et l'intimité de vos communications avec Dieu. Tandis qu'il communique avec vous par la confiance, par les services qu'il vous demande, par l'emploi qu'il fait de vous, vous communiquerez avec lui par la reconnaissance, le dévouement, la soumission, une confiance réciproque qui vous fasse dire, comme saint Paul, avec qui vous avez déjà une ressemblance : Je m'attends à des peines, à des croix, à des tribulations, mais je ne crains rien ; je n'entreprends rien que sous la dictée et la conduite de Dieu ; je ne prétends rien dans ce monde ; il me suffit que ma carrière s'achève selon le bon vouloir de Dieu, à qui j'appartiens et de qui seul j'attends tout... J'espère que Dieu vous donnera, ma chère Sœur, des grâces propres à vous animer et à vous encourager. Je le lui demanderai de tout mon cœur. Je l'ai déjà fait, et à la messe, et ailleurs, depuis que je connais les projets qu'on a sur vous. Dimanche, je dirai la messe

pour vous et Sœur M..... Dites bien des choses, de ma part, à vos compagnes. Je remettrai, à mon arrivée, à Sœur R.... une petite préface pour placer à la tête de son livre. J'espère y trouver, quand elle me le montrera, des choses satisfaisantes.

Adieu, ma chère Sœur; que le bon Dieu soit toujours avec vous! Recevez mes bien sincères sentiments.

III.

A Sœur F.

Vivre du pain des forts. — Parler à Dieu plutôt qu'aux hommes. — Supporter sans se troubler les sécheresses et les dégoûts.

Besançon, 31 octobre 1812.

Vous m'auriez fait bien de la peine, ma chère Sœur, de me priver de votre lettre, sous le prétexte que vous n'aviez rien à me dire ; car j'y trouve beaucoup de choses qui me font grand plaisir. J'aime bien, comme vous le dites, la gaieté qui règne entre vous ; c'est une preuve et un fruit de la bonne intelligence et de la charité que vous avez toutes le soin d'entretenir. C'est aussi une marque de la bonté de Dieu envers vous, par laquelle son amour pour ses épouses cherche à les soulager des fatigues qu'elles prennent pour le servir. Beaucoup de zèle envers vos malades, beaucoup de charité pour supporter mutuellement vos défauts, entretiendront cette douce amitié qui vous unit ; ne faites cependant pas, de ce

précieux avantage, à un certain point, votre fin et votre motif, ni la marque exclusive du contentement de Dieu. Il peut permettre que quelques petits nuages ternissent un moment la sérénité de votre ciel, soit pour éprouver votre fidélité, soit pour purifier les motifs de votre dévouement et le rendre plus généreux et par là en retirer plus de gloire et vous méanger plus de mérite. Job était bien parfait aux yeux de Dieu, et il permit cependant au démon de le tenter en le privant de tous les avantages et de toutes les consolations temporelles dont il jouissait ; mais soutenu par les grandes pensées de la foi, la patience avec laquelle il supporta tant de revers mit le comble à ses mérites. Que les pensées de la foi soient aussi pour vous, ma chère Sœur, l'appui ferme et solide sur lequel vous vous reposerez, de manière à ce que toutes les petites douceurs et les autres secours passagers venant à vous manquer, vous n'en restiez pas moins immobile, établie sur le fondement de la foi, qui, avec l'aide de Dieu, ne vous manquera jamais. Vous mangerez, comme le dit l'auteur dont je vous ai rapporté un passage dans l'écrit que je vous ai remis, la nourriture délicate des enfants quand il plaira à Dieu de vous la donner ; mais vous saurez aussi, quand il vous la soustraira, vivre du pain des forts et le manger sans que votre bandeau fasse un pli. Vous trouverez une grande économie dans le soin que Mère M... en prend, de vos bandeaux ; en ne fronçant pas, ils se conserveront mieux, et vous ne serez pas obligée d'en changer si souvent. Quand vous m'écrirez, vous n'aurez, pour ainsi dire, qu'un mot à mettre pour me faire bien connaître votre situation ; il

n'y aura qu'à me dire que vos bandeaux vous durent tant de temps.

Vous voyez, ma chère Sœur, que le bon Dieu vous a aidée quand, un peu tentée de vous chagriner, vous avez fait un raisonnement qui vous a rendu le calme, preuve qu'il ne faut jamais nous abandonner dans nos peines ; le plus grand mal qui puisse nous arriver, c'est de nous dépitier et de nous décourager ; car il faut bien en revenir une fois, du découragement, et quand on en est revenu, on a toujours eu les coups pour soi ; en cherchant, au contraire, à se soutenir et à se ranimer soi-même, on éprouve la vérité de ce que l'on dit communément, en le mettant dans la bouche de Dieu : Aide-toi, je t'aiderai. Il vous faudra prier aussi votre mère de vous faire faire une horloge comme la sienne, qui à chaque coup de balancier dit : *Dieu le veut, Fiat.*

Je suis bien aise de voir que vous vous attachez à vos malades comme s'ils étaient catholiques. Dieu vous les donne à soigner, tout est dit. Les mots que vous désireriez quelquefois leur dire seront bien plus efficacement pour eux adressés à Dieu qu'à eux-mêmes ; parlez-lui-en beaucoup ; offrez pour eux à Dieu vos peines, vos sacrifices, vos fatigues ; vous trouverez en cela un grand motif pour les supporter. Oh si le bon Dieu agréait assez ce que vous faites pour lui, votre obéissance, le renoncement volontaire à tout ce dont il vous a séparée, vos efforts pour contenir et maîtriser votre imagination, votre patience à supporter ce qui vous moleste, pour qu'en vue de tout cela il daignât lui-même parler au cœur d'un de vos malades, l'éclairer et le rendre digne d'aller jouir

du bonheur du ciel, combien vous assureriez le vôtre propre! Cette seule pensée, quand on se lasse un peu, est bien capable de soutenir et réparer les forces. Elle peut vous aider beaucoup aussi dans la prière; lorsqu'on éprouve bien de la sécheresse et qu'il ne vient rien à dire au bon Dieu, parlez-lui de tous ces pauvres gens, regardez-vous comme une médiatrice entre Dieu et eux, et croyez que vos prières faites dans cette disposition parviennent à lui; que c'est au nom de l'Eglise que vous les faites, et que Dieu écoute toujours son Eglise; considérez-vous aussi comme devant le dédommager de toute la gloire qu'il recevrait de la part de tous ces gens s'ils le servaient et le priaient en union avec l'Eglise. Mais que cela ne vous mette pas dans un nouvel embarras, en vous faisant croire que vos prières doivent donc être bien élevées et bien sublimes; que vous devez donc vous ressentir toute échauffée du feu de l'amour divin et toute brûlante de charité. Rien de tout cela ne dépend de vous; ce qui en dépend, c'est de supporter le degré d'amour, tout petit qu'il est, qu'il plaît à Dieu de vous donner; c'est de lui en offrir des actes de remerciement; c'est de vous dévouer à son service selon la mesure des grâces qu'il vous en donne; c'est de lui témoigner le désir de le contenter, de le glorifier par votre dévouement, mais d'un dévouement qui exclue tout découragement et tout dépit; c'est de faire de la tristesse qui vous déplaît le sujet de la demande que vous adressez à Dieu. Cela fait, contentez-vous, ne cherchez pas davantage et attendez en paix que Dieu récompense votre constance, votre patience, votre humilité, par des consolations inté-

rieures et des mouvements de piété plus sensibles. Je vous avoue que je suis bien porté à croire qu'une personne foncièrement sage, qui désire sincèrement de glorifier Dieu et de le servir, et qui s'inquiète au point d'en ressentir du trouble, du peu de ferveur qu'elle croit éprouver dans ses prières, est dupe d'un piège et d'une illusion du démon, qui tente de rendre ses prières, qui étaient bonnes, nulles, en lui ôtant le calme de la paix de l'âme.

Vous croyez donc qu'il est à propos de donner une mère à Mère M..., afin de veiller sur elle pour qu'elle se ménage. Je ne veux pas faire de jalousie en en désignant une, mais autant qu'il est en moi, je vous établis toutes mères à cet égard, pour veiller à la conservation de sa santé et aux ménagements qu'elle exige. Mais je vous charge, en particulier, de lui offrir, puisque c'est à vous seule que j'écris par ce courrier, puis à la chère Sœur E..., qu'il me tarde bien de savoir entièrement guérie, puis encore à vos deux petites compagnes Sœurs B... et L..., et sans vous oublier vous-même, tous mes vœux et les souhaits d'une bonne année. Ni nos chères Sœurs, ni vous, n'aurez, je m'en flatte, de peine à croire combien ils sont sincères et ardents.

IV.

A la même.

Il la reprend vivement sur les écarts de son imagination.

Besançon, 4 novembre 1813.

Je réponds à votre lettre, ma chère Sœur, à l'instant même où je la reçois. Vos peines, vos petits tourments à l'égard de Sœur..., votre incertitude sur votre retraite, votre embarras auprès de M. V..., tout cela est bien fatigant pour vous. Je me mets à côté de votre âme, je ressens toutes ses agitations ; je partage tous ses chagrins ; que ne puis-je les soulager ? Oh ! vous avez bien raison d'en regarder votre imagination comme l'auteur ; vous avez là une ennemie qui vous a déjà fait bien du mal ; vous ne serez heureuse que quand vous aurez perdu toute confiance en elle. Pour être heureux, content, et faire des progrès dans les vertus de son état, il faut vivre un peu au dedans de soi, y vivre avec Dieu, qui veut bien y habiter avec nous ; et l'imagination nous porte toujours au dehors ; elle n'aime ni la retraite, ni le recueillement ; il faut qu'elle vagabonde dans tout le petit univers qui nous entoure ; elle vous fait voyager dans toutes les salles, dans tous les offices où sont vos Sœurs ; elle fixe votre attention sur elles ; sur ce qu'elles font, sur ce qu'elles devraient faire, à son jugement ; sur leur ton, leur manière, ordinairement sur leurs défauts, qu'elle

exagère, car c'est un vrai microscope qui grossit tous les objets ; et jamais elle ne se porte sur les vertus, sur les choses édifiantes, ce qui la gênerait et lui ferait voir qu'il faut qu'elle se contraigne, ce qu'elle n'aime pas. L'imagination est une vraie lanterne magique, qui nous montre des ombres qu'elle nous fait prendre pour des réalités. Combien de fois elle donnera à un mot, à une action faite et dite très innocemment, des intentions fâcheuses, une mauvaise volonté, et nous fera voir une désobligeance à notre égard dans une chose toute simple en elle-même, ou qui n'est que l'effet d'une petite tristesse, d'un petit mal-être de l'âme dans la personne qui l'a faite, et qui peut-être ne pensait nullement à nous. Oh ! je sens bien tout ce qu'elle vous fait éprouver de peine, cette imagination qui vous occupe toujours des autres. Pour que vous vécussiez toutes heureuses et en amies, ce ne serait pas l'éloignement de celle-ci ou de celle-là qu'il vous faudrait, mais ce serait l'éloignement de votre imagination. Je sais bien qu'il est impossible que quatre ou cinq créatures humaines soient réunies, vivent et travaillent ensemble, sans avoir rien à supporter les unes des autres. Aussi, la première condition de toute association est-elle, nécessairement, qu'on se supportera mutuellement ; la raison, le bon sens, et essentiellement la foi, la religion, reconnaissent et signent cette stipulation. Pour l'imagination, elle ne l'admet point, elle prétend ne se contraindre sur rien ; aussi, figurez-vous deux personnes conduites par elle, et vivant ensemble dans un grand rapprochement, et jugez le beau ménage que cela ferait !

Il faut une bonne fois vous tirer du tourment où vous êtes, étouffer cette malheureuse *langroise* qui vous rend la vie si amère. Je ne veux pas vous dire qu'après sa mort vous vivrez sans peines et sans croix, cela ne serait pas à désirer pour vous. Mais vos peines seront bien adoucies par les pensées de la foi, les sentiments de la charité, qui auront repris le juste empire qu'ils doivent avoir sur vous. Vous verrez dans vos Sœurs de bonnes et fidèles chrétiennes qui se sont dévouées au service de Dieu, les amies de Jésus-Christ, ses filles chéries, prévenues de ses grâces, ses épouses ; vous verrez Jésus-Christ en elles ; vous les supporterez comme vous supporteriez Jésus-Christ lui-même ; vous les aimerez pour l'amour de lui ; vous les aiderez, vous les servirez, vous vous rendrez douce, bonne, complaisante pour elles, à cause de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est en elles et qui reçoit tout cela ; et si quelquefois l'imagination vient encore vous troubler et prétendre vous arrêter, en vous montrant des défauts, en vous faisant croire à de mauvaises intentions, à de mauvaises volontés, vivant de la foi, vous vous direz : Un jour viendra où Jésus-Christ, mon juge, me dira : « J'ai eu besoin de complaisance, de condescendance, et vous en avez usé envers moi ; j'ai été triste, peiné, ennuyé, et vous avez été patiente avec moi ; j'avais besoin de soulager mon âme oppressée, et vous vous êtes mise en gaieté afin de dissiper mes chagrins ; vos Sœurs ont eu envers vous des procédés qui vous ont un peu affectée, vous avez à l'instant pensé à moi, et à cause de moi votre charité pour elles ne s'est point démentie. Venez à présent, venez, ma bonne et

zélée servante, venez, ma vraie amie, épouse que mon cœur avoue, je me souviens de tout ce que vous avez fait pour moi : entrez maintenant dans la joie de votre Maître. » Quel encouragement nous vient des pensées de la foi ! Elle adoucit toutes les plaies, et l'imagination les envenime et les irrite.

Je désire, ma Sœur, que vous fassiez des motifs que je trace ici le sujet de quelques réflexions, de quelques méditations même, que vous parveniez, avec la grâce de Dieu, qui ne vous manquera sûrement pas, à calmer votre esprit, à le disposer à recevoir les lumières, les dons que Dieu daignera y répandre dans une retraite, et que vous ne la différiez pas au delà de son temps. Je crois très utile que vous la fassiez sous la direction de M. V....., et que vous commenciez tout par là à faire plier votre imagination sous la conduite de Dieu. Il est l'homme auprès de qui Dieu vous envoie ; vous avez assez de foi pour le voir ainsi, et en le voyant ainsi, qu'avez-vous à dire ? « Je n'y ai pas de goût, je ne m'y sens pas portée, j'y ai de la répugnance..... » Achevez : « Mon Dieu, voilà l'Ananie que vous me destinez ! Vous voulez que je m'adresse à lui, puisque c'est le seul que vous ayez mis à ma portée ; mais, comme mon imagination me donne un dégoût, une peine, une répugnance... ajouterez-vous, trouvez bon, mon Dieu, que je ne m'y adresse pas ? » Non, vous ne le direz pas ; vous irez à lui avec simplicité et confiance, pensant que, puisque c'est Dieu qui vous y envoie, il lui a donné tout ce qu'il fallait qu'il eût pour vous recevoir, et il l'a bien en effet. D'ailleurs, n'est-il pas nécessaire qu'il vous connaisse à fond pour vous bien

diriger ? Eh bien ! Dieu vous met actuellement dans le cas de lui faire acquérir cette connaissance. Si vous en perdez l'occasion, quel mal ne peut-il pas s'ensuivre pour vous, et à qui serait-il imputable ? A l'imagination *langroise* de notre chère Sœur N... Que le bon Dieu l'en préserve ! Ah ! ne passez pas l'hiver dans l'état de peine où vous êtes ; c'est pour la gloire de Dieu et pour l'amour de vous-même que je vous y invite. Défaites-vous de cette préoccupation d'esprit par les considérations de la foi, de vos devoirs envers Dieu, des saints engagements que vous avez contractés avec lui ; défaites-vous-en promptement ; sans cela point de bonne retraite, et, sans retraite, incertitude sur l'état de votre âme, sur vos mérites ; peines, tourments continuels pour fruits d'une retraite. Je voudrais que vous corrigeassiez cette pente naturelle que vous avez à juger la manière d'agir et de travailler de vos Sœurs, à l'apprécier, à la censurer dans votre imagination. Chacun fait de son mieux et agit selon ses lumières ; Dieu récompensera les intentions de toutes ; et pourquoi ne tolérerions-nous pas nous-mêmes cette diversité que nous remarquons dans les procédés des uns et des autres ? Il me semble qu'il serait si doux de s'y faire, de les supporter ; pourquoi trouverions-nous mauvais qu'on n'adoptât pas notre genre propre ? Ce serait en vouloir à quelqu'un parce qu'il n'aurait pas la même figure que nous, ou les cheveux d'une autre couleur. La raison toute seule, et même notre intérêt, devraient nous garantir de ces petits travers ; à plus forte raison la charité, l'humble idée que nous devons avoir de nous-mêmes, la mortification de nos goûts, le renoncement et les autres

vertus religieuses. Un peu de courage, ma chère Sœur, un peu de tenue, et j'espère que le bon Dieu vous aidera à sortir de vos peines. Délivrez-vous de tout soupçon, de toute inquiétude; marchez avec simplicité et confiance. Devenez une bonne, ferme et fervente servante de Dieu. Vous vous doutez bien à quel point je le désire; mes sentiments pour vous vous sont assez connus. Dites pour moi les choses les plus amicales à la Mère et à vos Sœurs. J'ai reçu par M. R... la lettre de la Mère; si j'ai un peu de temps, je vous écrirai à toutes. Toutes vos Sœurs ici se portent bien; les malades arrivent à force, je crois qu'on va en être bien surchargé. Bonjour, ma chère Sœur.

V.

A la même.

Même sujet. — Il l'exhorte à s'occuper uniquement de son office et à pratiquer une parfaite charité.

Besançon, 24 juillet 1814.

Si vous avez un peu différé à m'écrire, vous m'en dédommangez bien, ma chère Sœur, par votre lettre du 10 juillet, à laquelle je réponds moi-même un peu tard. Je ne me plains ni qu'elle soit trop longue, ni qu'il y ait trop de détails; tout cela me prouve, d'un côté, votre confiance, et, de l'autre, que vous vous observez vous-même, et que vous êtes attentive sur tout ce qui regarde le service que vous avez à

rendre à Dieu. Vous avez toujours bien de la peine à vous confesser ; je crois que cette grande peine vous vient moins de la confession en elle-même, que vous faisiez autrefois avec assez de tranquillité, que parce que vous vous êtes un peu créé vous-même cet embarras. Vous vous êtes dit, un beau jour : Jamais je ne pourrai m'expliquer ; comment me faire comprendre ? Mon confesseur ne me connaît pas, il ne pourra pas m'entendre ; quelle peine je vais avoir ? Je ne m'en tirerai pas. Et vous voilà la tête bien montée, découragée et rebutée d'entreprendre une besogne qui vous semble être impossible. Eh ! croyez-vous que le démon ne vous aide pas un peu à vous frapper de toutes ces idées ? Tâchez de chasser de votre esprit toutes ces prétendues difficultés, qui n'ont rien de réel en elles-mêmes. On peut faire son examen de conscience à N....., tout comme à B..... ou à L..... ; les fautes que l'on a reconnues, on peut les prononcer de bouche à un endroit comme à un autre. C'est toujours à Jésus-Christ à qui l'on parle ; que le confessionnal ou le confesseur soient différents, qu'est-ce que cela fait à la chose ? Où que l'on soit, on peut toujours dire qu'on a négligé quelques parties du service de Dieu, qu'on s'est laissé monter l'imagination sur des riens, qu'on a conçu quelques préventions, quelque humeur qu'on n'a pas réprimée quoique la conscience nous ait dit de le faire ; qu'on a jugé, parlé, agi, selon l'impulsion du caractère et non selon celles de la grâce et de la charité ; que, trop affectée de ses propres idées, on a été malheureusement occupée, distraite dans la prière, etc... Pourquoi ne pourriez-vous donc pas dire tou-

tes ces choses et autres semblables qui font la matière de la confession ? Si une fois vous vous disiez bien : Je suis bien enfant de m'épouvanter de tout cela, car il n'y a rien là de bien pénible, vous n'y trouveriez, en réalité, rien de bien difficile. Un autre embarras pour vous, c'est celui que votre confesseur éprouve lui-même à vous parler ; eh bien, ma chère Sœur, mettez-le vous-même à son aise, montrez-lui de la confiance ; la confiance inspire la confiance, et quand elle est bien établie entre deux personnes, on a bien de la facilité à se parler et à s'entendre. Croyez-vous que si je ne me tenais pas assuré de votre confiance, comme je m'en tiens en effet, je vous parlerais ou je vous écrirais comme je le fais ? Et puis enfin, après avoir ôté de vos peines toute la part qui vient de vous, s'il en reste encore, vous pourrez penser qu'elle vient de Dieu, que c'est la croix qu'il vous a choisie ; ne la secouez pas, ne vous en débarrassez pas trop par des confessions vagues et générales. Supportez cette peine, souffrez-en, s'il le faut, pensant que vos souffrances vous servent beaucoup auprès de Dieu, que ce que votre confesseur vous dit, que la manière dont il vous le dit vous suffit ; s'il vous en fallait davantage, ce Dieu, si bon pour vous, vous l'aurait procuré. Cette marque de confiance l'honorera et vous vaudra beaucoup de grâces de sa part. Au surplus, j'enfonce ici une porte ouverte, et je sais par la lettre que vous avez écrite à Mère C..., que vos peines à l'égard de la confession sont diminuées et surmontées. Restent peut-être celles que vous éprouvez dans les exercices de piété ; vous savez, ma chère Sœur, que toutes les stérilités, les appesantissements de l'esprit qu'on y

éprouve, tous les retours vers les objets extérieurs qui nous occupent, ne sont pas des fautes. N'abrégez jamais vos exercices de piété à raison de la peine que vous avez à vous y recueillir, et de même ne les prolongez jamais sous prétexte que vous ne vous êtes pas encore bien occupée de Dieu. Quand le temps que vous devez y passer est fini, retirez-vous, allez à vos autres occupations. Suppléez à tout ce que vous n'y aurez pas fait pour la gloire de Dieu par le profond sentiment d'humilité que vous y concevrez. Si ce sentiment est bien établi, bien profond, vous n'aurez pas perdu votre temps. Combien ne vous aidera-t-il pas à supporter dans les autres les choses qui vous déplaisent et qui ne sont pas de votre goût? Vous vous direz : Je ne supporte pas quelques torts, quelques choses qui me semblent déplacées, mal vues, dans le prochain, moi qui ai tant besoin que le bon Dieu me supporte! Cette réflexion peut vous conduire à tout ce que vous avez de mieux à faire, et de plus propre à faciliter votre attention et votre recueillement dans les exercices de piété. Dites-vous bien et souvent : Je suis ici pour servir Notre Seigneur Jésus-Christ, et le servir comme il doit l'être, et non pour faire ou faire faire beaucoup de besogne. Pourquoi irais-je m'embarrasser de ce que font les autres lorsque je n'en suis pas chargée, et que j'ai fait part à la Supérieure, que cela regarde, de mes observations, puisque tous les soins, les soucis que cela me donne viennent en foule me distraire quand je veux m'occuper de Dieu? C'est moi qu'il cherche, et non tous ces soins inutiles dont il ne m'a pas chargée. Pourquoi, quand il ne demande de moi que de la

charité, voudrais-je ne lui donner que du zèle ? Quand il ne demande de moi que de la soumission et du calme, pourquoi voudrais-je ne lui donner que de l'agitation et de la sollicitude ? Quand il veut que je n'agisse que selon sa grâce, pourquoi agirais-je selon mon caractère ? Laissons tout cela pour servir Dieu à son gré et non au mien ; par là nous aurons la paix intérieure et le recueillement.

Je suis persuadé que tout se passe très bien dans votre petit ménage, en tête-à-tête avec Sœur N..... ; il règne sans doute beaucoup de bon accord, d'aménité, de gaieté entre les deux. Il me tarde bien de la voir, notre chère Sœur N..... Je ne m'étonne pas qu'elle ne m'ait pas ´crit ; je sais que cela lui coûte, et, d'ailleurs, votre lettre, qui me met bien au courant de votre situation, l'en dispensait. Voilà qu'elle fait son essai de Supérieure, et elle le fait avec bien de la facilité ; il n'y a pas bien de l'embarras ´tre Supérieure de Sœur N..... On vous a sûrement pré-venue d'envoyer l'une et l'autre vos voix pour l'admission de Sœur T..... ´ la profession, et de Sœur L..... ´ la prise d'habit. Elles ont fait leurs demandes ; mais le scrutin n'a pas eu lieu, parce que l'on n'avait pas les suffrages des S eurs de N..... J'ai ´crit ´ nos S eurs de N..... pour le leur rappeler. Le scrutin se fera immédiatement après l'Assomption, parce que Mère C..... et S eur M..... sont parties samedi dernier pour aller ´ L... ; elles seront de retour l'avant-veille de l'Assomption. M. l'abbé T....., qui doit prêcher sa S eur, partira depuis le 16 et ne restera que peu de jours ´ B..... ; par conséquent, la cérémonie ne sera pas longtemps différée. Mère C... a

reçu avant son départ une lettre de Mère M....., du 24. Sœur E..... était encore bien souffrante. Je pense que vous en avez des nouvelles au moins aussi fraîches. Je suis bien aise de ce que vous me dites du passage du roi de P....., et particulièrement en ce qui concerne M. de P..... J'aurais été bien aise que le roi eût visité l'hôpital. Je voudrais qu'il eût un peu convenablement amélioré le sort de M. V....., à qui je vous prie de faire bien mes compliments. M. G..... est allé prendre l'air de la montagne sur la rive du comté de N..... Son projet est de ne pas s'en revenir sans être allé vous voir. Sœur B... et Sœur B..... sont parties lundi pour aller passer une huitaine à P.....; d'ailleurs, il n'y a rien de nouveau dans votre maison.

Bonjour, mes chères Sœurs ; quant à ce qui regarde l'assurance de mes sincères et bien amicaux sentiments, cette lettre est bien parfaitement commune à toutes deux.



VI.

A Sœur B.

Les grâces de la vocation religieuse. — Nécessité d'en profiter.

Besançon, 14 avril 1812.

Il s'est déjà passé bien du temps, ma chère Sœur, depuis que j'ai reçu votre dernière lettre ; et sans doute, si j'allais vous répondre aujourd'hui en conséquence de ce que vous me mandiez alors, je ne vous dirais plus des choses qui vous convinssent ; l'application n'en serait plus juste ; car je ne doute pas que dans cet intervalle vous n'ayez fait des progrès et changé quelques-uns des traits sous lesquels vous vous peigniez. Comment cela ne serait-il pas ? Vous n'êtes pas capable de laisser sans aucun effet les grâces abondantes que le bon Dieu vous accorde, et de vous exposer au reproche bien amer que vous vous feriez d'en avoir abusé ! Or, ces grâces sont bien nombreuses, bien privilégiées ; elles démontrent un soin bien particulier du bon Dieu à cet égard. Il vous fait connaître et on peut dire toucher au doigt votre défaut dominant, ce petit caractère haut, altier, impérieux, capricieux, que Dieu a permis que l'on ne corrigeât pas assez en vous dans votre enfance, afin que la correction en soit faite par vous-même, et qu'elle devînt en vous une preuve de votre fidélité à Dieu, de votre zèle et de votre amour pour lui, et

qu'elle fût ainsi un grand sujet de mérite pour vous. Une seconde grâce, c'est la bonne volonté que vous avez d'opérer cette correction. De quelle autre cause pourrait venir ce désir que vous avez de vous corriger, ce regret que vous éprouvez de vos fautes, que de l'extrême amitié de Dieu pour vous ? Une troisième grâce, c'est d'être placée immédiatement, habituellement, sous les yeux d'une personne sage, éclairée, qui s'intéresse sincèrement à vous, et que le bon Dieu soutient, conseille, anime, dirige pour vous, en vue de vous, pour qu'elle vous soit utile et qu'elle puisse vous aider, vous conseiller, vous encourager. Quatrième grâce, d'avoir sous les yeux une personne qui, par ses rapports avec vous, vous rappelle souvent ce que vous avez à corriger, et combien il est nécessaire que vous le corrigiez ; en vous en montrant les inconvénients, en vous fournissant bien des occasions de travailler heureusement à cette réformation. Combien d'autres grâces n'aurais-je pas à énumérer encore ! Combien de bonnes inspirations, de lumières intérieures, d'autres secours au dehors, de conseils, de bons exemples ! Vous nagez dans les grâces du bon Dieu, et dans cet eau salutaire vous mourriez de soif ! Vous n'en boiriez pas ! Cela est impossible, ma chère Sœur. Vous ne me ferez jamais croire que vous ne fassiez pas quelques progrès, que vous laissiez là la bonne volonté de Dieu sur vous et tous ses secours sans vous en servir. Je crois bien que quelquefois la nature se retrouve, et que s'il vous arrive parfois de faire un pas en arrière, c'est après en avoir fait dix en avant, et que vous vous trouvez toujours être avancée de neuf. C'est toujours un malheur d'en avoir

perdu un, car c'est une grande perte qu'une seule des grâces de Dieu ; mais il permet que nous puissions la réparer; et nous le faisons toutes les fois qu'une faute ranime notre vigilance et notre courage. Ne regardez-vous pas aussi comme une grande grâce de Dieu la visite qu'il vous fait dans la personne de M. R... ? Je suis convaincu que cela vous aura été très avantageux; vos bonnes dispositions m'en assurent; et je parierais qu'il vous tarde de m'écrire, pour le plaisir que vous aurez de me mander des choses consolantes.

Revenez à votre journal. Bornez-le aux fautes du caractère : chaque fois que vous vous serez laissée aller à de la mauvaise humeur qui aura influé sur vos paroles, vos procédés, qui vous aura donné de l'impatience, de la tristesse, ou vous aura rendue désagréable à vos compagnes et aux domestiques, notez-le, chaque fois ; je ne dis pas quand vous n'aurez ressenti aucune peine intérieurement, mais quand vous l'aurez contenue au dedans de vous, en l'offrant à Dieu, et que, pour l'amour de lui, vous n'en aurez rien témoigné au dehors, rien dit de désobligeant à personne, continuant votre ouvrage avec le même soin, le même zèle, pensant que Dieu, à qui cet ouvrage s'adresse, ne doit cependant rien perdre, parce que vous avez à souffrir. Ecrivez-le, et écrivez-le avec des larmes de joie, car c'est une victoire que vous avez remportée au nom de Jésus-Christ. C'est lui que vous faites triompher, et à qui revient toute la gloire du combat que vous avez vaillamment soutenu.

Bonjour, ma chère Sœur, je vous laisse, plein de confiance dans votre bonne volonté et d'intérêt pour tout ce qui vous regarde.

VII.

A la même.

Avis sur la retraite.

Vous voilà peut-être en retraite, ma chère Sœur B..., et je demande bien de tout mon cœur au bon Dieu de vous y éclairer de ses bonnes lumières, si vous y êtes, ou de vous y bien préparer si vous n'y êtes pas encore. Vous n'avez besoin de ma part d'autres services que de ceux-là. Vous en savez tout assez, vous en avez assez appris pour bien savoir les moyens qui peuvent dépendre de nous pour rendre une retraite utile. On manque moins par ignorance que par faiblesse, crainte, défaut de bonne volonté, avec laquelle M. le curé a bien raison de dire qu'on peut tout, car la bonne volonté est la toute-puissance de l'homme : avec elle et de la constance, je ne sais de quoi on ne vient pas à bout. N'affaiblissez pas en vous cette vertu toute puissante, que vous avez, je n'en doute pas, par la crainte de prendre quelques peines. Peut-on éviter les peines ? Celles que l'on prend pour avancer ne sont-elles pas plus douces que celles qu'on éprouve quand on est resté en arrière, dans le chemin où le bon Dieu nous appelait ? Ne l'affaiblissez pas non plus par le découragement. Quand on pense être bien avec le bon Dieu, avoir bien mis ordre à tout ce qui peinait la conscience, et être résolu de mener une vie plus parfaite, on se

persuade qu'on va être tout naturellement parfait, qu'on ne sera tourmenté ni par ses mauvaises humeurs, ni par des tentations, que jamais le relâchement n'osera nous proposer son repos et ses petites jouissances ; puis, cependant, le vieil homme, qui ne l'entend pas comme ça, se met à regimber ; il effraie, il déconcerte, on croit qu'on n'a rien fait, que tout reste à faire, on se décourage, on s'attriste, et quand on n'est pas bien ferme et résolu, on se laisse aller, on fait des fautes. Adieu ! c'en est fait de notre Sœur B..... la voilà partie ! Est-ce que cela sera comme ça ? Non, certainement. Elle se soutiendra par le souvenir des considérations qu'elle aura faites pendant sa retraite. Elle se traitera avec charité et se supportera elle-même quand elle aura fait une faute ; elle regardera qu'il n'y a encore rien de perdu, qu'il y a remède à cela ; elle en usera avec douceur et confiance ; elle pensera que le bon Dieu est meilleur pour elle qu'elle ne l'est elle-même ; elle se croira pardonnée, et elle marchera avec une nouvelle force ; elle excitera en elle sa foi pour voir l'autorité et la sagesse des conseils de Dieu dans sa Supérieure, et, ne pensant qu'à profiter du bienfait de Dieu d'avoir mis à sa portée cette source de conseils et de sagesse, elle ira y puiser, faisant peu d'attention au canal d'où coule cette bonne eau, ni au bassin dont elle se sert pour la recevoir, et s'il se présente encore une petite pensée humaine, elle remerciera Dieu de lui avoir rendu peu gênant, facile même, l'accès à cette bonne fontaine. Voilà ce que sera notre chère Sœur B..... et ce que je devrai croire d'elle, même de son aveu.

VIII.

A la même.

Il l'exhorte à réformer son caractère et à tendre à la perfection.

Besançon, 1813.

Un petit signe de souvenir de la part des personnes à qui l'on est sincèrement attaché fait toujours grand plaisir ; j'en ai reçu de vous toutes par le canal de votre Mère, et je veux vous en donner un de moi à chacune en particulier. Vous m'intéressez toutes si vivement ; j'ai tant de consolation quand j'apprends que vous édifiez, que vous faites bénir Dieu par tous ceux qui vous voient, que vous le glorifiez par tous les sacrifices que vous lui offrez, que vous croissez, comme l'enfant Jésus, en vertus comme en âge, que chaque année voit détruire un défaut et accroître une vertu ! Tout cela fait véritablement ma consolation et mon bonheur ; je jouis d'avance de la part que vous y avez, m'attendant à ce que la première fois que vous aurez le loisir de m'écrire, vous me manderez que vous êtes devenue un peu plus maîtresse de vous-même, que vous savez mieux plier et soumettre votre caractère ; que vous goûtez mieux les jouissances que l'on trouve dans le service de Dieu et les sacrifices qu'on lui fait, et que ces jouissances vous donnent du courage et des forces. Les années se succèdent bien rapidement : vous voilà parvenue à

l'âge où la raison et la réflexion ont acquis toute la force et le pouvoir dont elles sont susceptibles. Vous ne serez jamais, non jamais, dans une situation plus favorable pour travailler à votre perfection ; il ne faut pas compter que ni votre raison, ni la grâce de Dieu puissent faire plus pour vous ; ni qu'il puisse venir un temps où la perfection que vous avez à acquérir s'obtienne avec moins de peines et d'efforts que celui où vous êtes. Telle vous vous formerez dans ce moment-ci, telle vous vivrez, telle vous vieillirez, telle vous vous présenterez à Dieu. Oh ! j'espère bien, je n'en doute même pas, vous lui présenterez un caractère formé sur le sien, devenu humble et doux comme le sien, qui sera une conquête de sa grâce, un trophée de sa victoire à laquelle vous aurez concouru vous-même par vos peines et vos efforts et à la gloire de laquelle vous participerez. Travaillons dans cette vue là ; tout ce que nous faisons, d'ailleurs, dans le dessein de nous complaire, de flatter nos inclinations, d'en rechercher les satisfactions, tout cela est bien malheureusement perdu. Que nous reste-t-il de toutes ces jouissances en ce genre que nous nous sommes procurées pendant l'année qui vient de s'écouler ? Hélas ! des regrets et rien de plus. Nous n'avons cependant pas toujours cédé ; nous avons été quelquefois maîtres de nous-mêmes ; il nous en a coûté ; ce n'a pas été sans peines. Eh bien ! ces peines, elles sont passées ; nous ne les ressentons plus ; mais le consentement d'avoir fait quelque chose pour le bon Dieu subsiste et subsistera éternellement. Que nous sommes donc mal avisés de préférer une petite douceur, encore bien mélangée

qu'elle est d'amertume, qui va finir et qui laissera des peines qui subsisteront, à une peine qui porte aussi avec elle des consolations et qui va passer, et dont le souvenir nous laissera une joie qui ne passera pas. Je m'exhorte ici avec vous, ma chère Sœur, ainsi je vous donne les mêmes étrennes que je désire pour moi-même. Ce n'est rien moins qu'à ce point que je m'intéresse à vous; et j'espère qu'à toutes les consolations que j'attends de vous, vous ajouterez en ma faveur une petite part dans vos prières et dans le mérite des peines et des sacrifices dont Dieu sera l'objet. Recevez, ma chère Sœur, l'assurance de tous mes sentiments.

IX.

A la même.

Il lui recommande de s'ouvrir à ses Supérieurs et de ne rien faire contre l'obéissance et l'ordre de Dieu.

Besançon, 6 avril 1815.

On ne peut pas mieux voir, ma chère Sœur, que vous le voyez vous-même, ce que vous devez faire ou corriger en vous, et tout ce que je pourrais vous dire de mieux serait de vous renvoyer à la lettre que vous m'avez écrite. Le bon Dieu vous fait bien des grâces en vous donnant toutes les lumières que vous avez pour bien régler votre conduite. Suivez-les, ma chère Sœur; vous connaissez combien votre confiance en votre Mère et les ouvertures que vous lui ferez

vous seront utiles. Eh bien ! parlez-lui ; soyez sûre qu'on n'ennuie jamais quelqu'un quand on use de franchise avec lui et qu'on le met dans le cas de nous être utile ; il ne vous manque qu'un peu de force et de courage pour suivre exactement les lumières que le bon Dieu vous donne. Vous vous laissez aller à des incertitudes si vous devez offrir vos services à vos Sœurs, si vous ne feriez pas mieux d'avoir des livres et de vous instruire dans les connaissances nécessaires à votre office ; délivrez-vous de tout cela, remettez-vous purement et simplement dans les mains de votre Supérieure ; qu'elle vous dise elle-même quand vous devrez aider vos Sœurs ou étudier à la pharmacie, puis vous ferez exactement ce qu'elle vous dira, et alors vous serez sûre de faire ce que le bon Dieu veut, et j'espère qu'il ne vous sera pas difficile alors d'être contente et tranquille. Ce n'est pas que tous les petits ombrages ne puissent revenir ; mais quand vous vous direz : je fais ce que je sais être la volonté de Dieu, vous trouverez sans doute là un moyen de les dissiper ; et si malgré cela vous éprouviez encore quelque peine, eh bien, ma chère Sœur, vous savez que vous n'avez embrassé votre saint état que pour vous mettre à la suite de Jésus-Christ et porter votre croix ; par conséquent, une peine à supporter ne vous étonnera ni ne vous déroutera pas. Le grand moyen, le seul de se procurer un peu de calme et de consolation dans cette vie, c'est d'agir ainsi, toujours dans l'ordre de la volonté de Dieu. Tout bien que l'on entreprend, quel qu'il soit, doit être soumis à cette règle. Par exemple, vous avez le cœur bon, sensible ; vous ne pouvez voir quelqu'un dans la

peine sans vous y intéresser et chercher à le soulager. Cela est bien en soi, mais pour que cela soit bien dans l'ordre de la grâce et du mérite devant Dieu, il faut encore que cela soit dans l'ordre de sa volonté, car tout ce qui n'est pas dans l'ordre de l'obéissance ne vaut rien : ni sacrifice ni œuvre de charité ne sont agréables à Dieu sans l'obéissance. Quelque service que l'on croit rendre, s'il est fait sans vocation, sans mission de Dieu, nous nuit bien plus qu'il ne nous sert ; vous en devez être convaincue pour peu que vous réfléchissiez sur toutes les pensées, les jugements, les paroles, peut-être les actes de respect humain qu'ont occasionnés en vous les confidences que, par un motif que vous croyez être de charité, mais qui n'en est pas puisqu'il n'est pas conforme à l'obéissance, vous avez permis qu'on vous fit. Combien vous auriez fait de bien et vous vous seriez évité de peine, si vous aviez renvoyé à leurs supérieurs les personnes qui viennent vous parler. Ma chère Sœur, cherchez dans la simplicité, la docilité, votre paix, et vous l'y trouverez. Le bon Dieu a mis en vous beaucoup de bien, conservez-le et augmentez-le. Ce n'est pas tant de prières dont vous avez besoin, parce que vous avez toutes les grâces qui vous sont nécessaires, que de résolution et de fermeté. Agissez, et l'action sera pour vous une bonne prière. Je désire bien que vous ayez la force de suivre mon avis, je pense que vous vous en trouveriez bien. Essayez et mandez-moi ce que vous aurez fait. Je vous assure que je m'intéresse bien particulièrement à votre avancement et à votre bonheur, qui en sera la suite.

X.

A la même.

Ne pas écouter les cris de la nature. — Agir contre ses répugnances. — Couper court avec les réflexions inutiles.

Besançon, 17 décembre 1816.

Je vous souhaite bien, ma chère Sœur, une année de calme et de tranquillité. Dieu vous l'offre, recevez-la de sa main ; il semble qu'il serait si facile, dans votre position, de servir Dieu avec ce calme et cette tranquillité ! Qu'y aurait-il tant à faire pour cela ? Vivre au dedans de soi avec lui ; ne rien faire, ne se mêler de rien qu'on n'ait des raisons de croire que Dieu nous donne mission pour cela ; ne pas laisser de petits goûts ou de petites répugnances prendre racine dans notre tête, leur donner des forces en nous en occupant, nous mettre à leur merci pour être calme ou inquiète ; sachant ce que nous avons à faire, connaissant les moyens de nous délivrer de ce qui nous agite et nous tourmente, les employer, refuser d'écouter tout ce que le démon nous met dans l'esprit pour y résister. Je sais que pour pratiquer tout cela, pour se confesser, pour aller s'ouvrir à la Mère , il faut prendre de la peine ; mais dans ce monde, tout est affaire de calcul ; vous qui avez travaillé à un bureau, à des comptes, vous ne l'ignorez pas. De deux peines ne faut-il pas choisir celle qui

est la moindre et qui nous rapportera quelque profit, plutôt que celle qui est la plus amère, la plus longue, et qui est en pure perte ? Il me semble que pour peu qu'on s'aime véritablement et solidelement soi-même, il n'y a pas à hésiter. Eh bien ! faites comme cela, ma chère Sœur ; cédez à ce que vous sentez devoir faire, avant que toutes les idées de notre pauvre nature ou du démon ne se soient emparées de votre esprit et n'y aient introduit une résistance à ce que Dieu désire, résistance qui s'établit en vous comme malgré vous, et qui n'a de force que dans un peu de lâcheté avec laquelle on s'y abandonne d'abord ; car si on agissait avant toute réflexion sur ces petites répugnances, on agirait encore avec assez de facilité. Eh bien ! si vous preniez sur vous de supporter tout ce qui vous en coûtera d'abord pour adopter ce plan de conduite, vous ne le suivriez pas quelques mois sans changer tout à fait la tournure de votre caractère, toutes ces petites tentations-là cesseraient. Je vous parle là d'une manière bien conforme aux projets que vous avez formés ; tenez-y, mais tenez-y ferme, quoi qu'il doive vous en coûter ; on peut bien se mettre quelque temps à un régime pour se guérir d'une maladie incommode. Vous avez pour vous y encourager l'espérance bien fondée que Dieu sera avec vous pour vous aider, que votre résolution vient de lui, qu'il ne laissera pas son ouvrage imparfait, et qu'en y mettant de votre côté de la persévérance, le succès vous sera assuré. Je le désire bien ardemment, et je le sollicite de vous avec tout l'intérêt que j'attache à votre bonheur, dans lequel je trouve le mien propre. Soyez-en bien convaincue, ma chère Sœur.

XI.

A la même.

Il lui défend les confidences. — Il la reprend sur la manière dont elle se prépare à la confession.

Besançon, 27 septembre.

Il y a longtemps, ma chère Sœur F.... que je ne vous ai écrit ; ce n'est pas que je vous oublie et que je ne m'intéresse bien à vous ; je demande de vos nouvelles à toutes les personnes qui peuvent m'en donner ; je le fais avec d'autant plus d'empressement que c'est toujours dans la confiance d'apprendre des choses qui me consolent, et je ne suis guère trompé dans mon attente. Je n'ai que deux choses à vous recommander, ma chère Sœur ; la première est de vous défendre contre une certaine propension à avoir de petits entretiens avec quelques-unes de vos compagnes, d'entrer avec elles dans les petits détails de ce qui les concerne, de recevoir ou de faire quelques confidences. Ce qui vous porte un peu à cela vient d'un très bon principe en soi : c'est l'intérêt que vous prenez à quelqu'un, la sensibilité que vous causent quelques peines que vous voyez avoir aux autres ; c'est votre imagination qui vous fait penser à elles, qui vous grossit les choses et fait que vous en êtes vivement affectée. Quoique la cause soit excusable, l'effet ne l'est pas ; il n'est pas dans l'ordre

de la volonté de Dieu, et si, par là, on se procure à soi ou aux autres une petite satisfaction, elle n'est qu'humaine, ce n'est pas là une consolation de la grâce : aussi, au lieu de contribuer à nous avancer un peu dans la vertu et à nous faire acquérir quelques mérites, ce qui doit être le grand but de toutes nos démarches, cette satisfaction nous retient dans notre marche, nous attache trop à ce qui n'est que naturel et humain, nous donne souvent de l'inquiétude et du trouble, et nuit beaucoup aux exercices de la piété et à la perfection de toutes nos œuvres.

La seconde chose, c'est de ne pas vous laisser gagner par ces idées que vous vous formez quelquefois d'une prétendue impossibilité de vous confesser ; quand une fois on se laisse persuader qu'on ne peut pas une chose, c'est comme si de fait on ne la pouvait pas. Eh bien, ma chère Sœur, soyez bien convaincue que, dans ce genre, on peut tout ce qu'on veut. Quelquefois, j'en conviens, on a bien de la peine à débrouiller tout ce qui s'est passé en soi et à en rendre compte ; dans ce cas, on s'en tire comme on peut, et quand on croit avoir fait à peu près ce qu'on a pu, on a fait tout ce qu'on a dû, et Dieu est content. Mais qu'habituellement on ne puisse pas dire à son confesseur les manquements auxquels on s'est laissé aller dans la semaine, les résistances aux lumières intérieures que l'on a eues, le peu de pratique des résolutions qu'on a formées, les petites humeurs que l'on n'a pas assez réprimées, je dis, ma chère Sœur, qu'il y a alors de sa faute, que l'impossibilité n'est pas réelle ; que la volonté n'est pas assez

forte; et je vous avoue tout bonnement que je ne vous passerais pas cela et que je ne vous permettrais pas de communier. Croyez-moi, ne vous permettez pas à vous-même toutes ces petites faiblesses, et ne soyez pas l'esclave de toutes les petites fantaisies qui naissent dans notre pauvre esprit humain.

Je compte partir demain pour la campagne, mais je reviendrai assez tôt pour voir votre chère Sœur pendant sa retraite. J'ai tout lieu de penser que sa profession sera agréable à Dieu; elle fait vraiment chaque jour des progrès dans les vertus religieuses et hospitalières, et je crois qu'il ne lui vient pas dans l'idée de croire qu'elle ne puisse se confesser. Nous aurions été bien aises de vous voir à sa profession mais, au surplus, des chrétiens qui ont bien de la foi ne peuvent jamais être séparés que de corps; il y a toujours un point central où leurs âmes sont réunies. Quand vous entendrez la messe le jour de la profession de votre chère Sœur, vous serez en présence du même Dieu qui recevra ses vœux, vous aiderez par vos prières à rendre son sacrifice agréable à ce même Dieu, et vous aurez part à son mérite. Bonjour, ma chère Sœur F..., rendez justice à la sincérité de tous mes sentiments et au vif intérêt que je prends à vous.

XII.

A la même.

Ne pas suivre ses idées, mais celles des Supérieurs, pour la réception des sacrements.

Besançon, 26 juin 1816.

Je ne veux pas vous décourager, ma chère Sœur, et puisque vous m'avez écrit, *risque d'être grondée*, je ne vous gronderai pas. D'ailleurs il n'y a pas lieu, car si vous m'apprenez par votre lettre que vous vous êtes encore trop laissée aller à vos petites idées, vous faites sur cela toutes les réflexions qu'une personne sage et raisonnable peut faire, et rien ne me donne plus d'espérance que les jugements que vous en portez; et la meilleure réponse que je puisse faire à votre lettre est de vous renvoyer aux bonnes réflexions qu'elle renferme; tout ce qu'il y a d'utile pour vous, le bon Dieu vous le fait connaître, il vous le fait sentir, toucher au doigt. Que vous laisse-t-il faire? à prendre un peu de peine pour ne pas vous livrer à vos goûts, à vos petites idées, à vos jugements; ou plutôt à échanger toutes les peines qui en résultent, et qu'avec raison vous ne trouvez pas légères, pour celle de soumettre votre volonté et d'agir toujours par obéissance. Vous consultez votre goût, vos idées, vos dispositions; vous les jugez vous-même pour savoir si vous pouvez vous confesser, si vous devez

communier, au lieu de consulter le devoir, votre règle, vos supérieurs et confesseurs ; vous savez fort bien que vous vous adressez mal, mais il vous en coûterait pour suivre d'autres conseils et vous vous en rapportez à ceux-là, et puis qu'arrive-t-il ? On se prive de bien des grâces, on se crée une dévotion de fantaisie, qui est quinteuse, capricieuse, changeante comme nos idées ; on n'a pas de suite dans sa conduite, d'égalité dans son humeur, tout est décousu : aujourd'hui on est un peu content de soi, on croit avoir un peu de dévotion, et puis le lendemain, sans avoir fait précisément de fautes, on est tout autre ; on ne peut plus prier, se confesser, communier..... Voilà où vous en êtes quelquefois ; alors vous vous dites bien : C'est ma faute, pourquoi me suis-je laissé aller à mes idées, et puis ces réflexions restent sans autre effet. Voilà donc ce que vous êtes bien décidée actuellement à corriger. Oh j'y applaudis bien, réglez-vous ; tout par devoir et obéissance, et plus rien par goût. Confessez-vous le jour qui est destiné pour cela ; ne le changez jamais contre un autre. Parlez au confessionnal ; on sait toujours à peu près les manquements que l'on a faits, et toutes les fois qu'on le veut, on peut parler ; communiez toutes les fois qu'on vous dit de le faire, jamais en consultant des goûts et des attractions, ample matière à illusion, mais en consultant uniquement l'obéissance. Il est bien différent, en approchant de la sainte table, de dire à Jésus-Christ : Mon Dieu, je viens à vous parce que j'en ai le goût aujourd'hui ; ou de lui dire : Je me rends à votre bonne invitation et parce que vous m'avez fait dire, par la règle ou le confesseur

que vous m'avez donné, d'y venir. Persuadez-vous bien, ma chère Sœur, que rien n'est plus sûr que l'obéissance ; que rien n'est plus sujet à l'illusion que votre propre jugement ; que tout est mérite dans le premier cas, et tout est danger dans le second. Oh ! tenez-vous-en là ; voilà la vraie route et celle où vous serez le moins fatiguée ; l'esprit sera plus calme, les peines plus légères, les consolations plus grandes ; vous y serez également à l'abri du scrupule et du relâchement. Soyez donc ferme dans les résolutions que renferme votre lettre, que j'ai lue avec grand plaisir et que je vous invite fort de ne pas oublier. Ma lettre n'a d'autre objet que d'appuyer la vôtre, et de vous renouveler, ma chère Sœur, les assurances de mes bien sincères sentiments.

XIII.

A la même.

Il recommande le calme et l'égalité d'humeur.

Besançon, 15 septembre 1818.

Je viens de faire comme un petit voyage à N..., ma chère Sœur, par les entretiens que j'ai eus avec M. le curé. Nous sommes souvent entrés ensemble à la pharmacie ; nous avons vu notre chère Sœur N... faisant ses potions, ses tisanes, pesant ses drogues, et toujours gaie, riante, surtout, dit-on, quand elle met de l'argent dans son comptoir. Continuez à être une

gaie servante de Dieu ; le bon Dieu veut qu'on lui donne avec joie. Mais quand il arrivera quelque chose qui ne plaira et ne conviendra guère à la chère Sœur, quand elle verra qu'on prend bien du temps à M. le euré, qu'on lui parle trop longtemps, que fera-t-elle ? Elle froncera ? Oh non, c'était l'ancienne Sœur F... qui fronçait, mais la nouvelle n'aigrit jamais son caractère, elle reste la même ; elle recommande au bon Dieu toute chose, et on ne s'aperçoit jamais sur son bandeau qu'elle a été contristée ; et la voilà de plus en plus établie dans l'habitude d'une bonne et douce charité ; car si elle venait à y manquer, elle verrait quelle mine lui ferait celui qui est arrivé l'autre jour dans une caisse (1) ; je crois qu'elle la trouverait encore plus austère que celle de l'original, que l'on a jugé être trop bon homme ; on lui a donné un successeur qui annonce un caractère plus sévère. Celui-ci toutefois ne serait pas le représentant de l'autre s'il ne vous rappelait sa sincère amitié, son dévouement et tout l'intérêt qu'il prend à vous.

(1) Le portrait du P. de Chaffoy.

XIV.

A la même.

Patience. — Charité et complaisance.

Besançon, 23 novembre 1818.

Je crois que vous me calomniez, ma chère Sœur F... ; il n'est pas possible que j'aie reçu trois lettres sans vous répondre et qu'enfin je fasse à ce moment une réponse à quatre. Aussi je voudrais pouvoir me mettre en quatre pour vous dire combien je suis satisfait et consolé des bonnes et saintes dispositions dans lesquelles le bon Dieu vous a fait la grâce de vous mettre ; je l'en remercie de tout mon cœur, et je me réjouis d'autant plus que j'espère beaucoup qu'il couronnera ses grands bienfaits en vous accordant celui de la persévérance ; la manière dont vous comprenez les choses m'en donne l'assurance. Méritez-la en vous entretenant le plus que vous pourrez dans les bons sentiments où vous êtes ; prévoyez le moment où Dieu permettra qu'ils ne vous frappent pas aussi vivement, où vous ne sentirez pas les choses aussi fortement que vous les sentez aujourd'hui. Rappelez-vous alors la vive impression qu'elles vous ont faite au sortir de votre retraite, toutes les consolations, toutes les jouissances dont elles furent pour vous la source, l'heureuse conviction où se trouvait votre esprit ; et si vous les sentez moins, reconnaisez que

tous vos motifs n'ont rien perdu de leur force ; et si vous ne pouvez agir par votre conviction actuelle, qu'elle n'ait pas assez de force sur vous, agissez par la confiance dans vos sentiments, dans votre conviction si bien établie dans votre retraite.

Vous ne pouvez trop remercier le bon Dieu de vous avoir donné un guide selon son cœur, bien rempli de son esprit. Ce bienfait de Dieu doit vous inspirer bien de la confiance et de l'encouragement.

Vous êtes bien heureuse d'avoir encore quelques petites épreuves et de pouvoir exercer votre patience, votre charité, l'empire que Dieu vous a rendu sur vous-même, sur votre caractère, sur votre facilité à juger, en vous prêtant à ce que vos Sœurs des salles viennent vous demander. Ce ne sont pas des choses nécessaires, on pourrait s'en passer. Eh ! tant mieux ; si elles étaient nécessaires, il y aurait moins de mérite à vous de leur donner ce qu'elles demandent ; vous ne gagneriez rien du côté de la répression de votre caractère, de vos jugements ; elles ne vous formeraient pas à la pratique du détachement de vos idées, de la patience, de la charité, de la complaisance ; elles ne vous donneraient pas le caractère de générosité envers Dieu, en lui donnant plus qu'il n'est nécessaire ; elles ne vous accoutumeraient pas à agir pour Dieu et uniquement pour lui. Estimez toutes choses, non parce qu'elles sont en elles-mêmes, mais parce qu'elles peuvent vous faire gagner auprès de Dieu quand elles ne vont pas à votre gré, qu'elles ne sont pas ce que vous jugez qu'elles devraient être, quand elles vous paraissent déplacées ; n'agissez pas en conséquence de ce qu'elles vous paraissent, mais

agissez dans ces circonstances selon les règles et les motifs que la charité fournit.

Je pense que tous vos bons sentiments se sont renouvelés et accrûs à la rénovation de vos vœux. Que le bon Dieu vous y maintienne et vous y fixe à jamais. Bonjour, ma chère Sœur F..., rendez bien justice à tous mes sentiments pour vous.

XV.

A la même.

Chercher Dieu de tout son cœur.

Besançon, 30 août 1819.

J'ai lu dans le temps, et avec bien de la satisfaction, ma chère Sœur, la lettre de vous que Mère F... m'a rapportée. Puissent les bons sentiments que vous y exprimez avoir persévéré et durer toujours ! Mais si Dieu veut quelquefois vous soumettre à des épreuves en vous laissant un peu à vous-même et vous faisant moins sentir la présence de sa grâce, gardez-vous alors de vous remettre entre les mains de votre imagination que vous avez souvent reconnue être un mauvais guide, bien inquiétant, bien chagrinant. Livrez-vous plutôt au souvenir des bontés de Dieu, des consolations que souvent il a répandues en vous ; rappelez-vous les sentiments dont ces consolations vous pénétraient. Dites-vous bien : Ce Dieu que je sers est toujours le même, toujours également digne

que je me confie en lui et que je m'y attache : il ne veut pas que je me décourage et que je perde ma confiance, mais plutôt que je le supporte et que je lui dise que ni peines, ni tristesses, ni ennuis, ne me détacheront jamais de lui. Arrêtez aussi votre imagination quand elle vous présente dans l'avenir des sujets de soucis et d'inquiétudes ; ce n'est pas le bon Dieu qui vous les inspire, puisqu'il vous dit : « Rejetez tous vos soins sur le Seigneur, et il vous délivrera de vos peines. » C'est donc notre mauvaise nature, c'est le démon ; alors quelle confiance y avoir ; comment s'affecter de ce qui vient de notre ennemi ? Sachez, ma chère Sœur, sachez aller bonnement votre petit chemin, pleine de confiance en Dieu, qui ne vous abandonnera sûrement pas, pleine d'humilité ; perdant toute confiance dans vos propres idées, mais en accordant une tout entière à votre directeur et à votre Supérieure, n'examinant jamais si on pourrait faire mieux, s'il n'y aurait pas de l'avantage à agir autrement qu'on ne le fait, parce que vous n'avez point de grâces de Dieu pour vous aider à en juger, et que vous vous égareriez, vous vous confondriez, dans tout ce que vous imagineriez à ce sujet, qui fournit, comme vous le savez bien, une ample matière aux peines, aux dégoûts, aux chagrins. Ne vous servez pas vous-même, je dis plus, ne vous attachez pas à servir les pauvres, mais uniquement à servir Dieu par une exacte obéissance, une grande fidélité à remplir les devoirs de votre office, une humble soumission à sa sainte volonté manifestée par les Supérieurs, une parfaite simplicité d'esprit et de cœur, qui nous rend si agréable à Dieu et qui, sans

que nous nous en apercevions, nous mène bien loin dans les voies spirituelles. Vous êtes bien heureuse d'avoir un directeur tel que celui que Dieu vous a donné ; suivez ses conseils, et vous gagnerez beaucoup ; ne prenez rien sur vous, et vous serez tranquille, et vous conserverez l'heureux état dans lequel vous étiez lorsque vous m'avez écrit ; et, pour mon compte, je serai bien consolé de voir que vous vous y soutenez, car je désire bien sincèrement, ma très chère Sœur, tout ce qui peut vous rendre heureuse pour cette vie et pour l'autre.

XVI.

A une Novice envoyée à Salins.

Il l'exhorte à acquérir les vertus religieuses.

Besançon, 3 janvier 1817.

J'augure bien, ma chère Sœur, de la connaissance que le bon Dieu veut bien vous donner de vous-même ; quand on voit ses défauts, quand on les juge, quand ils nous donnent du regret, du mécontentement de nous-même, on a par là quelques désirs, quelque volonté de se corriger, et Dieu, qui se plaît tant à aider à notre bonne volonté, Dieu, qui a promis sa paix aux hommes de bonne volonté, ne laissera pas sans fruit celle qu'il a mise en vous. Vous m'effrayiez quand vous ne sentiez rien ; actuellement que vous appréciez la grâce de votre vocation, que

vous sentez la nécessité de vous en rendre digne et de ne pas passer votre vie en religion sans vertus religieuses ; que vous comprenez quel crime ce serait de présenter une âme orgueilleuse, impatiente, dissipée, à l'âme de Jésus-Christ, si douce, si humble, si patiente, et qui vous la présente pour l'unir à la vôtre, pour que les deux n'en fassent qu'une en vertu de la sainte alliance que vous contracterez avec lui à votre profession ; actuellement, dis-je, que Dieu a daigné vous ouvrir les yeux, je suis bien consolé, j'ai toute confiance, il ne me reste qu'à vous dire : Ne vous découragez pas, ne vous rebutez pas, quand la nouvelle Sœur L... se trouvera encore quelquefois surprise par quelques pensées, quelques paroles, trop semblables à celles de l'ancienne Sœur L... On peut bien changer en quelque temps sa volonté, mais on ne change pas si aisément ses anciennes habitudes : c'est l'effet du temps et de la persévérance ; ne vous étonnez pas de vous retrouver encore avec vos vieilles pensées ; mais quand vous vous en apercevrez, combattez-les avec courage et persévérance, pensant que s'il vous en coûte de vous séparer de toutes ces idées où votre imagination et votre amour-propre trouvaient un si doux aliment, la mortification que vous en faites est une jouissance pour le bon Dieu, qui vous aime, et que ce que vous perdez, Dieu le gagne ; vous vous acquitez envers lui et vous réparez le passé. Soyez pleine de docilité, de confiance, de soumission pour votre Supérieure : elle est tout à la fois votre Mère et votre Maîtresse des novices, elle remplace pour vous Mère F... et Sœur B... Ouvrez-lui votre cœur avec simplicité et humilité, qu'elle soit confi-

dente de vos fautes comme de vos progrès à l'égard des vertus particulières que vous devez vous efforcer d'acquérir, l'humilité et le recueillement; elle jugera par la connaissance que vous lui donnerez de vous-même, si vous êtes digne d'une communion dans le cours de la semaine ; j'aime bien vous en voir le désir. Ah ! ne sacrifiez pas ce précieux avantage à quelques misérables satisfactions de l'imagination et de l'amour-propre.

J'approuve toutes les communions que M. N... et votre Mère vous permettront. J'espère que chaque lettre que vous m'écrirez sera pour moi un nouveau sujet de consolation, car j'attache bien de l'intérêt à ce que vous soyez une bonne Religieuse; recevez-en, ma chère Sœur, la sincère assurance.

XVII.

A la même.

Vie de foi. — Humilité et obéissance.

Besançon, 12 avril 1818.

Vous demandez à Dieu d'ordonner, d'exiger, de déclarer sa volonté ; je vous réponds : La volonté de Dieu, c'est votre sanctification, ainsi s'exprime saint Paul ; votre sanctification se trouvera dans une vie de foi, qui est la vie du juste, comme nous le dit le même Apôtre. Or l'esprit de la foi consiste à se remplir l'esprit des vérités que Jésus-Christ nous a révélé.

lées, d'en faire le motif, la règle de nos actions, de les concerter toutes avec Jésus-Christ pour les rendre bonnes, droites, dignes de lui être offertes et qu'elles deviennent toutes des actions surnaturelles, et que, quelque pénibles, fatigantes, contrariantes, rebutantes par elles-mêmes, que vous puissiez les trouver, vous puissiez aussi trouver dans la foi un motif d'encouragement, une compensation pour la peine, la fatigue et la contrariété auxquelles il faut se soumettre, et que la pensée fréquente de Jésus-Christ, votre Epoux, les entretiens habituels, familiers, que vous aurez avec lui, vous distrairont de la douleur du sacrifice que vous avez à faire par le sentiment du contentement, du bonheur, de vous montrer généreuse dans les marques d'amour et de dévouement que vous lui offrirez. Attendez-vous à en avoir de fréquentes occasions, car nous ne pouvons sans cela faire mourir la nature, et une bonne Religieuse, si fervente, si aimée de Dieu qu'elle soit, aura toujours de grands ennemis à combattre et des devoirs souvent importants à remplir.

Vous trouverez toujours en vous, ma chère Sœur, un esprit volage qu'il faudra rappeler de ses écarts, une imagination vagabonde qu'il faudra ramener de sa dissipation, une volonté trop accoutumée à se gouverner elle-même qu'il faudra soumettre au joug de l'obéissance, des goûts frivoles qu'il faudra éteindre, une règle qu'il faudra observer de point en point... Mais vous aurez à côté de cela la vue de l'immense mesure de grâces dont Dieu vous a comblée, d'une infinie patience dont il a usé envers vous, des dons signalés que vous avez reçus de son amour, et votre

âme reconnaissante, votre âme sachant goûter toutes les douceurs qu'elle trouve dans ses communications avec Dieu, n'hésitera pas de se désister pour elle-même, pour son solide bonheur, en sacrifiant les réclamations de la nature.

Souvenez-vous des deux résolutions que je vous ai données, que vous avez acceptées avec joie, auxquelles vous vous êtes bien promise de rester constamment fidèle, *humilité, obéissance*; soignez la pratique de ces deux résolutions par l'attention, la réflexion, l'examen de conscience, et vos progrès dans la perfection de votre état ne seront pas douteux.

XVIII.

A la même.

Il l'encourage par la pensée du ciel.

Besançon, 1818.

Vous voilà donc, ma chère Sœur, rendue aux fonctions d'Hospitalière; je sais que celles de Religieuse n'ont pas été interrompues par votre maladie, et que vous y méditez, du moins à la façon des malades, sur les deux aimables vertus qui ont assisté à votre profession; ce sont comme deux députés que Dieu y a envoyés pour le représenter près de vous; il leur a aussi recommandé de ne pas vous quitter pendant tout le temps que durera sur la terre la sainte alliance qu'il contractera avec vous. Quand cette alliance du temps se changera en alliance éternelle,

ces deux députés changeront de nom et de fonction, l'un s'appellera *gloire* et l'autre *empire*; il vous sera permis alors, il vous sera ordonné de vous voir et de vous contempler parfaitement en vous-même, parce qu'en vous tout sera Dieu; vous vous cherchez et vous ne trouverez que Dieu, tout sera Dieu en vous; vous serez tellement mêlée avec lui que vous ne vous distinguerez pas de lui, et, comme le dit un de nos grands orateurs, un saint n'a pas trop de l'éternité pour pouvoir se reconnaître. Par la même raison, le commandement prendra la place de l'obéissance, parce que les volontés de Dieu s'accomplissent toujours, et vous n'en aurez pas que Dieu ne les ait, comme il n'en aura pas que vous ne les ayez vous-même: même pouvoir, même trône, même empire: en un mot, nous régnerons avec Dieu.

Continuez donc, ma chère Sœur, à honorer, à respecter, à traiter avec infiniment de considération ces deux députés de Dieu, tout couverts qu'ils sont à présent des haillons de l'humilité et de l'obéissance, puisque sous des dehors si misérables, ils ont en eux tant de gloire et tant d'empire; toute la perfection chrétienne est là; je suis bien consolé de voir que vous le savez bien, que vous le sentez, et que vos rêves même ont été des hommages d'estime rendus à l'humilité et à l'obéissance; soyez-y fidèle et portez constamment la livrée terrestre des deux députés de Dieu; quand vous ne la trouverez pas belle, rappelez-vous que c'est cependant l'étoffe et la seule étoffe dont puisse être formée la livrée celeste, si resplendissante de gloire et d'autorité, que vous porterez un jour.

Il me semble que Dieu, en vous conduisant aux portes de la mort et en vous en ramenant ainsi, immédiatement après votre profession, ait voulu vous dire qu'il vous a donné l'être, non-seulement pour faire nombre parmi les créatures humaines, mais pour être comptée parmi ses épouses et celles qui lui rendent un service de cœur et d'amour; c'est, à mon gré, une nouvelle marque de vocation et un témoignage par lequel Dieu ratifie votre profession; je compte également sur tous les motifs et les moyens que le bon Dieu vous donne pour être constamment à lui, et je m'attends, ma chère Sœur, à recevoir de vous bien des consolations; elles seront d'autant plus grandes que je prends un bien sincère intérêt à tout ce qui vous regarde.

Ménagez encore votre santé; je m'en rapporte bien à cet égard aux soins de votre bonne Mère.

XIX.

A la même.

Renoncement religieux.

Besançon, 3 septembre 1817.

Je vous avais donc oubliée, ma chère Sœur, dans les lettres que j'ai écrites dernièrement à Salins; je ne sais comment j'ai fait, car vous avez bien votre part dans mes sentiments à l'égard de toutes nos Sœurs, et je m'intéresse bien sincèrement à vous. Vous voyez donc bien, ma chère Sœur, que le renonce-

ment est bien nécessaire à une Religieuse ; vous aviez souvent entendu prononcer ce mot et celui de sacrifice ; vous n'en connaissiez pas bien le véritable sens, vous n'aviez pas bien éprouvé ce que ces choses ont de pénible : Dieu a voulu que vous fussiez tout à fait Religieuse ; vous l'étiez de volonté, en vous immolant à celle de votre divin Epoux, vous le develez de fait. Il faut pour cela faire profession sous la croix de notre Sauveur, la sentir peser sur nos épaules et l'accepter dans ce moment même ; quoique l'instant précis soit passé, vous pouvez le rappeler en demandant pardon à Dieu d'avoir hésité dans l'occasion, de vous être laissé aller à des pensées de retour, d'infidélité à votre vocation ; en renouvelant, en connaissance de cause, votre détachement de tout, pour vous attacher uniquement à Dieu dans la pratique des vertus d'une bonne Religieuse Hospitalière.

Votre petite Sœur s'est parfaitement conduite dans la dernière visite que votre mère vient de lui faire ; elle ne lui a pas dissimulé son grand désir de persévéérer, son attachement à sa vocation, et en la quittant elle l'a embrassée sans verser une larme.

Je compte également sur votre ferme détermination, ma chère Sœur, et je vous regarde comme une fille vraiment consacrée et sacrifiée à Dieu.

C'est donc vous qui serez aujourd'hui l'interprète de tous mes sentiments pour votre bonne Mère et nos chères Sœurs ; je ne vous perdrai jamais de vue, et j'espère que, par vous et par nos Sœurs, je serai toujours au courant de tout ce qui vous regarde, et je m'attends à recevoir des consolations à proportion de l'intérêt bien réel que je prends à vous.

XX.

A la même.

Il l'exhorte à la persévérance.

Besançon, 7 décembre 1819.

Je remercie Dieu de tout mon cœur, ma chère Sœur, des grâces qu'il vous fait; c'est pour moi un grand sujet de consolation, d'espérance dans la protection du bon Dieu envers vous toutes, que la ferveur, le dévouement, le grand désir de lui plaire qui a inspiré nos Sœurs dans la prononciation du renouvellement des vœux.

Concluez des bons sentiments que Dieu veut bien mettre en vous, quelle est l'étendue de ses bienfaits, de ses miséricordes, de son amour pour ses créatures, et combien il fait bon être appelé à passer sa vie à son service. Vous l'avez longtemps négligé, eh bien, il ne s'en souvient plus, il n'y a plus dans sa mémoire que les services que vous lui rendez, et le désir de votre part de leur donner toute la perfection qui peut les rendre agréables à ses yeux. Mais n'oubliez pas ce que vous avez été, afin que cela devienne en vous le sujet de chanter, comme David, les miséricordes de Dieu dans l'éternité, après les avoir chantées et bénies dans le temps.

Vous persévérez, ma chère Sœur; oui, vous persévererez, j'ai cette grande confiance. Dieu est si gé-

néreux, si grandement bon pour vous, et je vois, comme saint Paul le disait de lui-même, que sa grâce n'est pas vaine en vous. Continuez avec courage et confiance l'œuvre de votre perfection ; qui sait si en l'opérant vous n'opérerez pas la grande œuvre de la conversion de vos protestants en tout ou en partie ? Vous l'avez éprouvé, les miséricordes de Dieu sont immenses, elles nous surprennent quelquefois sans que nous les ayons méritées : la grâce prévient les mérites. Qui peut dire : C'est en vain que je sollicite pour eux, comme pour la conversion d'un père, les bontés de Dieu ; c'est en vain que je me mortifie toute la journée ? Non, tout cela aura un effet, celui que Dieu jugera le plus utile à sa gloire, et peut-être sa condescendance ira-t-elle jusqu'à se soumettre à vos désirs.

Que la bénédiction de Dieu se répande de plus en plus sur vous ; que votre fidélité s'accroisse, que votre amour devienne plus ardent, que tout bien augmente en vous jusqu'à ce que le grand Rémunérateur vous apparaisse, et que vous vous montriez à lui enchaînée par les vœux que vous désirez faire et que j'espére que vous pourrez faire un jour, parce que vous vous en rendrez digne.

Regardez-vous comme novice relativement à la haute profession que vous désirez faire. Dieu fera connaître s'il vous y appelle avec le temps.

Recevez, ma chère Sœur, mes sincères et affectueux sentiments.

XXI.

A la même.

Douceur et charité.

Besançon, 20 juillet 1820.

Ma chère Sœur, il y a bien longtemps que je vous dois des réponses; quoique je sois si peu exact à répondre, ne vous rebutez pas cependant de m'écrire, vos lettres me font plaisir; nos Mères me font part aussi de celles que vous leur adressez. M. le curé a eu la bonté de me parler aussi de vous dans ses lettres, en sorte que je suis très au courant de ce qui concerne la chère Sœur E... Qu'elle se conserve dans la docilité et simplicité de son cœur, où elle trouvera la paix de son âme et son bonheur, du moins tout celui dont on peut jouir sur la terre.

Qu'elle se garde bien d'exciter en elle quelques petits goûts, quelque volonté propre, qui troubleraient ou interrompraient tout le bonheur dont je parle; qu'elle se préserve bien plus soigneusement encore des petites humeurs, impatiences, travers, mécomptes, qu'elle pourrait avoir contre quelques personnes, ce qui ferait plus que troubler, mais détruirait en entier toute la paix et tout le bien-être dont on est susceptible ici-bas. Dieu aime tant les âmes bonnes, calmes, paisibles, qui supportent tout, ne s'irritent de rien, et qui sont toujours également

bonnes et obligeantes ! Voilà bien le caractère des bonnes brebis du bon Pasteur, qu'il aime, qu'il soigne, et sur lesquelles il veille d'une manière toute particulière. Il me semble, ma chère Sœur, que c'est là le genre de mérite que le bon Dieu veut voir en nous, et qu'il vous a appelée tout spécialement à ces vertus douces et aimables.

Le bon Dieu vous a accordé une grande faveur en inspirant à M. le curé de vous permettre ce que vous désiriez ; c'est un devoir pour vous d'être plus parfaite, plus détachée de vous-même et de faire régner Dieu en vous ; acquittez-vous par là de la reconnaissance que vous lui devez.

J'ai été bien fâché de vous avoir sue malade, j'ai bien demandé au bon Dieu qu'il vous conserve parmi nous pour notre édification, notre consolation et particulièrement pour sa gloire. Je me tiens assez sûr de vous dans les maladies ; mais les convalescences sont bien plus dangereuses, on est obligé d'accorder quelque chose à la nature, et cette nature est une voleuse qui escamote toujours une fois plus qu'on ne lui en donne. Mais depuis le mois de mai, vous avez bien su arrêter ses friponneries et l'obliger à restitution ; je vous en fais mon compliment, gagnez toujours du terrain sur elle, étendez votre domaine surtout sur la terre de la charité : on ne laisse pas ces biens-là à ses héritiers, on les emporte avec soi pour en jouir toujours. Puissiez-vous devenir bien riche en ce genre ! Ce souhait est produit par l'intérêt bien vif que je prends à vous.

XXII.

A la même.

Il l'exhorté à vaincre les satisfactions de l'amour-propre et à servir Dieu avec générosité.

Besançon, 14 octobre 1820.

Je dois une réponse à deux de vos lettres, ma chère Sœur, et j'acquitte ma dette avec bien du plaisir, puisque je n'ai qu'à vous féliciter des grâces que le bon Dieu vous a faites pendant votre retraite et des bons sentiments qu'il a mis en vous. Je sanctionne et j'approuve bien votre résolution d'être vigilante et réfléchie ; c'est là ce qui nous fait sortir de notre mauvaise nature, ce qui nous empêche d'être dominé et de nous mettre à la merci des petits goûts, des petits caprices, des humeurs qui se disputent en nous le droit de nous maîtriser.

Quand on n'est bonne et complaisante que quand le jeu nous plaît et que nous y trouvons un petit contingent d'agrément, on ne fait rien en cela pour le bon Dieu, on est privé des consolations de la grâce et de la pensée qu'on opère son salut ; quelques chétives jouissances de l'amour-propre en sont tout le fruit, elles passent comme l'éclair et nous laissent dans les ténèbres, la tristesse et les regrets. Amour-propre et propre volonté sont vos grands ennemis, je les ai vus souvent vous faire la guerre et tirer sur

vous ; vous avez trouvé un bon bouclier pour vous mettre à couvert de leurs boulets, la *vigilance*... Elle vous les fera reconnaître, et je vous crois assez de force pour les vaincre quand vous les aurez bien reconnus.

Vos victoires vous rendront, je l'espère, le retour des grâces de tendresse dans votre dévotion, d'attrait, de sentiments dont le bon Dieu vous favorisait, et bien sûrement une foi assez vive, un amour de Dieu assez fort, pour pouvoir lui dire toujours et avec vérité : *Je consens à vous servir toute ma vie sans goût et sans consolation, si telle est votre volonté.*

Vous êtes dans la bonne voie, vous vous y maintiendrez, vous serez heureuse et vous rendrez heureux ceux qui s'intéressent sincèrement à vous.

XXIII.

A la même.

Il l'exhorté à la reconnaissance.

Besançon, 12 septembre 1822.

Je vous sais bon gré, ma chère Sœur, de la bonne lettre que vous m'avez écrite ; je me réjouis bien de toutes les faveurs dont Dieu vous comble. Vous reconnaissez que Dieu a tout fait en vous ; je suis bien d'accord avec vous dans cet aveu. J'ai vu le temps où vous ne faisiez pas, à la vérité, grand'chose contre lui, mais où vous ne faisiez rien et n'aviez pas envie

de faire quelque chose pour lui ; le bien qui est en vous n'est donc pas de vous, et il m'inspire en cela bien plus de confiance, car il n'y a qu'une volonté bien décidée de faire de vous une sainte, de la part de Dieu, qui ait pu opérer un changement si parfait ; tout vous vient de lui. Récitez quelquefois le cantique de reconnaissance et d'humilité de la Sainte Vierge, en vous unissant à elle et en la priant de vous y unir par les sentiments mêmes par lesquels elle offrait à Dieu ce bel hommage. Nous allons donc mettre à côté des mots que nous avons écrits sur le gradin de l'autel, *humilité, obéissance*, celui-ci : *reconnaissance*. Nous les lirons souvent, n'est-ce pas, ma chère Sœur ; je ne doute guère que vous ne deviez ces grâces du bon Dieu à l'intercession de votre chère et sainte Sœur, que je crois bien fermement près de Dieu, et que, par tous les biens que vous en recevez, je reconnais bien puissante devant lui ; c'est une grande grâce que vous tenez de lui d'avoir un directeur comme M..... Je ne doute pas que Dieu ne vous accorde encore celle de la persévérance. On marche légèrement, dit l'auteur de l'*Imitation*, quand la grâce de Dieu nous porte. Aussi c'est dans ce moment qu'il faut faire des provisions pour les temps d'épreuves où Dieu, nous rendant sa présence moins sensible, nous laisse essayer un peu nos forces et aller de nous-mêmes, afin de nous procurer le mérite d'une fidélité plus coûteuse et par conséquent plus parfaite. Jouissez donc des douceurs que la pensée de la présence de Dieu verse en vous, de manière à ce que, s'il vous prive un moment de ses douceurs, le souvenir s'en conserve dans votre esprit, et les

remplace pour vous rendre également fidèle et fervente.

Ecrivez-moi quelquefois, ma chère Sœur, pour continuer en moi le plaisir que j'ai eu à lire votre lettre ; vous ne doutez pas de tout l'intérêt que je prends à vous, de tout mon attachement, dont je vous renouvelle ici et avec grand plaisir la sincère assurance.

XXIV.

A Sœur M.

Il l'exhorté à se mettre au-dessus des craintes de l'imagination.

Besançon, 30 octobre 1816.

Je suis content, ma chère Sœur, du compte que vous me rendez de vous. Ce n'est pas que je me borne à cela et que je n'attende encore quelque chose de mieux de vous ; mais vous me donnez lieu de l'espérer, et ce qu'on attend avec espérance, on l'attend avec patience. Je ne vous regarde pas comme étant bien libre sur vos retours sur vos confessions ; si cela était, vous auriez assez de raisons de vous tranquilliser à cet égard pour avoir tout gagné de ce côté. Je vous réitère encore que, quoique vos confessions aient été très pénibles, très morcelées et pour ainsi dire tirées par les cheveux, je les crois toutes aussi entières qu'on puisse les désirer, et que votre confesseur a pu tout voir, tout comprendre, que rien

ne lui est resté ni caché, ni inconnu. Petit à petit la raison l'emportera, et de vaines craintes d'imagination n'agiteront plus votre conscience à ce sujet; raisonnez-vous un peu sur cela afin de hâter le retour du calme. Dieu vous aide bien à la confiance : croyez-vous que si vos confessions étaient telles que dans le trouble de votre imagination vous vous les figurez, que si votre conscience était décidément dans un mauvais état, Dieu vous ferait la grande grâce qui vous pénètre justement de reconnaissance, de vous choisir pour le bel et magnifique ouvrage, la restauration de son hôpital de Salins, auquel il veut bien vous employer? Reconnaissez bien que vous n'en êtes pas digne, mais ne doutez pas que ce ne soit un grand trait de bonté et d'amour de sa part, et répondez-y par des actes de confiance et d'entier abandon de vous-même à sa miséricorde. Je suis bien aise de vous voir disposée à transporter sur Mère R... l'usage de la confiance que vous aviez dans vos Supérieures de Besançon ; tâchez que cette disposition soit bien pure et fondée sur votre humble et parfaite soumission à Dieu, qui rend son autorité sur vous visible dans la personne de votre Supérieure.

Je ne suis pas bien surpris des procédés de vos malades. Ce n'est pas là un peuple tout conquis que Dieu vous a appelée à gouverner, mais c'est un peuple encore prévenu qu'il vous a donné à conquérir ; vous en viendrez à bout. Dieu vous a donné assez de résolution pour remporter cette victoire ; et puis, vous avez des armes si puissantes : patience, douceur, humilité, prière, confiance en Dieu, voilà un arsenal qui renferme tout; recourez-y, vous vous animerez et

vous vous apprendrez les unes et les autres, par l'exemple mutuel que vous vous donnerez, à vous servir de ces armes victorieuses.

Je vous charge, ma chère Sœur, de dire à Mère R... et à nos chères Sœurs combien elles m'occupent et combien je suis consolé des nouvelles qui me viennent de S... Je leur dis à toutes, et à vous, ma chère Sœur, les choses les plus tendres ; recommandez toutes à Dieu la retraite de Sœur B...

XXV.

A la même.

Il lui défend de recommencer ses confessions.

Besançon, 9 janvier 1817.

Vous vous doutez bien, ma chère Sœur, de l'objet des vœux que je forme pour vous, en réciprocité de ceux que vous faites pour moi. Oh les belles étrennes que le bon Dieu vous donnerait s'il vous mettait dans telle disposition où vous puissiez dire simplement, naturellement à votre confesseur ce qui vous fait peine, du moins autant qu'il nous est possible de faire connaître le fond de notre cœur et nos sentiments dominants ; car, pour faire l'histoire de nos pensées et de nos affections sans y rien omettre, c'est à quoi ni vous ni d'autres ne sont jamais parvenus, ni ne parviendront jamais. J'ai cru pendant un temps que vous pourriez les recevoir, ces belles

étrennes, de la main des personnes que Dieu avait placées près de vous pour vous diriger, et qui, en vous présentant des motifs justes, raisonnables, que vous étiez bien à même de comprendre et de fortifier encore par vos propres réflexions et le secours des grâces que Dieu vous fait, détruiraient tous les obstacles, tout le petit entêtement, moitié involontaire, moitié volontaire, qui étaient en vous. Je n'ai vu aucune de vos Sœurs plus heureuse que vous à cet égard, que vous, à qui vos confesseurs, d'accord entre eux, ont dit et répété tant de fois : Soyez tranquille sur le passé, n'y revenez jamais ; nous vous remettons entre les mains du confesseur que vous aurez à Salins, n'ayant à vous occuper auprès de lui d'autres choses que celles qui datent de votre départ de Besançon. Puisque de tout cela il n'est pas résulté une exemption totale de ce même genre de peines, Dieu s'en est donc réservé à lui seul la guérison, et il ne nous est plus donné que de vous la souhaiter et de la demander à Dieu pour vous. Méritez-là, ma chère Sœur, par une grande fidélité à tout le reste. Quand le démon de quelque vice est entré dans notre cœur, il y appelle les démons des autres vices ; de même quand l'ange d'une vertu y a pénétré, il y appelle les anges des autres vertus. Lorsque l'ange de la charité, celui de la sainteté de l'âme et du corps, celui de l'humilité, seront les maîtres de votre cœur, ils y apporteront aussi l'ange de la docilité, de la simplicité, de la juste confiance envers ceux qui vous dirigent. Soyez donc exacte et fidèle en tout ce qui dépend de votre volonté, et le bon Dieu vous donnera la facilité pour vous

ouvrir à votre confesseur, ou du moins vous serez plus rassurée sur cette peine, et vous aurez plus la confiance que cette difficulté est involontaire en vous. Ce n'est pas pour vous seule qu'il faut tâcher de parvenir à cela, mais pour le soulagement de votre confesseur, que vos embarras peinent beaucoup, et pour la consolation de ceux qui, comme moi, prennent à vous un intérêt si vif et si sincère, et dont je vous offre ici l'assurance bien vraie et bien positive.

XXVI.

A la même.

Nos souffrances sont une source de mérites.

Besançon, 1^{er} février 1817.

J'ai bien souffert avec vous, ma chère Sœur, je vous ai bien plainte, et je viens me féliciter aussi avec vous de la diminution de vos souffrances, du commencement de guérison, et bien parfaitement encore de tous les mérites, de toutes les grâces que vous aurez acquises dans ce temps de douleur. C'est en servant Jésus-Christ, c'est en remuant l'oreiller sur lequel reposait sa tête, afin qu'elle fût mieux appuyée, qu'elle fût soulagée, qu'il souffrit moins, que vous avez éprouvé cet accident; le mal passe, mais vos droits à une récompense ne s'éteignent pas. Un militaire blessé pour avoir voulu secourir son roi, n'a-t-il pas lieu d'espérer de l'avancement? Vous

avez servi un Souverain bien clairvoyant, bien juste, bien généreux dans ses récompenses; si vous étiez capette, il vous ferait novice; si vous étiez novice, il ne vous refuserait pas le grade de professe; l'ayant déjà, vous allez devenir une professe sainte, parfaite, bien dévouée à Dieu. J'espère qu'il vous accordera pour récompense plus de tranquillité d'esprit, plus de confiance en lui, une parfaite docilité envers ceux qui vous dirigent; plus de présence d'esprit, plus de facilité pour ouvrir votre cœur. En avancement de ces faveurs, il vous permet bien de penser que les fautes, ou mal comprises, ou mal exprimées, auront été expiées et remises avec indulgence plénière dans le sacrement de souffrance que vous venez de recevoir, et ne vous faites pas un motif d'en douter à raison des plaintes et du sentiment de la douleur que vous aurez un peu péniblement éprouvée. Notre Sauveur s'est plaint sur la croix. La douleur n'est pas aimable par elle-même. Quelque part donc que vous fassiez en cela à la nature, et que voulez-vous, il faut bien qu'il y en ait une, il y en aura eu une aussi pour la gloire de Dieu par quelques sentiments de soumission à sa volonté, par un peu d'exercice de patience, par quelques actes d'offrande, par quelque acceptation en forme de pénitence pour vos fautes, en désir que Dieu y trouve une réparation de sa gloire et une preuve de votre repentir. Je vous tiens donc comme sortant du creuset de l'épreuve et comme purifiée. Puissiez-vous être d'accord avec moi et baiser bientôt votre pouce guéri, pour le remercier de tout le bien dont il aura été pour vous une source!

Nous nous réjouissons de voir arriver Sœur P...

J'espère que son voyage sera heureux à tous égards. Mille tendres choses à Mère R... et à ses deux filles, Sœur T... et Sœur L...

Vous connaissez, ma chère Sœur, tous mes sentiments pour vous; ils sont et seront toujours les mêmes.

XXVII.

A la même.

Il la rassure et la console.

Besançon, 12 février 1817.

Je pense, ma chère Sœur, que vous voilà guérie de votre douloureux accident, et qu'il vous tarde bien d'employer de nouveau au service de Jésus-Christ dans ses pauvres, ce doigt qui vient d'y éprouver une blessure. Elle ne vous rebute pas, n'est-ce pas, ma chère Sœur? et quoi qu'il puisse vous en arriver, vous renouvez bien de tout votre cœur votre dévouement et l'emploi de tout ce qui est à votre disposition au service des pauvres, à cause de Jésus-Christ. Je suis bien sûr que c'est là votre sincère intention et bien décidément le fond de votre cœur. Je suis sûr également que, dans le moment de vos plus fortes douleurs, vous ne pensiez pas autrement; et bien sûrement vous le reconnaissiez et en convenez vous-même. Voilà donc incontestablement une part que le bon Dieu a dans l'effet de vos souffrances; confiance

donc, courage. Dieu tire quelques profits de vous, donc il vous aime, donc il vous protége, donc il veut faire de vous une sainte, malgré tout ce que vous pouvez reconnaître en vous qui vous ait rendue indigne de ce titre. Vous l'avez, non par vos mérites, mais par ceux de notre Sauveur, en vertu desquels il vous a tout remis, tout pardonné. Vous êtes sortie de Besançon avec la grâce sanctifiante, celle qui nous rend justes dans l'âme. Ne vous souvenez des fautes que vous avez pu commettre, et qui ont été suffisamment confessées, quelles qu'elles soient, que pour vous exciter par un esprit de pénitence à supporter courageusement vos peines, à mortifier votre esprit, combattre les tentations, vous renoncer vous-même, et vivre intérieurement avec Dieu. Mais je vous le recommande encore, ne vous ressouvenez de rien par forme d'examen et pour en faire la matière d'un supplément de confession.

Vos anciennes idées de Besançon vous reviennent encore... Que voulez-vous que je vous répète sur cela? Vos anciennes idées étaient des sottes, des bêtes, des imbéciles dont vous avez été longtemps, sottement, bêtement, imbécilement la dupe. Voulez-vous l'être encore? Si vous allez encore raconter quelques rêveries de ce genre à M., vous méritez qu'il vous envoyât promener, non comme une pécheresse, mais comme une visionnaire. Voilà tout ce que cela vaut, et tout ce que je peux vous en dire.

Ne mettez pas d'obstacles volontaires, ma chère Sœur, à la paix que le bon Dieu désire établir dans votre cœur; la paix de Dieu ne sera jamais en vous le fruit des fagots de votre imagination, ni même des

combinaisons de votre raison. Elle sera produite en vous par la docilité, la simplicité, l'obéissance et une infinie confiance. C'est bien là ce que je vous souhaite dans toute l'étendue de l'intérêt que je prends à vous.

XXVIII.

A la même.

Il la félicite de sa soumission aux ordres de Dieu ; il la rassure par plusieurs motifs sur ses confessions.

Besançon, 14 mars 1817.

Je ne peux vous exprimer, ma chère Sœur, tout le contentement que j'ai ressenti en apprenant la manière dont vous avez reçu la communication qui vous a été faite des dispositions de vos Supérieurs à votre égard. Tout me donne ici l'idée de Dieu glorifié, de l'effet puissant de ses grâces, des mérites que vous acquérez ; il ne me vient que des pensées consolantes ; oh que je vous pardonne bien, ma chère Sœur, les peines que vous avez pu me faire, et qui, au surplus, n'étaient peines pour moi que parce qu'elles étaient peines pour vous, pendant que vous vous bouleveziez de toutes les inquiétudes de votre conscience, des embarras de vos examens, de cette moitié impossibilité, moitié faiblesse, qui vous empêchaient de parler au confessionnal, de toutes les agitations de votre imagination, de la privation d'une confiance raison-

nable. Eh bien ! cependant dans ce même temps la bonté de Dieu vous jugeait utile à son service, il avait sur vous des vues relativement à sa gloire, il disposait de vous, et votre foi ne vous permet pas plus de douter que c'est lui qui vous dit aujourd'hui : J'ai besoin de vous à N....., que si sa voix frappait vos oreilles. Maintenant, dites-moi : croyez-vous que le bon Dieu s'adresserait à une Sœur qui n'aurait jamais fait une bonne confession, par conséquent une bonne communion, en qui il ne verrait point de vrai amour pour lui, point de zèle pour sa gloire, pour lui confier ainsi la commission la plus importante qu'elle soit susceptible de recevoir ? Croyez-vous qu'à une personne telle que je viens de la peindre, Dieu donnerait des grâces de soumission à sa sainte volonté, de résignation, d'obéissance à ses ordres, et l'occasion d'édifier par là les personnes qui en sont témoins et de le faire bénir, comme Dieu vous les accorde ? La plus grande preuve donc que vous avez pour vous la miséricorde de Dieu et qu'il vous aime, que vous puissiez recevoir, vous l'avez. Vous avez tant souffert de vos inquiétudes, vous en étiez tant tourmentée, que vous auriez donné tout au monde pour en être délivrée ; Dieu a entendu vos vœux, vos désirs, et il me semble qu'il les comble aujourd'hui et que la paix doit succéder à tous vos troubles et s'établir solidement en vous. Je sais bien que vous allez me dire que vous n'avez pas pris cet événement avec assez de soumission et de renoncement à vous-même, que vous en éprouvez trop de peine. Ne soyez pas dupe de ces insinuations du démon, qui tenteraît de vous décourager en vous ôtant toute la force

que donne une action un peu généreuse pour Dieu. N'oubliez pas que notre Sauveur a eu de la peine aussi à accepter le calice de sa Passion et que sa Passion n'en a pas moins sauvé tous les hommes. Ne prévoyez rien sur votre situation future, ne vous effrayez de rien d'avance : Dieu a pourvu à tout. Vous trouverez là, préparé de sa main, tout ce qui vous sera nécessaire. Vous aurez dans M. le curé de N... un excellent guide, un conseil, un appui qui vous aidera puissamment ; toutes les Sœurs ont en lui une confiance aussi entière que je la trouve bien placée, et par lui vous viendrez à bout de tout ce qui vous effraie un peu du côté de Sœur N... Je crois voir que vous formerez là la petite communauté la plus unie, la plus édifiante et la plus agréable à Dieu, aux hommes et à vous, qu'il soit possible. Je plains bien plus aujourd'hui Sœur R... que vous : elle fait aussi un sacrifice, et le dévouement avec lequel Mère C... m'a appris qu'elle le faisait m'éifie et me console extrêmement ; je vous reconnais l'une et l'autre, et je vous avoue devant Dieu et devant les hommes pour mes filles et mes filles bienaimées. Mère R..., à qui je n'écris pas à ce moment, aura cette petite part dans ma lettre ; et je désire bien que vous ayez toutes deux autant de plaisir à recevoir mes félicitations sur les grâces que Dieu vous fait que j'en ai à vous les offrir.

Bien des choses de ma part à Sœur T... Je crois que je lui dois une réponse : avec le temps je paie mes dettes, mais il faut un peu de patience avec moi.

XXIX.

A la même.

Quand les Supérieurs nous placent dans un office, nous ne devons pas résister. — Il faut compter sur le secours de Dieu.

Besançon, 19 mars 1816.

Croiriez-vous bien, ma chère Sœur, que quelqu'un à S...., je ne sais pas qui ce peut être, mais informez-vous-en, a osé prendre votre nom pour m'écrire. Mais soyez tranquille, je n'en ai pas été la dupe ; je connais trop bien mes filles, et particulièrement ma sœur M..., pour pouvoir être ainsi trompé. Leur signature pour moi, ce sont les sentiments que leurs lettres expriment, et non pas les caractères qui forment leur nom. Imaginez-vous que la personne qui m'écrit me mande qu'elle n'a point les qualités nécessaires pour se charger de l'emploi qu'on lui donne, comme si elle pouvait se juger elle-même, ou croire que ses Supérieurs la connaissent moins qu'elle ne se connaît, ou douter que Dieu ne lui donne ce qu'il demande d'elle. Ce n'est pas encore tout ; cette personne ajoute qu'elle a bien examiné devant le bon Dieu, pour savoir si elle était propre à faire ce que le bon Dieu lui dit de faire. Quand Notre Seigneur eut dit aux apôtres, c'est-à-dire à douze pauvres pêcheurs, à des bateliers : « Allez prêcher l'Evangile,

convertissez l'univers, » il aurait fait beau voir ces douze hommes entrer en méditation pour examiner à part eux s'ils avaient les moyens, les talents, les qualités nécessaires pour opérer dans le monde un si incroyable changement, et qu'après avoir bien tout pesé, tout calculé, ils fussent venus dire à Jésus-Christ : Seigneur, tout considéré, il nous paraît évident que l'ouvrage que vous nous donnez à faire est au-dessus de nos forces ! Je sais bien que la personne contre qui j'argumente, me dira : « Mais, c'est Jésus-Christ lui-même qui les envoyait, et ils étaient bien assurés que s'il leur fallait des miracles, Jésus-Christ en ferait. » Si vous connaissiez cette personne, vous n'auriez pas besoin que je vous suggérasse la réponse à lui donner, et vous lui diriez bien : Doutez-vous que ce qui nous est prescrit par nos Supérieurs, ne nous soit prescrit par Jésus-Christ lui-même, et aussi évidemment que s'il était corporellement présent et qu'il nous parlât ? Cela est aussi vrai que le mystère de la Sainte Trinité, car si on peut douter de l'un, on peut douter de l'autre. Cela posé, si Jésus-Christ vous dit de faire une chose, pouvez-vous douter que vous ne la fassiez ? S'il me disait de créer un monde plus magnifique que celui-ci, avant tout examen je me mettrais à le créer. Il vous envoie à N.... ; vous n'avez qu'une chose à examiner, cet ordre vient-il de lui ? Si cela est, tout est dit, partez ; s'il faut des miracles pour que ses intentions soient remplies, il en fera ; oui, il en fera, non de ces miracles qui frappent les sens, ils ne sont pas nécessaires ici, mais de ces miracles qu'un esprit attentif, recueilli, qui vit de la foi, sait reconnaître dans les lumières, les inspira-

tions, les bonnes idées, les forces, le courage qu'il fait naître, dans les bénédictions qu'il répand sur le peu que l'on fait, dans les succès qui viennent uniquement de lui ; et voilà la foi pratique, en voilà les actes qui plaisent à Dieu et qui nous justifient. Vous lui diriez encore : Dieu veut donc faire de grandes choses à N..., puisqu'il veut se servir de vous, qui n'êtes rien. Jamais il n'a choisi de plus petits moyens que quand il a voulu faire les plus grandes merveilles. Pour créer l'univers, il s'est servi du néant; pour former l'homme, le plus parfait objet de la création, il a employé un peu de boue, et pour convertir le monde quelques pauvres hommes ! Qu'a-t-il donc projet de faire pour sa gloire, en vous prenant pour l'instrument de son œuvre ? Que risquez-vous ? Vous obéissez à Dieu. Vous êtes donc placée sous la protection immédiate de sa providence. Vous allez avec votre Supérieure, elle passera quelque temps avec vous ; elle vous impatronisera dans votre charge ; elle la commencera avec vous ; elle aplanira votre chemin ; vous n'aurez, pour ainsi dire, qu'à vous laisser aller. Dieu vous conduira, vous aurez pour Supérieur, pour Directeur un homme selon son cœur, plein de vertus, de jugement, d'une bonté, d'une charité extrêmes, à qui vous vous en résérerez pour tout ce qui pourrait vous paraître un peu douteux. Vous hasarderez bien moins en vous laissant juger et conduire, qu'en voulant faire comme Jonas, qui, redoutant la tâche que Dieu lui avait donnée d'aller convertir Ninive, la croyant au-dessus de ses forces, et s'y refusant, tomba dans le ventre de la baleine et y aurait péri sans un miracle de la compassion de

Dieu pour lui. Oh ! que vous lui direz bien de plus belles choses que cela, à cette personne qui a pris votre nom pour m'écrire ! Si vous venez à la découvrir, je la remets entre vos mains, en priant le bon Dieu d'être en tiers avec vous.

P.-S. — J'en étais resté là hier de ma lettre. Aujourd'hui, à l'hôpital, on m'en a lu une qui est bien véritablement de vous ; jugez comme je me suis applaudie de n'avoir pas été la dupe de celle qui m'avait été adressée. Oh ! c'est bien vous, ma chère Sœur, qui avez écrit la lettre que Mère F.... m'a lue ; j'y reconnais et les bontés ordinaires de Dieu pour vous, et votre bonne intention de correspondre à ses grâces. Continuez, persévérez ; songez que vous êtes conduite par le bon Dieu ; et, conduite par lui, douteriez-vous du terme où vous arriverez ? Non. Je vous trouve bien privilégiée, et je me recommande bien à vos prières. Vous ne doutez pas que je ne prie pour vous aussi. Je n'écris qu'à vous, mais je vous charge de bien des choses pour votre Mère et Sœur T.... J'ai lu ce que Mère R... mande par rapport au gras de la semaine de la Passion. Vos vieilles Sœurs désirant user de la permission, étant avantageux d'en user aussi en faveur des domestiques, c'est une raison pour vous mettre toutes à l'unisson, Bonjour, ma chère Sœur.

XXX.

A la même.

Avis sur les devoirs de sa charge et les récréations.

Besançon, 4 avril 1817.

Je parie que vous attendez, ma révérende Mère, car je ne veux pas vous manquer de respect, à recevoir de moi quelque recommandation de l'âme; je vois avec bien de la consolation que votre âme est, par la grâce de Dieu, trop pleine de vie, pour que je pense à faire son agonie. Je ne veux que vous exhorter à conserver ce courage de confiance que le bon Dieu a mis en vous. Convenez que vous n'avez pas naturellement et par vous-même l'aplomb, le sang-froid avec lequel vous envisagez si heureusement les devoirs que Dieu vous donne à remplir, et la belle, mais laborieuse carrière qu'il ouvre devant vous. Quand vous me diriez que vous ne vous reconnaissiez pas vous-même, je n'en serais pas surpris, et je trouverais que vous reconnaissiez en cela la bonté de Dieu envers vous et le pouvoir de sa grâce. Il faut que le bon Dieu protége bien singulièrement cette maison de N..., qu'il ait sur elle de grandes vues pour sa gloire. Voyez-en la preuve dans le choix qu'il a fait du Directeur spirituel qu'il lui a donné; voyez-la encore dans les grâces qu'il accorde à celle qu'il en établit Supérieure. Vous avez donc un emploi principal dans une œuvre que Dieu veut opérer et

qu'il soigne d'une manière à mettre bien en évidence tout l'intérêt qu'il y attache. Que votre confiance s'accroisse donc toujours ; il n'y a pas de présomption dans l'espérance quand on ne fonde rien sur ses propres moyens et que l'on reconnaît bien véritablement que l'on tient tout de Dieu. Grâce à lui, tout est bien commencé, et je ne doute pas que tout continue bien. Confiance et humilité, voilà ce que j'ai particulièrement à vous recommander ; ces deux vertus aplaniront bien des difficultés : l'humilité vous préservera de vous compter pour quelque chose dans votre administration, et d'être jamais la fin de votre conduite ; votre confiance en Dieu vous rassurera, vous préservera d'une crainte excessive qui ôte la présence d'esprit et nous prive des trois quarts de nos moyens. Cherchez toujours Dieu, et vous le trouverez toujours. Quand nous nous cherchons nous-mêmes, que nous courons un peu après ce qui nous contenterait et nous apporterait quelque satisfaction de nos goûts, de nos désirs, de notre propre volonté, on s'expose à bien des ennuis, des contradictions ; il est si rare que les choses se passent toujours au gré de nos désirs ; au contraire, quand nous avons cherché Dieu, nous ne manquons jamais de le trouver, car il est également, soit dans le succès que nous obtenons, soit dans notre résignation quand nous n'avons pas réussi, il est également glorifié par l'un et par l'autre ; c'est lui qui a choisi le genre de gloire qu'il voulait ; et notre grande fin, qui est la gloire de Dieu et notre sanctification, est toujours remplie.

Je n'entrerai pas ici dans des détails sur les devoirs de votre office et sur toutes les considérations

de prudence, de discrétion, de circonspection qu'exige particulièrement votre position à N... J'ai déjà plusieurs fois tracé mes idées sur tout cela, et les papiers qui les renferment ne manquent pas d'être à votre disposition ; et avec la direction de M. A..., vous pourriez vous en passer. Je suis réellement très tranquille à cet égard. Je me bornerai à une seule observation, ce ne sera pas de vous dire : Ayez soin que tous les exercices de piété se fassent exactement, que chaque Sœur ait, autant que cela peut dépendre de la bonne distribution du temps, le loisir de vaquer à ses exercices de piété. Tout cela sera, je n'en doute pas. Je ne dis donc pas : Ayez soin qu'on soit bien recueilli à l'oraison, mais je dis : Ayez soin que l'on soit bien franchement gai à la récréation. Tenez pour certain que quand la récréation se passe bien, qu'on s'y est égayé, sans doute avec la réserve et la décence qui convient à des Religieuses, mais avec un certain abandon, ouverture de cœur, simplicité, contentement, tout va bien dans la maison, Dieu est bien servi. Si la conscience faisait entendre des remords, la joie ne serait pas sur la figure ; la charité y est aussi : si on avait du mécontentement les uns des autres, on ne s'égaierait pas ensemble. Il ne peut cependant pas arriver que quelquefois on ne se fasse, ou volontairement, ou involontairement, quelques peines les unes aux autres ; alors une bonne récréation raccommode tout. Quand on y a habituellement un peu de plaisir, c'est bien l'espoir de ce plaisir, la pensée qu'on sera un moment ensemble et qu'on secouera dans les petits ébats d'une joie douce et franche les peines

que l'on éprouve dans le cours de la journée, c'est cette pensée qui les rend bien supportables. Cela empêche que l'ennui ne gagne, qu'on ne s'irrite intérieurement : l'âme se soulage et se conserve. Regardez donc la récréation comme le pouls de la communauté ; si on y est gai, croyez que tout va bien ; s'il y a un peu de sombre, le corps souffre de quelque côté ; tâchez doucement de découvrir le mal, et je m'en rapporte bien à vous pour y apporter remède. Quand vous m'écrirez, dites-moi toujours si l'on est gai ou triste en récréation, c'en sera assez pour que j'aie une idée juste de votre situation. Me voici tout près de la fin, et je n'ai encore rien dit sur les examens et les confessions ; c'est que, ma chère Mère, je ne sais trop ce qui me reste à vous dire sur cela ; c'est à vous, enfin, à vous en tenir à ce que l'on vous a tant dit. Ah ! si vous pouviez prendre sur vous de laisser tout le passé enfoui, perdu dans les puits de S..., tout dater de votre arrivée à N..., dire bonnement tout ce que avez dans l'esprit, autant que vous pouvez le dire, car vous ne pourriez faire connaître dans un an de paroles toutes les idées, circonstances et dépendances, qui vous ont occupée pendant un quart d'heure, ne pas manquer vos communions, ma chère Sœur, vous trouveriez le paradis sur la terre ; peut-être Dieu ne le veut-il pas ; que sa volonté soit faite. Pour moi, quand j'aurais pu douter de la suffisance de vos confessions, je vous avoue très sincèrement et comme je le pense que depuis le moment où la première pensée nous est venue de vous envoyer à N..., jusqu'à celui-ci, je vois si évidemment, je touche tellement au doigt

les desseins de Dieu sur vous, les grâces pour vous conduire à la fin qu'il s'est proposée, que je ne peux pas douter que la première grâce, la grâce sanctifiante, celle qui nous réconcilie avec Dieu, ne soit en vous. Dieu n'aurait pas traité pour une chose qui l'intéresse autant avec quelqu'un qui aurait été dans un état de haine avec lui, comme il a traité avec vous. Puissiez-vous le voir comme je vois ! Je ne peux rien vous souhaiter de mieux ; aussi je vous le souhaite bien sincèrement.

Vous avez sans doute la petite prière de S... ; ne manquez pas, dès que la Mère sera partie, de vous réunir toutes à la chapelle, et madame la Supérieure la prononcera à haute et intelligible voix.

XXXI.

A Sœur Th.

Il l'exhorté à se retrancher dans les pensées de la foi et de l'accomplissement de la volonté de Dieu. — Le saint nom de Jésus. — Nouvelles de famille.

Besançon, 12 décembre 1815.

Je ne puis vous dire, ma chère Sœur, combien il tardait à tout le monde, et très particulièrement à Mère F... et à moi, de recevoir de vos nouvelles. Ce n'est qu'hier que nous avons eu cette satisfaction, quoique votre lettre porte la date du 4 : comment a-t-elle été si longtemps en route ? Je pense, puisque

vous ne dites rien de Mère... dans la lettre que je viens de recevoir, que vous lui en avez adressé une aussi ; si vous ne l'avez pas fait, hâtez-vous de lui écrire.

Je suis bien content de l'accueil que vous a fait..., je l'en remercie bien sincèrement, puisque, ne vous connaissant pas encore, c'est à sa confiance en moi qu'il faut le rapporter. Je me hâte d'en jouir, car bientôt vous me ravirez ce titre-là, et je vous le céderai, du moins je le partagerai avec vous avec grand plaisir. Je désire bien que l'établissement soit bientôt formé. Dieu, qui est partout et qui agit partout en préparant un asile précieux à de jeunes orphelines, disposait en même temps une personne, à Besançon, à aller y remplir une place utile. Combien la foi nous explique de choses ! Si d'un côté elle nous présente quelques mystères, de l'autre elle nous dévoile des rapports, des circonstances qui, sans elle, restent mystères du hasard. C'est aussi une grande consolatrice que cette foi qui nous fait voir la volonté de Dieu dans tout ce qui nous arrive, surtout lorsque nous avons bien tâché qu'il n'y ait rien de la nôtre, comme il me semble que vous pouvez vous le promettre. Ne perdez pas cela de vue ; dites-vous souvent : Je suis où Dieu m'a envoyée ; il m'indiquera ce que je dois y faire. Je n'ai rien à examiner, à calculer, je dirai même à regretter, si ce n'est du côté de quelques petits agréments passagers ; mais du côté de ce qui est essentiel à mon vrai bonheur, à la grande fin que je dois me proposer, rien du tout. Vous avez très bien fait de parler à votre Mère des dispositions d'esprit de vos nouvelles Sœurs ; rendez en même temps à

celles-ci le devoir de charité de les aider, les éclairer et les soutenir. Pas un petit mot dit à cet égard qui n'arrive à Dieu, qui ne procure dès l'instant même sa gloire, en attendant qu'il nous apporte la récompense du verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ. Faites tout en ce saint nom, ma chère Sœur, nous en faisons la fête dimanche prochain, et ce sera le sujet de notre petite conférence. Vous étiez placée si loin, ces derniers dimanches, que je ne vous y ai vue. Eh bien, ma chère Sœur, enveloppons-nous de ce nom salutaire ; notre Sauveur a voulu qu'il fût pour nous un manteau qui nous mit à l'abri de toutes les injures du temps, qui repoussât tous les traits de l'ennemi, qui fendît les eaux comme celui d'Elie pour nous faire passage. Ce nom est pour nous un mémorial de l'incarnation, de la rédemption, de l'amour de Dieu pour nous, de l'entreprise qu'il a faite de nous sauver ; il est un si grand motif de sécurité, d'espérance, de consolation, un si grand moyen de force, en nous rappelant que celui qui porte ce nom est notre Dieu et qu'il est toujours près de nous ! Oublions tout ce qui pourrait nous rendre moins occupés de ce saint nom, et moins propres à jouir de tous les trésors qu'il renferme. Vous achèverez mieux ma conférence que je ne pourrais le faire moi-même. J'espère que bientôt vous me manderez que votre bonne Mère, pour soutenir votre courage, ne pensera plus à vous parler ni de la Franche-Comté, ni du P. de Chaffoy ; mais qu'elle vous dira : Le saint nom de Jésus, ma chère Sœur, Jésus pour qui nous vivons, à qui nous nous dévouons, et à qui nous confions tout : et que cette pensée sera votre consolation

et votre force. C'est là la nourriture d'une fille forte ; aujourd'hui sa charité vous donne encore le lait des enfants. Si vous étiez à Paris à demeure, je vous dirais : Allez au confesseur que votre Mère vous indique ; mais n'y étant qu'en passant, vous pouvez lui demander de continuer à aller à M.

Mais, ma chère Sœur, que toutes mes réflexions et mes avis ne vous empêchent jamais de me dire avec votre naïveté et votre confiant abandon, les idées, les impressions, les retours sur vous-même, tous vos sentiments, en un mot, tels qu'ils naissent dans votre cœur.

Je vous remercie bien de ce que vous me dites de mes nièces, je vous serai obligé de les voir quelquefois. On m'en a dit du bien, elles ont des formes assez aimables ; mais ce qui me fait le plus de plaisir, c'est d'apprendre qu'elles profitent des bonnes et solides instructions qu'elles reçoivent pour se former à la piété, seul bien solide, vous le savez, que nous puissions avoir dans ce monde.

Rappelez-moi au souvenir et aux bonnes prières de Mère A..., quand vous la verrez. Vous voilà fille de Saint-Joseph et de Sainte-Thérèse ; oh comme vous allez être une fille intérieure ; combien vous allez trouver par vos réflexions, dans vos méditations, de forces, de consolations dans ces paroles approfondies : *Dieu le veut, il est ma fin, je vis pour lui et par lui.*

Je ne peux vous dire, ma chère Sœur, le plaisir que j'ai fait hier à toutes vos Sœurs en leur donnant de vos nouvelles ; c'était une joie bien générale ; sù-

rement vous n'en exceptez pas M. C..., et vous avez raison.

Bien des choses de ma part à votre bonne Mère ; vous n'avez pas besoin que je vous parle de l'intérêt que je prends à vous, vous le connaissez et vous ne vous trompez pas.

XXXII.

A la même.

Il s'accuse de n'avoir pas assez pris de précautions.— Grande confiance en Dieu.— Abandon total entre les mains de la Providence.

Besançon, 17 février 1816.

Nous n'attendions, ma chère Sœur, que l'arrivée de M., par qui nous espérions recevoir des lettres de vous et de Mère A..., pour répondre à celle que vous m'aviez écrite le 3 de ce mois, et à vue de laquelle il ne nous semblait déjà plus possible que vous restassiez. Son établissement n'en est véritablement pas un ; ce ne sont là que des matériaux épars, tant bons que mauvais, réunis sans choix, sans liaison entre eux et manquant de ce qui serait le plus nécessaire, d'une tête propre à mettre chaque chose à sa place et d'en former un tout. Nous y avons procédé avec trop de confiance, je l'avoue, et je dois vous faire des excuses pour la part que j'ai eue à votre démarche, puisque c'est vous particulièrement qui

portez la peine de notre défaut de prudence. Je n'ai pas été plus défiant ou plus éclairé que cela. Une visite que m'avait faite ici, m'avait prévenu en sa faveur. L'établissement durait déjà depuis quelques années; on nous avait parlé d'un chef-lieu, qui est, ce qui annonçait un centre, une organisation, un noviciat; je présumais bien. Les petits renseignements qui nous venaient de M. achevaient de m'ôter toute autre idée de prévoyance. Il m'en venait une cependant en voyant qu'on vous appelait immédiatement à Paris, et non au noviciat; mais je m'expliquais si facilement cela par votre qualité d'ancienne Religieuse et peut-être à raison de ma recommandation, que je n'allai pas plus loin. Enfin, nous nous sommes trompés tout à fait selon nos vues; mais nous ne nous sommes peut-être nullement trompés selon celles de Dieu. Nous voulions lui donner en vous une Religieuse consacrant sa vie à former de jeunes cœurs, à l'aimer et à le servir, et il a voulu avoir en vous une victime s'immolant de bon cœur par les croix et les tribulations à sa sainte et souveraine volonté. C'est à lui à connaître et à choisir ce qui l'honneure davantage; votre foi, votre grande confiance en lui, votre entier abandon aux dispositions de sa Providence, votre tranquillité inspirée par une grande idée de son amour paternel, des tendres soins qu'il prend pour ceux qui le servent dans la simplicité de leur cœur et le renoncement à eux-mêmes, au milieu des orages et des tempêtes, contribuent, je le crois aussi, plus à sa gloire que tout le bien que nous nous proposions; il a voulu en jouir et vous en ménager le mérite. On ne perd jamais rien dans les af-

faires que l'on traite avec Dieu et pour Dieu. Au fond quelle est votre grande fin ? la gloire de Dieu et votre sanctification ; réjouissez-vous, ma chère, vous les avez obtenues ; courage et persévérance. *Nolite amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem.*

A présent, je vous dirai que vous avez très bien fait de vous retirer d'autrui de ..., et j'admire encore ici la Providence, qui n'a pas voulu que vous soyez éprouvée au-dessus de vos forces, en vous ménageant dans l'excellente Mère An... et M... aide, assistance et conseils. Ils sont plus à même encore de vous en donner de sages et de prudents que nous, qui ne connaissons nullement les congrégations religieuses où vous pourriez entrer. Si je ne consultais que ce qui me ferait plaisir à moi-même, parce qu'il me semble que cela vous en ferait aussi, en vous ramenant dans le pays et près des personnes que vous connaissez, je vous dirais : Venez à S... ; mais que sera cet établissement de qui, bien qu'il y ait déjà deux ou trois Sœurs occupées à l'enseignement, n'existe encore pas en forme d'établissement propre à recevoir une réunion, que dans les projets, les idées, les désirs de quelques personnes ? Puis la ville de n'augmentera pas les fonds qu'elle y destine en proportion du nombre des sujets qui s'y réuniront ; il faudrait donc que ces sujets y apportassent de quoi subsister. Ce qui n'est qu'en projet est toujours bien incertain, et c'est une raison pour être prudent. On hasarde moins, on sait ce que l'on fait et à quoi on s'oblige ; je ne voudrais pas contribuer deux fois à vous engager à des démarches

comme la première, et je vous remercie de votre attention à me faire dissimuler à moi-même la légèreté de mon premier conseil, en m'en demandant de nouveaux. Je ne crois pas cependant qu'en cela tout soit honnêteté et que votre confiance ne soit plus la même; et de mon côté, je ne cesserai pas, par une pusillanime défiance de moi, de vous dire toujours ce que je pense et ce que je croirai vous être utile. C'est bien dans ce sens que je vous dirai donc : Je crois que Dieu accorde à M... et à Mère A... les grâces qu'il avait bien voulu donner, par rapport à vous, à Mère S... et à moi, sans nous réduire cependant au silence l'un et l'autre sur ce qui vous concerne. Que Dieu est bon pour vous ! Depuis que vous vous êtes attachée à lui, il ne vous a pas laissée orpheline ; vous avez toujours près de vous père et mère ; vous les trouvez préparés par le bon Dieu là où vous allez ; nous ici nous sommes les grands-pères et les grand'mères, et ce ne sont pas ceux qui aiment le moins leurs petits-enfants. Soutenez votre foi et votre confiance, et soyez assurée d'en trouver partout où Dieu vous conduira, comme vous serez sûre que c'est lui qui vous aura conduite partout où vous irez par l'avis de vos parents spirituels de Ne forcez pas votre inclination en pensant à une maison cloîtrée. Saint-Maur ne l'étant pas, ne prenez pas de répugnances pour être envoyée ici ou là : que vous importe, au fond, d'après les grâces et les sentiments que Dieu a mis en vous! Il ne faut s'effrayer de rien quand on suit la voix de Dieu. Ce sont bien là vos principes. A N..... vous faisiez assez votre volonté ; vous y viviez selon vos goûts, vous y étiez fêtée, et je suis

convaincu que vous n'y éprouviez pas, ah ! qu'il s'en fallait, les douceurs, les contentements, la joie intérieure que vous goûtez au milieu de vos tribulations présentes. Ne redoutez donc rien, ne tâchez donc pas trop votre goût ; allez à la voix de Dieu, et cette joie ne vous abandonnera pas ; vous direz comme saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione meâ.*

En dernière analyse, ma chère Sœur, nous ne pouvons pas vous dire à ce moment : Faites ceci, ou cela ; nous n'avons pas assez de données pour juger de ce qui est possible et de ce qui vous convient ; mais nous nous reposons avec confiance sur ce que le bon Dieu inspire à vos deux anges visibles..... Offrez bien à celle-ci tous mes respectueux et bien sincères sentiments : dites-lui qu'indépendamment des 100 fr. dont la Sœur lui a mandé par sa lettre du quinze de disposer pour vous, elle peut disposer encore d'une seconde somme de 100 fr., que j'ai remise à notre Mère et qu'elle lui fera parvenir en même temps que la sienne : c'est un petit argent dont je n'ai nul besoin et que vous me rendrez quand les arrangements de vos affaires vous le permettront.

Dites, je vous prie, à M., en lui offrant mes plus sincères amitiés, que je le remercie de tout mon cœur, tant de la commission qu'il a bien voulu faire pour moi aux T.... que de celle qui concerne notre maison et dont j'ai eu déjà une annonce de succès dans une lettre qui nous fait espérer un prochain résultat, fruit de sa bonne recommandation ; je lui en ferais une pour vous, si je croyais qu'il en fût besoin ;

mais il est assez bon, officieux, charitable, pour vous rendre tous les services qui dépendront de lui.

Vous savez assez, ma chère Sœur, sans que je vous le dise, à quel point M... et moi nous partageons tous les résultats de votre situation ; vous nous êtes devenue plus chère et plus respectable par les faveurs de Dieu. C'est beaucoup que d'avoir la foi et la confiance en Dieu ; mais c'est une grâce de distinction, de préférence que d'être placée par lui dans l'occasion de donner à cette foi et à cette confiance tout l'éclat, toute la manifestation que vous êtes à même de lui donner. J'ai dit aujourd'hui la messe pour vous, et je vous recommanderai tous les jours à lui ; il connaît tous mes sentiments pour vous.

XXXIII.

A la même.

Il l'engage à commencer son noviciat. — Dieu tout seul nous est nécessaire.

Besançon, mars 1816.

Je viens après tous les autres, mais je n'en ai pas moins été occupé de vous, ma chère Sœur, je n'en ai pas moins demandé au bon Dieu qu'il vous fasse suivre la voie où il vous veut. Interpréter et annoncer aux autres la volonté de Dieu sur eux, d'après le jugement que j'en porte, n'est pas une chose qui me

soit facile et à quoi je me décide aisément, et j'ai bien des motifs d'être timide à cet égard et défiant de moi-même. Je m'arrête à tout, dans cet examen ; je ne repousse même pas les considérations temporelles et de prudence humaine, ce que je ne confonds pas avec prudence mondaine, croyant que Dieu peut bien aussi nous parler par la situation où il nous place, les moyens qu'il nous donne, les possibilités qu'il nous ouvre, en un mot, les circonstances où nous nous trouvons. Je sais que quand on a pu juger que Dieu a manifesté sa volonté par d'autres voies, ces considérations ne doivent point être écoutées ; mais pour moi, qui suis timide en ce genre, je crains toujours que ce ne soit apporter la question pour raison. Je suis un pauvre juge en fait de voies extraordinaires. Tout cela me mène à vous dire, ma chère Sœur, que tandis que je ne vous voyais pas de moyens de subsistance à, je n'aurais pu vous dire : Dieu veut que vous y restiez en attendant qu'il s'ouvre un autre débouché pour vous faire parvenir à la fin qui vous y a conduit ; je n'aurais pas voulu non plus vous donner, contre l'avis que vous receviez d'aller en avant, celui de vous en revenir, et ainsi Mère vous a mandé que vous ne receviez pas de moi une décision formelle. Mais aujourd'hui que toutes choses, par rapport à vous, me semblent se trouver au point où vous étiez quand votre voyage a été résolu et effectué ; avec ce grand avantage encore que vos espérances sont bien autrement solides et votre confiance aussi fondée qu'elle puisse être, je n'hésite pas de prononcer que vous devez suivre la voie qui s'ouvre devant vous, que ne pas y entrer ce serait vous exposer à une

peine de conscience trop fondée qui naîtrait de la pensée d'avoir résisté à la volonté de Dieu ; de Dieu, qui vous accorde la grâce de si bien goûter le bonheur d'un parfait dévouement à sa sainte volonté, qui vous le présente comme tout ce qu'il y a de plus puissant en fait de motifs d'encouragement et de consolation ; qui vous en a fait éprouver la force dans les perplexités et les angoisses de la situation où peut-être à cet effet il a voulu que vous vous trouvassiez ; il me semble donc qu'il n'y a pas à hésiter d'accepter les propositions qui vous sont faites. Tenez pour bien certain que, durant l'essai que vous ferez, Dieu manifestera sa volonté sur vous d'une manière propre à vous donner la plus grande sécurité. Quel avantage vous trouverez, et je vous connais assez pour savoir combien vous saurez l'apprécier, à vous dire : « C'est Dieu qui m'a placée où je suis. » Quelque attrait que vous puissiez avoir à revenir ici, indubitablement ce serait pour vous un séjour bien pénible et bien privé de consolation si vous ne pouviez vous dire que c'est Dieu qui vous y a ramenée. Attendez donc que Dieu vous manifeste ses intentions, et ne doutez pas que votre noviciat ne vous les fasse connaître. Si alors vous aviez des raisons suffisantes de penser que Dieu vous veut ici, vous y serez favorablement accueillie ; les personnes qui vous veulent du bien conserveront la même bonne volonté, et, d'ailleurs, avec le temps, vos affaires se liquideront et vous jouirez de votre petit revenu. Quoique je vous dise que les portes de la maison vous seront toujours ouvertes, je dois vous avertir qu'il faudra tâcher, pendant votre noviciat, d'oublier B.....; si vous y revenez trop sou-

vent en esprit, si vous entretenez trop par des pensées, des désirs, des jouissances d'imagination, votre goût pour cette maison, vous opposeriez à Dieu un grand obstacle à ses grâces, vous empêcherez qu'il ne vous forme selon sa volonté et les services qu'il veut tirer de vous. Faites dominer toujours sur toute autre pensée les douceurs qu'éprouve une âme qui se sent conduite par la main de Dieu ; oubliez la maison de votre père, c'est le conseil du psalmiste, et Dieu s'attachera à vous.

Il paraît, ma chère Sœur, par vos lettres qu'il y en a une qui ne m'est pas parvenue ; vous en jugerez vous-même lorsque je vous dirai que je n'en ai point reçu entre celles que m'a apportées M....., quoique de dates antérieures à celles que j'ai reçues avant son arrivée, et celle que vous m'avez écrite le 16 de ce mois. Voyez d'après cela s'il y en a eu d'égarées, comme je le soupçonne. Celles que vous avez écrites à nos Sœurs nous ont appris que vous étiez malade, et nous font bien désirer d'en recevoir qui nous instruisent sur cette indisposition. J'ai été un peu souffrant aussi ; ce qui, joint à quelques petites occupations indispensables, a retardé ma réponse à votre lettre du 16. Si toutes les souffrances qu'a éprouvées votre âme, depuis quelque temps, se sont un peu fait ressentir au corps, ô ma chère Sœur, que la confiance soulage l'âme et guérisse le corps. Vous n'avez pas manqué d'admirer la prévoyante bonté de Dieu, qui, sachant tout ce que vous auriez à souffrir dans la recherche que vous êtes allée faire de sa sainte volonté, vous a ménagé le secours, qui a été bien précieux pour vous, de la bonne Mère ; ce qui vous

apris que nous ne devons juger personne comme nous étant nécessaire, et que Dieu, qui connaît nos besoins, nous fera toujours trouver près de nous ce dont nous aurons besoin ; rappelez-moi au souvenir de cette bonne Mère ; je réclame bien l'effet de ses prières. Vous avec cru trouver en moi une précieuse ressource dont il vous semblait que vous ne pouviez guère vous passer. Eh bien ! voyez quels hommes Dieu vous a fait rencontrer, M..., M. V.... Tirez de là une maxime pour toute votre vie : Dieu, Dieu seul m'est nécessaire ; je ne m'attacherai qu'à lui ; lui seul ne me manquera jamais, et je ne manquerai de rien avec lui. Après lui avoir ainsi rendu tout ce que nous lui devons, rendons, nous aussi, sous ses auspices et à cause de lui, et je vous les rends bien de tout mon cœur, les témoignages d'intérêt, de dévouement et de désirs de nous être utile. C'est bien dans ces sentiments, ma chère Sœur, que je serai toute ma vie votre très-humble et très obéissant serviteur.



XXXIV.

A la même.

Il la félicite sur sa profession. — Il lui donne pour nom *Voluntas Dei*. Il l'exhorte à faire de la volonté de Dieu l'objet de toute sa piété.

Besançon, 20 juillet 1816.

Que j'ai de pardons à vous demander, ma chère Sœur, pour avoir tant tardé à répondre à vos lettres, j'ai honte d'en relater la date, des 4 et 13 juin. Gardez-vous d'en conclure que je vous oublie; il n'y a pas de jour que je ne pense à vous, et je n'éprouve pas une peine, un embarras, une sollicitude, que je ne sente s'alléger par un sentiment de confiance en Dieu, lorsque je considère dans sa conduite à votre égard à quel point il daigne descendre jusqu'à nous, s'occuper avec détail de tout ce qui nous regarde, nous diriger, nous conduire, nous mener par la main comme une tendre mère mène son enfant. Je ne suis point surpris que mère A..... trouve dans votre histoire un abondant sujet de consolantes réflexions, car je fais tout comme elle, et je crois bien que c'est à ces fréquents entretiens que j'ai avec moi à votre sujet, et dans lesquels vous m'êtes si présente, qu'il me semble que c'est avec vous que je les ai, que je dois attribuer le retard de mes lettres; on est moins pressé d'écrire quand il semble qu'on vient d'avoir une longue conversation. Tout ce que je peux me

peindre par la foi de la conduite et des desseins de Dieu sur une âme par qui il veut être servi, des moyens que sa miséricordieuse bienveillance prend à cet effet, il me semble voir tout cela en réalité, et lire en vous toutes les pages de l'Évangile. Je ne crains pas de vous dire toutes mes pensées ; elles ne peuvent avoir d'autre effet que de soutenir et accroître votre confiance ; vous êtes assez convaincu que rien en vous n'a pu vous mériter de pareilles faveurs, et il vous va tout aussi bien qu'à saint Paul de dire : *Gratia Dei sum id quod sum.* Au surplus, Dieu saura bien y mettre ordre et vous faire sentir votre propre impuissance et votre faiblesse, et déjà vous éprouvez qu'après un rayonnement de clarté et un rayon de vive lumière, arrivent les ténèbres : Dieu s'y cache ; la foi, cette lampe qui luit dans un lieu bien obscur, s'obscurcit, et toutes les pauvres idées humaines, tous les petits goûts, les petites passions, qui fuient au grand jour, reparaissent et font assez connaître que le vieil homme n'est pas mort en nous, parce qu'il ne peut mourir et que la grâce seule a pu l'assoupir. Ainsi, la confiance et la défiance, dans une juste proportion, forment notre sûreté.

Vous voilà donc, ma chère Sœur, sortie de ce monde ; tout triste qu'il est, il en coûte de s'en arracher ; l'esprit jouit, mais la nature souffre et réclame. Je me figure que c'est un beau spectacle pour le Ciel, car il est bien beau aux yeux de l'homme de la foi sur la terre, le triomphe de l'esprit sur la nature et la victoire que la grâce de Dieu remporte en vous. C'est donc à vous, comme à saint Pierre, que

Dieu a dit : « Quand vous étiez jeune, vous alliez où vous vouliez ; actuellement que vous êtes formée, un autre vous met une ceinture par laquelle il vous conduit là où il répugne à votre nature d'aller. » Tant je retrouve en vous l'Evangile en action et tout ce que notre Sauveur nous a appris de sa bonté, de sa miséricorde, de la force de sa grâce, de ce mélange d'encouragement et de crainte, de douceur et de croix, de contentement et de tristesse, qui forme le partage de ses disciples sur la terre, et qui se manifeste clairement en vous, car vos lettres sont le commentaire de cette phrase de saint Paul : « J'abonde de joie au sein de mes tribulations. » Le sujet de la joie est devant vous, au terme de la carrière où vous entrez ; celui des tentations est derrière vous, dans les choses dont vous vous êtes séparée : vous pouvez toujours, du moins à un certain point, accroître l'une, alléger les autres, selon que vous porterez les yeux en avant ou en arrière : devant vous une récompense infinie, Dieu, et en Dieu tout ce qui est digne de votre estime et de votre affection ! Derrière vous, quoi ? quelques plaisirs d'imagination, aussi légers, aussi frivoles, quelques jouissances éphémères, que l'on ne possède jamais sans la crainte de les perdre, et qui s'évanouissent si souvent, par le caprice ou l'inconstance naturelle, dans les autres comme dans nous ! Oh ! que vous avez choisi la meilleure part, qui ne vous sera jamais enlevée ! Vous la goûterez mieux à mesure que vous en jouirez, et j'espère qu'il se passera peu de temps avant que vous ne regardiez la clôture, non comme une limite importune qui borne vos goûts et vos désirs, mais

comme un rempart qui vous met en sûreté; non comme une entrave à votre liberté, mais comme un débarras de tout ce qui vous gênait et vous empêchait d'aller où le cœur vous appelle, et de vous entretenir à loisir avec Celui qui le possède et qui y règne. Les issues fermées du côté de la terre ouvriront davantage les accès vers le ciel; et si votre univers se rappetisse du côté de la terre, qu'il s'agrandisse vers l'espace infini que Dieu remplit de sa présence! Les jouissances de l'imagination et du cœur sont tout ce qui nous plaît; c'est bien dans le monde qu'on est cloîtré, car combien y est borné l'objet de ces jouissances; ce ne sont que trop souvent des êtres créés, finis, imparfaits; et pour vous ce sera l'Être sans bornes, infini en tout, qui déjà vous fait goûter combien il sait remplir, combler un cœur qu'il appelle et qu'il veut avoir à lui.

Vous voudriez que je vous envoyasse quelque chose de semblable à ce que je donne à nos Sœurs à leur prise d'habit ou à leur profession. Vous êtes mieux partagée qu'elles; quand on est au bord d'un grand fleuve, on ne doit pas regretter les eaux d'un petit ruisseau. Dieu a bien pu permettre que je contribuasse en quelque chose à vous mettre sur la voie qui conduit à la perfection; mais vous y soutenir, vous y conduire, cela est trop fort pour moi. Mon ministère est fini, vous êtes en bien d'autres mains que les miennes, bien plus dignes d'être les mains mêmes de la miséricorde de Dieu. Ce n'est pas que, dans toute occasion, je ne sois très disposé à vous faire part de mes pensées, en les subordonnant à la direction de ceux que Dieu a chargés de vous. Tout

ce que je puis vous dire, c'est de rester toujours bien constamment attachée à l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu; voilà, ce me semble, la vertu toute particulière que Dieu veut voir en vous, dont il a fait votre vertu propre et qui doit devenir comme la mère et la garantie de toutes les autres. Il vous a fait sentir si spécialement toute la force et le pouvoir de cette vertu de soumission à la volonté de Dieu! Regardez-vous comme y étant dévouée; que ce soit votre grande dévotion. Les anges dans le ciel portent divers noms selon les diverses vocations qu'ils ont reçues de Dieu: l'un est nommé *Fortitudo Dei*, un autre *Medicina Dei*, un autre *Quis ut Deus?* Moi, je vous nomme *Voluntas Dei*; demandez bien à Dieu qu'il vous permette de porter ce nom-là. Il me semble qu'il vous le destine par l'empire qu'il fait avoir sur vous à sa sainte volonté. Continuez, ma chère Sœur, à vous en rendre digne. Oh! que *Voluntas Dei* sera déjà contente sur l'autel de ses sacrifices dans ce monde; mais qu'elle sera grande, brillante, heureuse dans le ciel!

J'approuve votre intention de donner à votre communauté le bien que vous avez, qui ne vient pas de votre famille. Peut-être Dieu ménageait-il de loin cette ressource à cette communauté quand il vous l'a fait avoir. Mais si vous avez quelques biens de famille, ils doivent aller à M. votre frère. Je tâcherai de faire avec prudence votre commission à M..... J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre de...., qui ne me surprend nullement, mais qui m'afflige beaucoup. Tout décidément elle ne sera pas Visitandine. Elle voudrait...., priez pour elle; que le bon Dieu

veuille bien lui donner de l'emploi et lui faire connaître celui qu'il lui destine. Cette pauvre N... s'est trompée sur sa vocation, elle a cherché des lumières où Dieu n'en avait point mis pour elle, c'est une erreur ; mais ses intentions étaient bonnes : elle a de la vertu, une foi vive, du goût pour la piété; j'espère que Dieu aura pitié d'elle et l'aidera. *Voluntas Dei* est bien plus heureuse ; elle ne s'est pas trompée, mais bien celui qui la dirigeait ici. Cette erreur, au surplus, entrait dans les vues de Dieu ; elle ne serait pas partie d'ici pour aller se cloîtrer à, et Dieu, qui le voulait cependant, l'a conduite par un chemin détourné ; puis, formant autour d'elle une circonvallation à laquelle il n'a laissé qu'une issue, il a bien fallu qu'elle y passât. Je ne puis vous donner de plus puissants remèdes contre les terreurs qui vous troublent quelquefois que de vous rappeler aux grands traits de la miséricorde de Dieu sur vous et d'une bonté si parfaitement paternelle. Oh ! qu'on veut de bien à un enfant que l'on conduit comme Dieu vous a conduite ! Correspondez-y par votre confiance et en honorant le nom sous lequel j'aime à vous désigner. Rappelez-vous souvent, ma chère Sœur, devant Dieu celui dont vous connaissez bien tous les sentiments pour vous. Je suis bien reconnaissant du souvenir de M. V....; il peut bien se tenir assuré que je ne l'oublie pas non plus. Notre hôpital va son train ordinaire, on est bien aise d'y apprendre de vos nouvelles. Mère F.... vient de recevoir votre lettre ; elle vous répondra ; en attendant, elle vous dit bien des choses, elle se porte bien.

XXXV.

A la même.

L'état le meilleur est celui où nous sommes par la volonté de Dieu.

Besançon, 25 octobre 1816.

Vous êtes donc morte, ma chère Sœur, je le vois bien et vous en félicite; si ce n'est pas encore en réalité que vous vivez au ciel, c'est en espérance, et je la crois bien fondée. Le bon Dieu vous a placée dans le véritable état qui convient au chrétien sur la terre, un état d'attente. Vous êtes comme le voyageur pressé d'arriver et qui, surpris par un orage, se met à l'abri sous le premier toit qu'il rencontre : il est peu occupé de savoir si c'est l'ardoise ou le chaume qui le préserve de la grêle ; il ne tient à son toit que par la nécessité ; il est bien dans le sens de l'Apôtre, il use sans jouir et sans s'attacher. S'il regarde le ciel, ce n'est pas pour savoir si bientôt le retour du soleil récréera sa vue et le fera jouir du spectacle d'un beau paysage ; il n'appelle la fin de la tempête que pour pouvoir, au contraire, le quitter plus tôt et arriver au lieu où il tend et où se trouve tout ce qui l'intéresse et tout ce qu'il aime. Ainsi fait et fera toujours de mieux en mieux notre chère Sœur... Elle sait qu'elle est sur la bonne voie pour arriver dans sa patrie ; elle est sous un toit qui la met à couvert

dans le temps des orages, si fréquents sur cette route; elle sait gré aux personnes qui lui indiquent son chemin, qui lui procurent quelques rafraîchissements dans ses fatigues ; elle les recommande à Dieu, parce que la reconnaissance est une vertu ; d'ailleurs, elle cherche autre chose et ne s'occupe et ne jouit de rien d'étranger à son voyage.

Quand elle rencontre quelque autre voyageur embarrassé dans les buissons qui bordent la route, elle l'aide, non à cueillir quelques petits fruits qu'il s'était imprudemment arrêté à y chercher, mais à se délivrer de ses entraves et à ne plus se laisser prendre à ce misérable piège. Ainsi, notre voyageuse Sœur G... remercie celle qui l'aide à se débrouiller. Vous voudriez que je vous aidasse aussi à vous débrouiller dans les tentations qui naissent pour vous des comparaisons de l'état d'Hospitalière avec le vôtre, que vous faites quelquefois, et à la suite desquelles il vous paraît que les fonctions d'Hospitalière ont plus d'utilité et de mérite. Vous serez bientôt éclaircie sur cela ; que Sœur ... interroge Sœur *Voluntas Dei*, elle lui répondra sans hésiter : L'état le plus utile, le plus parfait, le plus méritoire, celui où l'on procure la plus grande gloire de Dieu, est incontestablement l'état où il nous veut, soit au Sacré-Cœur, soit à l'Hôpital. Rien dans le monde, dans l'ordre de la religion, ne tire sa perfection que de Dieu et des rapports qu'une chose a avec lui. Si donc c'est lui, lui seul qui rend une action parfaite, la question reviendrait à celle-ci : Dieu tire-t-il plus de gloire des soins qu'il fait rendre à un malade par sa créature, que de l'adoration qu'il veut se faire rendre par une

autre ? Est-il plus grand dans l'exercice de sa Providence que dans les communications qu'il fait de lui-même à une âme, pour en être contemplé et adoré. Tout est infini en Dieu ; il l'est lui-même dans les plus petites comme dans les plus grandes choses ; il n'y a de plus ou de moins qu'aux yeux et à l'intelligence humaine, qui ne peut rien voir ni concevoir sans apercevoir des bornes. Tout ce qui se fait par ordre de Dieu et en union avec Jésus-Christ est infini en mérites et en utilité pour la gloire de Dieu. Or, entre un infini et un infini il ne peut y avoir de différence ni de plus ou de moins ; donc il n'y a pas lieu à examiner ce qui vaut le mieux, et la tentation à cet égard est sans objet.

Quand vous êtes partie, vous n'aviez guère lu ni goûté l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ ; vous n'avez pas manqué depuis votre postulat de le lire et de le méditer. Dans votre première lettre, n'omettez pas de me dire quelle impression vous en avez reçue. Vous voudriez des exhortations à ma manière ; ma chère Sœur, je me sens trop reculé pour vous en faire. Dieu a pu se servir de moi pour une ébauche ; mais vous conduire dans l'intérieur du sacré Cœur de notre Sauveur, vous en faire admirer les perfections, les grandeurs et surtout l'ardente charité et l'amour inconcevable dont nous sommes l'objet, cela est trop au-dessus de moi ; je peux bien répondre à quelques-unes de vos questions et vous dire : Que voulez-vous chercher sur la terre de plus digne, de plus sublime, que d'être destinée par état, par le choix de Dieu, à habiter, à passer votre vie, par la foi, dans ce sanctuaire de la

Divinité, à contempler, à adorer Jésus-Christ, par qui les anges et les saints adorent, et hors de qui nulle gloire ne peut être rendue à Dieu. Après cela, je ne sais plus vous dire autre chose, sinon : Heureuse, bienheureuse notre chère Sœur..., à qui Dieu a fait un si beau partage sur la terre, gage certain, parce qu'elle y répondra, du partage que Dieu lui réserve dans le ciel !

Vous m'avez promis de me donner quelques connaissances de votre institut, de vos pratiques, de vos règles. Je crains, je vous l'avoue, que tout cela ne soit bien austère; jugez, jugez par cette crainte si je suis en état de prêcher votre profession. Mais il est assez ordinaire que la ferveur, s'élançant seule et sans être un peu modérée par l'expérience, n'aille bien loin. Il est si doux d'être généreux, n'est-ce pas ma Sœur? Et quand c'est à l'égard de Dieu, il est bien difficile d'observer la sobriété dont parle saint Paul; il est plus difficile d'excéder en générosité que de tenir le juste milieu, surtout quand on est jeune : l'imagination, le cœur, la vivacité naturelle, tout y porte; on agit comme l'on sent; à mon âge, on agit comme on raisonne, et une vieille expérience, de longues observations, ralentissent encore la marche du raisonnement; aussi on devient un peu froid, raison de se défier de son jugement.

Je viens d'écrire à..., qui n'a pas trouvé à Tours un établissement aussi avancé qu'elle s'y attendait; les établissements sont bien lents à se former. Qu'a été le berceau de la plupart des établissements religieux? J'ai bien peur que cette pauvre Sœur, qui ne trouve jamais les choses en réalité comme elle se

les est créées en imagination, qui n'a nulle expérience et qui est bien peu susceptible d'en acquérir, parce que l'imagination règle en elle et domine la raison, ne puisse tenir à... Demandons bien au bon Dieu qu'il veuille employer utilement pour elle et pour les autres les dons précieux de vertu et d'esprit qu'il lui a donnés.

Me voilà arrivé à la fin de mon papier, ma chère Sœur, mais il s'en faut bien que je sois à la fin des pensées dont vous êtes l'objet ; et en passant à une autre occupation, l'idée de notre chère Sœur..... reviendra bien souvent à mon esprit. Quoique bien lent à vous répondre, ce n'est pas que je vous oublie; mais mille petites occupations me font remettre de jours à autres ; toutefois il ne s'en passe aucun où je ne pense à vous, où vous ne soyez dans mes prières, et que je ne m'entretienne de vous avec Mère S....., Sœur G....., qui toutes me chargent de vous dire les choses les plus tendres de leur part. Je ne dois pas omettre Mère C..., qui parle de vous avec un très grand intérêt.

XXXVI.

A la même.

Il la reprend sur sa manière d'écrire. — Il l'exhorte à plus de simplicité. — L'Imitation.

Besançon, 24 décembre 1816.

Vous dirai-je, ma chère Sœur, que je suis bien content de votre dernière lettre, dont je ne rappelle la date du 8 novembre que pour m'en humilier devant vous et me recommander à votre charité, qui voudra bien supposer que mille petites occupations ont pu retarder ma réponse, sans que pour cela j'aie, pour ainsi dire, passé un jour sans penser à vous : vous êtes dans les litanies des personnes pour qui je prie nominativement chaque jour. Pour vous parler franchement, je vous dirai que je n'ai pas été bien content du style de votre lettre ; vous avez repris ce style poétique dans lequel vous peigniez les délicieuses extases, les doux ravissements que vous causait la vue ou le parfum d'une fleur. Votre religion d'alors, qui était toute en tableaux d'imagination, en tendresse de sentiment, en goût sensible, s'accommodait parfaitement de ces douces ou brillantes descriptions en style un peu oriental. Vous y êtes un peu revenue, et vous l'empruntez encore pour peindre les tristes et pénibles efforts de cette nature qui se sent blessée à mort, et qui cependant ne veut

pas mourir. Ce renoncement si difficile à soi-même, cette simplicité, cette humilité, qu'il faut faire régner en soi sur les débris d'une raison un peu fière d'elle-même, de ses lumières, de ses moyens ; ces combats de la volonté propre contre la volonté de Dieu, en un mot tout ce misérable attirail de la nature, qui, en nous surchargeant, nous fait croire que nous ne sommes ni pauvres, ni nus, il faut tâcher de voir tout cela avec humilité, et alors on en parle avec simplicité. Je sais que vous pouvez m'objecter le style du livre de Job ; mais Dieu nous appelle-t-il à y ajouter un chapitre ? Non, mais plutôt à devenir, à son égard, semblable à un enfant qui s'exprime par quelques larmes, quelques soupirs, quelques petites plaintes que Dieu, dans sa grande bonté, daigne entendre, et auxquels il veut bien se rendre. Je censure ainsi le style de votre lettre ; est-ce que je croirais que vous avez manqué à la grâce par le genre d'expressions dont vous vous êtes servie ? Pas du tout. Je crois que vous n'avez rien fait en cela qui puisse déplaire à Dieu ; j'ai voulu seulement faire servir mes observations sur votre manière de peindre vos maux, d'occasion pour vous inviter à en être moins frappée, et par là à les supporter doucement, paisiblement, avec une parfaite confiance en Dieu, qui ne laissera pas sans récompense la plus petite victoire que votre amour pour lui, votre dévouement à son service, votre parfaite soumission à sa volonté, vous auront fait remporter. Dites comme saint Paul : « Je connais Celui à qui je me suis donnée et pour qui je souffre ; aussi ne suis-je point abattue dans mes peines. » *Scio enim cui credidi, et certus sum*

quia potens est depositum meum servare in illam diem. Sortez un peu de votre belle et brillante imagination pour rentrer dans votre cœur, qui est simple et droit, que Dieu a aimé, dans lequel il a répandu bien des grâces, où il se plaît à recevoir les humbles et modestes sacrifices journaliers que vous offrez à sa souveraineté, à sa suprême majesté par l'immolation de votre volonté, de vos désirs, de vos regrets trop humains; et en considérant Celui à qui nous faisons ces offres, il nous en coûtera peu de nous priver des objets offerts, et nous dirons comme David : *Scio, Deus meus, simplicitatem diligas ; undè et ego in simplicitate cordis mei laetus obtuli universa hæc.*

J'aime bien vous voir mettre sur votre cœur le précieux livre de l'Imitation ; mais j'avoue que j'aimerais mieux encore vous le voir lire tranquillement, avec calme et réflexion ; cela vous serait encore, je crois, plus utile. Il me tarde de recevoir de vous une lettre ; je suis persuadé que votre grande retraite vous aura fait voir les choses d'une manière un peu différente : elle aura affaibli ce qui est trop fort en vous, l'imagination, la sensibilité, pour y établir le repos de la foi, le calme d'une raison qu'elle éclaire, les douceurs que la simplicité répand sur la piété, ce qui vous établira dans la constance et la persévérence : généreuse comme vous l'êtes, que vous serez consolée dans l'intégrité du don que vous faites à Dieu, quand vous le considérerez sans être distraite par les trop vifs éclats de l'imagination, dont la lumière souvent éblouit et égare, ou par la pointe trop aiguë de la sensibilité qui vous est naturelle.... *Simplices filii Dei.* Voilà la qualité de ceux au

nombre desquels il faut avoir place. Dieu vous y appelle, il vous a donné tout ce qu'il faut pour cela.

Quand est-ce donc que vous me donnerez quelques détails sur votre institut, vos usages ? Vous me l'avez promis, et si vous le pouvez, faites-le. Parlez-moi aussi de votre santé, mais que ce soit comme une Hospitalière et sans style figuré. Pour vous tenir au courant de votre hôpital, que je désire bien que vous n'oubliez pas devant le bon Dieu, je vous dirai que Sœurs ... et ont fait profession, et Sœurs et ont pris l'habit le 3 de ce mois. J'arrive de S... avec Mère S..., bien consolés de la conduite de nos Sœurs dans cette maison et du contentement qu'en éprouvent toutes les honnêtes gens de la ville. Continuez, ma chère Sœur, à nous aider de vos prières ; je m'y recommande bien moi-même. Je vous remercie de votre bonne amitié pour mes nièces, et je vous prie bien d'employer à leur écrire quelques moments que vous aurez de libres. Leur frère est bien reconnaissant de ce que vous pensez encore à lui : il a conservé, je ne sais par quel miracle, les jolies choses que vous lui avez envoyées, notamment le panier et le petit oiseau, et il nomme souvent la personne qui les lui a donnés.

Recevez, ma très chère Sœur, tous les vœux que je fais pour votre bonheur, qui m'intéressera toujours, et bien sincèrement et bien vivement.

XXXVII.

A la même.

Idée de la perfection.

Besançon, 8 janvier 1819.

Que je voudrais, ma chère Sœur, pouvoir vous écrire d'une manière qui justifiât votre empressement à recevoir une lettre de moi! Du moins celle-ci vous sera un témoignage, que j'espère que vous trouverez aussi sincère qu'il l'est en effet, de tout mon dévouement et de l'intérêt bien réel que je prendrai toute ma vie à votre bonheur et dans le temps et dans l'éternité, et il me semble que mes désirs à cet égard sont pour moi de grandes causes de consolations, car j'aime à les croire accomplis. Le bonheur dans cette vie n'est pas l'absence de sollicitudes, de croix, de peines : il n'y aurait aucun bonheur dans ce monde s'il fallait, pour en goûter, n'avoir rien à souffrir; mais il y en a un bien réel à pouvoir espérer, en s'appuyant sur la juste confiance que l'infinie bonté de Dieu et son cœur paternel nous inspirent, que nous l'aimons et que nous en sommes aimés. Goûtez-le, ce bonheur, ma chère Sœur, goûtez-le, ne fondant rien, sans doute, sur vos propres mérites, mais sur cette qualité, sur cette infinie perfection de Dieu, qui le porte essentiellement à se répandre en biensfaits, en amour sur les hommes de bonne

volonté, et si souvent sur ceux qui en ont une mauvaise, pour les changer. Croyez donc que l'amour de Dieu est en vous, honorez son Cœur, auquel vous êtes spécialement consacrée par une grande confiance; notre Sauveur nous a fait assez connaître que c'était un hommage qui lui plaisait. Réservons nos craintes pour tout ce qui pourrait offenser Dieu, et soyons entièrement confiants dans l'amour.

A la confiance, ma chère Sœur, joignez la simplicité; ne croyez pas qu'il faille rechercher toujours quelque chose de plus parfait; c'est, à mon avis, l'erreur contre laquelle nous prévient saint Paul, quand il nous dit : *Non plus sapere quam oportet, sed sapere ad sobrietatem.* Cette recherche d'une plus grande perfection, si elle n'est sagement dirigée, peut jeter l'âme dans une sorte d'inquiétude, d'embarras, d'anxiété qui l'affaiblit, quelquefois la décourage et l'expose à l'illusion de l'amour-propre, et à une autre illusion dont la connaissance que j'ai de vous m'engage à vous dire de vous garantir : c'est le beau idéal en fait de perfection. Je crois que les plus parfaits sont ceux qui se doutent le moins de l'être, parce qu'ils ne font rien d'extraordinaire; ils ne recherchent rien dans leur imagination, ils vont bonnement leur petit chemin : pas d'autres mortifications que celles de la règle ou qu'on leur conseille sans qu'ils aient pris l'initiative, comme de prendre le goût ou l'imagination pour la grâce, pratiquant la règle à la lettre, observant bien fidèlement leurs vœux, dociles à être conduits par un léger fil, et sanctifiant tout par les pensées de la foi. Ainsi on est parfait sans s'en douter, et s'il survient quelques craintes, on les noie, et

soi avec, dans l'abîme de l'amour, de la bonté paternelle de Dieu, dont son Cœur est l'emblème, afin de ne pas laisser entamer la confiance. Saint Paul nous dit : « Ne perdez pas votre confiance, qui doit être suivie d'une grande récompense; car la patience vous est nécessaire, afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis. » Je me retrouve à la volonté de Dieu en citant saint Paul. Pourquoi ne pourriez-vous pas en faire le sujet de pratique particulière, sous l'observance de laquelle vous placiez l'exercice de toutes les autres vertus, et qui, dans toutes les circonstances et dans tous les moments, vous soutiendrait dans tous les efforts que vous aurez à faire, et par là répandrait encore son mérite et sa sainteté propre sur tous vos succès.

Il faut, ma chère Sœur, pour que je vous écrive ainsi, que je suppose que vous êtes encore Sœur Hospitalière. Reprenez-en un moment l'habit pour me lire, car Sœur T....., Religieuse du Sacré-Cœur, dirigée par des Supérieurs et Supérieures bien autrement saints et éclairés que moi, est au sein de l'abondance et n'a que faire de mon obole.

XXXVIII.

A la même.

Le Dieu de la croix. — Il la félicite sur ses progrès, et il l'engage à persévéérer.

Besançon, 10 octobre 1819.

Que j'ai eu de consolations en lisant votre lettre, ma chère Sœur; que le bon Dieu vous a fait de grâces! C'en est bien une grande, bien privilégiée, que Dieu accorde à une âme lorsqu'il se fait connaître à elle comme le Dieu du salut, de la rédemption, comme le Dieu de la croix; c'est bien là que Dieu est aimable, n'est-ce pas, bien plus encore que le Dieu des roses et des oiseaux! Ces objets nous présentent, il est vrai, un trait de bonté, de son attention pour nous; mais le Dieu qui nous aime, le Dieu qui nous estime, le Dieu profondément occupé de nous rendre heureux, le Dieu qui nous élève jusqu'à lui, c'est le Dieu qui s'est abaissé jusqu'à nous, qui s'est fait un autre nous-mêmes, qui est monté sur la croix, et qui, à notre décharge, y a versé son sang; qui y est mort en pensant à nous, en se soutenant dans ses tourments par la réjouissance qu'il avait avec nous du bonheur qu'il nous procurait. Est-ce là aimer? Est-ce une petite grâce que celle de connaître Jésus crucifié et de l'aimer sur la croix? Et c'est celle que Dieu vous fait, fille chérie de son Cœur, à qui il

donne, comme à saint Paul, de pouvoir dire que vous ne voulez rien connaître, rien savoir que Jésus et Jésus crucifié ! Je vous parle des faveurs de Dieu sans craindre d'éveiller votre amour-propre. Qui pourrait se dire : Ces faveurs viennent de moi, je me les suis procurées, je les ai méritées ? Il est impossible à un être raisonnable de leur assigner une autre cause que l'extrême bonté de Dieu, un choix libre de sa part, et dont il n'a pris le motif qu'en lui-même. Que sais-je vous dire actuellement, ma chère Sœur ? Rien autre chose que d'entonner avec vous : *Magnificat anima mea Dominum..... Gloria in excelsis Deo..... Te Deum laudamus...* Récitez souvent ce cantique *Magnificat* : c'est celui de l'humilité, qui assure la persévéranee. La Sainte Vierge, voyant que ses propres sentiments, ses mêmes pensées, ses mêmes expressions servent encore sur la terre à offrir à Dieu un hommage de reconnaissance, une louange de ses miséricordes, une profession d'humilité, ne s'intéressera-t-elle pas à la personne qui prononcera son cantique, et qui, unie d'intention à Marie, renouvelera à Dieu, autant qu'il dépend d'elle, la gloire qu'il a reçue de cette effusion de reconnaissance et d'humilité de la part de sa sainte Mère ? Elle lui obtiendra un accroissement de conformité de sentiments.

Je vois avec bien de la joie, et en vous en félicitant de tout mon cœur, approcher le moment où vous vous présenterez à notre Sauveur dans un état qui a quelques rapports à celui où il s'est mis pour nous, sous une forme de sacrifice, d'immolation. Que vous aurez de consolation de dire à Dieu qu'il est votre

partage pour le temps et pour l'éternité ; que ce n'est plus vous, mais lui qui vit en vous. Tout ce que je peux pour vous, ma chère Sœur, c'est de vous recommander à Dieu tous les jours au saint sacrifice, ce que j'ai fait depuis la réception de votre lettre. Le jour de la Présentation, je dirais bien sûrement la messe pour vous si je ne la devais à nos Sœurs, qui renouvellent leurs vœux, comme vous savez, à ce jour de fête ; mais sûrement je la dirai pour vous la veille, à sept heures et demie ; vous pourrez vous y rendre.

Le bon Dieu vous a placée, ma chère Sœur, au milieu d'une telle abondance que toutes mes provisions, tout mon magasin, seraient de la disette, dont vous vous contentiez quand vous n'aviez rien de mieux. Il nous semble toujours que les mets que nous goûtions dans notre enfance doivent encore nous faire plaisir, et ils ne nous donnent que celui de la réminiscence. Vous êtes plus avancée que vous n'étiez ici ; eh bien, votre renoncement sera plus entier, plus profond ; vous aurez moins de petits goûts, de petites attaches qui viendraient de la nature. Vous êtes plus intérieure, plus recueillie, vous saurez mieux estimer les choses, non selon une manière de voir un peu humaine ou telles que l'imagination vous les présente, mais telles qu'elles sont, vues à la lumière de la foi. Vous êtes plus forte, plus raisonnable ; vous aurez donc plus de patience, de constance, de persévérance : enfin, vous connaissez Dieu mieux que vous ne le connaissiez, et vous l'aimerez en parfaite chrétienne ; la foi réglera l'imagination, éclairera votre esprit, et la charité remplira votre cœur.

Voilà, ma chère Sœur, les vœux que je forme bien ardemment pour vous, et avec une grande confiance de les voir réalisés.

Je joins ici une lettre de M. G....., dont j'ai ôté une feuille blanche pour ne pas faire ce paquet trop gros. Ne vous ai-je pas donné moi-même une petite connaissance de vos affaires, d'après ce qu'il m'en avait dit, dans une de mes^e lettres ? Il faut vous résigner encore à une année de souffrance nécessaire, d'après les arrangements qu'il a pris, pour que vous ayez ensuite une petite somme claire et liquide, sur laquelle je crois que je vous mandais..... qu'il semblerait indiquer que vous dussiez prendre quelque chose en faveur des personnes avec lesquelles il traitait. Quand vous écrirez à Sœur R..., mettez un mot sur la manière dont vous avez compris ce que M. G.... et, je crois, moi aussi, nous vous avons mandé sur la situation de vos affaires.

Je me recommande bien, ma chère Sœur, à vos prières, à vos sacrifices, au mérite de toutes vos bonnes œuvres, et j'y compte bien parfaitement, comme je crois que vous comptez aussi sur tout l'intérêt que je ne cesserai de prendre à vous, comme sur le plus sincère et entier dévouement.

XXXIX.

A la même.

Il l'exhorté à supporter ses afflictions et à ne pas se souvenir du bien qu'elle a fait.

Besançon, 29 décembre 1820.

Pourquoi, ma très chère Sœur, un préambule pour commencer votre lettre en me donnant la qualité de Père ? Penseriez-vous que je ne vous regarderais plus comme ma fille en Jésus-Christ, parce qu'il lui aurait plu de vous envoyer une affliction ? Regarderiez-vous toutes les croix que Dieu nous envoie comme les indices de mécontentement de sa part et la punition de nos péchés ? Ce serait une erreur... Il n'est point dit que les malheurs qui tombèrent sur Job aient été en punition de ses péchés ; l'Ecriture nous dit le contraire. Vous savez ce que Notre Seigneur répondit à ses disciples, qui lui demandaient si c'était le péché de l'aveugle-né, ou celui de ses parents, qui lui avait attiré cette infirmité : *Non hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.*

Dieu a voulu manifester en vous l'œuvre de sa grâce, qui vous a soutenue dans de pénibles épreuves : *In ancillâ suâ adimplevit misericordiam suam.* Que son saint nom en soit béni ! Je m'unis bien à vous de tout mon cœur pour lui rendre d'humbles actions de grâces, et toutes vos Sœurs de l'hôpital ne font

qu'un avec vous pour vous aider à accomplir ce devoir. Je vous assure que ça été une joie bien vive et bien générale quand j'ai annoncé que vous m'aviez écrit. Votre lettre était arrivée directement chez moi, et n'avait point été portée à Sœur B... Adressez-moi directement. Les intimes en ont eu connaissance et en ont été édifiés ; voilà encore un bien que Dieu a produit en vous. Lorsqu'il daigne nous faire servir à sa gloire, quel bon fond d'espérance, de confiance, il met dans notre cœur !...

Je suis content des sentiments que votre lettre exprime ; je n'ai à cet égard qu'à remercier Dieu. Mais voici un avis qu'en qualité de Père j'ai à vous donner, et que vous recevrez, j'en suis sûr, avec votre docilité filiale ordinaire. Votre délicatesse en saisira bien le sens, et quant au fait, votre confiance s'en rapportera volontiers à moi.

Eh bien! ma chère Sœur, quand on a rendu un service à quelqu'un, ou qu'on lui a fait un présent, on doit l'oublier ; y penser encore, y revenir, c'est en diminuer le mérite. Ici vous avez donné à Dieu ce qu'il vous demandait : patience, confiance en lui, humble acquiescement à sa sainte volonté, persévérance dans son amour et son service ! Eh bien! que ce soit ici la dernière fois que vous vous le rappelez ; que tous les détails, toutes les circonstances, tout ce que vous avez entendu, éprouvé, toutes les souffrances, tout procédé quelconque, soient effacés de votre esprit ; que votre dernière année soit comme non avenue. Dieu se souviendra assez de ce qu'il y a eu en tout cela pour vous et pour lui ; abandonnez cela à sa mémoire et que cela sorte de la vôtre, voilà

la seule et essentielle chose que je vous recommande. Je compte sur vous, et que la première fois que vous m'écrirez, vous me direz que vous êtes toujours à mon égard une fille dévouée et soumise.

J'ai vu hier M. G....; il a encore une somme à vous; il m'a dit de vous conseiller de faire une révocation de la procuration que vous avez donnée. Tout au moins, écrivez-lui que vous le priez de n'y avoir aucun égard dans sa gestion, et de n'agir que d'après les instructions que vous lui donnerez directement.

Je pense que Sœur B... va vous écrire de belles lettres pour vous tenir au courant de notre h....., vous parler du vif intérêt que les Sœurs prennent à vous. Croyez bien à la sincérité de celui qu'y prend aussi votre très affectionné Père.

XL.

A la même.

Il la détourne des sentiments exagérés et la rappelle à la simplicité.

Besançon, juin 1821.

Oui, ma chère Sœur, votre lettre du 22 nous a procuré une bien grande et bien sensible consolation. J'aurais eu bien du plaisir à vous voir; mais j'en ai bien plus encore à vous savoir heureuse et contente. Le bon Dieu vous a fait passer par de grandes épreu-

ves. Il y avait peut-être encore quelque chose de trop naturel en vous ; il vous a purifiée au feu des tribulations, et voilà qu'il vous rend une place dans son cœur. Je vous en félicite et je l'en remercie de tout le mien. Ce n'est pas encore là tout ce qui m'a fait plaisir dans votre lettre ; j'en ai trouvé le ton, le style, les pensées plus simples, plus unies, bien moins exaltées que dans la plupart des autres. C'est bien moins l'imagination que la raison, le bon sens, qui vous ont inspirée ; suivez ces deux bons guides ; il faut de la raison, de la modération, du sang-froid, du bon sens dans nos rapports avec Dieu comme dans nos rapports entre nous, et je crois qu'on peut être vivement reconnaissant envers Dieu, bien sensible à ses bienfaits, profondément pénétré de son peu de mérite, de son indignité, sans chercher tous ces sentiments hors des bornes de notre cœur ; et, en les exprimant à Dieu bonnement, comme un cœur humain peut les exprimer et les rendre, nous sommes plus assurés d'être dans la vérité. Les bontés de vos Sœurs, le charitable intérêt qu'elles prennent à vous, vous touchent, cela est bien dans l'ordre ; mais, remarquez-le, c'est paisiblement, c'est sans enthousiasme, et d'une manière facile et qui semble toute naturelle, qu'elles exercent envers vous une grande charité. Eh bien ! imitez ce calme, cette simplicité, dans le retour de vos sentiments et l'exercice de votre religieuse reconnaissance.

Je n'ai rien retranché des commissions que vous donnez à Sœur B..... Vous êtes bien assurée que si les circonstances vous conduisaient à recevoir quelques instructions en pharmacie, vous seriez bien ac-

cueillie de Mère N... et de toutes les Sœurs, qui ne se consolent de vous voir rester à Paris que parce qu'elles savent que votre situation au Sacré-Cœur est bien préférable à celle qu'elles auraient pu vous ménager ici. Je ne sais si les événements ne me conduiront pas dans quelque temps près de vous.

Mes respects, je vous prie, à Mère B... ; nous ne sommes pas sans espérance de la voir ici, d'après les moyens offerts par M^{me} D... M...

Vous connaissez, ma chère Sœur, tout mon dévouement, tous mes sentiments ; je vous en réitère la bien vive et sincère assurance.

XLI.

À la même.

Patience et résignation. — Sacré-Cœur de Besançon. —
Travaux à Nîmes.

Nîmes, 4 février 1823.

Je suis bien honteux, ma chère Sœur, en prenant votre lettre pour y répondre, d'y trouver la date du 5 janvier. Qu'avez-vous pensé de moi depuis l'époque où vous avez pu attendre une réponse ? que j'étais bien négligent, bien paresseux, ou que j'étais bien indifférent pour vous, que je vous portais peu d'intérêt ! Pendant ce temps, moi je disais : Quand me viendra-t-il donc un moment où je puisse m'entre-

tenir un peu à mon aise avec elle ? Je vois qu'il faut que j'y renonce, et que je me borne, du moins en attendant, à vous dire que je vous remercie de votre lettre; que je regarde comme une attention de votre part envers moi de me tenir au courant de ce qui vous intéresse, parce que je vous mettrai toujours au nombre de mes filles spirituelles. Je suis extrêmement sensible aux sentiments que vous me témoignez, d'autant plus que je les crois bien sincères ; ils correspondent bien à tous ceux dont je suis pénétré pour vous. Le bon Dieu a disposé de vous et de moi de manière à ce que ce ne soit plus directement, mais par son intermédiaire, que nous communiquions ensemble. Nous nous retrouverons près de lui et toujours intercédant l'un pour l'autre. Je prends bien part au délaissement dans lequel il semble vous laisser. Acquiescez, soumettez-vous, et surtout ne vous découragez pas.

En même temps que le bon Dieu vous laisse un peu contristée et désolée, voyez cependant comme il vous soutient. C'est lui qui vous a inspiré la pensée par laquelle vous finissez l'article de vos plaintes. Je ne pourrais rien vous dire, je ne dis pas de mieux, mais d'aussi bon, d'aussi juste, d'aussi solidement pieux, consolant, encourageant. Je crois bien que vous n'oublierez jamais cette bonne pensée; mais pour que vous la retrouviez encore écrite de la main de quelqu'un à qui vous avez confiance, et que vous vous y arrêtez avec un surcroît d'assurance et de sincérité, je vais transcrire ici vos propres paroles : Ma ressource est de me réjouir de la gloire dont jouit Notre Seigneur. Ajoutez encore : Et de celle que son

Incarnation et son immolation font rejaillir sur la Divinité elle-même, et de me complaire dans les vertus et les mérites des saints amis de Dieu, puis de m'abandonner et de m'oublier. Je le répète, c'est une pensée que Dieu vous a donnée. Reconnaissez et adorez la bonté de Dieu, sa tendresse, son amour pour vous : de la même main qui nous flagelle quelquefois, il laisse échapper des consolations, des grâces, une onction douce, qui guérit toutes les plaies qu'il fait. Oui, ma chère Sœur, abandonnez-vous, oubliez-vous, et vous vous retrouverez dans le sein de Dieu. Il vous donne la patience d'attendre avec confiance le moment où vous ferez vos derniers vœux ; s'il vous en laisse le désir, c'est sans doute dans les vues miséricordieuses qu'il a sur vous, de vous faire trouver plus de mérite dans votre patience ; mais j'espère que bientôt il sera content, et alors il la couronnera.

On ne m'apprend encore rien de Besançon relativement à vos affaires temporelles ; il me tarde aussi qu'elles soient terminées.

Votre bonne congrégation va donc avoir un établissement à Besançon. J'en félicite mes compatriotes. Je ne désespère pas pour notre ville de Nîmes, parce que la Providence permet de tout espérer ; mais il faut que mes établissements indispensables passent les premiers. Je n'ai trouvé ici le commencement de rien. Il a fallu acquérir le terrain, puis bâtir. J'ai trouvé des secours, il est vrai ; mais un grand et un petit séminaires coûtent bien de l'argent à construire. Je viens d'avoir une succession : un bon et vieux prêtre m'a institué son héritier ; j'espère avoir une

cinquantaine de mille francs de cette succession. Cela va donner un peu d'activité à mes travaux de construction. Remerciez Dieu pour moi de ce bienfait, et dites un *De profundis* pour le bienfaiteur.

Je pense que vous êtes bien contentes à Autun de votre respectable et bien aimable évêque. C'est la bonté, la douceur, la piété même. Je lui suis bien respectueusement et bien amicalement attaché. Si vous avez occasion de le voir, offrez-lui de ma part mes bien sincères sentiments.

Recevez, ma chère Sœur, les sentiments de l'affection la plus sincère, la plus vraie, qui existe depuis longtemps en moi.

XLII.

A la même.

Point de grands projets, point de grandes choses. — Humilité et simplicité.

Nîmes, 15 juin 1824.

Je suis bien en retard avec vous, ma très chère Sœur, puisque votre dernière lettre, que je relis pour y répondre enfin, est du 8 mai. Vous voudriez, me dites-vous, pouvoir vous entretenir avec moi de vive voix ; je le désirerais bien aussi, mais que croyez-vous que je vous dirais ? Le voici. Je voudrais vous dire ce que je vous ai désiré souvent. Servez Dieu avec simplicité, confiance, abandon de vous-même,

comme un enfant qui fait bonnement ce que son père lui commande, qui se plaint en le faisant, parce qu'il aime son père et qu'il compte sur son amitié et sur son indulgence. — Si j'avais été à côté de vous quand vous m'écriviez, j'aurais effacé, corrigé bien des mots et des phrases de votre lettre. Je vais essayer cette correction. Vous dites : *Avec quelle joie je reviendrais à ce grand projet de sanctification que j'avais, etc...* Eh bien, ma chère Sœur, si vous aviez été sous ma conduite pour l'exécuter, j'aurais commencé par vous dire : Point de grand projet, rien de grand, mais du petit, de l'humble. Dieu nous appelle-t-il à quelque chose de grand ? Ne le pensons pas. C'est beaucoup qu'il nous aide à lui rendre de petits et médiocres services ; nous n'en méritons pas davantage. Contentons-nous de lui rendre de modestes et petits devoirs, sans nous croire dignes de faire quelque chose d'héroïque. Ne le désirons même pas. Nous sommes bien plus sûrs en faisant petitement des choses ordinaires que dans les grandes choses que souvent l'amour-propre nous fait désirer, et dans lesquelles il est toujours dangereux qu'il trouve sa nourriture. Souvenez-vous de ces maximes de saint Paul : *Noli alta sapere.... Præcipe non sublimè sapere.* Si je vous dirigeais, je vous défendrais de désirer et de demander à Dieu de faire de grandes choses.

Huit ans, dites-vous, se sont écoulés... et quel profit?... Hé! qu'en savez-vous, ma chère Sœur? Est-ce à vous à compter et à estimer ce que vous avez fait, ou non? J'aimerais mieux entendre celui qui dans une grande bonhomie dirait à Dieu : Mon Dieu,

je pense cependant que j'ai fait quelque chose en vertu de votre grâce ; qu'elle n'a pas été tout à fait vide en moi ; vous êtes si bon, si indulgent, que j'ai cette confiance qu'au moins quelques-unes de mes intentions vous auront plu. Je n'ai pas fait de grandes choses, je le sais, et je ne suis pas digne que vous en opériez par moi ; mais je ne peux croire que votre bonté paternelle n'en ait pas vu dans son enfant quelques petites, qui lui aient été agréables. *J'ai moins de vivacité, d'essor, d'énergie.* Ah ! puissiez-vous dire vrai ; je serais plus content de vous. Dieu peut conduire des âmes par la vivacité, l'essor, etc..., mais il peut en conduire d'autres par la modération, dans la médiocrité, par la voie des petites choses ; et, à mon jugement, elle est préférable, elle nous met à l'abri des illusions de l'imagination et de l'amour-propre. Oh que j'aime à vous voir *languir dans un train de vie saine, ordinaire et monotone !* N'en ambitionnez pas un autre. Vous voudriez voler de vos propres ailes, sans soutien, par la force intérieure d'une vie intérieure. Vous vous trompez dans votre désir ; il est bien justifié par vos intentions, mais il est très faux en lui-même. Vous voudriez des ailes. Croyez-moi, ne dites pas cela trop haut, car si votre imagination vous entendait, elle aurait bientôt fait de vous en mettre, mais qui seraient dans le genre de celles d'Icare : elles tiendraient avec de la cire. Avec cela vous ne manqueriez pas de vous diriger droit vers le soleil ; la cire fondrait, et voilà ma pauvre Sœur J... retombant lourdement sur la terre, avec bras ou jambes de moins. Demander à Dieu de vous en faire lui-même, c'est ce que je ne vous per-

mets pas. A quoi penseriez-vous de demander des faveurs particulières ? Dieu en a accordé à un bien petit nombre d'âmes ; et je ne crois pas qu'elles aient été le fruit de leurs prières. En tout cas Dieu leur aurait donné l'inspiration de ces demandes. Pouvez-vous penser que vous l'ayez ? Ah ! du moins, ne vous arrêtez pas à cette pensée sans l'avoir soumise à vos Supérieurs, sans leur permission. Si vous me demandez mon avis, je vous le défendrai ; votre goût serait trop satisfait, et c'est par le sacrifice de nos goûts et de nos inclinations naturelles que notre sanctification s'opère..

Ma bonne chère Sœur, marchons péniblement sur cette terre tant que Dieu nous y laissera ; suivons Notre Seigneur Jésus-Christ ; portons notre croix, si pesante qu'il nous l'ait faite, courbés vers la terre comme lui. Gravissons avec fatigue la montagne du Calvaire, à sa suite ; voyons le ciel au delà, très bien, mais pour y arriver après notre mort, et non pour vouloir être déjà célestes, n'étant encore que des créatures mortnelles. Fermez la carrière à votre imagination, elle vous égarera. Soyez ce que vous êtes, une pauvre créature, demandant son pain à Dieu pour le temps, et non encore la bonne chère et les délices du ciel. Attendez-les avec confiance, quand il plaira à Dieu d'y faire entrer votre âme, et ne prétendez pas y pénétrer avec votre corps ; ce serait ressusciter avant de mourir.

Entretenez-vous encore vos idées de Louisiane ? Si cela est, tant pis ; vous avez offert vos dispositions sur ce voyage à Dieu ; il les connaît, cela doit vous suffire. Si ce voyage lui est glorieux et utile à votre

âme, il l'ordonnera ; mais vous ne pouvez être juge de ces deux points. Ne soyez pas comme la mère des Zébédées, et que Dieu ne soit pas dans le cas de vous dire : Vous ne savez ce que vous demandez : il n'y a de vraiment grand que ce que Dieu juge tel. C'est l'accomplissement de sa volonté qui donne cette qualité à nos actions. Faites bien les petits sacrifices qui se présentent. Vous êtes près de l'hôpital, je suis sûr que vous voudriez en être plus près encore, que vous désireriez des communications plus étroites, plus suivies avec les Sœurs, que vous examinez un peu à part vous si elles vous rendent en proportion de votre attachement pour elles. Eh bien ! le sacrifice de toute cette petite recherche, de toute cette sensibilité vaut mieux pour vous que le trajet des mers. Faites-le avec courage, réitez-le, car il ne faut pas croire que pour que le sacrifice et le renoncement soient véritables, il soit nécessaire que la victime et l'objet du renoncement ne reparaissent plus. Réitez-les de votre mieux, sans impatience ni découragement. Ce que je vous recommande encore bien particulièrement, puisque vous continuez à m'appeler mon Père, c'est 1^o de vous fuir, de rester peu avec vous-même. J'aime par dessus tout la simplicité, et vous la mettriez en mauvaise compagnie en lui laissant fréquenter votre imagination. Vous avez encore une mauvaise compagnie au dedans de vous, c'est votre vive et délicate sensibilité. Ne lui laissez pas trop fréquenter votre dévotion, et pour cela 2^o soyez en communauté tant que vous le pourrez ; c'est là que Dieu vous veut, où il vous fera acquérir bien des mérites par l'exercice des devoirs de

la sainte amitié et de la charité que vous exercerez envers vos Sœurs et par le bon exemple d'édification que vous y recevrez. Ecrivez-moi, et croyez que c'est bien sincèrement que je m'intéresse à vous et que je vous recommande à Dieu.

XLIII.

A la même.

Mort de sa Sœur. — Mission de Nîmes. — Remerciements.

Nîmes, 29 mars 1826.

Je suis honteux, ma bien bonne Sœur, d'avoir tant tardé à répondre à la lettre si consolante, si intéressante que vous m'avez écrite au sujet de la mort de ma pauvre sœur ; vous me l'avez dépeinte telle qu'elle était, telle que je la connaissais. Il m'a été bien sensible de la voir jugée par des étrangers comme elle l'était par son propre frère ; ce qui me confirme dans l'espérance que j'ai conçue de son bonheur. J'ai été élevé avec elle ; excepté quelques années qu'elle a passées au couvent et moi dans les séminaires, nous ne nous étions pas quittés, et je peux bien certifier que je ne lui ai jamais vu un moment d'humeur, jamais entendu de sa bouche une parole que l'on puisse qualifier de péché. Elle est arrivée heureusement au terme ; je l'en félicite, je m'en réjouis avec elle ; mais

lorsque je reviens à moi, je me trouve dans un triste isolement ; je reste seul de ma génération. Je suis encore dans ce monde, mais mes frères et sœurs m'ont laissé la porte ouverte aux deux battants pour en sortir. Hélas ! que ne puis-je être prêt à la bien franchir ! Mais porter avec soi le compte à rendre d'un diocèse où l'on découvre souvent des choses affligeantes, et dont il faut pouvoir dire, non à un homme, mais à Dieu : Vous savez que ce n'est pas ma faute ! Ah ! ma chère Sœur, qu'il fait bon vivre religieuse au Sacré-Cœur ! Que j'échangerais bien volontiers ma place contre celle d'aumônier de votre maison : elle me servirait à moi-même, loin de m'offrir tant de dangers !

Je vous dois des remerciements pour la protection que vous avez accordée à notre mission par vos prières. Le succès en a surpassé toutes mes espérances : nos gens sont aussi fervents que si nos missionnaires continuaient à les prêcher. Le jour de Pâques, nous avons bien eu cinq cents communions d'hommes à la cathédrale, indépendamment de tous les autres jours, depuis que les pâques sont ouverts, et ce qu'il y aura encore jusqu'à ce qu'ils soient fermés ; de même dans les autres paroisses. Les missionnaires, selon leur usage, ont réuni tous nos catholiques en association. J'en ai commencé la visite par celle des ouvriers, artisans, gens de travail ; ils étaient bien deux mille. Je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes d'attendrissement en les voyant si recueillis, si contents de voir leur premier pasteur, si empressés de l'entendre, si attentifs, si dévotement respectueux : en vérité, ils avaient le maintien de religieuses bien dévotes et

bien ferventes. Si j'avais assez de prêtres dans la ville, Dieu lui ferait mériter d'être appelée la ville dévote ; mais je manque de ce côté.

Ce n'est pas à vous seule, ma chère Sœur, que j'adresse mes remerciements ; j'ai bien dans la pensée M^{me} de M...., qui ne s'est certainement pas épargnée pour nous valoir cette grande protection de Dieu, et qui a inspiré à sa bonne et fervente communauté de s'unir à elle pour nous valoir les bénédictions du Ciel ; et l'idée que m'ont laissée de leur charité tous les membres qui la composent, et que j'ai eu l'honneur de voir, ne me permet pas de douter qu'elles ne se soient portées de bonne volonté à me secourir. Combien j'ai donc de remerciements à distribuer dans votre maison ; chargez-vous de cette commission, ma chère Sœur, elle ne peut être en meilleures mains, et obtenez-moi d'avoir toujours des remerciements à faire.

Je sais que vous avez été bien souffrante tout l'hiver, habituellement de la fièvre. Qu'est-ce donc qui vous occasionne ces longues infirmités ? Sans doute Dieu veut vous faire gagner votre vie éternelle dans la vie d'ici-bas ; peut-être les fatigues, si ce ne sont celles du corps, celles de l'âme, vous éprouvent trop. Je voudrais savoir votre âme bien établie dans la paix, vous contentant humblement du genre de service de Dieu pour lequel il vous donne des grâces ; il vous en donne assez ; soyez reconnaissante, confiante, pensant que vous ne méritez pas que Dieu fasse de vous une sainte Thérèse, à laquelle vous avez justement une grande dévotion. Jouissez humblement, simplement, j'ajoute paisiblement, des grâces que Dieu vous

fait, des fautes qu'elles vous font éviter et du peu de bien qu'elles vous font pratiquer. L'Eglise solennise dans ce temps-ci cette paix de Dieu qu'il donnait à ses disciples chaque fois qu'il leur apparaissait : *Pax vobis.* A son exemple et en son nom, c'est ce que je vous dis, priant Dieu qu'il vous le dise lui-même ; c'est bien ce que le vif intérêt que je prends à vous me fait vous souhaiter dans toute l'ardeur de mon cœur, c'est le bien de votre âme ; ce peut être aussi le bien de votre corps. Je la souhaite aussi à M^{me} de M...., cette paix du Seigneur, et à toutes vos vertueuses compagnes.

XLIV.

A Sœur Ch.

Les maux que nous éprouvons viennent souvent de nous.

— Moyens d'avoir la paix.

Paris, 31 mai 1819.

Vous jugez très bien de vous et de votre situation, ma chère Sœur C..., quand vous dites que vos peines viennent de vous, que c'est vous qui vous les faites, parce que vous écoutez je ne sais quels petits sentiments d'amour-propre, de jalouse, de prétentions, qui vous inquiètent, vous tourmentent et troublent, on ne sait comment, le calme et la paix de votre âme. Ah ! si vous saviez aller tout droit votre petit chemin,

tâchant de plaire à Dieu selon la mesure des grâces qu'il vous en fait, ne cherchant point de perfection au delà de cette mesure, sans faire de comparaison avec d'autres, sans chercher autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de vous donner, vous appliquant à la pratique de la simplicité, de la docilité; vous soumettant à une vie humble, cachée en Dieu, exerçant la charité particulièrement envers vos Supérieurs et vos Sœurs, en leur procurant les contentements, les douceurs, les consolations que l'égalité de votre humeur, votre conduite humble, simple, facile, leur donneraient, pensant qu'étant un sujet de joie, de satisfaction pour eux, soulageant le poids de leur sollicitude, c'est Dieu même que vous remplissez de contentement et que ce sera lui qui vous rendra tout, et qui vous passera beaucoup de choses pour les services que vous aurez ainsi rendus à ceux qui le représentent près de vous, et les agréments que vous aurez procurés pour l'amour de lui aux personnes qu'il vous a associées. Faites quelques réflexions sur cela, ma chère Sœur, et j'espère que vous les ferez utilement. Au surplus, je m'en rapporte à ce que Mère F..... aura répondu à votre lettre; elle m'a fait part de ce qu'elle se proposait de vous écrire. Je n'ajoute donc à sa lettre que ce petit mot, et puis encore, ma chère Sœur, les assurances de ma sincère amitié et de tout l'intérêt que je prends à vous.

XLV.

A Sœur P.

Ne pas se faire servir. — Vivre dans la retraite et la pénitence.

Besançon, 5 avril 1817.

... Vous m'avez fait bien plaisir, ma chère Sœur, de m'écrire et de me parler un peu des fruits que vous avez conservés de votre retraite. C'est déjà quelque chose que les deux points que vous avez gagnés : celui de ne pas vous faire servir et de vous modérer sur un goût de fantaisie, et qu'on ne suit les trois quarts du temps que pour se désennuyer, et, en second lieu, celui de diminuer les relations avec les personnes séculières ; si sages soient-elles, elles ne connaissent point le renoncement religieux ; leurs conversations ne nous portent guères à nous renoncer nous-mêmes, ni à la vie intérieure. Pensez-vous avoir jamais dû à vos entretiens avec les personnes du dehors plus d'encouragement dans les mortifications, plus de facilité à faire vos méditations, plus de vigilance pour vous tenir dans la présence de Dieu ? Je ne le crois pas ; on prend avec elles une manière bien humaine de voir, de juger, d'estimer son état. Il n'est pas que vous ne vous souveniez d'avoir lu dans l'Imitation ce passage : *Plus je communique avec les hommes du dehors, et moindre homme je deviens !*

C'est déjà quelque chose que ce que vous avez gagné ; cela me donne de l'espérance pour le reste. On ne parvient pas du premier coup ; mais on parvient sûrement quand on ne se rebute pas et que l'on fait tous les jours quelques pas. Ne perdez pas de vue la vie pénitente, à laquelle vous vous étiez vouée dans votre jeunesse, et dont l'obligation reste toujours en vous, renforcée encore par la nécessité de faire pénitence. Qu'elle s'exerce donc, cette pénitence, par l'assiduité au travail, sans trop écouter sa santé et se rebuter par quelques souffrances, par la mortification de la volonté, toujours soumise à l'obéissance, par le retranchement de tant de paroles inutiles, qui en entraînent avec elles un grand nombre qui ne sont pas toujours, à beaucoup près, selon l'esprit de Dieu, et qu'il ne sera pas possible de justifier à son jugement. Faites attention à cet article ; que ce soit toujours les intérêts de Dieu, le bien spirituel du prochain, l'avancement de vos Sœurs dans la vie spirituelle et la perfection des vertus de leur état, qui vous mettent des paroles dans la bouche. Par la mortification aussi dans le boire et le manger, toujours contents de ce que l'on nous donne, et toujours disposés à faire volontiers à Dieu le sacrifice de ce que la sensualité désire.

Je n'ai point entendu parler du projet de rétablissement d'une de vos maisons. Je crois bien que s'il en existait, vous ne pourriez guère vous dispenser d'y rentrer ; mais je ne vois aucune apparence qu'il s'en forme de sitôt. Que vous signiez ou non une pétition à ce sujet, c'est là une de ces choses qui me semblent fort indifférentes, tant il y aurait loin encore d'une pétition à une exécution. Méritez, ma chère Sœur,

par votre grande fidélité à la règle extérieure d'une Hospitalière et à la double règle intérieure d'une Hospitalière et d'une Annonciade, que le bon Dieu veuille bien aider au rétablissement de ces institutions, si précieuses autrefois pour sa gloire.

Je sais que vous avez été spécialement chargée du soin de notre chère Sœur L..., et nous vous devons des remerciements pour tout ce en quoi vous avez travaillé à son rétablissement. Elle recevra bien de votre part les félicitations que je lui adresse sur le retour de sa santé et tout le contentement que j'en éprouve.

Bonjour, ma chère Sœur P..., croyez bien à tout l'intérêt que je prends à votre retour aux vertus du saint état que vous avez embrassé et à tous les sentiments que je vous ai voués.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XLVI.

A la même.

Il l'exhorte à ne pas se flatter.

Besançon, 24 novembre 1818.

En vous répondant, ma chère Sœur, je n'ai qu'à vous inviter à vous occuper profondément des réflexions que renferme votre lettre. Vous connaissez ce qui vous manque pour être ce que le bon Dieu veut que vous soyez; vous voyez la cause de tous les dé-

fauts qui vous restent ; vous sentez la nécessité de les corriger. Je n'ai donc qu'à vous dire : Mettez la main à l'œuvre. Le temps presse, l'Epoux va venir ; hâtez-vous d'orner votre lampe. Il vous a appelée dès votre jeunesse à une vie parfaite, mortifiée, semblable à la sienne. Les circonstances ne vous ont pas déchargée de cette obligation, tout en vous mettant dehors de votre couvent, et elles subsistent d'autant plus que vous vous retrouvez dans votre communauté, où les observances, les renoncements, le détachement de soi-même, les mortifications, les œuvres de pénitence, rien, en un mot, de ce qui est religieux, qui constitue des Religieuses, des filles renoncées, sacrifiées à Dieu, n'est étranger. Ne vous rassurez pas sur le prétexte de quelques besoins. Il est plus dangereux de faire moins qu'on ne peut que de faire plus qu'on ne doit. Le moment approche, comme vous le remarquez, où il serait bien pénible de n'avoir à offrir à Dieu que des prétextes d'abstinences, de mortification ; les recevra-t-il ? Nous contenteront-ils nous-mêmes ? Peut-être Dieu a-t-il voulu que vous fussiez témoin de la mort d'une bonne et vertueuse Sœur pour aider par là à vos bonnes réflexions et vous porter àachever votre carrière d'une manière qui répare le passé et vous assure la récompense que Dieu promet à ceux qui auront fidèlement correspondu à ses grâces. Recevez mon avis, ma chère Sœur, comme le témoignage sincère de mon parfait dévouement.

XLVII.

A la même.

Il s'excuse de ne pas lui avoir écrit. — Il l'exhorte à la persévérance.

Besançon, 18 août 1819.

Non, ma chère Sœur, ce n'est pas indifférence et défaut d'intérêt à ce qui vous regarde qui m'ont empêché de vous écrire. Si j'avais cru qu'une lettre fût nécessaire au succès de votre retraite, vous l'auriez sûrement reçue. Mais vous avez Mère à Besançon, Mère à Salins, un bon Directeur près de vous. Vous m'avez encore moi-même en un sens. J'ai mis toute ma science dans le P. Judde, que vous ne manquez pas d'avoir. Vous voilà donc bien secourue, bien étayée de tous côtés. Les grâces de Dieu ne vous manquent pas, et je vois avec grand plaisir qu'il vous en a bien pourvue dans votre retraite. Je ne peux rien vous dire de nouveau. Quand je vous dirais : Soyez une fille bien renoncée à vous-même, bien mortifiée, parce que vous ne pouvez entrer dans le Ciel qu'en qualité de Religieuse, et qu'une Religieuse doit être cela, je ne vous apprendrais rien. Dieu vous l'a dit, et je ne doute pas, comme je le lui ai déjà demandé et comme je lui demanderai encore pour vous, que les fruits de votre retraite dureront, que vous serez fidèle à vos résolutions, et que vous leur donnerez pour garant un esprit de mortification, de pénitence,

de renoncement, qui vous fera être tout à Dieu. J'espère que dans quelque temps vous nous donnerez de vous des nouvelles bien consolantes. Je les attends avec tout l'intérêt que je prends à vous, et dont je vous prie d'être bien persuadée. Je suis avec une bien sincère affection, ma très chère Sœur, votre très humble serviteur.

XLVIII.

A Mère F.

Il lui annonce son arrivée à Paris.

Paris, 4 novembre 1817.

Il ne me reste que le temps, ma bonne chère Mère, de vous souhaiter le bonjour en renfermant sous ce pli, à votre adresse, ma petite pacotille de réponses à nos chères Sœurs. Si je suis court avec vous, vous ne m'en voudrez pas à raison de la distribution que je vous donne à faire de mes petits mots à plusieurs de vos chères Sœurs ; je trouverai grâce par là auprès de vous. Dites bien des choses pour moi à toutes celles à qui je n'écris pas. Il me tarde de recevoir de vos nouvelles. Les miennes ne seront pas bien fraîches quand elles arriveront ; mais elles ne sont pas assez intéressantes pour être prônées et mises à la poste. Quand nous reverrons-nous ? Je n'en sais rien. Mon séjour ici sera assez long pour nous accoutumer à une séparation. Imaginez que nos papiers ne sont

pas encore partis pour Rome. S'ils partent, je n'en attends pas le retour avant le mois de janvier. Nous espérons toujours que le temps nous donnera des lumières, et il ne fait qu'épaissir nos ténèbres. Comment vous en tirerez-vous le 21 et les jours précédents ? Je les passerai bien sûrement avec vous ; mais, hélas ! ce sera depuis la rue Saint-Maur. Nous allons en ce moment à la messe du Saint-Esprit à Notre-Dame, où tous les nouveaux évêques sont invités. Demandez à Sœur B... si elle persiste toujours dans sa prophétie ; en vérité, cela me donnerait quelque espérance. Comment va-t-elle ? Dites-lui bien des choses de ma part. Mes tendres compliments à Mère C..., à MM. nos prêtres ; le bonjour à la bonne M.... Au plaisir, ma bonne chère Mère, de recevoir de vos nouvelles.

XLIX.

A la même.

Les évêques nommés sont à Paris. — Pension rue Saint-Maur.
— Il désire revenir à Besançon.

Paris, 29 septembre 1817, rue Saint-Maur, N° 12.

Voilà bien quinze jours que je n'ai entendu parler de votre hôpital ; croyez-vous que ce ne soit pas là un long jeûne. J'ai écrit à Mère C..., parce que je présumais bien que vous étiez à Salins ; elle vous aura envoyé ma lettre ; j'adresse aussi celle-ci à Sa-

lins. Si elle ne vous y trouve pas, c'aura toujours été pour moi l'occasion de dire un petit bonjour à Mère R..., qui vous la renverra. J'attends sous quelques jours une réponse de Mère C..., mais elle ne peut pas encore être arrivée.

Il me tarde d'en avoir de vous, ma bonne Mère F..., et surtout d'apprendre que vous vous tenez bien ferme au milieu de vos nombreuses et diverses occupations, que rien ne vous déroute, que votre foi et votre confiance en Dieu vous soutiennent puissamment, que vous entrez souvent en conseil avec lui pour prendre vos déterminations ; que là vous ne prétendez qu'à une voix consultative, et que Dieu a toujours la voix prépondérante. Voilà comme est ma chère Mère F... ; n'est-ce pas que je la connais bien ? Je suis bien sûr qu'en me lisant, elle ne tournera pas la tête comme quelquefois.

J'ai mandé que j'avais vu Mère A... ; je suis resté longtemps avec elle, nous avons fait ensemble une revue de l'hôpital. Les chapitres de la Sœur et de la nièce ont été longs ; elle prend un bien vif intérêt à Sœur S..., et comme je ne m'intéresse pas mal à elle aussi, nous en avons parlé longtemps. Que Sœur S... s'encourage, elle est appuyée auprès de Dieu par de bonnes et ferventes prières. J'espère, à mon retour, être bien content d'elle. J'ai dit à Mère A... que quand j'aurais la tête un peu malade, j'irais la raccommoder auprès d'elle. Elle acquittera votre dette avec usure, car je trouverai plus de ressource en elle que vous n'en trouviez avec moi ; aussi je crois que j'en aurai encore plus besoin que vous. Je ne sais bien véritablement où nous en sommes. Si j'étais au

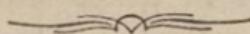
coin de votre feu avec Mère C..., j'en dirais davantage. Au surplus, tout est arrangé, conduit par la Providence ; suivons-la partout où il lui plaira de nous mener, et dussions-nous arriver seuls, espérons que nous arriverons à la grande fin où nous devons tous tendre. Presque tous les évêques nommés sont à Paris. Quand seront-ils à leur destination ? S'ils n'y sont conduits que par les chambres, d'après les élections qui viennent de se faire, d'après les dispositions dans lesquelles on les suppose, et surtout si la santé du pape ne lui permet pas de tenir des consistoires, j'aurai encore le temps d'aller prêcher chez vous Avent et Carême avant d'aller ailleurs.

J'ai officié samedi à la pension de mes nièces ; c'était le jour anniversaire de l'établissement de cette maison. Imaginez qu'il y a 180 religieuses, parce que c'est un chef-lieu, et qu'il y a un nombreux noviciat. La Supérieure, fille d'esprit et de mérite, m'a fait de son noviciat le tableau qu'on peut faire du vôtre ; elle admire comment on peut trouver un bon nombre de jeunes personnes bien pieuses, bien innocentes, avec de l'esprit et des talents, sans savoir leur catéchisme. Dieu suit en cela sa marche ordinaire ; il donne par lui-même des grâces de justice, d'innocence, de sainteté ; mais il ne donne celles de l'instruction que par le ministère des hommes. Je crois que saint Paul avait la grâce sanctifiante et l'amour parfait quand il se releva sur le chemin de Damas, mais il n'eut l'instruction que par le ministère d'Anamie. Que le bon Dieu protége votre bonne jeunesse !

Je pense que vous êtes contente de votre voyage

de Salins. Les grâces de Dieu, si abondantes sur cette maison et si bien senties par toutes celles qui l'habitent, forment, j'en suis persuadé, des Religieuses bien dévouées et bien renoncées. Faites ample mémoire de moi à toute la communauté de Besançon. J'ai toujours quelques-unes de nos Sœurs présentes à l'esprit : Sœur B... et toute sa belle jeunesse, les Sœurs des salles, de la pharmacie, du four, de la cuisine. Elles ont toutes souvent ma visite, et quelquefois je me persuade qu'elles pensent à moi. Que fait notre petite Sœur B... ? Il serait plaisant que sa prophétie s'accomplît, mais il serait bien agréable pour nous que Dieu lui rendît la santé. Je l'accompagne en esprit dans les voyages qu'elle fait pour aller chercher le bon Dieu ; et en lisant l'évangile d'hier : Prenez votre lit et allez-vous-en chez vous, je pensais que si le bon Dieu voulait lui dire : « Prenez A... dans vos bras et emportez-la, » il nous ferait bien plaisir ; mais Dieu agit pour lui ; soyons contents comme l'est Sœur B...

Dites quelque chose pour moi en particulier à Sœur M... Que je voudrais la voir calme, tranquille, contente ! Bonjour, ma bonne Mère F... ; bien des choses à votre compagnie Sœur G...



L.

A la même.

Nouvelles de Paris. — Saint-Sulpice. — Promesses cléricales.
— Evêques nommés. — Concordat. — Avis de direction.

Paris, 24 novembre 1817.

Il me tarde, ma chère Mère F..., d'apprendre comment s'est passée chez vous la fête de la Présentation; en attendant, je vais vous dire comment elle s'est passée pour moi. Il faut prémettre que c'est aussi la grande fête du séminaire de Saint-Sulpice, jour où l'on fait une rénovation non de vœux, mais de consécration à Dieu dans l'état ecclésiastique; nous y étions réunis au moins une trentaine d'évêques, tant anciens que nouveaux, tous élèves de la maison, un grand nombre de prêtres et de curés de Paris, notamment M. Desjardins, qui va être vicaire-général de Paris, tous aussi anciens séminaristes de Saint-Sulpice. Le cardinal de la Luzerne devait officier et faire la cérémonie; s'étant trouvé indisposé, c'est M. de Quélen, actuellement évêque de Samosate, qui l'a remplacé. Après la messe, tous les évêques sacrés, et au milieu d'eux l'évêque officiant, ont prononcé à genoux au pied de l'autel les paroles que l'on dit en recevant la tonsure : *Le Seigneur est ma portion et mon héritage;* puis l'évêque s'est assis devant l'autel, et les évêques nommés deux à deux, un cierge à la

main, ont répété les mêmes paroles et ont reçu l'accolade de l'évêque officiant ; ensuite les autres prêtres, les séminaristes, qui ont baisé l'anneau et reçu la bénédiction. Nous avons été privés du mot de salut que n'aurait pas manqué de nous dire le cardinal, et ce en quoi personne n'aurait osé le suppléer, sans préparation, au milieu d'une pareille assemblée. Mais la cérémonie, en nous rappelant d'anciens et si intéressants souvenirs, en nous réunissant en si grand nombre pour renouveler notre dévouement à Dieu, sous les auspices de la Sainte Vierge, dans une maison qui a été notre berceau à notre naissance ecclésiastique, au moment de nous séparer pour répandre, le flambeau de la foi à la main, sa divine lumière dans tous les coins de la France, en disait beaucoup et fournissait assez d'aliment à la pensée. A la cérémonie de l'église a succédé celle du réfectoire, où nous avons tous diné avec les séminaristes. Vous concevrez aisément, ma bonne Mère, que ça été pour moi un vrai jour de fête ; mais comme il ne peut y avoir dans ce monde de bonheur sans mélange, de temps en temps me venait en esprit la Présentation de l'Hôpital, où je recueillais aussi de grands sujets de joie et d'édification, et dont j'étais privé ; je voyais cette fête plus sèche encore pour vous qu'à l'ordinaire ; je jeûnais donc un peu avec vous, tandis que je faisais ici bonne chère ; mais je pensais en même temps que Dieu vous servait par ses propres mains ; que vous saviez ne pas arrêter votre esprit aux mains visibles qu'il emploie, mais bien goûter les dons spirituels que la foi, la confiance, le renoncement aux choses sensibles, savent attirer ; et que vous étiez si fortement occu-

pées de la satisfaction d'offrir à Dieu un renouvellement de fidélité, de dévouement, que vous ne pensiez même pas si quelque autre chose vous manquait. Telles étaient toutes nos chères Mères et Sœurs et Novices.

Vous voyez, ma Mère, que je fais votre lettre, et avec assez de vérité sans doute, avant même que vous ne l'écriviez. Ecrivez-la néanmoins, car ce sont là des choses que l'on aime à entendre répéter. Et notre petite Sœur B..... a-t-elle aussi pu aller à l'église renouveler son immolation habituelle et s'assurer de plus en plus la grande grâce, la persévérance jusqu'à la fin ? Persévère-t-elle aussi à croire que je resterai à Besançon ? Est-ce d'elle que vous en tenez l'espérance ? Je voudrais la partager, et quoique je ne le puisse, j'aime toujours à l'entendre dire.

Voilà donc le concordat sur le tapis. Je crois, au fond, qu'il passera ; mais jusqu'à quel temps suis-je destiné à être ici ? Nos papiers ne sont pas encore partis pour Rome ; peut-être n'y seront-ils envoyés qu'après que la loi aura été rendue, c'est-à-dire à la fin du mois prochain. Ils n'en reviendront peut-être pas avant le mois de février, et il me paraît incertain que nos sacres aient lieu avant Pâques ; ainsi vont les choses dans ce monde. Mon Dieu ! pourquoi s'en occupe-t-on tant et pense-t-on à autre chose que de savoir comment elles vont pour l'autre ?

À la question que vous me faites à l'égard de votre chère Sœur M... A..., je reconnais que j'ai oublié de vous faire une commission qu'il tenait bien au cœur de Sœur I... que je vous fis. Mère A... est Maîtresse des Novices ; elle n'a pas été continuée

Prieure au bout des trois ans, parce que la santé de Mère R... est fort mauvaise ; que si elle était venue à mourir dans le second triennal, on aurait été fort embarrassé de donner un successeur à Mère A..., au lieu qu'au moyen de cette fériation, on pourra espérer de l'avoir encore six ans Mère, ce qui donnera le temps à quelque autre Sœur de se former pour la remplacer. Madame L..., dont j'ai parlé dans une de mes lettres, est la princesse de Condé.

Je partage bien un peu vos craintes, comme je l'ai mandé à Mère C..., sur ce trop grand rapprochement et cette grande confiance entre Sœur N... et Sœur N... Cela n'est pas bien aisé à arranger, par la crainte de faire naître des idées qui peut-être et probablement n'existent pas. Cependant, Sœur N... peut n'être pas bien surprise d'un avis de précaution à cet égard et des restrictions qui en seraient la suite. Le bon Dieu vous inspirera bien, ma Mère, ce que vous aurez à faire. Moi, je n'ai qu'un mot à vous dire : Dieu est avec vous, vous le voyez assez, toute myope que vous êtes ; allez avec confiance ; pourvu que vous n'agissiez pas sans y avoir un peu pensé, faites après cela tout ce à quoi vous penchez, tout ce qui vous paraît utile, et ne revenez plus sur ce que vous aurez fait. Vous avez aussi un grand acte de foi, de confiance en Dieu, qu'il a mis à votre portée et qu'il faut tâcher de faire. Moins vous avez humainement confiance en votre confesseur, plus il faut voir en lui Notre Seigneur. Fermez les yeux quand vous vous confessez, représentez-vous Jésus-Christ conversant avec tant de bonté avec les hommes, écoutant le récit de leurs besoins, ou prononçant ces paroles : *Celui qui vous*

écoute m'écoute ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez... Figurez-vous bien que c'est à ce même Dieu à qui vous parlez ; distrayez-vous de la pensée de l'homme qui vous écoute ; figurez-vous de même, vous avez assez d'imagination pour cela, peu importe la voix, le ton, la forme dans celui qui parle ; mais toujours Jésus-Christ présent à l'esprit, croyant que c'est de sa bouche que sortent les paroles que vous entendez, lui disant bien quelquefois, si vous voulez : Parlez, Seigneur, parlez-moi. S'il ne vous en dit pas davantage, retirez-vous, bien persuadée ou que c'est là tout ce qu'il vous faut, ou que Dieu y suppléera quand vous en aurez besoin. Vous serez sûre alors que tout est produit en vous par la grâce, et qu'il n'y a point de mélange humain ; votre confiance s'accroîtra ainsi par votre foi.

Je suis convaincu d'avance que vous avez été bien bonne, bien charitable pour Mère C... pendant sa retraite, et qu'elle vous aura bien remboursée de vos avances par les fruits édifiants, et dont vous retirerez aussi profit, qu'elle aura cueillis dans ces saints jours. Voilà une carrière de retraite bien ouverte, j'en suis convaincu. Que notre Mère C... prenne courage, Dieu lui permet de reconnaître en elle l'effet de ses grâces comme un motif de reconnaissance et d'encouragement ; je l'en félicite de tout mon cœur. Mille choses, ma Mère, et tout ce que vous saurez de plus affectueux à toutes nos chères Sœurs, et je les charge de la même commission envers vous. Cette double commission ne peut être en meilleures mains, et mon intention était bien de la placer ainsi. J'ai encore une belle journée pour lundi, je dois la passer dans

la maison où mes nièces sont en pension ; il doit y avoir plusieurs professions et prises d'habit. Les Pères spirituels et temporels de la maison y seront ; il y aura plusieurs évêques, et le maréchal Macdonald, qui, comme chancelier de la Légion d'honneur, est le chef temporel de cet établissement, doit s'y trouver.

J'ai reçu une lettre de Sœur B....., qui me parle du nouvel hôte que vous avez chez vous ; il est plus heureux que moi ; il sera plus content. Je lui pardonnerai son bonheur s'il sait vous parler de moi avec vérité ; c'est là ce qui fera sa gloire, et à moi une grande satisfaction. Je remercie bien Sœur B....

LI:

A la même.

A l'occasion de la mort d'une jeune Religieuse, il lui parle de la maison et de la communauté des Hospitalières qui sont au ciel.

Paris, 4 septembre 1817.

Je quitte mes occupations, ma chère Mère, pour répondre à votre triste lettre et mêler mon affliction à la vôtre. Je regrette bien cette bonne et jeune personne, sur qui il était si permis de fonder d'heureuses espérances. Dieu a voulu que le bien que vous en attendiez se bornât au grand sujet d'édification dont elle a été pour vous au moment de son départ de votre maison du temps pour aller dans votre maison de l'éternité. Elle n'est pas sortie de

vos congrégations ; elle ne cesse pas de compter parmi vous, quoique n'y habitant plus. Elle n'a fait que changer de demeure et de compagnes ; elle est dans une maison d'Hospitalière qui tient à la vôtre, elle est avec vos Sœurs. Combien vous en avez déjà, et que vous avez connues, que le bon Dieu sert, soigne actuellement dans la demeure du ciel, parce qu'elles l'ont bien soigné et servi dans sa demeure sur la terre ! Quand vous comptez le nombre de vos maisons, mettez toujours en tête votre maison du ciel ; elle est par excellence celle de chacune de vous. Toutes n'iront pas à Neuchatel ou à Salins ; celles qui iront n'y seront que pour un temps ; mais toutes iront et demeureront toujours dans la maison céleste. Liez toujours ensemble ces idées de vos demeures : Besançon, Neuchatel, Salins, le ciel, voilà vos demeures pour le temps et l'éternité. Le noviciat, qui se fait à Besançon, n'est pas seulement une préparation au service des trois premières, mais aussi à celui de la quatrième maison. Quand on sait s'y rendre propre, quand on s'est bien entretenu dans le service et les vertus d'une Hospitalière des premières, on passe doucement et nécessairement au bonheur et aux délices de la quatrième. Que c'est bien folie de s'attacher au séjour de l'une et de l'autre de ces demeures que, bon gré malgré, on n'habite que pour si peu de temps ! Compromettre sa réception dans la maison du ciel pour s'attacher trop à celles de la terre, tenir à son existence à Besançon plutôt qu'à Neuchatel ou à Salins, compter pour beaucoup de se trouver avec telles compagnes plutôt qu'avec telles autres, d'être occupée à tel emploi plutôt qu'à

un autre, attacher son bonheur à des choses qui n'ont point de fixité et de permanence, ne savoir faire un sacrifice de patience, de complaisance, de support, ne serait-ce pas retrancher de la congrégation, je ne dis pas la plus belle, mais je dis la seule belle de ses maisons, celle du ciel, et les plus saintes de ses Sœurs, celles qui l'habitent, celles qui sont si parfaites par la vue de Dieu et les rayons de sa gloire qui les couvrent; celles qui vous regardent toujours comme leurs Sœurs, qui ont toujours les yeux sur vous, qui parlent sans cesse de vous à Dieu, qui lui font valoir, en les lui montrant, tous les sacrifices que vous faites, toutes les résistances que vous opposez à la nature afin de lui plaire, qui se réjouissent dans la gloire que vos Sœurs procurent à Dieu comme si elles étaient les leurs, qui prennent part à vos mérites comme leur étant communs par l'union en congrégation dans laquelle vous vivez avec elles? Entretenez soigneusement cette sainte et précieuse union; dites souvent, dans vos peines, dans vos tentations, dans vos chagrins : O nos Sœurs du ciel, venez à mon secours! comme dans un embarras vous appelleriez une Sœur qui serait près de vous; et pour le bien commun, dites souvent aussi : O nos Sœurs qui habitez notre maison du ciel! protégez votre maison de Besançon, de Neuchatel, de Salins; ah! puisse le même esprit, le même amour pour Dieu, le même désir de sa gloire, qui sont en vous, tout animer, tout vivifier dans toutes vos Sœurs et dans toutes vos maisons!

Je me console ainsi, en vous parlant, ma Mère, et en parlant à nos Sœurs du départ pour la maison du

ciel de votre jeune Sœur. Quelques mois de noviciat lui ont suffi pour la conduire à la profession qu'elle a fait immédiatement dans les mains de Dieu. Que ce ciel nous est donné à bon marché ! Un verre d'eau, un peu de bonne volonté, quelques mois de sacrifices, un moment de repentir, nous l'obtiennent. C'est que Jésus-Christ l'a payé pour nous. Quelle belle avance il nous a faite ! Profitons-en, et puisqu'il nous a laissé si peu à payer pour que nous jouissions de l'intégrité de l'acquisition qu'il a faite pour nous, payons généreusement ; tout bien considéré, cela nous coûtera encore moins que la dépense que nous aurions à faire pour obtenir les petites jouissances de cette vie, si incertaines, si vacillantes et si peu durables.

Je n'ai pas encore reçu la lettre que vous m'annoncez ; j'ignorais que vous eussiez tant de malades. Vous me dites que Sœur M... est hors de danger ; je ne l'y savais pas. Comment est-ce que sa maladie, que je croyais finie quand je suis parti, s'est renouvelée et aggravée ? Il me tarde que votre première lettre m'arrive.

J'ai reçu très exactement celle que Mère S.... m'a écrite au sortir de sa retraite. Je vous en ai adressé une pacotille pour nos Sœurs, que M. C.... de N.... a dû emporter, et qui arriveront les premiers jours de la semaine prochaine. Vous feriez peut-être bien d'envoyer mardi chez lui, mais je ne sais pas où il demeure, c'est celui qui a épousé M.... de N..., savoir s'il n'a pas un petit paquet pour vous : vous l'auriez plus tôt au moyen de cela.

Courage, ma bonne Mère N.... A côté de votre

affliction ne trouvez-vous pas une grande consolation à avoir autant de motifs que vous en avez de croire bienheureuses celles de vos filles que vous avez perdues ? Les avez-vous à d'autres fin que pour les envoyer au ciel ? Les vues de Dieu sur cette bonne jeune personne ont été remplies. Dieu, qui voulait en faire une élue, une sainte, l'avait placée dans votre maison, il vous l'avait confiée. Dieu fait donc de votre maison un lieu de sanctification, une voie pour arriver au ciel ; il place sous votre direction, sous votre autorité, les âmes chéries qu'il veut béatifier. Oh ! que votre confiance, votre amour, votre dévouement, doivent être grands, immenses, infinis ! Je salue bien nos Mères, toutes nos Sœurs, que j'honore, que je respecte comme membres de la congrégation des saintes.

LII.

A Sœur B.

Il l'exhorté à la patience dans les maux. — Il regrette le ministère qu'il remplissait à l'hôpital.

Paris, 1818.

Que j'ai eu de plaisir, ma très chère Sœur, à voir votre écriture ; il me semble que je peux me vanter d'avoir reçu une lettre d'une âme du purgatoire. Vous la représentez, non pas seulement par vos souffrances, hélas ! toutes souffrances ne sont pas un purgatoire, mais par les soins particuliers que Dieu prend

de vous, par les grâces qu'il vous fait, par les sentiments de résignation, de pénitence, d'acquiescement à ce que vous fait éprouver sa main, ce semble, bien sévère, qui vous frappe, mais vraiment bien paternelle, bien tendre, qui vous purifie et qui veut vous rendre semblable à lui, afin que vous puissiez vous mêler, vous confondre avec lui, quand le travail de son amour et de sa miséricorde sera accompli. L'ange consolateur que Dieu envoie aux âmes du purgatoire pour les soutenir dans leurs souffrances, vous est aussi envoyé : vous pensez ce qu'il vous fait penser, vous êtes consolée de ce qu'il met dans votre cœur ; il vous communique un peu de son amour pour Dieu ; de son empressement à faire sa volonté, de son désir de le glorifier. Oh, tout ce que vous tenez, c'est de la bonté de Dieu ; car de vous-même, pauvre fille d'Adam, que pouvez-vous ?

Je voudrais pouvoir reconnaître de même en vous le don de prophétie ; je ne vous le conteste pas, mais j'avoue que je n'y ai pas encore une foi bien ferme. Si c'est la volonté de Dieu que je retourne endosser le surplis de l'hôpital, et jamais postulante en prenant l'habit ne s'est dépouillée des affiquets du monde avec plus de goût que je n'en aurais à échanger la mitre, fût-elle brodée par S...., contre le jabot qu'elle a brodé à M. son père ; si telle est, dis-je, la volonté de Dieu, elle sera accomplie, mais avec trop de goût pour que ce soit avec grand mérite. Priez pour moi, ma chère Sœur, souffrez un peu pour moi, et surtout pour l'Eglise de France ! Ce moment est bien intéressant pour elle et bien grave.

Bonjour, ma très chère Sœur.

LIII.

A Mère F.

Il lui interdit le cilice. — Il l'exhorte à un autre genre de mortification. — Respect, estime, amour pour le prochain. — Ne pas trop tenir à l'honneur de la Congrégation.

Paris, 1818.

Le bon Dieu est lui-même votre conseil, ma chère Sœur ; il vous a fait connaître ce qui peut lui déplaire en vous ; il vous a indiqué les moyens que vous avez à prendre pour corriger et perfectionner tout ce qui n'est pas encore au degré des grâces qu'il vous accorde. Agissez d'après ses mouvements et ses lumières ; je ne vois rien dans votre lettre qui puisse me faire douter que vos idées, votre plan, vos résolutions, ne soient un nouvel effet de ses grâces ; suivez-les, je n'ai rien à y ajouter. Mais j'ai à retrancher les cilices et toutes mortifications corporelles qui tendraient à vous échauffer et à nuire à votre santé. Je dirai bien, puisque M^{lle} D... m'a appris à le dire, car je ne sais si je l'aurais dit de moi-même : Mourez, mourez toujours, mais en immolant à Dieu votre santé et votre vie par les œuvres de la charité qu'il vous a appelée à remplir, et non par les macérations dont il a fait l'exercice d'un Père de la Trappe ; la douceur, la patience, l'enchaînement intérieur du vieil homme autant que faire se peut ;

au dehors un visage toujours égal où ne se remarquent jamais ni vivacité, ni impatience, ni ennui, voilà la mortification qui me semble propre à une vie active, à une vie de charité, à une Maîtresse de novices, et ces mortifications-là sont bien aussi pénibles, et certainement plus difficiles, que la souffrance d'une petite peine corporelle.

Sur l'article de l'amour-propre, faites attention à ne pas vous tromper, en prenant pour péché le sentiment que vous en éprouvez. Vous verrez dans le supplément des lettres de M^{me} D... que *penchant* n'est pas *péché*. La première idée que ce misérable amour-propre nous présente sur l'utilité, les moyens, les talents que Dieu a mis en nous, est purement l'effet du péché originel; or, Dieu nous a remis ce péché et tout ce qui s'ensuit nécessairement. La seconde idée en est bien aussi un effet, mais non un effet nécessaire; elle dépend de nous selon la mesure de notre attention, de notre réflexion, et il nous est imputé dans cette proportion. Evitons donc soigneusement, du moment où nous nous en apercevons, les retours sur nous-mêmes, les petites complaisances et surtout les comparaisons qui emportent encore quelque chose contre la charité; nous ne valons réellement que ce que nous valons aux yeux de Dieu, et Dieu estime notre valeur par notre degré d'amour pour lui. Hé! qui sommes-nous pour faire en ce genre une estimation comparative? Souvent c'est celle qu'on méprise ou, si vous voulez, qu'on estime moins et que l'on croit la moins utile, qui, par des actes de vertu et de charité que nous ne connaissons point, attire sur nous les grâces et les

lumières de Dieu qui nous rendent utiles. Il serait fâcheux de courir les risques d'une grande ingratitude envers une bienfaitrice. Comme il est toujours plus facile d'être maître d'une action que d'une pensée ; pour expier les fautes toujours un peu douteuses de la pensée, traitons extérieurement avec estime, considération, respect, les personnes qui, par leur extérieur et ce qui paraît au dehors, nous inspireraient le moins ces sentiments. J'entends louer dans le monde l'honnêteté, la politesse d'un homme d'esprit qui écoute avec attention, avec égard, les bêtises qu'on lui dit et qui y répond, sans laisser apercevoir à celui qui parle qu'il le juge ce qu'il est. La politesse est l'extérieur de la charité. Faisons autant pour être charitable qu'on en fait dans le monde pour être poli. Charité, humilité, tout cela n'est qu'un... Dieu est assez bon pour mettre le remède à côté du mal. L'amour-propre, pour peu qu'on y réfléchisse, mène à l'humilité, qui le guérit. On se dit : Depuis le temps que je m'essaie à la vertu, à la perfection, après tant d'exemples, d'instructions, de grâces intérieures de Dieu, je suis encore toute prête à m'élever au dedans de moi ; à me placer sur un petit trône dans mon cœur et à voir avec complaisance toutes mes idées, mes souvenirs, mes actions, mes services venir, comme mes sujets, se prosterner à mes pieds pour m'offrir leurs hommages. Et pendant que je donne cette audience, Jésus-Christ, où est-il ? Et sa croix, ses souffrances, ces ignominies, assisteront-elles aussi au triomphe où je me plais ? Pour goûter celui-ci, j'éloigne Jésus-Christ. Voilà où j'en viens encore ! Le mal ne conduit-il pas au re-

mède ? Mais attention à ne pas prendre le penchant pour le péché, et la tentation pour l'acte consommé.

Sur l'article de la situation de votre maison, je crois que tous tant que nous sommes, moi pour le premier, nous voyons les choses bien humainement, bien naturellement ; plus affectés peut-être, du moins en un sens, de ce qui l'intéresse aux yeux des hommes qu'aux yeux de Dieu. Nous avons tous notre caractère bien conservé ; nous agissons tous d'après lui. Voilà l'état habituel ; Dieu n'a guère que l'exception que la réflexion lui donne. Quand nous estimons les fautes et que nous les pesons, oh quel poids l'honneur de la maison met dans la balance ! Je sais bien que dans l'honneur de la maison, il entre beaucoup de l'honneur de Dieu et de la religion ; mais s'il y a du bon poids, ne vous semble-t-il pas que l'honneur de la maison en fait une bonne partie ? De là vient peut-être que Dieu aide pour la part qu'il a. La chose va, mais les peines, les craintes, les embarras, les contrariétés, vont aussi. Tout n'est pas, je suis loin de le croire, sur le compte de la Maîtresse des novices. Nous suivons trop notre caractère ; nous tendons trop à la réputation. Voilà sur cet article les deux points de mon discours.

Je vous écris, puisque vous l'avez voulu. Ma lettre ne vaut guère que pour être brûlée. Je me recommande à votre souvenir devant le Saint Sacrement.



LIV.

A la même.

Il la félicite sur sa retraite. — Difficultés. — Consistoire. — Agir après avoir consulté Dieu.

Paris, 20 janvier 1818.

Vous voilà donc en retraite, ma bonne chère Mère F..., et peut-être en êtes-vous déjà sortie ; peut-être aussi vous êtes-vous un peu impatientée contre moi de ne pas recevoir de mes nouvelles dans votre solitude. Hélas ! je ne suis guères en état, au milieu du tourbillon de cette ville, et préoccupé des affaires qui m'y retiennent, d'avoir des idées bien calmes, bien rassises, bien dégagées de la rouille de ce monde, dignes d'occuper une sainte âme qui fait trêve avec les choses de la terre, qui sert Dieu avec les Anges, qui pratique la religion du ciel, où l'on ne dispute pas, comme ici-bas, sur tout ce qui concerne le culte qui est dû à Dieu. J'aurais bien plus besoin que vous d'une retraite, car souvent je m'indigne, je m'impatiente, je murmure, en voyant l'opposition des uns, l'indifférence des autres dans ce qui concerne les intérêts de Dieu. On a déjà bien de la peine à supporter ces contrariétés quand on ne fait que les conjecturer ; mais quand on voit, quand on entend, on ne se borne pas à gémir, on s'irrite, on se fâcherait tout de bon si on osait. Faites-moi part un peu

de cette soumission à la volonté de Dieu que vous avez puisée en retraite, de cet heureux rapprochement, de cette douce union avec lui, qui transforment les peines, les contrariétés en mérites, en aliments dont la piété se nourrit, en corrigeant toute l'amertume, toute l'aigreur que la nature vient mêler dans les choses qui ne la regardent pas et qu'elle devrait respecter sans oser y toucher. Voilà ce que vous allez être, n'est-ce pas, ma chère Mère ? Toute votre communauté va retrouver en vous quelqu'un qui vient d'avoir des entretiens particuliers avec Dieu ; chacune aura lieu de croire, quand vous lui parlerez , que vous lui dites ce que Dieu vous a chargée de lui dire ; ce sera Moïse descendant de la montagne, apportant les tables sur lesquelles Dieu a gravé lui-même ses volontés ; mais plus heureuse que lui, vous ne serez pas dans le cas de les briser, chacune les verra dans leur entier et y lira ce que Dieu demande d'elle. Ces tables, ma bonne Mère, ne sont pas de pierre, celles-là n'étaient que la figure de ce que doivent être tous ceux que Dieu a chargés de quelque ministère auprès de ceux envers qui ils l'exercent ; c'est vous-même qui allez être la loi vivante de Dieu au milieu de votre communauté ; et pour en bien remplir les fonctions, vous vous entretiendrez souvent avec Dieu de ce que vous avez à dire et à faire. Ces entretiens seront simples, familiers, bien dans le genre d'un enfant qui travaille sous la direction d'un père, entre qui l'amitié rend les rapports doux, faciles, sans gêne et infiniment consolants, car dans les embarras d'une direction comme est la vôtre, il est bien rassurant de pouvoir

ne rien prendre sur soi, n'être en quelque sorte responsable de rien, et l'on peut se regarder comme jouissant de cet avantage quand on concerte tout avec Dieu ; quand, dégagé des petites passions et préventions humaines, sûr, autant qu'on peut l'être, de la rectitude de ses intentions, après avoir pris conseil, si on en a la possibilité, et recommandé la chose à Dieu, on agit suivant ce qui nous paraît être le plus avantageux. Alors on n'a que faire de revenir à un examen sur le parti que l'on a pris ; on est absolument déchargé de ses suites ; il ne reste plus qu'à les supporter si elles ont quelque chose de pénible, la conscience d'ailleurs doit être en pleine paix. Contractez cette précieuse habitude, ma Mère ; en allant et venant, selon qu'une affaire arrive, entretenez-vous-en avec Dieu au dedans de vous-même ; vous verrez que cela vous deviendra familier ; vous y trouverez une vive et pure jouissance. Quand la foi s'empare de nous au moment où quelque événement qui nous peine se présente, que la situation où elle nous met est différente de celle où nous placerait une petite passion, une petite prévention, une petite animosité, qui nous saisiraient à ce moment ! Facilitez-vous cette heureuse méthode ; en devenant plus brève dans vos discours, vous éteindrez un peu cette abondance d'idées qui vous fatiguent et vous distraient trop. On évite aussi bien des fautes ; on s'échauffe en parlant, on s'enivre de son idée, et l'on est bien exposé à sortir des bornes et à en faire sortir les autres. C'est là tout ce que j'ai à vous recommander. Vous avez été en bonnes mains pendant votre retraite. C'est bien encore là une manifestation .

de la bonne volonté de Dieu à votre égard. Que de preuves il vous en a données ! C'est bien le cas de dire : Osez tout, entreprenez tout ; Dieu vous y autorise, et il vous soutiendra. Je pense bien qu'il vous viendra encore des pensées de découragement ; mais ne vous en effrayez pas et ne les prenez pas pour un découragement réel qui déplairait à Dieu ; qu'elles soient en vous l'occasion de pratiquer l'humilité, et rappelez-vous de suite tous vos motifs de confiance.

Il faut bien vous dire un mot du père de votre amie G... Ses affaires ne se sont pas améliorées comme il l'espérait. Il avait compté que la société avec laquelle il traite deviendrait meilleure, que de nouveaux actionnaires avec lesquels il aurait pu traiter solidement y entreraient, et il y avait de bonnes raisons de l'espérer, car ce sont ceux-ci qui ont exigé des conditions que jusqu'ici on n'a pas encore acceptées, mais auxquelles je ne serais pas surpris que la force des choses et une faillite imminente n'obligeassent à accéder. Quant à moi, il y peu de jours que je pensais à aller attendre à Besançon l'issue de mes affaires, car tout est encore incertitude sur les moyens, bien qu'il y ait lieu de croire que l'on arrivera au terme. Mais les difficultés aplanies ici, il faudra aplanir encore celles de Rome, que l'on dit très mécontente de la tournure que prennent les choses. Il doit y avoir eu un consistoire ces jours-ci ; j'en attends le résultat. Si on y a préconisé les nouveaux évêques, ce sera une preuve que Rome va en avant, et je resterai. Si on nous y a passés sous silence, ce sera une preuve de délai, que j'irai passer à Besançon. M^{gr} l'archevêque me paraît décidé à aller

y donner les ordres et y faire les saintes huiles. Si Rome est allée en avant, il est probable qu'on lui remettra ses bulles, qui sont déjà arrivées, et qu'il prendra possession. Si Rome n'en envoie pas de nouvelles, je doute qu'il prenne possession, et il sera là comme simple évêque, exerçant sous la juridiction de M. Durand.

Grâce à l'adresse de MM. V...., que m'a envoyée Mère C..., je suis parvenu à les voir, non chez eux, où je suis allé les demander, mais chez moi. L'oncle va partir directement pour M....; le neveu va en Normandie, il repassera à Paris les premiers jours de février, je tâcherai de tenir quelques lettres prêtes pour ce moment. En attendant, je remercie bien Mère C... de la peine qu'elle a prise pour me faire jouir de toutes les joyeusetés et jolies choses par lesquelles on a célébré votre fête. Je suis bien touché et reconnaissant de la part que l'on m'a faite dans une chose qui devait être toute à vous. Toutes ces marques de souvenir et d'amitié me sont bien précieuses, j'en remercie toute la sainte communauté. Bonjour, ma chère Mère F...., je me recommande bien à toute votre ferveur. Dites-moi, avez-vous fait vos petits coups de tête à M. L...? J'espère que non, et je serais jaloux si cette faveur ne m'était pas réservée. Je parie que vous en faites un maintenant, et celui-là est bien pour moi.

Je crois que je ne vous ai pas écrit depuis l'arrivée de M. de S..., qui m'a remis très exactement bien des paquets, parmi lesquels était celui de mes breviaires et les lettres qui y étaient jointes.

LV.

A Sœur F.

Il la félicite sur son entrée en religion. — Il lui fait remarquer la conduite miséricordieuse du Seigneur à son égard. — Craindre le découragement. — Se relever avec confiance.

Le bon Dieu continue donc, ma chère Sœur, de répandre ses bienfaits sur vous. Il veut que la première grâce qu'il vous a accordée, la grâce de votre vocation, obtienne tout l'effet que, dans sa grande bonté pour vous, il s'en est promis, et que vous devniez une bonne Religieuse, bien dévouée à son service et utilement employée à sa gloire. Voyez avec quels soins, quelle assiduité il cultive, il arrose, après l'avoir défriché, le champ qu'il s'est acquis ; avec quelle attention il travaille à en ôter toutes les herbes inutiles qui auraient pu nuire aux plantes excellentes qu'il veut lui faire rapporter, et qui en auraient retardé l'accroissement. Je ne peux mieux vous peindre qu'en employant cette figure, la conduite de Dieu envers vous.

Dieu vous a acquise par ses grâces, et actuellement qu'elles éclairent et guident vos réflexions, vous comprenez mieux le précieux avantage qui résulte pour vous d'être devenue le patrimoine de Jésus-Christ, le champ qu'il cultive de ses mains. En jetant un coup d'œil sur la position dans laquelle vous étiez il n'y a guère plus d'un an, et en y réfléchissant,

aidée, comme vous l'êtes à ce moment, par les lumières dont Dieu vous éclaire, vous vous dites, sans doute : Quels dangers j'ai courus ! A l'âge où j'étais, sans expérience, vive, dissipée, aimant les choses du monde, désirant des jouissances, disposée à me livrer à celles qui m'auraient offert quelques plaisirs, à quoi n'étais-je pas exposée ! Que de maîtres cherchaient à s'emparer de moi, à dominer sur moi : le monde, le démon, mes passions, mes penchants ; lequel n'eût pas été pour moi, non un maître, mais un tyran, qui eût fait de moi un esclave et eût probablement rendu toute ma vie un enchaînement de malheurs qui eussent été produits les uns par les autres, et qui peut-être m'eussent précipitée dans celui qui est le comble de tous ! A quoi j'étais donc exposée, et encore sans y penser, et par conséquent sans me tenir en garde contre un si funeste danger !

Il n'était qu'un seul maître qui pût me rendre heureuse et dans ce monde et dans l'autre. Hélas ! combien peu je m'intéressais à ce qu'il fût le mien ! Que faisais-je pour le déterminer à me prendre à son service ? Il m'a prise, cependant ; il l'a emporté sur tous les concurrents qui se présentaient pour s'emparer de moi ; et afin de les écarter et de m'avoir à lui, il m'a payée au prix d'un trésor ; il a donné son sang pour m'acheter, tant il désirait que je fusse à lui, et maintenant que j'ai le bonheur de lui appartenir, il me fait connaître tous les risques que j'ai courus et tout le prix de ma position présente. Ce maître, c'est mon Dieu, mon essentielle fin, le suprême arbitre de mon sort éternel, qui s'abaisse avec moi jusqu'à me permettre d'avoir avec lui des

entretiens suivis; qui écoute avec complaisance l'expression des regrets que je lui témoigne de mes manquements, de mes infidélités, et qui me dit avec tant de bonté qu'il me les pardonne; qui daigne accueillir les demandes que je lui adresse et les résolutions que je lui offre de me dévouer plus entièrement, plus courageusement à son service; qui me parle lui-même, soit par la bouche des personnes qu'il a placées près de moi pour le représenter, soit dans les livres qu'il met sous mes yeux, soit dans les saintes pensées et les bons sentiments que sa propre main place dans mon esprit et dans mon cœur; et qui enfin se met à ma portée pour que je puisse donner quelque effet à ma reconnaissance; se plaçant dans le pauvre et le malade, afin qu'en leur rendant mes services, j'aie toutes les consolations, toutes les satisfactions que l'on peut avoir à lui en rendre à lui-même.

Au service de ce bon Maître, je suis délivrée, sinon de l'importunité de mes penchants, du moins, ce qui est l'essentiel, ce qui est tout, des chagrins, des désordres, des malheurs où ils m'entraîneraient; et cette importunité même qu'il permet que j'en éprouve, devient par ma patience, par ma résistance, un nouveau genre de service qui lui plaît et qu'il agrée. Quand on est au service des passions, tout ce qu'on leur refuse, et qui ne vient pas remplir nos désirs, et que de choses de ce genre! est une perte sans compensation! Au service de Dieu, au contraire, tout ce qu'on refuse à la nature est un profit, un mérite, un travail qui sera payé. En se refusant un plaisir, une petite satisfaction qui nous agréerait,

mais qui déplairait à Dieu, on ne les perd pas pour cela ; on ne fait que les échanger ; on se prive d'un petit plaisir bien court, bien borné, bien peu capable de nous rendre heureux, et on aura un jour en échange un bonheur complet, infini, éternel ; et, en attendant cette magnifique récompense, on reçoit déjà, et au moment même, un si précieux à-compte dans le contentement si pur, si doux, que l'âme éprouve en pensant qu'elle a fait quelque chose d'agréable à Dieu, qu'elle s'est montrée reconnaissante envers lui, qu'elle sent en elle l'opération de la grâce de Dieu et que, par là, elle a un témoignage certain que Dieu l'aime, qu'il la soutient, qu'il veut lui faire acquérir des mérites. Oh ! que l'on marche avec joie, avec gaieté, avec force quand on a cette confiance que Dieu nous aime et nous protège ! Quand l'âme est contente, de quoi n'est-elle pas capable ? Tout ce contentement, tout ce bonheur, toute cette sécurité sur notre sort après cette vie, sont-ils achetés trop cher par la peine qu'il en coûte d'obéir dans quelque chose qui déplaît, de contenir quelques impatiences, quelques murmures lorsqu'on est contrarié ; de retenir quelques paroles peu humbles, peu charitables, piquantes, qui se présenteraient à dire pour se venger de ceux qui nous font quelques peines, ou de quelques souffrances que l'amour-propre endure ? Hélas ! on n'a pas plus tôt accordé ces petites satisfactions à la nature, qu'on en est bien puni par la tristesse qui s'empare de nous, par la privation des sentiments intérieurs qui nous tenaient si agréablement unis à Dieu, et par le découragement qui s'ensuit.

La nature disputera encore contre toutes ces considérations, quelque fortes qu'elles soient; et quelquefois, hélas! elle l'emportera sur elles. Prévenez-vous d'abord contre les chutes; mais ce n'est pas tout, prévenez-vous puissamment surtout contre le danger du découragement qui pourrait s'ensuivre. Je n'hésite pas de dire que c'est le plus grand ennemi que vous ayez à redouter. Je crains bien moins pour vous une chute que le découragement. Les fautes ne vous retarderont pas si elles sont rares, isolées, c'est-à-dire si elles n'ont pas de suite; et précisément pour qu'elles n'en aient pas, veillez à ce que l'amour-propre ne s'en empare point; ne l'écoutez pas, ne cédez pas à ses souffrances; elles vous conduiraient infailliblement à des dépits, à l'ennui, à la tristesse, au dégoût de vos devoirs, au relâchement dans vos soins et votre vigilance, et par là, à une multitude de fautes. Tâchez, au contraire, que ce soit l'humilité qui s'empare d'une faute commise et qui vienne à sa suite. Elle le sanctifiera, si je peux m'exprimer ainsi, parce qu'elle fera de la souffrance que vous en ressentirez la matière d'une pénitence expiatoire, un motif de défiance de vous-même, de vigilance, de rapprochement de Dieu; en vous rendant plus présente la nécessité de son secours, elle soutiendra votre confiance en lui.

Secondement: quelque faute que vous ayez eu le malheur de commettre, fût-elle de nature à rompre l'amitié de Dieu, que jamais l'espérance et la confiance ne vous abandonnent. Persuadez-vous bien que, même dans ce cas, ce serait à regret que Dieu se retirerait de vous, et qu'en s'éloignant, il regarderait en quelque sorte derrière lui, comme pour s'assurer si votre

séparation d'avec lui est votre dernière résolution, et pour voir si vous ne le rappellerez pas, disposé qu'il est à revenir à vous si vos regrets l'appellent! Dans les autres fautes qui n'éteignent pas, mais qui diminuent le feu de l'amour, écoutez Dieu vous dire intérieurement: Est-ce que vous vous lassez de mon service? Trouvez-vous que j'en exige trop de vous, et que je multiplie trop à mon gré les occasions de recevoir de vous des preuves de fidélité et d'amour, qui me plaisent et qui contentent celui que j'ai pour vous? Pourquoi m'avez-vous refusé le sacrifice de cette petite humeur, de ce petit ton peu modeste, peu humble, de cette parole peu charitable, de cette souffrance de l'amour-propre, de cette vaine complaisance en vous-même à laquelle vous vous êtes laissée aller, de cette négligence qui vous a fait manquer au service que j'attendais de vous dans ce pauvre, à cet entretien que je me serai plu à avoir avec vous dans une prière soignée, attentive, dans les réflexions que je vous aurais aidée à faire sur les instructions que je vous fais donner par votre Maîtresse et ceux qui vous dirigent de ma part, etc...? Quand donc vous aurez eu le malheur de commettre quelques fautes, rentrez aussitôt au dedans de vous, mettez-vous en la présence de Dieu. Vous l'entendrez vous adresser tous ces tendres reproches; et vous n'y résisterez pas; vous vous hâterez de lui offrir en témoignage de vos regrets le sacrifice de ce que vous aurez dans le cœur de pensées, de sentiments qui lui déplairaient, et vous n'aurez rien perdu de son amitié; la faute commise sera oubliée; vous serez seule à vous en faire des reproches, Dieu ne vous en fera plus. Quel bon maître

que celui qui vous a prise à son service! Oh que tout découragement en vous serait offensant pour son cœur!

Ayez souvent sous les yeux le tableau si encourageant des immenses bienfaits que vous avez reçus de Dieu, sachez jouir du bonheur que l'on goûte à son service; que tant de prévenances de sa part ouvrent votre cœur à une pleine confiance! Que Dieu soit toujours le premier à qui vous recouriez dans vos peines, vos inquiétudes, vos chagrins; quand vous lui en aurez fait la confidence et que vous aurez ouvert et répandu votre cœur devant lui, vous vous sentirez bien puissamment soulagée, tous vos chagrins s'affaibliront, vous verrez diminuer la tentation de toutes les petites confidences humaines qui ouvriraient une source à de nouvelles fautes, et, par conséquent, à de nouvelles peines; de tous les petits dépits, les petites rancunes que les contradictions que vous auriez reçues auraient placées dans votre cœur; enfin, vous fermez l'entrée de votre âme au découragement. Si le cœur se soulage des peines qu'il ressent, en s'épanchant dans le sein de l'amitié, quand c'est Dieu qui reçoit cet épanchement, quand c'est Dieu lui-même qui remplit les fonctions de consolateur, oh! que les consolations sont puissantes et parfaites! S'il fallait encore un autre motif pour déterminer votre pleine et entière confiance en Dieu, je vous dirais: Voyez, ma chère Sœur, les témoignages que Dieu vous donne de la sienne en vous appelant à porter le saint habit de la religion. Il n'y a guère plus d'un an, comme je viens de le dire, que vous n'étiez rien pour lui. Qu'étiez-vous, en effet? Une enfant, une jeune fille peu

réfléchie , peu fixée dans ses idées , bien certaine dans ses voies. Et voilà qu'au bout d'un an, Dieu vous avoue et vous reconnaît publiquement, par l'habit dont il vous revêt, pour une fille qui n'appartient plus au monde, mais à lui, dont il fait sa fille chérie, sa fidèle servante , et qu'il fait élever pour devenir un jour son épouse.

Oh! que votre âme se revête en même temps de toutes les vertus propres à la rendre digne d'un si grand honneur ! Écoutez ce que saint Paul écrivait à de simples fidèles convertis nouvellement à la foi , et jugez combien les vertus qu'il leur recommandait doivent être plus solidement établies dans d'anciens chrétiens , et plus parfaitement pratiquées encore par une personne choisie parmi les chrétiens eux-mêmes pour appartenir d'une manière toute particulière à Jésus-Christ : « Revêtez-vous comme des élus de » Dieu, comme ses bien aimés, de tendresse et d'en- » trailles de miséricorde , de bonté , d'humilité , de » patience, de modestie, vous supportant les uns et » les autres ; chacune remettant à sa Sœur tout sujet » de plainte qu'elle pourrait avoir contre elle , et » vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a » pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la charité, » qui est le lien de la perfection. »

LVI.

A la même.

Suite du même sujet. — Comment Dieu attire les âmes. — Quelle doit être la vertu d'une Religieuse. — Ne pas se rebouter des difficultés.

Je ne suis point étonné, ni découragé pour vous, ma chère Sœur, du relâchement, si grand qu'il soit, et du retour à votre caractère naturel que vous avez éprouvé. Jusqu'ici vous n'aviez eu, en quelque sorte, que les vertus de l'enfance, fruit de la pente qu'une éducation religieuse avait donnée à votre cœur. Naturellement susceptible de vives émotions, les aimant, vous y complaisant, Dieu avait eu la bonté de se présenter à vous pour en être l'objet. Il vous évitait la peine de le chercher ; il s'offrait de lui-même, et, sans beaucoup de travail, vous en jouissiez ; vous possédiez par attrait ce qu'il faut obtenir maintenant par renoncement. Ainsi, Dieu se proportionne aux dispositions de ceux qui l'ont conquise pour ne pas manquer sa conquête : sa conduite envers vous est une suite de prodiges de bonté et de miséricorde. Cette foi vive, cette tendresse pour Dieu qui remplissait votre âme dans la première aurore de votre raison, s'affaiblirent cependant un peu par la suite. D'autres pensées firent diversion à celle-là. Vous commenciez à devenir dupe de l'illusion qu'opéraient en vous les choses du monde, que vous aperceviez pour

la première fois. A peine avez-vous eu fait quelques pas dans cette nouvelle et dangereuse voie, que le bon Dieu, qui ne vous avait pas créée pour le monde, mais pour lui, mais pour la religion, vous a arrêtée et vous a fait rentrer dans l'ordre de ses vues sur vous. Se proportionnant toujours à vos forces, il ne vous montre encore la vertu que du côté de l'attrait qu'elle avait eu pour vous. Il a opéré le retour en vous de ces douces jouissances qui avaient charmé votre premier âge; vous avez retrouvé toutes les délices des vertus de votre enfance à votre entrée dans la maison et pendant les premiers temps que vous y avez passés. Portée ainsi par la main de Dieu, comme un enfant sur les bras de sa mère, il vous semblait que vous pouviez parcourir la sainte carrière de la vie religieuse sans fatigue et sans efforts. Rien ne vous coûtait, et en prenant l'habit, vous auriez pris aussi facilement l'engagement de pratiquer tout ce qu'il y a de plus parfait dans la vertu. Il fallait cependant qu'à mesure que l'âge venait et que la raison prenait de la force, la vertu prît en vous un caractère plus mâle et plus austère, qu'elle se montrât plus ferme, qu'elle opérât des effet plus solides, qu'elle eût en un mot plus de consistance et plus de vérité. Il fallait que la vertu d'une vraie Religieuse succédât à la vertu d'une enfant; que la réflexion opérât l'effet du goût, que le renoncement prît la place de l'attrait, et que vous donnassiez enfin à la patience, aux efforts, aux sacrifices, à la constance, les vertus que vous pratiquiez pour ainsi dire par instinct et sans vous en apercevoir. C'était un moment difficile, la vertu n'avait plus pour vous les premiers charmes, Dieu les lui avait en quelque

sorte soustraits ; elle ne se montrait pas encore à vos yeux revêtue de sa solide, mais sévère beauté : et d'ailleurs, peu accoutumée à ce genre, vous n'en sentiez pas tout le prix, de manière que, dénuée en quelque sorte de motifs pour aimer et pratiquer la vertu, il s'est trouvé comme un intervalle et un espace vide entre les vertus de l'enfance et celles de l'âge fait. Cet espace a été de dix mois, c'est-à-dire du temps qui s'est écoulé depuis votre maladie jusqu'à votre retraite.

Je vous fais tout cet historique, ma chère Sœur, parce qu'il me semble extrêmement frappant. J'y vois la main de la miséricorde de Dieu s'étendant sur vous d'une manière à ne pas la méconnaître ; je la remarque jusque dans vos erreurs, jusque dans cette alternative de bien et de mal qui s'est trouvée dans votre conduite, et qui vous amène et vous aide à connaître la vertu que vous devez pratiquer maintenant. Ce n'est pas ainsi que Dieu traite toutes ses créatures. Il faut qu'il ait de grandes vues sur votre salut ! Malheur à vous, mille fois malheur à vous, si vous venez à y mettre obstacle !

La vertu solide, telle qu'elle doit être dans une personne qui en a fait une étude de plusieurs années dans une maison religieuse, qui est déjà initiée à la connaissance de la perfection évangélique, et qui se dispose à en faire profession, cette vertu, dis-je, n'est plus pour elle l'œuvre facile de l'imagination, du goût, de l'attrait, du sentiment, dont l'exercice remplit l'âme de contentement, de douces et vives émotions, qui la soutiennent et l'encouragent. Non, la vertu, pour toute personne raisonnable, est l'œuvre laborieuse de

la réflexion, d'une raison qui, éclairée par la foi, soutenue par l'espérance, animée par l'amour, résiste péniblement à ses penchants, contrarie les vœux impérieux de la nature, tient avec effort ses passions enchaînées, veille avec fatigue sur elle-même, pour ne se rien permettre, pour s'abstenir de tout ce qui déplairait à Dieu, lors même que cela plairait beaucoup à elle-même, et se porter avec force à ce qui plaît au Seigneur, quelque déplaisir, quelque répugnance qu'elle y éprouve. Une vie chrétienne est un combat continual; un acte de vertu est une victoire: et il faut bien que cela soit ainsi, puisque le ciel est un triomphe..

C'est sur ce plan, ma chère Sœur, qu'il faut désormais travailler à votre sacrifice. Rien ne se fait bien que ce qui se fait avec peine. Si la terre n'est arrosée des sueurs du laboureur, elle ne produira rien d'utile; l'abondance de ses fruits est proportionnée à l'abondance de la peine de celui qui la cultive. De même, sans travail, et sans que l'esprit et le corps n'en souffrent, il n'y aura jamais de vertu en nous. Le péché de notre premier père nous a mis en opposition avec tout ce qui est bien et tout ce qui est bon. La réparation du péché n'a point opéré de traité de paix; au contraire, Jésus-Christ nous a appris qu'il était venu apporter le glaive sur la terre, séparer l'homme d'avec ses proches et d'avec lui-même. Il n'a pas dit à ses disciples: « Venez à ma suite, je vous mettrai dans l'abondance, je vous délivrera de vos peines, je vous procurerai des jouissances et des agréments, je vous rendrai la vie douce et facile! » Non, mais il leur a dit: Chargez-vous d'une croix; renoncez

aux agréments d'une vie humaine; renoncez à ce qui est à vous; perdez votre âme dans ce monde. »

Il est dit dans l'Evangile qu'un jeune homme qui avait intéressé Notre Seigneur, entendant ces paroles, se retira triste. Qu'est-il devenu depuis, ce pauvre jeune homme? Où est-il présentement? Il y a plus de dix-sept siècles que sa vie est finie..... S'il avait suivi le conseil de notre Sauveur, il aurait eu quelques peines, à la vérité, pendant un petit nombre d'années; mais depuis dix-sept siècles il serait dans le ciel. Si nous nous mettons en esprit à sa place, qu'aurions-nous voulu qu'il eût fait? Eh bien! ma chère Sœur, dans le même nombre de siècles, il sera vrai de dire: Il fût une jeune personne qui se nommait S...., elle eût le bonheur d'intéresser Jésus-Christ, il l'amena comme par la main dans une maison dont il avait fait pour elle le chemin du ciel; il lui proposa de suivre ce chemin; mais il fallait qu'elle y marchât à côté d'une personne que Jésus-Christ avait lui-même placée près d'elle et qui la gênait, il lui était un peu fatigant de régler son pas sur celui de cette personne; elle trouvait aussi le chemin dans quelques endroits un peu difficile; il fallait supporter de la contrariété, marcher dans un moment où elle aurait aimé à s'arrêter, et s'arrêter, au contraire, quand il lui aurait été agréable de marcher; on ne sait si elle aura persévétré. Quelle alternative pour elle! Où est-elle à ce moment? O ma chère Sœur, n'êtes-vous pas inquiète sur le sort de cette pauvre S....? Si elle est rebutée, hélas! qu'est-elle devenue? Si elle a persévéré, voilà dix-sept siècles de gloire dont elle jouit, et son bonheur lui reste et lui restera toujours tout entier.

Je ne veux pas dire, cependant, que tout soit peine dans la vertu. Elle coûte beaucoup à pratiquer, soit; mais elle console aussi beaucoup quand on la pratique. Je ne fais pas ici un traité des douceurs, des consolations, dont la vertu met en nous l'abondante source, et des amples dédommages qu'elle nous accorde pour la peine que nous prenons à la suivre; c'est là le sujet de beaucoup d'excellents livres. Je me borne à parler du moment pénible où nous la pratiquons; et, sur cela, je ne ferai qu'une seule réflexion, c'est-à-dire je ne rapporterai ici qu'un seul motif, mais qui me semble puissant pour décider en faveur de la vertu le combat que vous aurez à soutenir.

Dans le moment donc où vous exercerez un acte de renoncement coûteux, où vous continuerez un acte d'humilité, malgré la vive douleur que l'amour-propre en ressent; où vous traiterez le prochain avec douceur, bonté, quoique l'humeur bouillonne au dedans de vous-même; où vous vous livrerez à un acte de confiance, de soumission envers ceux que Dieu vous a donnés pour vous conduire, malgré les répugnances et les antipathies naturelles, et par la seule force de la foi, qui vous découvrira Dieu sous des dehors qui ne vous reviendront pas; où vous garderez un maintien de gravité et de retenue qui vous est bien à charge, par respect pour Dieu, dont vous portez les livrées, dont vous êtes destinée à devenir l'épouse, et en contenant les petits emportements d'un caractère vif et qui n'est pas habitué à se contraindre; où vous retiendrez cette inquiète démangeaison de parler qui compromettrait la charité et

détruirait le recueillement; où vous contraindrez une imagination si avide de liberté, d'émotion, d'images, de plaisirs, etc., dans ces moments, dis-je, dans le fort du plus pénible travail, dites-vous : Je suis disciple de Jésus-Christ, c'est le plus beau titre que je puisse avoir sur la terre; eh bien, ce beau titre, je le possède, et c'est à ce moment que je sens que Dieu me l'a conféré, puisque j'en tiens le gage dans mes mains, la croix de Jésus-Christ, j'en sens le poids sur mes épaules, j'en éprouve les douleurs. O bonne croix, est-ce que je vous lâcherais? Est-ce que je pourrais dire : Je ne suis plus le disciple de Jésus-Christ? Secouerai-je ce précieux fardeau parce qu'il pèse un peu sur moi? Le jetterai-je loin de moi? Eh quoi! je verrais à terre la croix de Jésus-Christ, qu'il m'a confiée en qualité de disciple, et afin que je fusse reconnue comme telle, et je pourrais en soutenir tranquillement la vue! Et je pourrais supporter la voix de ma conscience qui me dirait : C'est toi qui a profané ainsi ce titre de gloire, ce signe d'amour, ce don qui vient du cœur de ton Sauveur, ce gage de ton bonheur éternel, que Jésus-Christ, dans sa grande bonté, t'avait confié! Ah! la pratique de la vertu a-t-elle une peine plus vive que celle de ce remords!

Concluons : on ne peut pas n'être conduit dans cette vie que par les jouissances et le plaisir. On en est avide dans le premier âge; leur force sur nous est bien puissante, parce qu'on ne suit qu'une sorte d'instinct naturel que l'expérience et la raison n'ont point réglé. Apprenez à connaître la vertu de l'âge mûr; elle ne consiste plus à céder aux douces impulsions d'un cœur vif et sensible. A l'âge de la rai-

son, on n'est pas vertueux quand on n'est que tendre et facile. On n'arrive pas au ciel en se laissant aller seulement à une pente douce et agréable, en cédant simplement à l'attrait du sentiment; non, il faut sentir que la vertu a des peines et des amertumes, et avoir la force de les supporter; que la croix de Jésus-Christ est pesante, et cependant ne pas s'en lasser; que sa couronne est hérissée d'épines, et en endurer les blessures sans se rebouter; il faut savoir souffrir dans le temps, et ne jouir que dans l'avenir; supporter des peines présentes et sensibles en vue des récompenses qui ne se montrent point aux sens et qui ne se découvrent qu'à la foi.

Vous voilà à l'entrée d'une carrière toute nouvelle. Ah! qu'elle ne vous rebute pas! Vous avez passé une jeunesse heureuse par l'effet d'une spéciale bonté de Dieu, qui vous attirait par la voie du cœur et de l'imagination, qui sont les premières facultés qui se développent en nous. Actuellement il vous appelle par la voie du courage, de la force, de la résolution, qui doivent vous soutenir dans la sainte entreprise que sa grâce vous a fait former de passer votre vie à la suite de Jésus-Christ, d'imiter son renoncement, sa mortification, sa soumission parfaite aux volontés de son Père, si sévère à son égard, et particulièrement sa douceur et son humilité. Ecoutez donc la voix nouvelle qu'il vous fait entendre; c'est toujours celle de la bonté, de l'amour, de la tendresse de son cœur pour vous; elle vous appelle à partager ici-bas les travaux de sa vie mortelle, parce qu'il veut pouvoir vous envelopper un jour des rayons de sa gloire éternelle.

LVII.

A la même.

Qu'il faut avoir soin de tenir l'esprit occupé.

Il faut, ma chère Sœur, une occupation à votre imagination et un secours pour l'aider à ne pas se repaître d'inutilités. Des pensées purement spirituelles ne seraient peut-être pas toujours à votre portée. Vous en trouverez abondamment dans le soin de votre office; l'objet en étant plus sensible, elles sont plus à votre disposition. Celles-ci ne vous manqueront pas, pour peu que vous apportiez de zèle et d'intérêt à bien faire tout ce dont vous êtes chargée. Tout en finissant une besogne, pensez à celle qui doit suivre; prévoyez, cherchez dans votre esprit ce que vous auriez à faire. D'abord, par ce moyen, vous n'ommettrez rien; vous ne passerez pas à côté d'un ouvrage en le laissant échapper. En second lieu, vos journées seront bien plus remplies; vous arriverez au soir avec la satisfaction d'offrir à Dieu une journée qui aura été employée pour lui. Vous en recevrez des contentements intérieurs. Quand l'esprit est satisfait, il est rare qu'on ne soit pas doux, complaisant, prévenant... Quelle différence se trouve tout naturellement dans l'accueil que l'on fait à quelqu'un lorsqu'on a un peu de contentement dans l'âme, ou quand on y a le regret, le chagrin et l'ennui! Enfin, combien n'évite-

rez-vous pas de péchés, de pensées dangereuses, d'offenses de Dieu! Ainsi, n'estimez pas seulement les choses que vous ferez, et que vous chercherez à multiplier, par la grande utilité qu'elles peuvent avoir dans l'office, mais par la très grande utilité qu'elles ont pour vous, en occupant votre esprit. Dieu les méprisera-t-il, ces choses inutiles en apparence, quand il verra que vous vous y livrez dans l'intention de vous mieux conserver pour lui? Ne deviennent-elles pas, par l'effet de ce seul motif, de bonnes, d'excellentes œuvres, qui se rapportent à Dieu, qui sont pleines de mérites? Ce n'est que par ce côté qu'il faut vous habituer à estimer le prix de vos actions... Frotter une table qui n'en a pas besoin, si vous voulez, mais dans l'intention d'éviter un désœuvrement dangereux, qui pourrait nuire à la gloire de Dieu et à votre avancement dans la vertu, certes, c'est bien plus que d'avoir construit la table elle-même. Je me persuade, et je ne crois pas me tromper, que Dieu nous voit avec une grande complaisance prendre ces moyens simples, humbles, qui lui prouvent notre défiance de nous-même, notre vigilance, notre crainte extrême de l'offenser, qu'il bénit et protège nos efforts et qu'il ne nous abandonne pas à nos seuls moyens. Présentez-vous toujours à Dieu, faisant ce que vous pourrez pour profiter des grâces qu'il vous a faites et les conserver, et ne doutez pas que Dieu ne les accroisse et ne vous aide à les faire fructifier.

LVIII.

A Mère R.

Il l'exhorté à quitter les idées des commençants pour marcher dans la voie des parfaits.

Besançon, 9 novembre 1816.

Votre petit mot, ma chère Sœur, m'a fait grand plaisir. Croyez bien que je ne me suis jamais mépris à vos expressions, à votre ton, à vos petites gronderies, et que j'ai toujours jugé le fond meilleur qu'il ne paraissait. Je vous regardais comme un enfant qui, un peu contrarié par ses parents sur ses goûts, tout en reconnaissant au fond qu'ils ont raison, ne l'avoue pas, ne veut pas leur donner cet avantage, mais leur fait expier par un peu de bouderie les petits chagrins qu'ils lui font. Eh bien! des parents raisonnables ne se fâchent pas; ils supportent cette petite humeur et ne changent rien à leur conduite; ils attendent le moment où cet enfant sera devenu grand, où la raison assez forte aura dominé les petits caprices de l'enfance, bien persuadé qu'alors il appréciera et les petites boutades de son amour-propre et les pures intentions de ses parents, et qu'il leur rendra justice. Vous voilà une bonne fois devenue grande, hors des lisières et marchant seule; je crois qu'il va s'opérer un grand changement dans vos idées, dans vos jugements, dans vos inclinations, dans toute votre manière d'être. Vous

ne vous débattrez plus dans les bras de vos parents, vous en êtes dehors ; c'est vous qui allez avoir des enfants dans vos bras, et, par conséquent, vous allez prendre la méthode, les maximes, les manières de voir et d'agir, qu'on a eues envers vous : douceur, patience, condescendance et sage fermeté. Il me tarde de vous voir dans quelque temps ; combien je sourirai au grand changement que Dieu aura opéré en vous ; ce ne sera plus la Sœur R... de ces dernières années, mais Sœur R... reconstruite, refaite, recréée par la main de Dieu.

J'ai eu de vos nouvelles, hier, à deux heures après midi, quand on m'apporta une lettre de S..., qui m'annonçait que vous étiez toutes arrivées bien portantes. Le soir, je ne manquai pas, vous le pensez bien, de me trouver à l'arrivée de T..., et de prendre part à toutes les lettres qu'il apportait. Je ne suis plus en peine de vous depuis le départ de Sœur B..., et la bonne résolution que Dieu a inspirée à Sœur B..., je l'en félicite bien sincèrement ; je lui donne bien volontiers rang parmi mes filles, très disposé à lui rendre tous les services de charité qu'elle pourra désirer. La bonne Sœur P... connaît tous les droits qu'elle a à ce titre, et que lui acquerront de plus en plus l'édification et l'utilité dont elle sera pour vous toutes.

Mère F... a eu une aussi bonne idée que celle de Mère D... ; je sonderai le terrain pour savoir s'il accepterait. Il est bien ce qui conviendrait.

Je n'écris qu'à vous, ma chère Sœur, et encore brièvement ; mais tous les sentiments d'attachement, d'intérêt, de bonne et franche amitié, dont je consigne ici le témoignage, appartiennent comme à vous à

nos chères Sœurs M..... et T..... J'ai envie de ne pas nommer Mère F... pour savoir ce qu'elle en dira.

J'espère que le bon Dieu bénira votre entreprise ; il est avec vous, il est avec la communauté ; on ne peut en douter, après avoir assisté à la réunion qui a précédé votre départ. Je ne voudrais pas avoir manqué de m'y être trouvé ; il y a longtemps que je n'ai éprouvé autant de consolation que j'en ai eu à voir la cordialité, l'union, la vive amitié, qui se sont manifestées entre vous dans cette circonstance ; c'est bien là ce qu'on exprime en disant : Il n'y a là qu'un cœur et qu'une âme. Ils étaient bien tous réunis dans le même point, et tellement l'un dans l'autre, que j'aurais défié qu'on eût pu dire : Voilà le cœur de celle-ci, voilà le cœur de celle-là. Vous m'avez tellement ému, que j'ai failli faire comme vous toutes et que je sentais que les larmes me venaient aux yeux. J'en faisais l'aveu, hier soir, à Sœur G..., qui me dit qu'elle aurait bien voulu s'en être aperçue, que, pour elle, quand elle était revenue auprès de M. C..., il lui avait demandé avec un air fort triste quel événement lui était arrivé pour avoir les yeux aussi rouges. Je dis donc : Là où est la charité, Dieu y est aussi, et là où Dieu est, tout tourne à profit. Il ne faut pas cependant se dissimuler que dans une ville qui n'est pas à beaucoup près catholique et royaliste, il n'y ait bien du monde mécontent de vous voir ; mais j'espère qu'à l'aide de Dieu, qui est au milieu de vous, le ton modeste, calme, simple, doux, que l'on vous verra, contribuera à ramener vers vous les esprit prévenus, et que, mettant le comble à ses dons, Dieu vous donnera de contribuer à les ramener à lui.

LIX.

A la même.

Il l'exhorte à accepter sa charge avec confiance. Il veut qu'elle fasse ce qu'elle pourra, et qu'elle se repose entièrement sur Dieu du succès de son travail.

Besançon, septembre 1816.

C'est à vous que je m'adresse, ma chère Sœur, puisque votre nom sur l'adresse est un passeport qui fait arriver mes lettres à S.... J'espère cependant que le paquet qui en renfermait trois ou quatre, et que je voyais avec bien de la peine, par les lettres qui nous venaient de S..., que vous n'aviez pas reçu, vous sera enfin arrivé, et que j'en aurai été quitte pour avoir été jugé un peu sévèrement pendant quelques jours. J'ai bien quelques petites occupations, mais qui ne m'empêchent pas de faire bien des voyages à S...., et je suis bien plus dans le cas de faire diversion aux pensées qui me portent vers vous, pour m'occuper d'autres choses, que de me distraire de ce que j'ai à faire ici, lorsque mon esprit est près de vous. Oh c'est que notre Père se déifie de nous, il a peur que nous ne fassions un peu les sottes ! Non, ce n'est pas par ce motif que je vais près de vous ; bien plutôt pour y jouir de la consolation d'être témoin de votre dévouement, de la fermeté avec laquelle vous entrez dans la voie que Dieu vous a ouverte, du zèle et de la persévérence avec lesquels vous poursuivez en son nom

vos saintes entreprises. Ce sera au départ de la Mère que Dieu va recevoir de vous une grande preuve de fidélité, de confiance et d'un amour qui sacrifie tout pour lui. Ce sera un jour de gloire pour le bon Dieu, ses anges se préparent à le célébrer, ils répéteront le cantique que les Juifs chantaient en l'honneur de Judith : « Dieu a fait éclater sa miséricorde dans ses servantes. » Quel plus sûr fondement à l'espérance de participer un jour à la joie du ciel, que de l'avoir accrue sur la terre ! Je conçois cependant que ce départ fera couler quelques larmes ; je suis loin de les condamner, je crois que Dieu ne les condamne pas lui-même, mais je crois en même temps que vous recevrez volontiers de sa main le mouchoir qu'il vous présentera pour les essuyer. Il reste avec vous, il ne vous quittera jamais, vous serez toujours ses épouses, ses chéries, et s'il n'abandonne jamais ceux qui croient et espèrent en lui, jugez s'il vous quittera, vous qui êtes ses bienaimées, vous qui avez entendu sa voix lorsqu'il vous a dit, comme à Abraham : « Sortez du pays où vous êtes, et venez habiter la terre que je vous montrerai. » Nous avons tous besoin de la foi pour nous tirer d'affaire dans ce monde de contrariétés et de privations ; nous ne sommes même à plaindre que quand nous n'en usons pas. Faisons avec Dieu l'échange qu'elle nous apprend que nous pouvons faire ; renonçons-nous bien, pour nous donner à Dieu, et en compensation, Dieu se donnera à nous, et tout tournera en bien pour nous. Ne nous proposons d'autre fin que lui, et nous n'aurons jamais la douleur de voir que nous manquons notre but ; nous nous délivrerons de bien des soucis, car la plu-

part viennent de ce que nous travaillons un peu pour nous. Par exemple, une autre que vous qui ambitionnerait un peu de se faire la réputation d'une personne entendue, qui a de l'ordre, de la tête, de l'arrangement, qui répond bien à la confiance que les hommes lui témoignent, combien elle se créerait de sollicitude ! Quelle crainte que quelque chose n'aille pas bien, qu'on n'aperçoive quelque manquement, quelque négligence dans ses fonctions ; qu'on ne soit pas content, que sa réputation n'en souffre, et que son but ne lui échappe ! Il y a peu de remède à cette crainte et à cette sollicitude-là ; il faut en subir toutes les inquiétudes, les porter même dans les succès, parce que l'on est toujours exposé à en perdre la gloire le lendemain. Ce ne sera pas vous, ma chère Sœur, ni aucune de vos bonnes compagnes qui vous mettrez dans cette fatigante situation ; vous serez trop renoncées à vous-mêmes, et vous aurez trop bien fait entrer l'amour-propre dans les objets de votre renoncement, pour ouvrir, sous l'appât de quelques roses, votre cœur à toutes ses épines. Vous verrez, non sans peine, mais sans découragement, sans abattement, le départ de votre bonne Mère. Après lui avoir fait vos adieux, vous viendrez toutes vous jeter aux pieds de Notre Seigneur Jésus-Christ, et vous lui direz : « Voici donc, ô mon Dieu ! les mains dans lesquelles vous laissez cette maison et le soin de vos pauvres. Qu'elles sont faibles ! Mais vous êtes avec nous ; vous les guiderez, vous les dirigerez vous-même ces mains si peu fortes ; vous serez notre Supérieur, notre lumière et notre force, et nous sommes bien résolues de vous obéir en tout et de vous servir de notre mieux ; agréez

l'offrande que nous vous faisons de tout notre travail dans cette maison. Donnez à celle que vous avez rendue dépositaire de votre autorité l'esprit de sagesse et de conseil ; donnez-nous, à nous, l'esprit de docilité, de simplicité, d'obéissance ; donnez à nous toutes un esprit de foi qui nous porte vers vous, de telle sorte que nous ne voyons que vous en toutes choses, que nous ne cherchions que vous en toutes nos œuvres. Aidez-nous à résister à notre malheureux amour-propre, source si générale de nos fautes, qui seul aurait le pouvoir de relâcher les liens de la charité, dans lesquels vous nous avez toutes unies ensemble et avec vous. Si vous accordez des succès à notre travail, nous vous en rendrons grâces ; s'il vous plaît que nous soyons humiliées, oh ! nous serons à vous dans l'humiliation comme dans le succès ; nous dirons : Dieu, qui seul peut juger de ce qui convient à sa gloire, a pensé qu'il serait plus glorifié par notre humiliation que par d'heureux résultats de notre travail ; et bien ! qu'il soit satisfait, que son saint nom soit béni. Avec le secours de votre grâce, nous serons contentes. Aidez, ô mon Dieu ! bénissez, rendez utile à votre gloire la sincère intention où nous sommes de vous servir ici et de vous aimer éternellement. Ainsi soit-il. » Puis vous vous en irez toutes, et toutes ne faisant qu'une à votre travail, vous aurez des peines sans doute, vous vous y attendez bien, et où n'y en a-t-il pas ? mais vous aurez bien des consolations pour vous aider. Chargez-vous, ma chère petite mère R...., de toutes nos amitiés pour toutes nos Sœurs, dont les noms, ainsi que le vôtre, sont bien écrits dans mon cœur.

LX.

A Sœur F.

Il la console. — Contenir son imagination. — Voir Dieu dans le prochain. — La bonne intention donne un prix infini aux plus petites choses.

Paris, le

Vous n'abuserez jamais de mon temps, ni de tout l'intérêt que je prends à vous, en multipliant vos lettres ; je dirai même que vous devez cette confiance à ma sincère amitié pour vous. Je pensais bien que le petit orage qui planait sur votre tête ne renfermait ni grêle, ni tonnerre, qu'il passerait sans faire un grand éclat, et qu'au contraire, il vous donnerait la leçon de l'expérience, qui est bien celle qui fait le plus d'impression, et vous ferait toucher au doigt l'extrême bonté de Dieu à votre égard, qui veut vous instruire, qui vous fait peur, afin que ses leçons vous frappent davantage, mais qui ne veut et ne peut vous faire de mal. Un accroissement de reconnaissance de votre part produira en vous un accroissement de fidélité à ce que Dieu désire et vous demande. Je conçois, ma chère Sœur, qu'une certaine contrainte dans laquelle il faut tenir son esprit pour s'occuper dans l'oraison, les examens, est pénible à une petite et bien légère imagination, qui a bientôt fait un tour, n'est-ce pas ? Mettez-la un peu à la disposition de la reconnaissance et de l'amour. Ces deux facultés doivent aussi

tenir un peu de votre caractère ; elles ont aussi leur pouvoir ; or, quand vous vous serez appliquée à repasser dans votre esprit tous les bienfaits, toutes les marques que vous portez d'un amour tout particulier, tout paternel de Dieu pour vous, vous ne pourrez pas vous empêcher de dire : Mon Dieu ! que peux-je vous rendre pour tous vos bienfaits ? Et il aura la bonté de vous répondre : « Je ne vous demande rien d'extraordinaire, rien d'exagéré, rien qui ressente en vous une réformatrice ; mais pensez à moi dans ce moment ; rappelez-vous ce que vous savez qui m'aurait plu dans tel moment, dans telle circonstance, et que vous m'avez refusé. Je ne veux pas être avec vous sur le ton du refus ; je ne veux pas que vous y soyez non plus avec moi, et que ce soit le dernier état de choses entre nous. Au sortir d'ici, dans le courant de la matinée, ou cette après-midi, ou demain, je vous enverrai une Sœur, un domestique, un chirurgien, un malade, quelqu'un, en un mot, qui vous demandera quelque chose, qui dérangera l'ordre de vos idées, de vos occupations, de vos goûts, de ce qui vous plairait ; je vous enverrai ainsi une, deux, dix, cent personnes. Souvenez-vous que c'est moi qui vous les enverrai ; je vous les recommande en ce moment. Ce que vous ferez à leur égard sera pour moi un refus ou une concession ; il sera fait à ma gloire ou à mon tort, et de votre part ce sera un acte d'amour ou d'indifférence. »

Après cela, si vous me demandez ce que je pense, je dirai affirmativement que Sœur N..... sera incapable de refuser à Dieu ce qu'elle aura connu qu'il lui demande ; qu'elle sera attentive à lui parler dans la

prière et à le bien servir dans le cours de la journée, qu'elle regardera dans tous les petits actes d'exécution de ses résolutions, non leur peu de valeur en eux-mêmes, mais le prix infini qu'ils reçoivent de Dieu, à qui ils se rapportent, et tous les droits qu'ils nous donnent à son amour et à ses récompenses.

Il y a bien longtemps que je n'ai vu votre chère tante A.... C'est bien une preuve que je ne dispose pas librement de mes moments, car j'ai bien du plaisir à causer avec elle.

Bonjour, ma chère Sœur.

LXI.

A la même.

S'attacher à Dieu seul. — Il l'exhorte à subir l'humiliation qui lui est imposée. — Courage et empressement pour réparer ses fautes.

Paris, 23 décembre 1817.

Accoutumons-nous, ma chère Sœur, aux sacrifices; c'est là le pain quotidien de ceux que Dieu nourrit pour le ciel. Croyez-vous que je n'aie pas aussi à prendre sur moi pour l'échange que je fais du ministère que j'exerçais à Besançon, dans votre maison en particulier, où je trouvais tant de consolations, même à côté des petites vivacités de S..., parce qu'elle savait les réparer et faire que dans son compte le total se trouvât toujours être au profit de Dieu, contre un au-

tre genre de ministère si étendu, si difficile, dans un pays qui m'est inconnu. Dieu demande cela de nous ; accordons tout, et ne faisons pas dépendre le service que nous rendons à Dieu de tant de petites circonstances si variables, si inconstantes, telle que la présence de telle ou telle personne qu'il ne nous est pas donné de fixer près de nous, que nous n'avons que par emprunt et que le prêteur peut retirer quand il lui plaît. Attachons-nous bien à Celui qui ne se prête pas, mais qui se donne, qui se fait notre propriété, qu'on ne peut nous enlever malgré nous, et dont nous ne sommes privés que quand nous le livrons volontairement. Ah ! ma chère S..., ne le livrez pas pour un tablier. Remarquez encore tout l'avantage de s'attacher à cette possession de Dieu par l'amour : c'est que si vous l'avez perdu pour un tablier, eh bien, pour un tablier encore vous le recouvrerez. Chaque fois que vous mettrez ceux auxquels on vous a réduite pour un an, faites en vous-même un petit acte d'humilité devant le bon Dieu ; rappelez-vous votre faute, et votre bonheur qu'il veuille bien l'effacer pour une si petite réparation ; donnez-lui du prix par l'acceptation que vous en faites, par un témoignage de regret et de ferme propos. Ah ! je vous assure qu'il n'y a pas de tabliers, fussent-ils tout d'or, qui soient aussi agréables à mettre que celui qui témoigne de notre amour, de nos sentiments pour le bon Dieu. Celui-ci est tout brillant de la grâce ; de la grâce, c'est-à-dire de tous les mérites de Jésus-Christ, de toute la gloire dont ils font briller le trône de Dieu. Et si les œuvres réparatrices ont tout cet effet, jugez de ce que sont les œuvres pures : les sacrifices, les

renoncements, les victoires remportées sur le caractère et sur l'imagination.

Remplissez-vous un peu de ces idées, excitez, secouez en vous la foi, afin qu'elle jette quelques étincelles à la lueur desquelles vous apercevez et vous jugiez les objets qui vous entourent; je dis des étincelles, car la foi n'est pas le soleil. « C'est, dit saint Pierre, une petite lampe qui donne une petite lueur dans un lieu ténébreux, jusqu'à ce que le grand jour paraisse. » Elle ne force pas les yeux par une grande clarté à s'ouvrir; mais quand on veut bien regarder, que de belles choses elle nous montre! Quelle solidité! quelle immensité dans les biens qu'elle nous découvre! Quelle sécurité! quelle douceur dans l'espérance qu'elle nous en fait concevoir! Que sont en comparaison les beaux palais de ce pays? Chefs-d'œuvre de l'industrie humaine, qui y a renfermé bien des richesses, que le temps use et que les larmes détrempent; car elle n'a pu en fermer l'entrée aux chagrins, aux peines, à la tristesse, qui tous y sont et toujours à proportion de ce qu'on appelle plaisir. Ah! ne vous tournez pas de ce côté! Dieu vous a donné la bonne part: sachez l'apprécier. Elle n'est point sans peine, je le sais; mais n'oubliez pas que Dieu voit tout vos combats: pas une minute, pas une seconde n'en restera sans récompense. Ils finiront, la sainte habitude de la vertu prévaudra et vous soulagera, car c'est dans les infirmités qu'elle vit, qu'elle se perfectionne. Dieu veut de vous plus que d'une autre; il vous donne à faire pour sa gloire plus qu'à une autre. N'en murmurez pas; soutenez avec une entière confiance les épreuves par où il veut vous faire passer. Oh! que

vous vous en saurez bon gré dès cette vie, et surtout
per omnia sæcula sæculorum !

C'est bien à Paris que je viens d'écrire ces trois petites pages; mais je vous les repète au réfectoire: c'est là ce que je vous y dis. Ne croyez pas que je ne vous y voie, ni ne vous y parle. Imaginez-vous bien que tout ceci sort de la bouche que vous avez sous les yeux, et que vos yeux doivent un peu vous mettre ceci en pensée. Je ne me ressemblerais donc plus si je ne prêtai plus l'oreille et que je n'ouvrissse plus la bouche à mes filles.

Je ne sais si en saluant Sœur G... sous ce titre, elle recevra mes salutations. Hasardons; nous lui demanderons ensuite pardon de cette liberté..... Bonjour, ma chère Sœur.

LXII.

A la même.

Il la reprend de ce qu'elle se conduit trop par les sens
et la raison.

Paris, 30 novembre 1821.

J'ai bien pris part, ma chère Sœur, à votre petite déconvenue; et si j'avais été à Besançon, j'aurais bien volontiers concerté avec vous les moyens de raccommoder la chose; mais d'ici comment faire? Tirez-en au moins le fruit qu'elle vous offre. Accoutumez-vous bien à voir dans tout ce qui arrive les décrets de la

Provïdence. Tous les événements qui nous éprouvent et qui nous touchent sont, à mon avis (et mon avis est selon la foi), sont autant de lettres que Dieu nous écrit. Sans la foi, c'est-à-dire l'habitude de juger des choses par la foi, on n'en saisit pas le sens; c'est elle qui nous donne l'intelligence des caractères dont elle se sert. Elle vous a beaucoup écrit, ma chère Sœur, et vous ne savez pas encore bien lire ses lettres.

Vous êtes restée un peu trop ce que vous étiez; vous voulez rester maîtresse de vous-même et ne vous donner que selon que vous le jugez bon être; vous êtes en garde pour ne pas vous laisser gagner; et pour vous avoir, il faut en quelque sorte commencer à faire la cour à vos goûts, à vos idées, à votre raison, à ce qui vous convient.

Vous assisterez, par exemple, à un sermon; s'il n'y a pas quelque sympathie, quelque analogie, quelque chose qui vous revienne dans le prédicateur, il aura beau dire de bonnes et excellentes choses, il ne vous fera aucun effet. Vous direz: Ce n'est pas là ce qu'il me faut; ce n'est pas là ce qui me convient; il en faudrait bien comme cela pour me faire verser une larme. Cette manière vous fait perdre bien des grâces; vous ne vous en apercevez guère, vous ne vous en rendez pas compte, et ainsi bien des grâces de Dieu sont perdues pour vous sans que vous y pensiez. Ainsi vous me disiez que les sermons de N... ne vous plaisaient pas, sans vous en attribuer la faute, sans même mettre cela en question. Dieu ne l'a pas voulu, et, pour vous donner lieu de réfléchir sur cette disposition de votre esprit, d'y penser, de remonter un peu à la cause qui arrête le bon effet d'une instruc-

tion, comme aussi d'un bon exemple, il a permis qu'il se trouvât là quelque chose qui vous frappât, qui me donnât lieu de vous faire cette observation et de vous dire : Si vous ne cédez que par goût, par raison, par convenance avec vos idées, ce sera en dernière analyse vous qui vous conduirez, et où vous mènerez-vous? O ma chère et bonne Sœur, perdez, perdez cette confiance, cet amour-propre qui vous porte à aimer à vous donner librement, parce que vous le voulez et que cela vous convient, et à ne pas vous presser, vous laisser gagner, et gagner par qui? Par ceux que Dieu prépare pour vous parler en son nom, pour vous appeler à lui. Voilà une pratique d'humilité qui vous convient bien.

Tout ce que je vous dis, ma chère Sœur, vient à l'occasion d'un petit événement : vous n'y avez vu qu'un peu d'indiscrétion de la part de....., et vous n'y avez pas lu ce que la miséricorde de Dieu y avait écrit pour vous. Ah! puissiez-vous bien le lire, revenir à vos bonnes dispositions de retraite, à cette belle pensée : Ce qui plaît à Dieu, je le fais toujours. Faites-en la pratique en vous donnant bien, selon les intentions de Dieu, au Père T..... Je ne vous dis pas de m'oublier, cela serait peut-être un peu fort pour vous, comme pour moi; mais ne vous souvenez jamais de moi d'une manière qui nuise à la confiance que vous devez aux hommes que Dieu vous envoie pour vous conduire.

Vous avez eu du chagrin de l'événement. Voyez donc combien on est heureux, calme, tranquille, quand on fait toujours ce que le bon Dieu veut.

LXIII.

A Mère R.

Il l'engage à célébrer la fête de la Présentation, et à s'unir d'intention avec ses Sœurs de Besançon.

Besançon, 15 novembre 1816.

Eh oui, ma bonne petite Mère, c'est jeudi prochain la Présentation, jour de très grande fête, et pour le ciel et pour votre petite communauté. Tout intéresse le ciel dans ce qui se passe sur la terre pour la gloire de Dieu; le retour d'une âme à Dieu y est un sujet de joie. C'en sera une aussi pour la cour céleste que la cérémonie qui se passera jeudi matin à la chapelle de votre hôpital. Vous vous unirez bien d'intention, de sentiment, avec vos Sœurs de B... et de N...., et pour cela vous ferez un acte d'amour de vos Sœurs, parce que c'est à ce titre, et ce n'est qu'à ce titre, que vous êtes toutes unies en Jésus-Christ et que vous faites toutes partie de son troupeau; et ainsi, ne formant toutes qu'un cœur et qu'une âme, vous offrirez ensemble à Dieu ce grand acte d'adoration par lequel, renonçant à tout, aux biens de la terre, à sa volonté, à son corps, vous offrirez tout et vous soumettrez tout à la souveraine autorité de Dieu. L'effet de cette offrande faite en commun est que les mérites de l'une deviennent les mérites de l'autre, et que chacune a à soi les mérites de toutes. Tâchez,

ce jour-là, que votre messe soit à sept heures et demie, afin que toutes les Sœurs soient à la même heure aux pieds de Notre Seigneur Jésus-Christ. Si cela ne se peut, la gloire de Dieu n'en sera pas diminuée, il n'y aura de perdu que ce petit aide pour la piété que l'on trouve dans la pensée que toutes font à Dieu la même offrande, pour la même fin et dans *le même moment*. Peu importe que ce soit M. de G.... ou M. E.... qui dise votre messe; priez celui-ci de la dire, si vous voulez, soit pour ne pas déranger l'autre, soit par la raison de convenance, qu'il est votre confesseur et qu'il représente, au besoin, le Supérieur. Quant à la petite conférence que vous aviez à cette époque avec le Père spirituel, elle aura lieu à mon premier voyage vers vous; ce n'est pas là une formalité essentielle à la cérémonie.

Il me fâche bien d'un peu contrarier nos Sœurs sur un petit projet qui les amusait, celui d'assister à la cérémonie du 2 décembre. Mais on ne pourrait guères appuyer sur des motifs raisonnables, propres à concilier à la nouvelle communauté la considération et le respect qu'elle doit ambitionner pour le bien de la maison, cette petite fugue qu'elle ferait ici. Il faut bien se dire qu'elle ne sera ignorée de qui que ce soit qui ait des rapports avec l'hôpital, et qui trouveront qu'il y a en cela bien de la légèreté, et que mieux voudrait se priver d'une légère et courte satisfaction que d'abandonner des malades deux ou trois jours, car il est impossible de venir un jour et de retourner l'autre, du moins dans l'exécution, quoique dans le plan et le calcul des heures tout puisse cadrer; la parenté de Sœur T.... d'un

côté, de l'autre les petits colloques de Sœur M...., ne s'accommoderaient pas de vingt-quatre heures. Cela ne ressemblerait-il pas un peu aussi aux mœurs des petites maisons, où l'on voyage beaucoup ? Il faut tâcher, ma Mère, bien doucement, de faire tomber ce petit projet. Il m'en coûterait beaucoup de vous donner cette commission, car je voudrais sincèrement que ce petit voyage fût autant dans les convenances qu'il me serait agréable à moi-même, si je ne connaissais tout le dévouement de nos chères Sœurs M.... et T..., qui trouveront une bien autre jouissance que celle de venir ici pour quelques heures, dans le contentement d'avoir un petit sacrifice à offrir à Dieu, et le droit qu'elles s'acquièrent par là d'en obtenir les grâces qu'elles lui demanderont.

Vous saurez bien vous aider entre vous, et le bon Dieu voudra bien suppléer à tout ce qui peut vous manquer du côté d'un Père spirituel pour vous préparer au grand jour de jeudi prochain. C'est bien de tout mon cœur que je vous recommande toutes au bon Dieu, et que je prierai de vous donner part à la messe que je dirai ce jour-là pour toutes mes filles.

Offrez de ma part à nos chères Sœurs M...., T.... et P...., les témoignages de ma bien sincère affection, que je vous offre à vous-même de tout mon cœur.

LXIV.

A la même.

Eviter de se laisser dominer par l'imagination. — Charité pour le prochain.

Besançon, 12 février 1817.

Je ne prétends pas vous envoyer une lettre aussi longue que celle qui est dans ma tête ; il faudrait trop de temps pour la lire, et il est mieux employé à toutes vos besognes. Je suis bien content que nos lettres aient produit quelques bons effets. Puissent nos deux Sœurs ne voir que le ridicule de leurs idées, ou réelles, ou crues telles, et s'en défaire, ce qui me semble ne devoir pas être difficile ! Que nous sommes de pauvres créatures, ma pauvre Mère, que nous devons avoir de charité les uns pour les autres ! Que celui qui veille et qui se moque des rêveries de celui qui dort, se rappelle donc que le soir viendra, qu'il s'endormira et qu'il rêvera à son tour ; tâchons cependant de réveiller ceux qui dorment debout ; il ne faut souvent qu'un mot pour détruire un rêve. J'espère que votre charité et votre zèle envers les rêveuses vous exemptera de rêver vous-même. Vous devez avoir bien de la confiance en Dieu et bien de la crainte de tout ce qui pourrait vous faire perdre la grande protection qu'il vous accorde et les bénédictions qu'il répand sur toutes vos œuvres. J'écris un mot à Sœur M..., comme vous me le mandez. J'écris aussi

un mot à Sœur L..., qui vous fera probablement lire ma lettre; ce dont elle a à se corriger, c'est un petit ton de confiance en elle-même, fondé sur la connaissance qu'elle a de son esprit et de ses moyens, et elle en a en effet beaucoup. Ici, elle était bien paresseuse et bien lâche dans la piété; elle s'en était déjà un peu corrigée avant de partir; j'espère que cela sera allé de mieux en mieux, et il le paraît par ce qu'elle me mande et surtout par son désir pour la communion, qu'elle n'avait guère. Dieu veut vous faire avoir le mérite de Maîtresse des novices; je vous assure que je ne jalouse pas toutes les marques de confiance qu'il vous donne et les mérites qu'il veut vous faire acquérir. Les grâces qu'il vous fait sont bien selon mes vœux.

Réglez pour nos Sœurs leur carême comme vous le jugerez à propos pour leur santé; je vous accorde toute autorisation à cet égard. Mère F... pense qu'il conviendrait que Sœur M... prît un peu de lait chaud tous les matins; elle croit que cela serait utile aussi à Sœur T..., que cela les rafraîchirait. Sœur L... n'est pas obligée au jeûne. Faites servir de la soupe à la collation. Pour vous, arrangez avec M. E... le régime que vous devez tenir. Relativement à Sœur L..., ce qu'elle fera de concert avec son successeur sera bien fait. Si vos Messieurs veulent se prêter à vous donner la bénédiction le soir, toutefois avec le saint Ciboire, j'y consens; s'ils ne le peuvent tous les jours, au moins quelquefois dans le cours de la semaine, pendant le carême. On y récitera le *Miserere* pour la conversion des pécheurs.

Bonjour, ma chère Mère, voilà un à-compte sur la

lettre qui est écrite dans ma tête, il y en a bien une aussi écrite dans mon cœur : c'est dans celle-là que je prends les assurances de mon bien sincère dévouement.

P.-S. J'avais promis à M. de L..., à son dernier voyage à B..., de prendre des informations sur M. J..., curé à la Ch.....-d'H....., dont on avait parlé comme pouvant remplir les fonctions d'aumônier à l'hôpital. C'est un très bon prêtre, pensant fort bien, mais, m'a-t-on ajouté, plus propre à la campagne que dans une ville. Je m'en suis tenu là. Mes empressés compliments, je vous prie, à M. de L...

LXV.

A la même.

A l'occasion de la maladie et de la mort d'une Religieuse.

Besançon, 1817.

Vous vous doutez bien, ma chère Mère, de toute la part que j'ai prise à vos peines pendant la maladie et par la mort de Sœur D... Dieu veut vous apprendre à le servir lui seul, à ne vous attacher et à ne prendre d'intérêt qu'à ce qui le regarde lui seul et en conformité à sa sainte volonté. N'est-ce pas avoir sur vous des vues bien bonnes, bien miséricordieuses, que de vous former à sanctifier tous les événements, les incidents, les contrariétés que vous éprouvez, puisqu'il vous destine à un état où toutes ces choses sont journalières et composent votre vie ? Si

on saisissait toutes ces circonstances un peu humainement et que l'on se mît à la merci de ses désirs, de ses empressements, de ses goûts, si justes soient-ils, on serait bien souvent troublé, inquiété, contristé, et cette situation n'est pas favorable à la piété. Vous allez donc, ma chère Mère, savoir tirer un bon parti, instruite par les instructions que Dieu vous donne, de tout ce qui vous arrivera de contrariant, pour donner à Dieu des marques d'une parfaite et constante soumission à sa sainte volonté, et trouver en cela le repos et le calme de votre esprit et bien des mérites. Toutes ces bonnes dispositions auront accompagné le renouvellement de vos vœux ; elles les auront ornées, et elles n'en seront devenues que plus vives et plus solides.

Ce pauvre Dom B... aura été bien affligé de la mort de Sœur D..., qui a été on peut dire bien longue, et pour elle et pour les autres ! J'ai bien pensé à lui dans le temps de cette longue agonie. Quand Sœur D... n'aurait pas été sa parente, son bon cœur seul l'aurait déjà bien fait souffrir ; je pense bien qu'il ne dépend pas de vos soins de rétablir tout ce que sa santé a pu en recevoir de dommage. Dites-lui de ma part les choses les plus tendres. Je n'écris pas à Sœur B... ; ce n'est certainement pas que je l'oublie, elle ne le mérite pas ; nous sommes bien édifiés ici et bien contents de tous les bons services qu'elle nous a rendus, et des lettres qu'elle a écrites, notamment la dernière qu'a reçue Mère C... Je la prie bien de ne pas laisser sa bonne tête à S..., mais de nous la rapporter. Elle trouvera sa chambre bien sanctifiée, car on y a fait bien des retraites, voire même celle de

Sœur P... Si je ne lui écris pas, c'est que j'espère bientôt la revoir.

Bonjour, ma bonne Mère R..., vous savez assez combien je vous suis dévoué.

24 novembre, jour de votre fête, si je ne me trompe, et que je vous souhaite bien heureuse.

LXVI.

A la même.

Bien faire et laisser dire.

Besançon, 6 juin 1817.

Je n'ai toujours rien à vous mander de M. B...; il veut, avant de prendre une détermination, savoir s'il peut compter sur sa pension ; il m'a dit, en me demandant du temps pour se décider, que s'il était long à prendre son parti, c'est que, une fois pris, il ne varie pas. Ainsi, pour vous dédommager de l'attente, vous aurez la constance ; n'est-ce pas bien quelque chose ? Au fond, ne le parons pas, il faut avant tout que les choses se parent un peu de bonne grâce. Continuez à demander un Directeur qui vous convienne ; peut-être, comme nous le disions l'autre jour, Mère F..... et moi, pendant que nous courrons après l'un, Dieu en a-t-il un tout prêt qu'il nous montrera quand son moment sera venu. Peut-être aussi, avant de nous accorder un nouveau bienfait, veut-il recevoir quelque chose pour tout ce qu'il

nous a accordé en particulier; et ce qui lui plaît, c'est votre patience, votre confiance en lui; c'est un sentiment vif, inspiré par ses bontés, et qui nous fasse espérer, sans hésiter, que son cœur paternel voudra bien conserver toute sa tendresse et pourvoir à tous nos besoins. Prions donc et prions avec confiance.

Je voudrais, ma chère Mère, que vous vous rendissiez bien maîtresse de vous-même pour ne pas vous laisser aller à attacher trop d'importance à tant de petites considérations sur des inconvenances, des inconséquences qui échappent, aux mille propos ou faux, ou mal rendus, ou exagérés, que vous ne pouvez empêcher qui ne se débitent. Je ne veux pas vous dire : Soyez indifférente sur tout cela, puisque l'Esprit Saint nous dit : « Conservez-vous une bonne réputation. » Mais ne regardez pas tout cela comme votre fin, n'y attachez pas votre bonheur. Hélas ! vous le feriez dépendre du hasard de bien des circonstances que l'on ne peut prévoir, et souvent pas prévenir. Gardez-vous de leur trop grande influence sur vous ; votre paix serait trop souvent troublée ; ne vous mettez pas à la merci de tous les petits accidents que chaque jour apporte ou peut apporter ; le jour où il n'en arriverait pas serait encore troublé de ce que le lendemain pourrait apporter. Concentrez toutes vos affections, toutes vos attaches, tous vos désirs vers le seul objet qui ne varie jamais, qui sait faire tourner le mal en bien, qui nous tient compte de tout, qui ne nous juge jamais injustement, qui seul dispose du vrai bonheur et qui nous en ménage un si grand. Travaillez pour la gloire de Dieu et votre

salut, ne regardez pas que votre principale besogne soit d'éviter toutes les inconvenances et tout ce qui peut donner lieu aux discours désobligeants qu'on peut tenir sur le compte de la maison. Tout en veillant pour éviter ce qui peut y donner lieu, si cependant cela arrive, il vous reste encore un grand devoir à remplir, et que je regarde comme le principal : celui de trouver la matière à mérite pour vous et la gloire de Dieu. Et quand on a trouvé cela, n'a-t-on pas trouvé par là même le plus grand sujet de tranquillité, de consolation, de bonheur dont on puisse jouir. Que la maison aille bien, que vous jouissiez de l'estime des hommes, vous édifierez les gens sans doute ; mais si Dieu préfère pour lui et pour vous un peu de patience, un peu d'humilité, l'exercice de la charité envers ceux qui en manquent à votre égard, ô ma chère Mère, que Dieu soit servi à son gré, offrez-lui les mets qu'il désire. Vous faites bien de condescendre un peu aux besoins que se sont faits par l'habitude les anciennes, de rechercher un peu de meilleure nourriture, sans trop sortir toutefois de ce qu'exige l'état de Religieuse, et sans que nos jeunes Sœurs s'habituent à trouver mieux que ce qui est d'usage dans la maison. Si les anciennes trouvent encore que ce n'est pas assez, et qu'on en parle hors de la maison, eh ! pourquoi prendriez-vous quelque sollicitude sur ce que l'on en dirait ? Sachez ne pas vous ennuyer, ne pas vous fatiguer de ce qui ne va pas toujours au gré de ce qui vous plairait ; et quand l'ennui ne se dissipe pas facilement, sachez vous dire : Voilà la part que vous me faites dans ce monde, ô mon Dieu ; manquerai-je de patience et de rési-

gnation dans ce qu'il vous plaît de me faire supporter, vous qui ne me faites souffrir que dans la vue de me faire jouir éternellement ?

Bien des choses à toutes nos Sœurs.

LVII.

A la même.

Il l'engage de s'établir dans la confiance en Dieu, et d'être prête à tout événement.

25 juin 1817.

Je ne sais plus où j'en suis avec vous, ma chère Mère ; ce n'est au surplus que du côté de nos lettres, car du côté des sentiments, de l'amitié, de l'intérêt, je sais toujours où j'en suis. Mais je crois qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; cela est d'autant plus possible que Mère F... me communiquant assez souvent vos lettres, nous arrangeons les réponses ensemble, puis elle vous écrit, et alors il me semble que j'ai répondu aussi.

Je remercie bien le bon Dieu des consolations qui nous viennent de votre petite communauté. Je ne peux m'empêcher d'admirer aussi la manière si paternelle qu'il prend pour vous former et vous apprendre à être bien à lui, cette succession de peines, de répit, de fatigues, de succès qu'il vous ménage, afin de vous apprendre à être forte, à savoir supporter tout pour l'amour de lui. Après vous avoir fait

souffrir un moment, il vous donne un peu de repos, il entretient votre courage, votre confiance en lui en aplanissant devant vous les difficultés qui vous effrayaient, et veut vous bien convaincre par là qu'il ne faut se rebouter d'aucun obstacle, d'aucun embarras que l'on rencontre dans les choses que l'on a entreprises, ou qui nous surviennent, quand on peut prudemment penser que l'on est dans l'ordre de la volonté de Dieu. Cette considération a sur vous tout l'effet qu'elle peut avoir quand vous êtes calme et que votre tête est sur vos épaules ; mais quand elle part, ce n'est jamais au pas, c'est au galop et en faisant un bruit qui vous étourdit. Etablissez-vous donc bien dans un solide état de confiance en Dieu, dans l'attente de quelque événement, afin de n'être jamais surprise dans la résignation dans les peines, dans l'intime persuasion que Dieu vous assistera toujours en proportion du besoin que vous en aurez, dans un grand renoncement à vous-même et aux agréments temporels, et vous serez en sûreté, et, comme l'on dit, rien ne vous pourra rien.

J'ai reçu une lettre de Sœur N..., à laquelle je réponds ; cette pauvre Sœur est bien peu avancée encore dans la connaissance de la vie religieuse ; on ne s'aperçoit guère qu'elle ait fait un noviciat, tant ses idées et ses petits jugements sont humains ; heureusement elle n'avait aucun vice ; elle est restée au point où elle en était au sortir de chez ses parents. Petit à petit, et lorsque l'occasion vous en est fournie, vous la remettrez un peu sur la voie. Dieu vous ménage le mérite d'en faire une Religieuse, comme d'entretenir la petite Sœur N... dans les bonnes dis-

positions où elle me semble être ; vous aurez peut-être un peu plus à travailler sur Sœur T..., dont les passions sont plus vives et pour laquelle je crains beaucoup les petites rivalités et les jalouxies à l'égard de Sœur L..., qui a beaucoup plus d'esprit et qui attirera beaucoup plus l'attention sur elle que Sœur N..., quoiqu'elle n'en manque pas. Tout cela exige de la mesure, du soin de votre part, une grande impartialité. On ne fait pas le bien, ma bonne petite Mère, on n'acquiert pas de grands mérites sans se gêner, sans peines, sans y mettre beaucoup du sien. Quant à vos vieilles, le sujet de mérite dont elles peuvent être pour vous l'objet, c'est celui de la patience, du support, de la charité. Vous condescendez un peu à leur goût, vous faites bien parce que vous le faites avec discrétion ; vous vous mettez au-dessus des propos, et vous avez raison ; la maxime de saint François de Salles était : « Bien faire et laisser dire. »

Il vous tarde que je vous parle de dom B... ; je l'aurais déjà fait si j'avais eu quelque chose à en dire ; comme il ne me dit rien lui-même, je suppose que ce poste ne lui convient pas ; nous tâcherons de nous retourner.

Il n'y a que peu de jours que j'ai vu votre maman ; elle m'a paru fort rassurée sur la santé de M. votre frère ; elle me paraît l'être aussi sur sa santé spirituelle, mais je crois que l'une va mieux que l'autre, et je crois en même temps que tous les mérites que sa Sœur s'acquiert auprès de Dieu lui seront d'un grand secours ; agissez un peu par ce motif, votre frère vous devra peut-être son salut.

Je n'écris pas par ce courrier à Sœur N... ; mais

dites-lui bien que je ne l'oublie pas, que j'espère que bientôt elle me donnera de vos nouvelles, et qu'elles seront bonnes ; plus de petites idées, de petits retours humains sur elle-même, plus de petites jalouxies, mais servir Dieu grandement, avec dévouement et courage ; elle sait combien je m'intéresse à elle. Bien des choses aussi à Sœur P... ; il y a long-temps qu'elle ne m'a écrit. Je pense que la bonne semence que Dieu a répandue dans son cœur, pendant son séjour ici, a bien fructifié, que Dieu y fait une bonne récolte de gloire, elle de mérites, et vous toutes d'édification.

Bonjour, ma chère Mère R... ; je me flatte d'être cru aujourd'hui en vous disant combien vous m'intéressez.

LXVIII.

A la même.

Il la remercie pour un petit présent, et lui recommande le soin des Novices.

Besançon, 29 septembre 1818.

J'ai différé de vous écrire, ma bonne chère Mère, parce que plusieurs personnes vous ont écrit et se sont chargées de vous faire pour moi des remerciements, en attendant que je vous les fasse moi-même. On m'a dit que vous étiez incommodée, que vous aviez un gros rhume ; pourvu qu'il ne vous maigrisse pas trop ;

ce n'est pas que vous ne puissiez vous montrer un peu généreuse envers lui, à cet égard, mais ne lui donnez pas ce qui dénote une bonne santé. Plaisanterie à part, il me tarde de vous savoir soulagée, et, en attendant, je vous invite fort à vous ménager. Faites-le, non par délicatesse et douilletterie, mais pour vous conserver à l'avantage des pauvres, et aussi par obéissance. Le renfort que vous avez reçu peut vous ménager la facilité de prendre un peu de repos. Je pense que vous en serez contente de ce renfort ; vous connaissez Sœur P..., j'ai été moi-même bien content d'elle pendant sa retraite ; je pense qu'elle vous aura fait part de ses résolutions et que vous l'aiderez bien à les pratiquer et à se consolider dans l'esprit religieux. Vous allez lui faire achever son noviciat, car vous voilà Maîtresse de novices ; regardez cela comme une grâce que le bon Dieu vous fait, et comme une double grâce ; d'abord par le mérite que vous acquerrez auprès de Dieu par l'exercice de cet emploi, et ensuite par l'avantage de se renouveler soi-même dans la vie religieuse en en retraçant aux autres les maximes et les pratiques. Je crois que vous travaillerez sur une bonne étoffe, en vous occupant de Sœur D... Elle a été bien élevée dans le principe ; elle a apporté à la maison de l'instruction et une piété éclairée. Elle a fait sa retraite comme quelqu'un déjà avancé. Je la crois formée pour la piété, comme pour le corps, au delà de ce que son âge comporte. Elle se plaint un peu de sa mémoire ; voilà le point sur lequel il faudra que vous l'aidez en lui apprenant à bien classer dans sa tête tous les détails de son office, et tout ce dont elle a à s'occuper. Avec du

soin, de la patience, en lui donnant de la méthode, vous contribuerez à faire d'elle une bonne Hospitelière. Peut-être même serait-elle mieux près de vous pour acquérir ce qui lui manque, qu'elle n'aurait été à B..., où les jeunes Sœurs ne sont pas aussi habituellement avec une Supérieure et une Maîtresse qu'elle le sera auprès de vous, et, par là, le détail de ses occupations sera plus suivi et mieux soigné.

J'ai reçu bien de la consolation de tout ce que Mère C... de S..., m'a dit à son retour. J'espère que nos Sœurs L... et F... continueront à marcher dans la bonne voie, et vous, ma Mère, vous tâcherez de la leur aplanir tant que vous pourrez, sans toutefois rien relâcher de tout ce qui tient à la subordination, car sans cela il n'y a point de Religieuses, point de paix dans une communauté : elle est en révolution ; il n'y a ni mérite pour les Sœurs, ni édification pour le prochain, ni gloire pour le bon Dieu. Il vaudrait mieux se retirer et s'en aller chez soi que de vivre en religion en murmurant, en grondant, en manquant de patience, de soumission, de charité. J'ai écouté avec bien du plaisir ce qu'on m'a dit de Sœur P... Que le bon Dieu en soit béni, et qu'il répande sur elle toutes ses bénédictions ! Je suis bien content aussi de Sœur T... Voilà donc toute votre petite communauté en bon train : Dieu la maintienne ! J'en félicite dom B..., à qui tout cela fait bien grand plaisir. Dites bien à chacun, n'oubliant pas non plus Mère L..., tout ce que je lui souhaite de bonheur et de contentement, et tout ce que le plus vif intérêt peut inspirer. Vous connaissez, ma bonne Mère, tout celui que je prends à vous.

P.-S. On m'a dit que M. de V..... était à S..... En lui disant bien des choses pour moi, demandez-lui, entre autres, s'il a des nouvelles de l'arrivée de notre vin à P...

LXIX.

A la même.

Il l'exhorte à tout faire pour la plus grande gloire de Dieu.

Besançon, 8 septembre 1822.

Oh que les lettres sont longues à venir de Nîmes ici ; voilà un mois que j'ai écrit à notre Père, et point de réponse, vous conviendrez que ça est bien désagréable ! C'est un désagrément que je partage, je voudrais comme autrefois que ma grande occupation fût tout entière à Besançon, Salins et Neuchâtel. Cela serait plus de mon goût ; mais vous conviendrez aussi, ma chère Sœur, puisque convenir il y a, que quand on est quelque part par goût, le bonheur qu'on trouve est sujet à bien des accidents, des variétés. Il est bien différent de celui qu'on éprouve en disant : Je suis ici parce que Dieu m'y a mis; il a pensé à moi, il s'en est occupé jusqu'au point de désigner lui-même le lieu où je dois être, la chambre que je dois habiter, l'occupation à laquelle je dois vaquer du matin au soir. Il faut donc convenir que je lui sers à quelque chose ; sans cela il lui serait indifférent que je fusse dans un endroit ou dans un autre, et il me laisserait cette liberté qu'il accorde malheureu-

sement à tant de désœuvrés qui sont ici ou là parce que cela leur plaît. Je me sers souvent de cette réflexion, ma chère petite Mère ; elle me sert, servez-vous en aussi. Que cherchez-vous à savoir ? si les visages nouveaux pour vous, qui sont à Besançon, vous plairont ou ne vous plairont pas ; ce qui vous reviendra de plaisir ou de déplaisir dans votre retour à la grande communauté ? Faites mon secret pour apaiser tout cela. Je vais où Dieu m'appelle, je suis où il me veut, c'est le seul remède qui soulage les plaies et les déchirures qu'occasionnent les séparations ; mais il faut un peu s'y prêter. Mère C... m'avait mandé que vos administrateurs avaient demandé à M^{gr} l'archevêque de vous garder jusqu'à la fin de l'année, et qu'il le leur avait accordé. Cela est bien. Cédons avec courage à ce que Dieu demande : voyez comme il est bon et comme il veut bien nous ménager quelques jouissances qui nous soulagent de tout ce qu'il exige de nous. Il me laisse l'espoir d'aller passer quelques jours avec vous l'année prochaine ; ce sera une satisfaction d'autant plus pure que nous la tiendrons de lui. Je voudrais pouvoir prolonger le plaisir de causer avec vous, mais j'ai tant de co-partageants de mon temps que la part de chacun est bien petite. J'aimerais bien écrire à chacune des Sœurs ; suppléez-y en leur parlant de toute mon amitié, de tout l'intérêt que je prends à elles. La lettre de Sœur T.... m'a fait plaisir, elle en trouvera les réponses dans toutes les lettres que je lui ai adressées.

Bonjour, ma chère Mère R..., croyez bien à mon vif et sincère attachement.

LXX.

A la même.

Sur la mort de deux Hospitalières.

Besançon, 20 avril 1818.

Il m'en coûtait bien, ma bonne Mère R...., de ne pas vous écrire par le retour de M. E.... ; mais j'avais, indépendamment de beaucoup de petites occupations, l'âme si peinée, si attristée des pertes que nous faisons, que mes pensées auraient été aussi noires que l'encre dont je me serais servi pour les écrire, et ce n'est pas dans ce sens-là que j'aurais aimé à vous donner de mes nouvelles. Hélas ! il ne faut se réjouir de rien. J'avais grand plaisir à revenir à B...., à me retrouver au milieu de mon petit troupeau ; et dans la première semaine où je l'ai rejoint, ça été pour y enterrer deux de mes bonnes brebis ! Ah ! si j'ai mis leurs corps en terre, je suis bien sûr que leurs âmes sont dans le ciel. S'il est possible d'affirmer que quelqu'un a pu paraître devant Dieu, à dix-sept ans, avec l'innocence baptismale, je crois qu'on peut l'assurer de cette petite Sœur S.... ; et ce n'est pas seulement l'innocence qu'elle a portée devant Dieu, mais des mérites bien réels, et le prix d'un sacrifice offert à Dieu de tout son cœur. Et cette belle âme de Sœur G...., que de vertus cachées elle renfermait ! qu'elle sainteté !

quelle perfection religieuse ! Je ne serais point étonné, je vous assure, que Dieu révélât à la terre la gloire où il les a placées dans le ciel. C'est donc bien le chemin du ciel que votre saint état, vous le savez, ma chère Mère et mes chères Sœurs ; eh bien ! marchez-y avec toute la ferveur que la confiance inspire.

Dites bien à Sœur L... toute la part que je prends à la peine particulière que lui cause la mort de sa Sœur ; je voudrais pouvoir consoler son affliction comme elle consolera la nôtre en faisant revivre en elle les vertus religieuses de sa chère Sœur.

J'offre à toutes nos Sœurs les assurances réitérées de tout mon attachement ; prenez-en une bonne part pour vous, ma bonne petite Mère ; j'irai vous voir le plus tôt que je pourrai. Je serai enchanté d'aller partager un moment la chartreuse de M. B..., et de me retrouver ainsi rapproché de lui ; j'ai reçu sa bien obligeante lettre, et j'irai moi-même lui faire la réponse ; offrez-lui mes plus sincères sentiments, aussi à M. de L..., que j'aurai bien grand plaisir à voir.

Bonjour, ma Mère.



LXXI.

A la même.

Se résigner à tous les événements.

Paris, 2 février 1818.

Pour ça vous conviendrez que notre Père est bien désagréable ; depuis le 28 décembre que je lui ai écrit, et que toutes nos Sœurs lui ont écrit, il n'a pas fait encore un mot de réponse. Il répond cependant aux Sœurs de B..., et puis il viendra nous dire qu'il ne faut pas être jalouse. Ah ! je lui dirai bien, la première fois que je le verrai, que ce n'est pas comme cela qu'on agit. Il nous envoie à S..., et puis il nous laisse là. Nos Sœurs de B... n'ont pas aussi besoin de ses lettres que nous, elles ont bien plus de secours ; en vérité, cela est insupportable. Eh oui, vous avez beau rire, cela est insupportable.

Il est vrai, ma bonne Mère R..., que je suis bien en retard d'écrire : n'en tirez pas d'autre conséquence si ce n'est que tous mes moments ne sont pas à ma disposition. On ne peut écrire en allant et venant ; mais on peut penser, et en pensées je ne suis pas en retard avec vous ; je vous fais de nombreuses visites ; je vous suis toutes dans vos offices, dans vos démarches. Je me console, je me réjouis par la confiance que j'ai en vous toutes et la conviction que chacune cherche bien à pratiquer les vertus de son état, si

agréable à Dieu quand on en remplit en vue de lui, en pensant à lui, tous les devoirs ; que chacune travaille à corriger les défauts de son caractère ; qu'on ne s'y laisse pas aller sans regret, sans réparation, et que l'on répare par un retour édifiant tout ce qu'un moment d'oubli aurait pu produire de mésédition. Sœur P..., bien au pas d'une communauté exacte et régulière, Sœur L..., qui est l'ancienne de la colonie, toujours douce, de bonne humeur, sans goût ni volonté propre, Sœur F..., cherchant à donner à toutes ses actions le grand mérite de l'obéissance plutôt qu'une perfection imaginaire, Sœur T..., prête à tout ce à quoi la Mère juge à propos de l'employer, Sœur L..., docile sur tout ce qu'on lui prescrit, humble dans tout ce qu'elle fait ; et enfin la révérende Mère, se proposant en tout la plus grande gloire de Dieu, n'est-ce pas là la maison de S... ? Hélas ! mes chères enfants, j'ai peut-être exagéré le tableau ; si ce n'est pas là tout à fait ce qui est, c'est bien certainement ce que vous voudriez sincèrement toutes que ce fût. Eh bien ! résolution, courage, et cela s'accomplira. Vous avez toutes de grands motifs de confiance en Dieu et d'espoir qu'il vous aidera dans le travail que vous entreprendrez pour satisfaire et remplir ses grands desseins de faveur et de miséricorde sur vous.

Et cette retraite, ma chère Mère, a-t-elle eu lieu ? Tant mieux si cela est ; faites-la, si elle ne l'est pas. Mais proposez-vous bien d'y acquérir de la perfection dans vos motifs. Comme vous le dites, que servirait que tous les murs de votre maison témoignassent de vos soins et de vos sollicitudes, s'ils ne le témoignent

qu'aux hommes et qu'ils ne déposent pas devant Dieu de votre zèle pour lui et les intérêts de sa gloire. Sortez de votre retraite avec ce mot souvent dans votre bouche, et que la pensée qu'il exprime soit bien gravée dans votre âme : Tout pour la plus grande gloire de Dieu. Le bonheur de la chercher, de la procurer vous comblera et vous dédommagera de toutes les peines que vous prendrez et de la privation de tous les autres succès. Celui-là, le plus grand de tous, est le seul qui soit bien à notre disposition ; les autres tiennent à tant de choses qui ne dépendent pas de nous ; et encore qu'on parvienne à les obtenir, hélas ! que gagne-t-on ? Méditez bien sur cette parole de notre Sauveur, qui dans la bouche de saint Ignace a converti saint François-Xavier : « Que servirait à l'homme d'avoir conquis l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Il faut en venir à vous bien mettre cela dans l'esprit, à en faire le résumé de votre retraite, le point où vous vous retrouverez. Quand vous vous serez encore égarée dans la recherche des petits contentements humains, cette pensée vous remettra dans la voie de l'humilité et de la patience ; tâchez qu'elle dirige tout en vous. Profitez de votre expérience, ma bonne Sœur ; vous avez goûté de tout, vous avez été bien occupée de vous, de tous les petits agréments humains, vous avez vécu pour vous ; vous vous êtes laissée être accessible à l'influence des objets naturels, des contentements, du goût, des petites passions ; qu'avez-vous trouvé en tout cela ? En vous rappelant toutes vos peines, tous vos chagrins, rappelez-vous en même temps la source d'où ils procédaient, cette malheureuse sensibilité

humaine, cette vie active de toutes les petites passions en vous, ce défaut de renoncement, de mortification intérieure, trop peu de souvenir de Dieu. Mais, maintenant que vous êtes délivrée de tous ces liens que trop d'occupation de vous-même avait formés autour de vous, que votre esprit est plus libre, plus réfléchi, que vous avez les faveurs de Dieu, reçu de lui des témoignages de confiance ; que vous sentez qu'il vous appelle réellement à son service, vous vous y dévouerez entièrement, avec reconnaissance, empressement, amour. Vous serez plus touchée du bonheur de contenter Dieu que de faire dire du bien de vous par ses créatures. La bonté que j'ai dit que vous aviez acquise deviendra plus parfaite parce que ce sera par imitation de la bonté de Dieu, pour avoir quelque chose de commun avec lui et pour lui plaire, que vous deviendrez bonne, et la patience que vous exercerez envers les autres sera un hommage de reconnaissance que Dieu agréera pour celle qu'il a eue envers vous. Enfin, ma chère Sœur R... deviendra le modèle, le soutien de ses Sœurs, l'amie de son divin Epoux et la consolation de ceux qui s'intéressent véritablement à elle. Peut-être vous verrai-je bientôt. Les choses vont ici d'une manière que l'on ne peut pas rendre ni définir. Je crois qu'il n'y a pas homme sur la terre qui puisse dire comment nos affaires se termineront. Que vous êtes heureuse d'avoir un sort fixe, déterminé, dans lequel vous pouvez servir Dieu en toute tranquillité et confiance! Je prie nos chères Sœurs de se contenter, pour le moment, du petit mot que cette lettre renferme pour elles, vous priant d'y ajouter tous les témoignages

de la plus sincère affection, et pour vous, ma bonne Mère, croyez-vous que j'en ai ? Je vous le laisse à deviner.

Mille amitiés, je vous prie, à M. B... ; dites-lui que M^{gr} l'archevêque de S... va un peu mieux, il a déjà fait une sortie. Rappelez-moi au souvenir de M E..., et ne m'oubliez pas auprès de Mère L...

LXXII.

A la même.

Dire à Dieu : Que votre volonté soit faite.

Besançon, 5 juin 1819.

Je persiste, ma chère Mère, à vous dire que je ne crois nullement que vous ayez apporté votre attention à chercher en vous les causes de l'événement qui nous afflige. Dieu a pu le permettre pour des causes que ni vous, ni moi ne connaissons, et qui peuvent être étrangères et à vous et à celle qui en a souffert. Quand on amena à Notre Seigneur l'aveugle-né pour qu'il le guérit, les apôtres lui dirent : « Qui est-ce qui a péché, est-ce cet homme, sont-ce ses père et mère, pour qu'il naquit ainsi aveugle ? Jésus-Christ répondit : Ni lui, ni ses parents n'ont péché ; il est né aveugle afin que la gloire de Dieu se manifeste en lui. » Qu'est-ce que Dieu s'est proposé ici ? En attendant qu'il le déclare, j'y vois déjà un grand avantage pour vous dans les réflexions profondes, sé-

rieuses, que cette circonstance vous a fait faire. Combien avez-vous acquis dans un jour ? Que d'expériences ! Que de motifs de supporter avec patience les petits incidents journaliers qui vous affectaient trop, de les mettre à leur valeur, de régler tout avec calme ! J'y vois aussi quelque chose pour Dieu, plus d'ardeur dans vos prières, plus de ferveur, de confiance dans les demandes que vous lui avez faites, plus de disposition à une vive reconnaissance, plus d'offrandes, plus de sacrifices. Eh ! si nous pouvions comprendre tout le prix que Dieu attache à ces choses, toute la gloire qu'il veut bien en recevoir, nous ne nous étonnerions de rien. Voilà l'objet considéré par rapport à vous, à moi, à nos Mères. En lui-même, il me reste incompréhensible ; je n'ose ni croire, ni douter, ni nier, ni affirmer. Dieu sait ce qui est, ce qu'il a voulu, ce qu'il s'est proposé. *Fiat voluntas.* Je ne peux qu'en rester là.

Je n'ai qu'un moment pour vous écrire. Mieux vaut deux lignes que rien ; il vaut toujours quelque chose pour moi de vous renouveler mes sentiments, vous rassurer en connaissance de cause, vous féliciter de tout le bien que vous tirez de ceci, entre autres choses, par un parfait renouvellement de vos résolutions, et de vous prier de dire bien des choses amicales et bien sincères à dom B.... et à nos chères Sœurs.

LXXIII.

A la même.

Il se plaint de ce que les extraits de ses Sermons sont incomplets.

Besançon, 10 février 1819.

Si j'ai pu vous être utile, ma chère Sœur, c'est devant le bon Dieu que je vous prie de me donner des preuves de votre reconnaissance. Je n'ai fait, d'ailleurs, que ce que je devais faire, et je reçois déjà un bon à-compte sur ma rétribution en vous voyant dans les bons sentiments où vous êtes et en vous y croyant suffisamment établie pour espérer que vous persévérez. Mais garantissez-vous du découragement. Pour répondre de votre persévérance, je ne vous demande pas de ne plus faire de fautes, mais seulement de vous relever aussitôt, de croire qu'il n'y a encore rien de perdu, de vous replacer au point où vous étiez avant de l'avoir faite, et d'aller en avant avec courage et confiance. Lisez l'article *Persévérence* dans le petit P. Judde, et conformez-vous à ce qui y est dit. Défaut de lumières et un petit reste de dépit m'expliquent assez la conduite de Sœur N.... Dieu seul, par sa grâce, peut suppléer au défaut de lumières. Vous pouvez par votre charité, votre patience, concourir à affaiblir la seconde cause, et s'il reste encore assez de l'une et de l'autre pour opérer quelque inconséquence, du moins elle ne sera pas grave.

Mère N.... m'a communiqué cet extrait bien informé, bien décousu de ce que j'ai dit à la communauté à l'époque de la rénovation. Souvent, dans un discours, on rapporte les prétextes, les excuses pour y répondre ; si en le copiant on en reste là, il s'ensuit qu'au lieu d'avoir prêché la vertu, on a prêché le relâchement ; c'est ce qu'a fait Sœur L... ; elle a laissé là ma conséquence : « Donc si vous prétendez au titre de Religieuses, il faut que vous le soyez d'autant plus intérieurement que vous en êtes moins assujéties aux règles de toutes les communautés religieuses. » Je défendrai qu'on envoie des copies de ce que je dis sans que je les aie vues ou la Mère.

Je vous renvoie votre papier, où il ne reste plus de blanc : puisse-t-il y avoir quelque chose qui vaille mieux ! Soutenez la bonne volonté et le courage, et vous verrez que tout bien viendra à la suite.

Bien des choses à dom B..., dont j'ai reçu la lettre, et à toutes nos chères Sœurs. Bonjour, ma chère Mère ; croyez bien à toute l'étendue de mon dévouement.

Il ne nous est encore rien venu d'A....

Vous m'avez fait bien plaisir de m'apprendre que tout s'était bien passé à l'égard de la Mère.



LXXIV.

A la même.

Il la félicite sur la régularité qui règne dans la communauté.

Paris, 4 novembre 1817.

J'ai reçu, ma chère petite Mère, vos lettres des 23 et 27 octobre, et avec celles-ci celles de vos bonnes compagnes. J'ai bien à cœur de n'être pas oublié de mes filles, et je suis bien servi par elles à mon gré lorsque je reçois de leurs nouvelles et qu'elles continuent à m'écrire comme à un père. Si je suis évêque à Nîmes, pour vous toutes je serai toujours père par les sentiments d'affection, d'intérêt que j'aurai toujours pour chacune de vous. Je voudrais pouvoir répondre à chacune par une grande lettre de trois à quatre pages ; c'est tout au plus encore si elle contenait tout ce que je me sentirais porté à leur dire par le désir bien vif que j'ai de les voir bien remplies de l'esprit de leur saint état. Mais une correspondance s'est ouverte déjà entre Nîmes et moi ; je ne peux écrire à la lumière ; les jours sont bien courts, et bien remplis par des courses et des visites à rendre et à recevoir ; il faut donc m'excuser.

Je jouis véritablement du bien que vous me dites de votre communauté. Je crois que vous en remerciez le bon Dieu de tout votre cœur, et que, par reconnaissance pour les jours sereins qu'il vous donne,

vous supporterez avec douceur et patience les petits nuages qui obscurciront quelquefois, mais légèrement, votre beau ciel. Vous vous montrez bonne, cela me fait grand plaisir, et pour vous parler franchement, meilleure encore que je ne l'aurais espéré. La maternité a développé en vous un grand fonds de bonté. Oh ! ne l'arrêtez pas, ma chère Sœur, cet heureux développement d'une des plus belles qualités ! Je ne redoute pour vous à cet égard que les petits dépits, les petits mouvements d'impatience quand vous êtes contrariée, et puis les jalousies. C'est donc ici un vice bien odieux, puisqu'il détruit la plus excellente perfection de l'homme ; c'est un vice bien mal-faisant, car il tourmente horriblement le cœur où il entre ! Oh ! que la simplicité, que l'humilité, y répandent de douceurs, de jouissances, de contentement ! Pourquoi feriez-vous une revue à la rénovation ? Attendez votre retraite. Je serai sûrement très aise de vous voir à mon passage à B... ; mais quand sera-ce ? je l'ignore ; peut-être pas avant trois ou quatre mois, et encore si cela nous approche de Pâques, la nécessité de me rendre dans mon diocèse pour ce temps me fera-t-elle abréger beaucoup mon séjour à B... Dieu nous conduit, ma chère Mère, ne perdons pas cela de vue, et nous ne pouvons être mieux conduits qu'en nous laissant aller aux circonstances, que nous devons regarder comme les dispositions de sa Providence à notre égard. Nous faisons par état profession, vous et moi, de nous y soumettre.

Remerciez de ma part Sœur P... du plaisir qu'elle me fait en me disant que vous lui avez permis de dire quelque bien d'elle à Mère F... Je l'invite bien

à croître encore dans la mortification et le dévouement religieux. Plus on fait dans ce genre, plus on veut faire et plus on a de contentement dans ce qu'on fait.

Qu'est-ce que notre bonne Sœur L... me dit donc dans sa lettre, de confiance qu'elle a dans l'un, qu'elle a moins dans l'autre (des confesseurs) ? Qu'est-ce qui détermine sa confiance ? Sont-ce ses idées, ses goûts, un air, un ton qui revient plus dans l'un que dans l'autre ? Qu'une fille du monde regarde aux yeux, au nez, à la bouche de celui qu'on lui offre pour mari, passe. Mais qu'une Religieuse regarde autre chose que ce qui lui est présenté par le bon Dieu, que la main qui lui désigne un confesseur, qu'elle soumette à son jugement propre, à ses goûts, à ce qui lui revient le mieux, le choix que Dieu fait pour elle, il me semble qu'elle s'expose beaucoup, qu'il n'y a pas de sûreté dans cette conduite, et que, mieux avisée, la chère Sœur L... soumettra son jugement au choix de Dieu. Elle me dit encore, cette chère Sœur, qu'elle a toujours des retours vers B... Mais elle ne pense pas avoir épousé les murailles de l'hôpital Saint-J... au lieu de Jésus-Christ, qui est où elle est, et qui l'y veut. Une Religieuse n'est pas comme un chat, qui ne tient qu'à la maison. Ah ! si j'avais été chat, je ne serais pas sorti de chez moi.

Quel sujet d'édification j'ai trouvé ici dans Sœur T... Je suis allé la voir peu de jours après mon arrivée ; vous jugez assez que ma visite lui a fait grand plaisir. Quelques jours après j'y suis retourné, et elle m'a appris qu'elle partait le surlendemain pour A... Vous conviendrez que ce départ au moment où j'ar-

rive n'avait pas pour elle un grand charme ; et cependant elle n'a point fait de représentation, elle ne s'est point chagrinée, point plainte. « Dieu veut de moi, m'a-t-elle dit, de grands sacrifices, que sa sainte volonté soit faite. » Elle a ressenti de la peine, je peux dire beaucoup ; mais sa douce résignation n'a rien fait perdre à Dieu de toute la gloire qu'il attendait de son obéissance, et elle en a le mérite tout entier.

J'ai lieu d'espérer, d'après la lettre de Sœur T... (de S...), qu'elle va son petit chemin. Elle a de la peine ; son caractère ne se plie pas facilement à tout ce qu'elle désirerait fait pour correspondre aux grâces de Dieu. Mais patience, qu'elle continue à prendre sur elle-même, à bien s'inoculer les sentiments de douceur, de patience, d'humilité, dont elle a reçu le principe de Jésus-Christ même, au jour où elle a fait alliance avec lui ; qu'elle ne se rebute pas de la peine, car rien de bien ne nous est facile et naturel aux uns et aux autres. Cette peine est un mérite, un grand mérite, et encore que nous ne parviendrions pas à une grande vertu, comme j'espère cependant qu'avec de la constance notre Sœur T... y parviendra, je crois que la peine que nous aurons prise pour y parvenir nous en tiendra lieu et nous obtiendra miséricorde.

Mais quelle mouche a donc piqué cette Sœur N..., si bien qu'elle était, si fervente, si dévouée, si renoncée à elle-même au temps de sa profession ? Je lui dirais volontiers, comme saint Paul disait aux Galates : « Qu'est-ce donc qui a obscurci vos idées au point qu'ayant commencé par l'esprit de Dieu, vous

soyez retombés sous l'empire de l'esprit de l'homme?» Du moins cette chute n'a pas occasionné une blessure mortelle ; notre chère Sœur s'est relevée et deviendra, je l'espère, plus forte par l'effet de la faiblesse même qu'elle a éprouvée, et cela est naturel, car l'épreuve que l'on a faite de sa faiblesse, de son inconstance, est un grand contre-poids à l'amour-propre, et qui accroît encore quand on se compare aux autres, qui ne se conservent pas dans l'esprit de simplicité, de soumission, de dépendance, sans user d'un grand courage et d'une forte résolution. Ils s'étaient donc effacés de dessus le marche-pied de l'autel ces deux mots *humilité, obéissance*, que Dieu m'avait sans doute inspiré de lui proposer comme le sommaire du travail qu'elle aurait à faire. Mais les voilà rétablis et rétablis pour toujours, et Sœur L..., rétablie aussi dans tous ses droits à ma tendresse paternelle.

J'invite bien chère Sœur P... à conserver son âme dans le calme, à se défier beaucoup de ses petites idées, quelque bien même, quelque perfection qu'elles lui présentent, cherchant le bien, non dans ses jugements, mais, au contraire, dans la défiance d'elle-même et le renoncement à ses jugements.

Je suis bien aise que M. B... s'accoutume à S... ; comment va sa santé ? J'ai parlé de lui à M. l'évêque de N..., dont la situation n'est nullement rassurante ; il s'intéresse toujours beaucoup à lui. Où en est l'affaire de sa pension ? Offrez-lui mes affectueuses salutations, ainsi qu'à M. E...

Dites aussi à S. L... que je ne l'oublie pas non plus dans les visites que je fais en esprit à S... et que je m'intéresse bien à elle. Bonjour, ma chère Mère

R... ; j'espère bien que vous ne doutez pas de mon sincère attachement.

Dans toutes les paroisses de B... et ailleurs, il y a des messes d'onze heures et demie; elles peuvent être très utiles à bien du monde. Tant pis pour ceux qui s'en font un moyen de s'absenter de la paroisse !

LXXV.

A la même.

Dieu permet les contradictions et les contrariétés pour nous former à la patience et à la charité.

Je ne me rappelle pas, ma chère Mère, si c'est vous ou moi qui sommes en arrière de lettres, mais nous n'y regardons pas de si près. Vous me passez mes retards quand j'en apporte; lorsque j'ai un moment de loisir, en revanche, je dois vous le donner. Il me semble, d'après les lettres qu'on m'a écrit et ce que j'entends dire à l'hôpital, que les choses vont mieux chez vous, qu'il y a plus de docilité et moins de petites incartades de la part de Sœur L...; du moins que quand il lui en échappe, elle les sent mieux et revient plus promptement. Je le conclus en particulier d'une lettre qu'elle m'a écrite à l'occasion de ce qu'il lui est arrivé de dire au sujet de la fillette de Sœur d'A... : elle sent la justesse des reproches que vous lui en avez faits. Le bon Dieu vous la donne pour vous aider à vous former un peu à la patience, à la charité, en même temps qu'il vous a donnée à elle

pour l'aider à réfléchir et à sentir les inconvenances de ses paroles. Gagnez sa confiance par votre bonté et charité, afin de lui être utile selon toute l'étendue des vues de Dieu à son égard. Cette pauvre Sœur L... n'est pas douée d'une grande faculté de réflexion. Pour réfléchir il faut avoir deux idées à la fois pour les rapprocher, les comparer et tirer une conséquence. La pauvre Sœur n'en a qu'une ; elle la dit, elle la suit : il y a souvent en cela plus de défaut de capacité que de malice. Vous, ma Mère, vous vous frappez vivement d'une inconvenance, d'une inconséquence que vous apercevez ; cette vivacité empêche aussi d'autres idées de se joindre à celle qui vous émeut, et qui vous aideraient cependant à prendre le parti le plus sage et le plus profitable pour vous et pour les autres. Tout cela est plus aisé, j'en conviens, à mettre sur le papier qu'en pratique ; mais enfin tendez vers ce but tant que vous pourrez, et avec le temps vous y parviendrez.

Vous nous aviez annoncé des démarches de MM. d'A..., nous n'avons rien vu venir encore. Je n'en suis pas bien fâché ; nous ne sommes guère en mesure de détacher trois ou quatre personnes de la maison ; si cependant le bon Dieu le veut, tout se fera.

Bonjour, ma chère Mère, mille choses tendres à toutes les Sœurs. Ci-joint un petit mot à Sœur D...

Il me vient encore en pensée de vous dire d'être bien réservée sur les communications que peuvent vous faire les Sœurs des lettres qu'elles reçoivent des Supérieurs d'ici, et de même de la Maîtresse des Novices. Je sais bien que vous ne l'exigez pas ; mais je

voudrais encore que vous ne vous prêtassiez à en prendre communication qu'après bien des instances de leur part : de même pour les lettres qu'elles écrivent, afin qu'elles soient toutes bien convaincues que vous n'exigez rien d'elles à cet égard.

Offrez bien mes plus sincères et amicales salutations à dom B...

S.-P. Notre horizon politique est bien chargé. Les nuages qui le couvrent verseront-ils sur notre pauvre France des pluies fertilisantes, ou une nouvelle grêle qui achève de la ravager ? Dieu nous laisse entre la crainte bien fondée, à considérer le désordre général, et l'espérance non moins fondée aussi sur sa bonté et sur son infinie miséricorde. Quoi qu'il arrive, je me propose de rester et de mourir à mon poste. Dieu m'a mis ici, en France ; je ne peux croire, sans des indices bien évidents, qu'il me veuille ailleurs. Ce que je me propose, c'est aussi ce que je conseille aux personnes que l'avenir effraie. Nous éloigner, serait-ce prudence, ou défiance des secours de Dieu ? S'il manifestait clairement sa volonté, il n'y aurait plus de doute ; mais tant qu'il y a lieu à hésiter et à douter, je préfère honorer Dieu par la confiance plutôt que par les calculs incertains de la prudence. Dieu récompensera le culte auquel il paraît être le plus sensible : celui de la confiance. Quelle raison de s'éloigner pourrait-on avoir qui ne fût commune à tous ceux qui désirent conserver la foi ? Si donc tous ceux-là fuyaient, que deviendrait notre patrie ? Elle serait donc retranchée des pays où Dieu est connu et servi sur la terre. Par esprit de patriotisme, comme par esprit de religion, et par dessus tout par esprit de confiance en Dieu, je suis bien

d'avis que nous restions tous au poste où la divine Providence nous a placés. Bien certainement, je n'aurais jamais pensé à quitter le diocèse de Besançon pour aller à Nîmes, si ma nomination à cet évêché, que je n'ai certes pas sollicitée, qui m'est venue bien certainement sans que j'y aie pensé, et malgré moi, ne me semblait, par cette raison, être un appel de Dieu. Et puis, que savons-nous ce que nous trouverons ailleurs? C'est partout qu'il y a des écueils et des dangers, les scandales sont partout. J'aime encore mieux ceux qui viennent d'eux-mêmes que ceux que nous allons chercher. Voilà, ma bonne Mère, ma réponse à la question que vous me faites.

LXXVI.

A la même.

Il l'exhorté à tout reporter à Dieu, et à le remercier de tout.

Besançon, 30 juillet 1817.

J'espère que cette lettre sera bien accueillie, ma bonne Mère, puisqu'elle vous sera portée par l'excellent M. B..., qui va reconnaître le lieu où il paraît résolu de se fixer. S'il lui restait encore quelques motifs d'hésiter, je suis bien sûr que Mère R... viendrait bien à bout de les dissiper, et je m'attends à le voir revenir bien pris dans les filets que vous lui aurez tendus ; je m'en rapporte bien à vous sur cela ; au fond, vous aurez fait une bonne capture, je vous en

félicite sincèrement. Je pense que si j'avais à vous envoyer quelques morceaux un peu durs à avaler, je ferais bien de profiter de cette occasion.

Mais non, ma chère Sœur, je n'ai rien de pénible à vous dire. Le bon Dieu vous aide et vous protége d'une manière qui me frappe. Les succès qu'il accorde à vos soins, les consolations que vous donnent vos Sœurs, le contentement de vos administrateurs, le choix, que je crois véritablement distingué, d'un Directeur, sont des choses qui ne peuvent trop exciter notre reconnaissance.

Il en est encore une que je n'ai pas nommée, et qui est cependant celle qui me satisfait encore davantage, c'est, ma chère Mère, de voir que vous êtes reconnaissante envers Dieu, que vous avouez, avec une grande persuasion, que tout le bien qui se fait, c'est Dieu lui-même qui l'opère, que vous lui en rapportez uniquement la gloire. Continuez, Dieu est tout pour les personnes humbles ; mais il est vraiment terrible pour les orgueilleux. De ce principe : « Dieu fait tout, » vous avez assez de sens pour tirer la conséquence : Donc les choses mêmes qui ne sont pas selon mes désirs sont cependant dans l'ordre des desseins et des dispositions de Dieu, quoique je ne puisse me les expliquer. Mais il les a faites ; il a voulu ces obstacles, ces contrariétés, ces mésentendus, ces décousus, ces surcroîts de travaux, ces chosés mêmes qui vont de travers, tout est dit. Quoi que ce soit, je le reçois, et si Dieu a assez de bonté pour préférer ma patience, ma soumission à sa volonté, une pratique d'humilité de ma part à tout l'avantage qui résulterait pour sa gloire et pour le bien du prochain

d'un meilleur succès, d'un meilleur ordre, d'un travail mieux entendu, mieux fait; s'il m'aime, s'il me préfère à ce point-là, combien ne dois-je pas lui offrir ce qui est en mon pouvoir et pour lequel il a sacrifié tout le reste!

Pour persévéérer un peu dans le calme, situation nécessaire pour pouvoir réfléchir, se raisonner soi-même et se soutenir par là, ne vous préoccupez pas trop l'esprit de ce qu'on peut dire à l'égard de l'exac-titude que vous maintenez dans les règles de la maison. Continuez comme vous avez fait jusqu'ici. Quand vous pourrez consulter ici, vous le ferez; quand vous n'en aurez pas le loisir, recommandez-vous un moment au Saint-Esprit, puis décidez ce que vous jugez convenir, et puis enfin soyez tranquille et parfaitement tranquille sur votre décision. Dieu ne nous demande point de ne pas nous tromper, mais seulement d'avoir de bonnes intentions et de nous y conformer.

Vous faites bien d'établir les choses comme elles sont à B... et de les y maintenir. Je ne suis pas d'avis que, par quelques prétextes de ménagement, on prenne les choses de plus bas afin de remonter insensiblement; jamais on ne remonterait; il est dans la nature de descendre et non de remonter. Vous êtes sur la bonne voie, tenez-vous-y; et j'espère que, rapportant toujours fidèlement à Dieu le bien qui s'opère, et soutenant les petites épreuves auxquelles il lui plaira de vous soumettre, tout se passera en gloire pour lui, en mérites pour vous.

Bien des choses à toutes nos chères Sœurs, en attendant que je les leur dise. J'ai appris avec bien de

la peine l'indisposition de Sœur P...; nous espérons que sa maladie ne sera pas grave.

Bonjour, ma bonne chère Mère; je suis souvent près de vous et près de vos compagnes. Quand j'ai quelques dispositions à la tristesse, je vais près de vous, et je trouve toujours près de la mère et des filles d'agréables consolations.

Offrez, je vous prie, mes biens sincères compliments à M. E.....

LXXVII.

A la même.

Il lui fait part de sa nomination à l'évêché de Nîmes. —

Dispositions de son esprit.

Besançon, 29 août 1817.

Eh bien, ma pauvre petite Mère R..., le bon Dieu a parlé; il a prononcé entre nous une séparation de corps, mais il nous conserve une union d'esprit. Quoique éloigné, je serai toujours bien près de vous; je penserai souvent à vous; nous nous recommanderons tous les jours au bon Dieu; nous nous écrirons, car je l'exige absolument de vous. Vous me tiendrez au courant de tout ce qui vous regarde et de ce qui regarde nos chères Sœurs, vos compagnes; je vous répondrai aussi exactement que je pourrai. Vous continuerez à vous servir toujours dans votre lettre de la dénomination de *mon Père*, parce que je prétends ne pas cesser de l'être. Tout l'intérêt, toute l'amitié, tous les

avis, tous les services, en un mot, qu'à ce titre vous avez cru pouvoir jusqu'ici exiger de moi, continueront et m'aideront beaucoup à supporter le poids de mon éloignement.

C'est avec effroi, je l'avoue, que j'aperçois la nouvelle carrière qui s'ouvre devant moi. Indépendamment de tout ce que je perds en quittant mon petit établissement de B....., me voilà avec un diocèse à créer. Il faut donc former un chapitre, un séminaire grand et petit, des écoles, pourvoir à la desserte d'un département, ignorant absolument ce que je trouverai là, n'y connaissant pas un chat, sachant seulement qu'en général les têtes y sont bien chaudes, les partis en présence, et un mélange presque égal de catholiques et de protestants.

Vous voyez, ma chère Mère, que le bon Dieu ne m'a pas traité aussi favorablement que vous lorsqu'il vous a envoyée à sept lieues de chez vous, dans la compagnie de vos Sœurs, au milieu de gens qui vous veulent du bien et vous protégent. Ne vous plaignez pas, du moins à moi; si j'avais un sort pareil au vôtre, j'aurais cent milliers de moins sur les épaules. Confortons-nous par les pensées de la foi. Tout ce qui est si triste aux yeux humains est bien beau et bien grand aux yeux de la foi. Cherchons-là nos consolations et nos forces. Ah ! si nous pouvions un peu nous dégager de toutes nos petites vues humaines, temporales, nous nous trouverions tranquilles et toujours au niveau du travail et des peines que Dieu demande de nous ! Vous toutes nos Sœurs de S... et de N..., vous m'avez donné l'exemple du renoncement; vos prières m'obtiendront la grâce de le suivre.

Je vais partir sous peu de jours pour Paris ; mais je compte revenir ici avant d'aller à Nîmes, et peut-être pourrons-nous nous voir alors ; à ce moment je suis trop occupé et trop distrait pour vous aller voir. Ma santé se ressent un peu de l'agitation de mon esprit, et j'en aurais cependant bien besoin dans le séjour de deux mois environ que je ferai à Paris. Je pense qu'un voyage de votre part ici aurait des inconvénients ; si vous veniez toutes deux à deux, qu'est-ce que cela signifierait ? Ça montrerait trop de décousu, trop de naturel, trop d'attache, ça n'édifierait pas, il m'en coûte de vous le dire, mais mieux vaut sans comparaison que notre sacrifice mutuel n'ait rien qui puisse le rendre moins agréable à Dieu ; et, au fond, se voir un moment pour se quitter n'est pas une satisfaction bien pure. Je partirai sans dire adieu à nos Sœurs d'ici. Faites part de ma lettre, ma chère Mère, à nos Sœurs ; les sentiments que je vous témoigne sont aussi pour elles.

Dites pour moi les choses les plus honnêtes à l'excellent M. B...



LXXVIII.

A Mère C.

Il lui raconte quelques particularités de son séjour à Paris.

Paris, 23 septembre 1817.

Vous avez déjà eu de mes nouvelles, ma bonne Mère, par ma sœur, et je suis bien convaincu que je satisfais votre bonne amitié en vous en donnant directement. Jusqu'ici ma santé ne se trouve point dérangée d'une vie bien différente de celle que je menais. Du matin au soir je suis en course ; on ne sait à quelle heure on mange ; une partie du temps on a faim, et pendant une autre on a trop mangé ; on ne sait pas davantage quand on pourra entrer dans une église. Je retrouve ici beaucoup de mes anciennes connaissances, dont je reçois d'agréables accueils ; mais tous les jours de nouveaux visages. Tantôt on court pour une affaire, tantôt par civilité, l'esprit toujours occupé de mille choses, tâchant de se souvenir de tout ce qu'on a à faire. Tout cela m'étourdit et m'enivre ; je ne sais plus si je pense, si je réfléchis ; j'ai l'esprit trop rempli et le cœur vide : il n'y reste que des souvenirs. Je vais tant que je peux me réfugier près de votre feu et de celui de Mère F..., et déjeuner avec vous ; mais tout cela n'est qu'en imagination, l'estomac ne s'en ressent point et le cœur pas assez.

J'ai vu G..., qui, au reçu de la lettre de M. V..., est accouru chez moi; il est extrêmement touché de la peine que vous a faite sa lettre; il m'en a lu le brouillon, qu'il avait conservé, et la réponse que je lui ai apportée; au fond elle m'a paru un peu forte. Je suis entré dans sa peine, je l'ai consolé de mon mieux et je lui ai dit que cela ne prenait rien sur vos sentiments pour lui. Quand vous m'écrirez, mettez un petit mot d'amitié qui confirme ce que je lui ai dit.

Je suis allé voir la bonne Mère A...; je suis resté assez longtemps avec elle, l'hôpital était le sujet de notre conversation. Nous avons passé en revue toutes les Sœurs qu'elle connaît. Elle se porte bien; elle pensait m'engager à aller leur faire une instruction le jour de sainte Thérèse. Elle se prévalait de quelques-uns de mes papiers qu'on lui a envoyés; je lui ai répondu que j'avais tout laissé à Besançon, mes pensées, mes réflexions, mes oraisons, je peux dire jusqu'à ma tête; car je ne sais ce que je suis, ce que je fais, ce que je dis; et avec tout cela je ne vois que des personnes qui me disent que c'était moi, précisément moi, qu'il fallait à Nîmes; il y en a qui ajoutent: Nous savions bien que vous désiriez autre chose, mais on vous voulait là; il en résulte du moins que j'y suis bien recommandé, et j'en ai déjà des preuves.

J'ai vu aussi Sœur T... Quand j'ai dit mon nom à une des Sœurs qui était à la porte et qui me le demandait, elle a couru avec une grande joie appeler Sœur T...; je l'ai rappelée pour lui dire de ne pas me nommer. La pauvre Sœur est presque tombée à la renverse en me voyant; je ne suis resté qu'un ins-

tant avec elle; elle me paraît si contente, elle dit tant de bien de la maison où elle est, que je la crois bien dans son état. J'ai encore fait là une petite revue de l'hôpital, mais que j'ai été obligé d'abréger parce que j'étais pressé.

Je n'ai pas encore vu à mon aise Monseigneur notre archevêque; nous allons déjeuner dans son quartier ce matin, de là nous irons chez lui, si toutefois il n'est pas à la campagne; je prendrai le parti de lui remettre un mémoire un peu détaillé sur tous les objets dont j'ai à lui rendre compte.

Les premiers scrutins des élections de Paris ont donné les plus beaux noms qu'on puisse mettre en supplément à ceux qui formaient autrefois la Convention. Dieu veut que nous mettions toute notre confiance en lui. Soyons bien sages, faisons-lui bien des petits sacrifices, nous avons grand besoin de sa protection.

Je présume que Sœur F... est à Salins; faites-lui, dans ce cas, passer ma lettre; rappelez-moi au souvenir de dom B..., de Sœur B..., de toute la communauté, dont les noms sont bien gravés dans mon esprit. Si vous voulez bien faire dire à ma sœur et à Jeanne que je me porte bien, je vous en serai reconnaissant.

Bonjour, mes chères bonnes Mères C... et S...

LXXIX.

A la même.

Même sujet. — Ce qu'il faut faire pendant et après une retraite.

Paris, 24 décembre 1817.

Serait-il possible, ma bonne Mère C..., que je ne vous eusse pas écrit depuis votre retraite? Je ne m'en souviens pas bien; je pense si souvent à vous, et j'y ai pensé si souvent à l'occasion de votre retraite, que je peux bien avoir confondu mes pensées intérieures avec mes pensées écrites, et fini par oublier de quel genre ont été mes communications avec vous. Toujours ont-elles été du genre de l'amitié et de l'intérêt le plus décidé, et ces sentiments sont bien satisfaits par la bonne idée que j'ai des fruits de la retraite que vous avez faite. Ce n'est pas seulement une idée que j'ai sur cela; j'en ai aussi une preuve, et je vais vous en faire part. Je savais que Mère F... ne manquerait pas, selon votre désir, de vous rendre tous les services de bonne amitié et de charité qui dépendraient d'elle pendant ce temps. Je vois par les lettres de l'une et de l'autre, qu'en effet vous vous êtes entretenues ensemble, et confidentiellement; le jugement que vous portez l'une à l'égard de l'autre, je vais vous le révéler; vous me paraissiez fort contente de Mère F..., et par ce qu'elle me mande, je vois qu'elle est aussi

fort contente de vous. Puisque vous êtes contente d'elle, il y avait donc en vous bien de la sincérité dans le désir de connaître ce que vous aviez à corriger, à pratiquer, et ce que Dieu demandait de vous; et puisque Mère F..... était bien contente de vous, elle a donc reconnu en vous bien de la bonne volonté, bien de la résolution, bien de bonnes dispositions; or, il est impossible de penser que Dieu ait mis en vous toutes ces grâces de préparation, sans avoir eu l'intention d'y mettre aussi des grâces d'exécution; vous les avez donc, vous avez un accroissement de lumières pour vous connaître, pour connaître Dieu, pour être plus frappée de la force des motifs de le servir en bonne Religieuse; vous avez reçu aussi un accroissement de force, de courage pour vous surmonter. Or, si avec la portion que vous en aviez déjà, vous avez pu vous améliorer, avec cette augmentation-ci vous allez, je l'espère beaucoup, faire dheureux progrès. Si j'étais près de vous, peut-être me diriez-vous que vous ne vous ressentez déjà plus guère de cette retraite. Ne le croyez pas; on dit cela d'impatience, d'ennui de se ressentir encore bien des mauvais penchants; on voudrait toujours avoir la même horreur pour le mal, le même regret de ses fautes, la même ardeur pour se corriger que l'on éprouve dans la ferveur des exercices de la retraite; là on marche sans peine, on est porté par la grâce; on ne s'imagine pas comment on a pu être autrement. Dieu en fait ainsi quelquefois pour nous un moment de répit, de trêve avec nos passions; mais dans l'ordre de sa Providence, ce ne peut pas être là l'habitude de notre vie; et si on tentait de la passer

en retraite, toutes nos passions viendraient bien nous y trouver, et la guerre aurait à se faire là comme au milieu des occupations d'une vie active. Ce que vous pouvez conserver de la retraite, ce n'est donc pas une paix continue avec vous-même, mais le souvenir de toutes les grâces que Dieu vous a faites pour vous lier avec lui par la reconnaissance. Cela présente un grand motif à un bon cœur; la reconnaissance combat puissamment le découragement en nous montrant dans les prévenances de Dieu une volonté bien manifestée de sa part que nous nous sanctifions; et avec cette volonté rien ne nous est impossible. Que votre reconnaissance devienne votre force, je ne dis pas seulement pour ne pas faire de fautes, mais pour vous relever à l'instant et ne pas vous ralentir.

Je ne sais quand nous nous reverrons, ma chère Mère, cela ne me semble pas prochain; on marche à tâtons, par conséquent, on ne va pas vite. Le rapport de la loi sur le concordat est suspendu et n'aura pas lieu avant le mois prochain. On dit, et je le crois, qu'on a envoyé cette loi à Rome pour la soumettre au jugement du Pape, afin qu'elle ne provoque pas un mécontentement de sa part et que les bulles et l'exécution du concordat n'en soient pas arrêtées. Pourquoi, direz-vous, n'a-t-on pas fait cette communication il y a trois mois? Je n'en sais rien : c'est que quand la vue ne se porte pas bien loin, et que l'on va, comme je dis, à tâtons, on va comme ça entre temps. Tout fourmille ici de brochures, de diatribes contre le concordat; il n'y a sorte de propos, de sottises, etc..., que l'on ne vomisse contre cette restauration apparente de l'Eglise, car, dans la réalité, il y

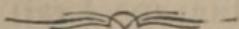
aura quelques évêques par ci par là de plus, et ce sera tout le résultat de tant de bruit, de tant de mouvement, de tant de solennité et de contradictions. Se morfondre ici tout un hiver pour arriver je ne sais à quoi, il peut y avoir bien du profit pour soi-même, en supportant cela en esprit de mortification ; mais quel autre profit y aura-t-il ? Je ne le vois pas. Je ne sais comment j'ai fait pour changer le diocèse de Saint-Jacques contre tout autre : c'est que je ne voyais pas les choses de si près ; je m'en console par la raison que je me croirais bien méchant si j'avais pu présumer ce qu'il est difficile de se dissimuler quand on est ici, qu'on est intéressé à la chose et qu'on la voit de près. Prions, c'est là notre ressource et en même temps notre consolation. Ne faites pas trop connaître ce que je vous mande ici ; je vous écris comme je parlerais si j'étais au coin de votre feu, entre vous et Mère F... Livrez-vous ensemble à toutes les consolations que vous donne votre communauté ; remerciez-en bien le bon Dieu, vous êtes des brebis privilégiées. Ne vous plaignez pas de vos petites peines ; elles sont bien à l'eau de rose. Mère F... viendra aisément à bout de persuader à son amie G... de se reposer doucement de ses craintes sur la Providence, dont elle possède abondamment les faveurs.

Je n'ai pas vu M. G.... depuis longtemps ; peut-être sera-t-il venu sans me trouver, car pour peu qu'il fasse beau, je sors, et vous savez qu'il suffit d'avoir deux ou trois personnes à voir pour employer le peu qu'il y a de jour dans cette saison. Je suis bien reconnaissant de l'aimable souvenir du bon ami V..., dites-lui bien de ma part que je ne l'oublie pas non

plus et qu'il me tarde de le revoir. Mille choses aussi à toute la famille.

Je n'écris aujourd'hui qu'à celles de nos Sœurs à qui je n'ai pas encore écrit et à S... Ma lettre n'est pas pour la communauté, mais bien tous mes sentiments, dont je vous prie de lui faire part, particulièrement à Mère S... et Soeur B... J'ai parlé à M. de S..., par qui ma lettre vous arrivera, de ce mémoire de T... et C^{ie}, que Mère S... me mande qu'ils ont dû envoyer aux intendants de la guerre. M. le Préfet m'a dit qu'il n'en avait pas connaissance; vous pourrez lui en parler pendant son séjour à Besançon, il y sera jusque vers le 9 janvier. Rappelez-moi, s'il vous plaît, au souvenir de M. du B... Je regrette bien les bonnes et fréquentes séances que nous faisions auprès de votre feu. J'éprouve ce qu'il a éprouvé en 1814, d'être absent beaucoup plus longtemps que nous ne l'avions compté. Je ne sais si quelqu'un ira à Gand de ce voyage, mais je crois pouvoir assurer que ce ne sera pas moi.

Recevez, ma chère Mère, les assurances de tous les sentiments que je me flatte que vous savez bien que je professe pour vous.....



LXXX.

À la même.

Il la remercie des détails qu'elle lui avait donnés sur une fête à l'hôpital. — Il lui parle de ses affaires.

Paris, 2 février 1818.

Je ne vous ai pas encore remerciée directement, ma bonne Mère, de la peine que vous avez prise de me faire une copie de toutes les belles et bonnes choses par lesquelles on a célébré la fête de Mère F.... Vous avez tout copié vous-même, et dans un temps de trimestre. Venez me dire maintenant que vous manquez de patience; cela prouve du moins que vous êtes capable de tout quand il s'agit de rendre service, et que vous étiez bien sûre de m'en rendre un en me dédommageant, autant qu'il était possible, du vrai plaisir que j'aurais eu de me trouver au milieu de la communauté, dans cette petite scène de joie, de tendresse, d'amabilité, d'effusion, de sentiments mutuels, telle qu'il n'y en a pas de semblable dans ce pays-ci.

Je vous remercie aussi de la pensée que vous avez eue que cette narration me ferait grand plaisir; c'est une justice que vous avez rendue à tous les sentiments d'intérêt, d'affection pour toute la communauté, qui sont dans mon cœur, et que le soleil des pays méridionaux, si toutefois je dois en recevoir les rayons sur moi, ne fondera et ne dissoudra jamais.

Les auteurs des dialogues, compliments, chansons, s'en sont fort bien tirés, et mieux que je ne l'aurais fait. Je les remercie bien tous de la mention honorable qu'ils ont bien voulu faire de moi. J'y ai été bien sensible; la pensée que je ne suis pas oublié chez vous me rend souvent le grand service d'adoucir les fatigues et les ennuis de ma situation. Tout respire la bonne amitié dans votre maison, et vos enfants savent déjà en parler le langage : leurs couplets sont, tout intérêt personnel à part, vraiment très jolis. Mais qu'est-ce que ce portrait? Apparemment une copie qu'ils ont fait faire de celui que vous avez? Je me vois avec grand plaisir multiplié dans la maison. Je voudrais en habiter tous les coins, afin qu'on s'y ressouvînt de moi.

Votre trimestre s'est donc bien passé; vos gens des campagnes ont été contents, puisque vous avez eu de l'argent à leur remettre. Dieu a été glorifié par votre patience; vous vous êtes fait des mérites auprès de lui, et moi, je suis bien satisfait de tout cela. Vous voyez donc que quand on le veut, on vient à bout de quelque entreprise. Il n'est question que de deux choses : la première de bien vouloir; la seconde de ne pas quitter prise parce qu'on n'a pas réussi une première fois. Une autre condition encore, c'est de ne pas trop craindre la peine. Il en coûte, cela n'est pas douteux, pour se surmonter; mais il en coûte plus encore, après s'être laissé aller à son caractère. Vous ne me démentirez pas sur cela. Charmons cette peine de résistance par la pensée de la gloire de Dieu, qu'elle opère; de nos péchés, qu'elle expie, et du contentement que nous éprou-

vons et qui va suivre. On s'établit ainsi, par quelques actes un peu pénibles, il est vrai, dans la possession du bien, dans l'état de la vertu, dans les douceurs de la confiance et de la paix, et dans le droit d'avoir une place dans *la quatrième maison*. Ainsi notre chère Mère C... va-t-elle être tout à fait une bonne, une sainte Religieuse, aidant infiniment aux autres, par son exemple, à le devenir comme elle.

Il semble que le bon Dieu réserve toutes ses faveurs pour votre maison ; il vous envoie des sujets ; il leur fait don de piété, de docilité ; il répand des grâces de sagesse, d'édification sur les Sœurs, particulièrement sur vos trois anciennes, sur Mère F..., sur B... et sur vous, qui profitez, qui allez de mieux en mieux et qui avez, toutes trois, si grande envie de bien faire. Dieu protège vos colonies, et il y a tout lieu de croire qu'il entre dans ses desseins de vous en donner de nouvelles. Il ne traite pas ainsi la généralité de l'Eglise de France. Il ne s'annonce pas pour prendre sous sa protection le concordat, dont il semble abandonner le sort à la disposition des hommes. Aussi ce sort est-il fort incertain, au point qu'il devient très-douteux s'il sera admis par les Chambres, du moins par celle des députés.....

Hier, je mandais à Sœur B... que si le budget devait avoir le pas sur le concordat, je serais bien tenté de retourner à Besançon y passer le temps de ces délais. Depuis, quelqu'un que j'ai été voir, et qui est passablement dans les ministères, m'a dit que cela serait ainsi et que les finances iraient avant le concordat.

J'ai reçu une lettre de Rome, où l'on me parle du mécontentement du Saint Père et du renvoi du consistoire. Dans ces entrefaites, que ferai-je ? Je n'en sais encore rien. Peut-être un de ces jours, m'entendrez-vous frapper à votre porte ; car je n'ai guère qu'une affaire qui me retienne : c'est la détermination de mon logement à Nîmes, dont la députation de mon diocèse s'occupe. Quelque incertain qu'il puisse être que je l'habite, il serait trop inconvenant que je partisse au moment où nos trois députés, gens parfaits, entreprennent de traiter cette affaire avec le ministre. Je verrai d'ici à une quinzaine la tournure que cela prendra. J'aurai passé autant de temps que vous à Paris, mais avec un succès bien différent. C'est une observation très pénible ; mais, en vérité, je ne sais si vous réussiriez aujourd'hui comme vous l'avez fait dans le temps.

Voilà que vous allez avoir une retraite ; gare aux têtes de la plupart de vos Sœurs ; elle vont prendre pour elles tout ce qui sera dit à tous ces pauvres, qui ont besoin d'une forte voix pour être un peu réveillés. J'aurai bien de la peine à permettre à la communauté d'assister aux instructions. Je voudrais bien avoir le temps d'écrire une douzaine de lettres : il me serait bien agréable de donner ce petit signe de souvenir à nos bonnes Sœurs ; mais elles voudront bien se tenir assurées que je ne les oublie pas, et vous voudrez bien les en assurer de ma part. Bien des choses à Mère F...

Bonjour, ma très chère Mère, je vous renouvelle tous mes remerciements.

LXXXI.

A la même.

Il lui mande qu'il est sur le point de revenir à Besançon.

Paris, 3 avril 1818.

Il y avait longtemps, ma bonne Mère C..., que je ne vous avais adressé directement un petit mot, et c'était à vous à qui je destinais ma première lettre lorsque j'ai reçu la vôtre, à la date présumée de dimanche dernier. Mon projet de partir d'ici mardi prochain 7 pour arriver le 10 à Besançon, tient toujours, et nous avons lieu de croire, M. de Villefrancon et moi, que nous partirons en effet. Il ne pourrait nous survenir d'empêchement que du côté des affaires ecclésiastiques, et il n'y a pas d'apparence. Elles dorment ; helas ! pourvu que ce ne soit pas du sommeil de la mort ! C'est une situation indéfinissable que celle où se trouve en ce moment l'Eglise de France, et qui serait désespérante si nous n'avions tant de témoignages de la miséricorde de Dieu envers le royaume et les miracles qu'il a faits pour le sauver. Adoucissons la tristesse qui accompagne le départ par la pensée des consolations qui se trouvent à l'arrivée. Je vous assure que j'aurai une bien grande satisfaction à vous revoir et à changer les stériles occupations qui remplissent ici mon temps, qui fatiguent le corps et l'âme, et n'aboutissent à rien, pour celles qui me donnaient tant de consolations parmi vous,

où l'on jouissait de tout l'effet que pouvait produire ce que l'on pensait, disait, faisait pour le bien. J'aurai grand plaisir à changer un terrain qui ne produit que des épines, où l'on ne gagne que des égratignures, contre celui où l'on recueille de si bons fruits. J'ai bien besoin d'aller aussi respirer chez vous le bon air de la piété, du dévouement au service de Dieu, de la pureté des motifs, de la sainteté des actions, dont on ne respire ici que quelques gorgées par ci par là.

Vous me ménagez donc pour mon arrivée l'édi-
fante cérémonie d'une prise d'habit ; je vous en re-
mercie. C'est une belle journée qui m'attend, et qui
sera belle pour le bon Dieu, qui revêtira bien volon-
tiers de sa livrée nos jeunes Sœurs L... et G..., qui
se sont déjà bien revêtues intérieurement de l'esprit
et des vertus de leur saint état. Je trouverai donc vo-
tre famille bien accrue, et accrue pour la consola-
tion et la joie des Pères et Mères. Dieu veuille me
faire arriver heureusement dans ce séjour de béné-
diction !

Voilà déjà trois de nos Confrères nommés à la même époque que nous, et à qui Dieu a donné dans le ciel un meilleur siège que celui qu'ils devaient avoir sur la terre. Demain, nous enterrons aux Mis-
sions étrangères, où il est mort, l'évêque nommé de Bayeux, une de mes anciennes connaissances du sé-
minaire. Je le recommande à vos prières. Je ferai bien sûrement votre commission à M. Desjardins,
qui m'a déjà dit qu'il se chargerait d'une lettre pour vous.

Mille amitiés à Mère F..., Sœur B... et à MM. les

aumôniers, à toute la communauté, qui voudra bien faire une petite prière dès mardi pour les voyageurs. Il me tarde d'embrasser le cher Victor et de voir toute sa famille.

Bonjour, ma très chère Mère ; au plaisir de vous revoir, et puisse être pour longtemps ! Vous connaissez, je me flatte, toute l'étendue et la sincérité de mes sentiments.

LXXXII.

A Sœur L.

L'âme qui n'aime pas Dieu éprouve un vide désolant. — L'amour de Dieu alimente délicieusement une âme en tout, partout et toujours.

Besançon, 23 avril 1817.

J'ai d'abord lu votre lettre, ma chère Sœur, avec Mère C... au moment où elle venait de la recevoir. Je l'ai encore lue depuis et je la relirai encore, tant je suis consolé et satisfait des grâces que le bon Dieu vous fait. Je vais l'envoyer à Mère S.... à S.... Elle mérite bien, par l'intérêt qu'elle prend à vous et les preuves qu'elle vous en a données, de recevoir la satisfaction que lui procurera cette lettre. J'ajoute que je la conserverai, et qu'au besoin je vous en enverrai une copie. L'histoire simple, naïve, de vos dispositions au commencement et à la fin de votre retraite, de la manière dont Dieu a permis que M. le Curé vous conduisît, des grâces de Dieu dont il a été pour vous le canal, est tout ce qu'il y a de plus propre à

vous maintenir dans l'heureuse situation où vous êtes. J'en jouis presque autant que vous, et je remercie Dieu de l'ange qu'il vous a donné sur la terre pour vous diriger en vous aidant à vous connaître. Je crois qu'il a rencontré juste quand il vous a dit que votre cœur, cherchant à satisfaire le besoin qu'il a de s'attacher, ne s'étant pas encore fixé comme il le devait sur le seul objet capable de le remplir et de le satisfaire, éprouvait un vide que vous remarquiez vous-même, non-seulement en vous, mais dans toutes vos actions. Elles étaient faites avec une sorte de tiédeur; on n'y remarquait pas le zèle, l'ardeur que le cœur donne aux actions quand il y participe. Vous entendiez bien agir pour le bon Dieu, mais vous ne vous efforciez pas assez de faire de chacune de vos œuvres un témoignage offert à Dieu de votre amour pour lui. Elles perdaient beaucoup du côté de leur perfection, et vous y perdiez beaucoup vous-même du côté des jouissances dont elles auraient été pour vous la source si elles avaient porté l'empreinte du sentiment, de l'amour, de la pensée que Celui que vous aimiez y trouvait son contentement et sa gloire.

Pour que nous nous intéressions bien à une chose, il faut que le cœur soit de la partie, qu'il s'y intéresse lui-même ; et rien ne peut équivaloir à ce qu'il ressent quand c'est vers Dieu qu'il se porte ; c'est à tout instant, c'est en toute chose qu'il se satisfait. S'il ne peut offrir à Dieu le succès de son travail, il lui offre la peine qu'il en ressent et l'humiliation qu'il en éprouve ; s'il n'a pas d'actions à lui offrir, il lui offre sa volonté, ses désirs, ses pensées ; s'il s'est trompé dans ses jugements, dans ses choix, il n'est pas par

là même dépourvu de la matière d'une offrande : il lui reste sa bonne intention, qu'il présente à Dieu et que Dieu reçoit comme il recevrait le fruit d'un succès. La résistance aux tentations considérée comme une preuve de fidélité et d'amour, perd tout ce qu'elle a de trop pénible. Si l'âme souffre d'un côté, elle jouit de l'autre. Voilà, ma chère Sœur, les avantages inappréciables que vous allez trouver dans cette vie renouvelée, régénérée par la retraite, que vous allez mener. Elle ne vous exemptera cependant pas de tout retour de peine et de tristesse ; mais vous saurez mieux les sanctifier ; elle dureront moins, elles ne vous abattront pas ; vous pourrez entrer dans les sentiments du roi prophète pour dire avec lui : « O mon âme, pourquoi es-tu triste ? Oublies-tu que tu peux encore bénir, louer Dieu et en être écoutée, que tu peux encore le regarder comme ton Sauveur et ton salut ? » Et ainsi l'espérance rappellera l'amour, qui bannira la tristesse. Jouissez longtemps, ma chère Sœur, du bien que Dieu vous fait ; soyez reconnaissante : c'est le moyen d'attirer sur vous ses nouveaux bienfaits. Oh ! que vous devez bien aimer Dieu par reconnaissance et vous confier à lui ! Quelle preuve de sa bonne volonté pour vous dans le choix qu'il a fait de celui qui vous dirige ! On s'alarme quelquefois d'avance, on croit que quand on a perdu quelqu'un, on a tout perdu. Dites bien aujourd'hui : Quand on a Dieu, on a tout ; on ne doit s'alarmer que quand Dieu manque... Il vous restera, ma chère Sœur, et pour toujours. C'est bien là ce que vous désire mon sincère attachement.

LXXXIII.

A la même.

Il l'exhorte à ne pas se décourager, parce qu'elle ne ressent plus autant l'onction de la piété. — Nous sommes sujets au changement. — Exercice des œuvres de la charité.

Besançon, 4 février 1817.

Ma lettre vient si longtemps après la vôtre, ma chère Sœur, que je ne sais si elle pourra lui servir de réponse. Il ne nous est pas donné d'être sans interruption dans le même état : tant de choses ont du pouvoir sur nous ! Quand tout est calme au dehors et que nous sommes en paix avec les étrangers, nous éprouvons la guerre civile au dedans. Lorsque celle-ci cesse, l'autre recommence ; ou si la paix devient générale, ce n'est que pour un moment ; bientôt il faut reprendre les armes. Voilà l'état où Dieu nous veut ; il y a placé ses élus et ses saints. Ainsi, ne nous étonnons ni ne nous décourageons de toutes les vicissitudes auxquelles nous sommes exposés. Nous sentons bien nous-mêmes que si la ferveur se faisait toujours également sentir, et que la grâce de Dieu nous portât constamment, nous nous reposerions dans cette douce situation, nous jouirions de notre contentement ; nous nous plairions ici-bas, et le désir du ciel serait bien modéré en nous, et Dieu, qui veut que nous l'y excitions, ne permet pas que nous trouvions ici notre repos.

Je crois donc bien, ma chère Sœur, que votre lettre, que je viens de relire avec bien du plaisir, sauf la date, dont j'ai eu honte, ne renferme pas le tableau exact de tous les jours qui se sont écoulés depuis qu'elle est écrite. Je crois qu'il a passé bien des petits nuages sur la tête de notre Sœur L..., et qu'il y a eu aussi bien des jours sereins; mais ce que je crois également, c'est que tous ont été, un peu plus ou un peu moins, agréables à Dieu.

Vous avez un excellent sujet d'examen que l'accomplissement du grand précepte de la charité du côté de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain: ce sont tous nos devoirs renfermés en deux mots et qui portent avec eux de grands motifs de les remplir. Servez-vous-en, ma chère Sœur, pour vous livrer avec zèle, constance, réflexion à vos fonctions d'Hospitalière; plus elles seront accompagnées de ces qualités, plus elles porteront le caractère de l'amour de Dieu et du prochain. Quand on aime bien quelqu'un, on ne le lui dit pas entre ses dents et par des mots à peine articulés, mais on les prononce ferme et d'un ton empressé. Rendez ainsi toutes vos œuvres des témoignages bien exprimés de votre amour pour Dieu et pour le prochain à cause de lui.

Je voudrais bien que vous devinssiez assez forte, assez raisonnable pour mépriser toutes les extravagances de votre imagination; si nous devenions coupables par le fait de toutes les folies qu'elle invente, dans lesquelles elle se plaît, toutes déplaisantes qu'elles sont, mais dans lesquelles elle ne se plaît pas moins parce qu'elle aime les choses fortes et les émotions, où en serions-nous tous, ma pauvre chère

Sœur? Qui ne se ressent pas, dans un genre ou dans un autre, du vagabondage et de la folie de son imagination? Quand on le remarque, on hausse les épaules, on prend pitié de soi, puis on va son train comme si de rien n'était. Oh! que je voudrais que vous prissiez ce sage parti, prenez-le; tenez pour certain que ce n'est pas le délire de l'imagination qui nous rendra coupables devant Dieu tant que le cœur restera saint. Raisonnez-vous un peu vous-même. N'est-ce pas que toutes les idées qui vous passent par la tête n'exciteraient presque point votre attention, si elles n'y laissaient aucune impression de crainte? Ce n'est pas tant l'objet de ces pensées qui vous occupe, que la frayeur qu'elles opèrent en vous; elles naîtraient et mourraient sans que vous y fissiez pour ainsi dire attention, parce que, j'en suis sûr, le cœur n'est pas de la partie, si elles ne vous causaient aucune frayeur. Ce qui les rappelle, c'est que la peur et la peine qu'elles vous font fixent votre attention sur elles. Si vous pouviez donc bien vous dire et vous tenir pour assurée que là où le cœur est pur, où est la crainte de Dieu et une vive horreur pour le mal, l'imagination ne nous peut rien et ne nous rendra jamais coupables, vous laisseriez toutes ces idées pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire rien, ne vous en faisant ni un sujet de peine, ni une matière d'examen; bientôt elles n'effleureraient qu'à peine votre attention, et dans peu point du tout. Vous y gagneriez bien de la tranquillité, qui tournerait au profit des pauvres malades, dont vous seriez plus entièrement occupée. Je le désire pour vous autant que le bon Dieu peut juger que cet état de tranquillité serait utile à votre avan-

cement dans la vertu, car cet avancement a lieu dans nos infirmités mêmes, et saint Paul nous apprend que notre Sauveur lui a révélé que *la vertu se perfectionne dans les épreuves.*

Ne vous rebutez pas de m'écrire, ma chère Sœur, et surtout des lettres comme la dernière, qui m'a bien consolé. Croyez bien au vif intérêt que je prends à vous et à tous les sentiments que je vous ai voués. Ne m'oubliez pas auprès de M. le curé de....., de M. M....., et de nos chères Sœurs.

LXXXIV.

A la même.

Les sentiments de la grâce et ceux de la nature.

Besançon, 30 aout 1819.

J'ai reçu, ma chère Sœur L....., vos deux lettres; celle que la Mère S..... m'a remise, et celle que vous m'avez écrite pendant la retraite de M.... Elles m'ont fait bien plaisir toutes deux. Je vois que le bon Dieu a soin de vous, qu'il vous fait bien des grâces; et, ce qui me comble, c'est que vous les apercevez, vous les reconnaissiez. Cela me semble bien propre à vous encourager, à vous remplir de confiance. Or, la confiance, l'espoir bien fondé d'être aidé de Dieu, double, triple nos forces et nos moyens. N'hésitons jamais, ma chère Sœur, de nous livrer au travail que le bon Dieu nous demande; nous sommes bien sûrs qu'il

nous donnera toujours tout ce qui nous sera nécessaire pour nous y livrer. Convenez qu'il est bien doux, bien consolant de pouvoir se dire : « Dieu est en moi pour agir, pour remplir les devoirs de mon office : si j'étais seule, livrée à moi-même, je n'y pourrais rien. Cependant les choses se font; c'est donc Dieu qui fait lui-même; je suis un instrument dont il veut bien se servir. Il voit donc d'un bon œil que je suis à telle place, et si je suis, dans ce monde, à telle place où Dieu aime à me voir, quelle espérance il me donne que dans l'autre il me placera selon sa grande bonté, et où je serai si bien! »

Je remarque encore un trait de la bonté de Dieu et de la présence de sa grâce en vous dans ce que vous me dites, que vous aimeriez bien revenir à Besançon, et que jamais vous n'avez pu prendre sur vous d'exprimer ce désir à Mère S... Qu'est-ce qui vous en a empêchée? Ce n'est pas vous, ce n'est point votre inclination naturelle; elle était toute disposée à cela. C'est donc la grâce, dont l'action s'accommode tellement à nos propres idées que nous ne la distinguons que par ses effets. Dieu n'a pas éteint en vous le sentiment, le goût de la nature, parce qu'il ne l'éteint en personne; mais il a fait prévaloir sur eux son goût propre, sa volonté même, et c'est lui qui vous a empêchée de parler. Jouissez de ces faveurs; sentez-les, appréciez-les bien : ce sera là votre force, et elle sera grande. Dieu veut être servi par vous, vous le savez, vous le voyez. Vous n'irez donc pas vous servir vous-même en comptant pour quelque chose les craintes et les jouissances de l'amour-propre. Je ne dis point en ne les ressentant pas, ce qui

est impossible, mais en sacrifiant tout cela pour le bon service de Celui qui témoigne agréer ce que vous faites pour lui.

Voilà donc notre chère Sœur bien établie, bien fixée dans l'ordre des desseins de Dieu sur elle et l'accomplissement de sa sainte volonté. Il n'y aura plus en elle tant de variétés, de haut et de bas. Que le Seigneur vous conserve, ma très chère Sœur! Je le désire aussi sincèrement que je vous suis affectionné.

LXXXV.

A la même.

Agir en toute simplicité et avec prudence. — Se reposer sur Dieu du soin de nous-mêmes. — Se réjouir du bien qui se fait.

Besançon, 26 novembre 1819.

J'ai reçu, ma chère Sœur, votre lettre en même temps que celles de toutes nos Sœurs, et elle apporte avec elle son contingent de consolation qui augmente la dose. Je suis, comme vous le savez bien, tout accoutumé à vos calomnies; et après avoir fait la juste part à la vérité dans ce que vous me dites, je vous en demande pardon, mais je retranche tout le reste, et puis encore mon entêtement et mes préventions vont jusqu'à croire que j'agis avec équité. Eh bien que voulez-vous, ma pauvre Sœur, il faut me supporter comme je suis, et comme je tâche de supporter les autres! J'admets que vous avez des passions qui vous

font la guerre, que quelquefois on ne sait trop comment on s'est défendu et qu'on est loin d'oser se vanter d'une victoire; que quand l'idée d'une défaite frappe un peu l'imagination, elle s'agit, elle se débat et nous trouble, et qu'alors il y a du dérangement et de la confusion dans notre âme. Prétendre bien expliquer tout ce qui s'y passe, je crois bien que la chose n'est pas toujours facile; mais ce qui me semble être en notre pouvoir, c'est de dire qu'on éprouve cette confusion dans les idées provenant de telle ou telle circonstance; on dit celle que l'on voit un peu clairement, on annonce ces doutes et ce qui reste confus; puis après, pouvez-vous croire que le bon Dieu n'est pas content et en exige davantage, lui qui se contente si aisément quand la simplicité et la bonne foi dictent les paroles que nous lui adressons?

Il n'y avait pas de confusion dans vos idées quand vous avez écrit vos rapports avec la Mère, car tout délicats qu'ils sont, je crois les avoir bien compris. Je conçois fort bien l'embarras dans lequel ils vous placent; mais, ne pouvant ni vous, ni moi, entrer dans des détails, écrire des faits, des circonstances sur lesquelles on pourrait dire : Faites telle chose, parlez de telle sorte, agissez de telle manière, et que je ne peux vous donner ici qu'une règle de conduite générale, je ne ferai donc que vous citer cette maxime de l'Esprit Saint : *Celui qui marche simplement, marche avec confiance.* Le bon Dieu vous aidera à vous en faire l'application. Faites dans chaque circonstance ce que vous croirez conforme à la charité, à la prudence, vous dégageant, autant que vous le pourrez, de toutes considérations qui vous seraient pure-

ment personnelles sous le rapport du goût, des petits agréments, de vous éviter une peine. Consultez quand vous le jugerez convenable; recommandez le tout à Dieu; puis, ma chère Sœur, soyez tranquille sur tous les résultats, tels que le bon Dieu permet qu'ils arrivent. S'ils sont bons, vous l'en remercierez; s'ils vous apportent quelques peines, supportez-les pour l'amour de lui, et ne vous troublez nullement. Dieu sera content, et dans son contentement il pourra faire cesser l'épreuve; toujours vous donnera-t-il les forces pour tout supporter à l'avantage de sa gloire et de vos mérites.

Cherchez, ma chère Sœur, cherchez à plaire à Dieu. Il n'y a que son amitié qui nous intéresse réellement: le reste est si peu de chose! Lorsque vous vous édifiez des vertus de vos Sœurs, eh bien, offrez-les à Dieu; vous renouvellerez par là la gloire qu'il en reçoit; vous participerez vous-même à ce qu'elles font de bien; ce bien sera votre propriété comme la leur; et Dieu, qui vous verra du zèle pour sa gloire, vous donnera des moyens d'y contribuer par des vertus personnelles. Puis, ma chère Sœur, tout en nous mettant au-dessous des autres, n'allons pas nous figurer que nous ne sommes rien à l'égard de Dieu. Confions-nous, non dans nos mérites, mais dans son infinie bonté, dans cet amour si tendre, si patient, qu'il porte à ses créatures, particulièrement à ses Epouses, à ses Hospitalières. Croyons bien que les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ se joignent au peu de bien que nous faisons. Si mince soit-il, nous en faisons, et qui ne restera pas sans récompense. Edifions-nous les unes les autres, et que Dieu soit la

fin, soit le centre où tout se rapporte. C'est en sa présence et en lui que je vous assure, ma chère Sœur, de mes sincères et affectueux sentiments.

LXXXVI.

A Sœur M.

Avantages qui résultent du calme et de la tranquillité de l'âme.

Besançon, 26 octobre 1818.

Pendant que vous étiez en retraite, ma chère Mère, nous étions en dissipation à la Grange; et au milieu des gaietés de ce séjour, on passait souvent en revue les Sœurs absentes; elles ne sont pas plus oubliées ici, que celles d'ici ne le sont à N... Je voudrais avoir le temps de vous écrire comme à une fervente retraitante. Je ne le puis à ce moment; il est près de huit heures du soir, et je n'ai que le temps de vous adresser par le courrier de ce soir la lettre ci-jointe, qui m'attendait ici. Comme je désire beaucoup qu'elle vous arrive sûrement et promptement, je la mets sous le couvert de Mère G..., en la priant de vous la faire passer le plus tôt qu'elle pourra. Je vous demande avec instance, ma chère Mère, de m'envoyer la petite note des ports de lettres et affranchissements que vous avez payés pour moi depuis mon voyage de N... Faites cela, je vous prie, sous peine de me faire prendre une autre route pour vous envoyer mes lettres.

Vous voilà bien avec le bon Dieu, la conscience tranquille; ah! pourquoi ne persévérez-vous pas dans cet heureux état? Vous serait-il donc si difficile de former votre conscience dans ce que vous faites, de vous perdre dans la miséricorde de Dieu, de vous jeter dans ses bras si paternels, de vous soutenir par la confiance en lui, et, dans le cas de quelques fautes, d'en aller chercher le pardon près de lui, avec regret, sans doute, avec confusion et humilité, mais avec une confiance vraiment filiale. Ce Dieu si bon, qui a si grande pitié de nous, trouve tant de satisfaction à nous pardonner, je dirais autant que nous en trouvons nous-mêmes à recevoir le pardon! Que de bien résulterait de votre persévérance dans un état paisible! Votre maison en irait mieux; vous auriez bien plus d'influence, et vos Sœurs bien plus d'agréments; votre santé aussi s'en trouverait beaucoup mieux. Sûrement M. le C..., à qui je vous prie d'offrir mes sincères compliments, ne s'en plaindrait pas; et, ma bonne Mère, croyez-vous que je m'en attristerais?

J'ai reçu les lettres de vos Sœurs E... C.... et S...., Dites-leur, ainsi qu'à la chère Sœur B..., les choses les plus amicales de ma part. J'écrirai dès que j'en aurai le loisir. Nous avons une entrée de capettes mercredi; je n'ai pas encore eu le moment de m'y préparer.

Bonsoir, ma bonne et sainte Mère, que le bon Dieu vous donne la persévérance! Vous connaissez assez tous mes sentiments pour savoir combien ce vœu est ardent et sincère.

LXXXVII.

A la même.

Combien les recherches de l'amour-propre sont nuisibles.

Cherchons la paix et le bonheur en Dieu.

Besançon, 7 août 1819.

Je n'ai que le loisir de vous accuser la réception de votre lettre, de celle de M. le C... et de nos chères Sœurs.... A toutes les nouvelles que vous me donnez toutes de vous, se joignent les longues et intéressantes conversations que j'ai eues avec Mère F... sur notre chère communauté de N... Je remercie le bon Dieu de toutes les choses consolantes que j'en apprends, et de toutes les espérances que la bonne volonté qui est en vous toutes me fait concevoir ; car s'il y a encore des défauts en vous, des choses à reprendre, à corriger, à côté de cela se trouvant la bonne volonté, on peut se livrer à l'espérance. Il est vrai que la volonté n'a jamais trop manqué, et il est toujours arrivé qu'on a fait bien des fautes avec la volonté de n'en point faire ; et en cela on a acquis une expérience qui nous apprendra, si nous l'étudions un peu, ce qui a retenu l'effet de la bonne volonté, et par cette connaissance, ce qui nous conduira à débarrasser une bonne cause, qui est en nous, de tout ce qui s'oppose à ce qu'elle produise son effet. Ne voyez-vous pas que ce qui met obstacle à tout bien,

c'est le défaut de renoncement ? On aime les petits contentements, les petites jouissances, ce qui est bien naturel ; mais on ne va pas les chercher dans leur véritable source, qui est la satisfaction de faire quelque chose pour le bon Dieu, pour sa gloire, de lui offrir quelques sacrifices, de se dépouiller pour le revêtir, de s'ôter quelque chose à soi-même pour l'en faire jouir, de se priver ici-bas de la satisfaction de quelques goûts, pour se livrer aux douceurs infinies de l'espérance, de s'en voir dédommager par la jouissance, dans ce monde, des grâces et de l'amitié de Dieu, et, dans l'autre, de sa gloire et de lui-même.

Au lieu donc d'aller puiser le bonheur à cette source, on voudrait trouver le bien-être de son âme, après lequel on court, dans un petit plaisir naturel, dans une sorte de repos qui ne nous oblige pas à penser, à réfléchir, qui nous exempte des soins, des sollicitudes, du travail de l'esprit, et par dessus tout dans les malheureuses jouissances de l'amour-propre, dans la recherche de tout ce qui peut nous procurer quelques témoignages d'estime, d'amitié, de confiance, dans ce qui peut faire dire que nous avons quelques talents, quelque capacité, quelque intelligence, dans les retours que l'on fait sur soi-même pour faire reposer doucement son âme sur le duvet que l'amour-propre lui a préparé, et qui se change promptement en un matelas rembourré de noyaux de pêche, parce que le duvet s'envole bien vite. Que tient-on quand on se repaît d'une petite illusion d'amour-propre ? Le sujet d'un chagrin ; car l'illusion va s'évanouir, et il ne restera qu'une souffrance d'hu-

miliation et de remords. Nos chères Sœurs ne seront plus dupes de toutes ces illusions et de ces erreurs-là ; elles chercheront la vérité, le bonheur solide ; Notre Seigneur Jésus-Christ habitera dans chacune d'elles ; il y mettra sa paix : ce n'est pas l'exemption de toutes peines, de toutes croix, mais c'est la force, le courage pour les supporter, et une sorte de joie en les supportant. Elles diront toutes comme saint Paul : « J'abonde de joie dans toutes mes tribulations. »

A peine avons-nous fini un compte, ma bonne Mère, que nous allons en recommencer un nouveau. Veuillez bien faire mettre à la poste les lettres ci-incluses, en les affranchissant. Je vous serai obligé de m'écrire un mot par la poste, seulement pour me dire que vous avez reçu mon envoi et qu'il est parti.

Bonjour, ma chère Mère, je souhaite bien toute la joie dont je viens de parler à toutes nos Sœurs, en attendant que je la leur souhaite directement ; et vous la souhaiter, c'est bien la souhaiter aussi à M. le C..., qui prend à vous un intérêt tout particulier, si vif à la fois et si charitable.

LXXXVIII.

A la même.

Il l'exhorte à agir avec confiance. — Il lui envoie quelques exemplaires de son ouvrage sur les prêtres martyrs.

Besançon, 22 mai 1820.

Bien que vous ne receviez pas souvent des lettres de moi, ne croyez cependant pas, ma chère Mère, que je vous oublie et que je vous néglige. Tout ce que vous et nos chères Sœurs écrivent ici, et dont la communication peut avoir quelque but d'utilité, m'est montré. Je suis tenu au courant de tout ce qui vous intéresse. Souvent nous parlons de vous, et je ne sacrifie aux occupations qui viennent me prendre mon temps, que le plaisir et non l'avantage de notre correspondance. J'apprends avec bien de la satisfaction le contentement, dont vous me faites part, que vous avez de vous-même ; je m'en rapporte volontiers à votre témoignage ; vous n'êtes pas coutumière de dire trop de bien de vous. Continuez, ma bonne et chère Mère ; qu'une grande confiance en Dieu, fondée non point sur nos mérites et qui ne soit que dans la proportion de ce que nous méritons, ce ne serait rien, mais sur l'immense amour de Dieu pour nous, sur son infinie bonté, sur la volonté si sincère, si vive qu'il a de nous sauver ; que cette confiance, dis-je, vous anime, vous soutienne ! La confiance double, triple, centuple les forces. Quand on espère et qu'on

agit de confiance, on est bien fort, on résiste bien vigoureusement ; et si un moment de distraction, si un peu de faiblesse nous fait commencer une faute, on ne l'achève pas, on ne la commet jamais tout entière.

Le voyage de la Mère est différé jusqu'après la Fête-Dieu. Ce ne sera pas un obstacle à ce que vous fassiez la visite que vous avez projetée à vos parents ; vous prendrez avec elle des arrangements pour votre départ. Je n'accompagnerai point Mère C... à N..., puisque je vous verrai ici, que j'y verrai aussi Sœur E... et Sœur M... Il me fâche cependant beaucoup de ne pas voir Sœur S... et Sœur C..... Je sais qu'elles vont bien toutes deux. Je vois souvent des lettres d'elles, et je pense que les réponses qu'elles reçoivent leur disent toujours quelque chose de moi ; je le recommande beaucoup.

Notre Sœur S... voit avec plaisir qu'elle va se réunir à vous. Elle m'a fait part de la lettre que vous lui avez écrite, et dont elle est bien contente ; elle vous estime et vous aime. Il est vrai qu'elle s'affecte un peu de vos peines, quand elle vous en voit, et qu'elle partage avec bien du monde le désir de vous voir plus calme et moins inquiète. Puissent les progrès que vous avez faits en ce genre s'accroître pour votre propre bonheur, pour votre sanctification et pour l'édification de vos Sœurs !

T.... vous porte quatre exemplaires de l'Histoire de nos martyrs de Besançon. Il y en a un à l'usage de votre communauté. Vous voudrez bien remettre les trois autres à M. le Curé, à qui j'en indique la destination dans la lettre que je lui écris.

Vous ne connaissez pas Sœur V...., que l'on vous envoie. On en est content à la maison : elle est ouvrière, d'un bon caractère, d'une bonne santé, et annonce bien du dévouement. Songez, ma chère Mère, que vous êtes non-seulement Supérieure d'une communauté, mais encore Maîtresse des Novices. Par conséquent, votre charge n'est pas seulement d'entretenir ce qui est tout formé, mais de diriger, de plus, vers l'esprit religieux celles qui n'ont encore que de la bonne volonté. C'est là une occupation bien agréable à Dieu, et qui, en rendant un grand service à un autre, peut nous être extrêmement utile à nous-mêmes ; car, il faut apprendre aux autres, par notre exemple, ce que nous voulons qu'ils sachent, et les former, aussi par notre exemple, à toutes les vertus religieuses.

Bonjour, ma très chère Mère, parlez de moi à toutes nos Soeurs. Dites-leur combien je leur suis attaché, et combien je m'intéresse à leur bien, à leur bonheur, à tout ce qui peut leur être agréable ; dites-le-vous bien aussi à vous-même. Lorsque je parle de tout ce qui m'est cher à N..., vous vous doutez bien que la pensée de M. et de M^{me} de P... est présente à mon esprit. Eh bien ! usez du vôtre, ma chère Mère, pour leur exprimer de votre mieux tous les sentiments dont je suis pénétré pour eux.

LXXXIX.

A la même.

Il se réjouit du bien qui s'opère à Neuchatel. — Patience et résignation.

Besançon, 26 juillet 1821.

J'ai reçu, ma chère Mère, et avec bien du plaisir, la lettre de vous que m'a rapportée Sœur B... Pourquoi donc aviez-vous hésité de me l'envoyer, comme elle me l'a dit ? Quelle perfection de style et d'écriture y désiriez-vous ! J'y trouve le ton de l'amitié, de la confiance, de tous les sentiments que je suis bien aise de voir en vous, et j'aurais été bien fâché que cette lettre fût restée à N...

Je ne crois pas, ma bonne Sœur, vous avoir dit si franchement de ne pas m'écrire ; du moins, je n'ai eu d'autre intention que de vous éviter une occupation que je sais qui vous fatigue et qui accroît les maux de tête dont vous souffrez si fréquemment. Si ce n'était cela, j'aimerais à en avoir toutes les semaines, et surtout quand vous avez à me dire que vous n'avez pas de grands sujets d'inquiétude, que vos confessions vont assez simplement. Si cela avait toujours été ainsi, que vous vous en trouveriez bien ! Mais il est encore temps. Que de ce moment donc la docilité aux avis de M. le D..., la confiance en Dieu, reprennent tout leur empire sur vous, et vous fassent jouir

de la paix et du calme qu'elles savent répandre dans les âmes où elles dominent.

Vous ne doutez pas, ni aucune de nos Sœurs, de tout le plaisir que j'aurais à aller vous visiter ; mais ce voyage-là n'est pas comme celui de S... : il faut coucher en route, il faut consacrer quatre jours aux chars-à-bancs pour en donner la moitié d'un à chaque Sœur ; et puis, nous nous sommes vus l'année dernière, et puis, vous êtes toutes de grandes filles, vous savez manger toutes seules, vous avez moins besoin qu'on vous donne la becquée, et pour ce besoin, quand il a lieu, la Providence vous a si bien pourvues en vous donnant M. le D..., que mon voyage ne serait qu'un voyage d'agrément.

Je n'écris qu'un petit mot à Sœur S... l'aînée pour répondre à ce qu'elle me demande. Je dois bien une réponse aussi à sa chère Sœur. Je sais qu'elle va bien son petit chemin, qu'elle est délivrée de toutes les idées qui la peinaient. Qu'elle mette bien sa confiance en Dieu, qui lui tiendra compte de tout ce qu'elle fera pour lui, et qui lui donne une grande preuve de sa bienveillance en la mettant à même de se faire des mérites près de lui et d'acquérir des droits à ses récompenses.

Je suis bien touché de voir notre Sœur, L... toujours malade : Dieu le veut ainsi ; et notre bonne Sœur, qui n'a point de propre volonté, mais une volonté commune avec le divin Epoux, se soumet sans doute à lui, et si son état de souffrance est une manière pour elle de lui plaire, comme elle peut le croire, puisqu'il lui envoie cette croix, elle l'acceptera bien volontiers ; elle la supportera avec courage et patience ; elle sera

bien aise que Dieu dispose d'elle à son gré ; elle usera avec exactitude et sans délicatesse des moyens qui lui seront indiqués pour se soulager.

Votre bonne Sœur G... vous a porté toute la ferveur, toute la sainteté d'une nouvelle professe, et les grâces toutes vives, toutes brûlantes encore, que Dieu répand sur une âme qui se donne tout entière à lui et dans laquelle il commence une demeure à titre d'Epoux. Elle ne manquera pas de répandre dans votre petite communauté son abondance des bénédictions que Dieu a répandues sur elle dans sa profession, et vous donnera à toutes, par son édification, l'occasion de rafraîchir, de renouveler les saints engagements de la profession religieuse. Que vous et toutes vos Sœurs receoivent ici les témoignages du bien sincère et bien vif intérêt que je prends à vous toutes, et des remerciements que je vous dois pour les consolations que vous me donnez et toutes celles que j'espère de vous.

Mes salutations les plus empressées, les plus amicales, je vous en prie, à M. le D..... ; j'ai beaucoup questionné Sœur B..... sur ce qu'elle pouvait savoir de sa santé, et j'ai été bien satisfait de ce qu'elle m'en a dit. Si les voyages de Besançon lui sont utiles, nous l'invitons fort à les renouveler. Mes compliments aussi à Mère C... Je fais des vœux bien sincères pour son bonheur et celui de sa nouvelle compagne. Ne m'oubliez pas non plus près de M. et M^{me} de P...

Que le bon Dieu vous donne, ma chère Sœur, et à toute votre communauté ses plus abondantes bénédictions ; c'est ce que je lui demande à la messe de chaque dimanche, que je dis pour toutes mes filles.

Vous connaissez toutes ma tendresse et mon dévouement.

XC.

A la même.

Admirable manière de donner des avis.

Besançon, 21 janvier.

J'ai reçu, ma chère Mère, une lettre de M. le Curé, qui me remplit de joie et de consolation par tout ce qu'il me dit de la petite communauté. Il est vrai que sa lettre est du 31 décembre ; mais je suis persuadé que s'il m'écrivait aujourd'hui, 21 janvier, sa seconde lettre serait une confirmation de la première et qu'il me manderait que la bonne Mère M... a bien conservé les fruits de sa retraite ; que, cherchant le Seigneur seul dans tout ce qu'elle fait, elle y trouve la paix, les consolations de la foi, la confiance en Dieu ; que, s'il lui échappe quelques fautes, elle en a regret, sans doute, mais qu'elle ne se déconcerte pas, ne s'attriste pas d'une manière noire ; qu'elle revient à Dieu avec piété, tendresse, espérance, et qu'elle est toujours en état d'aider et de consoler ses Sœurs ; qu'elle ne s'embrouille plus dans ses confessions, qu'après avoir dit bonnement, simplement ce qui lui fait de la peine, elle est tout entière à la confiance, à l'espérance, à l'amour que le bon Père qu'elle sert ;

bien convaincue que quand elle va lui exposer ses besoins, ce ne sera pas une pierre qu'il lui donnera, mais un morceau de bon pain ; ce ne sera pas un scorpion, mais quelques bonnes choses à manger avec son pain, et qu'elle sert ce bon Père avec une tendresse, une piété, une confiance toute filiale.

Ainsi Sœur M... et Sœur B... s'édifient et s'entr'aident mutuellement par une sorte de manière large dans le service de Dieu ; y procédant bonnement, simplement, avec sécurité et confiance. Sœur S... n'a en vue que de rendre à Dieu le service, quel qu'il soit, qu'il demande d'elle : ou bien des occupations à la pharmacie, ou le peu de travail qui se présente à y faire. Si toutes choses vont comme il lui paraît qu'elles doivent aller, elle remercie Dieu ; si elle a quelque chose à souffrir de ce côté, elle le remercie encore, et elle est toujours contente, parce qu'elle ne veut servir Dieu que comme il l'entend, à son choix. Si elle est contente, elle lui offre des actions de grâces ; si elle ne l'est pas, elle lui offre sa patience, sa résignation, ses privations, ses renoncements, et puis elle reste gaie et contente.

Sœur E... conserve une marche grave et sûre ; elle sait au besoin prendre sur elle, s'animer elle-même et user, dans les fonctions de son office comme dans les exercices de piété, de courage, de tenue, de résolution.

Sœur C... cherche Dieu en tout ; elle ne regarde ni à droite ni à gauche ; pourvu que Dieu soit content d'elle, cela lui suffit ; elle est contente elle-même ; et elle a soin qu'aucune idée étrangère, ou qui n'aurait qu'elle, ses petits goûts, des sentiments hu-

mains, pour objet, ne l'occupe et ne travaille pas dans sa tête.

Toutes nos Sœurs sont gaies, de bonne amitié, bien charitables entre elles et reconnues par là pour être les disciples de notre *Sauveur*. Dieu en soit béni ! N'ai-je pas fait là bien au naturel le portrait de nos cinq bonnes N... ? Qu'il n'y en ait pas une parmi vous qui s'amuse à me dire que son portrait ne lui ressemble pas ! Toujours est-il, lui dirais-je, que je n'en veux rien retrancher ; c'est à vous à ouvrir les yeux, à rétrécir votre bouche, à vous arranger le nez, de manière à ce que vous deveniez parfaitement ressemblante. Je ne suis pas un peintre bien accommodant ; je ne me créerai peut-être point de pratiques, mais j'en ai, et elles me suffisent. Je vous ai représentées comme les yeux d'un père aime à voir ses enfants, et je suis bien persuadé que je n'ai pas fait de portraits d'imagination.

Bonjour, ma bonne Mère et mes bien chères Sœurs.

Vous avez mandé que je vous devais 7 francs 10 centimes pour les ports de lettres. Il me semble que vous prenez le bon marché dans votre poche. Vous en avez reçu une ou deux depuis, et en voici une autre. Rien de nouveau dans votre maison.

XCI.

Aux Sœurs de B.

Il les exhorte à ne pas rechercher leur goût, leur agrément, mais à se remettre entièrement entre les mains de Dieu.

Mes très chères Sœurs,

Il n'y a pas de semaines, presque pas de jours, que je ne me propose de vous donner un petit signe de vie, car vous pourriez croire que, puisque je ne vous dis rien, il faut que je sois mort. Je viens donc de fermer ma porte afin de pouvoir passer au moins une petite demi-heure avec vous, et que je ne quitte pas Paris sans vous avoir donné une petite marque de souvenir. Une fois à Nîmes, tous mes instants vont m'être dérobés, et je porterai un poids que chaque instant rendra plus lourd. S'il allait se passer encore bien du temps avant de vous dire au moins une des pensées qui sont si nombreuses, si habituelles dans mon esprit et dont vous êtes le sujet : vous le connaissez bien maintenant, mes chères Sœurs, tout le bien que le bon Dieu vous veut, et la vérité de ce que je vous disais quelquefois après des maîtres : « que Dieu ne nous privait jamais de quelque chose qui nous paraissait utile, qu'il n'eût prévu d'avance le moyen d'y suppléer et qu'il ne l'eût préparé. » Pouvez-vous être mieux en Père spirituel, en confesseur, en soins, en attention de la part de M^{gr} l'archevêque,

que vous vous trouvez. Je ne vous dirai pas : Oubliez-moi ; je n'en ai pas la force, peut-être ni vous non plus de l'entendre ; mais du moins ne nous ressouvenons pas les uns des autres d'une manière qui contrarierait les vues de Dieu et empêcherait de jouir de ses bienfaits. Nous sommes à lui ; nous nous en faisons gloire ; c'est notre bonheur de le penser. Que rien donc ne lui montre dans notre conduite, dans nos affections, que nous sommes encore à nous, que nous nous écoutons, que nous nous recherchons. Dieu a permis que la dernière instruction que j'ai eu à vous faire ait été une leçon pratique de renoncement à tout ce qui pouvait humainement me plaire et à moi-même. C'est peut-être à vous, à chacune de vous en particulier, à qui sa bonté l'adressait ; ce serait un bien grand dédommagement à la peine que ce sermon a pu me coûter, si quelques-unes en profitent. Vivons pour Dieu et non pour nous ; allons partout où il nous appelle, à quelque lieu, à quelque office, avec quelques personnes que ce soit. Tout ne peut pas être égal à la nature, mais que tout soit égal à notre dévouement, à notre vocation. On n'est pas prêtre parce que l'on porte une soutane, ni Religieuse parce que l'on porte un voile ; on n'est l'un et l'autre que quand, dans le fait, dans les actions, on peut dire : Dieu est mon partage, et je suis le partage de Dieu.

C'est une prompte, humble, soumise obéissance, qui fait de Dieu et de nous notre partage réciproque ; je n'ai pas à vous reprocher un défaut d'action dans l'obéissance ; mais ce n'est pas encore en cela qu'en est le grand mérite ; il faut en faire la pratique des

grandes vertus qui forment le chrétien ; de la foi, qui nous fait voir la volonté de Dieu dans ce que l'on nous demande. Si on se laisse aller, dans ce qui contrarie un peu ses goûts, à quelques murmures, à quelques pensées de mécontentement, de gronderie, à quelque humeur contre des Supérieurs, convenez que l'exécution même de ce qui est prescrit n'a pas le mérite de la foi ; car si on croyait obéir à Dieu, si on se figurait que c'est lui qui nous demande cette chose, qui oserait être mécontent ? Si on avait une idée un peu présente des récompenses de Dieu, si on les aimait, si on les désirait, si on vivait pour les mériter, qui se plaindrait du moyen qu'on lui donne pour les obtenir ? Qui regretterait tant les petites jouissances, les petits plaisirs, les petites satisfactions dont on va être privé en changeant de demeure, d'offices et de compagnies ? Serait-on si sensible aux petits désagréments, aux ennuis qu'on prévoit dans telle occupation, dans tel emploi ? Dirait-on quelquefois : Cela est insupportable. Ah ! que dirait saint Paul s'il entendait cette parole, lui qui disait : « Toutes les souffrances de ce monde ne sont pas dignes d'être mises en comparaison avec ce poids de gloire qui nous est réservé. » Ce qu'il répondrait, le voici : Mon frère, vous ne connaissez pas le poids et la force de l'espérance. Remarquez que tout ce qui s'oppose à l'obéissance a sa source dans un faux amour de nous-mêmes ; ce faux amour peut-il être dans un cœur avec la charité ? Elle est bien froide quand on est si sensible à un peu de peine, d'ennui, de suggestions, quand on dit : Je suis continuellement gênée, je n'ai pas un moment. Eh ! que

voulez-vous en faire de ce moment? S'il est lui-même, lui seul, un acte d'amour de Dieu, que regrettez-vous?

Je ne prétends pas restreindre ce que je dis ici de l'obéissance aux choses que commandent les Supérieurs; j'entends de tout ce que Dieu nous prescrit. Il parle par la voix des Supérieurs, mais il parle encore par la voix des circonstances, des événements, des accidents, des peines qui arrivent, de quelques causes qu'elles partent, des jugements qu'on porte sur nous, des injustices que nous éprouvons; de tout, en un mot, de tout ce que nous avons à souffrir. Dieu nous parle par là. Dieu nous fait des commandements, nous le savons assez, et voilà autant d'occasions de pratiquer les vertus de foi, d'espérance et de charité. Il n'est qu'une seule vertu de laquelle il soit dit que Jésus-Christ l'a acquise, l'obéissance, et il l'a acquise par le fait de ses souffrances: *Didicit ex his quæ*, etc.; et c'est encore de son obéissance que l'Ecriture fait le titre de sa gloire. Saint Paul dit: « Il (Jésus) s'est fait obéissant jusqu'à la mort; c'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms. » Quelle vertu! Que nous perdons quand nous nous révoltons intérieurement contre tout ce qui nous mortifie, nous contrarie, nous humilie et nous peine!

Hélas! mes chères Sœurs, voilà ma demi-heure passée, il faut que je vous quitte et que je vous donne l'exemple de ce que je vous dis; j'aimerais mieux m'entretenir avec vous, mais d'autres choses sont à faire.

Que le bon Dieu répande sur vos trois communautés, sur chacune de vous en particulier, ses bonnes et abondantes bénédictions ; que le précepte du Seigneur soit bien accompli parmi vous ! Croyez-moi, revenez à votre *Pater*, dites-le toutes. Les moyens qui peuvent vous faire reconnaître par Jésus-Christ pour ses disciples sont bien précieux, parce qu'il vous assure qu'il sera au milieu de vous. Qu'il y soit bien, qu'il s'y plaise, qu'il y soit généreux, bienfaisant ! J'y trouverai mon compte parce que je pense que vous lui parlerez de moi. Je vous ai toutes présentes devant moi, il n'en est aucune à qui je n'offre l'assurance de mes bien sincères et bien affectueux sentiments, Professes et Novices.

XCII.

Aux Sœurs de S.

Même sujet.

Nîmes, 12 mars 1822.

Votre souvenir, mes chères Sœurs, m'est bien précieux, et le témoignage que vous m'en avez donné dans vos lettres fait pour moi une diversion bien agréable aux soucis, aux sollicitudes qui se rencontrent dans mes nouvelles fonctions. J'étais très heureux quand je n'avais à conduire qu'un petit troupeau de douces brebis, qui ne disaient jamais *non*, quoique, entre nous, elles ne fissent pas toujours *oui* ;

mais au moins elles en avaient la volonté, et le *non* ne se faisait pas sans regrets. Vos lettres me montrent que le *oui* l'emporte beaucoup sur le *non*; je vous en félicite sincèrement, et je m'en félicite moi-même. On ne peut pas vous faire sur cela un compliment qui n'en devienne un pour moi, parce que je suis étroitement uni à vous toutes d'intérêt et d'affection. Les unes parmi vous viennent de faire des retraites; les autres se sont ranimées dans l'accomplissement de leurs résolutions; tout marche. On se dévoue, on veille sur soi-même, on se défend contre ses goûts; on cultive la charité, l'humilité, le renoncement à soi-même; Dieu est servi; je l'en bénis de tout mon cœur. Je vous ai souvent dit, mes chères Sœurs, que nos infidélités et nos peines ne venaient que d'une trop grande recherche de nos satisfactions et de nos goûts; quand on n'a pas fait l'entier sacrifice, quand on conserve quelque empressement pour ses petites jouissances de goût, d'inclination, qu'on les désire, qu'on y tient, qu'arrive-t-il? Si l'on est envoyé dans une maison ou dans un office, la première idée qui se présente est celle-ci : Comment serai-je pour y jouir un peu de ce qui plaît à mon amour-propre, pour m'y faire estimer, pour y être avec agrément, pour n'y avoir pas trop de soins à prendre, trop de choses à penser, trop de travail qui me fatiguerait le corps et l'esprit? Les Sœurs ou la Sœur avec qui je serai aura-t-elle pour moi des égards, des complaisances? Est-elle d'un caractère facile ou inquiet? Le Directeur de cette maison me conviendra-t-il? Pourrai-je lui donner tout naturellement et sans efforts ma confiance, ou faudra-t-il que je fasse plier les goûts

humains aux devoirs de l'obéissance et de la soumission à des lois surnaturelles? La maison, le local de l'office a-t-il quelque agrément? Est-il gai ou triste? Y trouverai-je quelques amies avec qui je puisse me soulager des peines, des désagréments, des ennuis que j'éprouverai, etc., etc.? Si on en est là ,sion se fait d'avance toutes ces questions, en arrivant on ne sera occupé qu'à rechercher la réponse à y faire; on ne considérera pas les choses selon l'esprit religieux et dans ces rapports-là, mais selon l'esprit humain et dans les rapports avec nos petits plaisirs. On sera heureux ou malheureux, non selon Dieu, mais indépendamment de Dieu. Or, être heureux sans lui est un triste bonheur; être malheureux sans l'avoir pour consolateur, c'est l'être bien complètement. De là tant de sujets de tristesse et de mauvaise humeur, tant d'inconstance dans nos voies, tant de hauts et de bas dans notre dévotion; on n'a pas de point fixe, on ne repose sur rien, on est à la merci de tant de petites circonstances humaines dont on est tout occupé, qu'on est réellement malheureux : maintenant je parle savamment de tout ceci, voilà pourquoi je vous le répète. Je viens de subir un rude changement, tout à la fois de maison et d'office; ce n'a pas été sans regrets, sans effroi même, je vous l'avoue. Arrivé ici, j'ai abjuré tous mes goûts, tout ce qui me satisfait; je me suis livré tout entier pour ne recevoir plus rien en peine et en consolation que ce qu'il plairait à Dieu de m'envoyer. Eh bien j'ai compris combien Dieu me ménageait; je supporte plus volontiers des peines, des privations que j'ai acceptées que si j'étais venu me mettre en garde contre ce qui

déplaisait à mon caractère et à mes inclinations; puis tout n'est pas contrariété. Dieu ménage encore des consolations, des satisfactions, même des agréments. Je me trouve bien de ma méthode, et je puis ajouter à ce que je vous disais précédemment dans ce genre l'autorité de ma propre expérience. Ne rien désirer, ne rien craindre, voilà la perfection de la sagesse, et je vous réponds que ce n'est pas moins celle du bonheur. Oh! que j'aimerais, mes chères Sœurs, vous voir toutes heureuses d'un bonheur qui ne soit que l'avant-goût, et non le remplacement de celui que le bon Dieu vous réserve! Voilà le petit bonbon que le grand-père offre de tout son cœur à ses petites-filles. Recevez toutes ici, et la Mère et les Sœurs, les assurances des sentiments que l'absence et l'éloignement n'affaibliront jamais, mais au contraire accroîtront toujours.

Veuillez bien, ma Mère et mes chères Sœurs, en recevoir ici les sincères assurances; que vous et mes chères Sœurs P..., L..., T..., P..., R..., C..., G..., soient toutes bien persuadées que vos lettres m'ont vraiment fait plaisir, et que je vous remercie bien toutes de m'avoir écrit. Je suis bien aise de me savoir au milieu de vous au réfectoire. Je vous invite à ne point faire teindre en violet mon camail. J'aime bien être toujours là comme *Père*; j'aime mieux cette dénomination que celle de Monseigneur. Bonjour, mes chères enfants; que la paix de Dieu soit toujours avec vous! Bien des choses à M^{me} de L.... et à M^{me} de G...

Vous devez remercier notre bon dom B.... d'avoir bien voulu joindre une lettre à toutes les vôtres. Sans

lui j'ignorais un petit mot qui me fait bien plaisir, parce qu'il est une preuve de la franchise, de la sincérité avec laquelle vous comptez sur mon attachement, de la persuasion où vous êtes que vos lettres me font plaisir et de ce que vous les écrivez dans cette intention. Oui, il est bien que j'aie quelques récréations; et vos lettres, celles de dom B..., me procurent un agréable délassement; offrez-lui mes bien sincères et amicales salutations; M. L..... me charge de lui offrir aussi les siennes..

Bonjour, ma bonne Mère R.....

XCIII.

Aux Sœurs d'O.

Il les exhorte à la confiance en Dieu, à la patience et à la fidélité dans son service.

N'avez-vous pas craint, mes bonnes Sœurs, que je n'eusse un peu pris à la lettre vos excuses sur vos épîtres et l'espèce de liberté que vous me laissiez sur les réponses. Sœur M..... aura dit à Sœur F..... : Il n'y a point de lettre de notre P..... Voilà ce que c'est que de lui avoir dit qu'il ne se gênât pas pour nous écrire; il fallait, au contraire, lui avoir mandé de le faire, et tout de suite. — J'aurais bien aimé, ma chère amie, le lui dire comme ça..., mais il ne faut cependant pas fatiguer les gens. — Oh n'est-ce pas, ma Sœur, que vous vous gênez bien avec notre P... pour ne pas oser lui dire positivement de vous répondre!

Eh bien moi, je vais lui écrire et lui demander pourquoi il ne nous écrit pas... Je tiens tout cela pour dit et pour écrit. J'étais absent lorsque vos lettres sont arrivées, jusqu'à l'instant où je les ai trouvées sur ma table remises à leur adresse, celles que renfermait votre paquet; mais bien des petites occupations qui se sont succédées; bien des séances dans votre sainte maison, notamment mercredi, depuis une heure et demie à huit heures et demie, et jeudi, depuis sept heures à midi et demi, m'ont empêché de pouvoir m'entretenir avec vous à loisir, et Dieu a permis qu'il y eût quelques gouttes de patience dans toutes les potions spirituelles qu'il vous fait prendre; et puis, allez, chères Sœurs, vous n'avez pas tant besoin de moi, vous que le bon Dieu a sevrées de toutes les petites nourritures légères, pour vous en donner de plus substantielles; vous que le bon Dieu a séparées pour vous instruire à part lui-même. Je suis persuadé que vous profitez bien de ses divines leçons, et que sous un tel Maître vous deviendrez des filles fortes et que vous rapporterez dans votre communauté un grand esprit de renoncement, de soumission à Dieu, un esprit qui sait être content et se dédommager de tout par la pensée qu'il fait la volonté de Dieu, par conséquent tout ce qu'il peut faire de plus parfait pour la gloire de Dieu et de plus avantageux pour lui-même. Quelle consolation auriez-vous ici qui pût égaler celle-là? Vous vous diriez souvent: Fais-je bien la volonté de Dieu? Ne me recherchai-je pas dans ce que je fais? N'y a-t-il pas bien des choses pour moi dans tout cela? Vous êtes actuellement à l'abri de ces craintes. Il n'y a rien pour vous dans

vos séjours à O...; tout y est bien entièrement pour Dieu. Oh ici je vous entendez : vous le croyez, mon P..., que tout est pour Dieu ? Assurément nous le voudrions bien ; mais toutes ces tristesses, tous ces ennuis, toutes ces larmes, tous ces regrets, toutes ces idées, qui viennent tourmenter l'imagination, ne comptez-vous tout cela pour rien ? Et croyez-vous que cela ne nous prive pas devant Dieu de la plus grande partie de nos mérites ? — Oh non, très certainement non, je ne crois pas que cela vous en prive : la peine que l'on a à faire une chose n'ôte pas le mérite de la chose. Croyez-vous que les saints n'ont jamais combattu ? Croyez-vous que c'est sans le sentir qu'ils jeûnaient, se flagellaient et prenaient le cilice ? Croyez-vous qu'ils ne sentaient aucune révolte de la nature, que jamais les penchants, les goûts, les désirs naturels, ne se sont fait sentir à eux ? Vous ne le croyez pas, et vous avez raison : ils agissaient malgré tout cela, ils faisaient la volonté de Dieu au milieu de toutes les répugnances de la nature, et c'est précisément par là qu'ils se sanctifiaient ; ils étaient, tout comme vous, incertains si leurs œuvres plaisaient à Dieu, et même s'ils étaient dans l'état de la grâce ou non ; ils ont persévétré néanmoins, ils ont eu confiance en Dieu, et nous avons célébré hier le bonheur dont ils jouissent.

Voici ce que j'ai lu, il y a quelques jours, sur la conduite de Dieu envers ses élus sur la terre. Ces pensées me paraissent propres à vous ranimer et à vous soutenir. Je veux vous en faire part : Dieu, plus jaloux d'éprouver ses élus que de les récompenser, plus attentif à leur sûreté qu'à leur satisfaction, craint

toujours que les secours qu'il fournit à leur faiblesse ne deviennent des tentations pour leur orgueil; il les comble de ses dons; mais il leur en dérobe la vue. Les opérations de sa grâce sont presque insensibles, ses inspirations sont secrètes, sa voix est toute intérieure, le souffle de son esprit est imperceptible, ses bienfaits sont obscurs; toujours présent et toujours voilé, il ne cesse d'agir au dedans de leur âme; mais il leur cache avec soin les merveilles qu'il y opère; il ne leur laisse qu'un sentiment confus de sa présence, et il leur en ôte l'assurance et la certitude. Et comment le juste jouirait-il avec tranquillité de ces richesses de sanctification qu'il n'est pas assuré d'avoir, quoiqu'il les ait réellement, lorsqu'il sent en lui-même des misères réelles, qui fixent toute son attention et qui lui causent des alarmes? Funeste condition des enfants d'Adam!...

C'est ainsi que Dieu, qui veille à la conservation de ses élus, tire leur salut du sentiment de leur misère; il les garantit des artifices de l'amour-propre par la vue de leurs défauts; il tempère l'éclat trop brillant de leurs vertus par des taches légères; il les sanctifie par les faiblesses mêmes auxquelles il permet qu'ils soient sujets, et il éprouve l'homme nouveau qu'il forme en secret par les restes de l'ancien, qu'il n'anéantit qu'insensiblement.

Méditez un peu ces pensées, et j'espère que vous y trouverez des sujets de consolation, d'encouragement, de patience; elles vous aideront à supporter vos peines, puisque vos peines mêmes deviennent des moyens de sanctification. En les voyant sous ce point de vue, vous aurez encore la force de n'en pas trop

désirer le terme. Quand arrivera-t-il ? Quand finira l'état actuel de la maison d'O... et le vôtre ? Je n'en sais rien. Humainement parlant, je désirerais que la définition de tout cela fût prochaine ; mais quel désir se permettre quand on considère que l'œuvre que Dieu s'est proposée s'opère sans doute dans tous ces retards mêmes. Voudrions-nous que cette œuvre de Dieu fût interrompue, qu'elle ne s'achevât pas comme Dieu se la propose, par nos empressements et nos impatiences ? Nous ignorons les vues de Dieu, trop heureux que nous sommes qu'il veuille bien se servir de nous pour y parvenir. Tout ce que Dieu fait, il le fait lentement ; nous n'agissons bien avec lui que lorsque nous arrêtons notre vivacité naturelle pour nous conformer à sa marche. Si nous pouvions voir dans nos œuvres l'effet qu'elles ont pour l'accomplissement des desseins de Dieu, comment elles sont l'exécution de sa volonté, comment elles procurent sa gloire, comment elles opèrent notre sanctification, le prix, en un mot, que Dieu y attache, le trésor qu'elles renferment, il n'y aurait plus besoin ni de foi, ni de patience ; il n'y aurait plus lieu à l'espérance. Nous aurions la conviction ; nous ne serions plus des justes de la terre, nous serions déjà dans le ciel ou aussi heureux que les saints ; car je crois que le bonheur sera de voir tout le mérite que Dieu a caché dans des œuvres, ce semble, bien petites, quelquefois bien basses à des yeux humains, et toujours faites avec peine, souvent dans les larmes et avec tristesse. La foi nous les montre pendant la vie sous le point de vue si relevé que je viens d'exprimer ; aidons-nous-en pour nous soutenir au milieu de nos

peines, de nos craintes et de nos impatiences.

Dieu nous fera connaître dans la suite ce qu'il s'est proposé pour votre séjour à O... : peut-être a-t-il voulu par votre présence préparer, disposer les esprits en faveur des nouvelles dispositions qu'il veut faire à l'égard de l'hôpital. Si cela est, remerciez Dieu avec humilité de ce qu'il a atteint ce but par vous. Peut-être, comme il fait tout pour ses élus, a-t-il opéré tout ce qui est arrivé pour vous procurer à toutes deux le mérite d'une obéissance et d'un dévouement plus entiers; peut-être pour ménager à vos deux jeunes Novices des instructions et des exemples qui en fassent des saintes; remerciez toujours humblement le bon Dieu, quelles que soient ses intentions, remerciez-le toujours, puisqu'il vous a appelées pour les remplir.

La Mère m'a donné communication de vos lettres; j'ai la satisfaction de vous dire : Continuez comme vous avez fait ; l'exemple est le grand moyen que vous avez pour ramener la règle dans la maison ; ne priez pas les jeunes Sœurs des bons avis et de la direction que vous pouvez leur donner ; ne soyez point étonnées ni mécontentes du peu que vous faites et qu'on vous laisse faire. Vous n'êtes pas envoyées pour faire beaucoup, mais bien plus pour préparer les voies et la pratique des vertus religieuses et de grands moyens. Agissez, avec Mère de V....., comme vous l'avez fait jusqu'ici; ayez pitié de sa situation, elle est contrariée dans tout ce qu'elle a de plus cher; vous n'avez sûrement pas une grande peine à prendre pour la ménager. Que sais-je jusqu'à quel point le bon Dieu peut faire tomber sur elle ses bénédictions

pour prix de votre patience, de votre douceur, de votre déférence. Je ne sais rien de nouveau à vous mander sur le compte des deux Sœurs d'ici.

Sœur B... est venue à moi ; nous avons eu quelques conversations à la pharmacie. Je suis content de sa confiance, de sa franchise et même de sa bonne volonté. J'espère que Dieu en fera quelque chose. Sœur R... m'a donné aussi quelques sujets de contentement ; la Mère m'a dit du bien de Sœur B... Je ne sais encore bien que dire de Sœur O... Sœur M... est toujours au même point ; elle n'a voulu communier ni dimanche dernier, ni le jour de la Toussaint : la Mère a fait ce qu'elle a pu pour savoir d'elle la cause de cette obstination ; elle n'en a pas tiré de grands éclaircissements, elle ne donne d'autres motifs que ses craintes sur ses confessions, tout en convenant cependant qu'elle n'a rien caché ni déguisé. Si le bon Dieu ne vient à son secours, cette pauvre fille court risque de perdre sa vocation ; elle est trop peinée, affectée pour profiter de son noviciat ; elle est si timide, si couverte, qu'elle donne peu de prise pour la diriger. Elle ne dit presque rien quand on lui parle, on ne sait comment la joindre et que lui dire ; son genre de scrupule a quelque chose de particulier, malheureusement pour elle. Je ne suis pas assez éclairé pour démêler tout cela et la bien connaître. J'aime toujours dans Sœur B... son uni, sa simplicité et sa bonne volonté. Sœur B... ne paraît pas m'en vouloir pour l'écrit qu'elle vous a communiqué ; elle a bien des difficultés ; elle a un terrible ennemi dans son caractère, elle voudrait, mais la résistance est bien forte. Tout le surplus va son petit train. Si

vous croyez devoir garder ma lettre pour la relire, effacez soigneusement les noms propres de ce dernier article.

La Mère vous a parlé d'une visite que nous désirerions vous faire ; vous savez l'une et l'autre combien j'y aurais de goût et de satisfaction. J'hésite un peu, les démarches les plus pures sont, dans les circonstances, sujettes à tant d'interprétations ; on a besoin de tant de circonspection qu'on est souvent bien enchaîné. Je chercherai cependant à ne pas me priver de cette grande consolation pour quelques terreurs paniques.

Continuez, mes chères Sœurs, à marcher comme vous l'avez fait, par la grâce de Dieu, avec prudence, simplicité, avec crainte sans doute, mais avec une grande confiance. Dieu est content de vous, j'en ai la persuasion ; sa gloire s'opère par vous, et votre salut aussi. S'il y a quelque chose de perdu dans les mérites que vous pouvez vous faire, humiliez-vous-en, et votre humilité vous le restituera ; le gros et sauvé, il est entre les mains de Dieu, qui vous le conserve ; il est bien, n'y pensez plus que pour remercier Dieu : point de scrupules sur vos confessions. Je suis convaincu que Dieu, qui se montre si bon pour vous, ne permettrait pas, malgré vos petites infidélités, que vous fissiez de mauvaises confessions, ni que vous perdissiez le gros de vos mérites.

Je vous quitte, mes chères Sœurs, en me recommandant bien à vos prières et en vous répétant ce que vous savez déjà, que je vous suis bien sincèrement dévoué.

XCIII.

A Mère C.

Il faut semer dans les larmes pour moissonner dans la joie.

Besançon, 1^{er} août 1817.

J'ai été assez occupé de vous, ma Mère, et de vos trois braves compagnes, par la pensée, pour m'en occuper un peu, à ce moment, avec la plume. Vous vous doutez assez, sans que je vous le dise, que j'ai partagé toutes vos peines et toutes vos inquiétudes. Il me tardait singulièrement de vous savoir arrivées, dans l'espérance que le bon accueil que vous recevriez, les bonnes et utiles occupations auxquelles vous seriez livrées, feraient diversion à toutes les peines que vous avez emballées avec vous dans votre voiture. Vos peines, au reste, auront été un bon et utile, quoique triste, compagnon de voyage. C'était une croix; eh bien! sous quel auspice plus heureux peut-on voyager? N'en sachez pas trop mauvais gré à celui qui vous a fait ce présent: dans la vérité, pouvait-il vous en faire un plus beau! Moi, je crois qu'il n'a été que l'instrument de la libéralité de Notre Seigneur, qui, ayant sauvé le monde par la croix, a voulu remettre cet instrument de salut entre les mains de celles qui allaient le faire connaître à ceux qui, depuis plusieurs siècles, l'ont oublié. L'Écriture nous apprend que ceux qui sèment dans les pleurs recueilleront dans la

joie. Apparemment Dieu veut que vous ayez de bonnes moissons à faire ; j'y compte réellement. Toujours est-il sûr que, quand même Dieu ne donnerait pas à votre démarche tout le succès temporel que je lui désire, il donnera une brillante récompense à vos intentions et à votre dévouement; et puis il faut aussi dire les choses telles qu'elles sont: Nous, que Dieu a chargés de quelques directions, toutes nos paroles ne sont pas inspirées par lui ; nous n'avons pas le don d'infaillibilité, nous nous trompons ; nous croyons quelquefois agir par zèle, et quelquefois ce n'est qu'un mouvement du pouls; c'est une petite émotion, un peu de fièvre, si vous voulez, et l'effet de cette agitation peut bien avoir quelque chose de pénible; mais il ne doit point influer sur une détermination prudemment, sagement prise, au nom de Dieu, et sur des motifs fondés. Ainsi, travaillez avec confiance en lui, avec tranquillité d'esprit et de votre mieux, à former un établissement catholique, une demeure à la charité de l'Église, au milieu d'un pays protestant; et, moi aussi, je pense avoir l'esprit de Dieu pour vous le dire.....

Il me tarde bien d'avoir de vos nouvelles; vous ne manquerez pas d'en donner à M. D..., et je pense que sa réponse sera la preuve que la convalescence est achevée.

Recevez, ma chère Mère, et vous trois, mes bonnes et chères Sœurs, les assurances bien vraies de mon vif et respectueux attachement.

Vous recevrez probablement quelques lettres de votre maison ; j'y ai été hier au soir, il n'y avait rien de nouveau.

XCIV.

A Sœur M.

Il l'exhorte à travailler à la correction de ses défauts avec zèle,
mais avec calme et tranquillité d'esprit.

Besançon, 21 septembre 1811.

Je n'ai point été étonné, ma chère Mère, de n'avoir pas reçu de lettre de vous par le retour de Mère C... Je conçois très bien que son séjour de Neuchâtel vous a beaucoup occupée; et, d'ailleurs, je suis si convaincu de votre amitié et de votre confiance, que vous ne m'écririez pas d'un an, j'en attribuerais la cause à tout autre chose, qu'à la perte de ces deux sentiments, auxquels ceux que j'ai pour vous correspondent bien parfaitement. Je suis touché sans doute de la continuation et de la variété de vos peines; mais je vous avouerai franchement que je n'en suis pas inquiet. J'espère que Dieu vous voit moins infidèle envers lui que vous ne vous voyez vous-même, et que vous ne restez pas dans l'inaction et la nonchalance sans chercher à corriger en vous les choses qui vous font peine; travaillez-y avec tranquillité d'esprit, n'oubliant jamais la bonté, la paternité de Celui ou à qui vous craignez d'avoir manqué, ou à qui vous en offrez de véritables regrets. Il vous aime bien, ma chère Mère, car il vous fait passer une vie qui est bien du genre de celles qui conduisent au ciel; une vie très occupée, et occu-

pée des affaires de Dieu, vous ne pouvez pas en disconvenir; une vie laborieuse et pénible, où les peines se succèdent et s'ajoutent les unes aux autres; une vie de confiance et de soumission, où le balancier de l'horloge qui marque vos heures dit, en allant d'un côté: *Dieu le veut*, et en revenant de l'autre: *Fiat*; une vie où Dieu vous soutient assez pour que son service se fasse, que la besogne aille, que votre santé y suffise, et que vous ne vous déconcertiez et ne vous décourageiez pas. Sont-ce là des grâces et des faveurs? Est-ce là une vie de réprouvé? Continuez-la avec confiance; réprimez sans doute tous les défauts de charité, tous les petits mouvements d'impatience et de vivacité, et, autant que vous le pourrez, tous les appesantissements de notre lourde nature, qui a tant de peine à s'élever un peu. Mais faites tout cela avec amour, avec confiance, avec paix, rendant, par votre espérance en Dieu, justice et gloire à sa paternelle bonté.

Je suis bien touché des souffrances de la chère Sœur E...; mais je pense que le bon Dieu ne veut pas vous l'ôter. Je dirai volontiers comme Sœur B..... disait de Sœur F...., quand elle était bien malade: Dieu ne veut pas nous l'enlever, il sait trop combien nous en avons besoin. Dites-le, comme elle, en ajoutant votre excellent *Fiat*, en vous souvenant aussi que dans votre communauté tout est toujours allé, mais toujours allé avec peine, que c'est là l'ordre établi de Dieu afin de s'attirer la gloire de votre confiance. Mère C... m'a paru extrêmement contente de vous toutes. Je vous félicite, et je jouis pour vous et avec vous, du changement que vous venez d'éprouver.

Dites bien des choses pour moi à Sœur F... ; je suis bien aise, mais nullement étonné, de la savoir contente. Si elle va croire qu'il faille attendre qu'elle ne le soit plus pour me donner de ses nouvelles, il faudra donc que j'aille en chercher moi-même ! Je n'ai pas eu le loisir encore d'avoir quelques entretiens particuliers avec la petite N... Son voyage aura pu lui être bien utile, dans le sens qu'on la connaît mieux. Chez vous, on ne peut pas se perdre dans la foule comme ici. J'aime à mettre beaucoup sur le compte de l'âge. Avec de la vertu, une jeunesse heureuse, de l'esprit et de l'intelligence, on peut espérer corriger bien des défauts. — Je voudrais que vous pussiez faire une retraite puisque vous pensez qu'elle vous serait utile. Quand le bon Dieu aura guéri Sœur E..., si vous pouviez être suppléée à la pharmacie, alors vous verriez. Si toutes ces choses-là ne s'arrangent pas, croyez bien fermement que ce n'est pas là le moyen que le bon Dieu vous destine, et allez tranquillement votre chemin. Vous aurez la confiance et la soumission ; que Dieu vous donne encore sa paix ! Il n'est pas de bien que je ne vous souhaite de tout mon cœur, et à toutes vos bonnes et chères compagnes.

XCV.

A la même.

Il l'exhorté à faire avec ferveur le renouvellement de sa profession. — Comment ce renouvellement doit être fait.

Besançon, 14 novembre 1811.

J'étais ce matin chez Mère C... quand votre lettre, ma bonne et chère Mère, y est arrivée. Je l'ai lue; j'y ai vu avec peine que vous étiez toujours un peu souffrante; j'en suis fâché, et si je ne vous étais pas aussi sincèrement attaché, je dirais: J'en suis jaloux, car voyez comme Dieu traite cette Mère M...; n'était-ce pas assez qu'il eût béni comme il l'a fait les commencements de l'établissement de N....; qu'il eût protégé les premiers essais de sa maternité spirituelle; qu'il eût disposé le cœur de ses bonnes Compagnes de manière à avoir pour elle l'estime, l'amitié, la confiance, la religieuse déférence que l'on doit à une Supérieure; que Dieu soit loué et glorifié par les bonnes œuvres et le dévouement de la petite communauté à la tête de laquelle elle a eu le bonheur de se trouver? N'était-ce pas assez de tous les avantages qu'elle reçoit de Dieu dans les soins et les sollicitudes de sa position? Et cependant Dieu lui donne encore des mérites propres et personnels dans les souffrances, les infirmités, le malaise qu'il lui envoie; il ne traite pas ainsi toutes ses Sœurs. Mais Dieu est maître de ses dons; heureux ceux qu'il traite aussi

favorablement ! Je pense que c'est votre grande confiance en lui, votre grand abandon à sa conduite, qui vous attire toutes ces faveurs. Rien ne plaît à Dieu comme la confiance ; aussi saint Paul disait-il : « Ne perdez pas votre confiance, à laquelle Dieu destine de si grandes récompenses... Dans cette vue, ajoutait-il, nous supportons avec patience et même avec joie les tentations et les maux dont Dieu permet que nous soyons affligés, et d'autant plus que nous savons que tout tourne en bien pour ceux qui aiment Dieu et qui se confient en lui. »

Vous voilà donc chrétienne comme saint Paul, le grand docteur des chrétiens ! Quelle douce sécurité au milieu de vos sollicitudes et de vos souffrances ! Je veux encore que votre confiance en Dieu aille jusqu'à croire que vous l'aimez et que vous en êtes aimée. Il suffit, pour qu'il n'y ait point de témérité en cela, que cette croyance soit accompagnée de l'humilité, qui fait que nous nous reconnaissions comme bien indignes par nous-mêmes d'un si heureux sort, et que nous nous fondions pour cela sur la grande bonté et la miséricorde de Dieu, qui veut bien nous aimer malgré nos faiblesses et nos misères.

Oh combien y a-t-il de temps que Dieu n'a entendu dans le pays que vous habitez prononcer les vœux de la profession religieuse ! Que les anges et les saints seront contents de voir ces paroles : Je renouvelle les vœux que j'ai faits à ma profession..., etc., s'élever de la terre où vous êtes pour monter au ciel ! Oh comme la Sainte Vierge, sous les auspices de laquelle vous les prononcez, les accueillera, les présentera à son Fils, le glorifiera du nouveau territoire

qu'il a acquis, le remerciera pour vous du bonheur que vous avez eu d'avoir été choisies pour en prendre possession en son nom, et sollicitera de nouvelles grâces pour les premières représentantes de l'état et de la sainteté de la profession religieuse dans un pays d'où elle était exilée depuis si longtemps.

Combien toutes ces circonstances, bien appréciées par vous, mes chères Sœurs, vont ajouter à votre ferveur, à votre joie, à votre reconnaissance, à votre dévouement! Oh que je voudrais y être pour m'y unir et m'édifier! J'y serai bien sûrement en esprit, et ce sera à vous toutes particulièrement que je penserai pour me donner un peu de dévotion, en disant la messe le 21 de ce mois. Je ne vous recommanderai pas de vous unir dans cette circonstance à vos Sœurs de Besançon, vous le ferez bien sûrement; mais c'est à vos Sœurs de Besançon que je recommande de s'unir à vous pour animer leur foi, leur piété, par le spectacle nouveau et si touchant que vous allez donner au Ciel, par la considération d'un effet si marquant de la miséricorde de Dieu, par un témoignage si expressif, si sensible de ses bontés pour toute la communauté, et pour vous quatre en particulier.

Ce sera bien dans toute la joie de vos âmes et toute l'étendue et la sincérité de vos cœurs, que vous allez renouveler vos saints engagements avec le Seigneur. Si quelque chose pouvait tempérer votre joie et votre contentement, ce serait quelques regrets, quelques reproches qu'on aurait à se faire sur des retours à soi, à son caractère, à ses humeurs, sur bien des petites échappées, où l'on a trop perdu de vue le bon Dieu, ce qu'il est par rapport à nous, et ce que

nous sommes par rapport à lui. Eh bien ! ces regrets mêmes, ces reproches accompagneront bien votre renouvellement d'alliance ; ils ne nuiront pas aux consolations de la grâce, ils en sont déjà un effet ; ils ajouteront à la fermeté des résolutions et en garantiront l'exécution. Vos engagements avec Dieu vont être, de votre part, bien entiers, bien complets. Qui est-ce qui oserait, dans la situation où Dieu vous a placées, mettre des bornes à l'offrande qu'il vous appelle à lui faire, retenir quelque chose et mettre un obstacle par là à ce que la joie des anges et des saints, témoins de cette grande action, à ce que les félicitations qu'ils en adresseront à Dieu, ne soient parfaitemenr complètes ? Qui oserait dire : Je me laisserai aller à des craintes pusillanimes, à une inquiète prévoyance sur l'avenir ; je douteraï du secours de mon Dieu dans les occasions critiques que le temps peut amener ; je porterai mon esprit dans une autre situation que celle où Dieu, dans sa prédilection pour moi, m'a placée ; je regretterai les agréments, les satisfactions, les douceurs, que j'y éprouvais. Si Dieu veut me soumettre à des épreuves, à des tentations, et que je vienne à vaciller un moment dans mes résolutions, à ressentir encore la force de mes anciens penchants et de mes vieilles habitudes, je perdrai confiance, je m'abandonnerai, je me découragerai ! Si j'éprouve quelque contrariété de la part de quelqu'un ; si je ne trouve pas à l'instant même sous ma main la chose dont j'ai besoin, je me soulagerai par quelque impatience, je me satisferai en témoignant mon mécontentement, je ferai expier ma peine aux autres par quelques reproches. Je tâcherai, à la vérité, de m'oc-

cuper utilement; mais s'il faut, pour que tout soit fait comme il convient et à temps, se fatiguer par une attention soutenue pour ne rien oublier, s'il faut prendre trop de peine pour que tout soit fait; s'il faut supporter doucement des reproches, si petits soient-ils, sur un oubli, sur une négligence; s'il faut écouter patiemment des choses qui contrarient mes idées, quelques petits mots d'humeur de la part d'une autre, sans se soulager un peu en témoignant soi-même de l'humeur et du mécontentement; s'il faut sans cesse se contraindre, se combattre, s'oublier, se renoncer, oh non! je ne veux pas m'engager jusque-là!

Bien sûrement, le plus grand mécontentement, la plus grande peine que vous puissiez toutes avoir, serait de penser que le moindre de tous ces sentiments-là fût dans vos cœurs. Pour mon compte, je tiens pour bien certain que le renouvellement de vos vœux sera aussi un renouvellement de ferveur et de dévouement. Quand vos bonnes intentions me seraient moins connues, la grande préférence de Dieu pour vous m'en assurerait. Jusqu'ici, vous étiez des Religieuses de Besançon établies à N.....; après que vous y aurez renouvelé votre profession, vous serez des Religieuses de N...., et des premières Religieuses, en quelque sorte des Fondatrices. Et il y aurait encore parmi vous des enfants qui s'abandonneraient et se laisseraient aller, ou qui ne se relèveraient pas avec force et courage si elles avaient trébuché un instant? Oh! non! non! cela ne se peut pas.

En qualité de premières Religieuses du pays, vous serez toutes des saintes; cela a toujours été comme

ça, et vous confirmerez ce bel usage. Dans toutes les communautés, pour prévenir le relâchement, on se reporte au temps des premières Sœurs qui les ont habitées, et on tâche, en se rapprochant de leur conduite, d'entretenir la ferveur et la régularité.

Voilà la belle et magnifique tâche que la Providence vous a donnée à faire. Toutes les peines que vous prenez, toutes les contrariétés opposées à la nature que vous exercez, auront un bien qui se propagera; et quand vous ne serez plus à N..., ce sera encore vous qui ferez le bien qui s'y continuera. Vous avez surmonté toutes vos répugnances pour le commencer; que le bon Dieu vous en récompense! Au fond, quel grand mal cela peut-il vous faire? Quelques humiliations? Mais quelle gloire pour Dieu, quel mérite pour vous et quelle utilité pour celles qui vous suivront!

L'indisposition de Mère C... n'est pas grave; elle va son train ordinaire.

Sœur F... est à peu près dans l'état où vous l'avez vue l'année dernière à l'infirmerie. Elle vomit souvent; mais elle a la tête plus libre, plus franchement comme à son ordinaire, qu'elle ne l'avait, ce me semble, dans le temps où elle était alors. Notre pauvre Sœur F... est une patraque, mais qui, j'espère, durera encore longtemps. Que le bon Dieu veuille ratifier ce que j'en espère!

Soignez-vous vous-même, ma chère Mère, et puissiez-vous nous donner des nouvelles consolantes sur votre santé? Vous vous figurerez aisément combien je le désire et combien je vous suis sincèrement dévoué. Mille tendres amitiés à votre bonne assistante Sœur E..., et à nos chères Sœurs B...

et L... Mes respectueux compliments à M. le doyen.

Je profite, dans cette occasion, de l'avis que vous m'avez donné d'user de la voie de la poste.

XCVI.

A la même.

Les peines et les difficultés sont inévitables. — Dieu les permet pour notre bien.

Besançon, 1^{er} janvier 1812.

Je commence mon année avec vous, ma révérende Mère, c'est la bien commencer au gré de mon cœur; car vous et votre petite communauté vous y tenez une place bien distinguée. Vous m'étiez bien chère déjà, et vous me l'êtes bien davantage depuis que le bon Dieu, par qui tout se fait, vous a choisie pour vous confier la direction d'un hôpital, dans le lieu où vous êtes; et que je vois si évidemment, par les grâces qu'il vous accorde et les diverses situations qu'il vous fait éprouver, qu'il vous traite comme une de ses servantes privilégiées et sur qui il a des vues de sanctification bien manifestes. Si tout se passait dans votre communauté dans un calme parfait, qu'il n'y eût jamais la plus petite interruption dans le contentement, la ferveur, la vivacité du dévouement au service de Dieu, les prévenances, les procédés aimables d'une charité toujours la même dans ses effets, je dirais : Voilà une voie bien extraordinaire dans laquelle mar-

che la Mère de N...; est-ce bien une voie tracée par le bon Dieu? Je crains; il n'a pas coutume de faire marcher ses élus sur un chemin toujours semé de roses. Nous voyons que les Thérèse, les Chantal, les François de Sales, les Vincent de Paul, ont trouvé bien des épines sur leur route, et que les succès qu'ils ont eus, ils les ont dus à leur constance et à leur confiance en Dieu, qui quelquefois faisait prospérer leurs saints projets comme pour animer et soutenir leur confiance; mais qui souvent les laissait en butte aux contradictions, aux peines, aux difficultés, pour accorder à leur courage, à leur foi, ce qu'il n'accordait pas toujours à leurs prières. Je dois donc regarder, ma chère Mère, les peines que vous éprouvez, les petites pierres que vous rencontrez sur votre chemin, comme la marque particulière et caractéristique des voies de Dieu. Vous travaillez donc à une œuvre que Dieu approuve, qui est la sienne, qui, par rapport à vous, aura tout le succès que vous pouvez désirer, parce que vous agissez dans l'ordre de ses volontés; qui, en elle-même, en aura selon son bon vouloir. Tout succès est toujours entre les mains de Dieu; et, s'il l'accorde, il l'accordera principalement à votre patience, à votre courage, à votre confiance en lui; et ce qui me fait espérer qu'il le donnera, ce succès, c'est qu'il vous donne, à vous, les grâces pour pratiquer les vertus par lesquelles on l'obtient plus sûrement. Vous avez fait des progrès, cela est sûr; je ne crains pas de vous en parler, parce que la gloire en est uniquement à Dieu et à la protection qu'il accorde à votre établissement. Si c'est par amour pour vous, c'est aussi en faveur de l'œuvre que Dieu protège,

qu'il vous accorde les grâces que vous recevez. Vous reconnaissiez vous-même, en en remerciant Dieu, que vous êtes plus forte, plus constante, plus courageuse que vous ne l'étiez à Besançon ; il n'aurait pas fallu autant de sollicitude, de sujets de peines et de soins que vous en éprouvez à N... pour vous déconcerter un peu, vous inquiéter et vous attrister ; et actuellement vous les prévoyez, vous les supportez sans hésitations et sans impatience. J'ai toujours eu bonne opinion de vous, ma chère Mère ; et je vous dirai, non pour flatter votre amour-propre, plutôt à ses dépens, mais à l'avantage de votre piété et de votre amour pour Dieu, que sa grâce vous a élevée bien au-dessus de ce que naturellement on devait espérer. Que vous êtes donc heureuse de pouvoir vous regarder comme une personne que Dieu protège et qu'il a choisie pour faire prospérer un établissement auquel il s'intéresse ! Je ne crois pas pouvoir vous donner de plus précieuses étrennes que de vous féliciter des vues que Dieu annonce avoir sur vous, et de mettre sous vos yeux, ainsi que je les vois moi-même, les bonnes choses qu'il opère en vous. Jusqu'ici vous ne me contestez rien sur tout ce que je viens dire ; mais il me semble vous entendre dire maintenant : Oh ! oui, mon Père, Dieu me fait bien des grâces, je ne peux trop le reconnaître et l'en remercier. Mais sais-je bien en profiter ? Me rendrai-je digne qu'il daigne me les continuer ? Ma chère Mère, vous savez ce que vous avez fait depuis que vous êtes à Neuchatel. Eh bien, Dieu s'en est contenté ; il vous a bénie ; ne pouvez-vous pas espérer de continuer avec sa grâce à vous conduire comme vous l'a-

vez fait? Ne pouvez-vous pas espérer de même que s'il y a quelque chose que vous sentiez que vous auriez pu mieux faire encore, vous le ferez par la suite. Reposez-vous donc avec confiance sur les bontés de Dieu, et soyez sûre que vous trouverez dans votre confiance en Dieu, et dans la patience et l'humilité, un moyen certain de vous tirer pour la gloire de Dieu et votre avantage de tous les cas et embarras imprévus qui peuvent vous arriver. Ne regardez pas comme cas imprévus les épreuves, les tentations, les importunités de l'imagination. Pour moi, je crois que Dieu veut assez votre sanctification pour vous soumettre à toutes ces choses, car c'est dans les infirmités que saint Paul nous apprend que la vertu se perfectionne. On y gagne du côté de l'humilité, de la défiance de soi, du rapprochement de Dieu, dont on sent le besoin; de la pénitence, qui expie les infidélités, les négligences, les retours de complaisance sur soi, et surtout du côté de la charité et de la patience pour supporter les peines et les misères du prochain. Préparez votre âme à tout cela; et s'il vous survient quelques moments de tristesse, d'inquiétude, de craintes qui peuvent vous troubler et vous alarmer, pensez à l'amour que Dieu vous porte incontestablement, aux soins si tendres, si précieux qu'il prend de vous; rappelez-vous qu'il ne change pas de sentiments par caprice et inconstance; qu'il ne se retire pas de nous pour quelques manquements; que la raison alors fasse les fonctions qui dans d'autres temps sont produites par la douce affection du cœur et la tendresse de la piété.

Je ne voulais pas tant vous parler de vous, ma chère Mère, mais vous parler davantage de vos Sœurs, et

puis, ayant commencé par vous, je ne finis plus. Au moins verrez-vous en cela combien je suis rempli de vous. Je compte écrire à chacune de vos Sœurs; mais vous savez que les visites à faire et à recevoir prennent bien du temps à cette époque. Soyez bien tranquille sur Sœur L...; rien qui vous concerne, ou la maison, n'est le sujet de ses peines. Comme elle vient immédiatement après vous dans la maison, elle est aussi dans les largesses du bon Dieu et les dons de ses grâces, les deux autres ont plus de progrès à faire et Dieu permet qu'elles soient plus agitées. J'espère que ce qu'elles éprouvent ne sera que des crises heureuses. Je suis cependant bien touché de ce petit défaut de jalousie de Sœur N... J'en ai parlé avec M. R... Continuez la conduite que vous tenez avec elle, elle est bonne; n'en parlez pas encore à la Mère; elle a eu quelque peine à se décider à sa profession; elle serait par conséquent bien portée à prendre la chose au grave; essayons encore quelques moyens. Je lui écrirai, et puis quelques efforts de sa part, car je lui crois cependant de la bonne volonté, le temps, vos remontrances, et par dessus tout vos prières et les grâces de Dieu, pourront lui faire connaître ce ridicule et la corriger de ce défaut. J'écrirai aussi à Sœur N...; sa petite tête est bien susceptible de se déranger. Ses parents sont extrêmement mécontents qu'on l'ait envoyée à N...; probablement ils lui auront écrit dans ce sens, et cela aura renversé sa petite cervelle. Je ne sais trop que vous dire par rapport au confesseur extraordinaire. Si Sœur L....., par exemple, prévenue contre M. le Directeur, venait à être plus contente d'un autre, elle prendrait un goût de plus pour M. le Directeur.

Ecrivez un mot sur cela au Père D...; vous lui exposerez vos raisons; il vaut encore mieux que vous traitiez cela immédiatement avec lui, que par moi. Il ne me reste plus de place pour vous parler en particulier de mes sentiments; mais je me flatte que vous regarderez ma lettre comme étant d'un bout à l'autre la preuve de tout mon dévouement et attachement.

Je vais incessamment écrire à toutes nos chères Sœurs; en attendant, chargez-vous, ma Mère, de leur présenter les vœux ardents qu'elles n'auront pas de peine à croire que je forme pour elles; vous étiez bien toutes quatre présentes à ma pensée quand je me suis trouvé ce matin au milieu de toutes vos Sœurs. Combien j'aurais aimé y voir la bonne Mère M..., Sœur E..., avec sa belle humeur et ses petites plaisanteries; Sœur B..., plus forte de bonne volonté qu'elle n'est grande, et cette bonne Sœur L... qui sait être contente de tout et s'attacher à tout pour l'amour de Dieu!

XCVII.

À la même.

Il lui écrit à l'occasion de la fête de la Compassion.

Besançon, 11 mars 1812.

J'ai un peu différé, ma chère Mère, à répondre à votre lettre, et je le ferai même brièvement aujourd'hui; en voici la raison. Je m'étais chargé, dès l'an-

née dernière, de prêcher votre fête de la Compassion. J'ai différé d'y travailler sous prétexte que j'aurais le temps. Quand ce temps, sur lequel je comptais, est arrivé, sont arrivées avec lui d'autres occupations, en sorte que je me suis trouvé un peu en retard; il a fallu se soustraire à toute autre besogne pour terminer celle-ci, vaille que vaille; car j'ai été forcé de laisser là mon premier plan, qui m'aurait demandé plus de temps pour le remplir, et de me borner à ce très léger et très mince sermon. Vous le trouverez ci-joint; je vous l'envoie, moins par la confiance que j'ai qu'il puisse vous être utile, car je ne doute pas qu'il ne vaille beaucoup moins que les oraisons que vous ferez à côté de Marie sur le Calvaire, le jour de la Compassion, que pour me procurer à moi-même la satisfaction de vous prouver que certainement je ne vous oublie pas, que je pense à vous, que je m'occupe de vous, non moins et peut-être plus encore que si vous m'étiez présentes. Il m'aurait fâché de de parler ici à vos Sœurs et de ne rien dire à mes quatre bonnes N..., que le bon Dieu aime beaucoup, car il les a placées dans un poste bien important pour sa gloire.

C'est un beau jour pour vous que ce vendredi de la semaine de la Passion. C'est comme le jour d'échéance de vos grands revenus, et l'époque où Marie, mère de douleur, votre patronne, vous paie les services que vous avez rendus pendant l'année aux membres souffrants de son Fils; et surtout le travail que vous avez fait sur vous-mêmes, et la peine que vous avez prise pour procurer à son Fils la satisfaction de recevoir des services inspirés par des cœurs

qui sont bien à lui, qui s'efforcent de se réformer, de se perfectionner, afin de lui être plus agréables. S'il en coûte quelque chose pour cela dans le cours de l'année, on en est bien dédommagé quand le jour du salaire est arrivé. Oh ! que Marie est riche et généreuse ! Que de grâces abondantes elle donne pour chaque petit effort, chaque petite victoire que l'on a gagnée. J'espère que vous allez être toutes bien riches. C'est la première fois que Marie vos paie vos revenus à N.... Quand vous les aurez touchés, vous allez nager dans l'abondance, et je suis persuadé que chacune s'apercevra de l'aisance de sa voisine. Pour moi, j'aperçois d'avance une Mère bien modeste, humiliée du titre qu'on lui donne, et le recevant par obéissance; bien patiente, bien charitable, bien zélée, bien confiante en Dieu et en sa sainte Mère; une Sœur doyenne bien forte, bien dévouée, toujours la même, entraînant tout par son exemple; deux jeunes Sœurs, modèles de douceur, de docilité, de courage, pour s'avancer de plus en plus dans la perfection de leur saint état; toutes s'aidant, s'édifiant, se portant à Dieu de tout leur cœur; quatre vraies filles de Marie mère de douleur. Voilà ce que vous allez être : n'est-ce pas que vous le désirez toutes ? Qui oserait dire : Je ne désire pas, il en coûte trop pour cela ! Eh bien ! vos désirs, joints aux grâces que vous allez recevoir, ne fondent-ils pas plus qu'une simple espérance que vous allez toutes procurer la gloire de Dieu, et au dedans de vous, et au dehors. Je m'attends bien à trouver écrites dans un autre style les premières lettres que je recevrai. Celle-ci servira déjà d'un commencement de réponse à celles que j'ai reçues de

Sœur E... et de Sœur B... Je désire qu'elle vous parvienne avant le 20 de ce mois; je vais la porter à Sœur F... N'ouvrez le paquet qu'au moment où vous pourrez en faire la lecture, le jour de la Compassion, à moins que la lectrice ne veuille le lire d'avance pour être moins arrêtée en le lisant à ses Sœurs.

Je vous salue, mes chères Sœurs, avec toute la cordialité et la sincérité des sentiments que vous me connaissez.

Rien de nouveau que je sache dans votre maison.

Mille et mille amitiés à M. le doyen.

XCVIII.

A la même.

D'où viennent nos ennuis et nos tristesses. — Les supporter avec patience. — Vivre dans l'union et la charité.

Besançon, 30 avril 1812.

Je ne sais, ma Mère, si vous aurez reçu une lettre que je vous ai écrite dimanche dernier et qui devait vous être portée par un pèlerin de Notre-Dame des Ermités. Je viens prendre aujourd'hui une voie plus sûre et plus prompte. Je sais que le bon Dieu permet que vous trouviez de temps en temps, dans votre chemin, quelques petites pierres qui vous blessent un peu les pieds. Mais je vois aussi avec bien de la reconnaissance envers Dieu que ces petites pierres ne vous font pas trébucher; il vous donne des grâces pour vous y attendre, pour que vous n'en soyez pas éton-

née quand vous les rencontrez; qu'elles ne vous déconcertent pas et ne vous fassent pas perdre votre aplomb, et surtout pour que ces petits accidents ne vous fassent ni diminuer de confiance en lui, ni d'espérance du côté de nos chères Sœurs. C'est une justice que je vois avec grand plaisir que vous leur rendez, de ne pas douter que les nuages que Dieu permet qui obscurcissent quelquefois leur esprit, ne soient de nature à être bientôt dissipés. Le bon Dieu les aime tant que l'on dirait presque que s'il permet qu'un peu de ténèbres les enveloppe quelquefois, c'est pour leur ménager plus de satisfaction à revoir la pure lumière qu'il ne tarde pas à faire briller à leurs yeux, à leur en faire mieux goûter la clarté, et les exciter à en conserver le bienfait. Je suis comme vous, ma Mère, je vous verrais toutes inquiétées, troublées, un peu déconcertées, que j'en serais bien fâché sans doute, et que je partagerais bien sincèrement vos peines; mais je n'aurais aucune crainte sur les suites de tout ce petit dérangement. Quand on est bien à Dieu, comme y sont toutes vos Sœurs; quand on a un désir aussi vrai, aussi sincère qu'elles l'ont d'être ses fidèles servantes et de travailler pour sa gloire; quand on en connaît les moyens et qu'on joint comme elles à cette connaissance une volonté franche, déterminée, de les employer tous pour la grande œuvre de la gloire de Dieu et de sa sanctification propre, on peut bien ressentir encore quelques effets de la misère humaine; mais ces effets sont courts, on n'en est pas accablé, et, aidé de Dieu, on est bientôt relevé.

Ce que j'ai toujours remarqué, c'est que la cause la plus ordinaire et presque générale qui déroute et dé-

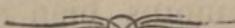
range le plus nos Sœurs, qui produit en elles la tristesse, la *grignerie*, la mauvaise humeur, le découragement et toutes les autres fautes qui s'ensuivent, c'est la peine de ressentir au dedans de soi tant d'opposition aux vertus qu'elles désireraient avoir; c'est cette difficulté continue qu'elles éprouvent à se renoncer, à réprimer l'amour-propre, à supporter les défauts des autres et ses propres chagrins. On ressent toujours ses mêmes penchants, sa faiblesse, ses infirmités. On croit qu'on n'avance pas, qu'on perd son temps, que toute la peine qu'on a prise est perdue; on se décourage, on se dépîte, on s'engrine; la grignerie de l'une a bientôt passé à l'autre; et l'on se trouve ainsi être toutes déroutées, sans qu'on puisse bien s'en expliquer la cause ni dire pourquoi. L'une dira : Je suis triste parce que je sens bien que Dieu n'est pas content de moi; je sens bien de la peine à faire ce que je sais qu'il demande de moi; je ne le fais pas, ou je le fais sans goût, sans inclinations, et par force. L'autre dira : Je vois pleurer ma compagne, elle est forte triste, elle ne dit rien; sûrement je lui ai fait de la peine; je ne peux pas vaincre mon caractère; je me soutiens quelques jours, et puis arrive une petite occasion, et me voilà telle que j'étais. Ou bien l'on dira encore ; J'ai pensé à la manière dont j'étais à Besançon; je me suis rappelé ce que j'ai perdu en quittant la maison; cela m'a donné des regrets; j'en aurai toujours; je ne peux pas faire mon salut comme cela, ni plaire à Dieu dans ma tristesse.

Il faut reconnaître d'abord que tout cela part d'un excellent principe; il n'y a erreur que dans les consé-

quences. Le principe est qu'on aurait un grand désir de bien servir Dieu. Vous m'avouerez toutes que si vous étiez bien sûres que toutes les peines que vous éprouvez, que ce fond de misère, de révolte que vous ressentez toujours en vous, n'est pas une preuve que Dieu ne soit pas content de vous, qu'il est honoré et servi malgré le sentiment que vous avez de vos difficultés et de vos peines; que vous faites du progrès dans les vertus religieuses, qu'elles se perfectionnent en vous dans vos infirmités; oui, vous m'avouez toutes que vous n'auriez plus de peines et que vous seriez toujours de gaies et contentes servantes du Seigneur. Sachez donc être conséquentes. Vous a-t-on jamais dit qu'il n'y avait ni croix, ni peines, ni chagrins dans le service de Dieu; qu'on n'y était point accessible aux regrets, aux désirs, aux goûts de la nature? Ne savez-vous pas que Notre Seigneur a dit que ce n'est pas la paix qu'il est venu apporter dans ce monde, mais le glaive; qu'il est venu séparer l'homme des autres hommes, comme vous êtes séparées de vos familles, de vos anciennes amies et compagnes, qu'il est venu séparer encore l'homme d'avec lui-même. Toutes ces séparations-là peuvent-elles se faire sans qu'on ressente ni douleur, ni peines, ni regrets. Ce sentiment-là n'est donc point opposé à ce que l'on soit bien dans l'état où Jésus-Christ est venu mettre ses élus sur la terre. Ressentez donc toutes vos peines, je ne peux pas vous les ôter, et cela ne serait pas avantageux pour vous. Soyez donc affligées, mais affligées en esprit de pénitence, en esprit de confiance et de grande espérance. Je dis encore: Soyez affligées avec joie, et il n'y a point ici de contradiction. Jésus-

Christ disait à ses bons amis, à ses Apôtres : « Le monde sera dans la joie, et vous, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie, et cette joie ne vous sera jamais ravie. » Cette tristesse de ceux qui se dévouent au service de Dieu, qui se sont soustraits à toutes les joies du monde, est donc, d'après Jésus-Christ même , un principe et une source de félicité. Tempérez donc doucement votre tristesse par ces considérations ou par de semblables ; je dis *doucement*, car je ne vois pas de raison pour faire de grands efforts pour sortir de cet état ; il n'est pas mauvais en lui-même ; mais tâchez que personne n'ait à en souffrir. Vous pouvez bien faire vous-même une pénitence, mais vous ne pouvez pas la faire faire aux autres ; il n'y aurait ni justice, ni charité. Tout en acceptant un état pénible où il plaît à Dieu de vous mettre, qu'est-ce que cela signifierait d'y mettre de soi-même un autre ! Comme cela, la tristesse , loin de prendre sur le caractère, le perfectionnera au contraire. Elle nous exercera à être bon, non par nature , par tempérament, mais par charité, par imitation de la bonté de Dieu; et un don de la nature deviendra une vertu surnaturelle et parfaite. Notre chère Sœur N... verra bien un peu dans tout ceci, et surtout dans cette dernière réflexion, que je ne l'oublie pas. Non sans doute, je ne l'oublie pas, et je l'invite à la patience avec elle-même, à une parfaite obéissance envers Dieu, à une grande confiance et docilité envers vous. Elle a assez de foi pour croire qu'en vous ouvrant son cœur, elle l'ouvre à Dieu; et qu'en y faisant entrer ce que vous lui dites, en s'y rendant, elle y introduit Dieu et se rend à lui. Oui, ma chère Sœur N..., je suis peiné

de vos peines ; vos afflictions ont passé dans mon cœur. Ah ! devenez forte et courageuse, songez quel est le bon Maître que vous servez et tout ce qu'il vous rendra pour les sacrifices que vous lui ferez. Jusqu'ici vous avez été traitée comme un enfant à qui on donne le lait ; il en est à qui le sevrage devient un peu plus pénible et qui en éprouvent quelques moments de souffrance, et vous êtes de ce nombre. La nourriture substantielle et solide à laquelle vous êtes, étonne un peu votre estomac, elle pèse sur lui. Mais soyez sûre que, puisque Dieu l'a choisie pour vous, c'est celle qui vous convient. Croyez-moi, ne pensez pas à en changer que quand le bon Dieu le voudra. Les mets que le bon Dieu assaisonne de sa main sont bien les bons ; et, soit dit sans manquer à Sœur B..., ils valent bien ceux qu'elle vous prépare. Je ne vous dirai pas, mes chères Sœurs, aimez-vous les unes et les autres ; ce précepte est bien accompli par vous toutes ; vous connaissez mutuellement vos cœurs ; je me bornerai donc à dire : Sachez user pour votre avantage réciproque de tous les moyens que vous fournit votre amitié mutuelle, votre empressement commun à vous aider, et les secours que le bon Dieu vous a préparés dans votre juste confiance envers celle que vous devinez bien, et que je ne nomme pas pour lui faire ma cour.



XCIX.

A la même.

La privation des fêtes et des cérémonies ne doit pas ralentir la piété. — En quoi consiste la vraie piété. — Comment il faut combattre le mécontentement.

Besançon, 6 août 1812.

Je viens d'écrire à toute votre petite famille, ma chère Mère; comme j'ai écrit dernièrement à Sœur E...., il n'y a pour elle dans cet envoi que bien des amitiés, que je vous prie de lui offrir de ma part; et c'est la mieux partagée, car elle n'aura point de port à payer pour cela.

Le bon Dieu vous traite donc toutes en grandes filles, qui ont dans leur cœur un assez grand fond de lumière, de piété, de dévouement, pour en vivre sans avoir besoin de tout ce que pouvaient y ajouter des solennités publiques et tout l'extérieur d'une fête qui, au fond, ne sont quelque chose que par les sentiments qu'ils contribuent à placer dans le cœur. Les vôtres, supportant cette privation comme une suite de l'accomplissement qu'ils font des volontés de Dieu et s'offrant à lui selon la mesure des forces qu'il leur donne, ne sont pas moins bien accueillis que s'ils étaient environnés de tout l'appareil des cérémonies, des chants et des prédications; et je parierais bien que ce n'est pas votre sainte famille qui, dans le

désert et la solitude où elle est pour obéir à Dieu, a le moins bien célébré la fête de Saint-Jacques et qui a été le moins écoutée par son saint patron. Peut-être Dieu l'a-t-il permis ainsi pour vous exercer dans la pratique de ce qui constitue vraiment son culte. Toute la pompe des cérémonies n'est pas la dévotion, la piété; ce n'est qu'un moyen de l'exciter. Combien il y en a qui font du moyen la fin, qui comptent leurs vertus, leur dévouement, leurs actes d'amour pour Dieu, par le nombre des bénédictions, des messes auxquelles ils assistent, des sermons qu'ils entendent. Oh! que ceux qui n'aiment pas moins Dieu, qui ne le servent pas moins dans l'absence de tous ces secours, sont bien plus assurés de leurs vertus, de leur dévouement et de leur amour pour Dieu? Et j'espère que toutes nos Sœurs de N..... jouissent de cette douce consolation. Si j'étais un peu sage, un peu vertueux, il m'irait mieux de dire que la vraie vertu n'est pas quelque chose de si difficile à pratiquer, et bien moins encore à bien connaître. Être très persuadé que Dieu dispose de tout, que tout vient de lui, tâcher de bien faire pour lui tout ce qu'il nous a réglé, deux articles sur lesquels il n'y a jamais de doute; si l'on a fait une faute, ne pas douter de la bonté, de la commisération de Dieu, et revenir à lui tout de suite: avec cela il me semble qu'on peut aller bien loin. Je sais que cela n'exempte pas de tous les combats intérieurs; mais cela exempte du moins de bien des tristesses, des mélancolies et de toutes ces peines d'esprit qui n'ont de principe que dans les doutes, les anxiétés, les mécontentements que produit l'imagination. Ce qui tarirait encore la

source de toutes ces petites tristesses, car la plupart viennent des petites peines que l'on se fait les unes aux autres, par un mot qu'on se dit, par le ton que l'on prend, par une petite négligence que l'on aura apportée à faire, à préparer ce qu'on lui a demandé, et par le reproche que l'autre lui en fera, en un mot par quelques petites bagatelles semblables; ce qui obvierait aux tristesses qui résultent de tout cela, serait de penser que celle qui a fait de la peine n'y a peut-être pas songé, que ce n'est qu'un mésentendu qui ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête, ou bien si la chose a été volontaire de sa part, être bien persuadé que celle qui a fait la faute s'en repent déjà, qu'elle est désolée de n'avoir pas pu vaincre, surmonter un défaut auquel elle sait être sujette, et qu'elle en souffre plus que celle qui en a été peinée, que certainement il n'y a pas eu de la malice et une intention délibérée de nuire et de donner du chagrin, et que si on avait besoin d'elle pour quelque chose qui serait utile et qui ferait plaisir, elle serait la première à s'y employer. Et tout cela est si vrai, que chacune en a la preuve en soi, et sent qu'elle éprouvait tout cela quand il lui est arrivé de faire de la peine à quelqu'un.

Je m'aperçois, ma Mère, qu'en vous écrivant, je crois être au milieu de votre petite communauté, et que je me mets à faire une conférence. Le sujet m'en est inspiré par mon bien vif désir que vous soyez toutes heureuses par et dans le service de Dieu, comme par et dans le service de la charité fraternelle entre vous. Si ma lettre vous arrivait un 31, je dirais : Eh bien! donnez-lui entrée à votre chapitre, elle y

sera au moins un témoignage de plus de tout l'intérêt que je prends à toutes nos chères N...

Quoiqu'à la fin de la seconde page, je n'ai pas encore commencé à vous écrire, ma chère Mère; c'est qu'au fond, je n'ai pas grand chose à vous dire. Dieu vous conduit, vous console et vous dirige. Continuez à tout voir dans sa volonté, à tout espérer de lui et à aller droit votre chemin.

M. R..... m'a communiqué vos lettres, et particulièrement ce que vous lui demandez relativement aux changements que vous projetez. J'ai approuvé comme lui que vous feriez ce qui vous paraîtra convenable. Depuis, il m'est venu une idée dont je lui ai fait part; mais il vous avait déjà répondu. La voici, s'il en est encore temps: C'était que lui ou moi nous vous écrivissions comme pour vous donner l'idée de changements et vous conseiller d'en faire, afin que cela vous en facilite l'exécution. Pourrez-vous tirer quelque parti de Sœur N... à la cuisine? Votre L... ne prendra-t-elle pas trop d'ascendant sur cette Sœur? Et cela ne surchargera-t-il pas trop votre surveillance? Voilà les seuls inconvenients que je prévoie pouvoir balancer les avantages, d'ailleurs réels, d'un changement. Je suis bien aise de ce que vous me dites et de ce que Sœur E... vous a dit et a mandé ici de Sœur N... J'ai été plus d'une fois aux regrets d'avoir contribué à ce qu'on vous la laissât. Je me rassurerais cependant en pensant que Dieu avait ses vues quand il a permis que cela arrivât. Je me sais bon gré de ma confiance; ce qui a commencé d'une manière pénible aura, j'espère, de bons effets. Ce que je désire bien que nos jeunes Sœurs apprennent d'elle, c'est

de supporter leurs peines avec courage et douceur, à être les Religieuses de Jésus-Christ seul, et à devenir les favorites et les bien-aimées de celle-ci ou de celle-là. Je compte sur le bon esprit de Sœur E..., qui a le jugement juste et une volonté parfaite; elle peut, avec bien moins de danger que vous, faire quelques utiles remarques aux jeunes Sœurs. Je désire bien que le bon Dieu adoucisse ses peines relativement à M. V... Je ne lui ai pas parlé longtemps ici, je l'avais fait avec quelques détails à N... et sa lenteur à parler n'est pas un indice de sa lenteur à comprendre. Il a plus d'esprit qu'il n'en montre, et un bon esprit, mêlé à beaucoup d'humilité, qui l'empêche de paraître tout ce qu'il est, et puis enfin, il est pour vous toutes l'homme du choix de Dieu, et vous avez toutes assez de confiance en lui pour le recevoir de sa main et les yeux fermés.

Depuis que je fréquente l'hôpital, j'ai observé que tout est allé, que tout s'est fait, mais s'est fait avec peine. C'est là l'ordre de choses que Dieu a choisi pour la maison, et ce qui fait que tous les petits obstacles, les petits inconvénients, les petites résistances dont je suis témoin, ne me bouleversent point. Il me semble que vous avez un peu aussi cette manière de voir et qu'elle vous soutient; gardons-la, je la crois fondée. Vous m'en êtes vous-même une nouvelle preuve : vous êtes malade, vous avez habituellement la fièvre, ce qui vous donne plus de peine, mais ce qui ne vous met pas au point de manquer aux soins et au travail que votre place exige. Allons, confiance! Dieu sera servi, et il le sera avec mérites de votre part.

Madame Th.... m'a dit qu'elle avait trouvé sa fille maigrie et un peu défaite. Cela est très possible, vu les circonstances; mais vous ne croyez pas, je pense, que sa santé en soit affectée.

Je prends le parti de mettre cette grosse lettre à la poste; vous serez quatre pour en payer le port, cela en diminuera les frais à chacune; sans cela, que sais-je quand elle vous parviendra? Quand vous n'aurez pas d'occasion comme celle qui a apporté vos lettres du 30, faites de même pour m'écrire.

Savez-vous quand M. de P... viendra? J'ai le projet d'aller à Thurey à la fin du mois; je ne voudrais cependant pas être absent lors de son passage.

Rien de nouveau dans notre maison. Sœur O... a beaucoup souffert d'un mal qui lui est venu à la main, qu'on appelle une *fourchette*; mais elle est à peu près guérie. Pas d'autres malades. Sœur F... se soutient assez bien.

Bonjour, ma chère Mère; vous savez assez, je me flatte, combien je vous suis sincèrement dévoué. Je vous souhaite toujours des lessives aussi paisibles que celle que vous venez de faire.

C.

A la même.

Dieu nous fait sentir notre faiblesse. — Raisons de sa Providence. — Examen qu'il faut faire. — Ne pas perdre confiance.

Besançon, 22 octobre 1812.

Il est nécessaire, ma bonne Mère M...., que ceux que Dieu a préposés pour aider aux autres dans leurs infirmités et leurs faiblesses les éprouvent eux-mêmes, et qu'en reprenant dans les autres les défauts de l'humanité, leur parlant le langage de la vertu, de la perfection, ils sachent qu'eux-mêmes ils ne sont que des hommes; qu'ils ne tiennent que de Dieu seul les vertus qu'ils possèdent et le don de les prêcher. Qu'il serait aisé de s'oublier, de se négliger soi-même, de se croire bon par sa propre nature, si, occupé par état à porter les autres au bien, à les y établir, on ne ressentait pas quelquefois le pressant besoin du secours de Dieu pour se soutenir, et l'in-capacité que l'on aurait de faire quelque chose pour sa gloire, s'il fallait en tirer les moyens de soi-même! Combien cette situation nous présente de motifs de nous peu estimer de nous-mêmes, de ne compter nullement sur nous, d'attendre tout de Dieu! Quelle leçon elle nous donne de patience envers les autres, de pitié pour eux, de compassion, de charité! Que l'on sent bien alors la vérité de ce que Notre Seigneur répondit à saint Paul lorsqu'il le priait de

lui ôter les tentations qu'il éprouvait : *La vertu se perfectionne dans les infirmités.*

En vous parlant ainsi, je sens bien que je n'entre pas parfaitement dans vos vues et que ce n'est pas là tout ce que vous voudriez que je vous disse : il faudrait, pour vous contenter, vous dire : La situation où vous vous trouvez est une punition de telle et telle faute que vous commettez, de telle et telle négligence où vous vous laissez aller; corrigez ces fautes et ces négligences, et vous verrez à l'instant luire sur vous le jour pur des grâces et des consolations de Dieu. Vous vous hâteriez d'opérer la réforme indiquée et de changer votre tristesse en contentement. Or, ma chère Mère, je ne peux vous tenir absolument ce langage. Qui est-ce qui pénètre dans les conseils de la sagesse de Dieu, et des motifs pour lesquels il choisit telle ou telle voie pour y conduire les siens. Vous seriez parfaite à ses yeux que ce ne serait pas une raison de croire que vous devriez être sans croix ni tribulations, tout au contraire. Que cela cependant ne vous exempte pas de faire quelques retours sur vous-même, pour examiner si la verge toute miséricordieuse et paternelle qui nous frappe n'entend pas nous avertir de quelques manquements qui échappent à notre légèreté, que nos penchants occasionnent; et en nous avertisant, nous porter à les corriger et à en recevoir la pénitence. Voyez à part vous, mais voyez-le raisonnablement et sans exagération, si c'est toujours bien la gloire de Dieu, le bien spirituel de vos Sœurs, qui ont dominé en vous, qui ont donné la direction à vos paroles et à vos procédés; si Dieu a toujours été le motif prédominant de vos déterminations, si

quelques retours de complaisance sur vous-même, lorsque vous aperceviez quelques succès, quelques témoignages de contentement de la part des hommes, n'ont pas ôté à Dieu une portion de la gloire du bien qu'il voulait bien faire par vous et vos Sœurs. Voyez si quelques petits goûts naturels, ou quelques petites antipathies, n'ont point influé sur ce que vous avez dit ou fait; si votre cœur est bien libre du côté de ces petites influences de la nature; si vous ne vous êtes pas un peu trop écoutée sur les soins que votre santé exige, particulièrement à l'égard de l'interruption de quelques exercices de piété, et notamment de l'oraison, à laquelle cela vous aurait conduit. Je ne crois pas que vous ayez rien à vous reprocher du côté de la confiance en Dieu et de votre soumission à sa volonté. Pour dire encore un mot sur les ménagements qu'exige votre santé, rendez-vous raisonnablement à ce que vos Sœurs exigent. Sanctifiez cela par le mérite de la déférence à ce qu'elles désirent, de la charité envers elles pour leur éviter l'inquiétude de craindre que vous ne deveniez malade. Mais tâchez que l'oraison n'ait pas à en souffrir; l'âme ne s'en trouverait pas bien et son mal-être serait bientôt ressenti par le corps. Si j'avais quelque chose de plus précis et de plus clair à vous dire, croyez bien, ma chère Mère, que je vous le dirais. Rassurez-vous; soyez convaincue que si la grâce de Dieu n'était pas dans votre cœur, vous n'auriez pas cette crainte d'avoir mérité, comme une punition, la peine qui vous arrive; vous n'en éprouveriez pas la tristesse que vous en ressentez; et quand cette peine vous serait venue en punition de quelques fautes, vos

craintes, vos regrets, qui vont jusqu'à la tristesse, les auraient expiées. Je pense donc que sans présomption, mais fondée sur la grande bonté de Dieu, vous pouvez livrer votre âme à la confiance et à la pensée que vous êtes dans l'amitié de Dieu; je vous le dis comme je le pense. Sans doute vous avez encore beaucoup à acquérir du côté de la perfection; mais je n'hésite pas de vous croire dans la grâce de Dieu. Un des points de perfection auquel vous devez tendre, c'est de rendre votre dévotion assez forte, assez solidement établie, assez généreuse pour vous soutenir dans les sécheresses et les nuages dans lesquels l'âme est quelquefois enveloppée, comme dans les moments où elle est éclairée et soutenue par les lumières et les consolations de Dieu, sans que l'espérance et la confiance en soient jamais diminuées. Ces actions, pour être faites sans regrets, n'en sont que plus agréables à Dieu, et l'espérance la plus parfaite est, comme celle d'Abraham, l'espérance contre l'espérance. C'est quelquefois l'amour-propre qui souffre quand on se sent faible, délaissé et sans goût. Belle occasion de le mortifier! Bel exercice de l'humilité, qui devient alors le fruit de la foi, de l'espérance et d'un amour désintéressé. Oh! que l'on fait de belles prières à Dieu dans la tristesse! Comme David est touchant, pieux, éloquent quand il se plaint à Dieu de l'amertume dans laquelle son âme est plongée! Peut-être avez-vous le Psautier en français; n'importe, je vais vous traduire ici quelques-uns des versets des psaumes 41 et 42. Lisez-les en vous unissant d'intention au roi-prophète et en offrant ses propres sentiments à Dieu. Je vais écrire un petit mot à Sœur T..., qui est la pre-

mière en date de celles à qui je dois des réponses. Sœur E..., ainsi que Sœurs B.... et L..., auront immédiatement leur tour; en attendant, dites-leur de ma part les choses les plus amicales. Les Sœurs de B... vont marcher sur les traces de celles de N..... et se mettre, comme elles, en retraite. Sœurs F..... et R..... y entrent vendredi et se recommandent bien à vos prières. Mère C... est retenue au lit depuis lundi par un érésipèle à la jambe qui lui donne beaucoup de malaise, mais aucune espèce de danger. Nous n'avons pas laissé que de déjeuner ce matin dans sa chambre, son médecin, M. V.., son neveu, Sœur B.., qui l'avait veillée, la fidèle Sœur G... et moi. Je compte qu'elle n'en a pas pour longtemps; nous avons formé le projet d'aller fermer la Grange la semaine de la Toussaint. Sœur G... m'a chargé de vous dire bien des choses et notamment que vous n'oubliez pas de la remplumer un peu pour son hiver, afin qu'elle n'ait pas froid dans son lit. Comme j'ai dit ce matin chez la Mère que j'allais vous écrire, toutes les Sœurs qui y étaient m'ont donné bien des commissions pour vous et toute votre communauté. Lesquelles est-ce? Je ne m'en souviens pas; peu importe, toutes m'auraient donné la même commission.

Je vous sais bon gré de m'avoir écrit, car j'éprouve bien de la satisfaction à m'entretenir avec vous de ce qui vous intéresse. Ne vous étonnez pas de ressentir plus vivement vos peines propres que celles dans lesquelles vous voyez les autres. Quel mal y a-t-il à cela? Nous devons aimer notre prochain comme nous-même; nous pouvons nous offrir en sacrifice pour

lui; mais le mal que nous éprouvons nous sera toujours plus sensible que celui que nous lui verrons éprouver. Courage, ma chère Mère, constance, persévérance et surtout confiance et espérance; vous connaissez assez tous mes sentiments.

D'après votre lettre à Sœur F...., je pense que vous avez à présent le plaisir d'avoir avec vous Sœur G... Je vous prie de lui dire bien des choses pour moi. Son séjour près de vous, et aussi le sujet de cette lettre, me décident à la mettre à la poste.

CI.

A la même.

Examen particulier. — S'appliquer à la pratique d'une vertu, c'est un moyen d'acquérir et de pratiquer toutes les autres.

Besançon, 11 janvier 1813.

Quoique je n'aie nul besoin, ma chère Mère, de nouveaux témoignages de votre part pour croire à tous vos sentiments, je n'en reçois pas avec moins de plaisir et de reconnaissance les assurances que vous m'en donnez; c'est déjà un bonheur pour moi que de jouir de votre confiance et de votre affection, et elles sont encore le gage d'un bonheur plus parfait par la ferveur qu'elles communiqueront aux prières que vous voudrez bien adresser à Dieu pour moi. Prenez encore dans vos propres sentiments la mesure de tous ceux dont je vous offre aussi l'expression. Je vous assure

bien positivement que vous et votre petite communauté, vous êtes pour moi un objet bien intéressant, dont j'aime bien à parler au bon Dieu, parce que je suis bien convaincu qu'après avoir retranché même de toute votre conduite les choses que vous croyez avoir à vous reprocher, il se trouve encore une bonne somme de fidélité et de dévouement à offrir à Dieu, et que ce qu'il y aurait de faible de quelque côté est compensé par le regret sincère que vous en avez. Tout cela n'est pas encore ce que vous voudriez que je vous dise, et vous aimeriez bien que, pour vos étrennes, je vous grondasse un peu, en vous faisant remarquer que vous manquez à ceci ou à cela, qu'il faut agir autrement et réformer tel point de votre conduite. Je vous donne ma parole, ma chère Mère, que si je voyais matière à quelque avis, à quelque reproche même, je le ferais. Ce n'est pas que je pense que vous n'ayez rien de plus à faire, et que vous ayez atteint à la perfection ; non, observons-nous toujours, veillons sans cesse, et quand le bon Dieu nous fait connaître que nous manquons à quelque chose, tâchons de le corriger et de mieux faire. Du moins l'ensemble est bon, et je ne vois rien de particulier à vous dire, si ce n'est que quand vous croyez avoir quelque chose à vous reprocher et avoir laissé perdre quelque portion des grâces du bon Dieu, dédommagez-le, restituez-lui le tort que vous lui avez fait, en lui offrant un hommage de confiance, en honorant sa bonté, sa paternité, qui veut bien supporter ses enfants malgré leurs défauts et leurs continues infidélités. Dieu veut que nous adressions des hommages à son cœur paternel et miséricordieux ; la con-

fiance est une adoration ; elle publie la haute idée que nous avons de son infinie bonté, et du moins nous restituons à son cœur ce que nos résistances ont pu enlever à sa souveraine autorité. Supportons-nous donc nous-mêmes, appuyés sur notre confiance en Dieu, et acceptons l'état de regrets, de peines, de mécontentements, où nos faiblesses nous mettent, comme l'expiation de ces faiblesses mêmes. Vous avez bien des peines, des soucis, des ennuis ; vos domestiques vous en donnent beaucoup. J'ai lu la lettre où vous en parlez à Mère C..., et je vois que le bon Dieu vous donne assez de force pour supporter tout cela sans trop d'impatience, avec soumission à sa volonté et confiance en lui ; eh bien ! ne sont-ce pas là des faveurs et des marques sensibles de sa protection ? Et qui vous défend de les regarder comme des preuves que Dieu, dans sa grande bonté, est cependant un peu content de vous, et par là d'en tirer des moyens d'encouragement ? Je sens bien que tout ceci ne vous satisfait pas encore, et que vous avez toujours à vous attrister de la pensée que vous ne correspondez pas aux grâces du bon Dieu. Emue par cette considération, une foule d'objets se présentent à votre esprit, et très probablement avec quelque exagération ; prière, charité, recueillement, mortification, humilité, confiance en Dieu et tout le reste de vos devoirs ne vous présentent que des idées de fautes et de manquements ; la réforme de tout cela est une entreprise qui effraie, qui décourage ; comment réformer tout cela ? Par où commencer ? Il semble qu'en passant d'une fonction à une autre, on ne fait que varier le genre de ses fautes et en multiplier le nombre ; et l'esprit,

s'affectant vivement de tout cela, perd une grande partie de ses forces, et ensuite, voulant employer ce qui en reste sur tous les points, trop divisées, elles ne produisent pas un grand effet. Eh bien, faisons différemment : ne nous proposons par dessus tout qu'une chose en particulier, par exemple, la pratique de la charité ; charité envers les sœurs, envers les domestiques, envers les malades, envers toutes les personnes avec lesquelles on a quelques rapports ; procéder toujours avec bonté, avec douceur, en vous oubliant vous-même, en ne permettant à aucune petite humeur de prendre quelque essor, ne vous proposant que ce qui peut être avantageux aux personnes avec lesquelles vous avez à traiter. Concentrez votre attention, vos moyens, toutes vos forces vers ce point-là, vous y préparant dès le matin, vous raillant vers ce même point lorsque, dans vos prières journalières, vous vous apercevrez que votre esprit se refroidit ou vous échappe, y revenant le soir pour en faire le sujet principal de l'examen. Je suis persuadé que le travail que vous ferez ainsi sur un seul et unique objet, en ne pensant pour ainsi dire qu'à cet objet seul, influera et aura un effet réel sur tous les autres ; et vous vous perfectionnerez sur tous dans la proportion où vous vous perfectionnerez sur l'un. Je prends la charité comme l'objet le plus important, le plus parfait, le plus agréable à Dieu et le plus influent sur tout le reste.

Votre petite Sœur a été un peu malade dernièrement ; mais le principe de la maladie était moins dans les humeurs du corps que dans les peines de l'âme et l'embarras de savoir ce que les derniers temps de

son séjour à N... faisaient penser d'elle. Pour moi, je crains d'être obligé d'attribuer une partie des bonnes dispositions et du courage que j'avais remarqué en elle avant son départ pour N..., à une vertu trop naturelle, à une certaine force d'esprit, à une résolution tout humaine, afin de paraître telle. Ces moyens l'ont soutenue chez vous pendant quelque temps, mais tout cela n'était qu'un fondement de sable. L'édifice n'a pas pu résister à une prolongation de vent et de pluie, il s'est écroulé. J'aime à croire que Dieu, dans des vues miséricordieuses et pour elle et pour la maison, a voulu qu'elle fût placée dans telles circonstances qui missent à même de la juger : car ici elle aurait pu aller jusqu'à la profession peut-être sans qu'on l'eût bien connue. Je vous mande cela afin que si vous avez quelque indice particulier sur ce que je conjecture, vous nous en fassiez part. Notre Sœur F... a, comme vous l'avez remarqué, quelque tendance au scrupule; mais elle présente en même temps un grand moyen d'éviter ces scrupules. Je l'ai toujours trouvée docile, jamais prévenue contre ce qu'on lui dit, n'en perdant pas un mot. J'ai eu bien peu de paroles et de peines perdues avec elle : la droiture de ses intentions la garantiront des écarts de son imagination; il me paraît que les communions lui ont été profitables, c'est pourquoi je vous ai prié d'en prévenir M. V...; offrez-lui, je vous prie, ainsi qu'à M. le doyen, toutes mes civilités et tous mes vœux. Je vous prierai également, la première fois que vous verrez M. et M^{me} de P..., de leur présenter tous mes vœux et tous mes hommages.

Je sens, ma chère Mère, la petite peine et la fatigue

que vous font éprouver les 31 ; mais je suis persuadé que le bien que vous apercevez, et pour le présent, et pour l'avenir surtout, dans cette bonne fondation, vous les feront supporter avec courage. Les petites communautés sont bien exposées à n'être plus que de petites familles. Le 31, étant essentiellement religieux, est bien propre à en maintenir l'esprit; au surplus, ne pourriez-vous pas vous aider d'une lecture, à la suite de laquelle vous feriez tout simplement et tout uniment les petites observations qui se présenteraient? Il y a lieu d'en faire, puis demander aux Sœurs si elles en ont quelques-unes à proposer, et ensuite la coulpe.

Dites bien des choses pour moi à Sœur F..., à qui je n'écris pas par ce courrier; je n'en ai que d'agréables à lui dire de sa Sœur. Il n'y a rien de nouveau dans votre maison. Le refuge est ouvert; on est encombré de malades dans les salles; à l'infirmerie, il n'y a que Sœur T..., mais qui va et vient, et Sœur R..., qui a un peu d'oppression. Sœur F... va comme à l'ordinaire; Mère C .. a une fluxion un peu catarrhale qui la retient au lit; quand cette fluxion aura eu son cours, elle sera guérie. Je vous souhaite le bonjour, ma chère Mère, et vous renouvelle l'assurance de tous mes sentiments.

CII.

A la même.

Accepter les ennuis comme nous venant de la main de Dieu.

— Exemple de patience dans les maladies. — Nouvelles de la communauté.

Besançon, 26 juillet 1813.

Mère C... m'a communiqué, ma chère Mère, la dernière lettre que vous lui avez écrite, du moins celle où vous lui parlez de Sœur L... Le ton de tristesse de votre lettre m'en a inspiré beaucoup. Quelle nouvelle croix le bon Dieu a-t-il ajoutée à celle que vous portiez déjà? Je me livre sur cela à bien des conjectures, sans pouvoir m'arrêter à aucune. Sœur N..., m'a-t-on dit, a demandé dernièrement qu'on lui envoyât du linge; elle ne pensait donc pas à demander qu'on la rappelât. Aujourd'hui vous pensez qu'il y aurait des raisons de la ramener; cela nous tient fort en inquiétude; celle que je crois vous voir y ajoute encore, non seulement pour la chose en elle-même, mais pour la peine personnelle que vous en éprouvez. Le bon Dieu accroît vos maux, ma chère Sœur; mais ses grâces, j'en suis bien sûr, s'accroissent en proportion, et, par votre confiance et votre courage, la gloire de Dieu et vos mérites augmentent aussi. Au milieu de toutes vos tribulations, ne perdez pas votre confiance: car, est-il dit dans l'Écriture, la confiance aura une grande récompense. Quelles que soient les infidélités, les ingratitudes envers Dieu, que vous croyez avoir à vous repro-

cher, que la confiance envers lui n'en souffre jamais; moins nous croyons avoir de titre auprès de Dieu, plus l'espérance que nous concevons dans sa bonté annonce la grande idée que nous en avons et l'honneur. Le bon Dieu vous présente, comme à votre saint patron, dont vous avez fait hier la fête, son calice et son baptême, et il vous demande comme à saint Jacques: Pouvez-vous boire mon calice et recevoir mon baptême? c'est-à-dire pouvez-vous supporter, pour l'amour de moi, les croix, les peines, les tribulations dont je fais le partage de mes élus, parce que ç'a été le mien sur la terre; parce que je veux assimiler à ma vie humiliée, souffrante de la terre, ceux que je me propose d'assimiler à ma vie glorieuse et immortelle. Oh! je suis bien assuré que vous dites à Dieu le *oui* le plus positif que vous ayez jamais prononcé de votre vie, et que vous saisissez avec empressement et de vos deux mains le calice qui vous est présenté par celles de Jésus-Christ, et que, tout en trouvant bien amer le breuvage qu'il renferme, il vous reste encore assez de calme, de sentiment, pour goûter toute la consolation qui se trouve à mettre vos lèvres sur les bords du même vase où ont été celles de notre Sauveur, et de recevoir de lui le même présent qu'il a fait à ses deux bien-aimés apôtres. Votre soumission, votre acquiescement, votre bon *fiat*, effaceront, n'en doutez pas, ma chère Mère, bien des négligences, bien des manquements et toutes les petites choses que vous vous reprochez quelquefois si amèrement. Il me tarde bien d'en savoir davantage sur cette nouvelle circonstance, car vous vous doutez bien de tout l'intérêt que je prends à votre maison en particulier, à

toutes vos Sœurs et bien spécialement à vous. J'espère encore que ce ne sera qu'une épreuve, dont chacun sortira avec plus de résolution pour le bien que jamais, et avec des mérites de plus. Dans les accidents et les moments de chagrin, j'ai recours au 29^e chapitre du 3^e livre de l'Imitation, que je n'ai jamais lu sans y avoir trouvé des consolations. Lisez-le aussi.

Je pense que dans une dizaine de jours Mère C... se mettra en route pour vous aller voir; elle tient beaucoup à vous mener Sœur F..., qui elle-même tient aussi à aller vous visiter. Je n'ose pas contrarier tant de plaisirs réciproques; sans cela je me permettrais bien quelques observations sur ce voyage, qui m'effraie beaucoup pour Sœur F...

Je vous ai donné la première nouvelle de la maladie de Sœur M...; je ne serai probablement pas le premier à vous apprendre qu'elle s'est terminée heureusement, mais je vous le confirmerai. Bien que l'on regarde la maladie comme finie depuis trois ou quatre jours, elle est néanmoins, quoique sans fièvre, dans un état de faiblesse, de souffrance, de dégoût, qui dure encore; elle a été si bas! Sœur B... dit que, depuis Sœur P..., elle n'en a point vu aussi mal et aussi en danger qu'elle l'a été. Mais cette maladie a été bien avantageuse pour elle et bien édifiante pour la communauté; elle y a développé le caractère le plus doux, le plus patient, le plus pieux qu'on puisse voir; jamais elle n'a ni refusé, ni demandé quoi que ce soit, ni fait de plaintes; je remercie bien le bon Dieu de ce qu'il l'a conservée, et aussi de ce qu'il a bien voulu me remplacer ma huitième fille. Recevons ce bienfait de la main de Dieu comme une preuve que

cette main miséricordieuse protége votre maison , et que si elle menace quelquefois, ce n'est que pour exciter notre confiance et recevoir l'honneur que nous lui rendons par un sentiment qu'il est déjà si consolant pour nous d'éprouver.

M. R... est maintenant à la Grange. Son infirmité s'est un peu plus prolongée cette année que de coutume; il est vraiment fatigué. Les médecins lui ont conseillé de suspendre son travail ordinaire et de passer une quinzaine à la campagne; il y est depuis samedi; j'espère qu'il se guérira chez vous. L'air de vos maisons est si bon que vous voyez que l'on n'y meurt point, si malade que l'on soit, et Dieu a rendu cet air aussi bon pour l'âme que pour le corps. Bon gré, mal gré, il faut y devenir sage, fervent, dévoué tout au bon Dieu, et tout rempli de confiance en lui. Voilà ce que vous êtes, mes chères Sœurs, et ce que vous deviendrez encore toutes de plus en plus; et, malgré toutes les peines, les petits ennuis, les dégoûts, les difficultés, les découragements, qui quelquefois s'ensuivent, les vues miséricordieuses du bon Dieu sur vous toutes s'accompliront. Il y a longtemps que je l'ai dit, et je l'ai souvent répété: chez vous tout se fait, mais tout se fait avec peine ; il en est de vos personnes comme de vos occupations. L'œuvre de votre perfection s'accomplira , mais avec peine, et , ne vous rebutant pas dans vos efforts, revenant promptement quand on s'aperçoit que l'on s'égarait un peu, vous vous avancerez toujours, vous vous perfectionnerez; Dieu sera glorifié et vous sanctifiées.

Je vous salue toutes du plus sincère de mon cœur, et je vous souhaite avec ardeur les bénédictions de votre

bonne patronne, sainte Marthe, dont vous célébrez la fête. Nous avons quelque espérance ici que M. D... la prêchera, du moins qu'il fera lui-même une petite exhortation. S'il est possible de la tirer de lui et de vous l'envoyer, nous ne nous y épargnerons pas.

CIII.

A la même.

Situation de l'hôpital et de la communauté de Besançon en 1813.

Besançon, 6 décembre 1813.

Je vais, ma chère Mère, vous parler un peu en détail de la situation de votre maison. Je conçois combien vous et toutes vos Sœurs vous devez être inquiètes sur ce que Mère Clerc vous a mandé. Les maux sont encore plus accablants de loin ; l'imagination s'en empare pour les aggraver, et votre bonne amitié pour vos Sœurs, l'intérêt si vif et si juste que vous prenez à votre maison, donnent bien de l'activité à l'imagination. Voici ce qui est en réalité.

Depuis environ un mois, il arrive tous les jours vers les quatre heures une dizaine de voitures de malades et de blessés venant de Mayence, c'est-à-dire soixante à quatre-vingts chaque jour, l'un portant l'autre. Toutes les salles ont été bientôt encombrées ; n'y ayant point de place pour loger ces malades et point de fournitures pour établir d'autres salles, on a rempli de paille la

chambre de récréation et l'ancien réfectoire des petits garçons de la charité, et là on dépose ces malheureux arrivants, deux ou trois heures après qu'ils sont descendus de leur chariot, car il faut bien tout ce temps pour que les commissaires des guerres et aux entrées aient revêtu leurs registres, et que les médecins aient fait leur visite. C'est dans la salle des professeurs que cela se passe, et c'est un des lieux, avec les salles de paille, les plus infectés de la maison. La visite faite, les plus malades sont conduits dans les anciennes salles de la maison, et les deux établies au Refuge, tant qu'il y a de la place. Il y a bien des lits triplés ; ceux qu'on ne peut pas loger sont envoyés à la Visitation ou à Bellevaux. On a fait sortir les mendians de cette dernière maison pour y placer deux cent trente malades. Enfin, ceux qui peuvent avoir encore quelques jours à vivre sont mis dans les salles de paille, où ils passent la nuit, et le lendemain, de nouveaux chariots viennent les prendre pour les conduire plus loin. Quelquefois on en retire de morts de dedans les voitures, et souvent on en décharge aussi, qui sont morts dans les villages où l'on passe. A cet égard, l'imagination ne peut pas charger ce tableau de malheur et de misère. Jusqu'à quand durera cette évacuation ? Nous l'ignorons. L'armée se fond, et l'on peut dire qu'elle tombe en maladie. Vous sentez tout le surcroît d'ouvrage qui en résulte pour les Sœurs. Elles auraient assez de courage et de dévouement si elles pouvaient le supporter. Mais jugez ce que c'est dans la circonstance, que onze Sœurs au lit et dont l'état exige encore que le restant trouve néanmoins le temps de les soigner elles-mêmes.

Je vais maintenant vous parler de nos malades. Les premières tombées sont les Sœurs Bailly, Fougère et Bourgeois. La première en a été quitte à bon marché; le début s'annonçait mal; mais une crise *impromptu* l'a promptement soulagée; actuellement elle est l'infirmière des Sœurs. Sœur Fougère a parcouru plus en entier la période de la maladie. Depuis quelques jours, elle est levée toute la journée; elle va et vient; sa convalescence est heureuse. Sœur Bourgeois, aujourd'hui au vingtième jour de sa maladie, est dans un état d'affaissement inconcevable, et tel, que si on la laissait, elle périrait sans qu'on l'entendît articuler un son ou faire un mouvement; elle a cependant sa connaissance. Les médecins la trouvent bien mal, sans cependant en désespérer. La quatrième est Sœur Rougnon. A ces grands étouffements que vous lui avez vus, s'est jointe encore la maladie courante; elle se plaint d'une barre dans l'estomac; elle a les jambes enflées, elles cèdent sous le pouce quand on les presse et ne se restituent pas, ce qui fait craindre une hydropisie. Et ce n'est pas encore là le plus urgent de ses maux: avec tout cela, elle a une dysenterie et a fait abondamment du sang, on peut dire une hémorragie. Un médecin croit que cet accident la soulagera; un autre le regarde comme un indice de la décomposition du sang; mais ils conviennent de l'hydropisie. Je crois que notre pauvre Sœur ne se relèvera pas; cela peut être plus ou moins long. Viennent après Sœurs Renaud, Garnier et Symphorose, les trois bien attaquées, bien souffrantes, Sœur Garnier, ce semble, encore plus que les autres; malgré cela, nous avons bonne espérance sur les trois. La huitième est Sœur Belon, très violem-

ment attaquée ; elle en est à son neuvième ou dixième jour ; elle nous donne des craintes. La neuvième, Sœur Tharin, est à son huitième ; même maladie, mais non moins violente. La dixième, Sœur Charlotte, que l'on a lieu de croire qui sera bien malade ; elle n'est guère qu'à son cinquième jour. M. Vertel n'en augure pas bien, « parce que, dit-il, il faut être sain pour se tirer de ces maladies-là, et que Sœur Charlotte a bien d'autres indispositions. » La onzième, Sœur Jacquin, qui traîne depuis quelques jours et qui est arrêtée aujourd'hui, à ce que vient de me dire la Mère. Toutes ces maladies sont les mêmes, fièvres putrides, malignes, ataxiques, ou ce qu'on appelle fièvres d'hôpital, et qui durent vingt-un jours.

Vous me demanderez comment on a logé toutes ces Sœurs ? Le voici : cinq à l'infirmerie que vous connaissez ; trois dans une chambre que l'on a fait arranger et qui est entre le laboratoire et la classe de médecine ; deux à la chambre des bains ; Sœur Bailly est au dortoir ; s'il en tombe une douzième, Sœur Fougère sera bientôt en état de retourner dans sa chambre. Mardi dernier, j'ai fait six administrations à la fois ; hier deux ; j'en avais déjà fait précédemment, et je ne tarderai pas d'y revenir. Voilà un côté du tableau bien triste ; mais il y en a un bien consolant : c'est la paix, le calme dont jouissent ces bonnes Sœurs, les consolations intérieures qu'elles goûtent, leur foi, leur soumission à la volonté de Dieu. Oh ! que tout cela est rassurant ! On voit les grâces de Dieu sur elles d'une manière bien manifeste. Le bon Dieu aime donc encore la maison et nos Sœurs : ainsi courage, confiance, espérance ! Notre Mère Clerc, qui ne manque

de rien de tout cela, est cependant, par fois, bien attristée sur le danger que courent les Sœurs, soit les malades, soit celles qui sont encore sur pied; car celles-ci, outre le danger de la maladie, sont accablées de fatigue. Sœur Girardot est seule dans sa salle pour soigner plus de cent vingt malades; celle des fiévreux, où il y en a cent dix-sept et pas un convalescent, est confiée à deux Novices, sœurs Oudet et Lexellent. Sœur Reddet a une salle de quatre-vingts, bien malades au Refuge; Sœur Bolangier y soigne aussi une salle avec ses vieillards. Sœur Mérandet, seule aux femmes, donne encore la moitié de son temps aux autres salles, particulièrement à Sœur Jacoutot, qui n'a plus que des soldats. Sœurs Bournot et d'Aubonne joignent à leurs offices les salles de paille, et ne sont pas les moins exposées. Heureusement, Sœur Faivre se soutient; elle et Sœur Guin soignent les infirmeries, après avoir fait les remèdes pour cinq cents malades et suivi les visites. Sœur Berthet les aide tant qu'elle peut. Il y a encore deux domestiques malades; on en a déjà perdu deux; mais une perte plus sensible encore est celle d'un M. Besuchet, chirurgien de garde, jeune homme marié depuis quelque temps, qui laisse une jeune veuve et un petit enfant. C'était un bien gentil garçon, très instruit, et aussi honnête avec les Sœurs que bon et attentif envers les malades. Il est mort hier, toujours de la même maladie. Les médecins ne viennent pas de bon cœur à l'hôpital; on a peine à en avoir pour ces pauvres évacués. Il y en a environ quinze cents dans la ville : cinq cents à Saint-Jacques, deux cent trente à Bellevaux, et le surplus à la Visitation, qui vient de faire une grande perte

par la mort de Sœur Augustine, fille très distinguée, qui était la Supérieure et l'âme de cette maison, morte de la fièvre d'hôpital. Elle n'est cependant nulle part aussi épidémique qu'à Saint-Jacques, par la raison que c'est l'asile de tout ce qu'il y a de plus malade; on a peine à trouver des infirmiers et des servantes; on en manque.

Un trait de la Providence sur votre maison est le choix des administrateurs: il y en a trois qui rendent aux Sœurs, aux malades, avec le plus touchant intérêt, tous les soins qu'ils peuvent; ce sont MM. du Bouvot, Isabey et l'abbé Bolot; oui, l'abbé Bolot, il est aux petits soins avec toutes les Sœurs et se porte de cœur et d'affection à tout ce qui peut leur être commode et utile; recommandez-les au bon Dieu.

Dans cette triste situation, que l'on peut appeler un moment de détresse, Mère Clerc n'aurait pas osé vous demander du secours; mais s'il y avait cependant quelque possibilité de lui en donner, je vous assure que vous lui rendriez un bien grand service; et M. de Pourtalès est sûrement assez bon pour se prêter au malheur et à l'urgence des circonstances. Si vous pouviez venir deux passer ici au moins jusqu'au moment où nos Sœurs malades pourront retourner à leurs offices, vous seriez reçues comme des dons de la Providence.

Les deux que Mère Clerc désirerait, c'est d'abord vous, ma Mère, parce que nous craignons pour nos deux pharmaciennes. Vous connaissez la frêle santé de Sœur Faivre; Sœur Guin est aussi exposée que les autres, parce qu'après avoir fait les remèdes, elle va les donner dans les salles, et qu'ensuite elle va lever

les Sœurs malades. Aussi la mère ne la rencontre pas qu'elle ne lui dise : « Comment vous portez-vous ? » Vous seriez donc destinée à aider à la pharmacie. Elle voudrait que vous vous fissiez accompagner de Sœur Loye, parce qu'elle a déjà quelques connaissances du four et de la cave, office qui est bien abandonné par le service que Sœur d'Aubonne fait aux salles d'évacuation, et où, d'un moment à l'autre, elle peut prendre la maladie.

Je sens combien toute ma lettre, mais en particulier cette dernière partie, va attrister nos chères Sœurs Estreyer, Bourriot et Fougère ; mais je sais aussi tout ce que l'on peut attendre de leur dévouement, de leur charité et de leur confiance en Dieu.

Sœur Estreyer recevra les rênes du gouvernement de la main de Dieu, qui a disposé, lui seul, de tous les événements qui ont amené la crise actuelle ; elle lui donnera en les acceptant une grande preuve de sa soumission à sa volonté et de son entière confiance ; elle sentira qu'elle est vraiment une Religieuse, c'est-à-dire une fille consacrée et sacrifiée à Dieu, et dont il dispose à son gré. Sœur Bourriot et Sœur Fougère sont bien filles à sentir l'empire des circonstances ; elles se serreront près de Sœur Estreyer, et toutes trois en s'embrassant se promettront union, aide, secours, sous la protection du Dieu de charité, qui les verra ainsi unies en son nom avec un œil de complaisance, qui les bénira et se chargera de les conduire toutes.

Ce qui me fait le plus de peine à moi, ce n'est pas précisément de vous en faire, parce que si d'un côté je vous contriste un peu, de l'autre je vous promets

bien des mérites et que vous savez apprécier; mais c'est M. de Pourtalès qui sera affligé de la perte momentanée qui feront ses malades. M. Durand et Mère Clerc, de la part desquels je vous écris, et moi, nous sommes tous très peinés d'avoir des dispositions à faire qui ne soient pas tout ce que M. de Pourtalès puisse désirer de plus avantageux à son précieux établissement. Présentez-lui tous mes respects et mes respectueuses salutations. Au surplus, autant que je peux le prévoir, il n'est question que d'un voyage d'un mois ou six semaines, le temps qu'il faut à nos Sœurs pour retourner à leur travail; peut-être aussi les évacuations de Mayence cesseront-elles et nous ramèneront-elles à la besogne courante.

J'ai reçu avec votre lettre celle de Sœur Bourriot; je n'ai pas le temps d'y répondre à ce moment; j'en passe beaucoup à la visite de mes trois salles à l'hôpital. Dites-lui que je suis très disposé à parfaitement augurer d'elle, et la conduite que j'attends d'elle dans cette circonstance ne sera plus un augure, mais une certitude et une évidence. J'offre de tout mon cœur à toutes nos Sœurs les assurances de mes plus tendres sentiments, et aussi de la part de Mère Clerc, qui avait voulu vous écrire, mais qui ne le fera cependant pas, elle n'en a pas le temps. Je me suis chargé de vous mettre au courant de l'état de la maison, et je vous instruirai de même des variations qui pourraient arriver.

Bonjour, ma chère Mère.

CIV.

A la même.

Avis et conseils pour un voyage. — Prière à saint François de Sales.

Besançon, 1^{er} août 1814.

Mère C... m'a fait lire, mes chères Sœurs, la lettre que vous lui avez écrite la veille de saint Jacques et qu'elle a reçue le jour de sainte Marthe. Je me suis chargé de vous répondre en son nom , parce que samedi 30, elle est partie avec Sœur M... pour Langres, d'où elles reviendront le 13, avant-veille de la fête de l'Assomption. Je crois bien que vous ne pouvez pas éprouver un grand bienfait du peu de temps que vous prenez les eaux ; pourvu que vous n'en éprouviez rien de fâcheux, c'est tout ce qu'il y a à désirer pour le moment. Un bon effet n'en arrive d'ordinaire que quelque temps après ; j'en espère pour toutes deux : il me semble que les bains de vapeurs et les douchés doivent un peu ouvrir les pores de Sœur E... et établir des transpirations propres à la soulager. Une grande espérance pour le succès de votre voyage est dans la pureté et la sainteté de vos intentions. Vous ne vous êtes pas uniquement proposé d'éviter des souffrances, de vous procurer du bien-être, des jouissances temporelles ; vous y avez renoncé, et Dieu vous a appris à l'une et à l'autre à souffrir : vous avez entre-

pris le voyage en conformité aux intentions de Dieu, qui veut que nous allions, dans nos infirmités, chercher des soulagements là où il en a placé, en attendant de lui l'effet, sans crainte ni trop d'empressement. Vous y êtes allées aussi par intérêt pour lui, afin de lui conserver sur la terre les épouses qu'il s'est données, et les instruments qu'il s'est choisis pour exercer sa charité envers les pauvres. Sous ce point de vue, il nous est permis de nous considérer, de nous estimer, et nos sentiments doivent même aller jusqu'au respect. Ainsi, mes chères Sœurs, soignez-vous, conservez-vous pour l'utilité que Dieu doit retirer de votre santé et de vos peines.

Je voudrais bien que toutes nos Sœurs fussent témoins du beau dévouement de ces Sœurs dont vous parlez, qui ont pour toute aisance leur confiance en la Providence. Cette leçon serait bien utile à une maison comme celle-ci, où l'on trouve qu'on n'a jamais de trop et où l'on ne ménage guère ce que l'on a. Le bon Dieu vous a préparé sur votre route ce beau sujet d'édification, c'est une preuve qu'il bénit votre voyage. Sa grande bénédiction encore, ce sera sur le tombeau de saint François de Sales que vous la recevrez et que vous l'obtiendrez pour toutes vos Sœurs de Besançon et de N..., et je suis bien sûr que vous la demanderez aussi pour vos frères, au nombre desquels je me hâte de me ranger. Sœur B..., qui m'a communiqué la lettre que Sœur E... lui a écrite, a voulu que je lui donnasse une petite prière à faire en commun avec Sœur E... à saint François de Sales. Il a bien fallu la faire, puisque Sœur E... la demandait aussi, et comme elle y a autant de droit que Sœur

B..., je la lui envoie ; mais elle saura bien, et vous aussi, ma Mère, dire autre chose à ce grand saint : la présence de ses reliques, le lieu qu'il a habité, l'autel où il a célébré, inspirent de belles prières. La dépense de votre voyage m'étonne ; elle va bien dégraisser vos bourses, mais aussi c'est une belle charité que d'offrir toute cette dépense à Notre Seigneur Jésus-Christ, dans la personne de ses épouses, de ses amies, de ses coopératrices qui ne sont autres que vous-mêmes.

On m'a chargé de vous dire, mes chères Sœurs, d'envoyer vos voix pour l'admission à la profession de Sœur T..., et à la prise d'habit d'une petite Sœur L..., d'Arbois, qui a été, je crois, déjà dix-huit mois à l'hôpital d'Arbois, et qui est ici depuis quatre ; on en avait mandé beaucoup de bien, et nous avons lieu de croire qu'on ne nous a pas trompés ; elle montre beaucoup de simplicité, de douceur, d'intelligence et d'activité, c'est, autant que je peux en juger, une belle âme. Le frère de Sœur T..., qui doit la prêcher, part de Paris le 16. Il ne sera pas ici longtemps. Ce scrutin aura lieu après l'Assomption, sitôt qu'on aura reçu vos suffrages. Ainsi, vous êtes priées de ne pas différer à les envoyer. Rien de nouveau dans votre maison. Mère F..., qui entre dans tous les détails des offices, des lessives, etc., évite par là bien des petits sujets de tracasseries, on est assez content. Je lui ai dit que je m'étais chargé de répondre à votre lettre à Mère C... ; et elle m'a bien recommandé de vous dire les choses les plus tendres de sa part, combien elle désire pour vous l'heureux effet des eaux, et elle vous prie bien de ne pas l'oublier auprès de saint François de Sales. Je vais donc vous transcrire la petite prière

à ce Saint , après vous avoir dit à toutes deux , ce que vous savez déjà , combien l'attachement que j'ai pour vous me fait prendre d'intérêt à tout ce qui vous regarde , pour la santé du corps et de l'âme .

PRIÈRE A SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Grand Saint , qui nous avez appris par votre exemple que tout est possible à notre bonne volonté , aidée de la grâce ; qui , par votre courage , votre constance et la force avec laquelle vous supportiez les pénibles combats de la nature , êtes parvenu à dompter votre caractère , tout dur et rebelle qu'il était , et à rendre votre cœur la parfaite image de celui de notre Sauveur , dont les traits étaient la douceur et l'humilité ; jetez sur moi , du haut du ciel , un de ces regards de bonté que vous accordiez sur la terre à tous ceux qui allaient implorer de vous quelques secours spirituels . Prenez à moi , s'il vous plaît , ce charitable intérêt que vous preniez à eux ; entreprenez la réforme de mon caractère , comme vous entrepreniez la conversion des hérétiques et des pêcheurs ; chargez-vous de moi . Ah ! non-seulement de moi , mais particulièrement de celles de mes Sœurs qui ont eu à souffrir de mon caractère et qui m'ont fait souffrir du leur . C'est en leur nom comme au mien que je dépose cette humble demande sur votre tombeau . J'y place encore comme la marque de respect et de vénération la plus précieuse à vos yeux , la ferme résolution d'être désormais , et à votre exemple , entièrement renoncée à moi-même , de vivre pour les autres et non plus pour moi , de tout souffrir de leur part et de ne leur rien faire souffrir de la mienne ; d'être dès maintenant bonne , douce , patiente , complaisante et maîtresse de moi-même . Grand Saint ! vous aurez la gloire de ma réformation ; votre tombeau , qui est le témoin de ma résolution , en sera l'appui et le garant . Si j'avais le malheur de m'en écarter , le souvenir du bonheur que j'ai à ce moment , où je suis à genoux devant vos saintes reliques , suffira pour me rappeler à moi-même , et vous rappeler aussi , à vous qui lisez dans ma pensée , que c'est sous vos auspices , sous l'espoir du secours de

vos protection, que c'est touchée et animée par l'exemple et l'édition de votre extrême douceur, que j'entreprends de l'imiter; et vous m'obtiendrez la grâce, et à mes Sœurs, d'être fidèles et constantes jusqu'à la mort dans ma sainte entreprise. Ainsi soit-il.

Nous avons reçu de longues lettres de Sœur F... Tout se portait bien, à ce qu'il paraît, dans votre maison. Sœur B... et Sœur B... partent demain pour aller passer quelques jours à Pontarlier.

CV.

A la même.

Comment une Religieuse doit être à Dieu.

Besançon, 15 novembre 1815.

Je suis bien peu exact à vous écrire, ma chère Mère, car je ne crois pas avoir répondu encore à votre lettre du 26 octobre. Vous voyez que quand vous me dites: Je suis toujours bien sotte, je peux vous répondre aussi moi-même : Je suis toujours bien sot. Eh bien, tâchons de nous corriger tous deux; vous aurez plus tôt fait que moi, et vous êtes plus sûre de réussir. J'espérais causer un peu avec vous aujourd'hui, et des occupations que je n'ai pu remettre sont venues à la traverse, et à peine me reste-t-il quelques moments pour vous dire bonjour et envoyer mes lettres pour les mettre dans le paquet que Mère F... vous destine. Elle vous envoie une jolie sainte Vierge, à qui vous préparez une belle offrande pour le jour de la Présentation,

dont vous ferez bien toutes un jour de rénovation dans le dévouement au service de Dieu, dans la sainte alliance que vous avez contractée avec lui et dans la ferveur avec laquelle vous direz : Mon Bienaimé est à moi et moi à lui. Il est à moi par la bonté qu'il me témoigne , par la patience avec laquelle il me supporte , par sa propitiation et la miséricorde avec laquelle il me remet mes fautes, mes négligences, mes retours à mon caractère, à mes penchants, par la complaisance avec laquelle il m'admet à tout réparer. Et moi je suis à lui par ma soumission à sa sainte volonté , par mon attention à connaître ses désirs pour les satisfaire , par le recueillement avec lequel je me rendrai attentive aux lumières intérieures, aux sentiments qu'il placera dans mon cœur, aux attraits de sa grâce. Je serai à lui, parce que je ne serai plus à moi : je ne me compterai pour rien quand il s'agira de son service; mes peines, mes dégoûts, mes ennuis, mes fatigues, ne me détourneront, ne me retiendront pas quand je saurai qu'il me commande quelque chose ; je serai à lui dans mes Sœurs par ma douceur, mes prévenances , mes complaisances. Je serai moi-même dans mes Sœurs, par ce qu'il y est et que je veux être partout où il sera, et, m'établissant en elles avec lui, les petits sacrifices, les petites tolérances, les petites attentions ne me coûteront plus, parce qu'en les leur rendant, me confondant avec elles, je me les rendrai à moi-même. Je serai à lui dans les malades par ma patience , ma charité, mes assiduités, parce qu'il y est lui-même et que, par conséquent, je dois y être, étant tout à lui. Je serai à lui dans les tentations; je me dirai : Qui est-ce qui me

séparera de la charité de mon Bienaimé ? Sera-ce mon amour-propre ? Seront-ce des ombrages, des préventions, un mot échappé, malgré elle, à une distraction, à une préoccupation d'esprit d'une de mes Sœurs, une idée que le démon, ou mon imagination toute seule, aura mise dans mon esprit ? Je serai à lui dans mon office , estimant , respectant tous les détails, tous les petits devoirs dont il se compose, parce que tout cela regarde le service de mon Bienaimé ; je m'occuperai de lui dans ce que je fais, je le lui offrirai, et ce sera le moyen de ne rien omettre, de ne rien oublier dans son service. Je serai à lui dans tous mes exercices de piété pour lui rendre les devoirs d'adoration, de louanges, de respect qui lui sont dus, pour jouir du bonheur de lui être unie par mes pensées, par mes affections, par le sentiment du besoin que j'ai d'être près de lui pour me soutenir, me ranimer, me consoler. Ainsi, mes bonnes Sœurs, vous allez être tout à Dieu, et Dieu tout à vous. Je me recommande bien à votre sainte ferveur et à tous les droits qu'elle vous donne sur le cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère.

Je suis fâché de ne pas écrire par cette même occasion à nos Sœurs E... et F... ; elles n'en sont pas moins présentes à mon esprit, et mon cœur leur dit les choses les plus tendres.

Vous verrez par ma lettre à Sœur L.... que je suis bien d'accord avec vous sur ce qu'elle m'a demandé. Je pense bien que le but de cette lettre est déjà atteint.

Bonjour, ma chère Mère M..., croyez bien à toute la sincérité de mon dévouement.

CVI.

A la même.

Il la console et l'encourage. — Blocus de Besançon.

Besançon, 26 avril 1815.

Enfin, mes bonnes chères Sœurs, j'ai la satisfaction de vous écrire ; depuis combien de temps j'en suis privé ! Que d'événements depuis quatre mois ! Quelle situation nous avons éprouvée ! Et pendant tout ce temps, réduits que nous étions, et vous et nous, à faire des conjectures sur ce qui nous regardait réciproquement. Sont-elles malades, nos Sœurs de N... ? Succombent-elles sous le poids de leurs fatigues ? Leur hôpital est-il devenu militaire ? N'y a-t-il point de maladies épidémiques ? Qu'elles sont attristées de n'avoir aucune nouvelle de nous ! Hélas ! si les maladies les ont atteintes comme nos Sœurs en sont atteintes ici, quelle désolation parmi elles ! Oh ! combien de fois nous avons fait tristement toutes ces réflexions ! Notre ressource, et qui est toujours consolante, était de parler de vous au bon Dieu, et de le charger de toutes nos commissions pour vous ; lui seul pouvait les faire, et d'une manière bien parfaite. Vous savez les pertes que nous avons faites ; vous n'avez pas été surprises de la mort de Sœur R... ; mais les deux autres, et surtout celle de Sœur B..., qui paraissait si pleine de santé, et dont les services étaient

si utiles à la maison, ont dû vous surprendre et vous bien affliger. Il n'est arrivé que ce que Dieu a voulu. Je me suis rappelé le *fiat* de Mère M.... Oh ! que nous avons souvent eu besoin de ce mot si utile ! Nous savons que vous avez été toutes malades aussi, mais que nous n'avons en cela qu'à nous réjouir des mérites de plus que vous vous êtes faits auprès de Dieu. Que d'action de grâces nous avons à lui rendre pour tous les biens qu'il fait succéder à tous nos maux !...

Nous n'avons eu qu'une très supportable dose de souffrances dans notre ville, sauf l'incendie d'une partie des Chaprais, et de la presque totalité de Bregille et de toutes les petites maisons qui environnaient, à peu de distance, la ville. Tous vos parents de Besançon sont sains et saufs.

Ne pouvant vous adresser de lettres, j'ai employé le temps que j'aurais mis à les écrire à vous préparer, conjointement avec M. R..., et à l'aide d'un excellent auteur, quelques sujets d'entretiens, que j'espère que vous lirez avec satisfaction et utilité. Mère C..., qui a chez elle l'édition complète de notre petit ouvrage, ne manquera pas de vous en faire passer, par la première occasion, à chacune un exemplaire. En travaillant à cela, je pensais à vous quatre, et cette pensée me consolait, m'encourageait, et m'a fait supporter bien plus doucement la tristesse et les dangers de notre long blocus. Je sais que vos Sœurs vous écriront et qu'elles vous parleront de tous les petits événements qui peuvent vous intéresser. Le séminaire est levé, seulement depuis hier, car à peine nos portes commencent-elles à s'ouvrir. Probablement M. R.... ira vous voir et vous rendra compte de tout ce qui nous

est arrivé. Je n'ai qu'un moment aujourd'hui pour vous donner une petite marque de résurrection, après une mort de quatre mois. Il m'est bien agréable, je ne dis pas de me rappeler à votre souvenir ni de vous dire que je ne vous ai pas oubliées, nous nous ferions injure mutuellement, mais de pouvoir satisfaire mes sentiments pour vous en vous en offrant un bien réel et bien sincère témoignage.

Je vous prie instamment d'offrir tous les hommages de mon respect et de mon attachement à M. et M^{me} de P.... Bien des amitiés à M. V...

CVII.

A la même.

S'humilier devant Dieu. — Aller à lui avec confiance.

Besançon, 17 décembre 1816.

Vous pouvez bien compter, ma chère Mère, que je ne fais pas des vœux moins ardents pour votre bonheur que vous en faites pour le mien, et j'y ai bien mon intérêt, car le bonheur des pères est dans la part qu'ils ont dans celui de leurs enfants, et dans ce sens je sens très bien que je n'usurpe pas le titre de père, que vous me donnez. Je désirerais bien vous voir moins en peine que vous l'êtes habituellement, je ne peux me persuader qu'il n'y ait pas dans cet état de mécontentement de vous-même, d'inquiétude habituelle, un travail de l'imagination, tentation, piège du démon,

pour ralentir la ferveur , porter au découragement, distraire dans la prière, opérer bien des manquements dans l'accomplissement de ses devoirs, et faire que ce mécontentement s'entretienne ainsi de lui-même. Quand le démon a ainsi monté sa machine dans un endroit de manière à ce qu'elle aille comme toute seule, cela lui donne du loisir pour aller faire quelque autre mauvaise œuvre ailleurs. Il me semble cependant que vous pourriez un peu mettre ordre à cela et n'être pas ainsi sa dupe d'une manière si fatigante pour vous. Quand vos affaires avec le bon Dieu seraient aussi embrouillées que celles d'un vieux pécheur qui aurait vécu dans l'habitude de tous les crimes, il serait encore non-seulement possible, mais facile, avec de la bonne volonté , de les arranger: pourquoi n'y parviendrions-nous donc pas ? Et le moyen à prendre, ce n'est pas d'examiner vous seule votre manière d'être avec le bon Dieu : vous vous égareriez peut-être encore ; mais , après avoir tout fait connaître à M. V..., et un peu considéré avec lui ce qui peut être la cause de vos peines, ou plutôt des manquements qui les occasionnent, eh bien ! portez-y remède avec douceur, patience et une grande confiance en Dieu. Attendez-vous bien aussi que, quel que soit le zèle avec lequel vous appliquez ce remède , il ne vous rendra pas impeccable. Point donc d'inquiétude décourageante quand on s'est aperçu que la même faute est revenue; mais, au contraire, même support, même patience , puisque nos motifs de confiance en Dieu sont toujours les mêmes. Il ne faut pas que nos misères diminuent cette confiance et nous empêchent de voir Dieu comme nous aimant et s'intéressant à

nous ; ce serait un grand malheur, parce qu'il nous priverait de la plus grande consolation que nous puissions avoir, la plus capable de nous consoler et nous faire sanctifier nos peines, le goût pour recevoir à Dieu et nous entretenir avec lui. Car quel vrai chagrin peuvent nous faire les créatures, et pouvons-nous nous faire à nous-mêmes quand il nous reste le moyen d'aller en parler à Dieu, de lui ouvrir notre cœur, de solliciter des secours de sa toute puissante bonté ? Lui avoir exposé sa situation, c'est déjà la sentir allégée. On a bien du courage pour dire un *Fiat* quand on peut se dire : Le bon Dieu sait ma peine, je la lui ai dite ; il me la laisse ; donc il convient à sa gloire, à ma sanctification, que je la porte. Dites-moi donc, ou plutôt voyez avec vous-même, avec M. V..., qu'est-ce qui peut vous interdire ces entretiens de confiance avec Dieu ? Est-ce que vous tenez bien fortement à quelque chose qui lui déplairait ? Est-ce que vous êtes en opposition formelle de volonté avec lui ? J'affirme bien d'ici que cela n'est pas. C'est donc parce que vous vous sentez encore quelques tiédeurs, quelques lâchetés à réformer. Mais vous n'y tenez pas, vous faites sûrement quelque chose pour les réformer ; il vous en reste encore, soit. Mais le bon Dieu ne connaît-il pas vos infirmités ? Faut-il être sans faiblesses, sans défauts pour se présenter à lui et espérer d'être accueilli ? Si cela était, qui oserait s'approcher de Dieu et l'entretenir de soi ? Quoique je sois persuadé que le bon Dieu tire sa gloire de votre pénible situation, je voudrais cependant qu'elle cessât par rapport à vous, parce que je crois aussi qu'avec plus de tranquillité et de confiance, vous feriez encore plus pour cette

divine gloire. Entendez-vous donc avec vous même, car je crois que la plupart de vos peines naissent de mésentendus. Quand on est déjà inquiet, la moindre contrariété, le plus petit contre-temps affecte considérablement; et quand on est dans une bonne assiette, on juge mieux des choses, et l'on est bien plus fort. Que je voudrais, ma Mère , vous voir calme et tranquille, servant Dieu avec simplicité, retournant à lui avec confiance, quand quelques fautes vous sont échappées, et ne leur laissant jamais produire le fruit amer d'une crainte décourageante !

Je ne sais quand toutes mes lettres vous parviendront; on m'a dit à l'hôpital qu'on attendait chaque jour une occasion; il me tarde qu'elle arrive. La Mère m'a communiqué la lettre que vous lui avez écrite à l'occasion du domestique de M. de P..... Je conçois très bien que vous ne vous chargez pas d'une maison de fous; mais je crois que ce serait passer les bornes que de s'opposer à ce qu'un fondateur pût placer un domestique dans cet état, dans un établissement qu'il a élevé à si grands frais, moyennant les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de tout accident.

CVIII.

A la même.

Les résistances de la nature ne détruisent pas le mérite de la grâce. — Support et charité mutuels.

Besançon, 6 juin 1816.

Je viens de lire, ma chère Mère, votre lettre du 2 à Mère C... J'adore les desseins de la Providence et la conduite de Dieu sur vous et sur nos Sœurs. Il n'a pas voulu donner à notre visite l'effet des douceurs et des consolations du temps et vous rendre à toutes la vie un peu agréable, que sa volonté soit donc accomplie. Je ne prendrais pas ainsi mon parti sur cette tournure des choses si elle intéressait votre salut, et Dieu ne le permettrait pas; ma confiance en lui et sa grande bonté pour vous toutes ne me permettent pas d'en douter, si tout cela pouvait compromettre votre sanctification. Vous avez, je le sais parfaitement, une forte guerre à soutenir et de grands combats à livrer. Eh bien, n'est-ce pas là la situation dans laquelle l'histoire des Saints nous les montre tous? Combien y en a-t-il qui n'aient pas eu de grandes tristesses, de grands ennuis, de grands combats? Donc premièrement vous êtes traitée de la même manière que l'ont été les élus de Dieu, et, dans votre classe particulièrement, combien de supérieurs, de fondateurs ont été entièrement contrariés et ont eu beaucoup à souffrir de la part de leur communauté? Vos peines

sont donc une preuve que Dieu a sur vous les mêmes vues qu'il a eues sur eux. Il me semble que voilà déjà un point bien encourageant. Je sais bien que vous allez me dire : Cet encouragement n'est pas pour moi, parce que je ne profite pas de mes épreuves ; je résiste à la volonté de Dieu. Ecoutez, vous n'y résistez pas autant que vous le croyez. Il faut cependant voir le bien que la grâce fait en nous, afin d'exciter notre reconnaissance et aussi notre courage. Vous éprouvez en vous deux volontés bien fortes, celle de tout abandonner et celle de tout supporter ; la première est la plus vive, parce qu'en général ce qui affecte les sens, la vie temporelle, fait sur l'âme une bien plus vive impression que ce qui ne nous vient que par la foi et la réflexion. Ce n'est pas là notre faute, c'est une conséquence nécessaire de notre humanité ; nous ne sommes point libres sur cela. La seconde est plus forte, et la preuve en est qu'elle a le dessus, quelque vivement combattue qu'elle soit. N'allez pas vous figurer que pour faire la volonté de Dieu avec mérite pour nous, il faille la faire avec contentement, agrément, sans éprouver un désir d'être délivré de cette obligation, du moins sans en être tourmenté. C'est bien ainsi que vous ferez la volonté de Dieu dans le ciel ; mais attendez ce moment ; jusque-là vous la ferez avec peine, avec effort, avec ennui. Ah ! il ne nous est pas donné ici-bas d'être délivrés de la loi du péché qui nous abat, nous appesantit et nous fait trouver lourd le joug du Seigneur ; nous ne voyons pas Dieu, nous ne le comprenons même pas, nous ne le connaissons que dans des mystères, et nous comprenons, nous connaissons, nous

sentons ce qui est l'objet de nos goûts, de nos appétits, de notre bien-être temporel; est-il donc surprenant que nous ayons de forts combats à supporter? Eh oui, ils sont tels et quelquefois tels, qu'il nous semble que la résistance surpassé l'acquiescement, et que nous restons sans mérite; et il plaît à Dieu de nous cacher le mérite sous le dehors et l'enveloppe de la résistance pour nous le mieux conserver, afin que l'amour-propre ne le détruise pas; afin d'éviter qu'en faisant les choses avec trop de facilité, nous les fassions d'une manière trop peu méritoire. Quelquefois aussi les choses se présentent à notre esprit d'une manière si brusque, si vive, elles nous affectent avec tant de violence, elles nous troublent tellement, que nous ne savons plus où nous en sommes. Eh bien, nous estimons que dans ces cas la liberté est assez détruite en nous pour que les volontés, les déterminations que nous prenons, ou que nous semblons prendre dans cette situation, ne soient plus volontaires, n'aient point de moralité et ne nous soient point imputées. Pensez quelquefois à Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. Se livrait-il à sa Passion avec joie et gaieté? Eprouvait-il des ennuis, des tristesses, des résistances? Ah! qu'elles étaient fortes, puisqu'il en sua le sang: voilà où la bonté de notre Sauveur se manifeste bien grandement. Se montrer dans cette situation, c'est bien plus que de nous dire: Ne craignez pas que les résistances de la nature détruisent le mérite de la grâce.

Les Sœurs diront: On nous envoie ici pour faire pénitence. Je n'aime pas ce propos-là. A Besançon, est-on donc pour faire autre chose? Se fait-on Reli-

gieuse pour un autre motif que pour mortifier ses goûts, ses volontés, ses inclinations et faire pénitence? Quand vous leur aurez répondu : « Mes chères Sœurs, avons-nous autre chose à faire ? En ce qui dépendra de moi, je tâcherai de vous l'adoucir, autant qu'il me sera possible, » n'avez-vous pas lieu d'être tranquille et très tranquille? Et puis le beau sujet de prière, de communion, que de les faire en demandant à Dieu pour la communauté l'esprit de pénitence! Cela ne fournirait-il pas aussi quelques mots pour le terrible et bien méritoire 31? N'aggravez pas votre situation en cumulant les peines passées, présentes et encore celles que vous prévoyez pour l'avenir. A chaque jour suffit sa peine. Je voudrais bien que vous pussiez prendre quelques vacances; mais la difficulté, presque l'impossibilité que cela soit, fait présumer que ce n'est pas la volonté de Dieu ; ainsi, *Fiat*.

Vous me faites bien plaisir de me donner de bonnes nouvelles de nos Sœurs, qui m'ont bien consolé et édifié pendant mon séjour près d'elles. Qu'il est aisé de s'entendre et de tout obtenir quand on a à traiter avec de bonnes et vraies Religieuses qui aiment à prouver à Dieu que c'est lui seul, son service et sa gloire qui les occupent et qu'elles sont venues chercher en religion; que plus Dieu use du don qu'elles lui ont fait d'elles-mêmes, plus il s'en sert, et plus il prouve qu'il l'a agréé, qu'il se plaît dans leur service, et plus aussi elles sont encouragées et consolées. Soyez toujours bien unies, mes chères Sœurs; qu'il n'y ait qu'une volonté parmi vous, celle de Dieu, et qu'un cœur, celui formé à l'image du

œur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Vous vous estimez toutes, vous avez toutes de la vertu et du dévouement; vous vous respectez toutes, parce que vous avez toutes une bien grande dignité, celle d'épouse, d'amie de Jésus-Christ. Vous avez toutes des défauts aussi, toutes des combats à soutenir pour triompher de la volonté propre, de son jugement, de ses goûts, de ses inclinations, de l'amour-propre. Chacun s'aperçoit encore mieux de l'influence que ces choses ont dans les autres que dans soi; mais des personnes pleines de foi et de raison se diront: Eh! nous en voudrions-nous les unes et les autres de nos imperfections et de nos misères? Voudrions-nous nous punir réciproquement de ce que nous ne sommes pas parfaites? Oh non! supportons-nous, aidons-nous, aimons-nous, et notre Epoux commun se plaira à exaucer nos prières et notre charité mutuelle. Elle est entre vous toutes, mes chères Sœurs, comme elle est entre vous toutes et moi; car j'y compte bien de votre part, comme je me tiens assuré que vous y comptez de la mienne. Nos Mères ne manqueront pas de vous parler du bon accueil que nous avons reçu à Ornans de la part de M. et de M^{me} M..., que nous avons laissés en bonne santé. Témoignez-leur ma reconnaissance quand vous leur écrirez. Votre voyage a été très heureux; j'espère être heureux aussi dans votre première lettre, qui m'apprendra que vous êtes bien sages, que pour l'amour de Dieu et par l'effet de sa grâce, vous êtes soumises à sa sainte volonté, fortes et supérieures à toutes les petites impressions de la nature.

CIX.

A la même.

Le vieil homme et l'homme nouveau.

Besançon, 16 juin 1816.

Comment penseriez-vous, ma chère Sœur, avoir besoin de ma permission pour m'écrire? N'êtes-vous pas bien assurée de me faire grand plaisir en me donnant de vos nouvelles, et surtout quand elles sont aussi agréables que celles que renferme votre lettre? Vous êtes plus contentes l'une et l'autre de vos santés; j'en remercie le bon Dieu, et je le prie d'entretenir cette belle émulation pour le bien en tout genre qui est établie entre vous. Quand on vous reverra, on ne saura laquelle est la mieux portante, laquelle est la plus renoncée, la plus courageuse, la plus parfaite. Ce sera un charmant embarras que celui où vous nous mettrez pour juger laquelle de vous deux mérite le prix d'excellence, et une grande joie pour celui qui désire bien sincèrement vous voir toutes deux excellentes.

Remerciez bien Dieu, ma chère Sœur, des bonnes dispositions qu'il vous fait éprouver. Toutes vos idées sont justes et bonnes; entretenez-les. Ne vous effrayez point de toutes les résistances, de toutes les oppositions que vous éprouvez et que vous éprouverez toujours au dedans de vous. Il est bien certain

que nous sommes toujours deux ensemble : le vieil homme et l'homme nouveau. Leurs goûts, leurs volontés, leurs inclinations, sont directement opposés; et comme nous ne pouvons pas faire et ne pas faire, il faut nécessairement que l'un cède à l'autre. Si nous faisons céder l'homme nouveau, il nous punit par des remords; si nous soumettons l'homme ancien, il se venge aussi; mais les peines qu'il nous fait éprouver deviennent la matière de nos sacrifices et des sources de mérites et de triomphes. Peines pour peines, quelle différence dans leur effet! Et puisque rien ne peut se faire sans peines, vous avez bien raison de vous tranquilliser sur celles que vous ressentez. Jamais nous n'éteindrons en nous la sensibilité naturelle, jamais nous ne supprimerons toute volonté humaine, et jamais nous ne la contrarierons sans en souffrir. Notre Seigneur Jésus-Christ a eu lui-même deux volontés, et cela est de foi. Il les exprima bien au jardin des Olives. Toute notre vie, de nous autres, se passe au jardin des Olives. Quand nous disons à Dieu, par la force de la grâce : Que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre, nous disons tout ce que nous pouvons de mieux, quand même, en le disant, nous éprouverions une peine qui nous ferait suer le sang.

Puisque le bon Dieu se décide ainsi pour vous, mes chères Sœurs, approchez-vous de lui plus souvent; communiez deux fois dans le courant de la semaine, particulièrement pendant celle de l'octave de la Fête-Dieu.

J'espère, soit dit sans vous offenser, ma chère Sœur, j'espère que Sœur F... soutiendra l'honneur et

la juste réputation des têtes de Besançon, et que, si bonne que soit la vôtre, elle vous apprendra comment on reste calme, froid, constant, courageux, toujours le même au milieu des contrariétés, des petits déplaisirs, des choses pénibles que l'on peut rencontrer.

Bonjour, mes chères Sœurs, croyez bien à la sincérité de tous mes sentiments pour vous.

CX.

À la même.

La vie est semblable à une mer agitée. — Il l'exhorter à conserver le calme de son âme autant qu'il est possible. — Acceptation des peines. — Supporter les défauts des autres.

Besançon, 6 novembre 1816.

Que le bon Dieu vous maintienne, ma bonne Mère, dans l'état de calme où vous a placée votre retraite. J'ai peut-être tort de dire, l'état de calme, car il n'en faut pas attendre ici-bas. Nous sommes ici, selon une comparaison bien juste, comme sur une mer toujours agitée, les flots nous battent de tous côtés; quand nous nous mettons en garde à droite, un flot nous frappe à gauche; nous sommes et nous serons toujours ballottés. Faisons-nous à cela, c'est l'état de tout homme sur la terre. Cette agitation perpétuelle de notre esprit ne tient pas plus à une situation, à un emploi qu'à un autre, et je suis convaincu que les solitaires de la Thébaïde, vivant hors du commerce

de tout homme, uniquement chargés d'eux-mêmes, trouvaient en eux la source de troubles, d'inquiétudes, de tristesse, et je crois tout aussi abondante que nous pouvons l'avoir soit en nous, soit par les autres. Au lieu donc de dire, l'état de calme, disons l'état de raison, où doit nous placer l'expérience que nous avons de cette pauvre vie de la terre, les connaissances que la foi nous en donne, et l'abondante confiance qu'elle veut que nous ayons dans le bon, l'excellent, le divin Père qui nous y a placés. Vivons avec nos peines; ne tentons pas de vains efforts pour nous en exempter, ni de vains désirs pour les changer contre d'autres; celles que Dieu nous envoie librement sont toujours les meilleures, et, peines pour peines, celles de son choix sont bien certainement celles qui nous sont le plus avantageuses. Vous en avez, de votre côté, et de deux sortes; celles qui vous viennent de votre état valétudinaire, et votre genre d'indisposition tend naturellement à donner de la faiblesse; celles-là ne dépendent pas de vous, et vous ne pouvez vous secourir que par l'esprit de patience, de pénitence, de soumission à la volonté de Dieu et l'espérance fondée que la pratique de ces vertus fait que vous payez de gros à-comptes sur le purgatoire. Vous avez aussi des peines dans le mécontentement que vous éprouvez quand vous avez laissé sans effet les grâces de Dieu. Je ne vous irai pas : Ne vous en affligez point; mais je dirai : Que cette affliction ne soit pas amère, dure, chagrinante, et surtout qu'elle ne mette pas notre âme dans une situation qui nous rende pénible aux autres et insupportable à nous-mêmes. Un regret d'amour, témoigné à Dieu par quelques petites

mortifications, un peu plus de soin, de charité envers le prochain pour le supporter avec plus de bonté, pour chercher à l'obliger, doit être l'effet, l'expression de notre regret; souvent ainsi nous rendons plus à Dieu que nous ne lui avons ravi, et nous-mêmes nous nous rapprochons de lui par le côté de sa bonté, de sa paternité, de sa miséricorde, et la piété et la confiance s'en accroissent.

Il est aussi des peines qui viennent des autres, et, comme vous le dites, ce sont celles qui pèsent le plus. Quel qu'en soit le poids, il faut les porter. Saint Paul nous dit : « Portez mutuellement vos fardeaux, et par là vous remplirez la loi. » Cette belle œuvre de charité, c'est le magnifique partage d'une Supérieure. Que toutes vos Sœurs s'appuient sur vous, ma Mère, et que jamais, s'il est possible, elles ne sachent ce que vous pesez, mais vous, appuyez-vous sur Dieu, appuyez-vous de tout votre poids et avec toute confiance ; il ne se retirera pas pour vous laisser tomber ; il nous l'a dit, et dans les mêmes termes. Exprimez-lui votre tristesse quand il permet que vous en ayez, entrez avec lui dans tous les détails de vos peines, de vos misères, de vos faiblesses, de vos manquements ; afflitez-vous, mais toujours avec confiance devant lui. Revenue à vos Sœurs, soyez un tout autre personnage, impassible au milieu des petits désagréments qu'elles peuvent vous causer, ne rivalisant, ne luttant jamais avec elles, n'exprimant jamais les petits mécontentements qu'elles puissent vous donner par quelques mécontentements rendus, et que jamais on ne soit dans le cas de dire : Qu'est-ce qu'a notre Mère ?

Pour renfermer tout cela en un mot, je dirai : Conti-

nuez, ma Mère, comme cela va depuis quelque temps et comme cela s'est perfectionné encore depuis votre retraite.

J'ai été bien content de la dernière lettre que Sœur E... m'a écrite ; j'augure bien de sa retraite d'après les dispositions où je la vois. Je suis bien de votre avis et très convaincu qu'elle et Sœur L... s'effarouchent de leur ombre. Il n'y a pas autre chose en elles que frayeur et le trouble qu'elle cause ; rien n'y est l'effet de la volonté. Je crois qu'elles verraient le diable avec ses cornes et sa très hideuse forme que peut-être un genre de frayeur s'emparerait encore d'elles et leur ferait douter de leurs vrais sentiments. Que voulez-vous, elles sont bien à plaindre d'être comme ça. Ce sont des âmes que je crois bien pures, mais cependant encore renfermées dans un corps dont Dieu se sert pour les purifier davantage par des épreuves pénibles. J'approuve bien ce que vous avez dit à Sœur E... Le moins elles s'occuperont et parleront d'elles à cet égard, ce sera toujours le mieux. Soulagez leurs peines aussi charitablement que vous le pourrez, et s'il ne plaît pas à Dieu de les délivrer, respectons les vues de sa sagesse dans sa conduite envers elles, et rassurons-nous sur ce que ce ne sont pas là des coups de sa justice, mais des traits de sa miséricorde, bien qu'ils surpassent notre intelligence ; ce qui le prouve, c'est l'heureux succès des retraites qui ont eu lieu et auxquelles Sœurs E... aura participé sûrement.

Le bon Dieu permet un autre genre d'épreuves à Sœur F.... ; je la crois, par sa droiture, ses bonnes intentions, agréable à Dieu ; elle passe si aisément de

la gaieté à la tristesse, et de celle-ci à l'autre, que les deux se tempèrent réciproquement.

M. le Curé, dans la lettre qu'il m'a écrite, en parlant de Sœur L..., me dit que quelquefois elle s'absentait de communier dans la semaine. « Pourquoi, dit-il, se décide-t-elle d'elle-même ? Si elle a une peine, pourquoi ne la propose-t-elle pas ? » Je suis assez embarrassé pour répondre à cet article.

Mon petit Charles vient d'arriver, bien fâché de ne vous avoir pas vue ; il est passé devant chez vous dimanche, à dix heures du soir ; il était nuit, il n'a pu reconnaître la maison. Débarqué chez M. Jeanrenaud, il a demandé quelqu'un pour le conduire ; on lui a dit qu'il était trop tard, que vous seriez couchées. Il en est bien aux regrets ; il m'a dit que la diligence avait éprouvé un retard qui l'avait mise à la nuit ; je ne peux vous parler de lui sans vous renouveler tous mes remerciements des bontés que vous avez eues pour lui lorsqu'il est parti.

Bonsoir, ma bonne Mère M... ; mille amitiés à toutes nos Sœurs. Quand vous verrez M. le Maire, offrez-lui mes respectueuses civilités.

CXI.

A la même.

Il l'exhorté à combattre la tristesse, à se supporter elle-même avec patience et charité. — Réparation des fautes.

Combien il y a que je ne vous ai écrit, ma chère Mère ! je suis bien coupable, mais vous êtes bien indulgente, et fondé sur mon repentir, je reviens à vous comme si de rien n'était. Je veux au moins, à défaut d'autres, vous donner l'exemple de la manière dont on doit revenir auprès de ceux envers qui on a des torts, quand on connaît bien le fond de leur cœur. Or, vous connaissez bien le bon cœur de notre Sauveur; vous savez qu'il n'est pas fermé à ceux qui viennent lui offrir le repentir des torts qu'ils ont eus envers lui; que le repentir en est le passe-partout qui ne manque jamais de l'ouvrir; qu'eussions-nous le malheur de le resserrer envers nous, ce divin cœur, cent fois le jour, il ne se rouvre pas une fois de moins lorsque nous nous présentons à lui avec le repentir et le regret. Il n'y a que deux choses qui le ferment absolument, la volonté de persévéérer dans ses torts et la défiance; or, vous n'êtes dans aucun de ces deux cas, et pour vous ôter tout subterfuge et tout moyen de vous croire dans l'un ou dans l'autre, j'ajouteraï qu'il faut distinguer entre la volonté de persévéérer dans des fautes, et la persévérance elle-même; des rechutes n'ont pas le même effet que le défaut de

volonté produit par la paresse et la lâcheté. Des fautes du genre de celles qui vous inquiètent sont, pour ainsi dire, effacées du moment où l'on se les reproche. Ce qu'il faut faire ensuite, c'est de se supporter soi-même, de s'exhorter, mais avec douceur et charité, et de tâcher de se rendre l'important service de se ranimer et s'encourager par quelques résistances effectives aux penchants qui nous font peine; mais toujours et dans tous les cas, aller à Dieu avec confiance. Il veut bien s'honorer de notre confiance; eh bien! dédommageons-le par la ferme persuasion où nous serons qu'il ne nous abandonne pas, qu'il ne nous repousse pas, malgré nos fautes continues, qu'il nous aime encore, qu'il est tout prêt à nous tout pardonner et à nous rétablir dans tous nos titres auprès de lui; dédommageons-le, dis-je, par notre confiance, du tort qu'il reçoit de toutes nos autres négligences. Tâchons que la tristesse que nous concevons de nos fautes ne passe pas dans notre caractère et dans notre manière d'être au dehors. Avec la tristesse, causée par nos infidélités, dans le cœur, soyons bonnes, faciles, accueillantes par charité envers les autres; cet effort sur soi-même sera un indice de correction, un acte de pénitence, qui, effaçant les fautes, atténuerait la tristesse intérieure et trop vive qu'on en ressent. La tristesse qui se répand sur toutes nos habitudes et nos manières, qui nous rend la vie amère, n'est pas bonne; elle nous trompe, et elle est, pour ainsi dire, encore une nouvelle faute; elle nous distrait trop et nous expose à oublier et omettre bien des choses utiles, elle nous tourmente, et tout au moins ne corrige pas, elle donne le change à l'âme en tendant à remplacer;

en elle une douleur douce, un repentir filial, des regrets extrêmement tempérés par la confiance. Dans toutes les peines de ce genre que vous éprouvez, ma chère Mère, dites souvent, comme l'enfant prodigue : J'irai à mon Père.

Je ne sais si je suis bien clair dans tout ce que je vous dis ici. J'ai tâché de développer quelques idées sur ce sujet, dans le petit écrit que j'ai remis à votre nouvelle compagne, car je n'ai pas voulu la laisser partir, non plus que ses devancières, sans lui remettre un petit paquet sous le bras. Il sera commun à toutes les Sœurs, comme les leurs le seront à la nouvelle Neuchâteloise. Je crois que votre communauté fera en elle une bonne acquisition. Son caractère est bien bon et bien sociable ; sa vertu, sa piété, sont bien solides ; elle a comme nous tous ses petits défauts ; mais elle les rachète par l'excellente qualité de n'être nullement obstinée dans ses idées. Vous pouvez être sûre que vous ne lui direz pas un mot qui soit perdu ; elle est docile et confiante, elle sait entrer dans ce qu'on lui dit, le comprendre et en profiter. Vous la connaissez d'ailleurs vous-même. Je lui ai conseillé de communier une et même deux fois dans la semaine ; prévenez-en de ma part M. V...., en lui disant bien des choses pour moi.

Je voudrais pouvoir vous dire qu'elle vous secondera dans la pharmacie ; mais elle a trop peu fréquenté cet office pour vous présenter quelques ressources dans le premier moment ; toutefois elle sera vite au fait des tisanes, et vous la mettrez, je l'espère, aisément dans le cas de vous aider dans la composition des remèdes. Nous savons bien qu'une pharma-

cienne vous conviendrait, il n'y en a ici que deux qui en ont une teinture déjà un peu bonne, mais qu'il est comme impossible de vous envoyer. L'une est Sœur B..., que vous jugeriez, comme nous, un peu jeune. Au surplus, elle se conduit parfaitement depuis sa profession, et je ne serais point surpris qu'on jetât bientôt les yeux sur elle pour la faire partir. L'autre est Sœur G..., qui serait bien parfaitement votre affaire, s'il était possible de l'hôter, à Sœur F... ce qui ne se peut absolument pas. Notre pauvre Sœur F... vient d'avoir un renouvellement des accidents qu'elle eut l'année dernière à la Grange. Elle va bien ; M. V... ne voit pas de danger dans son état ; mais la voilà pour quelque temps hors d'état de faire beaucoup de besogne, et s'il fallait qu'en rentrant à la pharmacie, elle n'y trouvât qu'une Novice qui n'y saurait rien, qui, loin de la seconder aurait besoin qu'on lui montrât où sont les choses et comment elles s'appellent, jamais Sœur F... ne s'en tirerait ; et quand elle le pourrait, combien son nombreux noviciat n'en souffrirait-il pas !

J'avais commencé ma lettre hier ; ce matin, dimanche, Mère C... m'a donné communication de votre lettre du 26. Je commence par avouer tous mes torts. Je suis coupable, j'ai manqué à ce que votre confiance avait droit d'attendre de moi, mais à tout péché miséricorde. Le petit papier de Sœur F... remplacera ce que vous auriez désiré recevoir pour la Présentation. Je ne l'ai point écrit sans vous avoir toutes présentes à l'esprit. Le bon Dieu a pensé que vous étiez toutes d'assez grandes filles pour aller un peu de vous-mêmes, et vous soutenir sans avoir tant besoin d'é-

tais et d'échafaudages, et je pense que vous avez toutes bien satisfait à ce qu'il attendait de vous, que vous êtes toutes allées à lui dans la sincérité et la simplicité de vos cœurs, et que si vous n'avez pas eu à lui offrir une année passée sans reproche, vous lui avez du moins offert d'humbles regrets, une confiante espérance en ses bontés, et une ferme intention, une courageuse volonté de rendre cette année plus digne de lui encore que la précédente. Je vous crois toutes bien renouvelées dans la grâce comme dans l'alliance du Seigneur, et je dis sur cela mon *fiat* avec bien de la confiance. Je suis bien touché de l'état de souffrance de notre chère Sœur E.... Si j'avais un moment de loisir, je lui écrirai un mot. Je ne sais comme cela se fait, j'ai à peine un instant à moi, je laisse de côté bien des petits devoirs de société et de famille qui me valent souvent bien des petits reproches. Recevez, ma chère Mère, pour vous en particulier et pour toutes nos chères Sœurs, les assurances de mon bien constant et inviolable attachement.

Encore un petit mot, ma chère Mère, sur l'état de peine où vous êtes, car j'en ai beaucoup à vous y savoir. Quelques manquements et infidélités envers Dieu que vous ayez à vous reprocher, ne vous imaginez donc pas, non, ne vous persuadez pas que le bon Dieu, mécontent, se soit retiré de vous. Oh si le démon pouvait venir à bout de vous le faire croire, quel triomphe il en aurait! Une preuve évidente que le bon Dieu vous supporte et qu'il continue à être avec vous, c'est la lettre que vous avez écrite à Mère C..., en réponse à celle que Sœur B... vous avait écrite de sa part; la mère l'a reçue à la Grange et me la commu-

niqua de suite. Le bon esprit que j'y remarquai ne pouvait venir que de Dieu, et je le remerciai des grâces qu'il vous faisait. Vous participez, ma Mère, à la conduite de Dieu sur votre maison ; et il est juste que la fille soit traitée comme la Mère. Ici, comme je vous l'ai dit, tout s'y fait, tout s'y opère, même et principalement le salut des Sœurs, mais tout s'y fait avec peine, travail et fatigue. Prenez donc patience, supportez-vous et travaillez, mais sans trouble ni contention d'esprit, à faire ce que vous pensez qui tient au bon service de Dieu.

CXII.

A la même.

Il recommande l'union et la charité. — Il enseigne comment il faut subvenir aux infirmités du prochain. — Industries de la charité.

Besançon, dimanche 11 octobre.

Je crois que vous permettrez aujourd'hui, ma chère Mère, qu'on vous félicite sur le bonheur de vous trouver à la tête d'une sainte communauté ; voilà toutes nos chères Sœurs renouvelées dans la ferveur de leur vocation ; toutes remplies du désir de servir Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces ; toutes remplies de Dieu, de son amour, du bonheur de lui appartenir de si près et d'être consacrées à son service, et tellement remplies de lui, qu'il ne reste plus de place en elles pour les petits caprices,

les petits penchants, les petits goûts que la nature y avait encore laissés. Qu'il fait bon habiter dans une vertueuse compagnie, où Dieu règne en souverain, où il donne le ton, où il forme un centre autour duquel chacun se réunit; où chacun se voit, éclairé par le flambeau de charité, et aux rayons de la foi, qui sortent de Dieu, que l'on a contemplé, qu'on a regardé, qu'on a vu clairement dans les rapprochements et les entretiens qu'on a eus avec lui! C'est bien alors qu'on ne forme tous ensemble qu'un cœur et une âme; qu'on jouit de la vraie paix; qu'on est sûr de trouver une vraie amie, une aide, une protectrice dans chaque compagne avec qui l'on vit; et que l'on est parvenu au seul et unique bonheur qu'on puisse espérer dans ce monde. Oh conservez-le soigneusement, mes très chères Sœurs; car on est bien à plaindre quand on laisse son cœur ressentir toutes les petites piqûres, les petites égratignures qu'un mot, un ton, un geste peut lui faire éprouver; et il ne manquerait pas de les ressentir s'il cessait d'être enveloppé d'un bon manteau de charité. Hélas! il arrivera encore, il faut s'y attendre, il faut tacitement en convenir entre soi, il arrivera qu'une fois on aura un peu de tristesse, de chagrin, de mélancolie: il ne faut qu'une mauvaise digestion pour nous mettre en cet état; et dans cette situation, la parole qui sort de notre bouche s'en ressent; celle qui entre dans nos oreilles y prend aussi une modification qui nous affecte péniblement; et cette parole, toute innocente qu'elle est dans la bouche de celui qui l'a proférée, nous écorche cependant l'oreille; elle nous fait mal et on le témoigne. Si celle à qui on l'a témoigné veut, de son côté, se livrer à la

tristesse et à l'inquiétude, voilà cette douce et agréable harmonie rompue ; voilà les petits mécontentements, les petites amertumes qui remplacent la paix délicieuse dont on jouissait ; or, ce genre de mal est contagieux ; quand il a gagné deux personnes, tout le reste en est bientôt affecté ; et il n'y a plus de ressource que le noble jeu des quatre coins et de la cuvette , qui assurément n'est pas divertissant. Que faire pour éviter que rien ne trouble la paix générale dont Dieu veut que vous jouissiez et qu'il protège ? Le voici : d'abord que chacune sache supporter quelque chose avec patience, pour l'amour de Dieu et de ses Sœurs, sans en rien laisser paraître au dehors ; qu'on en fasse à Dieu le sacrifice au dedans de soi, et que l'on se console par le mérite qu'on se fait auprès de lui de la contrainte qu'on exerce sur soi ; en second lieu, quand on voit une de ses Sœurs triste, qu'on respecte son infirmité jusqu'à lui laisser ignorer , s'il est possible, qu'on s'en aperçoit ; qu'on ne cesse pas d'avoir à son égard un air uni, simple, naturel, comme si de rien n'était; et s'il se présente une occasion d'exercer une petite prévenance envers elle et sans affectation, qu'on ne manque pas d'en user. Si l'une a oublié quelque chose qu'on lui avait recommandé, si elle a manqué à ce qu'on lui avait dit de faire, si elle répond avec un ton un peu fâché, qu'on n'ait pas l'air de le remarquer ; qu'on lui réponde soi-même avec douceur et honnêteté, qu'on ne se venge pas soi-même de la peine que l'on ressent, et on le sera bien abondamment, et sans que la charité en souffre, par l'attention que Dieu permettra que cette Sœur fasse sur son procédé, et les regrets qu'elle en con-

cevra. Encore qu'elle s'excuserait elle-même sur son manquement, en se disant: Je l'ai oublié, on ne m'avait pas bien dit, je l'avais entendu autrement; elle ne s'excusera pas sur la forme, sur le ton peu honnête, peu charitable qu'elle aura employé; et vous ne manquerez pas de la voir revenir à vous, vous faisant connaître de quelque manière qu'elle a regret de ce qu'elle a fait. Je vous connais toutes assez bien pour être sûr que les choses se passeront de la sorte. Il n'est donc question que de vous astreindre chacune en particulier à prendre la marche que je viens de tracer et à ne pas vous en écarter, et vous verrez se perpétuer parmi vous l'heureuse paix, la bonne union, la douce intelligence, l'aimable gaieté, qui règnent maintenant parmi vous; car je viens de voir M. B..., qui a remarqué tout cela ~~en~~ vous dans la visite qu'il vous a faite, et qui m'en a paru très édifié. Jugez du plaisir que j'en ai ressenti. J'invite mes chères retraitantes à lire avec attention, et surtout avec l'attention du cœur, le chap. x du III^e livre de l'Imitation.

C'est toujours comme toujours, ma chère Mère, je fais toujours des 31 quand je vous écris. Si vous manquiez de courage, de confiance, vous seriez ingrate, car le bon Dieu vous bénit et vous protége bien ouvertement. Persévérez, c'est tout ce que j'ai à vous dire de personnel, je ne doute pas que la retraite de notre doyenne n'ait mis le comble aux bons effets qui doivent résulter des précédentes pour le bien de votre maison. Je la crois bien contente, bien dévouée, bien au-dessus d'elle-même, de son caractère, de ses petits ombrages, bien propre à former la pierre angulaire de l'édifice et à tout entraîner vers Jésus-Christ. C'est sur

elle que je me repose avec confiance pour l'exécution des moyens de maintenir parmi toutes ses Sœurs la bonne intelligence, l'union et la charité. Il me tarde de savoir de ses nouvelles et aussi de lui en donner. Je n'écris qu'à vous aujourd'hui. Je compte aller encore dehors demain pour revenir ici vendredi matin. La semaine dernière je n'étais pas dehors, mais bien dedans mon lit, retenu par un petit mouvement de cette humeur goutteuse qui me tracasse quelquefois. Cela m'a empêché d'écrire d'autres lettres à nos Sœurs. J'y ai peu de regrets dans la circonstance, parce que vous aviez M. R..., et qu'il faut user sobrement de toutes choses. Puisque je n'écris qu'à vous, employez, je vous prie, tout votre bien dire pour exprimer tous mes sentiments à nos chères Sœurs E...., B...., L...., et T...., et prenez aussi dans votre propre cœur, ma chère Mère, tout ce que je voudrais vous dire de mon amitié et de mon dévouement.

Il n'y a aucun inconvénient, loin de là, que Sœurs E... et T... apprennent l'allemand. Si cela prend du temps, il est consacré à se disposer à mieux servir les malades allemands de votre hôpital. Il n'en est pas de même du français pour Sœur N..., ce que vous en prévoyez n'aurait que trop lieu, d'ailleurs il n'y a rien de pressant, elle pourra faire cette étude ici plus commodément; pour plus utilement, je ne sais si ce serait plus ici qu'ailleurs, ou ailleurs qu'ici. Je suis bien aise de tout ce que vous m'apprenez de Sœur T..., il y a bien de la ressource avec elle, vous avez bien fait de la laisser dans sa bonne foi sur le petit événement de Sœur N..... Il se peut qu'elle soit fondée, et dans tous les cas, il suffit qu'elle soit avisée,

elle a assez de lumières et de bonne volonté pour suivre elle-même utilement une première idée qu'on lui donne.

CXIII.

A la même.

Il lui écrit à l'occasion du premier jour de l'an.

Besançon, 1^{er} janvier 1817.

J'ai sous mes yeux deux de vos lettres, celle du 26 octobre et une autre du 28 novembre. Serait-il possible, ma pauvre bonne Mère, que je ne vous eusse pas écrit depuis cette époque ? J'en serais bien honteux, et, en vérité, je ne saurais m'en tirer autrement qu'en mettant ce long silence, avec beaucoup d'humilité, sur le compte de la paresse. On attend une occasion, on remet ; vient une petite occupation, le temps passe et l'on se trouve bien arriéré. Je peux bien sans manquer à la vérité m'avouer paresseux, mais j'y manquerais beaucoup si je m'avouais indifférent sur ce qui vous regarde et votre bonne communauté ; j'ai bien souvent les yeux sur vous et sur elle, et vous pensez bien que je ne passe pas de jours sans en parler au bon Dieu. J'ai reçu la lettre de Sœur E.. du 29. Je voudrais pouvoir lui répondre aujourd'hui, de même qu'à Sœur L..., dont j'ai reçu la lettre dans le temps, et à toutes nos Sœurs. Mais ce n'est que ce matin qu'on m'a dit à l'hôpital

que M. B... partait demain pour N..., et le 1^{er} janvier n'est pas un jour que l'on ait à sa libre disposition. Je vous prie donc toutes, mes chères bonnes Sœurs, de recevoir ici les assurances du bien vif intérêt que je prends à vous, de l'amitié la plus sincère, du désir le plus empressé que j'aurais que le bon Dieu voulût bien me faire concourir à ce qui peut procurer votre bonheur dans ce monde et dans l'autre. Le mien sur la terre est de vous voir toutes bien fidèles à votre vocation, bien charitables, vous aidant les unes les autres à supporter le poids des peines, des épreuves dont Dieu veut se servir pour vous sanctifier. Je ne doute pas, oui, j'ai cette confiance, que vous ne soyez toutes des saintes, et que votre salut ne s'opère réellement, malgré toutes les petites inquiétudes, les petits troubles qui vous agitent quelquefois, et qui vous peineraient beaucoup moins si vous n'aviez une grande crainte d'offenser le bon Dieu. Persuadez-vous bien que la vie sur la terre de ceux qui vivent actuellement dans le ciel a été aussi une vie de sollicitudes, de tentations, qui laissent toujours à une âme timorée l'inquiétante incertitude de savoir si elle a vaincu ou succombé. Ne croyez pas que la liberté à laquelle Dieu a appelé ses élus sur la terre soit une exemption d'épreuves, de dangers, de combats, et de cette mauvaise volonté que nous ressentons de la part du vieil homme qui est en nous. Cet état-là serait un état de paix, et ce n'est pas la paix que notre Sauveur est venu nous apporter sur la terre, mais la croix, qui pèse quelquefois beaucoup sur nous. Ne confondons pas le sentiment de sa pesanteur avec la volonté de la secouer et de nous

en défaire; encore que quelquefois nousployions un peu dessous, on se relève cependant, on ne la quitte pas, et quand Dieu nous appellera, il nous trouvera sous ce précieux fardeau. Oui mes chères Sœurs, et, je le répète parce que je le crois, votre salut s'opère ; confiance, courage, vous ne travaillez pas en vain.

J'étais tout aussi occupé de vous ce matin, quand les Sœurs sont venues chez la Mère, que de celles qui étaient sous mes yeux ; je me disais : Voilà la place de Mère M..., de Sœur E..., de Sœur D..., de Sœur F..., de Sœur L..., et de nos Sœurs de S... ; leurs cœurs sont ici, et le mien est bien aussi au milieu d'eux.

Veuillez, ma Mère, offrir tous mes hommages, tous mes vœux à M^{me} et à M. de P... Si je n'avais pas un aussi bon interprète que vous, je leur écrirais, directement, et je me satisferais beaucoup en leur témoignant toute ma sensibilité, et le retour sincère de ma part à leur bonne amitié ; aussi, j'aurais bien du plaisir à aller les voir au printemps ; mais notre situation ne permet pas de faire des projets de si loin.

Usez aussi, ma Mère, de vos belles paroles pour dire bien des choses pour moi à M. le Curé ; mes sentiments pour lui ne sont pas uniquement fondés sur ce que je partage votre reconnaissance pour tous les charitables soins que vous en recevez ; ils sont bien aussi l'effet de l'estime, de la considération qu'il m'a inspirées dans le peu de moments que j'ai eu le plaisir de le voir.

On croit assez généralement que les affaires de l'Eglise de France sont terminées, que le travail est

revenu de Rome, qu'il renferme les nominations, je partage cette opinion. Quand plaira-t-il aux ministres d'en venir à l'exécution ? Je l'ignore ; ce n'est pas sans crainte que j'attends la promulgation de cette opération ; les circonstances n'inspirent pas grande confiance. On dit que nous sommes bien partagés dans le choix de notre Archevêque. On nous devait, en effet, un dédommagement.

Ce que j'ai dit plus haut, ma Mère, faites-vous-en l'application ; vous êtes souffrante, vous êtes triste, vous êtes combattue, vous avez bien de la peine à ce que cette tendance à la tristesse ne perce pas un peu. Eh bien, quel mal y a-t-il dans tout cela ? Point encore ; ce sont, au contraire, des sujets de mérite, de grands moyens de salut et, je vous en réponds, de votre salut. Tâchez d'ajouter encore à tous les mérites de vos peines celui d'être, autant que vous le pourrez, charitable et patiente. Figurez-vous bien que cette patience et cette charité, vous l'exercerez envers Notre Seigneur Jésus-Christ, et que vous acquerrez par là de grands droits à ce qu'il l'exerce lui-même envers vous ; exercez-la d'abord envers vous-même ; supportez-vous pour l'amour de Dieu, qui vous aime véritablement, et qui vous rendra encore le bien que vous vous serez fait à vous-même. Notre pain quotidien ici-bas, ce sont les peines, les inquiétudes, les tristesses. Que le bon Dieu donne à votre âme un estomac spirituel qui puisse digérer cette excellente, mais forte nourriture ! C'est un vœu parmi tous ceux que je forme bien ardemment pour vous.

CXIV.

A la même.

Avec quelle bonté il lui recommande deux jeunes Sœurs.

Besançon, 1^{er} septembre.

J'espère, ma chère Mère, que vous trouverez bien de la ressource dans les deux Sœurs que l'on vous envoie; je les verrais partir avec bien du regret, si ce n'était pour aller se réunir à vous et vous aider à soutenir le poids de votre travail. J'ai cette confiance qu'elles soulageront votre sollicitude, ce dont je sens bien que vous avez besoin; elles sont très propres à entretenir l'édification que le pays a reçue de votre maison. Vous les connaissez, du moins plus particulièrement Sœur N.... Son dévouement, sa charité, ses soins pour tout ce dont elle est chargée, ne laissent rien à désirer. Il lui faut du travail; elle ne craint point d'être commandée; plus vous l'occuperez, et plus vous lui rendrez service. L'ennemi qu'elle a à redouter, c'est de ne pas voir beaucoup d'ouvrage devant elle, et de croire qu'elle n'a rien à faire. Ainsi, si l'ouvrage de la cuisine, où je pense que vous la remettrez, lui laisse encore quelque loisir, vous pourriez l'envoyer aider quelques moments aux salles. L'ouvrage lui est utile parce qu'il empêche son imagination de travailler; quand elle n'est pas occupée, ou elle s'ennuie, et c'est un grand danger que

l'ennui, ou elle rêve des projets d'amélioration, de changement, de système qu'elle croit être pour le mieux, des innovations qu'elle pense être utiles, car elle n'a que de bonnes intentions. Si son jugement était aussi juste, ce serait quelque chose de parfait. Je lui ai bien recommandé de faire les choses comme on le lui dira, comme elle les trouvera établies, de les faire tant bien qu'elle pourra, mais sans sortir de ce qui est d'usage, et de n'y rien changer de son chef. Cette Sœur N.... est réellement bonne; elle s'apitoie volontiers, et, par bonté, par charité même, elle pourrait faire des choses qui ne seraient pas dans toutes les règles de la discréption et de la prudence, sujet encore de votre surveillance. Elle avait autrefois une grande propension à s'apitoyer sur elle-même, et pleurait facilement quand on lui disait quelque chose; mais elle s'est déjà beaucoup corrigée de cette petite faiblesse. Vous connaissez aussi les petites vivacités auxquelles elle se laisse quelquefois aller, mais plus rarement maintenant. Au reste, il fait bon avoir à traiter avec des sujets qui joignent à ces petits défauts autant de bonnes qualités et de vertus que cette bonne Sœur. Elle est foncièrement humble, elle aime qu'on la reprenne, et ne se plaint jamais qu'on soit sévère dans les avis qu'on lui donne; elle aime à être dirigée, et le bon Dieu, je n'en doute pas, vous aidera dans votre conduite envers elle.

Sœur L... est une fille très paisible, d'une humeur égale, assez gaie dans les récréations; on lui trouvait autrefois un peu, je ne dis pas de paresse, mais de mollesse dans le travail; mais depuis longtemps je

n'entends plus que l'on s'en plainte ; je lui crois une vertu solide. Ce que je lui désirerais, ce serait un peu plus d'ouverture avec ses Supérieurs ; mais elle est un peu concentrée, non pour aimer à se cacher ou pour dissimuler, mais par gêne, par timidité, un peu par caractère. Je l'ai fort exhortée à s'ouvrir à vous, à vous rendre compte de son intérieur ; je crois que cela lui est nécessaire. L'air calme est froid du dehors n'est pas un indice certain du calme et du froid du dedans ; il est même bien fréquent que plus on se concentre, et plus le foyer est ardent, comme aussi plus on craint le mal, plus on est exposé à ce que la crainte, devenant trop vive, n'en ait l'effet, du moins pour troubler et inquiéter. Elle est rarement contente d'elle ; je crois qu'elle s'exagère souvent les choses et que souvent elle se calomnie ; elle est très mortifiée et dure à elle-même. Lui ordonner le cilice, c'est comme si on ordonnait à une autre un *Pater* et un *Ave*, ce qui prouve toujours de la bonne volonté. Vous lui rendrez grand service en lui facilitant de s'ouvrir à vous. Vous trouverez, je l'espère, bien des consolations à travailler sur des sujets pareils ; elle a aussi assez de pharmacie pour être une ressource au besoin. Il est à propos que vous connaissiez un peu le fort et le faible de vos Sœurs. Je suis bien aise que nous soyons dans le cas de voir ici M. V..., je lui parlerai un peu en détail de ses deux nouvelles ouailles.

J'espère, ma chère Mère, que vous serez dans le cas de nous mander que votre hôpital est bien monté et que tout y va bien.

Je reçois à ce moment votre lettre du 28. Soyez

bien sûre que mes filles aînées ne peuvent rien perdre de ma vive affection et de tous les sentiments que j'ai pour elles ; je serais bien ingrat s'il en était autrement ; je méconnaîtrais leur bonne amitié pour moi, et j'oublierais trop les sujets de consolations qu'elles m'ont procurés. Je ne dis pas ceci sans penser à vous en particulier ; je n'ai aucune frayeur, et jamais je n'en ai eu que vous vous préveniez pour ou contre vos nouvelles compagnes. Je ne pourrais avoir cette crainte sans injustice, car rien ne me la motive. La raison pour laquelle Mère C... n'est pas du voyage, c'est que nos deux voyageuses sont sujettes à être fort incommodées en voiture, le char-à-banc surtout les dérange encore davantage. Elles ont préféré tout bonnement un chariot ; elles se proposent de marcher beaucoup, elles iront à petites journées. Ce genre de voiture et de voyage aurait été pénible pour Mère C...., qu'elles ont craint aussi de gêner par leurs incommodités et ces fréquents pied-à-terre qu'elles sont obligées de faire. Je n'ai pas vu encore M. V...., qui est au séminaire ; mais il ne partira pas sans que j'aie eu le plaisir de causer quelques moments avec lui. Bonjour, ma chère Mère.

CXV.

A Sœur T.

Il l'exhorté à mettre la main à l'œuvre. — Il lui recommande une entière docilité.

Besançon, 27 mai 1817.

C'est un peu faute de loisir, ma chère Sœur, que je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre; et puis vous n'êtes pas dépourvue de guides, puisque vous avez un Directeur et une Mère, qui méritent bien votre confiance; et puis encore vous êtes bien pourvues de connaissance des devoirs et des vertus de la vie religieuse. Vous êtes professe après un long noviciat, après avoir passé nombre de vos premières années dans une maison religieuse; vous êtes, par conséquent, bien dans le cas de vous soutenir un peu, de réfléchir, de vous exhorter vous-même et de n'avoir pas besoin dans toute circonstance de secours étrangers. Vous connaissez vos défauts et tout ce qui s'oppose en vous à votre avancement dans la perfection de votre état, vous connaissez pareillement ce que vous avez à faire pour les combattre; vous pouvez vous fournir à vous-même bien des motifs de retenir votre imagination et de réformer votre caractère; vous recevez bien des grâces de Dieu et vous devez y avoir une bien grande confiance d'après tout ce qu'elles ont déjà produit en vous. Eh bien! usez de tout cela, allez par vous même, vous aidant, vous

encourageant par la pensée des conquêtes que Dieu vous a déjà permis de faire sur vous-même ; vous dévouant aux peines, aux mortifications par lesquelles seules vous en ferez de nouvelles ; sachant vous relever vous-même quand vous avez reconnu que vous vous êtes trop laissé aller à votre naturel ; soignant bien vos oraisons, dans lesquelles vous trouverez plus de soutien, plus d'efficacité que dans les avis mêmes de vos Supérieurs ; ceux-là vous viennent immédiatement de Dieu et sont toujours accompagnés de l'onction de sa grâce. Ouvrez toujours votre cœur à votre Supérieure ; parlez-lui avec la simplicité et la candeur d'un enfant ; écoutez-la avec docilité et faites aveuglément ce qu'elle vous conseillera ; tant que vous pourrez, tenez-vous-en là. Selon ma manière de juger, je tiens, parmi les Religieuses, pour la plus parfaite celle qui fait le moins parler d'elle, qui occupe le moins, et le moins de monde d'elle ; et c'est par là que vous pouvez juger vous-même de vos progrès. Vous avez consulté votre Mère sur le nombre de vos communions, tenez-vous-en à ce qu'elle vous dira de faire ; ne cherchez pas autre chose, ni, comme vous a dit mère F..., cinq pieds à un mouton. Allez simplement, avec docilité, soumission, obéissance, où vous conduit votre Supérieure. Ainsi, en procédant avec simplicité, on marche toujours avec confiance, et l'on va bien.

Vous trouvez que vous ne profitez guère de vos communions. Que faire dans ce cas ? Vaut-il mieux les supprimer et vivre un peu plus à son aise, ou bien les continuer en faisant plus d'efforts, en usant de plus de vigilance, en se mortifiant plus intérieure-

ment ? car il n'y a qu'un de ces deux partis-là à prendre. Certainement, vous ne devez pas être embarrassée du choix à faire entre les deux. Eh bien, ma chère Sœur, faites-le et suivez-le avec résolution et courage. Continuez toutefois à m'écrire de temps en temps ; vous savez combien je m'intéresse à vous, et mandez-moi que vous faites des progrès, que vous gagnez toujours quelque chose sur vous-mêmes, et que vous vous rendez digne d'une fréquente communion.

Bien des choses à votre Mère ; je prends bien de la part à toutes ses fatigues ; j'espère qu'elle sera assez généreuse pour m'en donner une aussi à tous ses mérites. Bien des choses également à votre chère Sœur L..., à Sœur P..., à Sœur L..., à qui il tarde bien, j'en suis sûr, de prendre part à la besogne ; mais il ne faut pas en hâter indiscrètement le moment. Adieu, ma chère Sœur, vous connaissez bien tous mes sentiments pour vous.

CXVI.

A la même.

Il l'exhorte à se renouveler dans l'esprit religieux.

Besançon, 17 septembre 1818.

J'aimerais bien aussi, ma chère Sœur, avoir avec vous, à cette époque de la rénovation de vos vœux, un entretien comme je l'aurai avec vos Sœurs de Besançon ; mais, j'écoute plus dans ce désir des motifs de satisfaction que de besoins réels pour vous. Que pourrais-je vous dire que vous ne sachiez, qu'on ne vous ait déjà dit et que vous ne vous soyez dit à vous-même ? Vous oublier vous-même, et vous souvenir sans cesse de Celui pour qui vous travaillez, chercher son amour et vous mortifier du côté de celui des créatures, être jalouse de lui plaire et renoncer à toutes les petites prédictions de la part de ses créatures, remettre à jouir quand Dieu nous appellera pour entrer dans sa joie, et se borner ici-bas au bonheur de faire sa volonté, d'acquérir quelques mérites : voilà ce que vous avez à faire. Dans cet exercice vous trouverez ce centuple que Dieu a promis dans ce monde à ceux qui renonceraient à tout pour le suivre. Renouvelez-vous ainsi dans l'esprit religieux au jour où vous ferez la rénovation des vœux.

C'est peut-être bien, comme vous le remarquez vous-même, en vue de vous, pour votre avantage,

que Dieu a permis que Sœur D... vous fût envoyée; il a voulu, dans sa grande bonté, vous montrer dans cette Sœur ce qu'est le renoncement religieux, et les douceurs, la paix qu'il répand sur des âmes prêtes à paraître devant lui, quand elles l'ont servi dans la sincérité, la simplicité, l'intégrité de leur cœur. Dieu a voulu qu'auprès du lit de cette édifiante malade vous fissiez quelques réflexions sur les recherches des petites amitiés humaines. Vous les ferez, ma chère Sœur, ces réflexions, et vous ne les ferez, pas en vain, les grâces de Dieu n'auront pas été inutiles pour vous; vous en profiterez, vous croîtrez dans l'esprit religieux, dans les mérites; Dieu vous bénira, et les vœux que vous lui renouvellerez vous obtiendront de nouvelles grâces de sa part.

Puisse la bénédiction que je vous donne d'ici les rendre encore plus abondantes!

Bonjour, ma très chère Sœur.

CXVII.

A la même.

Utilité des séparations. — Zèle pour sa perfection.

Il est donc vrai, ma chère Sœur, que je ne vous ai pas écrit une fois depuis que nous nous sommes quittés. Je ne le savais pas, d'autant moins que je pense souvent à vous, et surtout dans ces moments de changements. J'ai bien pensé qu'ils vous seraient un peu pénibles, mais aussi avantageux. Les change-

ments nous font pratiquer le renoncement; ils nous avertissent que nous ne devons nous attacher à rien, et nous font être vraiment religieux. Vous avez pris dans ce sens-là votre séparation de Mère R... Je suis bien content de vous, et le bon Dieu vous récompensera en vous faisant trouver dans votre nouvelle Mère tous les secours qui vous sont nécessaires pour perfectionner en vous les vertus de votre saint état.

Déjà c'est une faveur de Dieu de vous avoir rendu plus facile la pratique de quelques-unes; cela m'a fait bien plaisir à apprendre, et je m'unis à vous pour en remercier l'Auteur de tout don parfait.

J'espère toujours vous voir bientôt; mais mon voyage est, comme toutes choses, entre les mains de Dieu; nous proposons, mais c'est lui qui dispose. Si donc je pars, vous serez, à S....., les premières de mes filles que je visiterai et les premiers objets de ma joie, et je m'attends à ce qu'elle sera bien pure et bien vive. Dites bien des choses pour moi à bonne Mère G....., que Dieu tout bon vous a envoyée; elle n'a certainement pas brigué la supériorité de S....., je vous en réponds; elle n'est là que parce que le bon Dieu l'y a voulue. C'est Dieu qui l'a placée là, qui l'y a envoyée; en même temps que cela est bien rassurant, consolant pour elle, cela forme pour vous un grand titre à votre confiance et un grand motif d'obéissance, parce que vous êtes bien convaincu que la soumission que vous lui rendez est un hommage que vous offrez à Dieu. Il me tarde de la voir, cette chère et bonne Mère, qui m'a bien édifié par sa résignation et l'imitation qu'elle a faite de la Sainte Vierge en disant, comme elle, par sa conduite dans

cette circonstance : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté.* Bien des choses à mes chères petites filles, que j'aime comme un grand papa. Que le bon Dieu nous accorde cette douce joie de nous revoir encore un moment ! Vous connaissez, ma chère Sœur, tout l'intérêt que je vous porte.

CXVIII.

A Mère C.

Tous nos maux viennent de l'amour-propre.

Besançon, 31 mai 1818.

Vous jugez très bien de vous et de votre situation, ma chère Sœur, quand vous dites que vos peines viennent de vous, que c'est vous qui vous les faites, parce que vous écoutez je ne sais quels petits sentiments d'amour-propre, de jalouse, de prétentions, qui vous inquiètent, vous tourmentent et troublent, on ne sait comment, le calme et la paix de votre âme. Ah ! si vous saviez aller tout droit votre petit chemin, tâchant de plaire à Dieu selon la mesure des grâces qu'il vous en fait, ne cherchant point de perfection au delà de cette mesure, sans faire de comparaison avec d'autres, sans chercher autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de vous donner, vous appliquant à la pratique de la simplicité, de la docilité, vous soumettant à une vie humble, cachée en Dieu, exerçant

la charité, particulièrement envers vos Supérieurs et vos Sœurs, en leur procurant les contentements, les douceurs, les consolations que l'égalité de votre humeur, votre conduite humble, simple, facile, leur donneraient, pensant qu'étant un sujet de joie, de satisfaction pour eux, soulageant le poids de leur sollicitude, c'est Dieu même que vous remplissez de contentement, et que ce sera lui qui vous rendra tout, et qu'il vous passera beaucoup de choses pour les services que vous aurez ainsi rendus à ceux qui le représentent près de vous, et les agréments que vous aurez procurés pour l'amour de lui aux personnes qu'il vous a associées. Faites quelques réflexions sur cela, ma chère Sœur, et j'espère que vous les ferez utilement. Au surplus, je m'en rapporte à ce que Mère S... aura répondu à votre lettre; elle m'a fait part de ce qu'elle se proposait de vous écrire; je n'ajoute donc à ma lettre que ce petit mot, et puis encore, ma chère Sœur, les assurances de ma sincère amitié et de tout l'intérêt que je prends à vous.

CXIX.

A la même.

Ne pas écouter l'imagination. — Obéir à ses Supérieurs.

Besançon, 23 novembre 1818.

La fin de votre lettre, ma chère Sœur, me console et me rassure; je pourrais dire en un sens que toute votre lettre doit produire cet effet, car le tableau de toutes vos peines, de toutes vos rêveries, de toutes vos souffrances, que vous tracez dans le commencement de votre lettre, me donne l'espérance aussi que, connaissant toutes les extravagances de votre imagination, vous devez être bien revenue de toutes ses malheureuses inspirations, qu'en ayant tant souffert sans aucun profit, vous ne l'écoutererez plus et vous irez tranquillement à Dieu par la voie de la docilité, de l'obéissance, comme vous m'y paraissiez bien disposée dans ce que vous me dites de votre retraite à la fin de la lettre. Vous êtes une preuve qu'il ne peut point y avoir de bonheur dans ce monde; car si quelqu'un était dans la position d'être heureux, il me semble que ce serait bien vous, et vous n'auriez pour cela qu'à jouir de ce qui est, à mon avis, un bien grand avantage : se laisser conduire, mépriser tout ce qui vient dans votre esprit de lui-même, et n'estimer que ce qui y vient par le dire et les conseils de ceux qui vous parlent par la grâce et de la part de Dieu. Tenez bien aux bonnes dispositions et aux résolutions

de votre retraite; ne vous examinez pas trop vous-même, ne vous jugez pas, laissez-vous juger. Ne vous occupez pas des autres, ne vous comparez point à eux; ne cherchez autre chose pour vous que ce que le bon Dieu vous dit de faire par l'organe de vos Supérieurs, et vous irez bien. Dieu ne conduit pas tous les hommes de la même manière: n'ambitionnez pas d'être conduite comme les autres; rien ne vous convient mieux que ce que le bon Dieu a choisi pour vous. Ecoutez sa voix, non pas tant au dedans de vous, vous seriez exposée à prendre la voix de l'imagination pour la voix de Dieu, et vous vous égareriez; mais écoutez-la dans la bouche de ceux qui vous parlent en son nom; faites ce qu'ils vous disent, tenez-vous-en là, et, je vous le répète, vous irez bien, vous irez loin dans la vertu sans vous en douter, car on ne va bien dans les voies de Dieu que comme cela... Rappelez-vous ce que Notre Seigneur dit à saint Pierre lorsqu'il s'informait de la conduite qu'il voulait tenir à l'égard de saint Jean : *Qu'est-ce que cela vous fait? Suivez-moi, c'est tout ce que vous aurez à faire....* Suivez Dieu ainsi, ma chère Sœur, et vous gagnerez la paix dans ce monde et vous vous l'assurerez pour l'autre. Puissiez-vous me mander dans quelque temps que vous vous soutenez dans vos résolutions! Ce sera le moyen de satisfaire l'intérêt sincère que je prends à vous.

CXX.

A la même.

Agir dans la vue de plaire à Dieu.

Besançon, 19 juin 1817.

Vous êtes bien charitable, ma chère Sœur, de ne m'en vouloir pas de n'avoir pas encore répondu à votre première lettre ; vous avez bien pensé que ce n'était pas indifférence de ma part, et vous avez bien eu raison. Je savais de vos nouvelles, elles me consolaient ; je ne peux que vous dire : Ma chère Sœur, continuez à marcher avec simplicité, confiance en Dieu, renoncement à vous-même. Oh ! combien de sollicitudes, de peines, d'ennuis on s'évite quand on cherche Dieu et uniquement lui dans tout ce que l'on fait ! On se trouve toujours, on ne manque jamais le but que l'on se propose ; il est vrai que Dieu ne nous fait pas toujours sentir que nous l'avons trouvé et qu'il est satisfait de nous ; il cache souvent aux plus parfaits le contentement qu'il a d'eux et l'amour qu'il leur porte ; mais alors la confiance en ce bon Père nous tient lieu de ce qu'il ne nous découvre pas ; on compte sur son cœur paternel, sur sa miséricorde, on s'en rapporte à ce qu'un directeur sage et éclairé nous dit ; on se surveille sans se tourmenter. Il est bien nécessaire que Dieu nous laisse apercevoir le mauvais fond qui est en nous, afin de nous tenir dans l'humilité, dans la défiance de nous-mêmes, afin que nous rendions

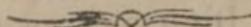
mieux gloire de tout le mal que nous ne faisons pas et du peu de bien que sa grâce produit en nous.

Vous faites bien de vous aider du secours des livres, et après l'Imitation, celui que vous avez choisi, l'Ame religieuse, peut vous être très utile; ajoutez encore les lectures que vous ferez dans votre propre cœur, où le bon Dieu vous parle lui-même et vous dit ce qui vous convient tout particulièrement.

Soyez tranquille sur vos examens; ils étaient bien suffisants ici; si vous les faites de même, n'ayez pas d'inquiétude; soyez persuadée que je n'aurai pas manqué de dire à M. le C... tout le mal que je sais de vous; je tâcherai cependant de n'être que médisant.

Croyez bien, ma chère Sœur, que vous m'êtes trop chère pour que je vous oublie dans mes prières; je compte bien aussi sur les vôtres.

Recevez l'assurance de mes bien dévoués sentiments.



CXXI.

A Mère F.

Il l'exhorte au calme de l'âme et à la soumission à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner.

Nîmes, 15 novembre 1825.

Ma bonne et très chère Mère, vous faites un mauvais rêve qui vous tourmente et vous fatigue horriblement. Vous qui savez si bien scruter les autres, les deviner, analyser toutes leurs pensées, comment vous égarez-vous ainsi ? Vous serez nommée ou non Supérieure. Qu'avez-vous à faire de vous en occuper ? C'est le bon Dieu qui fera cela ; cela ne vous regarde pas. Vous redoutez cette nomination : est-ce que vous redoutez de faire ce que le bon Dieu voudra ? Vous ne croyez pas pouvoir faire le bien de la Congrégation ; ne prenez pas le change ; ne vous occupez pas de savoir si vous pourrez faire le bien, et ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas. Ce n'est pas vous qui opérerez le bien ; Dieu ne vous appelle pas à cela. C'est lui, lui seul qui fait le bien. Il vous appelle à faire sa volonté ; voilà tout ce que vous avez à faire, et puis encore à peiner, à souffrir, à porter votre croix à sa suite ; à vous regarder comme bienheureuse, à le remercier de tout votre cœur s'il daigne vous employer à lui faire éviter une seule offense, si légère soit-elle. Nous ne sommes appelés, ma chère Sœur, qu'à nous présenter pour faire le bien et empêcher le mal, mais

non pour opérer effectivement l'un et empêcher l'autre. C'est là la part que Dieu s'est réservée dans l'œuvre à laquelle il nous emploie. Hélas! ma bonne chère Sœur, si je n'avais d'autres motifs de rester à mon poste que la vue du bien que j'y fais, il y a long-temps que je l'aurais quitté. N'oublions pas que Dieu nous appelle au travail et non au succès. Et de quoi avez-vous à vous plaindre? N'avez-vous pas assez de travaux à faire, de peines à supporter, de sacrifices à offrir, de contrariétés à éprouver, de gémissements à éléver vers Dieu? Que vous faut-il donc? Qu'irez-vous dire à l'archevêque? « Mon Père, j'ai bien des peines à supporter, mais elles ne sont pas à mon gré: des croix qui seraient de mon choix me sanctifieraient mieux que celles que Dieu m'envoie sans ma participation. Cédez à ce que je vous demande, et par les raisons que je vous expose, envoyez-moi ailleurs; alors je pourrai croire que c'est un acte d'obéissance que je rends à Dieu en y allant, et je serai contente, parce qu'en vertu de cette obéissance, Dieu me délivrera de mon imagination, de mon caractère; il ne me montrera plus rien qui me déplaise; je ne verrai plus que des choses douces, consolantes; je serai bien plus ressemblante à Jésus et à Marie. » Réveillez-vous donc, ma bien bonne chère Mère F...; vous faites un mauvais rêve bien pénible. Déchargez-vous de tout sur la conduite de Dieu; ne soyez pas, à vous-même, votre propre providence. Mais plutôt-il à Dieu de faire de vous la balayure de la Congrégation, comme il avait fait de saint Paul, ainsi qu'il le disait: « Je suis la balayure du monde; » dites avec lui à Dieu, et je serai toujours avec vous, non pour

vous précéder et vous dire : Faites de moi ceci ou cela, mais faites de moi tout ce qu'il vous plaira; n'écoutez pas mes rêves; ce n'est pas moi qui parle alors ; je suis votre fidèle servante, élevée au rang de fille et d'épouse. J'irai où vous voudrez, je ferai ce que vous voudrez, je supporterai ce que vous voudrez, je n'aurai plus de volonté ni de désir. C'est vous qui voudrez, qui désirerez, qui ordonnerez de tout; je ne préviendrai jamais vos volontés. Et ainsi vous aurez la paix de l'âme, ma bonne Mère, que je vous souhaite avec toute l'ardeur de l'intérêt que je prends à vous, et de la sincère amitié que j'ai pour vous.

Je ne vous parle pas du surplus de votre lettre, je n'ai pas trop le loisir de le faire. Je prie Dieu que tout soit pour sa gloire. Puissé-je vous savoir plus tranquille! Si Dieu vous en fait la grâce, ne me le laissez pas ignorer.

CXXII.

A la même.

Souvenirs agréables. — Il l'engage à écrire souvent.

Nîmes, 20 septembre 1826.

J'ai lu avec bien du plaisir votre aimable lettre du 13. On ne peut rien me dire de plus agréable que de m'assurer que je ne suis pas oublié dans votre bien chère Congrégation. Votre maison a été ma ressource dans le temps de ma nullité, pour me remettre un peu dans l'exercice du ministère; elle en est encore une

pour moi aujourd'hui, par les souvenirs de toutes les satisfactions et de tous les sujets d'édification que j'y ai reçus. Lorsque l'ennui, la tristesse, quelques grigneries, le taquin, si vous voulez, s'emparent de moi, c'est chez vous que je cours, et, soit dans votre chambre et celle de Mère C..., à la petite chapelle de la Charité, où je me plaisais tant à faire quelques bavardons, mettez encore la Grange, où j'ai passé des jours si satisfaisants ; c'est dans ces lieux, où la tristesse et l'ennui ne peuvent pas me suivre, que je vais trouver un excellent refuge et des forces aussi pour aller en avant. Dieu me préparait d'avance cette aimable ressource ; ce que je vous dis là est tout vrai. Vous voyez que je fais mieux que ne pas vous oublier ; vous devez en conclure combien me sont agréables les témoignages de souvenir et d'amitié que vous me donnez au nom de la communauté ; chargez-vous d'en offrir à toutes nos chères Sœurs mes bien sincères remerciements. Je vous écris bien brièvement et en courant, car le jubilé me donne un grand surcroît d'occupation ; il est ouvert dans quatre villes de mon diocèse ; de là il me vient des consultations à l'infini et bien des consolations. De vieux pécheurs de quarante et cinquante ans reviennent à Dieu. Je voudrais que vous pussiez voir nos processions de Nîmes ; il y a bien 15 à 16,000 âmes ; il faut une heure et demie pour défiler : et je vous assure que vous prendriez toutes nos femmes, tous nos hommes pour des novices Capucins ou des novices Hospitalières, par le maintien grave, dévot, recueilli de chacun. Ah ! si nous avions assez de prêtres, quelle victoire nous remporterieons sur le diable !

Je finis et à cause de vous et à cause de moi. Vous voilà peut-être déjà en retraite. Je veux cependant, avant de finir, vous proposer une résolution à prendre : c'est d'ôter de votre tête, mais sans y laisser un brin de racine, cette opinion, qui vous tient toujours : que vos lettres, comme vos entretiens, me fatiguent. Eh bien ! n'est-ce pas sous le voile de cette soi-disante discréption que se trouve un tantinet d'amour-propre qui ne supporte pas, parce qu'il en serait humilié, la pensée qu'il fatigue. Eh bien donc, par humilité, fatiguez-moi, ma bonne chère Mère....., et soyez bien convaincue que tel que j'étais avant que cette belle idée vous eût gagnée, tel je suis et serai.

Je vois avec plaisir l'obligeante manière de M^{gr} l'archevêque avec vous, cela ne me surprend pas au surplus, car M. de Villefrancon aimait beaucoup votre maman, et l'archevêque lui en a souvent entendu parler.

Bernard a fait votre provision d'huile ; je l'ai goûtée, et elle m'a paru fort bonne. Elle est de bonne qualité et à bon prix, cette année ; mais elle sort de dessous le pressoir, et elle a quelque chose à gagner du côté du réclaircissement ; ce sera l'affaire de peu de jours, et elle pourra vous arriver vers le milieu de janvier.

CXXIII.

A la même.

Il se réjouit de la bonne tenue de la communauté. — Il annonce un voyage à Besançon.

Nîmes, 15 juin 1827.

Croiriez-vous, ma bonne chère Mère F..., que ce serait pour mon plaisir que je passerais l'été sous notre brûlant soleil du Languedoc, au lieu de m'en aller respirer l'air plus frais du pays, et passer quelque temps au milieu de ma famille spirituelle et temporelle? Ce n'est pas que je croie que je puisse être utile à la première; vous êtes toutes perchées si haut qu'il faudra que je lève bien la tête pour vous apercevoir. La ferveur est à l'ordre du jour dans votre chère maison; bien que cela soit tiré du journal de l'hôpital, je ne veux croire que ce soit là une nouvelle de gazette, qui demande confirmation; d'ailleurs, j'en juge parce que je vous vois donner à toute votre communauté l'exemple de la perfection, en vous perfectionnant vous-même, et en voici la preuve; veillez sur votre amour-propre, pour entendre cette preuve: Autrefois (veillez sur vous, crainte que le démon de l'orgueil ne vous étouffe), autrefois, vous écriviez sur des petits bouts de papier que nous nommons, en Franche-Comté, billequins, et voilà que maintenant c'est sur une jolie feuille de papier, bien blanche, qui n'avait encore servi à aucun usage; l'encre que

vous employez est d'un beau noir, et votre écriture bien soignée et bien lisible. Est-ce là de la perfection ? Je parierais bien encore qu'au goûter de vos enfants, à la procession de la Fête-Dieu, vous allez ajouter aux trois ou quatre petites raves un égal nombre de cerises, et vos louanges vont faire retentir toutes les salles de la Charité. Vous voilà donc en bon train ; mais prenez garde que l'économie ne vienne interrompre votre marche et vos progrès dans le bien. Aussi, pour ne pas lui donner l'éveil, n'allez pas trop loin en générosité. Plaisanterie à part, je sais que votre maison va bien, fort bien ; je serai enchanté d'aller m'éduquer auprès de vous toutes et de me faire un motif de vos exemples pour me perfectionner aussi.

J'ai bien de l'ouvrage sur le métier, et de l'ouvrage très-important au bien de mon diocèse. Je voudrais cependant le voir en bon train d'exécution pour le quitter, et ne pas porter avec moi trop de sollicitudes, qui m'empêcheraient de jouir du plaisir de me retrouver auprès de mes anciens et toujours bien chers amis. Comme je ne peux cependant pas faire ce voyage tous les dix mois, je mets un peu en délibération s'il ne vaudrait pas mieux reculer pour mieux sauter. Ce ne serait guère qu'au commencement d'août que je pourrais partir, et ma retraite pastorale doit commencer le 3 octobre et m'obliger à être ici quelques jours avant : mon séjour à Besançon serait donc bien court, ayant aussi le projet de passer quelques moments à la campagne. Enfin, je tâcherai bien de tout arranger de manière à ne pas me mettre en pénitence.

C'est donc vous qui, avec M. le Maire, êtes les administrateurs de l'hôpital ; je suis convaincu qu'il n'en

souffre pas; cependant c'est trop de besogne. Demandons bien à Dieu qu'il vous donne bientôt de bons aides. Quel dommage! cette maison allait si bien! Il me tarde vraiment d'un peu causer avec vous, et de me renouveler dans la connaissance de tout ce qui vous intéresse.

Je sais que vous avez votre nièce S... avec vous; il y a un mois qu'elle me disait qu'il y en avait six que je ne lui avais écrit, et maintenant elle dit qu'il y en a neuf; sa montre va bien vite. Je lui ai écrit dernièrement, mais je pense que ma lettre lui aura été renvoyée de Salins. Je devrais aussi bien des lettres à ma bonne journaliste, mais il faut de l'indulgence avec un vieillard qui a plus d'occupations que sa tête n'en comporte.

Bien des amitiés à Mère C...., Sœur B... et à toute la bonne compagnie de l'hôpital. Je sais que vous avez fait de bonnes recrues; il me tarde de faire connaissance avec elles.

Bonjour, ma bien bonne Mère, c'est bien sincèrement et du fond du cœur que je vous suis attaché.

CXXIV.

A la même.

Il la console et l'encourage à l'occasion d'une grande affliction.

Nîmes, 30 mai 1825.

Croyez-vous, ma bonne Mère F..., qu'au milieu de toutes vos peines, vos ennuis, des contradictions que vous éprouvez, je vous plaigne beaucoup? Non, ma très chère Sœur. Celle-là serait à plaindre qui vivrait pour elle-même, qui rechercherait les douceurs et les jouissances de la vie présente; mais vous, qui ne voulez certainement que les biens de Dieu, l'accomplissement de sa volonté ici-bas et la possession de lui-même après cette vie; vous, qui ne faites rien de ce qui plairait à la nature et à qui Dieu donne la grâce de ne rien refuser à faire ce qu'il vous commande, n'avez-vous pas un excellent partage sur la terre? Et si vous y réfléchissez bien, n'avez-vous pas en cela les titres les plus faits pour inspirer confiance dans la miséricorde de Dieu et pour espérer de lui votre prédestination? Vous voudriez encore que le bon Dieu vous révélât qu'il est content de vous, que vous êtes dans sa grâce, et que dans quelque temps vous serez en paradis? En cela vous désirez trop; car, si cela était, ne seriez-vous déjà pas dans le paradis? Pourriez-vous être encore sensible à quelques peines? Seriez-vous dans un état où vous pourriez mériter? Quand le bon larron entendit ces paroles de la bouche de Jésus-

Christ : Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis, je pense que son supplice fut fini, et qu'il n'était plus guère sensible aux souffrances. Renoncez, ma Mère, à cette joie; il n'entre pas dans les vues de Dieu de nous la donner ici-bas. Consentez à cette privation; renouvez à Dieu votre dévouement à son service; abandonnez-vous entièrement à lui, à tout ce qui lui plaira, et quoi que vous éprouviez, quels que soient les ennus que vous ressentiez, quels que soient vos découragements, vos tristesses, vos craintes, écriez-vous toujours au dedans de vous-même : Vive Dieu quand même!... ; et puis allez votre train.

Je vous ai assez fréquentée pour vous connaître; je ne vous vois, je n'entends pas une parole de vous, je ne lis pas une ligne de vos lettres, que je ne lise tout ce qui est écrit dans votre imagination, que je n'envoie la cause, les progrès, que je n'en devine les conséquences. Je crois aussi bien connaître les sentiments de votre cœur, les combats, les disputes qui s'y passent, enfin le fort et le faible qui est chez vous. Eh bien! ma bonne Mère, croyez bien que je ne voudrais pas vous tromper et que si je vous voyais dans un état qui me fit craindre pour votre salut, certes, je vous aime trop pour vous y laisser; je vous le dirais, et sans ménagement, s'il le fallait. Eh bien! ma chère Mère F..., je vous le dis en vérité, comme je le pense: ayez confiance, servez Dieu dans ce sentiment-là, et je répondrais bien de votre âme sur la mienne.

Je ne vous ferai qu'une observation: vous voulez ce que Dieu veut, cela est bien; mais ce n'est pas encore assez pour quelqu'un à qui Dieu fait autant de grâces qu'à vous. Je voudrais que vous vous atta-

chassiez encore à aimer ce que Dieu veut, à vous complaire dans la part que vous avez à l'exécution de cette sainte volonté. Je vois que tout ce que vous éprouvez de peines, soit intérieures, soit du dehors, vous détache des créatures et vous rend leurs procédés indifférents. Jusqu'à un certain point, cela est bien; c'est même un des effets que Dieu entend produire en nous par les tribulations qu'il nous envoie. Mais il faut prendre garde que ce bon effet ne ressemble trop à un peu de dépit; de goût naturel, de découragement un peu humain, et qu'on ne se détache des choses que parce qu'elles ne nous donnent aucun contentement, et que l'indifférence ne devienne pas misanthropie, ennui, ennemie de la charité. Je voudrais vous voir goûter, non les félicités de ce monde, mais bien les consolations, les forces, l'encouragement que l'on trouve en acquiesçant volontairement, joyeusement à tout ce que Dieu dispose à notre égard, et en accomplissant le vœu d'obéissance qu'on lui a fait. Vous obtiendrez l'accroissement de ces sentiments dans vos oraisons et dans de fréquents entretiens avec Dieu, qui ne vous distrairont pas de vos occupations, au contraire, qui rafraîchiront votre âme et lui donneront une nouvelle vigueur. Je ne prétends pas exclure tout désir que les choses aillent bien, tout empressement, soins, sollicitudes pour que cela soit, mais un peu de modération dans ce désir, et le plus de perfection que vous pourrez donner à ces motifs. Courage, ma bonne Mère, vous êtes en bon train; le bon Dieu vous accorde des grâces bien particulières, qui ne vous permettent pas de douter qu'il ne vous aime. Avancez-vous, mais avec confiance, sans trou-

ble, sans inquiétude, avec tout amour et crainte filiale, vers la perfection à laquelle le bon Dieu vous appelle; tenez-moi au courant de ce qui vous regarde, trop heureux si je peux vous être de quelque utilité. Rien ne diminuera mon tendre attachement à mes premières et bien aimées filles, et, dans les premières, vous êtes une de mes aînées.

Bien des amitiés aux Sœurs M..., P..., R.... Je vous renvoie votre lettre que Mère C... m'avait envoyée. Je croirais bien que mieux il aurait valu écrire tout en arrivant, par la raison qu'une politesse ne nuit jamais. Je conçois vos raisons, en me reprochant à moi-même de n'y avoir pas pensé non plus.

CXXV.

A la même.

Lettre de consolations.

Nîmes, 18 juillet 1825.

Ma bonne Mère F..., après avoir donné tous mes regrets et mes premières pensées à votre excellent frère, c'est vers vous que je me tourne, c'est vous que je vois profondément, mais bien religieusement affligée. Je le suis moi-même et bien sincèrement avec vous; et ce qui me coûte beaucoup, c'est de ne pouvoir que vous l'écrire. Hélas! autrefois je serais allé prolonger avec vous un petit entretien de doléances, et qui aurait été bien véritablement de condoléance. J'y aurais beau-

coup gagné; je me serais beaucoup aidé, par votre exemple, au sacrifice que je crois, hélas! trop prochain, que le bon Dieu demande de moi, que je fais et défais tous les jours, la perte de ma pauvre sœur. Comment ne sommes-nous pas désabusés de tous les contentements du temps, de tout attachement aux jouissances d'ici-bas, qui sont si fragiles et nous sont sitôt ravies? Il semblerait que quand nous rencontrons sur cette terre des personnes qui nous intéressent, qui nous attachent à elles, que nous devrions suspendre de nous livrer à l'agrément de vivre avec elles jusqu'à ce que nous puissions être réunis sans crainte de séparation; et, au lieu de se dire, quand on rencontre : Je suis bien aise de vous voir, se dire : Je serais bien aise de vous voir quand Dieu nous aura réunis un jour. Je sens cependant que j'exagère; que voulez-vous? Quand on se sent ainsi dépouillé de ce qui nous était cher, l'âme s'attriste et se monte. Sans aller jusqu'à différer le sentiment d'une juste affliction, livrons-nous-y dans les bornes de la foi. Nous aimerons dans l'éternité ceux que Dieu a permis et même voulu que nous aimions sur la terre. Aimons-nous sur la terre, ainsi que nous l'enseigne saint Paul, comme des hommes d'espérance, ce que nous sommes, et qui comptent qu'après une séparation momentanée, ils seront réunis pour toujours; et malgré cette séparation, il est encore des moments où l'on se rencontre, c'est auprès de Dieu, dans la prière. J'ai dit la messe pour votre cher frère, et je vous assure que pendant ce temps, j'étais avec lui. Je suis bien souvent aussi avec votre respectable belle-sœur et ses enfants; je ne leur écris pas, mais je vous charge bien expressément, ma bonne

Mère, de leur faire savoir toute la part que je prends à leur affliction.

Le bon Dieu vous en envoie de tout genre, ma chère Mère; il vous juge donc forte, car il proportionne toujours le fardeau qu'il nous impose à nos forces; et la preuve en est que vous vous en tirez bien. J'ai été bien content, je vous le répète, du calme et de la confiance avec laquelle vous avez supporté les épreuves d'Arbois. Jamais vous n'êtes mieux allée, ma bonne Mère, que depuis que nous sommes séparés; ce n'est pas que j'attribue ce bien à notre séparation; je n'ai pas encore acquis une si pauvre et si humble idée de moi; je peux même dire qu'avant de nous quitter, je remarquais déjà en vous un accroissement de force, bien plus d'esprit intérieur, moins de préoccupation des choses du dehors; et j'ai vu, l'année dernière, par bien des témoignages, de grands progrès sur cela. J'en viens de voir, cette année, les effets. Ils me sont trop consolants pour que je n'en remercie pas Dieu avec vous. Je partage avec vous tout ce qui vous arrive, et je suis solidaire pour l'action de grâces comme pour la jouissance du bienfait.

Voilà bien longtemps que je n'entends plus parler de vous; cependant je voudrais bien savoir où vous en êtes dans le rétablissement de votre hôpital, dans vos rapports avec l'administration, avec les habitants; pour ceux avec nos chères Sœurs, je ne doute pas qu'ils ne soient satisfaisants, je connais leur dévouement au service de Dieu et toute l'influence que votre exemple a bien sûrement sur elles. Dites-leur de ma part les choses les plus affectueuses; mais votre

santé et la leur, comment se trouvent-elles de vos grandes occupations et sollicitudes? Je suis bien sevré de nouvelles, l'absence de Sœur B... m'en prive. Il y a déjà quelque temps que S... ne m'a écrit; il est vrai que c'est moi qui suis en retard avec elle. Je dois aussi une lettre à M..., à qui il y a un siècle que je n'ai écrit. Je suis dans les bâtiments; je n'entends parler que de pierres et de mortier; j'aurai fait, avant la fin de l'année, pour 70,000 fr. de bâtiments, tant à Nîmes qu'à Beaucaire; je ne croyais jamais devenir un petit Bardenet. Le bon Dieu sait faire de nous tout ce qu'il veut: dès que j'aurais mis en vacances mes séminaires, j'aurai quelques moments à ma disposition; j'en profiterai pour renouveler connaissance avec nos Sœurs. Donnez-leur, en attendant, de mes nouvelles quand vous leur écrirez, et ne vous avisez pas de douter jamais de mon bien sincère attachement.

Je n'ai pas encore répondu à Sœur B..., qui m'a écrit pour sa profession; mais je ne l'ai pas oubliée devant le bon Dieu.

CXXVI.

A Sœur G.

Comment il faut voir Dieu en toutes choses. — Tout quitter pour Dieu. — Souvenirs. — Reconnaissance.

Paris, 4 novembre 1817.

Croyez-vous, ma chère Sœur G...., que je ne suis pas triste aussi de ne plus aller vous gourmander un peu à l'hôpital ? Je donnerais tous les Paris du monde avec leur brillant et leur magnificence pour toutes les douceurs et les consolations que je goûtais dans votre maison. J'y retourne encore autant que je le peux, et il me semble que vous devriez me rencontrer quelquefois, ou à la porte de la Mère quand vous venez l'ouvrir, ou sur cette chaise auprès de la commode, ou dans tout autre endroit, car je les parcours tous bien souvent. C'est l'image des plaisirs de ce monde : ils ne sont qu'en apparence, en imagination ; en réalité il n'y a rien. Je sens cependant le prix de votre bon souvenir, il m'est bien agréable, et en lisant les lettres de nos Sœurs, j'ai eu bien du plaisir d'en venir à la vôtre, et si vous aviez pu lire dans mon cœur comme je lisais votre papier, vous auriez bien vu que vous n'aviez pas à craindre que je ne vous regardasse plus comme ma fille, ni que je me ressouvinssse de tous les petits chagrins que vous croyez m'avoir faits. Quand je pense à vous, je ne

vous vois jamais sous ce rapport, et vous ne trouveriez pas le mot de pharmacie dans ma lettre si vous ne l'aviez mis dans la vôtre, tant je suis persuadé que vous êtes devenue parfaitement soumise à Dieu, que c'est lui que vous voulez servir et non vos goûts, que vous voulez faire de l'hôpital le chemin du ciel et non un lieu de repos, de petite satisfaction et de convenance. Je suis persuadé que vous savez bien aussi vivre de charité, de support, de complaisance, en un mot être tout à Dieu dans le prochain, ne voyant plus la personne qui importune, qui manque à quelques convenances, pour y voir Dieu, qui s'y cache, qui reçoit tout, qui nous rappellera tout un jour et qui récompensera tout. Voilà comme je me représente M. T. S. G... Je suis bien aise que vous trouviez, soit dans mes écrits, soit dans le souvenir de ce que j'ai pu vous dire quelques bonnes pensées qui vous aident; il se peut que la personne qui a écrit ou parlé influe jusqu'à un certain point, par la confiance que vous lui donnez, dans les bonnes impressions que vous pouvez en recevoir; mais ayez soin que le motif prépondérant soit toujours la gloire de Dieu, le désir de lui plaire et de répondre à ses bonnes et si bonnes intentions sur vous. Je serais bien fâché que Sœur G... m'oublât, très fâché. D'abord elle offenserait Dieu, qui veut que ses créatures se paient de retour en sentiments et en amitiés. Je le serais aussi si je ne lui servais pas à rendre tous ses motifs de servir Dieu bien parfaits et bien spirituels. Voilà ce que Dieu veut de moi, voilà ses intentions à mon égard; c'est ce que vous devez vous dire souvent. Mais pourquoi, vous dites-vous quelquefois,

est-ce que je ressens tant d'oppositions à la volonté de Dieu ? Pourquoi est-ce que je trouve au dedans de moi du plaisir à être autre chose que ce que Dieu veut que je sois ? Je ne l'aime donc pas. Cette conséquence est fausse dans les moments mêmes où vous sentez le plus d'opposition à vous soumettre à Dieu, plus de délectation à vous livrer à ce qu'il ne veut pas, ou à ne pas vous livrer à ce qu'il veut. Vous êtes encore dans sa grâce, pourvu que vous ne cédiez pas dans l'action à ces goûts, à ces impressions de la nature ; elles existent dans les âmes les plus saintes, c'est une suite de notre corruption originelle ; dans le ciel seulement, il nous sera donné de n'en plus rien éprouver.

Je vous charge bien expressément de dire bien des choses pour moi à la petite Sœur R..... Je suis bien sûr que si elle avait pu m'écrire, j'aurais reçu un petit mot d'elle ; mais elle a pensé à moi devant le bon Dieu, ce qui est bien préférable. Il y a eu un moment où je ne désespérais pas tout à fait qu'elle ne fût prophète. Si j'avais été nommé à un autre évêché que Nîmes, j'aurais eu plus d'espérance. Je ne sais comment on s'est persuadé que c'était moi qu'il fallait ici. Ma chère Sœur, ressouvenez-vous bien de ne pas vous faire mouton, car on vous tondra Ah ! plutôt soyez mouton comme notre petite Sœur ; que le bon Dieu vous tonde, comme elle, à son gré, pour sa gloire, et que vous le voyiez un jour revêtu et tout brillant de votre toison dans le ciel ! Ainsi soit-il.

CXXVII.

A Sœur P.

Il l'encourage à supporter en silence les injustes soupçons, et à se laisser juger. — Règles de conduite dans ce cas.

Besançon, 4 septembre 1810.

J'ai bien reçu dans le temps votre lettre, ma chère Sœur; mais, n'ayant point vu M. votre curé, j'ai ignoré le moment de son retour, et je n'ai pu en profiter pour vous répondre. J'aurais cependant bien désiré le faire de manière à ce que ma lettre pût vous être utile, au moins pour vous consoler dans vos inquiétudes et vous aider à les supporter. En toutes choses, ma chère Sœur, abandonnons-nous à la conduite de Dieu; laissons-le agir, en ne nous occupant qu'à soumettre notre esprit aux dispositions de sa sagesse, à entrer dans les vues qu'il se propose à notre égard, et à accepter tout ce qui vient de lui : les peines, les inquiétudes, les soupçons, que nous voyons dans les autres à notre égard; nous en rapportant absolument à lui du soin de les dissiper et de faire succéder le calme au petit orage qui nous tourmente. Notre acquiescement à la volonté de Dieu dans tout ce qui nous arrive, notre grande confiance en sa bonté pour nous, notre union avec lui, nous fait déjà trouver un port dans la tempête. On est tranquille quand on se sent conduit par le bon Dieu, et que dans une petite tribulation on peut se dire : Je

n'ai pas eu de tort en cela ; la conscience ne me reproche aucune faute ; cette peine m'est arrivée uniquement parce que Dieu l'a voulu ; elle passera quand il lui plaira ; je n'ai autre chose à faire en tout ceci qu'à me soumettre, à supporter ce qui m'arrive en esprit de pénitence, et à attendre le bon plaisir de Dieu. En général, il me paraît plus sage d'attendre qu'il plaise à Dieu d'éclairer les personnes qui ont conçu sur notre compte des doutes et des soupçons qui peuvent nous être désavantageux, que d'aller nous-mêmes au devant des explications, surtout si nous n'y sommes portés que par le désir de nous délivrer du poids que ces pensées présumées font peser sur nous. Cependant, la charité peut justifier quelquefois des explications et nous porter à les avoir ; lorsque, par exemple, on voit que le public en est peiné, qu'elles l'exposent à des tentations contre la charité, qu'elles troubilent et agitent son âme au point de lui ôter le recueillement et les autres dispositions nécessaires pour vaquer à la prière et à ses exercices de piété. Le bien spirituel qu'on peut lui procurer en s'expliquant avec lui justifie et sanctifie cette démarche, et l'on peut espérer que Dieu l'approuve et la bénit. Dans tous les cas où vous n'êtes pas à portée de consulter quelqu'un, n'agissez pas précipitamment ; prenez du temps, recommandez la chose au bon Dieu ; servez-le de manière à pouvoir mériter ses lumières, puis décidez-vous selon votre conscience ; et quel que soit ensuite le résultat de votre démarche, soyez tranquille : c'est Dieu qui l'aura permis ainsi ; vous n'aurez plus à faire qu'à acquiescer à sa volonté.

Quant au second objet de votre lettre, qui est sans doute le vœu dont vous m'avez parlé, si je vous dirigeais, je vous permettrais peut-être de le faire pour un temps, en vous représentant l'obligation que vous contractez par là de perfectionner le don que vous voulez faire à Dieu, c'est-à-dire que vous vous rendiez vous-même par la perfection et la sainteté de votre âme une victime digne d'être immolée pour toujours à Dieu et de devenir sa propriété.

Rappelez-vous souvent, ma chère Sœur, les bonnes intentions dans lesquelles je vous ai vue être, toutes les grâces que le bon Dieu vous a faites, tout le devoir que vous avez d'y correspondre, de lui témoigner de la reconnaissance et de la fidélité. Ne laissez pas votre esprit se refroidir sur tous ces sentiments ; ils feront votre force, votre consolation, et répandront le bonheur même sur les croix que vous aurez à supporter, parce que vos sentiments s'en nourriront. Plus vous sentez que vous faites quelque chose de généreux pour Dieu, plus vous sentez que vous l'aimez, qu'il vous protège, qu'il veut vous faire acquérir des mérites, et plus vous serez heureuse. Voilà les dispositions dans lesquelles je vous crois. J'ai grand plaisir à vous croire, parce que je désire bien sincèrement votre bonheur, et je me flatte que vous rendez sur cela justice à mes sentiments.

Je suis, ma chère Sœur, votre très affectionné serviteur.

CXXIII.

A la même.

Il lui donne divers avis pour l'aider à s'avancer dans la perfection.

Besançon, 22 juin 1811.

J'ai reçu, ma chère Sœur, votre lettre du 12. Je l'ai lue avec bien de l'intérêt, et j'y ai vu avec bien de la satisfaction que le bon Dieu répandait sur vous de nouvelles grâces. Il vous a donc admise à lui vouer une fidélité inviolable ; vous êtes à lui pour toujours. C'est une faveur bien rare dans le siècle où nous sommes ; Dieu l'accorde à bien peu de personnes. Du moins, bien peu savent la discerner et la recevoir. Sachez estimer ce bienfait de Dieu tout ce qu'il vaut ; et, vous reconnaissant appartenir au petit nombre de ceux que Dieu appelle à le servir seul et sans partage, faites-vous-en un motif de dévouement, de ferveur dans son service et d'encouragement dans les peines et les difficultés que vous y rencontrerez. L'apanage que Jésus-Christ fait à ses épouses n'est pas de les exempter de croix, d'épreuves, de tentations, de leur rendre la vertu toute facile, toute naturelle. Oh non, elle a pour les plus saints, comme pour les autres, ses amertumes, ses épines, ses peines. Il faut des efforts, des résistances, des privations, des combats. Préparez-vous à tout cela ; attendez-vous-y, afin que quand vous éprouverez quelque chose de semblable,

vous ne soyez pas tentée de découragement. Ne vous attendez pas non plus à ne point faire de faute. Vous n'êtes pas devenue impeccable : ce serait un grand orgueil que de s'irriter, de s'impatienter parce qu'on aurait fait quelques fautes et manqué à quelques résolutions. Ne soyons pas ambitieux, mais humbles dans notre dévotion. L'humilité nous soutiendra toujours; elle nous aidera à nous relever dans toutes les chutes, et à nous avancer ensuite de manière à n'y avoir rien perdu. Continuez à vivre, tant que vous le pourrez, dans une grande union avec Dieu, dans des entretiens fréquents, intimes, habituels avec lui. Un esprit nourri de la pensée habituelle de Dieu est bien fort. Je vous conseille de faire une lecture journalière dans l'Imitation, mais une lecture réfléchie, méditée. Dieu vous fait assez de grâces pour que je puisse croire qu'il vous donnera l'intelligence de ce livre admirable. Une Religieuse doit savoir le comprendre et y trouver une saine nourriture pour son âme. Vous trouverez à y achever votre noviciat et à perfectionner toutes les instructions que vous y avez reçues pendant que vous y étiez.

Continuez, ma chère Sœur, à me donner de temps en temps de vos nouvelles; l'intérêt que je prends à vous est bien sincère. J'en attends une rétribution dans vos prières. Ne doutez pas des sentiments affectueux que je vous ai voués et dans lesquels je serai toujours, etc.

CXXIX.

A la même.

Il l'exhorte à combattre l'amour-propre et à n'agir que pour Dieu seul.

Besançon, 3 septembre 1811.

J'ai lu votre lettre avec bien de l'intérêt, ma chère Sœur; continuez à veiller sur vous-même, à chercher à connaître les motifs qui vous font agir, à y démêler toutes les traces de l'amour-propre qui viendraient à s'y glisser, afin que toutes vos actions soient assez pures, assez faites pour le bon Dieu, pour qu'il daigne les accueillir et vous en faire un mérite. Ce méchant amour-propre est l'ennemi le plus redoutable que nous ayons, parce qu'il est toujours présent et qu'il nous attaque avec des armes qui, loin d'être effrayantes, nous plaisent, nous attirent, nous intéressent; notre défense contre lui est dans un grand amour de Dieu, un grand désir de sa gloire, un sentimentvif de ses bontés envers nous et de tout ce qu'il fait pour notre bonheur. En excitant notre reconnaissance envers Dieu par la pensée des bienfaits dont il nous comble, en nous le représentant nous prévenant par ses grâces, nous soutenant par sa présence, nous excitant par l'espoir d'une grande récompense, peut-on ne pas se sentir porté à agir pour lui, à y trouver du contentement et des consolations ? Un esprit intérieur qui vit avec Dieu, qui réfléchit en sa

présence et avec lui sur tout ce qu'il éprouve et qui arrive, a bien des forces contre l'amour-propre. Combien il trouve de satisfaction à remonter vers Dieu dans tous les petits succès qu'il obtient, d'en attribuer à Dieu la gloire, de les lui offrir et de l'en remercier! Il jouit, il se contente dans l'accomplissement de ce devoir de reconnaissance, et il sait y trouver un plaisir bien supérieur à celui que lui procurerait un retour de complaisance sur lui-même ; il verrait dans ce dernier sentiment un acte d'ingratitude envers Dieu, comme dans l'autre un acte d'union avec Dieu, d'amour, de gratitude ; et c'est tous les jours, dans toutes nos actions, presque à tous les instants, que nous pouvons procurer à notre cœur une si douce jouissance.

Travaillez donc, ma chère Sœur, à accroître toujours ce renoncement à vous-même, cette abnégation de vous, pour faire pleinement régner Dieu dans votre esprit et dans votre cœur, et vous recevrez de lui, dans toutes circonstances, des lumières pour vous faire connaître ce que vous avez à faire et pour suppléer aux secours du dehors, qui, comme vous le voyez, d'un moment à l'autre, nous manquent. Les lumières de Dieu ne vous manqueront jamais, et souvenez-vous que c'est sur les âmes humbles et simples qu'il se plaît à les répandre ; je le remercie avec vous de toutes les grâces qu'il vous fait. J'espère que vous n'aurez trouvé dans votre changement d'office qu'une occasion de prouver à Dieu que vous ne tenez qu'à lui et à son service ; que, pourvu que vous accomplissiez sa volonté, peu vous importe quel en soit l'objet.

Nos Sœurs d'ici viennent de nous donner un grand sujet d'édification dans la parfaite soumission à la volonté de Dieu avec laquelle elles ont quitté la maison de B...., leur parenté, leurs connaissances, leurs amies, pour aller desservir l'hôpital de N... Sœurs M... et E... sont parties il y a un mois, et Sœurs B.... et L.... sont allées hier les rejoindre; elles se rendent ainsi dans un pays étranger, protestant, se séparant de tout ce qui pouvait leur être cher, pour se rendre à la voix de Dieu, et elles l'on fait avec courage, dévouement et sans hésiter. Recommandez au bon Dieu le succès de la bonne œuvre qu'elles vont entreprendre, et qu'elles sanctifient bien le sacrifice qu'elles ont fait à Dieu avec joie.

Adieu, ma chère Sœur, comptez bien sur tout l'intérêt que je prends à vous et sur mes sincères sentiments.

CXXX.

A la même.

On croit ne chercher que Dieu seul, et souvent on se cherche soi-même — Utilité des changements d'offices. — Vivre dans le recueillement.

Besançon, 14 janvier 1812.

Je vous dois depuis longtemps une réponse, ma chère Sœur; je me reproche de l'avoir tant différée. J'ai souvent pensé à prendre la plume pour vous écrire, et puis arrive une occupation qui m'en ôte le

moyen ; une autre succède ; le temps s'écoule, et l'on se trouve en retard comme je le suis. Je parle souvent de vous avec Sœur F..., qui s'intéresse à vous comme moi ; qui remercie Dieu, ainsi que je le fais aussi, pour toutes les grâces qu'il vous accorde, et aussi parce qu'elles ne restent pas sans quelque correspondance de votre part.

Je suis bien aise qu'on vous ait changée d'office, non-seulement pour vous préserver de l'attachement particulier à un emploi et vous apprendre à renoncer à votre volonté, mais aussi parce que l'office des salles a des pièges dans lesquels on peut tomber, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir, et qu'un changement nous fait mieux connaître l'influence qu'ils ont exercée sur nous. Il est tout naturel que les malades que l'on soigne avec quelque charité et attention aient de la reconnaissance, et qu'ils la témoignent par des propos honnêtes et des marques de sensibilité. Dans l'effusion de leur cœur et pour exciter ou soutenir la bonne volonté de celles qui les soignent, ils peuvent excéder un peu dans les compliments qu'ils leur font. Or, notre amour-propre, qui ne doit jamais saisir bien vite tout ces propos, y attribue tous les sens qui peuvent nous plaire davantage, et nous sommes très près de croire que nous avons bien du mérite. Et plus que d'autres, ces idées naissent doucement ; elles n'effraient pas et n'attirent pas assez de notre attention ; elles nous gâtent insensiblement et nous font perdre bien des mérites. Dans un autre emploi, on juge aisément de l'effet qu'elles ont pu produire, parce qu'on s'aperçoit du vide qui s'est fait dans notre cœur, du manque de toutes ces petites consolations naturelles,

et l'on est à même par là de juger de son état et de remédier au mal qui aurait eu lieu.

Votre emploi à la cuisine a un avantage à cet égard : c'est qu'il n'est pas aussi aisément d'y opérer le contentement des autres que dans une salle ; par conséquent, on y trouve un remède heureux aux inconvenients de l'autre emploi.

Celui-ci a aussi ses dangers ; il est plus dissipant ; il fait avoir bien plus de rapports avec les personnes du dehors, et les occupations qui lui sont propres ne nous rappellent pas autant des pensées de charité que le soin immédiat des malades. Cherchez votre sûreté contre ces dangers dans un recueillement plus soigneux, dans une pensée de Dieu plus habituelle, vous rappelant plus souvent sa présence. N'entretenez pas de conversations inutiles ; tâchez que les personnes qui entrent dans votre cuisine vous voient toujours occupée, et que, voyant que vous n'avez point de temps à donner à des entretiens oiseux, elles n'aient pas la pensée d'aller s'établir auprès de votre feu pour causer avec vous. Il faut que ce soient vos occupations, vos soins continuels aux choses dont vous êtes chargée, qui opèrent cet effet, et non un ton dur et ennuyé ; ce qui autoriserait les expressions dures et les qualifications désobligeantes que vous me rapportez dans votre lettre, et dont vous me dites qu'on se sert à votre égard. Soyez toujours douce, charitable, patiente et bien occupée à vos devoirs, et laissez tomber, sans y faire attention, sans les remarquer, les petits propos que l'on peut tenir sur votre compte.

Soyez toujours, ma chère Sœur, simple, humble,

charitable, cherchant Dieu en tout, et vous continuerez à recevoir de lui des grâces, des consolations, des encouragements, des lumières, à l'aide desquels vous arriverez à la fin, la seule fin que vous vous proposez : la gloire de Dieu et votre sanctification. Vous y arriverez avec contentement, parce qu'une bonne conscience, soutenue par l'espérance, est le seul principe que nous puissions avoir ici-bas d'un contentement réel.

Puisque vous vous connaissez trop de facilité à nous expliquer sur le compte des uns et des autres, portez votre vigilance sur ce point. Souvent cette facilité est produite par l'amour-propre, qui est bien aise de faire parade de son discernement, ou de soutenir et faire prévaloir son opinion. Tâchez que la charité l'emporte sur l'amour-propre, et que votre divin Epoux triomphe toujours dans tous les combats que vous livrez à vos penchants. Trop de paroles, indépendamment des fautes dans lesquelles elles entraînent, nuisent beaucoup à la conservation de l'esprit intérieur.

Dieu vous fait bien des grâces, ma chère Sœur; évidemment il vous aime. Plaizez-vous à lui témoigner de la reconnaissance; c'est déjà en soi un sentiment si doux quand elle a Dieu pour objet! Combien les devoirs n'en sont-ils pas satisfaisants, délicieux, encourageants à remplir! Vous en êtes pénétrée; conservez-la, cette reconnaissance; entretenez-la soigneusement, elle vous aidera beaucoup et vous rendra tout facile.

Recevez, ma chère Sœur, les assurances bien sincères de l'intérêt que je prendrai toujours à vous,

d'un vrai désir de contribuer en tout ce qui me sera possible à ce qui vous sera utile, et des vœux bien ardents que je fais pour tout ce qui peut vous rendre heureuse et parfaite Religieuse Hospitalière.

CXXXI.

A la même.

Il l'exhorté à s'oublier elle-même, pour n'être occupée que des intérêts de la gloire de Dieu et de l'accomplissement de sa volonté.

Besançon, 19 avril 1812.

J'ai manqué une belle occasion de vous répondre, ma chère Sœur, et j'en suis bien aux regrets. J'ignorais que les Sœurs de Vesoul qui étaient ici, se proposassent d'aller à Poligny ; je n'ai su leur destination qu'après leur départ. Dieu l'a permis ainsi, comme il a permis tout ce qui vous arrive, afin de mettre votre constante et patiente confiance en lui à une épreuve dont le résultat lui sera glorieux et vous sera profitable. J'espère que vous lui en donnez des preuves, de votre grande confiance, dans la résignation et soumission à sa volonté avec lesquelles vous acceptez les privations où vous êtes placées. Rien ne nous est nécessaire ici-bas qu'une parfaite union avec Dieu, qui produit une entière conformité de notre volonté à la sienne. Les sacrements sont, à la vérité, un secours puissant pour nous aider à entretenir cette union ; les bons avis, les sages directions nous aident

aussi ; mais ne doutons pas que quand Dieu nous prive de ces secours, il pourvoit à y suppléer par quelque autre moyen, et les moyens sont bien abondants dans ses mains.

Indépendamment de cette privation, un concours de circonstances influent encore sur votre position et la rendent difficile. Je ne pourrais pas, d'ici, en prévoir tous les détails, et vous donner des avis particuliers qui soient appropriés à chacune de ces circonstances ; mais il en est un général qui les renferme tous. Ne cherchez en toute chose que la gloire de Dieu, oubliez-vous vous-même ; tenez peu de compte de ce qui ne regarde que vous, de ce qui n'a d'effet que sur vous ; de vos peines, de vos petits désagréments, des propos, des procédés des autres à votre égard. Quand vous vous tiendrez bien établie dans la position de ne vous compter pour rien, et de compter Dieu pour tout, quand ce sera bien là l'habitude de votre âme, vous verrez facilement ce que vous devez faire dans chaque occasion. On n'éprouve d'embarras que lorsqu'on veut se ménager soi-même et accommoder ce que l'on désire faire pour Dieu avec ses petites satisfactions, et que l'on tempère l'entier dévouement à Dieu par l'emploi des règles de la petite prudence humaine. La ligne entre les deux est bien difficile à suivre ; on n'est jamais ni certain, ni content de ce que l'on fait. Quand on n'a que Dieu en vue et qu'on va droit à lui, la simplicité, la confiance, nous accompagnent ; elles nous donnent de la sécurité, de la consolation et soutiennent nos forces. Avec cela vous n'aurez point d'inquiétude sur le parti que vous prendrez dans les diverses occur-

rences; quand même vous vous tromperiez, Dieu, que vous avez cherché dans votre décision, n'exige pas de vous que vous ne vous trompiez jamais; il ne vous a pas donné des grâces pour cela; une erreur de bonne foi, accompagnée de bonnes intentions, a à ses yeux tout le mérite de la vérité; voilà ce que l'on gagne par la recherche de Dieu et l'oubli de soi-même en tout. Puis donc que vous avez peu de moyens de consulter et de prendre des avis, consultez Dieu, qui est toujours avec vous; voyez avec lui ce que vous devez faire, agissez selon votre conscience, et tenez-vous tranquille sur les effets de la conduite que vous aurez tenue en conséquence.

Pour obtenir toujours ce précieux avantage, joignez au renoncement le recueillement; vivez au dedans de vous avec le bon Dieu; soyez uniquement occupée des exercices de la piété et de vos fonctions d'Hôpitalière. N'entrez jamais dans aucun détail des petites affaires qui agitent votre communauté. Je sais bien que vous n'éviterez pas toujours qu'on ne vous soupçonne de vous en être mêlée et qu'on ne vous en attribue quelque chose, que vous n'ayez à souffrir de quelques reproches; mais Dieu, dont les jugements sont les seuls qui nous intéressent réellement, Dieu, qui saura ce qui en est, vous attribuera à mérite tout ce que vous aurez souffert des soupçons et des erreurs des hommes.

N'oubliez pas que la vertu s'épure dans les souffrances, et que la patience et la confiance en Dieu avec lesquelles vous aurez supporté les privations que vous aurez éprouvées, sont bien propres à l'engager à venir à votre secours et à vous accorder tous

les avantages qu'il vous a soustraits. Ne doutez pas des vœux bien sincères que je fais pour votre persévérance dans les bonnes dispositions que Dieu a mises en vous, et votre avancement dans la perfection de votre saint état. Recevez, ma chère Sœur, les assurances de mon parfait et sincère dévouement.

CXXXII.

A la même.

Il lui écrit à l'occasion de la mort de son père.

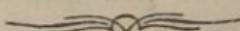
Besançon, 10 juin 1818.

Je n'ai reçu qu'hier, ma chère Sœur, la lettre par laquelle vous m'apprenez la mort de votre vertueux père. Je prends une part bien sincère à votre affliction; elle est juste, et c'en est une pour tous les honnêtes gens, que la perte d'un aussi bon chrétien que votre cher papa. Il vous devance, ma chère Sœur; il est parti le matin, peut-être partirez-vous à midi, ou peut-être sur le soir: Celui qui donne le signal du départ le sait lui seul. Vous suivrez la même voie que celle de votre cher devancier; vous vous retrouverez pour ne plus vous quitter, pour ne plus craindre de séparation, pour bénir ensemble le Dieu de miséricorde qui vous aura conduits par d'abondantes grâces à une félicité éternelle. C'en est une grande, de grâce, que le spectacle de la mort du juste; elle présente de grands motifs pour bien vivre

et arriver heureusement à ce moment qui nous attend tous et qui doit fixer notre sort pour l'éternité. C'est bien à la vue de la mort que se dissipent tout l'intérêt, toute l'importance, que nous attachons si inconsidérément à tant de petites contrariétés, tant de petits contre-temps, de petits propos, de petits procédés, qui si souvent nous troublent, nous agitent, nous ôtent le recueillement et nous exposent à bien des fautes. Ne perdez donc jamais, ma chère Sœur, le souvenir de la mort édifiante de l'homme juste dont vous avez été témoin, et des conseils si sages que vous a donnés votre bon père, quittant cette vie, terminant son pèlerinage et arrivant à l'heureuse patrie. Oh! oui, l'orgueil est bien, comme il vous l'a dit, un dangereux ennemi, un grand destructeur ! Il a détruit l'innocence dans les âmes de tous les hommes en général, et il détruit la vertu dans tous les cœurs en particulier.

J'admire le soin que Dieu prend de vous d'avoir voulu que vous réussissiez, d'une manière assez frappante pour ne pas l'oublier, un avis sur une matière si importante. J'espère que Dieu aura été content de votre soumission à sa volonté et de votre générosité dans le sacrifice qu'il a exigé de vous.

Recevez, ma chère Sœur, les assurances de la part que je prendrai toujours à tout ce qui vous regardera et de mon sincère dévouement.



CXXXIII.

A Sœur C.

Il l'exhorté à ne pas s'occuper inutilement des autres et à suivre pas à pas les desseins de Dieu sur elle.

Besançon, 18 mars 1817.

Eh bien ! ma chère Sœur C..., comment allons-nous à présent ? — Bien, sans doute. Pour moi, je m'en tiens à vos deux dernières lettres, et je veux toujours vous voir bien revenue de toutes les petites illusions, de tous les petits égarements où un amour-propre, qui se dissimulait beaucoup, qui se cachait de manière à ce que vous aviez peine à le reconnaître vous-même, vous entraînait malgré vous. Vous avez bien repris la voie de la simplicité, de la candeur, de l'abandon de soi-même à la conduite de Dieu, qui vous délivre de tant de sollicitude, dans laquelle vous avez marché longtemps, et dont vous n'êtes sortie que parce que vous vous êtes un peu laissée aller aux insinuations du démon, qui attirait votre attention sur ce qui se passait au dehors de vous, sur vos Sœurs, pour vous amener à des comparaisons qui vous troublaient, vous déconcertaient. On n'est bien, ma chère Sœur, que dans la voie où Dieu nous a placés; c'est alors lui qui nous conduit, et l'on marche en paix et en sûreté. Rentrez-y, ne vous occupez que de vous, de votre office, des choses seulement sur lesquelles Dieu appelle votre attention, et vous serez l'objet de la

sienne ; et, sans de grands efforts, en ne faisant que des choses bien ordinaires, bien communes , en fermant les yeux au dehors et les ouvrant au dedans de vous-même, vous plairez à Dieu; il ne vous le dira peut-être pas tant que vous serez de ce monde ; mais vous lui plairez sûrement, et vous aurez de lui une belle récompense. Il vous appelle à être heureuse sur la terre même par le calme d'une vie simple et unie. C'est par lui que vous pouvez juger si vous êtes dans l'ordre des desseins de Dieu sur vous. Accomplissez-les, ma très chère Sœur, et pour vous et pour la satisfaction de ceux qui prennent un grand intérêt à vous.

CXXXIV.

A la même.

Il veut qu'elle agisse sans faire trop de retours sur elle-même.
— Laisser agir Dieu.

Besançon, 15 septembre 1817.

J'ai lu avec bien de l'intérêt votre lettre, ma chère Sœur C...., et je me suis entretenu de vous avec M. le curé, et avec bien de l'intérêt. Que je voudrais, ma bonne Sœur, vous voir calme et paisible, servant Dieu simplement, sans contention d'esprit, sans recherches inutiles, mais bonnement, faisant de votre mieux, c'est-à-dire avec la bonne intention, de plaire à Dieu, le bien qui se présente à faire, évitant ce que la conscience vous dit être un mal, sans vous éplucher avec

inquiétude, sans désirer avec une sorte d'ambition la perfection même ! Voulez-vous savoir en qui se trouve la grande perfection ? C'est en celle qui ne se doute pas qu'elle la possède. Contentez-vous des grâces que Dieu vous donne, du sort qu'il vous a ménagé ; honorez-le assez par votre confiance pour être persuadée qu'il veut votre sanctification et que si, pour l'opérer, vous aviez besoin d'autres secours, d'autres connaissances que celles que vous avez, il vous les aurait très certainement donnés.

Vous me dites dans votre lettre que je vous avais mandé de lire souvent dans le fond de votre cœur, et que vous avez beau y rentrer, Dieu ne vous dit rien. Il paraît aussi, d'après ce que m'a dit M. le curé, que ce n'est pas la lecture que Dieu veut que vous fassiez. Je vous dis donc maintenant : Ne réfléchissez pas tant, ce n'est pas ce dont vous avez le plus besoin ; occuez-vous de vous-même le moins que vous pourrez ; que, sans y beaucoup penser, sans y regarder de trop près, vous alliez doucement votre petit bonhomme de chemin, sans trop regarder ni à droite ni à gauche, mais seulement droit devant vous, et soyez sûre que vous ne vous égarerez pas. Laissez faire quelque chose au bon Dieu ; confiez-vous à ses soins et ne prétendez pas faire tout de vous-même. Bonhomie, simplicité, confiance en Dieu, voilà, ma chère Sœur, ce que je vous recommande par dessus tout. Voilà ce qui vous convient et ce que le bon Dieu veut que je vous dise. Je désire que vous me mendiez que vous avez bien compris cette leçon et que votre âme a recouvré le calme et la paix, que vous édifiez nos Sœurs, que vous êtes la consolation de la Mère par la tranquillité

avec laquelle vous exercez les fonctions et de Religieuse et d'Hospitalière. Puissiez-vous, ma chère Sœur, me donner la consolation de me mander que vous avez suivi mes conseils, que vous vous trouvez mieux, et me faire ainsi partager votre propre bonheur! Il en sera un pour moi, à raison de l'attachement bien sincère que j'ai pour vous.

CXXXV.

A la même.

Comment il faut tirer parti de ses fautes.

Besançon, 8 juillet 1818.

J'étais bien assuré, ma chère Sœur, qu'il suffirait de vous prévenir sur le compte du loup qui pourrait venir vous attaquer pour vous mettre à l'abri de sa dent meurtrière, et je compte bien qu'il n'enlèvera aucune des brebis du bon pasteur Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais que quelquefois il ne donne quelques petits coups de griffe à celle qui ne se tient pas assez sur ses gardes, hélas! c'est ce dont je ne pourrais répondre; mais si celle qui aura pu recevoir une petite blessure ne laisse pas envenimer la plaie par la défiance et le découragement, si elle sait employer le baume de la confiance en Dieu et de son amour, si cet accident devient pour elle un avis de vigilance, on pourra dire: Oh! l'heureuse blessure, qui, au lieu

d'affaiblir, fortifiera la santé de celle qui l'aura reçue ! Ainsi se guérira la petite plaie que vous dites que le loup vous a faite, et je suis persuadé que vous êtes maintenant plus forte du côté où vous avez été attaquée que vous ne l'étiez auparavant.

Etablissez-vous bien, ma chère Sœur, dans une grande confiance en Dieu ; ne doutez pas qu'il ne vous donne toutes les grâces dont vous avez besoin pour opérer votre salut, auquel Dieu s'intéresse encore plus que vous-même. C'est avec lenteur qu'il s'opère, c'est par un travail journalier ; on ne le voit pas croître comme les plantes dans le jardin, mais il croît cependant aux yeux de Dieu, et d'autant plus que nous avons moins de désirs inquiets, d'empressements humains, d'agitations dans la volonté. Calme, simplicité, docilité, et particulièrement *obéissance* et *humilité*, voilà ce qui aidera puissamment à votre sanctification. Vous ferez bien de rétablir ces deux derniers mots sur les marches de l'autel et de les y lire souvent ; persuadez-vous que c'est Dieu qui vous les a dictés, et que vous n'avez fait que lui servir de secrétaire pour écrire une lettre qu'il vous adresse.

Bonjour, ma chère Sœur C... ; j'espère que vous aurez toujours à m'écrire des choses qui consolent le vif intérêt que je prends à vous.



CXXXVI.

A la même.

S'attacher à la pratique de l'humilité. — Aimer à être ignoré.

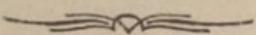
Besançon, 23 novembre 1819.

J'ai reçu votre lettre, ma chère Sœur, avec bien de la satisfaction. Je vois que vous n'êtes pas à S... ce que vous étiez à N..., qu'il y a plus de calme, de réflexion, de suite, dans votre esprit que vous n'en aviez là, et j'espère que tout le mieux qui est en vous va s'accroître par le renouvellement de ferveur de votre côté, et de grâces du côté de Dieu, qu'aura opéré la rénovation de vos vœux. Bien que vous ayez quelque chose à faire de plus, ce qui est fait doit bien vous remplir de confiance en Dieu; il vous veut bien du bien, et il ajoute à tous les motifs que vous avez de le bien servir celui de la vive reconnaissance que sa protection si manifeste doit vous inspirer. Vous avez raison de vous remettre souvent devant les yeux votre conduite passée, elle est bien propre à vous engager à dédommager Dieu et à vous affermir dans votre conduite présente.

Attachez-vous bien, comme vous en reconnaisserez le besoin vous-même, à la pratique de l'humilité; l'occasion s'en présente fréquemment, et si vous êtes attentive, soigneuse à ces pratiques, Dieu vous en montrera souvent l'occasion. Je vais vous en indiquer

une. Vous êtes dans un office un peu retiré, vous ne travaillez pas sous les yeux de tout le monde, vous n'êtes pas dans le cas que l'on parle beaucoup de vous; eh bien! ma chère Sœur, plaisez-vous dans cette situation, n'attirez sur vous les yeux de personne, afin de voir davantage le regard de Dieu et un regard plus favorable de sa part. Ne parlez point de vous, de votre office; laissez ignorer à tout autre qu'à Dieu ce que vous faites. J'excepte la Mère, à qui vous avez à rendre compte et à demander des avis. Quand même tout le monde croirait que vous n'avez rien à faire, que vous importeriez, pourvu que Dieu connût ce que vous faites et qu'il voie qu'il vous suffit d'être connue de lui, et que vous joignez encore au mérite du travail celui de le cacher et de pratiquer l'humilité.

Voilà, ma chère Sœur, l'avis que le bien que je vous veux m'engage à vous donner; et puisque vous me dites votre coupable, il est bien juste que je vous donne aussi, comme à toutes les Sœurs, ma bénédiction, en vous recommandant à la charité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.



CXXXVII.

A M. H.

Il préfère le jour de l'hôpital au séjour de Paris. — Concordat.

— Diocèse de Nîmes.

Paris, 22 février 1818.

Je réponds bien tard, mon cher M. H...., à la bien aimable lettre que vous m'avez écrite, et dont tous les bons détails formaient un tableau, si agréable pour moi, d'une maison et de ses habitants que j'ai quittés avec tant de regrets. Je retrouve ainsi dans votre lettre toutes les personnes qui me seront toujours bien chères : vous, MM. nos confrères, toutes les Sœurs se souvenant de moi, me conservant de l'amitié et consolant mes regrets par ceux qu'elles éprouvent. Je vous assure qu'il ne s'est pas passé depuis que je suis ici un de ces jours qui nous réunissaient et nous faisaient passer ensemble des moments que je trouvais bien agréables, sans que j'en aie été occupé et que j'en aie joui dans mon imagination, qui me rendait le service de m'y reporter constamment, et je peux bien dire sans efforts ; car je puis bien assurer que non-seulement je ne trouve rien ici qui remplace les agréments d'une société douce, sûre où le cœur et l'âme sont à leur aise ; mais je n'y vois rien qui ne donne des pensées tristes, affligeantes, qui ne contrarie le désir du bien, qui ne resserre et ne contraigne toutes les bonnes pensées en général. Mieux vaut vivre en pro-

vince qu'à Paris. Loin d'ici on peut encore se faire de douces illusions, ici elles sont détruites. Ce n'est pas que les piliers des églises n'entendent encore retentir près d'eux les accents de ferventes prières et qu'ils ne soient témoins des soupirs d'une vive et sincère piété, car il y en a ici ; mais tout cela est secret, il faut le chercher pour s'en apercevoir, au lieu que ce qui est irréligieux, indifférent, injurieux à la foi, est public, retentit partout, agit, dirige, conduit tout, et la preuve en est bien acquise dans les embarras que notre concordat trouve dans sa marche. Tous ceux qui en ont le moyen lui barrent le chemin autant qu'ils le peuvent, et je ne vois pas, parmi ceux qui pourraient le faire avancer, qu'ils s'en occupent d'une manière bien efficace. Dans notre maison de l'hôpital (car je n'y renonce pas), Dieu règne, on est occupé de ses intérêts, on ne leur fait pas tort sans s'en repenter ; la foi s'y ranime, la piété s'y nourrit, s'y console ; c'est encore la maison de Dieu. Heureux ceux qui sont ainsi entourés d'objets qui rappellent Dieu et qui portent à lui ! Cela me donne lieu de vous féliciter, mon cher abbé, après vous avoir affligé par l'idée que je vous donne de ce pays-ci. Je me félicite bien aussi, par l'intérêt que je prends à nos Sœurs, de les savoir en aussi bonnes mains que celles du clergé de leur maison ; le peu de bien que j'ai pu faire sera soutenu, perfectionné par eux, et ils répareront mes négligences et mes fautes, et je vois avec bien de la consolation, par les lettres que je reçois, que cela est ainsi. Il me tarde bien d'aller en être juge moi-même ; je me récrée souvent l'imagination par la pensée d'aller attendre à Besançon la définition des

choses ; mais quand il faut en venir à prendre jour, il se trouve un petit obstacle qui fait différer. Des relations avec Nîmes, des dispositions à prendre pour un logement (car je n'en ai encore point d'assuré), pour des établissements de séminaires et autres choses semblables dans un pays où il n'existe encore rien, où tout est à créer, et dans un temps où le bien se fait si péniblement, si lentement, mettront un grand obstacle à l'accomplissement de ce que je désirerais, et servent à m'habituer à être aux choses et non à moi. Le temps n'est plus où les choses et mes goûts étaient en harmonie. *Alius te cinget.* Puisse le cordon de ma ceinture être entre les mains de Dieu !

Je vous remercie de m'avoir donné des nouvelles de la chère Sœur R... ; dites-lui pour moi les choses les plus affectueuses. J'aime bien que M. G... soit toujours en disposition de jouer quelques tours ; c'est une preuve qu'il n'est pas près de sa fin et que sa guérison se complétera. Et l'abbé A..., comment le traitent ses rhumatismes ? La petite clochette le laisse-t-elle dormir ? M. M... passe son hiver plus commodément et plus chaudement que moi auprès de son petit fourneau. Je vous assure que si je pouvais y aller passer quelques moments avec vous tous les dimanches soir, les semaines me paraîtraient, je ne dis pas moins grandes, car, dans quelque état que l'on soit, elles sont bien courtes, mais elles me seraient moins pénibles. Pour vous, mon cher abbé, je juge, au ton de votre lettre, que vous n'étiez pas, au moins à cette époque, bien souffrant. On n'est pas aussi gai et aussi attentif à ne rien omettre quand on souffre. Que le bon Dieu vous conserve tous pour le bien que vous faites

et les importants services que vous rendez à la maison.

Recevez, mon cher abbé, les assurances du sincère et inviolable attachement que je vous ai voué.

CXXXVIII.

A Mère F.

Il désire revenir à Besançon. — Affaires acclésiastiques.

Paris, 9 février 1818.

Qu'est-ce que je vous rendrai, ma très chère Mère F..., pour toutes les consolations que vous me donnez en me parlant de vous, j'ai presque dit nos maisons? Que le bon Dieu soit bénî de toutes les grâces qu'il fait à toutes nos Sœurs! O ma Mère! il ne traite pas ainsi toutes les nations; vous êtes ses favorites, et l'aspect de tous les bienfaits qu'il vous accorde doit être un bien grand motif d'encouragement pour toutes. En général, on sert bien un maître qui nous témoigne amitié, confiance, protection, et quand ce maître, c'est Dieu, qui a de si grandes choses à nous donner, qu'on doit être enflammé de désirs de le bien servir! Je ne connais pas de discours plus éloquent que les réflexions que cette considération inspire à de bonnes âmes comme nos Sœurs; je ne vais donc pas plus loin et je termine ici mon discours. Je vois bien que ce n'est cependant pas là tout ce que vous voudriez, et qu'il faudrait une bonne petite lettre à toutes les Sœurs de retraite et à B..... et à S..... Cette occupa-

tion m'intéresserait plus que toutes les autres ; mais les autres m'occupent, me distraient, me remplissent la tête, et ma tête n'a qu'une petite capacité, qui est bientôt comblée. En conséquence, il ne faut pas attendre grand' chose de moi. Le don que j'aimerais mieux vous faire en reconnaissance de ceux que je reçois de vous, et auquel il me serait, tout franchement, impossible de croire que vous soyez indifférente, serait de m'en retourner à Besançon. Je ne sais pas ce que la Providence nous ménage, l'avenir m'est absolument caché. Le seul petit point de lumière que je crois apercevoir semble me montrer la possibilité que je m'en retourne bientôt attendre à Besançon les événements qui nous concernent, et qui arriveront ou n'arriveront pas. Il y a trois semaines que les ministres disaient qu'ils aimeraient mieux que le concordat fût rejeté par les chambres, que de le retirer ; aujourd'hui il paraît constant qu'on le retire et qu'il ne deviendra pas l'occasion de sarcasmes, d'impiétés qu'on n'aurait pas manqué de vomir contre lui à la tribune ; au reste, demain peut-être changera-t-on de marche. On assure que neuf évêques dont les sièges vaquent par mort, et parmi lesquels est l'archevêque de Besançon, vont recevoir leurs bulles, qui reposent depuis quatre mois dans les cartons du ministre. Successivement, à ce qu'il paraît, on remplira les cinquante sièges restant du concordat de Bonaparte ; les quarante-deux de la création du concordat de l'année dernière sembleraient être ajournés, partant celui de Nîmes, qui au surplus sera un des premiers érigé quand on pourra passer le pont qui traverse du concordat de 1801 à celui de 1817. On attend chaque

jour le retour d'un courrier envoyé à Rome, le 12 du mois dernier, pour y négocier je ne sais pas quoi. Des nouvelles que rapportera ce courrier me semble dépendre la détermination des neuf évêques relativement à l'usage des bulles qu'on doit leur remettre incessamment, à ce qu'on assure, car moi je n'assure rien. De ce que je pourrais apprendre moi-même du retour du courrier, dépendra aussi le parti que je prendrai de m'en aller ou de rester. Possible serait encore que, d'un commun accord, nous restassions tous ici.

Voilà toute ma science dans la politique ecclésiastique. Je vous développe toutes mes connaissances en ce genre, parce que vous entendrez sûrement parler de toutes ces circonstances survenues, et dont on donnera des versions bien différentes; celle-ci pourra vous aider à concevoir une idée de notre position actuelle. Si vous aviez occasion de voir ma sœur, je vous prierais de lui faire part de ce que je vous mande.

Je finis pour ne pas manquer l'heure du courrier. Je me recommande bien aux ferventes prières de nos saintes retraitantes, que je recommande aussi à Dieu de tout mon cœur. M. V... doit arriver aujourd'hui à Besançon; il est porteur de quelques lettres que j'ai adressées à mère C...., à qui j'offre encore de bien amicales salutations. Mille choses à toutes nos Sœurs. Vous connaissez, ma Mère, mes sincères et affectueux sentiments.

Je serais bien aise que ma Jeanne sût aussi ce que je vous dis sur mon retour, peut-être éloigné encore, peut-être d'ici à une quinzaine.

CXXXIX.

A Mère C.

Il se soumet à la volonté de Dieu. — Salutations et souvenirs.

Paris, le 24 octobre 1821.

Ma bonne chère Mère, que de voyages j'ai déjà faits chez vous depuis huit jours ! J'y suis plus que je ne suis ici : je m'en confesse ; car, si la nature m'y porte, Dieu m'arrête et me dit : « Venez-vous-en, je veux que vous soyez ailleurs ; j'aurai soin de mon hôpital, venez soigner le troupeau que je vous confie. » Il n'y a plus à délibérer, mais à nous consoler, à nous réjouir ; vous, de ce que le bon Dieu se charge de vous, moi, de ce qu'il veut bien me charger d'âmes qui lui sont chères. Au fond, Nîmes a plus besoin d'un évêque, dans les intérêts de Dieu, que vous n'avez besoin de moi ; or, les intérêts de Dieu sont bien les intérêts de notre foi, ils sont les nôtres ; ainsi, agissons tous en faveur de nos plus grands intérêts.

M. G. ... me mande que vous avez dû avoir la visite de M^{gr} l'archevêque, qui aura fait lui-même l'installation de MM. T... et G... Cette démarche aura produit un très bon effet ; non que je juge nécessaire quelque déploiement d'autorité, mais parce qu'elle aura prouvé à la communauté l'intérêt que M^{gr} l'archevêque prend à elle, les soins que le bon Dieu veut qu'il ait d'elle, et qu'elle est l'objet de son

amour et de sa sollicitude. Que pouvez-vous désirer de plus ? Je sais bien que cela n'empêche pas les petits cris de la nature ; je l'éprouve assez, et je me persuade que la bonté de Dieu les tolère, pourvu que le sacrifice reste dans son intégrité. Je ne vous parlerai pas de nos cérémonies publiques, vous les avez lues dans les journaux ; ce que je puis ajouter, c'est que si j'avais l'esprit assez libre, assez content, je ne serais pas à l'abri d'un peu d'amour - propre pour les choses extrêmement aimables que le roi a eu la bonté de me dire après ma prestation de serment.

Je n'ai pas oublié que je vous dois une lettre. Tous les jours je pense à nos bonnes Sœurs, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et souvent je me place sur le fauteuil du réfectoire. Si vous aviez par écrit tout ce que je vous dis, vous me diriez bien : Mon Père, en voilà assez. En attendant que je puisse mettre la main à la plume sur cela, dites bien à la communauté que je ne cesserai jamais de vous regarder toutes comme mes filles, et les filles de mon cœur; que la pensée que je me flatte qu'elles en ont toutes, est bien de toute vérité.

Dites quelque chose de particulier pour moi à la chère Mère F....., à la chère Sœur B..... Mille compliments à MM. A..., etc. Vous connaissez, ma bonne Mère C..., les inaltérables sentiments de votre très humble serviteur.

CXL.

A Mère F.

Premiers actes des fonctions épiscopales. — M. Tharin.

Paris, 17 novembre 1821.

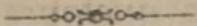
Ma chère Mère F....., je n'osais pas vous écrire sans vous donner des nouvelles de la vénérable Mère A....., et jusqu'à hier, je n'ai pas pu trouver le moment d'aller la voir. Je me suis sauvé de chez moi de bon matin pour éviter les personnes qui se succèdent, et j'ai été dans cette maison ; j'ai trouvé votre chère Sœur avec de la fluxion, elle en a souvent ; à cela près bien portante, bien sainte, bien forte pour supporter tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer, toujours gaie et aimable ; ainsi on retrouve en elle toutes les qualités de la famille, et l'on se croit auprès des Mères F... et compagnie ; et de fait nous avons parlé de l'hôpital, de Mère C..., etc. Il semblait que nous fussions dans la maison. C'est toujours un bon moment pour moi, au milieu d'une vie si différente de celle que j'avais accoutumée. Il faut que notre âme se fasse à toutes les situations, comme notre corps se fait à tous les climats pour supporter une si prodigieuse différence de manière d'être que celle que j'éprouve. Cependant, quoique jeté dans un tourbillon d'affaires spirituelles et matérielles, de société, etc., je trouve encore à passer de saintes journées ; celle de mardi dernier a été tout entière au noviciat des Jé-

suites, où j'ai, pour la première fois, donné la confirmation et tonsuré un de mes diocésains. Mercredi, pour me dédommager de la privation bien grande de recevoir de vous toutes des vœux bien agréables à Dieu, les dames du Sacré-Cœur m'ont demandé d'aller dire la messe chez elles et le soir y donner la bénédiction. Bien jusque-là, mais y faire une instruction ! il faut de l'humilité pour cela. Heureusement si je dis quelque chose, ce sera à la messe, car le soir, madame la duchesse de Bourbon doit y être, et y conduire mesdemoiselles d'Orléans. Quand je vous dis que ma position ne ressemble guère à celle de Besançon, ai-je tort ? Et si vous me demandez : Comment vous y prenez-vous pour vous accommoder à tout cela ? je vous dirai : C'est qu'il le faut. Quand on s'est bien mis cela dans la tête, tout s'arrange. Un enfant pleure, il se dépète, il a de petites bouderies. Un être raisonnable prend son parti, il cède à la nécessité, et l'homme de la foi regarde comme nécessité ce que Dieu veut. Priez-le qu'il me rende tel, et toutes les personnes qui vous intéressent, et qui m'intéressent bien aussi.

J'ai lu le discours de M. T..., que Mère C..., m'a envoyé. Je lui savais bien des talents, mais j'avoue que je ne croyais pas qu'ils allassent jusqu'à savoir faire mousser, comme il l'a fait, le petit ministère que j'exerçais parmi vous. Au fond je suis bien content qu'il se soit chargé de vous. Vous êtes en bonnes mains, et je crois tout franchement qu'il était opportun que vous en changeassiez ; j'étais usé. Oh ! qu'il me tarde d'aller vous revoir ! Comme je vous trouverai toutes au bon Dieu sans partage, sans réserve, sans

volonté, dans les contrariétés comme dans les consolations; je n'en doute pas. Cela va commencer aux bonnes retraites qui précèdent la rénovation; tous les esprits, toutes les têtes vont être assouplis comme les genoux de Sœur F... Je m'unirai bien à vous depuis le Sacré-Cœur. Il est assez grand le cœur de notre Sauveur pour y placer les Sœurs de la rue de Varenne et celles de Saint-Jacques. Je lui adresse bien des lettres en faveur de toutes nos chères Sœurs, en attendant que je puisse leur écrire. Réellement je n'ai pas trop la tête à moi, ni le temps; je suis plus content du service de Bernard que du sien; ce misérable temps part le matin et ne revient que le soir, sans me dire où il va, et sans avoir fait la moitié de mes commissions; il me dit qu'il fera mieux le lendemain, et c'est toujours la même chose, de sorte que je suis en retard de visites, quoique je n'en fasse pas mal, de lettres et à Besançon et à Nîmes et ailleurs, quoique je me tue d'écrire, et en approvisionnement de marchands, d'ouvriers, etc., quoique j'en voie beaucoup.

Bonjour, ma chère Mère.



CXLI.

A Mère C.

Il lui parle du bon souvenir qu'il conserve de l'Hôpital, et de son arrivée à Nîmes. — Il veut qu'on lui conserve le titre de Père. — Ses occupations.

Nîmes, 8 novembre 1821.

Ma bonne Mère C..., je prends de grand papier pour vous écrire, c'est qu'il me semble que j'aurais bien des choses à vous dire; mais, n'écrivant qu'à la dérobée, je ne sais si j'aurais le temps d'en écrire une page. Je trouvais que le temps passait bien vite à Besançon pour la petite besogne que j'avais à faire. Ici, c'est bien pis, je cours, je vas, je viens; on entre, on sort de chez moi, et voilà une journée passée. Heureusement j'ai avec moi M. L..., et après notre dîner, quand je dîne chez moi, jusqu'à ce que nous nous retirions, nous courons un peu les rues de Besançon, et nous faisons toujours une bonne station à l'hôpital. B..., qui s'en mêle quelquefois, nous ouvre la porte de la pharmacie, où nous entrons bien volontiers pour aller dire quelque chose à la bonne Mère et aussi pour recevoir quelques paroles d'elle. Je ne sais si j'aurai le loisir de lui écrire; je voudrais bien pouvoir répondre aussi à toutes nos chères Sœurs qui m'ont écrit, ce dont je les remercie bien; mais dites bien, je vous prie, à Sœur d'A..., Sœur T..., Sœur B..., Sœur B..., Sœur F..., que je les charge de se

répondre à elles-mêmes ; elles ont trempé leurs plumes dans leur cœur pour m'écrire, le mien leur est bien ouvert ; qu'elles les retrempent pour se répondre ; ce qu'elles se diront pourra être plus aimable, mais ne sera pas plus sincère, plus affectueux que ce que je leur dirais moi-même. Je désire que non-seulement celles-ci de nos Sœurs, mais toutes et la chère Sœur B... en tête, veuillent bien se donner aussi à elles-mêmes des témoignages, que je ratifie de tout mon cœur, du tendre souvenir que je conserve de toutes. Vous avez actuellement un père et un excellent père : je voudrais que vous pussiez juger comme moi de l'estime qu'on fait de lui ici ; vous verrez par votre expérience combien elle est méritée. Je remercie Dieu de ce qu'il vous l'a donné pour père ; mais j'avoue que je n'aurais pas la force d'abdiquer entièrement ce titre. Qu'il soit père, mais que je reste au moins le grand-père. On ajoute ordinairement au titre de grand-père, de grand'mère, la qualité de bon papa, bonne maman. Si je sollicitais cette qualification, l'impossibilité de réunir tous les suffrages ne ferait-elle pas qu'il s'en trouverait au moins une qui dirait : pas si bon ? Ne mettons donc pas la chose aux voix et usurpons le titre, s'il le faut ; pourvu qu'il me demeure, je serai content. Eh bien soit, nous vous passons ce titre ; mais un grand-père doit écrire à ses petits-enfants ; et cette lettre que vous nous avez promise, quand arrivera-t-elle ? Si vous ne l'avez pas reçue, ce n'est pas que je ne l'aie pas faite ; à tout instant je pense à vous, je vous parle, je vous fais quelques recommandations ; mais c'est dans les rues, c'est en allant et venant ; malheureusement on n'a pas une

écritoire dans ces circonstances, et on ne se trouve rien à mettre à la poste ; mais ayons patience, le moment viendra. Se vérifie ici le proverbe que les absents ont tort.

Voilà déjà deux fois que l'on me fait asseoir ici dans le petit fauteuil : une fois c'était dans la chapelle des bonnes sœurs de Marie ; cela allait encore. Une seconde fois, c'était à la congrégation d'ici, à laquelle on a bien voulu m'agréger. Elle n'est pas composée d'enfants de la charité, ni de bonnes religieuses, mais de bons, d'excellents hommes qui, portant de grands noms, ayant de grandes dignités, n'en sont pas moins d'humbles et pieux chrétiens à qui j'ai parlé sans préparation quelconque, avec aussi peu de gêne que j'en aurais eue à la chapelle de la Charité. Je ne sais pas ce que j'ai dit ; tout ce que je peux me promettre, c'est de n'avoir pas mésédiifié. Je vous ai une bien grande obligation de m'avoir mis dans le cas de conserver un peu de présence d'esprit, par l'habitude que j'en ai acquise chez vous, en présence de personnes qui se tiennent en face de vous pour vous écouter. J'ai donné à ma messe de la congrégation au moins quarante communions à ces bons Messieurs, le dimanche après la Toussaint, dont tous bien certainement avaient communié le jour de cette fête. Quelle obligation à nous, qui nous glorifions d'être plus particulièrement les âmes de Dieu, de ne pas nous exposer à manquer des communions, souvent pour ne pas faire de si petits efforts et ne pas succomber à de si petites tentations ? Mardi prochain, je dois aller passer la journée au noviciat des Jésuites et y donner la confirmation.

J'ai vu ici nos bons compatriotes, les C..., les D..., les V..., les V... et M. de G... Nous sommes en force et en mesure de faire des voyages de conversations à Besançon. Je les quitterai bientôt; vers la fin du mois, je m'acheminerai pour Nîmes; je n'y serai pas plus éloigné de vous que d'ici, et j'en serai toujours bien près par les pensées et les sentiments, et puis le temps nous rapprochera. Que le bon Dieu vous conserve en santé comme il me conserve moi-même.

J'ai vu Sœur B..., qui est ici; je crois qu'elle ira à Chartres; il n'y a pas grands établissements de charité dans ce pays-là; elle pourra y être utile. L'évêque et l'abbé B... sont partis lundi dernier. J'ai vu aussi la bonne Sœur T... J'en ai été bien content; cette pauvre Sœur est bien intéressante. Hélas! par quelles épreuves le bon Dieu l'a fait passer!

Veuillez dire bien des choses de ma part au clergé de l'hôpital. Je vous prie très instamment encore de me rappeler au souvenir de M^{me} C... Que fait-elle? Comment va sa santé? Donnez-m'en des nouvelles quand vous écrirez.

Bonjour, ma bonne chère Mère C... Bien des choses en particulier à la chère Mère F...; je n'ai pas eu le loisir encore d'aller voir Mère A...; c'aurait été une de mes visites les plus agréables; aussi à la chère Sœur B... Que le bon Dieu vous bénisse tout particulièrement toutes les trois! J'ai lu avec bien de l'intérêt les lettres de N... Sœur F... cadette est bien, qu'elle devienne une bonne Visitandine.

La manière dont sa Sœur a pris l'événement est

vraiment étonnante. C'est bien vraiment une tête langroise. Faites mention de moi quand vous écrirez à à N... et à S... Bien des choses aussi à votre bonne famille; vous connaissez, je me flatte, tous mes sentiments.

CXLII.

A Sœur S.

Il l'exhorté à ne point se décourager, et à voir dans les tentations et les résistances intérieures qu'elle éprouve, une grâce de la Providence.

Nîmes, le 12 mars 1822.

Oh que votre lettre m'a intéressé, ma chère Sœur, et que je vous sais bon gré de me l'avoir écrite! Vous vous trompez, ma chère enfant, ce n'est pas le trouble et l'agitation de l'enfer qui est dans votre cœur; non, non, c'est le bon combat du Seigneur qui s'y passe, et j'ai la vive consolation de voir que c'est à lui que la victoire est restée. Prétendez-vous atteindre au point de n'avoir qu'une seule volonté, un seul goût, une seule inclination, de ne vous sentir portée que vers Dieu? Cela n'est à aucun homme sur la terre; pas même saint Paul n'a joui de cette paix. « Je sens en moi, disait-il, une loi qui s'oppose à la loi de Dieu. » Il allait plus loin encore, il disait : « Je fais le mal que je ne veux pas, et je ne fais pas le bien que je veux. » Vous rappelez-vous votre lettre? Si

vous vous la rappelez, ne trouvez-vous pas que ces deux passages de l'Apôtre en sont l'analyse parfaite. Vous n'avez pas copié l'épître de l'Apôtre pour écrire la vôtre. Vous n'avez fait que dire ce qui était dans votre cœur, comme lui, et vous vous êtes rencontrés. Cela est-il bien étonnant? Non. Nos cœurs sont si fort les mêmes, que celui qui connaît bien le sien les connaît tous, et en faisant l'histoire du sien, il fait l'histoire de tous. Je vous retrouve dans saint Paul, ma bonne Sœur; comment pourrais-je ne pas me réjouir, vous féliciter et vous remercier de votre lettre ? J'admire ici, en pensant à vous, le rapport qu'il y a entre votre caractère et celui de saint Paul. Vif, ardent, emporté, bouillant, ne sachant se modérer, violent persécuteur de l'Eglise, Paul gardait les habits de ceux qui lapidaient Etienne, avant d'être bien au bon Dieu. Si vous aviez vivement épousé une cause, celle d'une passion, par exemple, oh je crois, ma pauvre S...., que vous en auriez fait autant que saint Paul. Eh bien, convertie comme lui, non par une grâce aussi forte, aussi serrée, aussi quintessenciée, mais plus étendue, moins foudroyante, quoique aussi puissante, soutenue, persévérente, comme lui vous supporterez les combats de la volonté, les révoltes de la nature, ses appétits, ce jeûne, plus difficile que celui du carême, des satisfactions qu'elle désire, ce choc entre ce qu'elle veut et que la grâce ne veut pas; et vous direz comme saint Paul : *Je souffre mais je ne suis pas abattue.* A chaque pas je vous retrouve dans ce saint. Heureuse petite créature, le bon Dieu veuille-t-il bien vous faire sentir le prix de ses faveurs et combien il vous aime! Je dis que vous n'êtes pas

abattue, ce n'est pas à dire que vous ne souffrez pas ; mais vous n'êtes pas tombée : la victoire est remportée, Dieu en a la gloire. Eh bien ! faites ce que dit saint Paul : *Réjouissez-vous dans le Seigneur.* Un général qui revient d'une brillante campagne, et qui aborde son souverain est bien content. Ah ! puissiez-vous, en vous rapprochant de Dieu, ressentir un peu de ce contentement ! Je vous y invite, ma chère Sœur, et je juge que vous pouvez vous y livrer ; je lis dans votre cœur encore plus clairement que je n'ai lu dans votre lettre. Malgré tout ce que vous éprouvez, la victoire est à vous et à Dieu. Puisse le sentiment de votre joie l'emporter sur les tristesses de la nature et lui répondre, quand elle dit : *Il n'y a plus de plaisir pour moi sur la terre :* Ah ! tu partageras un jour celui que je te ménage ; Dieu entrera en toi par tes yeux, tes oreilles, tous tes sens ; tu n'es pas en état d'apprécier ce bonheur actuellement, tu es sous ma conduite, et je t'y conduirai !

Pour que la comparaison que j'ai faite de vous à saint Paul ne morde pas trop sur l'amour-propre, je vais vous en faire une autre. Vous savez que votre père aime à faire des comparaisons. Je vous comparerais donc, non à un âne, vous ne m'écouteriez plus, mais à un jeune cheval un peu vif, un peu emporté, un peu volontaire ; son maître l'aime beaucoup, parce qu'il espère que ce qui est principe de défaut dans son cheval peut devenir par l'éducation qu'il lui donnera, principe de qualités et de perfection. Pour cela, il ne le corrige pas à tout propos, il ne le rebute pas. Il suit la maxime, et elle est bien applicable ici : Il faut que jeunesse se passe. Il le laisse donc un peu s'ébattre,

caracoler, faire quelques sauts, mais il ne le lâche pas; et s'il va jusqu'au bord du précipice où il pourrait se tuer, se blesser, il le retient; s'il s'ombrage à la vue de quelque objet qui l'épouante, il l'en fait doucement approcher, le voir de près pour corriger sa frayeur. Je ne dis pas que quelquefois il ne lui fasse sentir la verge, mais plus souvent une main qui le caresse; et quand il s'est un peu fatigué par l'usage de sa liberté, alors il lui fait suivre, à un pas modéré, un bon chemin, et lui apprend ainsi à se soumettre à la discipline, à lui obéir, à lui faire trouver moins de peines et de fatigues dans l'obéissance, et il s'en ménage ainsi un bon service. N'est-ce pas un peu vous ici? N'est-ce pas avec tous ces ménagements que le bon Dieu vous soigne, vous élève pour son service?

Affermissez-vous, ma bonne Sœur, et ne croyez pas que toutes les résistances de la nature soient des oppositions à la grâce et nous rendent coupables; il s'en faut bien. Je crois tout le contraire. La description que vous me faites de ce qui se passe en vous, loin d'être désagréable à Dieu, vous rend intéressante à ses yeux. Jamais vous ne m'avez paru dans une meilleure voie. Soyez assurée que ce brin de soumission qui est dans un coin de votre cœur finira par le remplir, du moins toute la partie que nous pouvons enlever à la nature, car nous ne pouvons pas la détruire. Ne vous mettez pas à la merci du tentateur par des idées peu justes, inspirées par une ardeur de désirs exagérée, par une crainte immodérée des peines attachées à la pratique de la vertu. C'est par là que le démon vous attaquerá; il vous jettera dans la pusillanimité et le découragement. Sachez jouir du bien

que le bon Dieu fait en vous, que votre espérance s'en accroisse, qu'elle vous donne un avant-goût des biens dont elle est l'objet, et qu'elle corrige la tristesse, le découragement de vos idées. Je vous remercie, ma chère Sœur, de m'avoir écrit. Les moments que je passe avec vous ne sont pas perdus pour ma satisfaction ; c'est une diversion qui me soulage même de ce qu'il y a de pénible, de soucieux, d'occupant dans le reste de mon travail. Dites bien des choses de ma part à votre bonne confidente M....., que j'aime bien, et qui, sûrement, prie le bon Dieu pour moi. Chargez-la quelquefois de m'apporter des lettres. Je ne vous donne point d'autre commission.

Bonjour, ma chère Sœur.

CXLIII.

A M. H.

Témoignages d'amitié. — Diocèse de Nîmes. — Mission dans les Cévennes. — Processions de la Croix.

Nîmes, 11.

D'un mauvais payeur on tire ce qu'on peut, mon cher M. H... Je voudrais vous écrire des pages, et je n'ai que quelques lignes à tracer; mais elles vous seront du moins une preuve du plaisir que j'ai eu à recevoir votre lettre. Tout ce qui m'aide un peu à me transporter à l'hôpital et qui m'est une preuve du souvenir qu'on y conserve de moi, m'est bien précieux.

Là, c'était une occupation douce, facile, satisfaisante, que je trouvais; ici, ce n'est pas la même chose. Je suis évêque, non sans territoire, mais sans diocèse. Si je veux en avoir un, il faut que je le crée, et ce n'est pas, je vous assure, une petite affaire que de former à la fois et le personnel et le matériel de la chose. Manier les esprits et manier le gouvernement, cela pourrait quelquefois faire perdre la tête à celui qui en aurait; je suis à l'abri de ce danger; et, en vérité, cela est précieux en certaines circonstances. Par exemple, quelques prêtres du diocèse viennent de faire une mission, qui a duré quatre semaines, dans les Cévennes, où se trouve l'un des chefs-lieux des protestants. Il y a deux mille habitants dans cette localité, dont environ trois cents catholiques; mais tout le voisinage y était accouru. J'ai annoncé que j'irais en faire la clôture. Les gens sérieux disaient : « Notre évêque est fou! » Point du tout, c'est qu'il n'a pas de tête.

Enfin, hier 10, je suis parti, à cinq heures du matin, avec l'abbé L... et mon fidèle B..., et nous sommes arrivés vers les neuf heures dans ce lieu si redouté. Nous y avons trouvé au moins dix mille individus rassemblés. J'ai célébré la messe; j'ai donné pendant deux heures la confirmation, et cela en plein air; car on n'aurait pu tenir à l'église; puis la procession a défilé. Une croix énorme, dont le poids était estimé près de quatre milliers, était portée par une centaine d'hommes, qui se rechargeaient. L'usage établi par les missionnaires de France est de chanter des cantiques pendant la procession, notamment celui composé pour cette cérémonie, dont le refrain est: *Vive*

la croix! et que Sœur T... ne manque pas de connaître. Ce refrain était chanté par 10,000 personnes, qui criaient à faire peur. On y ajoutait les cris de *Vive le roi!* et j'avais bien de la peine à faire taire ceux qui y mêlaient encore celui de *Vive Monseigneur!* De retour de cette procession, qui a duré deux heures, j'ai fait la bénédiction de la croix. J'ai voulu parler ; mais à peine 100 personnes ont pu m'entendre. De ma vie je n'ai vu tant de personnes réunies sur un même point, ni des cris plus bruyants, plus vifs que dans cette circonstance. Ce n'est pas notre genre ; mais c'est celui de ce pays, où il n'y a rien de calme, où tout est enthousiasme, véhémence, flamme. C'est vraiment quelque chose d'imposant que ce portement de croix : une masse énorme, posée sur un échafaudage de six pieds de hauteur à un bout, et de dix pieds à l'autre, portée par une centaine d'hommes, marchant gravement au milieu d'un peuple immense, présente un aspect qui étonne. Si, au lieu de ces cris, qui ont trop de ressemblance avec les vociférations révolutionnaires, on n'entendait que le chant grave et si beau de l'*O Crux, ave,* il serait impossible de se défendre de la plus saisissante émotion. Je finis ce récit, que B...., qui entre dans ma chambre, raconte au long dans une autre lettre à Mère C...

Dites, je vous prie, les choses les plus tendres à M. G..., M. A... et M. d'A..., à notre bonne A... Mémoire de moi à M... du réfectoire. Tout m'intéresse dans votre maison. Je suis toujours bien dans l'intention d'aller vous voir dans deux mois.

Priez pour moi, mon cher M. H.... et croyez bien que vous ne prierez jamais pour quelqu'un qui vous

soit plus sincèrement attaché. Ecrivez-moi de temps en temps. La poste vient de Besançon à Nîmes. A la vérité, je ne saurais vous promettre toujours une prompte réponse.

CLXIV.

A M. A.

Il pense souvent à Besançon. — Ses occupations. — Catéchismes, Confirmations. — M. Tharin.

Je vous remercie bien de votre bonne lettre, mon cher abbé A.... Rien ne m'intéresse plus que les nouvelles que je reçois de notre cher hôpital. Je peux bien dire l'*Adhæreat lingua mea*, etc. *Si je l'oublie*, etc. Il est vrai que je ne lui donne pas, autant que je le désirerais, des preuves de toute la satisfaction que j'ai de porter vers lui mes pensées, en écrivant plus souvent. Mais je sais que chez vous on a de l'indulgence, et que celles de nos chères Sœurs qui m'ont écrit ne doutent pas de tout le plaisir que j'ai à recevoir leurs lettres, et du retour de tous les sentiments d'intérêt, de confiance, d'amitié, dont j'aurais tant de satisfaction à faire le sujet d'une longue lettre. Quand je suis un peu fatigué, contrarié, ennuyé, c'est près d'elles que je vais me reposer à chercher des consolations et des secours.

Je me suis composé des litanies de l'hôpital, que je ne manque pas de réciter quand j'éprouve le besoin d'aide et d'assistance ; je dis : Vénérable M. A..... ;

priez pour moi. Vénérable M. G... ; vénérable M. H... ; vénérable M. D..., etc. Puis, après les saints viennent les saintes : Révérende Mère C....., révérende Mère S... ; puis, très chère Sœur B...., etc. Et croyez-vous que je vais jusqu'à..., je ne dirai point la marmaille, c'est déjà trop de l'avoir dit une fois ; mais, pensant à celles qui ne sont pas fâchées de ma mauvaise expression, je dis : *Omnes sanctæ innocentes* ; vous toutes qui, dans la ferveur de la première année, conservez du respect pour M. A..., priez pour moi. Je me trouve fort bien de ma prière ; elle me procure bien des moyens pour supporter le poids de mes fonctions, dont je sens la pesanteur, plus encore dans ma tête que sur mes épaules. Le physique va assez bien ; mais je reste parfois quelque temps sans avoir de nouvelles bien fraîches de ma tête. Je ne sais en vérité où elle est. Cela ne m'empêche pas d'aller en avant, tant il y a qu'on se passe de tout. Voici un temps de grande occupation. Je dérobe ce moment pour vous écrire un mot du lieu où je viens de donner la communion et la confirmation. J'y passe la journée jusqu'à cinq heures, moment où j'irai entendre un sermon et donner la bénédiction chez les religieuses de Saint-Joseph, dont c'est aujourd'hui la fête. D'ici à Pâques presque tous mes jours sont pris pour la confirmation dans les paroisses de la ville. Ces confirmations me prennent d'autant plus de temps que je fais toujours auparavant le catéchisme aux enfants. J'ai interrogé ce matin mes petits lycéens, dont je suis bien content. Je refuse impitoyablement les enfants qui ne me satisfont pas, après avoir eu toutefois égard au petit embarras que leur cause un catéchiste en mitre.

Lundi j'ai une grande cérémonie à faire, l'installation du Chapitre. Après Pâques, je vais commencer mes tournées: elles seront longues; je suis vieux; je ne vais pas en courant. D'ailleurs, ne connaissant pas encore le pays, il faut que je voie toutes choses en détail; et mes catéchismes, je le répète, me prennent au moins autant de temps que les confirmations. Ce qui n'est pas nécessaire à Besançon l'est ici. L'instruction est la base de tout. Monseigneur d'Adana est bien sûr que les enfants de la charité qu'on lui présentera connaissent ce qu'ils doivent savoir; et moi, je ne suis sûr de rien.

Je remercie ici ma bonne journaliste, dont je me réjouis de voir arriver les lettres. Je la prie d'ajouter une fois un petit article sur le matériel de l'hôpital. Les bancs, les chairs, celle de chimie notamment, comment tout se passe-t-il? J'ai reçu, il y a déjà quelques jours, une bonne pacotille de lettres, celles de Mère C..., Sœur B..., etc, et le petit mot de Sœur G... C'est un moment de soulagement pour moi que celui où je suis reporté dans votre maison.

Ne manquez pas, la première fois que vous verrez M. Tharin, de me rappeler à son souvenir. Je vois avec bien de la satisfaction que nos Sœurs savent apprécier sa direction; les remerciements qu'elles me font pour la leur avoir ménagée me sont très agréables. Dites-lui qu'il est dans mes litanies, et qu'après avoir dit: *Pater de cœlis, Deus,* j'invoque le suffrage du Père de l'hôpital.

Bonjour, mon cher abbé, je vous quitte. Je retourne au collège, où je dîne avec toute l'académie de Nîmes. L'abbé Larêche vous offre ses salutations. J'at-

tends avec empressement M. l'abbé de Nancray.

Croyez bien à mon sincère et constant attachement.

CLXV.

A Mère C.

Il rend compte de sa nouvelle position. — MM. Bardenet et Breuillot. Séminaire. — Il se recommande aux prières des Hospitalières.

Nîmes, 20 décembre 1822.

Je fais ici, ma chère Mère, une rude pénitence : ne plus voir l'hôpital, ne pouvoir pas même y adresser une lettre, voilà de quoi expier bien des péchés ; mais il faut des grâces pour se soumettre à la pénitence et la sanctifier, et je suis persuadé que toutes nos Mères et nos chères Sœurs disent souvent à Dieu pour moi : Mon Dieu, qui l'avez appelé à votre service, qui avez voulu être son partage sur la terre, apprenez-lui à se renoncer lui-même, à n'avoir point d'autres volontés que les vôtres, à ne pas manquer à sa vocation en comptant pour quelque chose ce qui serait de son goût, ce qui lui plairait, et à ne pas mêler la nature à la grâce. Elle est bien placée dans vos bouches, cette prière ; faites-la, et elle nous vaudra à tous quelque chose. Pour vous oublier, je n'aurais ni la force, ni le courage de le demander à Dieu. Je regarde au contraire comme un soulagement qu'il veut bien me donner, quand il permet que, de tous mes souvenirs,

un de ceux qui me console le plus soit celui qui vous rend présentes à mon esprit; et je vous assure qu'une petite réminiscence de ce genre est tout ce qui me repose le mieux, quand j'ai eu la tête remplie de tant de choses. Un début dans un diocèse, dans une grande ville, est vraiment pénible. Du matin au soir, ma chambre est remplie de figures que je vois pour la première fois, dont chacun à un nom, chacun une affaire, chacun une paroisse, une commune, dont un bon nombre décochent des compliments montés, auxquels il faut cependant répondre. Quand on a passé comme cela huit heures de la journée, oh qu'il fait bon revenir un peu à Mère C..., à Mère F..., à Sœur B..., et à laquelle que ce soit de l'aimable marmaille, à qui je sais bon gré de m'avoir pardonné cette mauvaise expression-là! On connaît là toutes les figures et tous les cœurs; il n'y a là ni brouillards, ni nuages, tout y est clair comme notre beau ciel de Nîmes. Je respire alors un peu à mon aise, cela me rafraîchit et me met à même de recommencer le lendemain.

Telle a été ma vie depuis mon arrivée; cependant, depuis quelques jours, le nombre de mes visites est un peu diminué; mais d'autres occupations me viennent. Je me trouve ici dans un pays neuf sous le rapport du diocèse; il n'y en a pas plus de vestige qu'à Beure. Pour établir un séminaire, il faut chercher un local, l'acheter, bâtir, meubler et trouver des directeurs.

Ah! que je voudrais bien avoir ici un abbé Bardenet! je lui donnerais bien mille écus par an. Que de ressources il saurait se procurer dans un pays riche comme celui-ci, où les aumônes sont abondantes, et

où l'on donne volontiers et gros ! Je suis persuadé que son savoir-faire nous vaudrait, d'ici à deux ou trois ans, deux cent mille francs. Si je crois, non pas tout ce qu'on me dit, mais une partie, je peux bien avoir un peu semé ; mais encore une fois, il me faudrait M. Bardenet ou M. Breuillet pour recueillir. Je cherche ce maître collecteur, mais je ne le trouve pas ici. Pour moi, je n'y entendis rien ; je ferais le nigaud, tout comme à la loterie, si quelqu'un venait à ouvrir une bourse devant moi.

J'ai reçu avec bien de l'intérêt les lettres de Sœur T..... et de Sœur B..... ; elles m'ont fait trop de plaisir pour que je n'y réponde pas ; ce sera au premier moment. Je désire bien ardemment que les affaires de celle-ci se terminent de manière à ce qu'elle ait la satisfaction d'offrir quelque chose à sa communauté.

Vous êtes toutes bien sages. Vous avez fait de bonnes retraites. Votre lettre, que J... m'a apportée, me rassure sur l'indisposition qui vous a forcée, ma Mère, à interrompre la vôtre. Vous l'aurez reprise, et voilà un hiver qui aura bien sanctifié la maison. Comme je n'ai sûrement pas été oublié dans tant d'entretiens avec Dieu, je leur attribue la grâce qu'il m'a faite de m'avoir aidé et soutenu dans des situations que mon âge, une si longue désuétude de vie publique, une entière nouveauté pour moi et, enfin, de modiques moyens, devaient me rendre difficile ; j'ai éprouvé que j'étais fortement appuyé auprès de Dieu, puisque je m'en suis tiré.

Continuez, ma bonne Mère et mes chères Sœurs, à nourrir votre vieux grand-père de votre bon pain

spirituel. Ma santé est celle d'un jeune homme dans la force de l'âge; rien ne m'éprouve: c'est qu'aussi rien ne m'émeut trop. Je suis comme le gras de lard qui ne prend pas plus de sel qu'il ne lui en faut. Je n'ai pas même les petites vivacités de Sœur J..., ce modèle de bonheur. Je ne vous parle pas de ma position; j'en écris un peu au long à ma sœur, qui vous communiquera ma lettre. Je ne crois pas qu'il y ait un évêque en France qui éprouve plus d'accueil, de bienveillance, de témoignages de respect, de confiance, de considération, que moi; mais, pour me servir de la tournure de phrase que j'ai lue dans la lettre d'une de nos Sœurs, j'ajouterais.... mais ce ne sont pas là les satisfactions, les consolations, les agréments que je trouvais à l'hôpital.

Veuillez dire bien des choses pour moi à votre bon clergé, MM. A..., H..., D... Je prie l'un d'eux d'aller faire une visite de ma part à mon cher abbé B..., et le féliciter du retour de sa santé, qui m'intéresse bien. Je lui écrirai dès que je le pourrai.

Bien des hommages à M^{mes} de M... et C...; ne m'oubliez pas non plus auprès de votre famille et de celle de Mère F... Et notre petite Sœur B... que fait-elle? Je devrais être brouillée avec elle, puisqu'elle m'a laissé venir à Nîmes. Je vais aujourd'hui passer en revue nos Sœurs de l'hôpital de Nîmes, et mardi présider à un renouvellement de vœux.

CLXVI.

A Sœur S.

Il approuve les résolutions de sa retraite, et se réjouit
de ses progrès.

Nîmes, 13 décembre 1823.

Je suis bien en retard avec vous, ma chère Sœur. J'ai lu avec bien du plaisir votre lettre du 4 novembre. Vous voyez que je l'ai conservée, puisque j'en précise la date. Oui, je l'ai lue plus d'une fois, parce que j'y vois des effets des grâces privilégiées que Dieu vous accorde.

Qui vous a vue comme vous avez été, et qui vous voit et vous trouve telle que le bon Dieu vous a faite dans sa grande miséricorde, quand il prend autant d'intérêt à vous que j'en prends, qu'il doit être satisfait, consolé ! Aussi c'est bien le sentiment que votre lettre m'a fait éprouver. Vos résolutions de retraite sont bien ce qui vous convient, la troisième surtout, qui suppose et renferme les deux autres, parce qu'elle en est la mère. Vous allez pratiquer ces bonnes résolutions comme une fille forte qui n'a plus besoin de la becquée, mais qui mange seule; qui n'a plus de l'enfance que la simplicité et la candeur; qui est encore petite, mais dans le sens qui exprime le sentiment et non la faiblesse, l'hésitation et l'inconstance. Quand vous étiez enfant, le bon Dieu vous

donnait le lait; pendant deux ans, il vous a donné une nourriture un peu plus fortement assaisonnée, mais de bon goût et fortifiante; ensuite il a voulu que la foi fût tous les apprêts du festin spirituel, qu'elle vous donnât l'appétit, et vous savez qu'il n'est chère que d'appétit, et celui qui l'a acquis par un bon travail s'aperçoit à peine si le sel manque dans la soupe.

Au fond, ma chère Sœur, le bon Dieu a bien partagé votre maison. Un bon jugement, bien de la droiture, de bonnes vues, beaucoup de vertus et de piété, de douceur et de charité, sont les traits caractéristiques du guide que Dieu vous a donné; je suis convaincu qu'à l'aide de votre foi et de cette philosophie chrétienne, ou autrement d'une raison religieuse dont nous avons parlé quelquefois, et que vous me rappelez dans votre lettre, et je crois qu'il en faut un peu, la simplicité même lui donne une petite place à côté d'elle, à condition, toutefois, qu'elle ne la serrera pas trop; je dis donc que l'exercice d'une foi raisonnée dans votre conduite actuelle vous fera faire bien des pas encore dans la belle carrière des vertus religieuses. Les idées qui viennent de nous, qui sont le fruit de nos réflexions, qui sont nées sur notre terrain, y prennent mieux racine que celles que l'on va prendre dans une pépinière étrangère. Je conçois cependant que quand on passe d'un régime à un autre, il faut quelque temps pour s'y accoutumer.

J'espère beaucoup de vous, ma chère Sœur, et je ne sais pourquoi j'en ai toujours espéré, quoique quelquefois, comme Abraham, contre l'espérance même. Je m'en sais bon gré, et je jouis véritablement

de tout le bien que j'apprends de vous ; j'ai joui aussi de toute la satisfaction que vous avez procurée à votre maman. Je crois qu'elle est pour beaucoup dans la concession des grâces que le bon Dieu vous fait, et en vérité, je ne sais guère d'âmes sur la terre plus dignes de les obtenir ; aussi je me recommande bien à ses prières. A L...., je me mets sous sa direction, et elle me fait faire de bien saintes visites.

Bonjour, ma chère Sœur.

CLXVII.

A la même.

Tout est vanité, excepté se dévouer à Dieu et au prochain.

Nîmes, le 22 septembre 1822.

O ma chère Sœur S...., que vos deux dernières lettres me sont agréables ! Serions-nous enfin arrivés au moment que j'ai toujours et très fermement espéré pour vous, où vous reconnaîtriez le vide, le néant de toutes les petites jouissances du goût, du caractère, de l'amour-propre, de la satisfaction de ses inclinations naturelles, et où vous reviendriez à ce qui constitue le vrai bonheur : le dévouement à Dieu et au prochain. Tout rapporter à Dieu, être aimable pour le prochain, en regardant Dieu pour lui faire hommage des services que l'on rend aux autres, du plaisir qu'on leur procure, de tant de bien que l'on a si fréquemment l'occasion de leur faire, en pensant à

tant de bien que le bon Dieu vous a fait à vous-même, et si généreusement. J'aime bien que vos bonnes résolutions et vos dispositions actuelles soient moins le fruit de quelques consolations sensibles, de quelques vives émotions que vous auriez pu avoir dans votre retraite, faveurs toujours un peu suspectes, douteuses, et dont le grand effet a sa cause dans le contentement que l'âme en reçoit, et qui, lorsqu'il vient à s'affaiblir, laisse en elle un vide que bien d'autres choses s'empressent de remplir, car l'âme est comme la nature, elle a horreur du vide; moins le fruit, dis-je, d'une piété sensible, que d'une piété qui procède de la réflexion, de l'exercice de la raison sur les grandes vérités de la foi, et des sentiments que le cœur conçoit à l'aspect de l'amour, de la tendresse, de l'intérêt que l'on reconnaît dans le cœur de Dieu pour nous. Vos résolutions sont en effet un peu fortes; mais elles sont dictées à une fille de tête. Y en a-t-il sans tête, me direz-vous? Non, on la cherche depuis longtemps, et on ne l'a pas encore trouvée. Mais il y a tête et tête, et je pense que toute cette force à laquelle vous aviez des prétentions et que vous exerciez comme une enfant, pour satisfaire de petits caprices, va être employée maintenant à soutenir l'œuvre que Dieu a commencée en vous. Elle la secondera d'autant mieux qu'elle agira plus raisonnablement et sentira mieux la différence qu'il y a entre la tête d'une enfant et celle d'une fille dévouée à Dieu. Vous me faites bien votre cour en me disant que vous passez à Nîmes pour aller à Dieu. Puissé-je voir mes torts envers vous réparés! car il y avait bien quelque chose de vrai dans ce que votre tante disait,

à savoir que je vous gâtais. M. le doyen de N ... dit qu'à tête de bois il faut opposer tête de fer, et à tête de fer tête d'acier. Je n'avais, malheureusement, ni l'une ni l'autre : d'où il est arrivé que c'est votre tête qui a brisé la mienne. Dieu vous en a opposé une qui ne se brise point: tant mieux.

Je suis fâché que votre chère et bonne tante soit toujours si souffrante. Dieu lui ménage bien des mérites. Mais qu'il ménage aussi les personnes qui lui sont attachées, et celles auxquelles elle est si utile ! Je lui offre bien sincèrement et avant vous (vous ne vous en fâcherez pas, votre part restera encore assez bonne) les assurances de mon bien tendre et bien vif attachement.

CLXVIII.

A Sœur D.

Il la félicite sur sa profession. — Il a les plus belles espérances.

Nîmes, 26 février 1824.

Je vous remercie bien, ma chère Sœur, de la lettre que vous m'avez écrite pour m'annoncer votre profession. Je partage tout votre contentement de vous voir arrivée à ce qui était le terme de vos désirs et de votre espérance sur la terre : vous y consacrer entièrement au service de Dieu. Vous voilà donc ayant pris Dieu pour partage dans ce monde, et vous-même devenue

le partage de Dieu ; vous vous êtes donnés l'un à l'autre. Assurément, vous n'êtes pas lésée dans ce marché, et vous êtes bien sûre que, quelque immense que soit l'avantage que vous y avez, jamais Dieu ne s'en repentira, ni ne le rompra le premier. Je vous ferais injure et je n'exprimerais pas tout ce que je pense, si je n'ajoutais que je me tiens bien assuré que vous ne le romprez jamais vous-même. Je suis persuadé que vous contribuerez aussi vous-même, par votre exemple, par votre édification, à ménager la même faveur à vos jeunes compagnes. On se modèle si aisément sur les personnes dont on est rapproché ! plus la situation est pareille, moins on s'en défie, et plus les avis et la conduite sont influents.

Je suis bien sûr que vous vous souvenez encore de moi ; je n'oublie pas non plus que c'est moi qui vous ai reçue à l'entrée du chœur, et qui ai dirigé vos premiers pas dans la maison ; ce motif sera toujours pour moi un motif de contentement et de consolation. J'en éprouve aussi de voir s'avancer dans votre saint état les Sœurs P... et D... Tous les rapports que je peux encore conserver avec votre maison, qui me sera toujours si chère, sont pour moi une jouissance ; j'estime beaucoup aussi les droits qu'ils me donnent aux prières de la communauté, dont j'ai grand besoin, et sur le secours desquelles je me repose et avec confiance. C'est à vos prières auxquelles j'attribue le mieux-être qu'éprouve votre respectable Maîtresse. Ce n'est pas un petit service que vous rendez à la maison que d'obtenir de Dieu sa conservation ; dites-lui de ma part, je vous prie, les choses les plus tendres.

Croyez bien, ma chère Sœur, à tout l'intérêt que je prends et prendrai toujours à vous. Je vous reverrai avec bien de la satisfaction à mon premier voyage à Besançon, parce que je suis bien sûr que je retrouverai en vous une Religieuse tendant à la perfection de son saint état. Soyez bien convaincue de tout mon dévouement et de mes plus sincères sentiments.

CLXIX.

A la même.

Il l'exhorté à répondre à sa belle vocation et à marcher sur les traces des saints. — Il lui exprime tous ses sentiments d'estime.

Nîmes, 20 juin 1825.

Ce serait bien aussi un bonheur pour moi, ma chère Sœur, que de vous voir et de causer quelques moments avec vous, car je suis toujours bien sincèrement attaché aux personnes que le bon Dieu avait confiées à mes soins, surtout à celles qu'il avait prévenues de bien des grâces et desquelles il attendait un culte plus parfait et qui lui fût plus agréable. Je pense bien qu'il le reçoit de vous et que vous le servez, non selon que vous le jugez convenir vous-même, mais selon qu'il vous fait connaître qu'il l'attend et qu'il le désire. Comment saurions-nous ce que Dieu veut, ce qu'il attend de nous, s'il ne nous le faisait connaître ? C'est là le grand avantage de la vie religieuse, d'être instruite de ce qui plaît le plus

à Dieu. Cette vie toute spirituelle, que Dieu vous a appelée à mener, nous est tracée par les saints, à qui Dieu en a révélé les secrets et les mystères. Nous la réglons, cette vie, sur les maximes qu'ils ont professées, sur les pratiques qu'ils ont suivies, qui les ont conduits à une haute vertu et qui les firent mettre au nombre des saints. Ils nous ont appris à ne juger de rien, à n'estimer rien d'après nos propres lumières, quelque évidentes qu'elles nous présentassent les choses. Si, en effet, nous en jugions par nous-même et sous la dictée de notre propre raison, nous croirions que plus nous donnons d'effets à nos actions, plus nous faisons de choses en économisant les moyens ; nous croirions que plus nous nous réglons sur ce que notre raison et notre jugement nous indiquent, mieux nous agissons. Dans quelle erreur de conduite nous tomberions là ! Peut-être, en agissant de la sorte, contenterions-nous les hommes, et nous oublierions que nous n'avons à contenter que Dieu, qui ne juge pas des choses comme les hommes en jugent, et qui récompense non la multitude des actions, non le bien que nous aurons humainement fait, et qui n'attache du prix et des récompenses qu'à ce qui aura été fait selon sa volonté, si petite, si humble, si chétive à nos yeux que paraisse une action. Or, comment pourrons-nous connaître cela si quelqu'un ne nous en instruit ? Voyez la bonté de Dieu envers vous de vous avoir donné un Directeur sage, éclairé, qui mérite toute votre confiance, et qui, par sa charité et son zèle, vous inspirera l'esprit de votre saint état, que votre docilité vous fera recevoir avec fruit.

Comptez bien, ma chère Sœur, sur tout l'intérêt que je prends à vous, sur tout le contentement que j'éprouverai en apprenant vos progrès dans les vertus religieuses, et tout le plaisir que je trouverai à vous en féliciter quand j'aurai la satisfaction de vous voir.

C'est dans ces sentiments que je suis, etc.

CLXX.

A Sœur S.

Il l'exhorté à être compatissante envers le prochain, à peser les choses dans la balance de la foi, à être calme. — Il lui conseille la lecture réfléchie de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Nîmes, 17 avril 1824.

J'aurais dû répondre plus tôt à votre lettre du 28 mars, ma très chère Sœur (je ne sépare jamais M. G... de Sœur F...), et m'entretenir avec vous de l'événement qui vous a affectée, et dont je pense que le temps aura déjà diminué l'effet. J'ai été atterré du coup si subit qui a frappé cette pauvre Sœur R... Comme je le disais tout à l'heure en écrivant à M. C..., tout était vif, violent, dans cette pauvre Sœur; sa maladie, si courte, si forte, si violente, nous aurait révélé la nature de son tempérament, si déjà nous ne l'avions connue. Hélas ! est-il si aisé de se contenir dans les bornes d'une sage modération, d'une paisible patience, quand on a une nature si impétueuse ? Je me suis entretenu plusieurs fois à B...

avec elle l'été dernier, et je crois être convaincu qu'elle faisait sur elle-même de violents efforts pour se contenir, se corriger, s'adoucir, et je ne serais pas surpris même que le terrible combat que se livraient au dedans d'elle deux puissants ennemis, sa bonne volonté et la force des passions, ne l'ait fait périr. La peine qu'elle éprouvait à devenir ce qu'elle voulait être a, je crois, concouru à sa maladie et à la rendre mortelle.

Croyez-vous, ma chère Sœur, que Dieu n'a pas eu égard aux souffrances cruelles de ces combats et né les a pas fait tourner en expiation et en profit pour cette Sœur? Moi, je crois qu'elle a tout expié; que Dieu a été satisfait de sa pénitence, et que, par cette raison, il a répandu le calme en elle dans ses derniers moments.

Ma bonne Sœur, méritons la grande miséricorde de Dieu, et pour cela, exerçons-la pleinement envers les autres. Il y a bien du bon en vous, ma chère Sœur; mais il y a encore quelque chose de trop humain, qui n'est pas assez *secundum Lucam*, mais trop *secundum naturam*. Il faut vous efforcer à voir un peu toute chose selon la foi; ce n'est pas tout que d'avoir une balance bien juste pour peser des grains d'émétique, il faut avoir aussi celle de la foi pour estimer toute chose à sa juste valeur.

Vous avez entendu faire de pompeux éloges de Sœur R..., traiter M. C... avec bien de l'injustice; cela vous a fortement courroucée, et moi aussi un peu, je l'avoue. On n'est pas libre d'en venir à un point d'indifférence où l'on ne ressent plus rien de pénible; mais ne cultivons pas, par des réflexions tout

humaines aussi, les sentiments trop humains qui s'élèvent en nous, et corrigéons par les pensées de la foi ce que les jugements des hommes ont d'injuste ; cela nous empêchera de leur en vouloir, et nous gagnerons beaucoup, soit du côté de Dieu soit aussi du côté de notre propre tranquillité.

Voyez le bel exemple de notre Mère G... Quelquefois je lui disais qu'elle était un peu guenille ; mais aujourd'hui j'admire toute la force que lui donne sa maternité ; et elle la redoutait ! Je l'en crois bien corrigée, et je me console de la voir indifférente aux propos des hommes. Au fond, qui servez-vous ? Si le Maître que vous servez est content, que vous importent les propos des étrangers ? Et quelle belle circonstance de le contenter il vous ménage, lorsque, permettant que vous soyez molestée par eux, il vous voit calme, tranquille et satisfaite par la seule pensée et le souvenir seul que vous conservez de lui... Pour votre pénitence de toutes les petites impressions humaines desquelles vous vous êtes laissée être susceptible, de tous les jugements peu spirituels, mais trop naturels que vous avez prononcés dans cette circonstance, vous lirez attentivement, vous méditerez les chapitres xxiv et xxv^e du III^e livre de l'*Imitation*. Quelle riche pharmacie spirituelle que l'*Imitation* ! Je vous invite beaucoup, non pas à le lire, parce que vous le lisez, mais à le bien lire, à le méditer. Il n'y a pas de maladie de l'âme pour laquelle on n'y trouve d'excellents remèdes.

Après avoir fait une remontrance à sa fille, un bon père lui donne tout de suite une dragée, afin de lui faire voir qu'il n'est pas fâché. Ce n'est pas que j'aie

cette crainte avec la mienne, mais une petite baliverne a aussi son petit mérite; et je ne veux pas perdre avec vous cette agréable coutume d'en dire. Eh bien, donc, ma chère Sœur, vous prétendez que c'est à vous à qui je dois donner la palme. Cela est extrêmement modeste de votre part, *n'est-ce pas?* Je ne veux pas mettre votre modestie à une plus forte épreuve, en vous demandant à quels titres vous la méritez. J'aime mieux les supposer et vous dire : Eh bien, oui, vous l'aurez, et elle ne cède pas à celle de l'année dernière. Je la juge bien placée à raison des circonstances. Je disais, il y a quelques jours : Sœur F... demande ma palme ; faut-il la lui envoyer? Ah, pour cela, oui ; je ferai la caisse pour l'emballer. Elle en contiendra quelques autres d'une autre espèce ; je désire que vous en envoyiez une à A... Je joindrai aussi à l'envoi des images ; elles m'ont manqué, car vous en auriez eu ; la première planche s'est usée, elle ne donnait plus d'épreuves correctes ; on m'en a fait une seconde, qui, je crois, ne vaut pas la première ; mais je n'ai pas cette fabrique à mes ordres...

Tenez-moi au courant de ce qui se passe à A... et à S... ; je n'ai pas dans cette ville de journaliste ; il faut encore vous charger de cette correspondance : je parie que vous savez tout ce qui se passe sur les rives de la Cuisance comme sur celles de la Furieuse.

Bonjour, ma chère Sœur, bien des choses à toute la communauté.



CLI.

A la même.

Il fait l'éloge de la modération et du calme. — Il l'exhorté à surnaturaliser sa bonté naturelle.

Nîmes, 8 mai 1824.

Je commence sur du grand papier ; mais croyez-vous que je le remplirai ? J'avancerais bien si je voulais me livrer à toutes les pensées et aux sentiments que m'inspire le vif intérêt que je prends à Mère G.... et à Sœur F... Je suis souvent avec vous, mes bonnes Sœurs, parce que j'y trouve bien des consolations. La bonne tenue de Mère G..., l'aplomb, le sang-froid dans les petits orages, me font grand plaisir à remarquer en elle ; j'en parle librement, parce qu'il n'y a rien là pour son amour-propre ; elle sait bien que rien ne vient de son propre fond, et elle attribue le bien qu'elle peut faire au mérite de l'obéissance qu'elle a rendue à Dieu lorsqu'elle est allée à S..., où il l'appelait. Je vois en elle un effet de la grâce de Dieu, une personne que cette divine grâce a rendue habile à un emploi, parce qu'il convenait aux intérêts de la gloire de Dieu que cela fût. J'en félicite bien ma bonne Mère G..... ; je l'aimais déjà beaucoup, mais elle est devenue encore bien plus précieuse à mes yeux par l'usage utile que le bon Dieu fait d'elle. Persévérence, confiance en Dieu et nulle en soi-même, entier abandon de soi à sa conduite, patience,

et tout tournera à bien ; l'orage passera incontestablement, et le rocher, fortifié par la main de Dieu, reparaîtra au-dessus des vagues apaisées, aussi ferme que jamais.

Et vous, ma chère Sœur S..., de quoi vous féliciterai-je ? 1^o De vos sentiments pour votre bonne tante. J'aime votre expression, et comme j'aime beaucoup aussi la tante et la nièce, que je connais bien tout l'intérêt que la tante prend à la nièce, les sentiments de la nièce pour la tante me fond grand plaisir à voir. A quel nouveau genre d'épreuve le bon Dieu la soumet ! Qui aurait pu prévoir qu'un jour les sacrements de l'Eglise lui seraient refusés ? Si on lui avait annoncé cela il y a une dizaine d'années, dans quel trouble on l'aurait jetée ! Eh bien ! elle est calme, soumise, résignée. Nous ne devons donc jamais rien craindre que le péché et les suites du péché. Lorsqu'on n'est point coupable d'un événement, Dieu donne toujours la force de le supporter.

J'ai mis un 1^o comme si j'allais vous faire des compliments à l'infini ; qu'est-ce que je veux mettre en 2^o ? Ah, le voici ; c'est de vous féliciter du suffrage de notre bonne Sœur B.... ; je l'en féliciterai aussi elle-même, car elle vous aime bien, et quand elle voit du bien en vous, elle s'en réjouit ; c'est une bonne et sainte amie que vous avez là, et quand elle voit du bien, qu'elle est contente de vous, je le suis aussi. Je vais encore dévider un 3^o. Oh ! il n'est pas considérable. Vous avez bien pris ce que je vous ai mandé que je trouvais trop naturel en vous, cette petite irritation de l'esprit, les jugements qui en dérivaient, etc. Cette disposition de votre esprit à bien

recevoir mes avis ne me surprend pas : vous m'y avez accoutumé. C'est la confiance qui avait dicté votre lettre, c'est elle aussi qui a lu la réponse, comme c'est un sincère attachement qui l'a écrite. Voilà donc un prêté rendu ; nous ne nous devons rien ; nous n'aurons là un grand mérite ni l'un ni l'autre. Venons à un 4^o. Quand je vous ai dit qu'il y a bien du bon en vous, c'est que je le crois. Maintenant qu'y a-t-il de bon en vous ? de la finesse ? un tact assez délicat pour, sur quelques données, juger les caractères, les sentiments des personnes avec lesquelles on vit, deviner tout le petit travail qui se fait dans leur esprit, les combats qui s'y livrent, les goûts, les désirs, les inclinations qui y sont ? Est-ce là le bien dont j'ai voulu vous parler ? Non ; ce bien-là serait un mal si Dieu n'avait pas mis en vous... quoi ? Devinez. Aimez-vous mieux que je vous le dise ? Je le veux bien. Toujours il fut un temps où vous ne l'auriez pas nommé, ce bien, peut-être moi non plus, quoique je l'entrevisse déjà. Quel est donc ce bien ? Je vous attraperais beaucoup si je renvoyais ce mot à un autre ordinaire. Non, je ne vous jouerai point ce mauvais tour. Eh bien, ma chère Sœur, je vous dirai donc que vous avez *naturellement* de la bonté ; il ne vous manque que d'en avoir spirituellement, surnaturellement. Dans tout ce que vous me dites dans votre lettre du 25 avril, il y a du vrai et de la finesse d'observation qui n'appartient qu'à votre sexe. Cela n'est accompagné d'aucune réflexion maligne ; au contraire, il y a de l'indulgence, une disposition à excuser, à atténuer des torts. Si j'avais la même bonté que vous, j'en resterais là, je mettrais un gros

point, et la phrase serait finie. Mais vous savez qu'avec vous je mets quelquefois un peu de malice; et il faut pour ne pas m'écartier de la louable coutume, que j'en place un peu ici.

Lorsque nous n'avons aucun intérêt à la chose, et que nous sommes parfaitement neutres et sans rivalité, alors la bonté est franche, elle a toute l'étendue qu'elle peut avoir. Mais si on se retrouve un peu dans les choses, si on y a quelque intérêt, il faut que la bonté se prête un peu, qu'elle se resserre, afin que nous puissions placer à côté d'elle nos petits intérêts. Ce resserrement est plus ou moins grand selon le plus ou le moins de place qui nous est nécessaire pour y loger ce qui est à nous. Eh bien, je voudrais dilater cette bonté, qu'elle soit vaste, qu'elle s'étende à tout, qu'elle renferme tout, qu'elle soit toujours à son aise, enfin qu'elle soit toujours comme celle du bon Dieu, comme celle qui vient de lui, générale, universelle, s'étendant à tout, sans retour sur soi, et sans influence du côté de ce qui nous touche.

Je disais quelquefois à votre bonne tante que j'aimerais qu'on prît l'habitude de dire : la bonne Mère F..... Je voudrais pareillement qu'on dise : la bonne Sœur F... Vos Sœurs vous le disent assez par la confiance et l'amitié qu'elles vous témoignent. Il faut que le bon Dieu dise : Ma bonne fille S...

Voilà donc cette caisse renfermant toutes les palmes du pays qui part! Vous vous attendiez à y trouver des souris, et vous vous promettiez bien de ne pas être attrapée. Eh bien convenez que vous l'êtes, puisqu'il n'y a aucune malice dans la caisse, mais au contraire des bonbons que j'envoie à la bonne Mère pour qu'elle

en donne à ses enfants quand elle en sera contente. Puissiez-vous me dire que vous en avez beaucoup avaleés! Ces bonbons vous feront beaucoup de bien; ils viennent de mes religieuses: ce sont mes présents de noces quand je vais donner l'habit ou assister à des professions. Ainsi ils sont tout saints, tout spirituels et dignes d'être offerts à mes premières et saintes filles.

Bonjour, ma chère Sœur, mandez-moi ce que deviennent nos pauvres Sœurs d'A..., et tenez-moi bien au courant de ce qui concerne votre maison. Quelque tristes que soient les choses que vous auriez à me mander, vos lettres auront toujours un côté consolant.

Toutes mes amitiés à votre bonne Mère et à nos bonnes Sœurs.

CLII.

A la même.

Il la reprend d'une aimable façon sur une susceptibilité d'amour-propre. — Les petites humiliations sont quelquefois plus difficiles à supporter que les grandes.

Besançon, 25 juillet 1824.

Je me plaignais, l'autre jour, à votre bonne tante, en lui écrivant à l'occasion de la mort de son pieux frère, qu'il y avait déjà quelque temps que je n'avais reçu de vos nouvelles, bien que je vous dusse déjà une réponse; mais S..., lui, disais-je, ne regarde pas

de si près avec moi. Eh bien , voilà que je ne me plains plus, pas même de la pesanteur du poids que vous avez déchargé sur mes épaules. Je ne le trouve pas bien lourd ; d'ailleurs , la certitude que j'aurais qu'en le partageant, je vous soulage , et que quand vous m'avez écrit il a diminué pour vous, me le ferait toujours trouver léger. Au surplus, je ne sais encore si je porte un poids, ni quel il est. Je l'ai cherché dans la lettre que vous m'avez transmise, je ne l'y trouve pas. Quoi ! on vous dit que vous avez écrit une lettre un peu à la hâte ; qu'elle a un certain air de noviciat, c'est-à-dire d'*innocence*, je l'interprète ainsi, et puis vous vous fâchez? Pensez-vous n'avoir jamais rien fait à la hâte, ni qui ait un air d'*innocence*? Cela n'est pas possible. Vous commencez des phrases sans savoir comme vous les finirez. Oh ! ma chère Sœur, combien de fois cela m'est arrivé, et, forcé de les finir, combien plus souvent elles ont été plus mal que bien!

Qu'est-ce donc que cette lettre que M... n'a pas approuvée, et que M. T... a condamnée? Quelle triste affaire est-ce que cela? Quel coup de sabre! Vous êtes bien plus douillette que moi, car vous êtes tout écorchée, et moi je n'y sens rien... Allez, allez, vous êtes une enfant gâtée, et pas autre chose. Ce n'est pas M. T... qui vous humilie ; c'est vous qui vous humiliiez vous-même, en voulant me faire croire que vous n'avez pas la force de supporter une contradiction. Je prends votre parti, et je prétends que vous supporteriez de plus fortes humiliations que celle-là. Prenez garde ; vous vous en plaignez, parce qu'elle n'a rien de grand et de généreux, et qu'au contraire elle est

bien *innocente*. S'il y avait là quelque chose d'héroïque, l'amour-propre irait s'en revêtir et s'y mettre à l'abri. Eh bien, il n'y a rien de cela ; le voilà sans appuis. — Et il faut être deux fois, trois fois bonne comme vous êtes pour prendre son parti et le plaindre. Et puis pour le consoler, ce tendre ami, ce misérable moi-même, qui m'est si cher, que je trouve si gentil, si agréable, je lui dis : « Ne te fâche pas, mon ami, ce n'est pas à M. T... que tu te soumets, ce n'est pas lui qui te moleste. J'avoue que ce ne serait pas supportable... C'est Dieu qui te conduit, et il faut bien céder ; tu ne pourrais en être humilié ! — Ah ! ma bonne amie, tu es bien aimable de prendre ainsi part à ma peine ; je t'écouterai volontiers, mais pas dans ce moment... Laisse-moi, je t'en prie, un peu pleurer sur moi-même. — Cela est trop juste ; mais laisse-moi le temps d'achever ma lettre, et je te permettrai de pleurer à ton aise. » J'aime, ma chère Sœur, à partager tout ce qui vous arrive ; mais je vous avoue cependant qu'ici je ne peux partager vos larmes. Toutefois, je partagerai volontiers la joie qu'un peu de réflexion va faire succéder à cette tristesse, à laquelle je ne vois de cause qu'une extrême innocence.

Tâchez, ma chère Sœur, de prouver à votre bonne Mère que l'amitié est un peu verbeuse de sa nature. Au reste, elle est bien occupée, ne la surchargeons pas. Son silence ne serait pas une preuve d'oubli comme le vôtre. Pour vous, écrivez-moi ; si vous ne bavardiez plus, je croirais que vous êtes morte pour moi ; et si quelque chose s'endort en vous, je tâcherai de le réveiller. Peut-être ma lettre ne vous tombera-t-elle pas des mains par le sommeil qu'elle vous

provoquera. Il est vrai que j'ai répondu un peu longuement à une lettre de M. T..., par la raison, apparemment, que l'amitié est verbeuse en moi.

J'habite en ce moment Beaucaire, dans une charmante campagne, où je suis chez moi. — Je touche les champs de la foire, qui est en ce moment bien bruyante, mais sans m'incommoder. Je n'en prends que ce qu'il convient pour faire quelque diversion à mes champêtres sollicitudes. C'est la plus jolie situation qu'on puisse trouver : j'ai de l'ombre, de la fraîcheur, de jolies promenades, et le Rhône à une portée de fusil. Adressez-moi toujours vos lettres à Nîmes, parce que je vais, je viens ; avec mes chevaux, dans deux heures je change de domicile, et quand je suis ici, on m'envoie tous les jours mon courrier. — J'espère qu'on va me mander que l'encensoir est arrivé ; il me tarde de voir cette navette qui a donné lieu à la belle exclamation que vous avez faite sur vous-même, et avec laquelle j'ai l'honneur d'être, ma chère Sœur, votre, etc.

Toutes mes amitiés à la respectable Mère et à vos Sœurs. Dès que vous aurez séché vos larmes, vous me le manderez.

CLIII.

A la même.

Il lui indique l'objet qui devra l'occuper pendant la retraite.

Nîmes, 26 septembre 1824.

Il est vrai, ma chère Sœur, qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit. Ce n'est pas que je vous oublie, et quand je vous dirais que cela est, je parie que vous n'en croiriez rien, et vous auriez raison. Ce n'est pas non plus paresse, ni qu'on ne puisse me faire tenir une plume, comme à quelqu'un de ma connaissance, car c'est tout le contraire; j'en tiens trop, et B... ne peut assortir à me les tailler. Aujourd'hui, par je ne sais quel hasard, je n'ai pas reçu de lettres par le courrier; cela me procure un petit loisir que je viens passer auprès de vous. J'aimerais bien pouvoir arriver jusqu'au lieu de votre solitude et être témoin des grâces que le bon Dieu vous y accordera et de votre fidèle correspondance. J'augure bien de cette retraite, dont le bon Dieu a préparé les bons effets par la visite que vous a faite Sœur... Vous vous attiédissiez, la piété se refroidissait sans que vous en devinassiez la cause; Dieu vous a envoyé ce petit ange pour vous la découvrir: croyez-vous qu'il en restera là? Il activera son ouvrage; il vous révélera le remède au mal et le régime que vous devez suivre. Il renouvelera en vous l'attrait pour vivre plus intimement que vous ne

faisiez avec lui, pour que vous recouriez plus à lui dans toutes les circonstances, particulièrement dans les émotions, les mécontentements, les sensibilités. La raison humaine est bien puissante pour les produire; mais pour calmer les agitations qu'elle sait exciter, c'est ce qu'elle n'a jamais su et qu'elle ne peut nous apprendre. Elle nous apprendra, où plutôt elle nous aidera bien à calmer l'effervescence qu'auraient produite les passions; mais ce qu'elle a excité elle-même par un motif qui n'est pas mauvais en soi, qui ne lui répugne pas, Dieu seul, quand nous en faisons notre confident, notre conseil, notre ami, notre intime, car il veut bien être tout cela avec nous, peut redresser nos jugements, nos sentiments, notre zèle, nos bonnes intentions, lorsque tout cela nous égare. Vous allez vous rapprocher de lui dans la retraite, et vous y éprouverez combien il est bon, combien il aime à se communiquer et à se faire connaître à ceux qui le cherchent dans la sincérité de leur cœur. Vous pensez assez combien je désire apprendre les grâces qu'il vous aura faites pendant votre retraite. Et comme vous n'êtes pas paresseuse, je m'attends à recevoir une lettre bien consolante.

Je suis bien édifié et bien consolé des nouvelles que vous me donnez de notre chère Mère G... C'est actuellement une fille forte, toute à Dieu, et capable de tous les sacrifices pour exécuter en tout sa sainte volonté. J'ai bien pris de la part à son affliction; tout ce qui arrive à mes filles, qui le seront toujours, leur bien véritable père le ressent et le partage.

Je suis très content de la petite lettre de Sœur F... Nous sommes tous sujets à avoir de pauvres petites

idées, qui si nous y tenons, nous tracassent et nous fatiguent. Elle nous viennent on ne sait pourquoi, et on ne sait pas davantage quand et comment elles s'en vont, si on ne s'en tient pas aveuglément à ce que les directeurs et supérieurs nous disent. Souhaitez-lui bien le bonjour de ma part.

Un motif de m'écrire aussi, ma chère Sœur, c'est de me donner des nouvelles de votre chère tante. Vous savez combien je l'aime et combien je suis fâché de lui savoir de la peine. Pourquoi ne m'écrit-elle pas? Je ne lui serais pas d'un grand secours, à plus de cent lieues d'elle; mais cela soulage toujours, lorsqu'on est dans la peine, de parler à quelqu'un dont on est sûr d'être entendu.

Je vous remercie bien, ma bonne Sœur, de l'intérêt que vous prenez à ma santé. J'ai suivi les conseils de Mère F..., à qui je recourrais, en cas de maladie, avec plus de confiance qu'à notre voisine la faculté de Montpellier. J'ai bu, d'après ses ordonnances, une bouteille de vin de Seguin, que j'avais encore depuis Paris. Je m'en suis très bien trouvé.

Je n'avais que les pieds un peu gorgés, surtout le gauche, et non les jambes; il se formait sur le cou-de-pied, à l'endroit où il est le plus serré, un petit bourrelet qui disparaissait pendant la nuit. Mais le pied s'engorgeait. A présent le pied droit n'est plus enflé, et le gauche à peine. Je crois que c'était l'effet du feu, près duquel j'ai eu longtemps les pieds pendant l'hiver; peut-être un peu (vous excuserez ma faiblesse) la peine que j'éprouvais de la triste situation de ma pauvre sœur, dont j'ai fait depuis le mois de janvier la terrible agonie.

Bonjour, ma bien bonne Sœur; vous connaissez mes affectueux sentiments.

CLIV.

A la même.

Il gémit sur les tristes effets de l'orgueil. — Il l'exhorté à se tenir dans l'humilité.

Nîmes, 12 février 1825.

Votre lettre du 7 m'a profondément affligé, ma chère Sœur; je me dis souvent : Que va devenir cette maison ? Mais je me réponds, et j'aime à le croire : Dieu ne l'abandonnera pas, et il la conduit par des voies que lui seul peut prendre. Quel profond sujet de réflexion présente une Religieuse qui s'abandonne à une passion, et à celle dont l'Ecriture nous présente Dieu en punissant les effets avec plus de promptitude que tous les autres crimes ! C'est à l'instant même que Dieu punit le péché d'orgueil. Que d'exemples, depuis celui de Lucifer et des anges qui voulaient s'égaler au Tout-Puissant ! Ce crime-là semble attenter plus spécialement à l'essence de Dieu même. Lui seul est grand; lui seul est quelque chose. Celui qui se glorifie en quoi que ce soit, si ce n'est dans les bontés et les miséricordes du Seigneur sur lui, commet un crime lèse-majesté divine; tous les autres blessent Dieu sans doute, mais non aussi directement, aussi essentiellement que l'orgueil. Que j'ai de satisfaction à voir par

votre lettre que vous sentez toute la force de la leçon que Dieu vous a mise sous les yeux ! O petit prodige de la miséricorde et de la charité de Dieu, que je vous vois être, répondez bien à tout l'amour qu'il a pour vous ! Fallût-il, pour corriger en vous le vice de l'orgueil et de l'amour-propre, qu'il sacrifiât une de vos Sœurs, il le fait. Après cela, Sœur S... se croirait quelque chose, un petit personnage auquel on accorde quelque confiance, qui s'élèverait un peu au dedans d'elle-même, comme si elle avait quelque mérite qui lui appartînt ! Cela est impossible. Tout pour Dieu.

Il faut encore aller plus loin, ma chère Sœur. Si l'orgueil est de tous les crimes celui qui paraît le plus déplaire à Dieu, puisqu'il n'use pas de patience pour en différer la punition, par la raison contraire, la vertu opposée à l'orgueil est la plus agréable à ses yeux. Oh la belle occasion que vous avez de pratiquer l'humilité en subissant pour l'amour de Dieu, en vous abaissant devant lui, et non-seulement devant lui, ce n'est guère pénible, mais devant les hommes, ce qui l'est davantage, et en consentant à ce qu'ils vous voient comme renfermant en vous bien des misères et des faiblesses, en leur permettant de conclure du particulier au général; en subissant, dis-je, ainsi toute l'humiliation, toute l'ignominie des propos du public, qui ne manquera point de dire que vous cherchez à vous mettre en évidence, à être de tout, partout, à vous produire, et qu'il y a peu en vous de goût pour la retraite, le recueillement et la pratique de ce conseil de l'Imitation : « Aimez à être ignoré et à être compté pour rien. »

Je n'hésite pas, ma chère Sœur, par suite de la confiance que vous avez toujours témoignée, et que vous continuez à avoir en moi, de vous inviter à ne pas sortir de votre maison pour courir les églises et les sermons. Vous êtes bien mal partout ailleurs que dans vos maisons. Bien que vous ne soyez pas cloîtrées par votre règle, vous l'êtes par son esprit. Toutes vos occupations sont dans l'intérieur de votre maison : que faites-vous au dehors ? Vous n'êtes pas comme les Sœurs de la Charité, qui exercent ces fonctions hors de chez elles, dans la visite des malades et dans les classes qu'elles ont en ville. Pour vous, c'est dans votre maison que vous édifiez.

J'ai été tenté, en écrivant à Mère C..., peu avant la mission, de lui dire de ne pas assister aux sermons, aux grands spectacles de la mission : ces choses sont bonnes pour toucher, émouvoir un cœur endurci, mais ne peuvent que dissiper une Religieuse. Je pensais à écrire cela à Mère C..., par suite d'une habitude à donner des avis, à l'hôpital ; mais, me rappelant que je n'avais à en donner qu'à Nîmes, je me suis tu.

Je suis bien fâché de savoir Mère C... toujours souffrante ; ses souffrances sont l'effet de l'âge. Quand les années viennent, il faut s'attendre à n'avoir guère de jours sans quelques souffrances ; alors on transige avec elles, parce qu'on ne peut plus les détruire. Elles laissent vivre encore ; et puis elles deviennent l'expiation de la vie : c'est une lessive où l'on blanchit le linge sale. Je demande bien à Dieu que toutes ses peines deviennent une parfaite purification pour elle, en lui demandant quelque part à ses mérites. Je lui

souhaite bien de la force, du courage, de la confiance en Dieu. C'est bien lui exprimer en cela mon véritable attachement. Puissé-je la trouver en meilleur état, si je vais cet été, comme j'en ai le projet, à Besançon !

Et vous, ma chère Sœur, que vous dirai-je ? Plus rien. Je crois que je vous en ai dit assez pour vous prouver, s'il en était besoin, combien je vous suis sincèrement attaché. Lorsque vous reverrez Mère G....., ou que vous lui écrirez, dites-lui que je ne l'oublie pas.

CLV.

A la même.

Il lui parle de ses travaux, de ses difficultés.—Il l'exhorte à être toute à Dieu.

Nîmes, 21 décembre 1825.

Non, non, ma chère Sœur, vous n'êtes pas restée à ma porte, croyez-vous que je vous y aurais laissée ? Vous êtes plus avancée que cela, mais c'est que vraiment, quoique j'aie bien du plaisir à voir les personnes, et surtout certaines personnes qui viennent me visiter, je n'ai pas le loisir de leur tenir compagnie. J'ai bien, si vous voulez, quelques occupations ; mais ma pauvre vieille tête s'embarrasse encore plus dans ce qu'elle ne fait pas que dans ce qu'elle fait. Quand je suis à mon bureau à écrire une instruction,

un mandement, je rentre un peu dans mon élément et je me retrouve ; mais hors de là, je m'embrouille, je me préoccupe et je ne fais rien ; je suis un peu comme ces gens dont l'on dit : Ils font leur embarras ; ils vont, ils viennent sans raison, ils regardent sans voir, ils écoutent sans comprendre ; ils prennent du souci, de la sollicitude ; on croirait qu'ils portent le poids de toute chose, qu'ils font tout ; ils se couchent très fatigués, et ils n'ont cependant rien fait. Eh bien, c'est moi au fond : je vous avouerai qu'il me tarde d'en être au *Te Deum* de notre mission. Je suis bien serré : nos protestants d'un côté, quoique j'aie pour moi les chefs du parti, mais je ne peux pas répondre de la population ; d'un autre côté mes têtes chaudes de catholiques, qui m'accusent d'être protestant moi-même, qui font un tapage qui n'a ni père ni mère, qui disent pis que pendre de moi, bruit qui ne me fait guère ; je leur en réserve une bonne dans mon allocution pour l'ouverture de la mission. Le motif de tout ce bruit est la déclaration que je leur ai faite, que je ne voulais point de mission à grand spectacle.

Je ne vous parle ici que de moi : c'est que je suis en effet un peu bien empêtré. Si je n'avais pas avec moi M. L... et mon fidèle B..., je serais curieux à voir ; je n'aurais qu'à me mettre devant un miroir pour rire. Enfin, j'aimerais bien un peu vous parler de vous ; j'y viendrai, mais avec le temps ; le bon Dieu vous éclaire, vous dirige ; il veut que vous soyez bien à lui, et il vous achète avec de bien belles et bonnes monnaies ; il ne marchande pas pour vous avoir ; il vous paie cher, et je suis bien sûr que vous dites :

Oh oui, et plus que je ne vaux. Eh bien jouissez de tous ces bienfaits avec reconnaissance ; usez-en avec fidélité, et le bon Dieu ne regrettera pas son argent. Je ne veux cependant pas garder ces résolutions, je vous les renverrai ; mais je suis bien persuadé que ce délai n'en retardera pas l'accomplissement. J'aurai peu le temps d'écrire, mais que cela ne vous empêche pas de me donner de vos nouvelles ; on a toujours le temps de lire une lettre, et puis aussi celui de penser aux gens.

Qu'est-ce donc qu'a notre chère Mère G... ? Donnez-m'en des nouvelles et dites-lui bien des choses pour moi ; dites-vous-en aussi un peu de ma part ; en vous en laissant la disposition, j'espère que vous les choisirez bien ; et moi je les ratifierai.

CLVI.

A Sœur G.

Ne pas tant s'occuper de soi. — Prendre les peines et les travaux avec courage. — Vivre pour Dieu et se dévouer.

Nîmes, 22 septembre 1822.

Non, ma chère Sœur, ce n'est pas un ennui, mais une jouissance que vous me procurez en venant me parler de vous. Je voudrais bien, à la vérité, que ce fût pour me dire que vous vous oubliez enfin vous-même, que vous ne vivez plus pour vous, que votre vie est pour Dieu. Je prends bien de la part à vos

ennuis; ils ne sont supportables que par le secours de la foi, et quand on se dit : J'ai deux vies ; je ne peux les avoir heureuses toutes deux; il faut que je sacrifie l'une pour l'autre : laquelle dois-je perdre ? laquelle dois-je conserver ? je n'ai que le choix. On peut cependant tirer une force de la force même de ces pensées : c'est le désir de les avoir heureuses toutes deux; mais ce désir, vous le savez bien, n'est qu'une chimère, qu'un être seulement raisonnable, et à plus forte raison religieux, ne doit pas tenter de poursuivre, qui vous rend sans compensation les ennuis de la vie présente et vous rend incertain le bonheur de la vie future. Dans nos grandes chaleurs, les jours de cérémonies, je me disais : Je voudrais bien ne pas tant suer; il faut que je me ménage, que je ne fasse pas tant de mouvements, que je sois plus court dans mes instructions, car il est bien incommodé d'être dans l'eau tout habillé; je n'y étais pas moins, je n'en suais pas une goutte de moins. Ah ! c'est comme cela, me suis-je dit; eh bien ! il n'y a qu'à laisser couler la sueur, mes habits se tremper, etc. Je me suis évité l'ennui des combats, le reste ne m'a plus fait grand' chose ; il me semble que j'ai tout gagné.

Faites comme ça, ma bonne Sœur, ne luttez pas, ne vous défendez pas contre les peines et les ennuis; livrez-vous-y de bonne grâce pour l'amour de Dieu, mangez ce pain amer sans chercher à le savourer ou à l'éviter : vous ne le trouverez plus si mauvais. Vous avez assez de tête, employez-la, et ne soyez pas Constance de nom. D'ailleurs, je suis convaincu de la vérité de ce que vous me rappelez que je vous ai dit à la sacristie : Ou Hospitalière dévouée, ou... je

n'ose achever. Hors de là, vous irez de faiblesse en repentir, et de repentir en faiblesse ; comment finirez-vous cette alternative ? Durera-t-elle longtemps, et dans quel état serez-vous quand votre vie finira ? Vous allez faire retraite, dites-vous ; ah ! que le silence imposé à votre imagination, à vos projets, à vos chimères, à vos châteaux en Espagne, en soit le premier fruit ! Ce sont là autant d'inspirations du démon. Dites-vous quand ces idées vous viennent : Le démon est tout près de moi ; et mon Epoux, et Jésus-Christ, où est-il ? Recourez à lui, et vous le trouverez, cet Epoux, qui vous aime, venant à votre rencontre.

Dédommagez-moi, ma bonne Sœur G..., par une autre lettre, qui renferme des choses plus conformes à l'amitié que vous savez que j'ai pour vous, et au grand intérêt que j'y prends.

CLVII.

À la même.

Il la reprend de ce qu'elle refuse un emploi.

Nîmes, 26 novembre 1822.

Comment se fait-il que je ne reçoive qu'aujourd'hui votre lettre du 19 ? Vous l'aurez probablement gardée quelques jours, hésitant si vous m'en écririez une autre qui aurait commencé par oui en gros caractères. Je vais vous en dire un, ma chère Sœur, mais écrit en petites lettres, afin que tout le monde

ne le voie pas : oui, vous êtes, comme vous le dites, une vraie guenille en renoncement, en courage, en sacrifice, en confiance en Dieu, et vous l'êtes plus que jamais, dans ce moment, en n'accédant pas à ce que Dieu demande de vous ! Vous osez lui refuser quelque chose, vous qui en avez tant à lui demander. Vous lui refusez un service; mais y pensez-vous ? Vous vous justifiez dans ce refus en disant : Je ne suis pas capable... Eh ? qui doute que vous soyez incapable de conduire la maison de S... ? Est-ce à vos talents que vos Supérieurs la confient ? Du tout ; c'est Dieu, c'est sa grâce, dont nous ne sommes que les instruments, qui conduira cette maison. Qu'est-ce que Dieu demande de vous ? Dévouement et confiance, rien de plus.

Oseriez-vous dire : Je manque de dévouement et de confiance ? Est-ce là ce que vous entendriez par le mot incapable, car je ne connais que cette incapacité-là. Si cela est, humiliez-vous profondément de cette funeste incapacité, reconnaissiez combien Dieu est miséricordieux et bon de vouloir bien encore s'adresser à vous et vous demander un service, et il sera impossible que, par reconnaissance, vous ne soyez pas dévouée et confiante... Réfléchissez, ma chère Sœur, Dieu vous appelle; il n'a pas coutume de nous parler lui-même, il se sert de la voix de nos Supérieurs, et c'est Dieu qui vous parle ici; vous devez le voir ainsi, ou vous manquez de foi; car voir Dieu dans ses Supérieurs, c'est une conséquence très-juste de la foi.

Oh ! ma chère Sœur, ne vous exposez pas un jour à ce que Dieu vous dise : J'ai eu besoin de vous, et vous m'avez refusé; c'est moi qui vous faisais deman-

der un service, et vous avez méconnu ma voix, vous ne me l'avez pas accordé; vous vous êtes défiée de moi, vous avez craint que je ne vous donnasse pas les moyens de répondre à mes vues, ou bien vous avez redouté la peine que vous donnerait le service que je vous demandais, moi qui n'ai pas même redouté la mort pour vous mieux servir ! Oh ! ma bonne Sœur, il n'y a pas à hésiter ici; quelle grâce Dieu vous fait ! Vous n'avez pas encore été réellement Religieuse, et Dieu vous donne l'occasion de le devenir ! Vous avez toujours regardé en arrière, et Dieu veut vous faire faire un pas en avant ! Créature privilégiée, recherchée de Dieu, assez heureuse pour qu'il veuille vous employer à son service, vous négligeriez de profiter de ces faveurs si distinguées ! Cela est impossible; le joug de la religion vous a toujours effrayée ! Et pourquoi ? Parce que vous ne l'avez vu que de loin, et que jamais vous n'avez voulu le mettre sur vos épaules par un renoncement à vous-même et un acquiescement aux volontés de Dieu. Ç'a toujours été pour vous comme un de ces fantômes qui font peur de loin, et qui ne sont rien pour ceux qui ont le courage de s'en approcher. Tout vous a fait peur; vous n'avez jamais eu les forces que donnent des sacrifices qui nous portent bien plus qu'ils ne nous chargent, quand nous présentons de bonne grâce notre tête au glaive. Combien vous avez déjà fait de refus à Dieu ! Que vous en est-il arrivé ? Au moins bien de la lâcheté et de la tiédeur dans votre vie.

Allons, allons, ma Sœur, notre vie s'avance; moi je suis vieux, et vous commencez à recevoir le nom de ma vieille. Tout à Dieu, quelque souffrance que doi-

vent en ressentir l'amour-propre et le désir d'être exempt de peine. Croyez-moi, je parle par expérience. Nous pouvons tout avec la grâce de Celui qui nous envoie ; il y a longtemps que j'ai lu dans saint Paul, mais je n'ai bien compris le sens et la force de ces paroles que depuis que je suis à Nîmes ; Dieu ne nous donne pas des moyens pour briller, mais il nous en donne pour faire son œuvre ; je ne me suis pas fait ici la réputation d'un homme éloquent, mais je vois s'opérer des choses qui m'étonnent, dont je ne suis certes que l'occasion. J'aurais beau chercher une part dans la cause qui les a produites, je n'y en trouverais aucune que je pusse m'approprier. J'ai bien quelquefois eu un peu de fatigue, la tête un peu remplie ; mais ce n'est pas là ce qui bâtit des séminaires et qui les peuple. Je vous certifie que quand on occupe une place, pouvant se dire : Je ne l'ai pas cherchée, c'est Dieu qui m'y a mis, on se sent vraiment métamorphosé, comme des ressources et des moyens qu'on ne soupçonnait pas avoir, et que Dieu veut bien susciter dans l'occasion. C'est le courage qui vous manque, voilà une belle revanche à prendre.

Quand on vous a dit que mon sentiment était que vous allassiez à S..., on vous a dit la vérité. On me mandait que vous vous y opposiez, et je répondais qu'il fallait insister et vous y envoyer de gré ou de force. Je suis bien dur, n'est-ce pas, ma chère Sœur ? Oui, mais c'est parce que je vous aime bien sincèrement, et si je m'exprime durement aussi, c'est parce que je vous crois bien persuadée de l'intérêt et de la charité que j'ai pour vous, et je peux encore ajouter une sincère affection. Allons, il n'y a plus de fougerot,

ni de tonneau, ni de paille pour vous ; il n'y a plus que Jésus-Christ sous vos yeux, à qui vous dites de tout votre cœur : Maître, je vous suivrai partout où vous irez. Consolez-moi, ma bonne Sœur G....., en me disant que vous exécutez votre promesse : obéissance, soumission. Je compte que vous serez la première de nos Sœurs que je verrai en allant à B..... ; de P... je pourrai prendre la route de S..., qui ne m'allongera guère. Mille choses affectueuses à tous les membres du concile devant lequel vous avez comparu.

CLVIII.

A la même.

Il la félicite de sa soumission. — Confiance en Dieu.

Peu de lettres, ma bonne Sœur G....., ne m'ont fait plus de plaisir que la vôtre, et ne m'ont fait désirer d'y répondre plus promptement. Jugez par mon retard de l'encombrement de mes occupations, parmi lesquelles il y en a d'assez majeures ; ce n'est pas dans une lettre que je pourrais vous en donner le détail ; mais enfin, avec l'aide de Dieu, tout se fera et aura, je l'espère, un bon résultat. Le bon Dieu traite bien ceux qui ne redoutent rien par l'effet de leur confiance, et quand je vous exhortais à vous livrer ainsi vous-même, je vous parlais bien en connaissance de cause.

Vous voilà donc, ma chère Sœur, tout à fait Reli-

gieuse; vous serez heureuse. Je ne dis pas que tout vous va rire, que vous n'aurez ni sollicitude, ni ennuis, ni contrariétés. Le bon Dieu vous veut plus de bien que cela ; mais vous voilà délivrée de tous ces petits combats entre ce que l'on doit être et ce que l'on n'est pas. Plus de tiraillements, plus de peines de conscience, plus de ces hauts et de ces bas, plus de ces grâces restreintes, de ces demi-grâces que Dieu donnait à celle qui n'était à lui qu'à moitié; plus d'incertitudes, de regards vers la grille pour y chercher la voiture à tonneaux. Tout à Dieu, à la vie, à la mort. Je le remercie, je vous félicite; votre départ de B..... pour S..... est votre véritable profession, parce que c'est une profession en actions et non en paroles. Regardez-vous maintenant comme étant tout à fait en la puissance de Dieu et dans ses mains. Tout ce qui va vous arriver désormais, ce sera lui qui l'aura voulu et choisi pour vous. Cette pensée, bien vraie, sera bien forte pour vous faire combattre l'ennui qui vous reste encore et avec lequel on ne peut faire de trêve, je ne dis pas cette petite paresse d'esprit qui nous porte à éloigner tout ce qui fatigue un peu la tête, qui nous constraint un peu, et nous laisse cette douce liberté de pouvoir à son gré ne penser à rien, vous vaincrez aisément cet ennemi-là; mais je parle de l'amour-propre, qui craint que dans un poste un peu élevé on n'aperçoive des défauts, ou l'on ne fasse quelques imprudences, inconvenances, ou l'on n'omette quelque chose d'un peu important. Vous avez fait un grand renoncement à vous-même, un grand acte d'abandon à Dieu, en allant à S... Achevez, ma chère Sœur,

achevez cet acte de renoncement à vous-même et d'abandon à Dieu, en vous oubliant sous ce rapport d'amour-propre et en vous dévouant à servir Dieu comme il le voudra, services d'humilité comme de succès; ne vous effrayez pas dans l'exécution de ces pratiques, vous avez la grâce de Dieu. Vous et lui, il n'y a pas d'ennemis que vous ne puissiez terrasser ensemble.

Je n'ai donc qu'à vous recommander, ma chère Sœur, d'être fidèle à vos résolutions; je n'ai rien à y ajouter; j'en suis content, et je regarde que c'est déjà une première et grande grâce que Dieu vous a faite de vous les avoir inspirées. C'est un gage qu'il vous donne de son assistance et un grand motif d'encouragement.

Je n'entre pas dans les détails de conduite que vous avez à observer, vous êtes en si bonnes mains pour être bien formée à cet égard. C'est une seconde grâce que Dieu vous accorde de vous avoir donné, pour aider vos premiers pas, votre bonne et bien chère Mère F...., que j'affectionne bien sincèrement et tendrement; elle ne m'écrit pas souvent; elle me fait un peu expier ce qu'elle a pris quelquefois en moi pour de l'indifférence et une sorte de lassitude. Je ferai volontiers ma pénitence si elle est bien convaincue de tout l'intérêt et de tout l'attachement que je lui porte. Je vous charge de mes intérêts auprès d'elle et de m'en donner des nouvelles. Bien des amitiés à toutes vos chères compagnes, je ne sais plus trop quelles elles sont. Je sais seulement que vous avez amené Sœur R..., mais laquelle? Nous en avons une que j'aime bien, qui est bonne Religieuse,

bien raisonnable, bien obéissante et fait tout ce qu'on veut; si c'est celle-là, je vous en fais mon compliment. L'autre n'est pas si aimable; elle se dépète, elle gronde quelquefois, surtout quand il s'agit de faire des tôt-faits; je ne pense pas que ce soit celle-là; je crois qu'elle s'en est allée et que nous ne l'avons plus; il ne nous reste que la bonne Sœur R...; pour Sœur F..., nous n'en avions pas deux, et je pense qu'elle est toujours ce que je l'ai vue.

Excusez-moi auprès de l'excellent docteur B...; si je ne lui écris pas encore, ce n'est pas indifférence; je l'aime et l'estime beaucoup; je le prie de faire mes compliments au docteur F..., de qui j'ai reçu une lettre; il faudrait que je m'enfermasse quinze jours pour me mettre à mon courant. Or, je ne peux m'astreindre à une clôture. Je n'ai pas eu le loisir encore d'achever mon mandement de Carême. Offrez mes affectueuses salutations à M. de L.....; donnez-moi des nouvelles de votre situation, et croyez bien, ma révérende Mère G...., aux sentiments de mon bien sincère attachement. Mon intention est toujours la même de passer par S..... pour aller à B....., s'il plaît à Dieu d'approuver mon projet pour le mois de juin.

CLIX.

A la même.

Première retraite pastorale à Nîmes.

7 octobre 1823.

Je vous réunis dans ma lettre, mes très chères Sœurs G.... et F....., comme vous l'êtes dans l'intérêt bien vif que je prends à toutes deux; je n'ai rien de si particulier à dire à l'une, que l'autre ne puisse l'entendre; et puis, je suis un peu dans mes grandes occupations : mes séminaires me laissent peu de loisirs; j'ai été un moment à savoir si je parviendrais à les monter. Le bon Dieu m'a laissé quelques instants dans des embarras, mais il m'en a tiré en accordant le succès à mes démarches et à mes paroles : combien il a fallu en dire et en faire! Pour surcroît d'occupation, nous ouvrons, le 21 de ce mois, une retraite pastorale. Nous ne sommes pas ici comme à B..., où tout est monté, où il y a un chemin tracé et des hommes qui le connaissent assez pour y diriger les autres. Ici, il n'y a point eu encore de retraite pastorale, et tout roule un peu sur moi, quoique le bon Dieu m'envoie de bien excellents aides. Notre retraite est une chose bien essentielle pour nous; je la recommande bien instamment à vos prières et à celles de toute votre bonne communauté.

Je viens à vous deux. Vous voilà un peu à vous-mêmes, la bride sur le cou, un peu sevrées du lait de

l'enfance, que l'on vous apportait sans que vous y preniez peine, et encore en vous priant bien poliment d'ouvrir la bouche pour en recevoir une becquée, que vous présentait une main recouverte d'un gant de peau d'agneau, et encore quelquefois l'une serrait les lèvres, et l'autre secouait la tête; de sorte qu'il arrivait parfois que cette bonne bouillie tombait à terre. Actuellement vous voilà obligées à aller chercher votre nourriture, et souvent vous ne trouvez qu'un pain un peu noir, peu substantiel, qui à peine amuse l'estomac et ne le nourrit guère. Vous êtes un peu des enfants gâtées, qui sont tout étonnées de se trouver à la ration des forts et des robustes. Eh bien! mes chères Sœurs, voulez-vous que je vous indique un bon garde-manger, où vous trouverez bien à vivre et à vous engraisser? Le voici. — Eh bien! voyons, dites. — Oui, un grand moyen d'apprendre à se passer de tous les échafaudages extérieurs, à vous soutenir par vous-mêmes. — Eh bien! quel est-il, ce moyen? — Un peu de patience; pratiquez-la, c'en sera déjà un. Un moyen de corriger un ton un peu sec ou un ton un peu décidé, un moyen de ne pas laisser longtemps sa Sœur dans la peine, mais de l'aider à décharger promptement son cœur; un moyen de ne pas juger selon ses petites idées, mais à supporter tout et à se contenter de ce que Dieu nous donne. — Mais en voilà assez, dites-nous ce moyen. — Un moyen encore qui supplée à tous les autres et qui ne peut pas être remplacé. — C'est donc une énigme que vous nous proposez.... Moi, j'en donne ma part au chat; je ne sais rien deviner. Moi, je crois bien deviner ce que notre père veut dire. — Eh bien! dites-le donc. —

Je crois bien que notre père veut nous envoyer à l'oraison. Oh! je crois bien que vous avez raison; c'est bien là, je l'ai éprouvé, où naissent les sentiments de confiance, comme ceux de défiance de soi-même; c'est là que la charité se ranime et que les petits jugemens cessent; c'est là qu'on sent combien Dieu nous aime; l'immensité des grâces qu'il nous a faites, et que, quelque dure qu'on se sente être, on s'aperçoit cependant qu'on a un cœur sensible et reconnaissant. C'est là que l'on sent qu'on n'est pas délaissé de Dieu et qu'on peut marcher en sûreté, qu'on connaît ses défauts et que la volonté se ranime pour les corriger; c'est là qu'on reconnaît bien que ce n'est pas la main d'un homme qui nous donne la becquée, mais la main de Dieu même; c'est là où l'on s'abandonne à lui, où l'on apprend à être contente, à se détacher de soi, à voir que rien ne nous manque et à faire profession de confiance et de soumission; c'est là où Dieu nous encourage en daignant nous dire qu'il est content de nous et en nous faisant autoriser à le dire. Ce sera là aussi, mes chères Sœurs, où vous parlerez un peu de moi à Dieu, où vous lui recommanderez ma retraite et tous mes besoins, qui sont bien grands; ce sera là que je vous écrirai, car d'ici à quelque temps je n'en aurai pas le loisir. A ma retraite succéderont la rentrée des séminaires et des visites pastorales, que les occupations d'octobre me forcent à renvoyer en novembre; mais au milieu de tout cela, je penserai à vous plus d'une fois.

M^{gr} l'évêque de S...-C... m'a envoyé son mandement; il paraît, en effet, qu'il ne ménage pas les constitutionnels. Ils feront tout ce qu'on voudra,

pourvu qu'ils ne se rétractent pas et qu'ils mettent à couvert cette portion d'amour-propre. La sotte invention que l'amour-propre ; c'est un des plus vilains morceaux de cette malheureuse pomme. Ecrivez-moi toujours, bien que je ne vous promette pas une prompte réponse par écrit ; je vous la ferai de pensée, et vous la devinerez.

CLX.

A la même.

Se recommander à Dieu dans les embarras. — Ne pas tant craindre la peine.

13 décembre 1823.

Je serais trop heureux, ma chère Mère G..., si je pouvais continuer à vous être de quelque secours ; écrivez-moi bien librement toutes les fois que ce pourra être pour vous un soulagement de me faire part de vos peines. J'y trouve aussi mon compte, parce que je me plais dans des témoignages de votre confiance. Je voudrais être près de vous pour vous aider mieux à supporter vos peines ; mais en vous envoyant à Dieu et à l'oraison, je fais bien plus pour vous que par tout autre moyen plus direct. Je ne suis point étonné, et vous ne devez point l'être vous-même, de voir revenir dans votre esprit, pendant l'oraison, tout le matériel de vos occupations. Je voudrais seulement que vous vous en fissiez une voie pour aller à Dieu ;

parlez-lui-en, recommandez-les-lui; dites-lui que vous seriez bien plus heureuse de vous occuper plus directement, plus immédiatement de lui; demandez-lui-en la grâce; reconnaisssez que vous ne pouvez rien sans son secours; et en lui demandant qu'il vous aide dans toutes vos sollicitudes, vous serez au moins avec lui, ce sera toujours un acte de religion que vous aurez fait; et en ne vous affectant et en ne vous désolant pas trop, vous acquerrez un peu plus de liberté pour régler vos idées. Toutes ces difficultés que vous avez à faire faire vos besognes, à commander aux uns et aux autres, tout cela est encore une bonne matière à des entretiens avec Dieu. Voyez-le comme un maître parfait qui a toutes les qualités, qui aime à ce que vous l'occupiez de vous, et dont vous faites les affaires, dont sa confiance en vous vous a chargée; parlez-lui-en souvent. Je suis assez de votre avis pour Sœur F...; j'aimerais qu'on vous la laissât et qu'on envoyât Sœur F... à A... J'en dis un mot à Mère F...; je ne sais pas ce qu'on fera, mais ne craignez pas tant la peine. Eh! sommes nous appelés à autre chose qu'à des peines, nous dont le bonheur est de suivre Jésus-Christ en portant notre croix? Vous laissez à la peine le pouvoir de vous faire peur, ne la craignez pas tant; je vous ai toujours trouvée trop délicate, trop douillette. Ce qui vous plairait serait qu'on vous passât la main sur le dos, et vous de faire *gron gron* comme un chat. Toutes les peines passent, les choses vont toujours assez leur train. Ne vous effrayez pas: Dieu est si aisé à contenter. Je pense que Mère F... est à présent à S...: c'est pourquoi je mets ici une lettre pour elle; si elle était à B..., vous la lui feriez par-

venir; mais je voudrais qu'elle lui fût remise en particulier. Si elle doit arriver bientôt, attendez-la.

Que fait cette pauvre Sœur P...? Depuis qu'on m'a appris sa maladie, je n'en ai pas eu de nouvelles, j'ai lieu de la croire bien mal. Bonjour, ma révérende et bien chère Mère. Que le bon Dieu vous rende ferme, robuste dans son service, et que si quelqu'un demande: Où est la femme forte? on puisse lui répondre: Elle est à S..., à l'hôpital; elle se nomme Sœur G...

Bien des amitiés à toute la communauté, à chaque Sœur en particulier, que j'aime et que je recommande à Dieu de tout mon cœur. Que fait la pauvre Sœur P...? Ce que Sœur B... m'en mandait me donne bien des craintes. M. L... vous offre toutes ses salutations. Dites de ma part à D. B... les choses les plus amicales, je lui suis bien sincèrement attaché.

CLXI.

A la même.

Pourquoi on parle avec vivacité. — Faire chaque chose en son temps. — Particularités et souvenirs.

Nîmes, 4 juin 1824.

J'approuve bien vos résolutions, ma bonne Mère; la première surtout me paraît essentielle et facilitera la seconde; c'est quand on a un peu de grignerie, et qui vient presque toujours de la peur que nous fait la

besogne, qu'on parle sur un ton un peu aigre à ses Sœurs; ce sera donc bien fait de ne pas voir votre ouvrage trop en masse; je conviens qu'alors il effraie. Je vous dirai que la maxime que je suis, et que quelqu'un de bien bons sens m'a donnée, est de tâcher de bien faire à chaque instant ce qu'il y a à faire, de dire, d'inscrire, de faire sans retardement, ni paresse, sans trop compter sur sa mémoire, ce qui se présente; après cela, l'ensemble de tous ces détails, leurs résultats sont toujours fort bons sans qu'on se soit cassé la tête. Si à ce moment, ma bonne Sœur, nous voyions, vous et moi, tout ce que nous aurons à faire dans l'année, tous les petits ennuis, les contrariétés que nous aurons à endurer, je ne sais si vous n'y perdriez pas la tête; pour moi, je suis bien sûr que j'y perdrais la mienne, et de plus fins que nous de même. Autrefois j'employais des ouvriers à remuer des terres, à faire des jardins; je faisais des marchés avec eux, et ils me disaient: « Nous ne demandons qu'à gagner notre vie en bien peinant. » Ce mot me touchait et faisait que j'y regardais moins avec eux. Je me le suis souvent rappelé, je l'ai médité. Ils me remerciaient, ces pauvres gens, de la peine que je leur donnais, qu'ils prenaient pour moi, parce que je leur donnais leur vie; et moi, à qui Dieu offre, non une vie d'un jour, mais une vie éternelle, je me rebute de la peine, je m'en attriste, je m'en désole, je suis si éloigné de la prendre et bien plus encore de m'y plaire et d'en remercier Dieu! Je suis donc bien peu désireux de cette vie éternelle, je n'y pense guère, je la connais peu; et vous, ma chère Sœur G..., ne soyez pas comme cela.

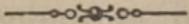
Je ne vous conseille pas trop de demander M. M...

pour confesseur, mais demandez-le pour prédicateur; il a du talent, beaucoup; il prêche fort bien, mais il est bien travaillé par son imagination, je ne sais si ses idées sont toujours bien justes; elles sont trop vacillantes pour le croire, et je craindrais que vous ne vous embrouillassiez avec lui; mais vous avez M. T..., homme sage et pieux, qui a du jugement et qui, je crois, vous convient beaucoup; il sait un peu aussi ce que c'est que des Religieuses.

Je vous charge, ma bonne Mère, de témoigner à toute votre communauté, que j'aime bien, et que j'aurais une grande satisfaction d'avoir à Nîmes, tous mes sentiments d'intérêt, d'attachement, de dévouement: tous ces liens qui m'unissent à toutes ces chères Sœurs ne se rompront jamais. Je n'ai pas de plus grand plaisir que d'apprendre qu'elles font des progrès dans la perfection de leur état, de penser à elles et de savoir qu'elles pensent à moi et qu'elles prient le bon Dieu pour moi; je suis bien content des petits mots que j'ai reçus de quelques-unes.

Bonjour, ma chère et bonne Mère G...., vous savez combien je vous suis sincèrement attaché.

Bien des choses en particulier à la chère Sœur P..., à la maladie de laquelle je prends bien de la part; je la recommande bien à Dieu, en me recommandant moi-même aux mérites de sa patience et de sa résignation.



CLXII.

A la même.

Il la console sur la mort de son père. — Avantage d'une sainte amitié.

Nîmes, 30 novembre 1824.

Je vous sais bien bon gré, mes deux chères Sœurs, l'une d'avoir donné à l'autre une plume et une feuille de papier, et celle-ci d'avoir dit à l'autre : « Faites, faites. » Cela m'a valu deux lettres et par conséquent une double satisfaction. J'ai bien un peu à m'excuser auprès de Sœur F...., comme Mère G... auprès de moi. Eh bien, passons-nous de tout. Je pardonne tout à Mère G.... pour le plaisir que j'ai eu à recevoir de ses nouvelles. J'ai bien pris de la part, ma bonne Mère, à vos chagrins. La nouvelle qu'on m'a donnée dans le temps de la mort de M. votre père m'a fait penser à vous souvent, et la résignation religieuse avec laquelle on m'a dit que vous aviez supporté cet événement m'a édifié beaucoup. Convenez, ma chère Sœur, qu'on est bien fort quand on est près de Dieu et qu'il veut bien nous soutenir. Nous ne sommes poltrons que quand nous nous séparons de Dieu, et que nous nous isolons, que nous ne restons que nous-mêmes, pauvres créatures. Saint Paul savait bien ce qu'il disait quand il annon-

çait qu'il pouvait tout en Celui qui le confortait. Ne nous trompons cependant pas, quand Saint Paul disait : « Je puis tout ; » il n'ajoutait pas : « sans peine, sans inquiétude, sans sollicitude. » Ne nous attendons pas à n'en pas éprouver, même avec tout le dévouement possible. Hélas ! ma bonne Mère G..., où n'y en a-t-il pas ? Y a-t-il un lieu sur la terre, un office, qui en soit exempt ? Croyez-en à ma vieille expérience ; je n'ai connu personne sans soucis, pas même Sœur J..., l'heureuse Sœur J... en a quelquefois, et en même temps je n'ai reconnu dans les autres, comme dans moi-même, de la force pour les supporter, que par la pensée que c'était le bon Dieu qui les avait choisis pour nous et de la part de qui ils nous venaient.

Je conçois vos peines du côté de D. B... Mais je dis : Si vous n'aviez pas celle-là, vous en auriez d'autres, et peut-être plus difficiles à porter. Dans celles-ci du moins vous n'avez pas de reproches à vous faire, vous ne les avez pas provoquées : elles vous viennent d'une cause à laquelle vous êtes tout à fait étrangère. Je sais bien que ce travers dans D. B... vous prive de l'appui d'un guide, d'un conseil dont vous auriez besoin, et qu'il est bien désagréable d'être en défiance là où la confiance voudrait pouvoir se dilater ; mais le bon Dieu le remplace auprès de vous, et il se communiquera à vous d'autant plus immédiatement qu'il y aura moins d'intermédiaires Croyez-le toujours près de vous, et cela vous suffira. Ne vous donne-t-il pas une grande preuve de protection dans les grâces qu'il répand sur la maison à la tête de laquelle il vous a placée ? Elle va bien, vos Sœurs se conduisent bien ; donc, Dieu, par

qui seul cela peut être ainsi, est avec vous. Soyez tranquille; il pourvoira à votre retraite. Ayez pleine confiance, ma bonne Sœur, honorez le bon Dieu de la plénitude de ce sentiment; ne doutez pas qu'il ne vous voie avec bonté, qu'il ne connaisse bien tous vos besoins et qu'il n'ait la volonté de les satisfaire, sans excepter toutefois ce besoin de repos, de bien être, cet état calme et paisible qu'il ne veut pas accorder à ses bienaimés sur la terre, parce qu'il le leur réserve dans le ciel. Comptez sur l'amitié de Dieu; votre lettre m'autorise à vous le dire; je l'ai lue avec bien de l'attention et de la satisfaction; elle peint bien naturellement toutes les dispositons de votre âme; l'abandon, la simplicité avec laquelle elle est écrite m'est très agréable. Elle me fait lire dans votre cœur; elle me montre tout ce qui s'y passe et me porte à vous répéter avec assurance: « Comptez, ma bonne Sœur, comptez fermement sur l'amitié de Dieu. » Si je manquais de confiance en lui pour moi-même, je la ramènerais par la connaissance que j'ai de tout ce qu'il fait pour vous. Oui, je crois que j'ai été inspiré quand j'ai dit qu'il fallait vous envoyer à S.... et je ne l'ai dit que parce que le bon Dieu me l'a fait dire. Il a voulu que ce fût pour vous un moyen de vous rapprocher de lui. L'amour du repos, la crainte des peines, vous en tenaient trop éloignée, car ce n'est pas là où l'on trouve Dieu, mais bien dans l'agitation et la sollicitude que l'on prend pour son service; c'est là où une guenille prend la force et la consistance d'un câble; et déjà je vous trouve bien forte: dans quatre ans, vous serez un Samson!...

Le bon Dieu vous a traitées avec bien de la con-

descendance et de l'attention en vous réunissant, mes deux bonnes chères Sœurs : c'est un petit adoucissement à vos peines, un égard, un ménagement de sa part, que de vous avoir placées l'une à côté de l'autre. Vous vous consolez, vous vous encouragez mutuellement; et ce que l'une dit à l'autre pour l'aider lui sert à elle-même. C'est bien du genre d'amitié qui vous unit et qui vous aide toutes deux à aimer Dieu par dessus tout et à tout supporter pour son service, que l'Esprit Saint a parlé quand il a loué les bons effets de l'amitié et félicité celui qui trouvait un bon ami. Moi, qui vous aime aussi bien sincèrement l'une et l'autre, qui me plais dans les épanchements de cœur de l'une et le petit bavardage de l'autre, je renferme dans la même lettre l'expression de mes sentiments pour les deux, et mes vifs désirs de voir Dieu bien servi par mes deux bienaimées enfants. Dans une lettre précédente, Sœur F... se plaignait que je ne lui avais pas envoyé des images, et qu'elle n'en avait que par raccroc ; je réparerai cela à la première occasion.

Je ne dis rien ici de Mère F... parce que, d'après ce qu'on m'a mandé, je la crois à B...



CLXIII.

A Sœur S.

Maladie. — M^{gr} de Chamon à Nîmes. — Salins.

Nîmes, 13 septembre 1826.

Je commence ma journée, ma bien bonne Sœur, par répondre à la lettre si amicale, si affectueuse, que vous m'avez écrite le 10. Elle m'a fait bien plaisir, et le petit mot de la chère Mère G... en a encore relevé le mérite. Il est bien juste que je vous témoigne toute ma reconnaissance de l'intérêt que vous avez pris à ma santé. C'est la première fois que j'éprouve quelque chose que l'on peut appeler une maladie. Cela n'a pas été bien grave; je croyais bien cependant que si après trois accès de fièvre assez forte, le médecin ne l'eût chassée par le quinine, elle aurait pu devenir ce qu'on appelle pernicieuse. Grâce à vos ferventes prières, je suis en bon train de convalescence, et ce qui contribuera à la consolider, c'est le contentement bien réel que me font éprouver les bonnes dispositions où je vois être mes deux chères et très chères filles, Mère G... et Sœur F... Que le bon Dieu les fasse toujours croître et se consolider. Réfléchissez vos lettres, mes bien chères Sœurs, le bon Dieu vous dit tout; c'est lui-même qui vous instruit: vous comprenez parfaitement les leçons qu'il vous donne; il vous fait la grâce de les discerner, de les goûter, et à lui

seul, il fera, je n'en doute pas, si vous continuez à lui être fidèles, de bonnes Religieuses.

J'aime bien vous voir, ma chère Sœur, du goût pour les vieillards; cela m'assure la continuation de vos sentiments.

J'ai vu passer ici votre évêque de Saint-Claude, allant à Carcassonne; il s'arrêta chez moi pour y déjeuner un peu matin et un jour que j'avais bien de la fièvre. Je me levai cependant pour lui tenir compagnie un instant; il ne fit que passer; il doit revenir dans le courant d'octobre, et je crois qu'il couchera ici. C'était avant le trente août. C'est donc une ville que le Ciel poursuit que Salins : elle est l'effroi de la France.

Bonjour, mes bonnes et bien chères Sœurs ; mille remerciements de votre bonne amitié ; que le bon Dieu vous en récompense !

CLXIV.

A la même.

Il la reprend sur les retours qu'elle fait sur elle-même et sur ses résistances à la volonté de Dieu.

Nîmes, 10 novembre 1826.

Quoi ! c'est vous, ma bien chère Sœur, qui m'avez écrit cette lettre du 2 novembre, et c'est de vous dont il est question ! Vous à qui le bon Dieu donnait de si vives lumières, de si ardents désirs de vous dé-

vouer entièrement à lui, à son service et vous voilà maintenant occupée de vous, recherchant ce qui vous serait agréable, souffrant impatiemment ce qui vous déplaît, servant vos goûts, vous comptant pour quelque chose, vous mettant tout entière dans la balance où vous pesez la valeur des choses, et le bon Dieu n'y serait pas de contrepoids ? Je m'affligerais bien profondément sur votre situation si je n'y voyais bien clairement une forte, mais bonne, mais miséricordieuse leçon, que le bon Dieu, qui a tant d'attention et de bonté pour vous, vous donne dans cette circonstance. Il me semble voir distinctement ce que Dieu veut corriger en vous. Dieu vous a douée d'une grande perspicacité pour connaître et juger ce qui vous entoure. Don dangereux, qui expose bien la charité. Eh bien, avez-vous souvent remarqué dans les autres une occupation de soi, une recherche de ses goûts, un emportement de passion, qui les troublent plus que vous n'en êtes troublée, une faiblesse plus grande que celle que vous montrez ici, une folie, en un mot, comme heureusement encore vous le dites vous-même ; car si vous ne la sentiez pas, elle ne serait que trop réelle ? Premier chapitre de la leçon.

Vous vous croyiez peut-être trop affermie dans le bien ; vous jouissiez avec trop de satisfaction et de naturel des grâces que le bon Dieu vous faisait. Eh bien, il s'est un instant retiré de vous, et vous a donné lieu de reconnaître qu'il est tout, et que nous ne sommes rien sans lui, et que nous devons avoir pitié de nous comme il veut que nous ayons pitié des autres. Il veut vous faire dire comme David : « Je

courais dans la voie de vos commandements quand vous dilatiez mon cœur par vos grâces. Vous avez retiré un instant votre face de moi, et je suis tombé dans le trouble ! » Vous avez dû lire cela dans l'*Imitation*. Second chapitre de la leçon.

Vous avez probablement conçu une faible idée de votre devancière dans votre office. Elle y avait laissé du désordre, et Dieu a transporté ce désordre dans votre tête : lequel vaut le mieux ? Troisième chapitre de la leçon.

Vous avez désiré un office tranquille, sous le prétexte de mieux travailler à votre salut. Dieu ne veut pas vous permettre d'autre désir que celui de faire sa volonté. Quatrième chapitre de la leçon.

Vous voudriez ne pas être Supérieure, dans la crainte de faire souffrir vos Sœurs, c'est-à-dire de peur qu'elles ne vous trouvent point aimable. Amour-propre caché. Cinquième chapitre de la leçon.

Je ne serai pas toujours sous votre empire, sujet de grande réflexion sur les motifs qui déterminent à l'obéissance. Pauvre petit P. Judde, qu'est devenu votre chapitre sur l'obéissance ? Sixième chapitre de la leçon.

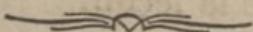
On est bien peinée, bien troublée de se voir si imparfaite ! . . . Ah ! gare à l'amour-propre ! . . . Septième chapitre de la leçon.

Voilà, ma chère Sœur, un sujet de méditation pour les sept jours de la semaine. Votre lecture se fera dans le 1^e chapitre de l'*Imitation*, ou dans tous les autres, car il n'y en a aucun qui ne vous aille bien. J'espère, ma très chère Sœur, que ce ne sera qu'un nuage. Le bon Dieu vous a donné de la raison ; il

l'a ornée de bien des grâces surnaturelles : elles existent encore en vous, quoiqu'un peu voilées ; vous reviendrez tout à Dieu, je n'en doute pas. Vous vous empresserez de me l'apprendre, parce que vous connaissez l'intérêt que je prends à vous.

Pourquoi n'écrivez-vous plus à Sœur B...? J'aimais bien votre rapprochement d'elle ! Quelle sainte fille ! Quelle gloire elle procure à Dieu ! Il lui suffit. Seule, pour ainsi dire, sans témoin, sans recherche de mérite devant les hommes, sans consolations humaines, sans espoir de guérison, elle se tient avec constance, avec patience sur le bûcher, où la victime est consumée à petit feu, où elle attend avec une admirable soumission à la volonté de Dieu, sans empressement, sans désir, l'achèvement du sacrifice !— Oh ! que je me sens petit garçon, et que vous devez vous sentir petite fille en sa présence ! Grandissons, ma bonne Sœur, et imitons ce bel exemple.

Je suis attristé de ce que vous me dites de votre cousine. On est bien souffrant dans cet état. Que Dieu ait pitié d'elle ! Je me réjouis de la joie de votre frère. Soyez bien assurée de tout l'intérêt que je prends à vous et à tout ce qui vous appartient.



CLXV.

A la même.

Il l'engage à lui donner de ses nouvelles.

Nîmes, 5 septembre 1827.

Quoi ! il est besoin de dire de gros mots pour vous déterminer à m'écrire ? — C'est que je ne veux pas perdre mon encre et écrire sans être sûre d'avoir une réponse. — Ce n'est pas là la pure charité. Quand on est assuré de faire plaisir, il faut s'y prêter généreusement, sans compter sur un retour. Je n'ai pas toujours, il est vrai, le loisir d'écrire, mais toujours celui de lire les lettres des personnes qui m'intéressent. Le cœur ne vieillit pas en moi, mais la tête beaucoup. Si vous saviez combien il me faut de temps pour penser, réfléchir, étudier une affaire et la traiter, vous auriez pitié de moi. Or, j'en ai eu et j'en ai encore de passablement intéressantes. J'en ai manqué plusieurs, parce que le bien s'opère si difficilement, qu'il me faudrait souvent toute votre patience pour dire *Fiat*. J'ai été aussi un peu en courses. Comme le jubilé dure encore ici, j'envoie mes missionnaires devant moi, et je vais ensuite faire le sermon de la persévérance. C'est la partie agréable de mon travail. Nos catholiques sont d'excellentes gens, pleins de foi et de bonne volonté, mais manquant d'instruction. C'est dommage, car ils la reçoivent et en profitent. Ah ! si vous pouviez m'envoyer quelques douzaines de

Mère F... pour catéchiser mes pauvres ouailles, vous me rendriez bien grand service. Mais il faudrait que vous en eussiez beaucoup pour m'en envoyer quelques-unes. Vous n'en avez qu'une : gardez-la longtemps. Elle me sert, quoique absente, par le plaisir que j'éprouve de penser à elle. Je suis bien aise de savoir que Mère C... n'éprouve pas de grandes souffrances : puisse-t-elle passer tranquillement son hiver! Dites-lui bien des choses pour moi, et à Sœur B..., dont les douleurs et le courage m'édifient beaucoup. Je ne doute pas qu'elle n'embellisse grandement la couronne que le Seigneur lui réserve.

Combien d'échelons vous allez monter dans votre retraite du 22 de ce mois! J'aimerais bien voir aussi comment vous vous en tirerez toutes du silence perpétuel de la journée! Je parie bien qu'il y en aura plus de deux qui riront en se regardant. Tout en riant moi-même, je pense que le silence est l'un des meilleurs ingrédients qu'on puisse mettre dans la potion.

Je n'ai pas encore répondu à Mère B....., qui m'a déjà écrit : faites-lui mes excuses; remerciez-la du plaisir qu'elle me fait en s'affublant toujours de sa bonne tête. Je dois aussi les mêmes excuses à M^{me} J... Vraiment elle parle un peu le langage des Anges, et à peine sais-je balbutier celui des hommes. Je ne sais plus dire aux gens autre chose sinon que je les aime bien, que je leur suis bien dévoué, bien attaché! C'est dans cette simplicité de langage que j'exprime mes sentiments. Recevez-les pour vous, pour vos saintes Mères et pour toutes nos chères Sœurs.

CLXVI.

A Sœur G.

Restez ferme et calme au milieu des occupations.

Nîmes, 28 juin 1826.

Voici encore une occasion pour S..., et c'est à vous, ma bonne Mère G..., à qui je m'adresse aujourd'hui. C'est un mauvais tour que je vous joue. Répondez-vous ? Ne répondrez-vous pas ? Embarras de tout côté : et voici comme vous vous en tirerez : Mon Père je voudrais bien vous répondre, mais je ne le peux pas. J'ai la tête si embarrassée, si pleine de tant de choses, qu'il me faudrait une rame de papier pour tout dire; or, je ne peux l'écrire et je ne veux pas vous mettre à l'épreuve d'en faire la lecture; je me bornerai à écrire un petit billequin où je dirai que je suis sotte, mais j'ajouterai que vous êtes toujours, malgré cela, mon respectable et bien-aimé Père, pourvu que vous disiez que, toute sotte que je suis, je n'en suis pas moins votre bien-aimée fille. Eh bien, à la bonne heure, expliquons tout cela. Quand il y a quelque temps qu'on est éloigné de quelqu'un, qu'après l'avoir vu assez souvent pendant un temps, et avec une sorte d'aisance, de franchise, de sans-façon, on ne le voit plus que bien rarement, et comme en visite et avec cérémonie, on se le figure tout autre qu'on ne l'a connu; on ne l'oublie pas,

mais on ne le voit plus tel qu'on l'a vu, mais tel que l'imagination nous le représente; et pour peu qu'elle nous préoccupe, elle nous égare, elle nous gêne, et nous ne savons plus comment nous y prendre. Vous avez la tête bien chargée, bien remplie, bien fatiguée; si j'allais vous dire : Et de quoi ? cela serait bien malhonnête. Vous diriez : Notre Père oublie-t-il donc tout ce dont je suis chargée ? Ou bien mes peines ne lui sont-elles rien ? Ne prend-il plus intérêt à moi ? Ce seraient là de bien fausses conséquences. Il s'en faut bien, ma bonne Mère, que je ne prenne plus d'intérêt à vous. Mais raisonnons : Voilà, je crois, quatre ans que vous êtes Supérieure à S...; il s'est passé bien des événements dans cet intervalle, et il y en a eu de graves et de bien rares, tel que celui de l'an dernier; vous en avez eu aussi qui ne sont pas fréquents; vous avez eu enfin ceux qui sont ordinaires et qui naissent même de la nature des choses. Eh bien, ils sont passés, vous vous êtes tirée de tout cela, avec l'obligeance bien grande de remercier Dieu de vous avoir aidée à vous en tirer comme vous vous en êtes tirée. Personne n'a de reproches à vous faire, et vous, lesquels vous faites-vous ? Je n'en sais rien, mais je juge que vous n'en avez qu'un seul : celui de vous être laissée, au milieu de tout cela, aller à l'ennui, au dégoût, au petit découragement, à des inquiétudes d'imagination, et d'avoir, par là, un peu diminué le poids immense de mérites que vous auriez amassé si, toujours contente, je ne dis pas de vous, mais je dis des peines que vous avez eues, toujours joyeuse d'avoir quelque chose à souffrir, ou plutôt à supporter pour l'amour de Dieu, par obéissance à sa

volonté, par soumission à l'autorité sur vous que vous lui avez donnée sans réserve, vous aviez entretenu, restauré vos forces, votre courage, votre dévouement par ces pensées-là. Y a-t-il un état sans peine dans ce monde ? Pas plus celui de fille, de femme, que de Religieuse ; et y en a-t-il un où l'on trouve des ressources comme dans ce dernier ? Eh bien, vous avez eu des peines, et vous voilà toujours debout ; vous en aurez encore dans les deux dernières années qui vous restent, et vous serez encore debout à la fin. Ah ! soyez debout, mais sur un piédestal de dévouement, de joie, de soumission à Dieu, de contentement d'avoir eu des sacrifices à lui faire, des dons à lui offrir. Mourez à vous-même, ma bonne Sœur, et vous serez heureuse, et vous donnerez tout gaiement au bon Dieu. Je n'ai pas écrit une rame de papier, et puis j'ai tout dit. Je sais bien que si je voulais entamer le chapitre de toute l'affection que j'ai pour vous, de tous les genres de bonheur que je vous souhaite, il faudrait une plus grande feuille que celle-ci, mais cet article est bien entendu entre nous. Voilà votre petite compagne qui me dit qu'elle va devenir timide, eh bien, reprenez sa place pour babiller avec moi. Au surplus, je n'ai pas encore une pleine confiance sur ce qu'elle présume à ce propos, et je pense que ce ne sera pas par moi qu'elle commencera et que j'aurai encore bien des bavardons de sa façon, et qu'elle en provoquera aussi de votre part, à moins que vous ne vous entendiez pour devenir *Sœurs discrètes*. En attendant, écrivez-moi l'une et l'autre, et recevez, toutes deux, mes plus sincères et affectueux sentiments. Bien des choses à toute la communauté.

Il y a quelque temps que je n'ai rien reçu de M. B... Où en est l'affaire de V...? Sœur F... a-t-elle eu quelque chose dans la succession de sa tante?

CLXVII.

A la même.

Le lieu où l'on est par la volonté de Dieu n'est pas un exil.

Nîmes, 12 septembre.

Non-seulement, ma chère Sœur, je vous pardonne, je me sers de cette expression après vous; mais je vous sais gré de tous les efforts que vous avez faits pour mettre la main à la plume. Vous avez le cœur plein de bons souvenirs, vous êtes reconnaissante jusqu'à l'exagération, très susceptible de bonne amitié; j'en porterai témoignage tant qu'on voudra; mais écrire, c'est autre chose; que voulez-vous? chacun a son fort et son faible. Votre fort est du bon côté : bien sentir; et votre faible du moindre côté : prendre la plume et écrire. Je n'oublie pas, je vous assure, la bonne Mère G.....; j'aurais dû moi-même ne pas me borner à des œuvres de mémoire envers elle, et la réveiller. Je ne l'ai pas fait non plus; du moins je savais de ses nouvelles par les lettres de B...

Je serais heureux si je croyais être pour quelque chose dans l'acceptation que M. C... a faite de la direction de votre maison; j'aurais bien mérité envers vous toutes, et j'aurais bien fait de m'en aller pour

vous procurer un pareil directeur. Je crois que si vous alliez lui dire que vous approchez du terme de votre exil, il pourrait vous répondre sur ce mot : Est-ce un exil pour une personne qui s'est renoncée pour se donner à Dieu, que le lieu où nous sommes pour son service ? Est-ce un exil que le lieu où nous vivons avec lui ? Notre patrie, en quittant ce monde, sera le lieu où il nous manifestera sa présence. Notre patrie sur la terre n'est-elle pas partout où nous travaillons sous ses ordres et sous ses yeux, quoique les nôtres, matériels encore, ne l'aperçoivent pas sensiblement ? Les saints, les apôtres eux-mêmes ont employé ce mot d'exil ; mais ils signifiaient par là la terre tout entière, mais non une ville au lieu d'une autre. Je veux vous prouver, ma bonne Sœur, que vous auriez bien tort de vous gêner avec moi, car vous voyez que je ne me gêne pas avec vous. Le bon Dieu a fait beaucoup de choses en vous, ma bonne Sœur, et de bonnes choses ; mais avez-vous fait tout ce que les grâces que vous avez reçues vous donnaient le moyen de faire ? Tâchez que tout soit dans une juste proportion. Ce qui vous ralentit, c'est que vous craignez trop ; vous n'avez pas assez de confiance, peut-être direz-vous : pas assez de courage ; moi je dis que le défaut du courage vient du trop de crainte et de défiance ; il ne vous manque que de vous mettre en route ; partez et n'hésitez pas de croire que vous arriverez ; je me fais caution de l'arrivée, si vous vous chargez du départ. Saint Paul disait : « Je peux tout avec l'aide de Dieu ; » dites de même. On m'a mandé de B... qu'on allait vous envoyer la petite Sœur P... ; je crois qu'elle vous édifiera ; elle quittera, non sans

peine, ses...., etc.; mais sûrement bien volontiers, pour aller où le bon Dieu l'appelle. Je ne suis plus guère au courant des Sœurs de S... Vous avez Sœur S..., Sœur P..., et puis probablement des jeunes que je mets toujours au nombre de mes filles par adoption; mais vous autres vous l'êtes en réalité. Si Dieu me prête vie et qu'il me permette une absence de quelques jours, l'année prochaine, j'irai voir ma bonne et chère famille, de qui j'ai reçu pendant un temps bien des consolations. Ce ne sera donc pas vous que je trouverai une des premières en arrivant au pays, mais je vous verrai plus tard, et ce sera toujours avec bien grand plaisir, vous étant bien sincèrement attaché. Mille tendres amitiés à toute la communauté.

CLXVIII.

A la même.

Il la reprend de ce qu'elle est heureuse de quitter
la supériorité.

Nîmes, 10 septembre 1829.

Votre lettre, ma chère Sœur G..., a dû m'être agréable sous le rapport de la confiance que vous me témoignez; il faut en avoir beaucoup en quelqu'un pour lui parler aussi naïvement des sujets de contentement et de crainte qui vous occupent. Mais du côté de votre dévouement au service de Dieu, je ne peux vous dissimuler que cette lettre m'a réellement af-

fligé. Vous, ancienne épouse de Jésus-Christ, dont tous les sentiments doivent venir de lui et vous rapporter à lui, vous voilà bien joyeuse de quitter S..., et pourquoi? Parce que vous aurez moins de peines, d'ennuis, de tracasseries, et par conséquent moins d'occasions de prouver à Dieu votre entier dévouement à son service, votre parfaite soumission à sa volonté, votre grand zèle pour ses intérêts; moins de sacrifices à faire de vous-même, moins d'occasions d'abnégation, moins de peines à endurer pour son service. Et puis, voici venir des craintes d'être attachée à un office, et pourquoi? Parce qu'il déplaît, et qu'on n'y satisfait pas son goût, au lieu que dans une salle de malades on se complairait davantage à les soigner; on a du plaisir à les caresser, parce qu'en cela on se caresse soi-même. Mais, ma chère Sœur, est-ce que vous en êtes toujours là? Vivez-vous pour trouver des agréments terrestres? Est-ce que vous avez un autre projet, une autre volonté que d'être sur la terre victime de celle de Dieu, et victime constante, généreuse, pleinement dévouée, et joyeuse d'être au service et aux ordres d'un maître tel que celui que vous servez? J'ai commencé par vous remercier de votre confiance. J'en ai beaucoup en vous pour vous écrire comme je le fais, car je n'oserais pas écrire de la sorte à quelqu'un dont je ne serais pas bien sûr et sur les sentiments de qui je compterais moins que sur les vôtres. J'attends maintenant de vous des remerciements; je suis persuadé que quelques réflexions vous feront attribuer à ce mauvais sujet qui est en nous et qu'on appelle *vieil homme*, tous ces sentiments de joie et de crainte, et que la

fidèle servante et épouse de Jésus-Christ gourmandera ce mauvais sujet d'avoir osé prendre la plume. Aussi c'est à lui à qui je réponds ; il n'y a pour vous dans cette lettre que les expressions de chère Sœur, et tout ce qui peut vous prouver le sincère attachement et le vif intérêt que je vous porte. Maudit soit le mauvais sujet ; mais, à Dieu ! bénie soit de Dieu ma chère bonne Sœur G...

CLXIX.

A Sœur S.

Il lui conseille d'être sagement bête.

Nîmes, 1828.

On dit que vous êtes devenue bête : Dieu en soit bénî ; vous allez devenir bonne, douce, admirant tout dans les autres, les plaçant, dans votre esprit, au-dessus de vous, ne voyant rien que de bien et de bon en eux, ne les jugeant point, n'ayant de malice *pas plus que c't'agneau*, enfin, la bonne bête du bon Dieu ! Oh ! que cela est beau, ma chère Sœur ; mais cela est-il bien vrai ? Supposons-le. Maintenant, je dis que c'est bien fait de perdre un certain esprit, mais non pas celui qui nous empêcherait de remplir un office avec intelligence et exactitude. Conservez la portion d'esprit, que Dieu vous a départie ; mais aussi employez-la pour lui ! Soyez bête dans des vues de réforme et pour acquérir la béatitude dont Notre

Seigneur a parlé ; mais que ce ne soit point le résultat d'une préoccupation d'esprit, d'embrouillage dans la tête, de l'influence de toutes sortes de petites idées qui se combattent, de l'incertitude de celles auxquelles on doit s'arrêter ; ce qui échauffe, fatigue, déroute, et finit par nous lasser : état dangereux. Soyez donc raisonnablement, religieusement, pieusement bête, sachant pourquoi vous l'êtes, ayant toujours devant les yeux le but sage auquel vous devez tendre, vous en occupant avec calme, mais avec désir de l'atteindre. Ne vous découragez pas si vous donnez à côté : cela vous arrivera peut-être encore souvent. Eh ! croyez-vous que celui qui apprend à tirer au blanc le rencontre à chaque coup ? C'est le fait d'un long exercice ; et, soit dit sans vous flatter, il sera peut-être un peu plus long pour vous que pour bien d'autres ; mais, en rapprochant le point d'où vous êtes partie de celui où vous vous trouvez, êtes-vous dans le cas de désespérer de quelque chose ? Suivez bêtement (j'aime cette expression, toutefois il ne faut point lui donner trop d'étendue, disons, si vous le voulez, bonnement, simplement) les avis de votre directeur, sans prendre la peine de trop les examiner, de trop les scruter, les juger. La recherche des motifs serait encore un piège qui empâturerait et distrairait de la seule chose dont on ait à s'occuper, qui est de suivre ses avis.

Sûrement, si nous causions, je ne finirais pas plus ce chapitre de la bêtise que vous n'avez fini votre lettre au bout de votre papier. Combien j'aurais à en dire sur ce sujet ! La bêtise, c'est le rêve que fait un vieillard tout éveillé. A votre âge on est bête lorsqu'on

rêve durant le sommeil, et au mien c'est quand on est éveillé. On se laisse aller, on n'a plus guère que l'instinct. Eh bien, ce sera au moins par instinct que je vous renouvelerai, ma chère Sœur, tous les sentiments d'intérêt, d'amitié, de dévouement, que vous me connaissez pour vous.

CLXX.

A Sœur B.

Il lui parle de son voyage à Besançon ; il l'engage à le tenir au courant de ce qui intéresse l'hôpital.

Nîmes, 23 avril 1825.

Vous aimez donc mieux, ma chère Sœur B..., être grondée que délaissée. Je suis un peu comme vous, j'aime mieux qu'on me fasse des reproches que de ne me rien dire, parce qu'aux reproches sont toujours mêlées quelques nouvelles des personnes qui m'intéressent, et qu'il est pénible de se dire souvent : Que deviennent-elles? sans savoir que se répondre. Enfin, je sais qu'il y a toujours des mérites dans votre sainte maison, toujours des choses qui glorifient Dieu, puisqu'il y a toujours des peines, des souffrances à supporter, iben des actes de cette belle, mais bien sévère vertu d'humilité à pratiquer, et que j'aurai bien à m'édifier quand je serai auprès de nos chères Sœurs et que je verrai parmi elles la patience dans les souffrances, la confiance en Dieu dans toutes

les petites contrariétés, la soumission à toutes ses volontés, le support le plus charitable dans toutes les petites peines de celles qui nous les occasionnent. Il me tarde de jouir de toutes ces consolations que le vif intérêt que je prends à la maison et à toutes celles qui la composent me rendront bien sensibles. Je suis fâché que Sœur T... soit toujours si souffrante ; dites bien à notre bonne petite poste qu'il faut bien qu'elle se remette sur pieds pour le temps où je serai à Besançon. Elle a encore le temps de se bien rétablir, car je crois bien que je ne serai pas au pays plus tôt qu'il y a deux ans, c'est-à-dire vers la fin de juin. J'ai des raisons de croire, sans cependant en avoir de certitudes officielles, que j'irai à Reims. Si avant d'y aller, je peux faire ce que j'ai à faire à Paris, ce qui me semble difficile, car dans les jours qui précéderont immédiatement le sacre, on ne sera occupé que de cet objet, alors je partiraïs directement de Reims pour Besançon. Si je suis obligé de revenir à Paris, cela me mènera un peu plus loin ; enfin, calculons d'avance tant que nous voudrons, nous compterons toujours sans le grand Hôte, qui réglera toutes choses comme bon lui semblera, et nous tâcherons d'imiter la sage Mère B..., en nous soumettant volontiers à tout ce qu'il aura réglé.

Je compte partir lundi pour passer quelques jours à Beaucaire, entendre chanter le rossignol, car je suis établi là à un quart d'heure de la ville, dans le plus joli séjour possible, jouir un peu de la promenade et m'y occuper à quelque ouvrage auquel je ne peux donner de la suite à Nîmes, où je suis assailli de lettres et de visites ; vraiment, je n'ai pas la libre

disposition de mon temps. Je crois que, dans l'année, je ne lis pas quatre volumes, tant l'emploi de mon temps est peu de mon choix. Oh ! combien de fois j'ai regretté la douce vie que je menais à la rue Saint-Vincent ! Je vous ai rapporté quelquefois ce que Notre Seigneur disait à saint Pierre : Quand vous étiez enfant, vous alliez où vous vouliez ; maintenant un autre vous a mis une ceinture pour vous conduire là où il lui plaît. Je me le dis maintenant, et cela m'aide ; quand on est dans la situation, ou d'occupation, ou de maladie, où Dieu nous veut ; si la nature a quelque chose à souffrir, l'âme qui a la foi est contente. Distribuez, ma chère Sœur, les expressions de mes sentiments à toutes nos chères Sœurs, Sœurs B..., Mère C... quand elle sera de retour ; je voudrais pouvoir nommer toute la communauté. Il n'y a aucune Sœur à laquelle je ne pense souvent ; tour à tour elles se présentent à mon esprit, et ces sortes de souvenirs me sont bien agréables. Je me recommande bien à leurs prières ; et les vôtres, ma chère Sœur, qui sont celles de quelqu'un qui se croit dans l'humiliation et qui l'accepte, doivent être agréables à Dieu. Je me tiens assuré que vous ne les refuserez pas au sincère intérêt que je prends à vous.

Que fait notre petite Sœur B... ? Les dernières nouvelles que j'en ai eues portaient qu'elle était bien souffrante.

CLXXI.

A Sœur S.

Détails sur un voyage à Lyon. — Prudence chrétienne.

Lyon, 17 décembre 1821.

C'est du sein de votre famille que je vous écris, ma chère S....., et il ne me vient pas un autre nom à vous donner, tant celui-ci a frappé de fois mes oreilles. J'ai reçu ici toutes les amitiés, tous les soins possibles de la part de votre famille. Votre maman m'a mené hier matin faire un pieux pèlerinage aux tombeaux des saints Pothin, Irénée et tant d'autres martyrs. Nous avons vu le Calvaire. M. le Curé, qui nous accompagnait, nous a lu toutes les inscriptions et nous a fait l'intéressant historique de ces saints lieux. Je suis allé visiter la cellule où votre maman va faire ses retraites : elle vous sanctifiera toutes bon gré malgré par ses vertus et ses mérites. Notre course a été précédée d'une bonne tasse de café, faite à la comtoise et même à la mode de l'hôpital par votre chère sœur I....., toutefois après avoir dit la messe. P... se faisait une fête de me la servir ; mais M. G... a voulu le faire lui-même : c'était à Aincéy ; et P..... n'était qu'assistant ; mais il a bien pris sa revanche ; car lorsque j'en étais à l'*Introibo*, M. G... en était il ne savait où. Il a appelé P....., qui est accouru, et comme il a vu M. G... debout, il s'est tenu debout lui-même et m'a bien fait raison de mon *Introibo*.

De retour de notre pélerinage, je suis revenu chez vos parents. Il y avait dans la chambre un piano ouvert, et une pianiste à côté... Oh!... je lui laisse le plaisir de vous raconter, ce qu'elle fera probablement, d'une touche *qui ne voulait parler*. J'ai *parlé* pour elle : ce qui m'a valu un : « Vous êtes bien méchant! » A quoi j'ai répondu : « C'est ici comme à Besançon. » Puis : « On se ressemblerait de plus loin. » Enfin, ma chère S....., lorsque vous écrirez à vos parents, dites-leur combien je suis sensible à toutes leurs honnêtetés et amitiés. Nous avons bâti ensemble de jolis châteaux : reste à savoir dans quel pays ils seront, en France ou en Espagne.

Le temps passe à Lyon, comme à Paris, sans qu'on puisse en disposer bien à son gré. Sans cela, vous ne seriez sûrement pas la seule qui reçussiez des lettres des voyageurs nîmois. M. L... se proposait, ainsi que moi, d'écrire à nos Mères, et puis voilà le troisième jour à Lyon qui s'avance ; nous le partagons ici ; nous regagnerons le temps en courant cette nuit pour arriver demain matin à Valence. Probablement quand cette lettre fera son entrée à l'hôpital, j'aurai fait la mienne à Nîmes : l'une sera bien calme, bien douce, bien paisible ; l'autre se fera dans un grand remuement, agitation, tourbillon. Ma lettre est plus heureuse que moi.

Ah ça, il faut prendre votre air à la *Me voici*, et puis vous irez chez nos Mères, auprès de nos Sœurs, et vous leur direz de votre mieux que le grand père salue bien toutes ses filles, les grandes, les puînées et même toute la marmaille ; qu'il pense souvent à tous ses enfants, que c'est sa ressource et sa consolation lors-

qu'il s'ennuie, et qu'il espère que si ses affaires ne prospèrent pas à son gré à Nîmes, il refera sa fortune par les grands profits qu'il tirera de ses affaires de Besançon. Prenez bien garde, dans cette commission que je vous donne, d'omettre aucune de vos Sœurs : cela est sous votre responsabilité.

J'ai entendu dire quelques mots ici d'un prétendu miracle arrivé chez vous, d'une communication au prince d'Hohenloë. Je vous en prie, mes chères Sœurs, que cela ne fasse pas de bruit ; qu'on n'en parle point. Bien, excellemment bien , d'avoir de la foi ; mais qu'elle soit raisonnable et sans exaltation. Je vous avoue que je n'ai jamais eu confiance aux miracles de cette fabrique, et ce que j'en ai ouï dire à Paris par des gens sages n'est pas propre à me faire changer d'opinion. Nous ne devons pas , même par humilité, nous donner du ridicule; mais nous devons bien nous garder d'en donner à la religion, et c'est nous y exposer grandement que de croire , que de publier, que d'accréditer de pareils miracles , fondés sur des *on-dit*, sans qu'aucune autorité ecclésiastique compétente ait prononcé.

Bien des choses, particulièrement à votre chère tante, à Mère C..., Sœur B..., et puis à vous.

CLXXII.

A la même.

Il lui parle de la simplicité.

Nîmes, 8 février 1830.

J'ai gardé bien longtemps vos résolutions, ma bonne S... Je ne craignais pas qu'elles fussent moins bien observées. Elles sont, je n'en doute pas, si bien écrites dans votre cœur, qu'elles ne s'en effaceront point. Je les ai lues plusieurs fois, et je me confirmais dans votre opinion, que le bien qui se fait lentement acquiert de la perfection. Ce sont d'excellents fruits que ceux que porte un arbre qui a été long à venir, dont la sève abondante étendait les branches ça et là, sans savoir pourquoi, et qui, après un certain temps de liberté, se concentre en lui-même, élabore sa sève et l'emploie à produire des fruits. Ne vous reconnaissez-vous pas là ? Vous vous reconnaîtrez mieux encore lorsque vous verrez l'abondance de fruits se renouveler tous les ans et se conserver d'une année à l'autre. J'ai toujours cru que les produits de la grâce en vous seraient de bonne qualité, parce qu'il m'a toujours paru que Dieu voulait être servi et glorifié par vous : il supportait avec tant de bonté votre petit vagabondage ; jamais il ne menaçait même de vous abandonner. Il vous lâchait bien parfois la bride ; mais toujours il vous faisait revenir à lui, et je n'ai

jamais douté que le moment ne dût venir où il vous fixerait pour toujours.

Vous me dites que vous ne m'avez jamais bien compris lorsque je vous parlais de simplicité. Je n'en suis nullement surpris, car je ne pourrais pas bien me la définir à moi-même. Un jour, Sœur J..., du Sacré-Cœur, me disait : « Expliquez-moi donc, mon Père, ce que c'est que la simplicité. — Vous m'embarrassez beaucoup, lui répondis-je. Tout ce que je sais, c'est que cette vertu est la plus agréable, premièrement pour nous-même, que nous puissions avoir : elle nous établit dans un état de paix et de tranquillité intérieure ; c'est le sirop diacode de l'âme. Deuxièmement, pour les autres. Lorsqu'on a la paix dans le cœur, on est gentille, on est complaisante ; on voudrait communiquer à tout le monde les douceurs dont on jouit ; on ne se formalise de rien ; on excuse tout ; on aime tout le monde. Troisièmement, pour le bon Dieu, qu'on regarde comme l'auteur du bien qu'on éprouve. On pense souvent à lui ; les sacrifices deviennent faciles. La confiance en lui éloigne, apaise les inquiétudes, et nous maintient dans une grande égalité d'humeur : l'habitude s'en contracte. »

Maintenant, quelles sont les drogues qui composent cette potion anodine ? Je ne suis pas très fort chimiste ; c'est ici que je m'embrouillerai. Je hasarde seulement de dire qu'il y entre beaucoup de piété envers Dieu ; mais avec cela, il y faut, je crois, beaucoup de bonté, de charité ; je pense que l'humilité doit aussi y abonder. Peut-être faut-il encore autre chose. Si vous voulez vous en occuper, vous trouvez-

rez bien tous ces sels et ces élixirs qui doivent faire partie de cette composition officieuse et spirituelle.... Croyez-vous que je vous en dirai davantage ? Non, certes ; il me paraît voir déjà en vous une belle propension à la simplicité ; car j'ai bien remarqué qu'il y avait un feuillet blanc à vos résolutions. N'auriez-vous pas cru que j'irais le barbouiller ? Je ne suis pas encore à ce degré de simplicité. Ecrivez-y vous-même vos manquements à ces bonnes résolutions, et aussi vos actes de fidélité. Tout ce que je puis ajouter, c'est de vous inviter à lire quelques chapitres de la première partie de l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, notamment les chapitres VIII, IX, etc.

Je vous remercie bien des nouvelles que vous me donnez de votre maison. Continuez à me tenir au courant, vous et Sœur B... Je crois que Sœur G... sera allée sans peine à Neuchâtel, tant elle redoutait Vesoul.

J'ai reçu la lettre de Mère C... Offrez-lui et à toutes les vénérables et les espiègles de la maison mes plus affectueux et sincères sentiments. Je vous crois bien capable d'en garder quelque chose pour vous.

M. L..... vous offre ainsi qu'à vos Messieurs et Sœurs, ses salutations. Il est actuellement vicaire-général de Nîmes.



CLXXIII.

A Mère C.

Occupations de l'évêque. — Son séminaire. — Deux de ses prêtres à Besançon.

Pont-Saint-Esprit, 16 avril 1822.

Je vous écris, ma bonne Mère, uniquement pour mettre votre nom sur l'adresse d'une lettre, parce qu'elle doit être portée par deux bien excellents prêtres qui vont en observation au séminaire de Besançon pour devenir ensuite directeurs de celui de Nîmes. Je les ai rencontrés ici au Pont-Saint-Esprit, un jour plus tôt que je ne les attendais, au huitième jour de ma visite pastorale. Je leur remets donc cette lettre, afin que vous ayez l'occasion de les voir, bien persuadé que votre amitié pour moi vous rendra leur visite agréable. Ils vous diront qu'il m'ont trouvé en bonne santé. Je ne me reconnais vraiment pas, je ne m'épargne pas, je parle toute la journée, je fais des lieues à pied quand les chemins sont mauvais, je suis le plastron contre lequel chacun vient décocher son compliment tant bien que mal ; je réponds à tout, je fais des visites, et j'en reçois tant et plus que je ne voudrais. Eh bien, le croiriez-vous ? j'en suis encore à savoir comment on est quand on est fatigué. Prenons notre parti sur notre séparation, mes bonnes Mères et mes chères Sœurs, c'est bien Dieu qui l'a voulu ; puisse-t-il en tirer sa gloire !

Je ne sais si je vous ai parlé d'une belle croix d'ivoire qui orne mon lit; elle est ma consolation par plus d'une raison; elle n'est pas si lourde que celle que j'ai sur la poitrine. Celle-ci brille aux yeux des autres; mais elle m'opresse de bonnes fois. Oh que le bien se fait avec peine quand on est en première ligne pour l'opérer, et que si on se laisse abattre un moment, si on se décourage, on perd tout, on a un rude combat à essuyer! Mais enfin, j'ai pris parmi vous l'exemple du courage, de la confiance en Dieu et de la force pour soutenir le bon combat du Seigneur, non-seulement contre certains ennemis, mais envers et contre tous ceux avec lesquels il nous mettra aux prises; je puise encore des forces dans vos prières, et je vais.

Bonjour, mes chères et bonnes Mères, mes bonnes Sœurs. Il n'y a plus de marmaille : la lettre de Sœur B... m'a appris que tout était au moins en petit uniforme; il me tarde d'aller donner le grand à quelques unes; je nourris en moi cet espoir, qui me fait grand plaisir.

CLXXIV.

A la même.

Il rappelle le souvenir d'une fête. — Établissement de la maison du Sacré-Cœur. — Chercher Dieu en toutes choses.

18 juin 1822.

Nous venons donc, ma bonne Mère, de célébrer séparément la fête de notre patron, que nous solennisons ensemble depuis son institution. Au moins, vous étiez avec vos enfants, et moi, j'étais seul avec le souvenir du passé et la sollicitude du présent. Les pensées et les sentiments d'un solitaire sont bien vifs : aussi tous les vœux que je formais pour vous, tous mes souhaits étaient-ils bien ardents. Daigne notre saint patron exaucer les prières que nous lui avons adressées l'un pour l'autre. Vendredi j'ai dit la messe pour vous, et j'espère bien que toutes nos Sœurs auront fait une communion pour leur grand-père, après celle qu'elles doivent à leur mère. Je ne perdrai rien du côté de l'essentiel. Mais je n'aurais pas été fâché de participer un peu à la gaieté de la veille de la fête ; j'aurais tâché de prendre le ton du jour, et je crois avoir prouvé qu'il pourrait m'aller. Voyez, ma Mère, combien votre communauté a gagné depuis mon départ. Le 5 juin était quelquefois un jour de malice ; vos filles en ont fait un jour d'innocence, et telle est la force du bon exemple, qu'elles m'ont fait devenir innocent comme elles et même plus qu'elles.

Ici on se peut vanter sans amour-propre, et à supposer que lorsque tout le monde était réuni autour de vous, quelqu'un eût dit : « Où sont les innocents ? » si je n'avais point été le premier à dire : « Me voici ? » je n'aurais probablement pas été le dernier. Chacun se serait présenté au rang qu'il aurait jugé lui convenir. Dans quel ordre croyez-vous que chacun serait venu ? — Oh tout doucement ! le règne de la malice est passé, nous vivons sous celui de l'innocence, et je veux lui rester fidèle sujet..... Je crois donc que toutes les voix n'en auraient fait qu'une pour prononcer les mots du joyeux souvenir : « Me voici ! »

Vous venez de faire un beau et utile voyage, ma Mère, en allant chercher les dames du Sacré-Cœur à Autun. J'ai toujours regardé comme une grande faveur de Dieu et une marque qu'il nous veut du bien, quand il nous met dans la nécessité de faire quelque chose d'utile à sa gloire et avantageux à l'Église. Je fais beaucoup de voeux pour le succès de l'établissement. Il est si nécessaire dans notre pays, où il n'existe aucune maison religieuse où l'on puisse placer les jeunes personnes. Je suis convaincu que l'établissement prendra et réussira. Le diocèse de Besançon a toujours été singulièrement protégé de Dieu : jamais aucune hérésie n'y a prévalu ; la foi y a toujours été pure et éclairée. Je puis en juger par comparaison. Il renfermait autrefois de si nombreuses communautés religieuses qui y prospéraient. Vous voyez actuellement combien prospèrent dé même les établissements semblables qui ont été formés depuis la révolution. On ne peut faire que de bonnes prières pour le succès des dames du Sacré-Cœur, parce qu'on ne sau-

rait en faire qui ne soient animées d'une grande confiance. Elles ont déjà opéré un grand bien par l'édification qu'elles vous ont donnée. Elles sont contentes, heureuses, dans la pauvreté et le dénuement où se trouvent leurs établissements à leur naissance. Cela me prouve qu'elles entrent bien dans le sens de la chose, et ne m'étonne point.

Toutes les fois qu'on atteint son but, on est satisfait. Tout consiste donc à avoir un but qu'il dépende de nous d'atteindre. Si l'on se propose de former une maison bien propre, bien montée, bien outillée, où rien ne manque, où tout soit dans un bel ordre et respire l'aisance, où tout soit bien commode, bien entendu, bien ordonné, voilà un beau but, mais qu'il n'est point toujours possible d'obtenir. Si l'on en fait l'objet de ses idées, de son goût, de ses efforts, on met son bonheur dans la possession d'une chose qu'il ne nous est pas donné de nous procurer. Et si elle manque, ce qui arrive souvent, on est malheureux. Dans le cas où, au contraire, l'on cherche Dieu sans condition, sans réserve; lorsqu'on se donne à lui pour être entièrement à sa disposition, sans autre désir, ni goût, ni volonté, que ce qu'il lui plaira faire de nous, soit qu'il veuille trouver sa gloire dans les succès dont il nous rend l'instrument, soit qu'il la cherche, ce qui est bien plus avantageux et honorable pour nous, dans notre soumission, notre patience, l'abnégation de nous-même, notre confiance en lui, alors on a un but auquel il ne dépend que de nous de toucher. Si on ne l'atteint pas d'un côté, on l'atteint de l'autre ; on ne peut le manquer que par sa faute; et encore, si on l'a manqué une fois, il se représente de

nouveau ; on peut y revenir. Alors on est dans un état de tranquillité , de contentement , qui a une valeur bien plus que centuple de tous les biens que l'on cherche dans l'accomplissement des petits désirs et la satisfaction des goûts naturels.

J'écris les réflexions que vous avez faites, ma chère Mère; nous nous entendons ici comme nous nous sommes entendus dans la récitation de nos litanies. Je me suis trouvé autant que vous dans la position de les dire. Si M^{me} de M..., que je n'ai fait qu'entrevoir au Sacré-Cœur, à Paris, se souvient de moi. offrez-lui, je vous prie, et mes vœux pour le succès de son voyage , et l'expression de mes respectueux sentiments.

J'avais compté écrire à ma sœur, bien qu'il n'y ait pas longtemps que je l'ai fait, pour lui dire que ses commissions ont été faites exactement ; je lui en rendrai compte sous peu. A ce moment, je n'en ai réellement pas le temps : auriez-vous la bonté de le lui faire dire ?

Nous avons ici une chaleur de 28 à 29 degrés ; mais l'air est plus respirable qu'il ne l'est chez nous dans les temps que nous appelons touffeur. Ainsi il y a compensation. On est ici en pleine moisson ; elles vont bientôt finir ; elles seront fort médiocres. Il fera bon demain à la procession.

Bien des choses de ma part à MM. P... et B... lorsque vous les verrez; j'ai reçu d'eux une lettre, à laquelle je répondrai incessamment.

Puisque vous lisez mes lettres en communauté, je prie bien cette bonne communauté, laquelle a bien voulu quelquefois accueillir mes malices, et qui , au

demeurant, n'a pas toujours été en reste : témoin le jambon de Sœur R..., pour me borner à cela, car il m'en revient bien d'autres en pensée, mais je les laisse à raconter à vos espiègles; je les prie, dis-je, de recevoir dans toute l'innocence de mon esprit, gage de la sincérité de mon cœur, mes plus tendres et dévoués sentiments.

Rappelez-moi aussi, ma Mère, au souvenir de votre clergé, de votre famille, de M. de B... et de M^{me} C... Dites-vous bien que vous êtes souvent présentes à mon esprit; dites-le aussi, je vous prie, à M^{me} de M...

CLXXV.

A la même.

Détails intimes. — Le P. de MacCarthy. — Séminaire. —
Maison de mission. — Particularités.

Nîmes, 23.

Ma bonne Mère, si vous ne vous êtes pas impatientée contre moi, c'est que vous avez bien dit vos litanies, et que vous avez répété bien des fois : Sainte Patience, priez pour moi. Je ne crois pas cependant que vous ayez pensé que je vous oubliais. Je vous assure que je ne le cède en rien ni à vous, ni à toutes nos Sœurs, dans le bon souvenir que vous conservez de moi, et que je suis toujours tout aussi occupé, tout aussi rempli, rapproché de vous toutes, que je l'ai jamais été ; et, quoique j'aie été, depuis deux mois surtout,

très occupé de beaucoup d'autres choses, c'était bien chez vous, lorsque j'avais un instant de répit, que j'allais me reposer.

Quelles sont les couleurs de la maison, maintenant? Sont-ce celles du deuil? Les dernières nouvelles qu'on m'a données de Sœur M.... sont bien de nature à me le faire craindre. Cependant, ces faibles tempéraments, quoique, ce semble, usés par de longues souffrances, éprouvent bien des hauts et des bas avant de finir. Peut-être un temps de répit a-t-il succédé au danger... C'est demain qu'arrive ici le courrier de B...: il m'apportera sans doute quelques nouvelles. Je ne l'attends pas pour vous écrire, parce que j'ai un moment aujourd'hui. Demain, qui est aussi le jour du départ pour B..., je n'en aurai peut-être pas le loisir, et vous savez qu'il ne faut pas remettre sa conversion au lendemain.

M. G.... n'aura pas manqué, comme je l'en priais, d'aller vous donner de mes nouvelles. Il vous aura fait part aussi de la bonne fortune qui m'est arrivée par la mort d'un prêtre d'Alais, qui m'a laissé sa succession par testament, succession qui me vaudra environ 60,000 francs; ce qui va me mettre à même de remuer des pierres et de bâtir un assez beau séminaire, à côté duquel je vais bâtir encore, si je peux, une maison pour y loger des prêtres auxiliaires ou missionnaires. Je n'ai malheureusement point ici d'abbé Bardenet, à qui il n'y a qu'à dire: « Faites, » et tout est fait. Aussi ma maison sera-t-elle bien modeste; mais je crois qu'elle n'en rendra pas moins de bons services. Ici, d'ailleurs, au milieu des protestants, nous ne ferions pas bien de mettre du luxe

dans nos établissements catholiques. Ils s'émeuvent déjà en raison de notre prédicateur du Carême, M. l'abbé, ou, si vous aimez mieux, le P. de McCarthy, que je regarde comme le premier prédicateur de France. Il est difficile de réunir à un plus haut degré les talents et la piété ; pour tout dire, c'est un saint et savant Jésuite. La Providence l'a ménagé aux besoins de ce pays, où il ne serait pas prudent d'établir une mission pour y suppléer. Je ne m'y suis pas pris trop tôt pour l'avoir ; deux jours plus tard, je le manquais. Il doit arriver incessamment : il vient loger chez moi. Imaginez-vous que de dix lieues à la ronde on se rend à Nîmes, afin de retenir des logements pour le Carême. Mon abbé L... est dans la joie de son cœur ; il voudrait être sténographe pour écrire ses sermons, mais, tout au moins, il en portera cuisse ou aile, pour en régaler les paroissiens de Saint-Pierre, auxquels il tient toujours, ni plus ni moins que moi à l'Hôpital.

Je ne sais quelle plaisanterie il nous dit, l'autre jour, qu'il voulait adresser à une de nos innocentes de l'Hôpital. Si elle arrive, je vais donner une matière de riposte à l'innocente. Lorsque nous sommes venus habiter l'évêché, il y a six semaines, quelques poètes de la ville avaient mis des vers sur la porte d'entrée et sur celles des appartements de MM. L.. et de N... Sur le premier, on louait beaucoup son talent à hâter et varier les plaisirs, parce que, sans doute, il avait mis une grande activité à mes déménagements. Je livre ce texte aux commentateurs.

Je dois bien des réponses à nos Sœurs... D'abord à Sœur B...., qui me donne de bons renseignements

sur l'Hôpital, ce dont je la remercie, la priant de continuer ; à Sœur d'A...., des sentiments de qui je suis très reconnaissant ; à Sœur S..., dont les lettres me procurent bien de la consolation. Si je ne leur envoie pas de réponse écrite, qu'elles aient la bonté de penser à moi, et cette pensée leur rendra témoignage de tous les sentiments de mon cœur.

J'ai reçu des lettres de S.... qui me font bien plaisir. Notre Sœur G... mordra à la besogne. Si elle ne se déifie pas trop d'elle-même, qu'elle ose agir, qu'elle ait quelque confiance dans le secours de Dieu, avec le ton qu'elle a naturellement pour se présenter, pour parler, je suis persuadé qu'elle satisfera parfaitement à tous les intérêts de cette maison. Mère F... me paraît bien contente de toutes les Sœurs.

J'ai écrit à Mère M.... Vous a-t-elle communiqué ma lettre ? J'ai eu indirectement des nouvelles de sa conduite à l'Hôpital, qui ne m'ont pas fait plaisir. Elle n'a pas la tête bonne, cette fille, et elle a un amour-propre assez violent pour ne pas assez se cacher. Donnez-m'en, je vous prie, des nouvelles. Je n'ai pas reçu de lettres de chez vous aujourd'hui 24.

Je finis, pour ne pas manquer le courrier, en vous assurant, ma chère Mère, de toute la tendresse de mes sentiments.

CLXXVI.

A la même.

Le P. de MacCarthy à Nîmes. — Ses sermons. — Son genre de vie pendant la station.

Nîmes, 25 février 1823.

Vous voilà sans doute, ma bonne Mère, Supérieure pour trois ans encore. J'en suis bien aise pour mon Hôpital, puisque vous voulez que je le nomme ainsi, et, au fait, et la Mère et toutes les Sœurs appartiennent bien à mon cœur; c'est une propriété qui n'est pas acquise à prix d'argent, c'est un don très gratuit qu'elles m'ont fait d'elles, ou, mieux encore, un échange par lequel l'un appartient à l'autre autant qu'il s'appartient à lui-même, de sorte qu'on peut toujours dire *mon* en parlant l'un de l'autre.

J'ai dit la messe pour vous pendant votre retraite, et je l'ai dite hier, jour de vos élections, pour l'élue et les électrices. Combien je voudrais que vous et toutes vos Sœurs puissiez suivre le cours d'instructions de M. de MacCarthy! Il nous enlève, il nous fera oublier, je crois, et plutôt à Dieu, que nous sommes des hommes, que nous sommes encore sur la terre, tant il nous peint dans un admirable rapprochement avec Dieu, tant il nous rend méprisable tout ce qui n'est que terrestre et temporel, tout ce qui n'a pas de rapports avec Dieu, tout ce qui n'est pas éclairé des lumières de la foi! C'est à cela que tendent ses ser-

mons , et il dépeint tout cela avec une force, une éloquence, qui fait d'autant plus d'impression , que ce n'est que le développement de ses propres sentiments, que c'est son cœur qu'il nous montre tout à découvert. Oh ! que vous vous trouveriez grandes, mes chères Sœurs, si vous pouviez vous voir telles qu'il nous montre une âme dans l'exercice de la piété et de la charité chrétienne ! Avec quelle honte on rentre au dedans de soi et l'on contemple sa misère, quand on rapproche tous ces chétifs intérêts de l'amour-propre, ces petites jouissances humaines, ces malheureuses irritations qu'opèrent la jalouse, les désirs contrariés, les privations, les humiliations, de la dignité, de la grandeur, de la sainteté, qui émanent de Dieu, et dont il couvre l'âme qui lui est fidèle, qui sait faire des sacrifices, comme commencement, comme gage, comme emblème des rayons de gloire dont il la revêtira dans le ciel ! J'avoue que je n'ai jamais entendu prêcher de la sorte. Eh bien ! tout cela est improvisé ; il ne m'a promis que cinq ou six sermons écrits ; aussi je dis : « Ce n'est pas là la parole d'un homme, il n'irait pas jusque-là ; donc, c'est Dieu qui parle par sa bouche, et qui parle aussi par sa conduite ! » Il se retire à six heures du soir ; à trois heures du matin, il est debout. Il fait bien, je crois, deux heures d'oraison ; mais il la fait seul ; je voudrais bien pouvoir l'engager à l'aller faire un peu à Sœur G....

Pourquoi M. G... n'arrive-t-il pas ? Il ne trouvera pas une plus belle occasion d'entendre M. de McCarthy. Il prêche quatre fois la semaine. Il ferait connaissance avec cet excellent homme, qu'au reste, à

l'exception de quelques petites visites que nous faisons dans nos chambres, je ne vois qu'à dîner et trois quarts d'heure qu'il passe ensuite dans le salon. M. G... trouvera ici un lit; on ne mettra pas un plus grand pot au feu; tous les jours, j'ai quelques personnes à dîner. Le vin n'est pas cher, ni le pain non plus.

Convenez que cette lettre est un pot-pourri. Vous allez dire: « Oh! comme la tête de notre Père est baissée! Comme il devient innocent! Il écrit, comme une mouche vole, sans savoir où il va! Il commence une lettre par des sermons, et à la seconde petite page, il nous parle de boire. » — Que voulez-vous? C'est qu'il n'écrit pas; il cause, il prend un à-compte sur le mois de juin. Ah! puisse n'être qu'un à-compte, et non un remplacement! Je vous assure que je n'ai pas besoin d'en solliciter au dehors; j'en ai au dedans un plus éloquent; mais il est de ces choses d'une convenance qui opère une nécessité, et en regardant en tout l'action de la Providence, on se soumet. Le fardeau serait lourd; mais celui qui l'impose le porte avec nous. Celui qui exige de nous des sacrifices nous en dédommage par des motifs de contentement. Je me suis tant amusé de vos lettres! J'aime bien voir la gaieté, déjà solidement établie chez vous, y persévéérer.

Je vous remercie de la bonne récréation que vous avez procurée à mon neveu. Je comprends qu'à son âge la vie de collège est bien dure; mais une année de rhétorique est très nécessaire. Hélas! que faire des jeunes gens dans ce siècle, encore plus dure que la vie de collège!

Bonjour, ma révérende Mère, et à vous et à chacune de nos très chères Sœurs, dont les noms, sans en omettre un seul, sont écrits dans mon cœur en caractère ineffaçables.

CLXXVII.

A la même.

Le P. de MacCarthy. — Le comte son frère.

Nîmes, 31 mars 1823.

Ce ne seront que des choses matérielles et très matérielles celles dont je vais m'occuper avec vous. Je laisse à notre aimable voyageur le soin de traiter avec vous des choses spirituelles ; il est très en état d'en parler, soit de son propre fond, soit de ce qu'il a entendu de notre digne prédicateur, le P. de MacCarthy. Il vous édifiera sans doute comme il nous a édifiés nous-mêmes. Il a été aussi assidu qu'un évêque à tous les exercices de la Semaine sainte : nous avons fait ensemble les stations du Jeudi saint, et comme nous les faisons processionnellement, M. G.... est venu partout à côté de moi. Je voudrais avoir un coadjuteur comme lui ! Mais, chut ! il ne faut pas que M^{me} G... nous entende : le bon Dieu le lui a donné ; qu'elle le garde longtemps, et qu'elle se conserve pour lui aussi longtemps !

Nous avons ici deux étrangers qui ont donné le bon ton de la piété à mes diocésains, M. G... et M. le

comte de M..., frère du célèbre prédicateur, plus sage que lui, s'il était possible. Il a passé le carême avec nous, et je crois qu'il y a fait la retraite de saint Ignace. Cela n'est-il pas bien pour un homme du monde, un riche de la terre, un officier général?.... Nous allons nous séparer de tous ces braves gens : il m'en fâche beaucoup ; mais, ainsi en est-il de tous les contentements de la vie.

Je vous dois, et je m'acquitte ici de ma dette, bien des remerciements pour avoir encouragé, déterminé M. G... à nous venir voir. Je remercie aussi Sœur B.... pour la part qu'elle y a eue ; cette Sœur me rend bien des services par ses lettres. Je tâcherai de lui écrire un petit mot, si on m'en laisse le loisir.

Enfin, voici la chose matérielle, très matérielle. Etes-vous contente des poêles économiques en fonte que l'on a placés dans vos salles? Et, dans le cas où vous en seriez contente, y aurait-il possibilité d'en avoir deux? Il ne me les faudrait pas de la dimension des vôtres ; ils seraient destinés, l'un à une antichambre où nous mangeons lorsque nous sommes en famille, et l'autre pour la vraie salle à manger. Ces pièces ont à peu près 25 pieds de longueur sur quelques pieds en moins de largeur. S'il est possible d'en avoir, je vous prierai d'en commander deux ; les tuyaux se feront ici, dans la proportion convenable. Si (car dans ce monde peut-on répondre de quelque chose), si je vais vous voir cet été, je pourrais bien me servir, du moins pour une partie de la route, de mes chevaux. Je me propose de faire confectionner un chariot en Franche-Comté : alors mes chevaux ramèneraient les deux poêles. Personne, ma-

chère Mère, ne fera cette commission avec plus d'intelligence et encore, c'est un plaisir pour moi de l'ajouter, avec plus d'obligance.

Je vous félicite d'être à la tête d'une communauté où la bonté et l'innocence règnent avec tant d'éclat. Envisagez toutes vos chères Sœurs, et voyez s'il n'y en a pas qui vous éblouissent par la splendeur d'une triple beauté et d'une quadruple innocence. Veuillez dire bien des choses de ma part à toutes ces bonnes et braves gens, et aussi à celles qui n'ont pas porté ces vertus à un si haut degré de perfection.

Vous connaissez, ma Mère, tous mes sentiments pour vous.

CLXXVIII.

A la même.

Retour d'un voyage. — Ses forces. — Séminaire ; ressources de la Providence. — Bonté et délicatesse.

Nîmes, 28 septembre 1823.

Vous avez dû avoir déjà, ma bonne Mère, des nouvelles de mon voyage par ma sœur, à qui j'ai écrit un mot, que je la priais de vous communiquer. Nous sommes tous arrivés en très bonne santé et sans aucun accident, grâces aux prières des bonnes âmes comme celles de nos Sœurs de l'Hôpital. Quoique nous ayons voyagé beaucoup plus de nuit que de jour, nous sommes arrivés sans plus de fatigues que si nous

n'avions fait que deux lieues. Je m'étonne de voir mes vieilles années voyager comme si elles n'étaient que vingt-cinq. Mon compagnon, M. C..., a supporté la course aussi bien que moi; il se trouvait mieux en arrivant qu'en partant. Pour l'abbé L..., tout l'engraisse.

Puisque vos prières sont si bonnes, continuez-les moi; mon diocèse en a grand besoin. J'aurais plus tôt fait et avec moins de peine deux ou trois fois le voyage de Besançon que je n'aurai monté mes séminaires. Les commencements sont bien difficiles. J'ai trouvé mes constructions bien peu avancées. Puis, je ne fais point deux pas qu'il ne faille m'arrêter pour lever une difficulté qui se rencontre. On ne va pas si vite dans ce chemin-là que sur la grande route. Ce n'est pas l'argent qui me manque. Le gouvernement s'est exécuté, et mes avances me sont rentrées; d'ailleurs, voilà une personne qui quitte ma chambre, y laissant 4,000 francs. Ces bienfaits, ménagés par la Providence, entretiennent la confiance et soutiennent le courage; ce dont, je vous l'avoue, j'ai un peu besoin; car si mes empressements n'étaient pas un peu tempérés par l'âge et façonnés par les contrariétés qu'on a éprouvées durant une longue vie et par le temps qui a couru, je m'empatienterais de bonnes fois. Ici je ne serais pas retenu, comme à Besançon, par la crainte que vous ne me trouvassiez en contradiction avec ce que j'ai dit quelquefois à l'Hôpital, parce que vous n'en sauriez rien. Cependant cela me retient encore, et Dieu me rend les conseils que j'ai pu donner à ce sujet, en me rappelant que je dois pratiquer un peu ce que je conseille aux autres. Vous voyez combien vous m'êtes utiles!

Est-ce que votre voisine n'a plus ni encre, ni papier ? Il me semble que je suis à mille lieues de l'Hôpital, si peu j'en entendis parler. Apparemment que les rideaux sont bien ouverts et qu'elle ne vit plus qu'avec la sainte Famille. Mais la Sainte Vierge l'a quittée à moins une fois pour aller donner de ses nouvelles à sainte Elisabeth. Il me tarde d'en avoir des vôtres, qui étiez un peu souffrante ; de Sœur B..., qui l'était beaucoup ; de Mère F... et de toutes nos Sœurs, auxquelles je vous prie, ma Mère, de dire bien des choses affectueuses de ma part.

Ce pauvre homme que ma voiture a accroché à la porte Noire est donc mort ! Je pense que ce n'est point par suite de ses blessures, mais parce qu'il était déjà malade avant cet accident. J'ai reçu une lettre de sa femme, Jeanne M..., veuve J... Elle me prie de solliciter pour deux de ses enfants une place à l'Hôpital : un petit garçon, âgé de douze ans, nommé Antoine M..., et une petite fille de neuf ans, qui s'appelle Jeanne-Claude. J'ignore s'ils ont les qualités nécessaires, si cela est, je vous demanderais, ma Mère, de les recommander à MM. les administrateurs. S'ils n'étaient pas admissibles, que croyez-vous, ma Mère, que je pourrais faire pour eux ? Bien qu'il n'y ait pas eu de l'imprudence de la part de mon cocher, mais bien du côté de ce pauvre homme, il suffit que j'aie été l'occasion de cet accident pour que je croie devoir aider sa famille de quelque manière.

Il est donc public que c'est Strasbourg qui est échu à M. T..... : on nous l'a mandé de Besançon. Le bon Dieu vous accoutume de loin à la pensée d'en être séparées. Quelle attention dans sa conduite envers

vous! Nîmes est à une grande distance de Strasbourg : vous aurez envoyé vos Pères aux deux extrémités de la France.

Offrez, je vous prie, à M. T.... mes plus affectueux sentiments. Bien des choses aussi à M. D.... B..., et à votre aimable famille. Vous connaissez, ma bonne Mère, tous mes sentiments pour vous ; ils sont bien vrais et seront bien constants.

CLXXIX.

A la même.

Retraite pastorale. — M. B..., vicaire-général de Chambéry.
Cérémonie à la cathédrale. — Actions de grâces.

Nîmes, 4 octobre 1823.

Vous avez bien prié Dieu pour notre retraite, ma chère Mère, et toutes nos bonnes Sœurs aussi, car elle a eu des succès bien au delà de ce que j'avais osé espérer. Le bon Dieu s'en est mêlé, il s'est déclaré pour nous ; et comment aurait-il refusé ce secours à toutes les bonnes âmes qui le lui ont demandé pour nous ? Demandons, demandons, nous sommes sûrs d'obtenir. Si le premier mot n'a pas son effet, la persévérance et la confiance l'emporteront infailliblement. Tous nos prêtres sont venus en grand nombre, quoique je n'aie eu que vingt jours pour les avertir ; ils sont venus avec contentement ; ils ont été extrêmement exacts aux exercices, bien recueillis et aussi

silencieux que nos têtes salpétrées du Languedoc peuvent l'être. Il est vrai que nous avions vraiment un homme de Dieu pour nous prêcher, M. R..., grand-vicaire de Chambéry, qui nous donnait deux instructions par jour, avec une force, une onction, une éloquence qui nous remuait jusqu'à la moelle des os. C'est le Maccarthy des retraites. Nous étions là cent cinquante prêtres, quelquefois tous pleurant, non comme des douces Hospitalières, paisiblement dans un coin, mais à la nîmoise, par explosion, bruyamment, sanglotant, tant on était ému, pénétré, tant la grâce de Dieu agissait; et ce n'est pas un spectacle ordinaire que de voir de vieux prêtres touchés et pleurant à ce point. Cette retraite a fini par une cérémonie vraiment frappante et édifiante, qui n'a pas lieu à Besançon et qui est ordinaire cependant ailleurs : c'est une procession qui se fait du séminaire à la cathédrale. A huit heures du matin, tous nos retraitants sont sortis avec le surplis et l'étole, marchant d'un pas grave, et chantant le *Veni, Creator*, précédés de la croix, avec une modestie angélique, et se sont rendus ainsi à la cour de l'évêché, où je les attendais, et de là nous sommes entrés ensemble à la cathédrale, où il y avait une foule de monde prodigieuse. Là notre excellent M. R... est monté en chair et a présenté au peuple ses pasteurs dans un charmant discours qui a fait une bien grande impression. J'ai ensuite dit la messe, à laquelle presque tous ont communiqué, après quelques paroles que je leur ai adressées; puis nous avons tous fait la rénovation des promesses cléricales, moi d'abord, au pied de l'autel, un cierge à la main; puis tous les prêtres deux à deux l'ont faite devant moi.

J'étais trop ému pour que je me tusse dans cette circonstance, et comme je ne doutais pas qu'il n'y eût beaucoup de protestants à la cérémonie, j'ai renouvelé solennellement à tous nos prêtres leur mission dans les paroisses de manière à faire bien sentir aux protestants que ce n'était pas de la sorte et avec cette autorité que leurs ministres leur étaient envoyés. Cette cérémonie a fait sur eux de l'impression ; on ne pouvait pas leur faire un discours plus propre à les remuer que ce magnifique et touchant spectacle ; ç'a été pour moi un jour de bien grande consolation. Représentez-vous ensuite tous ces prêtres venus chez moi l'après-midi, me remerciant avec émotion du bienfait que je leur avais procuré, arrosant mes mains de leurs larmes, protestant de leur zèle et de leur dévouement à Dieu et à leurs paroissiens. Rendez-moi donc encore le service, ma bonne Mère et mes chères Sœurs, de m'aider à remercier Dieu de son grand bienfait. Si vous pouviez connaître comme moi le détail et l'enchaînement des circonstances qui nous ont procuré le bienfait de cette retraite, vous reconnaîtriez avec admiration, avec étonnement, la miséricordieuse action de la Providence sur nous. Prions, ayons une bonne volonté, j'ajouterais presque, reposons-nous, Dieu fera tout à lui seul.

Maintenant que je suis un homme du monde, il me tarde de savoir ce qui s'y passe ; il y a bien long-temps que je suis sevré de toutes nouvelles de chez vous ; j'en suis toujours à la lettre dans laquelle vous m'avez parlé de votre visite à M^{gr} l'archevêque et de l'accueil qu'il vous a fait ; mais j'ignore qui est-ce qui a remplacé M. T.... ; je présume que ce pourrait

être M. R...., excellent homme, plein de vertus, d'un bon jugement, doué de beaucoup de bonté et de charité. Que devient Sœur B...., qui a été et qui est peut-être encore bien souffrante ? Et Mère F...., comment va-t-elle ? La Sœur de Lyon est-elle encore à Besançon ? M. T.... est-il de retour de Paris ? A-t-il pu terminer les affaires de Sœur T.... ? Vos Dames du Sacré-Cœur sont-elles en pleine activité ? Voulez-vous bien leur parler de tout l'intérêt que je prends à elles et à leur établissement. Enfin, où en sont vos petites communautés, et votre santé, ma Mère ? Voilà une ample matière au journal de Sœur B.... Ce pauvre M. J.... a-t-il déjà un successeur ? J'ai vraiment besoin d'apprendre quelque chose sur tout cela. Pour vous, ma Mère, vous n'apprendrez rien quand je vous parlerai de nouveau de toute mon affection.

CLXXX.

A la même.

Infirmités. — Courage et résignation. — Faire ce que l'on peut sans trop se flatter. — Hospitalières de Nîmes.

Nîmes, 3 octobre 1824.

Vous souvenez-vous, ma Mère, depuis combien de temps nous n'avons échangé quelques lettres ? Bien que nous sachions réciproquement de nos nouvelles par le canal de la bonne Sœur B...., un petit mot qui viendra directement de l'un à l'autre sera le bien-

venu. Je sais que vous avez eu bien de petites souffrances et que vous n'en êtes pas encore débarrassée, cependant elles ne vous empêchent pas de vaquer à vos occupations et même de voyager. Je m'édifie de votre courage ; il est bien que le service de Dieu ne souffre pas de nos indispositions et que nous nous oublions tout à fait nous-mêmes pour penser à ses intérêts et nous y livrer. Je crois aussi que la seconde et l'exercice vous sont salutaires. Si j'osais parler de médecine devant vous, je dirais que cela divise les humeurs et en facilite l'évacuation. Je l'ai éprouvé ; ma vie sédentaire pendant l'hiver m'avait fait un peu gorger les pieds ; le feu y avait bien un peu contribué, et puis aussi ce long deuil de ma pauvre sœur que je portais en moi-même depuis le mois de janvier. Je suis un peu plus sorti depuis quelque temps, et à peine reste-t-il à un seul pied quelque vestige d'enflure, que le retour de l'hiver ramènera peut-être. Au reste, à mon âge, il faut se familiariser avec les infirmités ; elles m'ont fort épargné jusqu'ici ; mais un peu plus tôt un peu plus tard, il faut se préparer à les recevoir. Ce ne sont pas seulement les vieux qu'elles visitent, car Sœur B... a mis dans son journal un long article des diverses indispositions de vos jeunes Sœurs ; je vous ferais peut-être le reproche que c'est vous qui leur donnez l'exemple d'être malade, si à côté vous ne leur donnez celui de ne pas se laisser vaincre par les souffrances et de ne pas laisser férié le service. C'est une singulière et triste chose que le peu de santé des jeunes gens d'à présent ; je crois qu'il y a encore plus de faiblesse de santé chez vous qu'ici. Je n'ai point

eu de malades l'année dernière dans mon petit séminaire, et fort peu dans le grand. J'ai ici une communauté d'Hospitalières cloîtrées qui ont bien reçu vingt sujets depuis que je suis ici; c'est beaucoup, car elles paient des dots de quatre à cinq mille francs, parce qu'elles ont leur marmite à part, ne recevant rien de l'administration. Eh bien, toutes ces jeunes filles se portent très bien ; il est vrai qu'elles ne sont pas aussi fatiguées que les vôtres; mais ce n'est pas tant la fatigue qui les arrête que la faiblesse naturelle de leur santé. A chaque prise d'habit ou profession, il me vient un cornet de dragées ; j'en donne quand j'en touve l'occasion ; j'en ai envoyé à nos Sœurs de Salins, qui, par parenthèse, s'en défiaient et me faisaient l'honneur de croire que je les attrapais. J'en ai maintenant un tiroir plein, je voudrais avoir une occasion pour vous les faire passer; elles ne valent pas les frais de port.

Je vous ai envoyé quelques images par un officier de la garnison de Besançon qui a été quelque temps malade chez vous et qui a fait un petit voyage ici ; il se loue beaucoup des soins qu'on lui a donnés chez vous et il m'a dit qu'il avait l'ordre bien exprès de venir me voir pour vous donner de mes nouvelles. J'ai bien reconnu là la bonne amitié de Mère C.... Je fais grand cas du bon souvenir qu'on me conserve dans votre maison. J'y vais souvent en esprit y rechercher quelques-unes des consolations que j'y ai eues pour m'aider à supporter les peines de mon état présent, et il est bien agréable d'entrer dans une maison où on vous conserve un bon souvenir.

On m'a mandé que M. G.... était hors de combat;

j'en suis bien fâché, je désirerais qu'il ne fût jamais sorti de la maison. Ah ! si j'avais pu n'en pas sortir, j'y serais bien encore. Et M. B..., comment va-t-il ? On m'a mandé qu'il faisait de grands progrès vers le bien, je l'en félicite de tout mon cœur ; j'espère le voir l'année prochaine. C'est ma bonne année, puisque c'est celle où mon almanach porte un séjour à Besançon ; mais rien n'est complet en fait je ne dis pas de bonheur mais même de plaisir dans ce monde ; j'y éprouverai un grand vide, un renouvellement de regrets qui seront bien vifs. Veuillez bien offrir toutes mes amitiés au cher abbé B.... et à sa compagne. Sœur B.... me mande que Sœur B.... ne s'est pas mal trouvé de l'air de Langres : j'en suis bien aise ; que le bon Dieu vous donne à toutes un peu de santé. Je vous écris dans un moment que je ne choisirais pas pour aller vous parler si j'étais à Besançon, puisque c'est à neuf heures du matin, le premier dimanche du trimestre ; et vous êtes privée du secours de Sœur B...., qui est un peu souffrante ; mais je pense que M. D. B.... ne vous abandonne pas dans la circonstance.

M. L...., qui entre dans ma chambre, me charge de vous offrir ses respectueux sentiments. B.... vous prie, ma Mère, de vouloir bien vous informer de ce que sont devenus des bas qu'il a donnés à faire à la Charité ; il vous offre son respect, et moi, ma chère Mère, les assurances de tous les sentiments que vous me connaissez, qui ne peuvent être plus affectueux ni plus sincères. Veuillez aussi les offrir à votre aimable communauté.

CLXXXI.

* A la même.

Jubilé à Nîmes, à Beaucaire. — MM. R... et P... — Ne plus tenir à soi-même.

Nîmes, 26 janvier 1827.

Quoique bien persuadé, ma bonne Mère, de tous vos sentiments, de toute votre amitié pour moi, je n'en lis pas moins avec bien du plaisir les expressions dans vos lettres. Vous seriez bien dans le cas de me dire : Pourquoi ne m'écrivez-vous donc pas, puisque vous savez que, tout convaincu que l'on est de la bonne amitié de quelqu'un, on aime néanmoins à en recevoir des témoignages. Je peux vous en donner la triste raison ; c'est qu'à proportion que mes occupations s'accroissent, ma pauvre tête s'affaiblit, elle s'effraie de ce qu'elle a à faire, et c'est encore un surcroît d'occupation pour elle que de considérer les lettres entassées sur mon bureau. Vous avez terminé votre Jubilé ; je n'en suis pas là, il ne finira pour moi que lorsque j'aurai procuré à chacune de mes ouailles le moyen de gagner cette grande faveur, et avec si peu de monde ! Je raccroche partout où je peux des missionnaires ; deux de France ont passé ici ; en bien sollicitant, j'ai obtenu d'eux qu'en leur adjoignant quelques prêtres, ils donneraient une mission à Beaucaire ; en cela ils m'ôtent un grand

poids de dessus les épaules. Ce n'est pas que ce soient de méchantes gens et qui manquent de foi, mais ils n'ont d'instruction que pour bien louer leurs maisons pendant la foire. Il est un de ces missionnaires que vous connaissez, M. P....; il était seul avec M. R... à la cathédrale de Lyon; je l'ai eu ici; il a plus satisfait qu'on ne m'a dit qu'il avait fait à Besançon. Vous avez bien rencontré cette année pour votre retraite, on m'a mandé que Dieu l'avait bien bénie et qu'elle avait produit de très heureux fruits. Je suis bien satisfait de voir le bon Dieu continuer à vous protéger et à répandre ainsi d'abondantes bénédictions sur vous. On doit travailler avec bien de la ferveur et de la confiance à son avancement dans la perfection religieuse, lorsqu'on se voit ainsi appelées de Dieu à y parvenir. Aussi je vous crois toutes des saintes sur la terre; aucune ne tient plus à quelques petits goûts, à quelques petits défauts de caractère, à quelques restes de pensées et d'inclinations humaines; tout est sacrifié à Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vous fait jouir si abondamment des mérites de son sacrifice. Oh! comme je vais m'édifier au milieu de votre bonne communauté quand j'aurai le bonheur de m'y trouver cet été, car, si Dieu prête vie, j'espère aller vous visiter. J'ai réellement besoin d'un peu reposer ma tête, que l'âge et les occupations fatiguent, et puis d'exercer un peu le corps, qui ne se trouve pas bien d'être trop continuellement penché sur une table pour écrire.

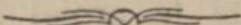
Je n'ai pas exécuté le projet que j'avais eu de faire une campagne d'hiver; en suivant mes missions, il était nécessaire que je restasse à un centre pour

de là conduire ma machine, et puis nous avons eu un hiver excessivement rigoureux, tel qu'on ne se rappelle pas en avoir vu un pareil ; de fortes gelées, quatre pouces de neige qui depuis huit jours couvre la terre, et un vent extrêmement froid sur tout cela. On craint que le printemps ne fasse connaître bien du dommage sur les oliviers. B... a acheté votre provision dans un bon temps ; il la paierait un tiers en sus aujourd'hui.

On me mande que votre santé se soutient assez bien ; tant mieux, bon courage, ma Mère. Dans un temps vous vous seriez abonnée pour un bon séjour en purgatoire, le Jubilé l'a fait pour vous, ce séjour ; il ne vous reste qu'à aller jouir en plein des trésors de miséricorde de notre Sauveur ; mais attendez à l'automne.

Chargez-vous, ma bonne Mère, d'acquitter les dettes de tous mes tendres et bien vifs sentiments auprès de la Mère et de toutes les Sœurs. Bien des choses, s'il vous plaît, aussi à M. D. V.... M. B..., M. D. B..., M. G..., à qui je viens d'écrire, M. A..., M. H..., M. d'A..., M. G... ; il n'est aucun de ces noms qui ne me rappelle d'agréables souvenirs, et bien particulièrement encore tous les membres de votre aimable famille.

Bonjour, ma bonne Mère, vous connaissez bien tout mon attachement et mon dévouement.



CLXXXII.

A la même.

Enfants trouvés. — Zèle de l'évêque. — Hôpital de Besançon.
Neuchâtel. — Souvenir de la maison de Beaupré.

Nîmes, 8 octobre 1827.

Ma bonne Mère, il semblerait à notre silence que nous nous boudons, et cependant il n'en est rien ; j'en répondrais de votre côté comme j'en réponds du mien ; mais nous avons vous et moi nos occupations. Tout en passant de l'une à l'autre, on remplit l'intervalle en se rappelant le souvenir des personnes auxquelles on s'intéresse, et, à ce titre, ma chère Mère, vous pouvez bien penser que vous êtes souvent présente à mon esprit, et puis on reprend sa besogne ; la mienne ne me laisse guère de temps libre ; un diocèse de deux jours, où rien ne marche par la force de l'usage, où tout paraît impossible aux personnes que j'emploie, parce qu'on ne croit possible que ce que l'on a vu ; et qu'on n'a rien vu ici en fait de diocèse et de bonne administration : il faut que je fasse à peu près tout. Je vais vous citer un objet de ma grande sollicitude depuis mon arrivée ici, et qui est bien de votre compétence. On transporte tous nos enfants trouvés dans les montagnes des Cévennes, à quinze lieues ; une messagère fait le voyage toutes les semaines ; elle remplit deux paniers de sa bourrique des enfants qui sont venus pendant la semaine.

Jugez de ce qu'ils doivent souffrir entassés comme des veaux qu'on mène à la boucherie, dans les chalets, au mois de juillet dans ce pays; puis, cette femme les place comme elle l'entend, la plupart chez des protestants, où on leur fait peur du curé sous le nom de l'homme noir, puis on n'en entend parler que pour le paiement des trimestres; cependant on paie plus cher que chez vous : on donne dix francs par mois pour le premier âge et à proportion pour les autres. Jugez de cette partie de notre administration. On me disait que cela ne pouvait pas être autrement; enfin, à force de parler et d'écrire des lettres, soit circulaires, soit particulières, les gens du voisinage et de la côte du Rhône, où tout est catholique, commencent à venir demander des enfants; puisse s'étendre cet heureux commencement! Le nouveau mode d'administration des hôpitaux va avoir lieu chez nous, et dès le mois de décembre la grande assemblée présidée par l'évêque va avoir lieu. Je crois que ce sera un bien dans ce pays, un plus grand nombre de catholiques prendront part à l'administration. Je ne désire pas cette nouvelle forme pour vous; les assemblées moins nombreuses sont en général plus calmes. Vous n'avez rien à gagner et vous pouvez perdre à tout changement de forme.

Vous pensez assez, ma Mère, combien toutes les affaires de ce genre me reportent à notre admirable hôpital de Besançon; le bon Dieu le protège particulièrement pour le faire devenir le modèle de tous les établissements de ce genre.

Faites-le devenir aussi le modèle de toutes les

Religieuses attachées au service des hôpitaux, par la régularité, le détachement et la séparation du monde, qui concentreront davantage toutes les affections du cœur envers Jésus-Christ dans les pauvres. Je sais que vous avez fait avec le P. R... le voyage de Neuchâtel et que vous avez été contents l'un et l'autre de cette communauté. Je vous en félicite comme je m'en félicite moi-même, car l'intérêt que je prends à votre congrégation, je dirais volontiers notre, ne peut s'affaiblir, et l'amitié, la confiance, qu'on m'a témoignées cet été, sont bien propres à l'augmenter. Acquittez-moi, ma Mère, auprès de toutes nos Sœurs de la reconnaissance que je leur dois.

On m'a dit que vous étiez toujours un peu souffrante, cela me fait peine et j'en console que par les mérites que Dieu vous fait trouver dans cet état. Si quelquefois ce que nous pouvons avoir à nous reprocher nous inquiète, c'est une grande consolation que ce témoignage que Dieu nous donne de sa bonté en nous faisant tout expier dans nos dernières années.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. J..., de V..... et de votre aimable nièce. Je me rappelle souvent avec plaisir la belle journée d'Ecole. Vous connaissez assez, ma Mère, tout l'intérêt, toute l'affection, que je vous porte, qui seront aussi durables qu'ils sont sincères.

CLXXXIII.

A la même.

Manière ingénieuse dont il parle de l'affaiblissement de ses forces et de ses facultés. — Zèle et charité.

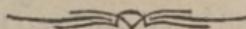
Nîmes, 2 novembre 1832.

C'est plus qu'une lettre que je vous adresse, ma bonne Mère, et ce sera aussi plus qu'une réponse que je recevrai de vous. Ces lettres qu'on ne reçoit pas moins avec plaisir laissent toujours un vide déplaisant; elles ne disent pas tout ce qu'on voudrait savoir de la personne de qui on les reçoit; elles font naître bien des questions, qu'il faut tristement ravalier parce qu'elles ne répondent pas. Il n'en sera pas de même de notre B..., qui cause tant qu'on veut, qui se plaira beaucoup à s'entretenir avec vous et satisfera à toutes les questions que votre amitié pour moi pourrait vous suggérer, et qui se préparera à répondre à toutes celles que je lui ferai à son retour. L'hôpital est souvent le sujet de nos conversations. Quand il me peigne, faute de choses nouvelles, nous secouons nos mémoires pour en faire tomber de vieilles. Ma bonne journaliste, bien mortifiée et bien soigneuse qu'elle est de mon salut, me fait pratiquer aussi de longues mortifications. Il est vrai cependant que c'est moi qui suis en arrière avec elle, et il y a longtemps que Sœur F... ne m'a envoyé de supplément au journal de Sœur B.... Au moins B.... va

remplir son escarcelle, de sorte que j'aurai longtemps, à son retour, le plaisir d'y puiser ; il vous dira qu'à quelques enflures près aux pieds, je porte assez légèrement mes quatre-vingts ans, et que j'ai fait des tours de force que bien des personnes beaucoup moins âgées ne feraient pas. Je prends de l'exercice tous les jours où l'on peut sortir ; je fais une lieue sur nos routes ; nos dehors sont charmants ; je vais donc y rôdailler à défaut de la belle pelouse de la Grange. Hélas ! j'ai mangé mon foin en herbe ! Je ne sais ni où, ni quand j'ai dévoré mes facultés intellectuelles, ce sera le temps qui de son aile légère les aura emportées sûrement bien loin, car il n'avait pas là une charge bien lourde qui pût le fatiguer ? Ce fripon, en passant dans mon magasin intellectuel, ne s'est pas contenté de dérober le peu qu'il a pu trouver ; il m'a laissé de si gros ballots de pesanteur, de lourdeur, tranchons le mot, de paresse, que je succombe dessous. Il paraît que ce méchant filou, qui a un passe-partout pour s'ouvrir toutes les portes, n'est entré chez vous qu'au sortir de chez moi ; il n'avait plus alors de ces gros vilains ballots à vous laisser ; aussi vous êtes restée toujours leste, toujours prête à aller et venir partout où les devoirs de votre place et le bien à faire vous appellent. J'ai su que vous aviez été à Lucerne et que vous en étiez revenue bien portante, et contente de votre nouvel établissement. J'en remercie bien le bon Dieu, et je le prie de vous conserver toujours ces deux grands et si parfaits principes d'actions : le zèle et la charité. Je ne veux cependant pas trop vous scandaliser en vous portant à croire que je ne fais rien ; je travaille, mais

avec peine et lentement, et ma nombreuse besogne ne reste cependant pas en arrière. Mon infatigable abbé L.... supplée lestement à tout ce que je ne peux pas faire. Veuillez bien vous charger, ma bonne Mère, de témoigner à toutes vos Sœurs, sans en omettre une, les sentiments de l'attachement le plus sincère que je conserve pour elles; et vous, ma bonne Mère, je me flatte que vous me connaissez assez pour juger combien est vif et sincère mon dévouement pour vous.

5 novembre. — Il y a déjà quelques jours que ma lettre est écrite. B.... a été obligé de retarder son départ. J'ignorais alors la vraie catastrophe arrivée dans la famille et qui m'afflige profondément, d'autant plus que C.... et sa pauvre défunte femme devaient venir passer avec moi quelques semaines de l'hiver. Je vous ferais injure, ma bonne Mère, si je pensais qu'il fût nécessaire de recommander à vos prières cette chère âme.



CLXXXIV.

A la même.

Il envoie cent exemplaires de son travail sur les *Œuvres du P. Jude*. — Il regrette de ne plus pouvoir faire le voyage Besançon.

Nîmes, 23 octobre 1834.

J'ai le plaisir de vous annoncer, ma chère Mère, une visite que j'ai bien des raisons de croire qui ne vous déplaira pas ; ce sont des personnes de votre grande connaissance, et que vous avez si bien accueillies il y a quelques années, qu'elles se font une fête de retourner dans votre maison. Quoiqu'en un certain nombre, elles ne vous gêneront pas ; vous n'avez pas besoin de préparer une centaine de lits pour que chacune ait le sien, elles reposeront toutes ensemble sur le plancher, dans le coin de quelque chambre ; elles ne feront point de bruit, et ne se réveilleront que quand vous le voudrez ; elles dormiraient des années entières si on les laissait faire ; elles ne parlent que quand on veut, cependant elles aiment à parler, et elles ne seraient pas contentes, il faut l'avouer, si l'on ne conversait jamais avec elles ; elles ne prendront rien sur le temps conservé à vos occupations d'Hospitalières, mais elles demanderont quelques moments sur celui des occupations religieuses. Vous trouverez ces voyageuses un peu engrangées depuis qu'elles vous ont quittées. Il n'est

pas nécessaire, sans doute, que je vous dise leur nom, vous le prononcez vous-même. Eh bien, oui, c'est lui, c'est le bon petit P. Jude. Je crois bien qu'il ne vous en reste plus. J'en ai fait faire une édition ici, dans laquelle j'ai compris mon cher hôpital de Saint-Jacques pour cent exemplaires, qui doivent vous arriver francs de port par le roulage, le 5 du mois prochain, jour désigné, mais qui peut varier d'un ou deux jours soit en avant, soit en retard. Vous en trouverez dans le ballot cent six, parce que je vous prierai de remettre les six à vos bonnes voisines, les Dames du Sacré-Cœur; n'en remettez pas à d'autres, parce que j'en envoie moi-même aux Sœurs de la Charité, de la Sainte-Famille, à l'hospice de Madame C...., et à quelques personnes, parmi celles qui me donnèrent leur confiance. Si vous vouliez cependant en donner un exemplaire à MM. A..., H..., peut-être aussi, si cela vous convient, à MM. vos pères spirituels et confesseurs, je pense qu'après en avoir saturé les Religieuses de mon diocèse, il m'en restera encore de quoi vous en faire un remplacement. Vous voudrez bien me donner avis de l'arrivée du ballot; ne prenez pas la peine de m'écrire vous-même : à nos âges on n'a pas le maniement des doigts aussi aisé que quand on était jeune. Si Mère B.... trouve que le maniement de la plume la dissipe trop, S..... est une fille trop profondément réfléchie pour ne pas redouter une pareille dissipation. Je sais qu'excepté quelque indisposition passagère, vous êtes encore pleine de vie et de santé. Bien des amitiés à Mère S...., Sœurs B...., B...., B..., à Sœur M..., qui est sur la croix avec Jésus-Christ et qui s'y tient bien;

aussi entrera-t-elle avec lui dans sa gloire. Je la mets souvent dans mon *Memento*, ainsi que vos jeunes Sœurs que je ne connais pas, et qui, je le demande à Dieu pour elles, marcheront bien exactement sur les pas de leurs respectables anciennes. Je ne sais si mon grand âge me permettra d'aller saluer encore une fois les murs de votre maison ; mais je salue bien souvent de cœur et en esprit les chères personnes qui l'habitent, et je compte parfaitement sur leur souvenir dans leurs communions. Que le bon Dieu vous bénisse toutes, mes bonnes Mères et Sœurs, je n'ai pas besoin d'une juridiction spéciale pour émettre ce vœu. Ne me remerciez pas trop de ce petit envoi, c'est bien à l'adresse de votre domicile sur la terre que je le mets, mais c'est à Dieu seul que je le destine et à vous pour qu'il lui parvienne sûrement. Je ne pense pas avoir besoin de signer cette lettre, vous ne la recevrez pas comme une anonyme.

CLXXXV.

A Sœur L.

Humilité. — Défiance de nous-même. — Soumission aux ordres de Dieu.

Nîmes, 27 mars 1835.

Vous avez très bien fait, ma très chère Sœur, de n'avoir point mis d'obstacle à l'accomplissement des desseins de Dieu sur vous. Avant qu'il ne vous appé-

lât à la place où il vous met aujourd'hui, il a bien voulu vous y préparer et vous apprendre déjà, par expérience, que nous pouvons tout en lui et par lui, et qu'il est toujours avec nous quand nous faisons sa volonté; or ici, tout ce qu'il a coutume d'employer pour nous la manifester se réunit pour que vous puissiez dire : Je n'étais par moi-même que la petite Cendrillon ; à présent je suis Supérieure par la volonté de Dieu. Or, vos Sœurs, que le règlement autorise à élire leur Supérieure, celui qui est le premier Supérieur du diocèse et le premier interprète des volontés de Dieu près de vous, vous ont fait connaître cette divine volonté; il ne s'agit plus pour vous que d'acquiescer. Si vous n'osez pas dire comme Marie : Voici la servante du Seigneur, eh bien dites plus humblement encore, ainsi que vous me mandez que vous l'avez fait, à quoi j'applaudis beaucoup : Voici la petite Cendrillon du Seigneur, qu'il me soit fait comme vous le dites. Vous devez bien dire aujourd'hui : Oh ! que j'étais mal apprise quand je manifestais tant de répugnance à aller à Vesoul! On ne craint bien une chose, un travail, une peine, que ce ne soit ordinairement par un peu de paresse, d'amour de ses aises, ou bien par crainte de ne pas bien faire et d'en être humilié. Livrez-vous tout entière, sans craindre ni fatigues, ni vaine gloire, et Dieu fera tout, et tout sera bien fait. Comptez beaucoup sur les grâces d'état : jugez-en par celles que vous avez reçues à Vesoul. Je n'en ai jamais aussi bien connu la réalité et la puissance que depuis que je suis à Nîmes. Il y a ici bien des choses faites dont je ne me serais jamais cru capable, et dont

je ne saurais même encore en attribuer la cause qu'à la grâce de Dieu, surtout dans le choix qu'on a à faire des sujets pour les emplois. Prenez du temps pour vous décider, demandez souvent à Dieu qu'il vous fasse connaître la personne de son choix, consultez autant que vous le pourrez, désfaites-vous de toute prévention et préférence naturelles, ne cherchez pas un choix qui n'offrirait à nos propres lumières aucun inconvénient, vous n'en trouverez guère; mais allez de bonne foi et de confiance en Dieu, et croyez que vous réussirez. Saint Vincent de Paul disait à Dieu dans ce cas : Mon Dieu, j'ai agi sans précipitation, je vous ai recommandé cette affaire, j'ai pris conseil, c'était tout ce que je pouvais faire. Puis il se tenait en repos. Je vous transmets cette maxime comme je la suis. Vous ne pouvez guère ôter au noviciat S....; il y a bien longtemps que, dans ma pensée, je la destinais à la fonction de maîtresse des novices; c'est un poste bien essentiel, bien intéressant. Vous ferez très bien de lire ensemble le chapitre XII et aussi le XI^e du petit P. Jude ; avertissez-vous l'une et l'autre de ce que vous remarqueriez de défectueux en vous; mais prenez garde que rien d'humain, de naturel ne se glisse en vous; que Dieu soit toujours en tiers entre vous et que les intérêts de sa gloire vous servent toujours de motifs et deviennent l'heureux résultat de vos confidences. Si ces deux mots que vous avez écrits sur le marche-pied de l'autel, *obéissance, humilité*, s'étaient un peu effacés, regravez-les, et entrelacez le dernier de ceux de : *défiance de soi-même.*

Je n'ai reçu votre lettre que ce matin, et M. G....

part ce soir. Pour passer encore quelques moments avec lui, je vous quitte; j'ai commencé une lettre à Mère F...., que je veux finir et cacher afin qu'elle parte avec celle-ci. J'ai reçu celle de S.... du 22, je ne tarderai pas à lui répondre; faites-lui bien mes amitiés en attendant. Je vous ai recommandées l'une et l'autre à M. L...; comptez bien sur ses prières. Il faut bien aussi que je vous dise un mot de moi. Je suis bien vieux, j'ai déjà un petit avertissement, il a été léger, et quoique je me porte bien maintenant, ce n'est pas moins un garde-à-vous que le bon Dieu m'a donné; aidez-moi auprès de lui à me préparer à lui obéir.

CLXXXVI.

A Mère F.

Cette lettre est la dernière qu'il ait écrite. Sa main tremble, les lignes ne sont pas régulières, les lettres sont à peine formées : c'est un dernier effort pour se recommander aux prières de ses chères filles Hospitalières.

Nîmes, 22 mars 1836.

J'ai reçu hier votre lettre, ma chère Mère F..., comme je tenais en mains mon livre de méditation, le P. Médaille, pour le lundi après le dimanche de la Passion ; lisez-la, vous y trouverez ma réponse à votre lettre. J'ai besoin aussi moi-même de renforcement. Je suis encore plus près que vous de mon

jugement ; une nouvelle et dernière attaque peut m'arriver d'un moment à l'autre, et quelle différence du jugement d'une bonne Religieuse à celui d'un vieux prêtre et vieil évêque. Ce passage de saint Paul m'aide aussi : il ne mettait aucune confiance dans sa justice personnelle, mais dans celle qu'il tenait de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je voudrais pouvoir continuer ; mais je ne puis, ma tête se trouble, mes mains paralysées me refusent le service, mes yeux aussi. Voilà quatre mois que je n'ai dit la messe ni mon breviaire, je ne peux faire un pas. Je conçois que votre Mère et votre nièce n'ont pas trop le temps de m'écrire. C'est Sœur H... qui m'a appris la fin prochaine, puis la mort de la bonne M C... Bien des amitiés à toutes vos bonnes chères Sœurs de Besançon et d'autres lieux. Communication de prières entre nous, ma bonne Mère, et de tout secours de charité. Je finis, non pas de gré, mais de force.

Votre ancien et toujours constant ami et serviteur.

L'EVÈQUE DE NÎMES,

Ancien Père spirituel des Sœurs Hospitalières
de Saint-Jacques.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
I. — LETTRE À SOEUR F. — Il la remercie de ses prières dans la chapelle de Montpetot. — Il l'exhorté à la résignation dans la maladie	1
II. — A LA MÊME. — Qu'il faut accepter avec joie et avec confiance les offices qui nous sont confiés. — Rien ne nous manque quand nous sommes dans la voie du devoir	4
III. — A LA MÊME. — Vivre du pain des forts. — Parler à Dieu plutôt qu'aux hommes. — Supporter sans se troubler les sécheresses et les dégoûts.	7
IV. — A LA MÊME. — Il la reprend vivement sur les écarts de son imagination	12
V. — A LA MÊME. — Même sujet. — Il l'exhorté à s'occuper uniquement de son office et à pratiquer une parfaite charité.	17
VI. — A SOEUR B. — Les grâces de la vocation religieuse. — Nécessité d'en profiter	23
VII. — A LA MÊME. — Avis sur la retraite.	26
VIII. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à réformer son caractère et à tendre à la perfection.	28
IX. — A LA MÊME. — Il lui recommande de s'ouvrir à ses Supérieurs et de ne rien faire contre l'obéissance et l'ordre de Dieu.	30
X. — A LA MÊME. — Ne pas écouter les cris de la nature. — Agir contre ses répugnances. — Couper court avec les réflexions inutiles.	33

XI. — A LA MÊME. — Il lui défend les confidences. — Il la reprend sur la manière dont elle se prépare à la confession	35
XII. — A LA MÊME. — Ne pas suivre ses idées, mais celles des Supérieurs, pour la réception des sacrements	38
XIII. — A LA MÊME. — Il recommande le calme et l'égalité d'humeur	40
XIV. — A LA MÊME. — Patience. — Charité et complaisance	42
XV. — A LA MÊME. — Chercher Dieu de tout son cœur.	44
XVI. — A UNE NOVICE ENVOYÉE A SALINS. — Il l'exhorté à acquérir les vertus religieuses.	46
XVII. — A LA MÊME. — Vie de foi. — Humilité et obéissance	48
XVIII. — A LA MÊME. — Il l'encourage par la pensée du ciel.	50
XIX. — A LA MÊME. — Renoncement religieux.	52
XX. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à la persévérance.	54
XXI. — A LA MÊME. — Douceur et charité.	56
XXII. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à vaincre les satisfactions de l'amour-propre et à servir Dieu avec générosité	58
XXIII. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à la reconnaissance.	59
XXIV. — A SOEUR M. — Il l'exhorté à se mettre au-dessus des craintes de l'imagination.	61
XXV. — A LA MÊME. — Il lui défend de recommencer ses confessions.	63
XXVI. — A LA MÊME. — Nos souffrances sont une source de mérites.	65
XXVII. — A LA MÊME. — Il la rassure et la console	67
XXVIII. — A LA MÊME. — Il la félicite de sa soumission aux ordres de Dieu ; il la rassure par plusieurs motifs sur ses confessions	69

XXIX. — A LA MÊME. — Quand les Supérieurs nous placent dans un office, nous ne devons pas résister. — Il faut compter sur le secours de Dieu.	72
XXX. — A LA MÊME. — Avis sur les devoirs de sa charge et les récréations.	76
XXXI. — A SOEUR TH. — Il l'exhorté à se retrancher dans les pensées de la foi et dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. — Le saint nom de Jésus. — Nouvelles de famille.	80
XXXII. — A LA MÊME. — Il s'accuse de n'avoir pas assez pris de précautions. — Grande confiance en Dieu. — Abandon total entre les mains de la Providence	84
XXXIII. — A LA MÊME. — Il l'engage à commencer son noviciat. — Dieu tout seul nous est nécessaire	89
XXXIV. — A LA MÊME. — Il la félicite sur sa profession. — Il lui donne pour nom <i>Voluntas Dei</i> . — Il l'exhorté à faire de la volonté de Dieu l'objet de toute sa piété.	94
XXXV. — A LA MÊME. — L'état le meilleur est celui où nous sommes par la volonté de Dieu	100
XXXVI. — A LA MÊME. — Il la reprend sur sa manière d'écrire. — Il l'exhorté à plus de simplicité. — L'Imitation	105
XXXVII. — A LA MÊME. — Idée de la perfection.	109
XXXVIII. — A LA MÊME. — Le Dieu de la croix. — Il la félicite sur ses progrès, et il l'engage à persévéérer.	112
XXXIX. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à supporter ses afflictions, et à ne pas se souvenir du bien qu'elle a fait	116
XL. — A LA MÊME. — Il la détourne des sentiments exagérés et la rappelle à la simplicité	118
XLI. — A LA MÊME. — Patience et résignation. — Sacré-Cœur de Besançon. — Travaux à Nîmes	120
XLII. — A LA MÊME. — Point de grands projets, point de grandes choses. — Humilité et simplicité	123

XLIII. — A LA MÊME. — Mort de sa sœur. — Mission de Nîmes. — Remerciements	128
XLIV. — A SOEUR CH. — Les maux que nous éprouvons viennent souvent de nous. — Moyens d'avoir la paix.	131
XLV. — A SOEUR P. — Ne pas se faire servir. — Vivre dans la retraite et la pénitence	133
XLVI. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à ne pas se flatter	135
XLVII. — A LA MÊME. — Il s'excuse de ne pas lui avoir écrit. — Il l'exhorté à la persévérance	137
XLVIII. — A MÈRE F. — Il lui annonce son arrivée à Paris.	138
XLIX. — A LA MÊME. — Les évêques nommés sont à Paris. — Pensions rue Saint-Maur. — Il désire revenir à Besançon.	139
L. — A LA MÊME. — Nouvelles de Paris. — Saint-Sulpice. — Promesses cléricales. — Évêques nommés. — Concordat. — Avis de direction.	143
LI. — A LA MÊME. — A l'occasion de la mort d'une jeune Religieuse, il lui parle de la maison et de la communauté des Hospitalières qui sont au ciel	148
LII. — A SOEUR B. — Il l'exhorté à la patience dans les maux. — Il regrette le ministère qu'il remplissait à l'hôpital.	152
LIII. — A MÈRE F. — Il lui interdit le cilice. — Il l'exhorté à un autre genre de mortification. — Respect, estime, amour pour le prochain. — Ne pas trop tenir à l'honneur de la congrégation	154
LIV. — A LA MÊME. — Il la félicite sur sa retraite. — Difficultés. — Consistoire. — Agir après avoir consulté Dieu.	158
LV. — A SOEUR F. — Il la félicite sur son entrée en religion. — Il lui fait remarquer la conduite miséricordieuse du Seigneur à son égard. — Craindre le découragement. — Se relever avec confiance	163
LVI. — A LA MÊME. — Suite du même sujet. — Comment Dieu attire les âmes. — Quel doit être la vertu d'une	

Religieuse. — Ne pas se rebouter des difficultés.	171
LVII. — A LA MÊME. — Qu'il faut avoir soin de tenir l'esprit occupé	179
LVIII. — A MÈRE R. — Il l'exhorté à quitter les idées des commençants pour marcher dans la voie des parfaits	181
LIX. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à accepter sa charge avec confiance. — Il veut qu'elle fasse ce qu'elle pourra, et qu'elle se repose entièrement sur Dieu du succès de son travail.	184
LX. — A SOEUR F. — Il la console. — Contenir son imagination. — Voir Dieu dans le prochain. — La bonne intention donne un prix infini aux plus petites choses.	188
LXI. — A LA MÊME. — S'attacher à Dieu seul. — Il l'exhorté à subir l'humiilation qui lui est imposée. — Courage et empressement pour réparer ses fautes.	190
LXII. — A LA MÊME. — Il la reprend de ce qu'elle se conduit trop par les sens et la raison.	193
LXIII. — A MÈRE R. — Il l'engage à célébrer la fête de la Présentation, et à s'unir d'intention avec ses Sœurs de Besançon	196
LXIV. — A LA MÊME. — Eviter de se laisser dominer par l'imagination. — Charité pour le prochain.	199
LXV. — A LA MÊME. — A l'occasion de la maladie et de la mort d'une Religieuse.	201
LXVI. — A LA MÊME. — Bien faire et laisser dire.	203
LXVII. — A LA MÊME. — Il l'engage de s'établir dans la confiance en Dieu, et d'être prête à tout événement.	206
LXVIII. — A LA MÊME. — Il la remercie pour un petit présent, et lui recommande le soin des Novices.	209
LXIX. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à tout faire pour la plus grande gloire de Dieu.	212

LXX. — A LA MÈME. — Sur la mort de deux Hospitalières	214
LXXI. — A LA MÈME. — Se résigner à tous les événements	216
LXXII. — A LA MÈME. — Dire à Dieu : Que votre volonté soit faite.	220
LXXIII. — A LA MÈME. — Il se plaint de ce que les extraits de ses Sermons sont incomplets.	222
LXXIV. — A LA MÈME. — Il la félicite sur la régularité qui règne dans la communauté.	224
LXXV. — A LA MÈME. — Dieu permet les contradictions et les contrariétés pour nous former à la patience et à la charité.	229
LXXVI. — A LA MÈME. — Il l'exhorté à tout reporter à Dieu et à le remercier de tout.	232
LXXVII. — A LA MÈME. — Il lui fait part de sa nomination à l'évêché de Nîmes. — Dispositions de son esprit.	235
LXXVIII. — A MÈRE C. — Il lui raconte quelques particularités de son séjour à Paris.	238
LXXIX. — A LA MÈME. — Même sujet. — Ce qu'il faut faire pendant et après une retraite.	241
LXXX. — A LA MÈME. — Il la remercie des détails qu'elle lui avait donnés sur une fête à l'hôpital. — Il lui parle de ses affaires.	246
LXXXI. — A LA MÈME. — Il lui mande qu'il est sur le point de revenir à Besançon.	250
LXXXII. — A SOEUR L. — L'âme qui n'aime pas Dieu éprouve un vide désolant. — L'amour de Dieu aliamente délicieusement une âme en tout, partout et toujours.	252
LXXXIII. — A LA MÈME. — Il l'exhorté à ne pas se décourager, parce qu'elle ne ressent plus autant l'onc-	

tion de la piété. — Nous sommes sujets au change- ment. — Exercice des œuvres de la charité.	255
LXXXIV. — A LA MÈME. — Les sentiments de la grâce et ceux de la nature.	258
LXXXV. — A LA MÈME. — Agir en toute simplicité et avec prudence. — Se reposer sur Dieu du soin de nous-mêmes. — Se réjouir du bien qui se fait. . .	260
LXXXVI. — A SOEUR M. — Avantages qui résultent du calme et de la tranquillité de l'âme.	263
LXXXVII. — A LA MÈME. — Combien les recherches de l'amour-propre sont nuisibles. — Cherchons la paix et le bonheur en Dieu.	265
LXXXVIII. — A LA MÈME. — Il l'exhorte à agir avec confiance. — Il lui envoie quelques exemplaires de son ouvrage sur les prêtres martyrs.	268
LXXXIX. A LA MÈME. — Il se réjouit du bien qui s'opère à Neuchâtel. — Patience et résignation.	271
XC. A LA MÈME. — Admirable manière de donner des avis	274
XCI. — AUX SOEURS DE B. — Il les exhorte à ne pas re- chercher leur goût, leur agrément, mais à se remettre entièvement entre les mains de Dieu.	277
XCII. — AUX SOEURS DE S. — Même sujet.	281
XCIII. — AUX SOEURS D'O. — Il les exhorte à la con- fiance en Dieu, à la patience et à la fidélité dans son service.	285
XCIII ² . — A MÈRE C. — Il faut semer dans les larmes pour moissonner dans la joie.	293
XCIV. — A SOEUR M. Il l'exhorte à travailler à la correc- tion de ses défauts avec zèle, mais avec calme et tranquillité d'esprit.	295
XCV. — A LA MÈME. — Il l'exhorte à faire avec ferveur	

le renouvellement de sa profession. — Comment ce renouvellement doit être fait.	298
XCVI. — A LA MÊME. — Les peines et les difficultés sont inévitables. — Dieu les permet pour notre bien.	304
XCVII. — A LA MÊME. — Il lui écrit à l'occasion de la fête de la Compassion.	309
XCVIII. — A LA MÊME. — D'où viennent nos ennuis et nos tristesses. — Les supporter avec patience. — Vivre dans l'union et la charité.	312
XCIX. — A LA MÊME. — La privation des fêtes et des cérémonies ne doit pas ralentir la piété. — En quoi consiste la vraie piété. — Comment il faut combattre le mécontentement	318
C. — A LA MÊME. — Dieu nous fait sentir notre faiblesse. — Raisons de sa providence. — Examen qu'il faut faire. — Ne pas perdre confiance	324
CI. — A LA MÊME. — Examen particulier. — S'appliquer à la pratique d'une vertu c'est un moyen d'acquérir et de pratiquer toutes les autres.	329
CII. — A LA MÊME. — Accepter les ennuis comme nous venant de la main de Dieu. — Exemple de patience dans les maladies. — Nouvelles de la communauté.	335
CIII. — A LA MÊME. — Situation de l'hôpital et de la communauté de Besançon en 1813.	339
CIV. — A LA MÊME. — Avis et conseils pour un voyage. — Prière à saint François de Sales.	347
CV. — A LA MÊME. — Comment une Religieuse doit être à Dieu	351
CVI. — Il la console et l'encourage. — Blocus de Besançon.	354
CVII. — A LA MÊME. — S'humilier devant Dieu. — Aller à lui avec confiance.	356

CVIII. — A LA MÊME. — Les résistances de la nature ne détruisent pas le mérite de la grâce. — Support et charité mutuels.	360
CIX. — A LA MÊME. — Le vieil homme et l'homme nouveau.	365
CX. — A LA MÊME. — La vie est semblable à une mer agitée. — Il l'exhorté à conserver le calme de son âme autant qu'il est possible. — Acceptation des peines. — Supporter les défauts des autres.	367
CXI. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à combattre la tristesse, à se supporter elle-même avec patience et charité. — Réparation des fautes.	372
CXII. — A LA MÊME. — Il recommande l'union et la charité. — Il enseigne comment il faut subvenir aux infirmités du prochain. — Industries de la charité.	377
CXIII. — A LA MÊME. — Il lui écrit à l'occasion du premier jour de l'an.	382
CXIV. — A LA MÊME. — Avec quelle bonté il lui recommande deux jeunes Sœurs.	386
CXV. — A SOEUR T. — Il l'exhorté à mettre la main à l'œuvre. — Il lui recommande une entière docilité.	390
CXVI. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à se renouveler dans l'esprit religieux.	393
CXVII. — A LA MÊME. — Utilité des séparations. — Zèle pour sa perfection.	394
CXVIII. — A MÈRE C. — Tous nos maux viennent de l'amour-propre.	396
CXIX. — A LA MÊME. — Ne pas écouter l'imagination. — Obéir à ses supérieurs.	398
CXX. — A LA MÊME. — Agir dans la vue de plaire à Dieu.	400
CXXI. — A MÈRE F. — Il l'exhorté au calme de l'âme et à la soumission à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner	402

CXXII. — A LA MÊME. — Souvenirs agréables. — Il l'engage à écrire souvent.	404
CXXIII. — A LA MÊME. — Il se réjouit de la bonne tenue de la communauté. — il annonce un voyage à Besançon	407
CXXIV. — A LA MÊME. — Il la console et l'encourage à l'occasion d'une grande affliction.	410
CXXV. — A LA MÊME. — Lettre de consolation.	413
CXXVI. — A SOEUR G. — Comment il faut voir Dieu en toutes choses. — Tout quitter pour Dieu. — Souvenirs. — Reconnaissance	417
CXXVII. — A SOEUR P. — Il l'encourage à supporter en silence les injustes soupçons et à se laisser juger. — Règles de conduite dans ce cas.	420
CXXVIII. — A LA MÊME. — Il lui donne divers avis pour l'aider à s'avancer dans la perfection	423
CXXIX. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à combattre l'amour-propre et à n'agir que pour Dieu seul.	425
CXXX. — A LA MÊME. — On croit ne chercher que Dieu seul, et souvent on se cherche soi-même. — Utilité des changements d'offices. — Vivre dans le recueillement	427
CXXXI. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à s'oublier elle-même, pour n'être occupée que des intérêts de la gloire de Dieu et de l'accomplissement de sa volonté.	434
CXXXII. — A LA MÊME. — Il lui écrit à l'occasion de la mort de son père.	436
CXXXIII. A SOEUR C. — Il l'exhorté à ne pas s'occuper inutilement des autres et à suivre pas à pas les desseins de Dieu sur elle.	437
CXXXIV. — A LA MÊME. — Il veut qu'elle agisse sans faire trop de retours sur elle-même. — Laisser agir Dieu.	439

CXXXV. — A LA MÈME. — Comment il faut tirer parti de ses fautes	441
CXXXVI. — A LA MÈME. S'attacher à la pratique de l'humilité. — Aimer à être ignoré.	443
CXXXVII. — A M. H. — Il préfère le séjour de l'hôpital au séjour de Paris. — Concordat. — Diocèse de Nîmes.	446
CXXXVIII. — A MÈRE F. — Il désire revenir à Besançon. — Affaires ecclésiastiques.	449
CXXXIX. — A MÈRE C. — Il se soumet à la volonté de Dieu. — Salutations et souvenirs.	451
CXL. — A MÈRE F. — Premiers actes des fonctions épiscopales. — M. Tharin.	454
CXLI. — A MÈRE C. — Il lui parle du bon souvenir qu'il conserve de l'Hôpital, et de son arrivée à Nîmes. — Il veut qu'on lui conserve le titre de Père. — Ses occupations.	458
CXLII. — A SOEUR S. — Il l'exhorte à ne point se décourager, et à voir dans les tentations et les résistances intérieures qu'elle éprouve, une grâce de la Providence.	462
CXLIII. — A M. H. — Témoignages d'amitié. — Diocèse de Nîmes. — Mission dans les Cévennes. — Processions de la Croix	465
CXLIV. — A M. A. — Il pense souvent à Besançon. — Ses occupations. — Catéchismes. — Confirmations. — M. Tharin.	468
CXLV. — A MÈRE C. — Il rend compte de sa nouvelle position. — MM. Bardenet et Breuillet. — Séminaire. — Il se recommande aux prières des Hospitalières.	472
CXLVI. — A SOEUR S. — Il approuve les résolutions de sa retraite, et se réjouit de ses progrès.	474
CXLVII. — A LA MÈME. — Tout est vanité, excepté se	

dévouer à Dieu et au prochain.	476
CXLVIII. — A SOEUR D. — Il la félicite sur sa profession. — Il a les plus belles espérances.	478
CXLIX. — A LA MÊME. — Il l'exhorté à répondre à sa belle vocation et à marcher sur les traces des saints. — Il lui exprime tous ses sentiments d'estime.	380
CL. — A SOEUR S. — Il l'exhorté à être compatissante envers le prochain, à peser les choses dans la balance de la foi, à être calme. — Il lui conseille la lecture réfléchie de l' <i>Imitation de Jésus-Christ</i>	484
CLI. — A LA MÊME. — Il fait l'éloge de la modération et du calme. — Il l'exhorté à surnaturaliser sa bonté naturelle.	488
CLII. — A LA MÊME. — Il la reprend d'une aimable façon sur une susceptibilité d'amour-propre. — Les petites humiliations sont quelque fois plus difficiles à supporter que les grandes.	492
CLIII. — A LA MÊME. — Il lui indique l'objet qui devra l'occuper pendant la retraite.	495
CLIV. — A LA MÊME. — Il gémit sur les tristes effets de l'orgueil. — Il l'exhorté à se tenir dans l'humilité.	498
CLV. — A LA MÊME. — Il lui parle de ses travaux, de ses difficultés. — Il l'exhorté à être toute à Dieu.	500
CLVI. — A SOEUR G. — Ne pas tant s'occuper de soi. — Prendre les peines et les travaux avec courage. — Vivre pour Dieu et se dévouer.	502
CLVII. — A LA MÊME. — Il la reprend de ce qu'elle refuse un emploi.	506
CLVIII. — A LA MÊME. — Il la félicite de sa soumission. — Confiance en Dieu.	510
CLIX. — A LA MÊME. — Première retraite pastorale à Nîmes	513

CLX. — A LA MÊME. — Se recommander à Dieu dans les embarras. — Ne pas tant craindre la peine.	513
CLXI. — A LA MÊME. — Pourquoi on parle avec vivacité. — Faire chaque chose en son temps. — Particularités et souvenir.	515
CLXII. — A LA MÊME. — Il la console sur la mort de son père. — Avantages d'une sainte amitié.	518
CLXIII. — A SOEUR S. — Maladie. — M ^{gr} de Chamon à Nîmes. — Salins.	522
CLXIV. — A LA MÊME. — Il la reprend sur les retours qu'elle fait sur elle-même et sur ses résistances à la volonté de Dieu.	523
CLXV. — A LA MÊME. — Il l'engage à lui donner de ses nouvelles	527
CLXVI. — A SOEUR G. — Rester calme et ferme au milieu des occupations	529
CLXVII. — A LA MÊME. — Le lieu où l'on est par la volonté de Dieu n'est pas un exil.	532
CLXVIII. — A LA MÊME. — Il la reprend de ce qu'elle est heureuse de quitter la supériorité.	534
CLXIX. — A SOEUR S. — Il lui conseille d'être sage-ment bête.	536
CLXX. — A SOEUR B. — Il lui parle de son voyage à Besançon ; il l'engage à le tenir au courant de ce qui intéresse l'hôpital	538
CLXXI. — A SOEUR S. — Détails sur un voyage à Lyon. — Prudence chrétienne	541
CLXXII. — A LA MÊME. — Il lui parle de la simplicité.	544
CLXXIII. — A MÈRE C. — Occupation de l'évêque. — Son séminaire. — Deux de ses prêtres à Besançon	547
CLXXIV. — A LA MÊME. — Il rappelle le souvenir d'une	

fête. — Etablissement de la maison du Sacré-Cœur. — Chercher Dieu en toutes choses.	549
CLXXV. — A LA MÊME. — Détails intimes. — Le P. de Maccarthy. — Séminaire. — Maison de mission. — Particularités	553
CLXXVI. — A LA MÊME. — Le P. de Maccarthy à Nîmes. — Ses sermons. — Son genre de vie pendant la station	557
CLXXVII. — A LA MÊME. — Le P. de Maccarthy. — Le comte son frère.	560
CLXXVIII. — A LA MÊME. — Retour d'un voyage. — Ses forces. — Séminaire ; ressources de la Providence. — Bonté et délicatesse	562
CLXXIX. — A LA MÊME. — Retraite pastorale. — M. B..., vicaire-général de Chambéry. — Cérémonie à la ca- thédrale. — Actions de grâces.	565
CLXXX. — A LA MÊME. — Infirmités. — Courage et résignation. — Faire ce que l'on peut sans trop se flatter. — Hospitalières de Nîmes.	568
CLXXXI — A LA MÊME. — Jubilé à Nîmes, à Beaucaire. — MM. R... et P... — Ne plus tenir à soi-même.	572
CLXXXII. — A LA MÊME. — Enfants trouvés. — Zèle de l'évêque. — Hôpital de Besançon. — Neuchatel. — Souvenir de la maison de Beaupré.	575
CLXXXIII. — A LA MÊME. — Manière ingénieuse dont il parle de l'affaiblissement de ses forces et de ses facultés. — Zèle et charité.	578
CLXXXIV. — A LA MÊME. — Il envoie cent exemplaires de son travail sur les <i>Œuvres du P. Jude</i> . — Il re- grette de ne plus pouvoir faire le voyage de Besançon.	581
CLXXXV. — A SOEUR L. — Humilité. — Défiance de	

nous-même. — Soumission aux ordres de Dieu.	583
CLXXXVI. — À MÈRE F. — Cette lettre est la dernière qu'il ait écrite. Sa main tremble, les lignes ne sont pas régulières, les lettres sont à peine formées : c'est un dernier effort pour se recommander aux prières de ses chères filles Hospitalières.	586

FIN DE LA TABLE.



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

120505½

12